UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST FEB 1 5 1922

1997 A

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

Educat.
R.

B.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

TORONTO LIBRARY UNIVERSITY

TRENTE-HUITIÈME ANNÉE

1921

170251
6.4.22

PARIS
Librairie Henri DIDIER
Rue de la Sorbonne, 4 et 6

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

I

TABLE DES MATIÈRES

DE LA 38e ANNÉE

DE LA *REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES*

ÉTUDES GÉNÉRALES

BEAUJEU (LUCIEN). Certificat d'Aptitude à l'enseignement de l'Anglais dans les Lycées et Collèges (session de juillet 1921) 345
BERTRAND (J.-J.-A.). La Vie qui renaît. (Notes allemandes) 403
— Les Allemands en Italie 453
BETBEDER-MATIVET (MARIE). L'Influence de Shakespeare sur Musset dans les Comédies et Proverbes 105, 154, 202, 241
BOURGOIN (A.). Les Programmes des Partis Politiques Allemands 97, 145, 193
CAMERLYNCK (G.). Certificats primaire et secondaire (leur accès difficile) 164
— Les Humanités Modernes menacées 306
— Les Nouvelles Epreuves du Baccalauréat 59
— L'Epreuve écrite au Brevet Supérieure 64
CÉ (CAMILLE). Pour Hélène (d'après Edgar Poé) 16
DELATTRE (FLORIS). La Poésie anglaise d'aujourdui 149
— L'Amitié anglaise 397
LE BOUR'HIS (M.-M.). A propos de Welts et d'un livre récent 363
LOISEAU (H.). Quelques Réflexions sur la Réforme du Baccalauréat et de la Licence 11
MIQUELARD (A.). Max Klinger 350
M... Shall et le « Défi oratoire ». (Etudes grammaticales) 120
— Shall et le « Futur fictif ». (Etudes grammaticales) 260
PINLOCHE (A.). Le Thème d'Imitation au Baccalauréat 254
PITOLLET (CAMILLE). De Paris à Wiesbaden par l'Alsace 409
PRUVOST (R.). Les Langues Vivantes dans l'Enseignement Primaire Supérieur 209
Rapport sur le Certificat d'Aptitude à l'Enseignement des Langues Vivantes dans les Ecoles Normales et Primaires Supérieures 445
ROCHER (LOUIS). Les Caractères sociaux de Thomas Hardy 289

NOTES ET DOCUMENTS

Bilan (Un) de notre Enseignement des Langues Vivantes depuis 1902 (C. PITOLLET) 72
Congrès International (3e) de l'Enseignement secondaire (G. CAMERLYNCK) 265
Culture et traitements (CAMILLE PITOLLET) 122
Epreuves écrites du Baccalauréat 168
Etudes Grammaticales (R. DUTHIL) 219
Français (Le) et l'Anglais, langues internationales (C. PITOLLET) 73
Hispanophiles Yankees (CAMILLE PITOLLET) 22
Langues (Les) Vivantes et les Milieux économiques 310
Litte (The) Theatre in Paris (G.-C.) 309
Modern Humanities Research Association (L. C.) 309

Nouveau (Le) Statut du Certificat Primaire (Léon Bérard) 372
Organisation (L') intellectuelle et la Société des Nations 25
Principles (The) of Language study by Harold E. Palmer (Alb. Sechehaye) 461
Professeurs (Les) de Langues Vivantes et la nouvelle loi militaire (Louis Rocher) 124
Quelques remarques sur le « Thème d'imitation » G. Muret) 217
Rapport sur les Epreuves d'Anglais au Concours de l'Ecole Normale Supérieure (F. Delattre) 18
Réforme (La) de l'Enseignement (Les Compaguons) 413
Société des Langues et Littératures Modernes (Compte rendu de la séance du 28 novembre 1920) 19
Soutenances de thèses : M. J.-M. Carré (J.-E. Spenlé) 68
— — M. Perromat 379
— — M. Pitron 70
Statistique des Publications anglaises 124
Thème (Le) d'Imitation et la méthode directe 262
Vœu de l'Association « France-Grande-Bretagne » 266

BIBLIOGRAPHIE

Amérique latine « Anales de Instrucciòn Primaria » (Camille Pitollet) 29
Bayfield (M.-A.). The Measures of the poets (F.-C. Danchin) 312
Blondel (Georges). Que peut-on dire aujourd'hui des Allemands ? (J. Dresch) 128
Blondel (Georges). La Rhénanie, son passé, son avenir (J. Dresch). 222
Blore (G.-H.). Victorien Worthies (Louis Rocher) 272
Bréhier (Emile). Histoire de la Philosophie allemande (J. Dresch)... 465
Brunet (René). La Constitution allemande du 11 août 1919 (H. Loiseau) 129, 170
Carré (Jean-Marie). Goethe en Angleterre (H. Loiseau) 267
Cavaignac (Henriette). Une Anglaise à Berlin (traduction), J. Dresch. 378
Cazamian (Louis). L'Évolution psychologique et la Littérature en Angleterre (Ch.-M. Garnier) 414
Cestre (Ch.). Production industrielle et justice sociale en Amérique (G. Camerlynck) 268
Erzberger. Souvenirs de Guerre (J. Dresch) 467
Guérard (Albert-Léon). French civilisation from its origins to the close of the middle Ages (Delattre) 416
Hovelaque (Emile). La Chine (Charles Garnier) 126
Hutchinson (Horace G.). Portraits of the eighties (A. Digeon) 270
Kielland (A. L.). Else (G. C.) 76
Legras (J.). Mémoires de Russie (P. Bruet) 418
Loiseau (H.). Le Pangermanisme, ce qu'il fut, ce qu'il est (J. Dresch) 376
Milton. Prose and Poetry (Denis Saurat) 271
Muret (Maurice). La littérature allemande pendant la guerre (J. Dresch) 75
Norris (Frank). Œuvres complètes (C. Cestre) 174
Picavet (C.-G.). La Suisse (H. Loiseau) 27
Pitrou (R.). La vie et l'œuvre de Théodor Storm (H. Loiseau) 222
Pritchard (F.-H.). English Extracts and Exercises (Louis Rocher)... 28
— —. Studies in Literature (Louis Rocher) 28
Debora (Pierre). Francesco de Sanctis, Two Essays (C. Pitollet).... 128
Switts (W.-F.). Rabelais 76
Thanpson (Hamilton). Chateaubriand en Angleterre 174

Weill (Georges). Histoire de l'Enseignement secondaire en France (1802-1920) (J. Dresch) 377
Wyld (Henry-Cécil). A History of Modern Colloquial English (Fl. Delattre) 161

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Académie (Une) commerciale pour Etudiants étrangers 225
Agrégation d'allemand en 1921 175
Anglo-French (L') Society de Londres 315
Arabe (L') à Bordeaux 77
Au tableau d'Avancement pour Paris 380
Brevet (Le) élémentaire et le Brevet supérieur à Mayence 77
Coucours de 1921 pour l'Ecole Normale Supérieure et les Bourses de Licence 175
Concours de l'Enseignement secondaire en 1922 175
Congés 33
Correspondance internationale (Série Universités) 470
Cours d'Annamite à Tours 31
Cours de vacances 175
— à Bagnères-de-Bigorre 226
— à Burgos 226
— à Londres 225
— à Strasbourg 225
Diplôme d'Etudes Supérieures 380
Ecoles Nationales d'Arts et Métiers 175
Espagnol (L') à Grenoble 77
Facultés 379
Français (Le) à l'étranger 419
Frazer (Sir J.-G.) et M. Rudyard Kipling, docteurs de l'Université de Paris 470
Honorariat 33, 77
Inspection Générale 315
Interprètes-Etudiants 380
Interprètes (Les) Militaires 315
Langues (Les) vivantes dans l'Enseignement primaire 30
Langues (Les) vivantes à l'entrée de l'Ecole Navale 77
Légion d'honneur 125, 379
Modification des Epreuves du Concours d'Admission à l'Ecole Navale 30
Nécrologie 176, 225
Nominations 31, 77, 176, 226, 379, 419
Polonais (Le) à Paris 77
Prix académiques 315, 379
Professeurs détachés 33
Réunion des Professeurs de Langues vivantes 419
Russe (Le) et l'Arabe 175
Traducteurs 419
Université de Strasbourg 380

CONCOURS ET EXAMENS

Épreuves écrites 1921 :

Agrégation d'allemand 321
— d'anglais 323

Certificat secondaire d'allemand 422
— — d'anglais 325
— — d'espagnol 424

Bacccalauréat (1re partie) :

Epreuves de langues vivantes d'allemand 328
— — — d'anglais 327
— — — d'espagnol 328
— — — d'italien, ... 329
Certificat d'aptitude à l'Enseignement des langues vivantes dans les Ecoles Normales 426

ÉPREUVES ORALES 1921 :

Agrégation d'allemand 477
— d'anglais 475

Résultat des Concours de 1921 :

Agrégation et Certificats Secondaires 382
Certificat primaire (admissibles) 429

Programmes des Concours pour 1922 :

Agrégation d'allemand 316
— d'anglais 318
— d'espagnol 319
— d'italien 320
Certificat secondaire d'allemand 317
— — d'anglais 318
— — d'espagnol 319
— — d'italien 320
Certificat d'aptitude à l'Enseignement des langues vivantes dans les Ecoles Normales et Primaires Supérieures :
Ancien programme 431
Nouveau programme 432

GUILDE INTERNATIONALE

35, 83, 131, 178, 228, 275, 330, 384, 433, 480

PRÉPARATION PAR CORRESPONDANCE

43, 91, 138, 187, 235, 284, 339, 393, 439, 489

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

34, 78, 130, 177, 227, 273

REVUES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

381, 420, 473

SUJETS DONNÉS DANS LES DIFFÉRENTS EXAMENS

48, 144, 192, 344

TIRAGES A PART ET RÉIMPRESSIONS DE LA REVUE

396, 492

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

La Poésie Anglaise d'aujourd'hui

I.

La poésie anglaise, au printemps de 1914, est en pleine activité productrice. Le renouveau, qui a commencé d'apparaître vers 1910, a porté des fruits si précoces que l'on peut escompter déjà une récolte féconde, et que s'organise, dans l'histoire littéraire de l'Angleterre, une période d'une robustesse audacieuse qui prendra rang parmi les grandes périodes poétiques du passé. Si différents que soient les sujets traités, qu'il s'agisse des fresques antiques de Maurice Hewlett et de T. Sturge Moore, ou de l'épopée nationale de Ch. M. Doughty et de Sir Henry Newbolt ; des esquisses savoureuses de John Drinkwater et de Walter De La Mare, ou de la chanson d'amour, l'une si tendre et l'autre si ardente, de Gerard Gould et de D. H. Lawrence ; des tableaux réalistes, où la vie déborde, de John Masefield, de W. H. Davies et de W. W. Gibson, ou des éclatantes visions d'avenir de Lascelles Abercrombie et de Harold Monro, nous retrouvons chez ces écrivains si variés les mêmes tendances essentielles : une connaissance de la vie réelle basée sur une observation attentive et joyeuse tout ensemble du monde physique ; une sympathie profonde pour les aspects qu'il nous offre, assez pénétrante même pour découvrir ce qui se cache d'éternel dans le spectacle le plus fugitif, ou l'apparence la plus humble ; une vision de la lueur furtive qui frémit, par instants, à la surface des choses ; un reflet de cette clarté divine qui transfigure, aux yeux des avertis, le moindre geste humain. C'est ainsi un attachement à la fois aux apparences extérieures et aux réalités invisibles, une superposition du rêve à la vérité positive, et qui l'élève au-dessus du matérialisme. C'est une synthèse de vigoureux naturalisme, qui ne craint point de pousser jusqu'à la grossièreté, et de spiritualisme hautain qui, sous la bassesse évidente, ne perçoit que l'aspiration réprimée. C'est la pénétration, en un mot, de la vision de la conscience jusqu'au profond de la matière empirique qu'elle anime et illumine toute.

Ajoutez à cette conception de la création poétique une conception parallèle de la forme, qui se contentera d'être pour l'idée une robe

aussi souple, aussi transparente que possible, dont le laisser-aller ne sera qu'apparent, sinon voulu, dont l'objet unique sera la sincérité. Tous les poètes nouveaux s'accordent pour écrire une langue simple, et n'ont recours, pour traduire leur réalisme transcendantal, qu'aux mots les plus familiers. Bon nombre d'entre eux vont même jusqu'à se méfier de la phrase harmonieuse, jusqu'à croire que la perfection élégante du vêtement ne peut que marquer la laideur du corps, parfois même l'absence de l'âme, et qu'un style trop achevé ne saurait témoigner que du manque d'inspiration naturelle.

Ainsi donc les « poètes Géorgiens », comme ils s'appellent eux-mêmes pour marquer la communauté de leur attitude, ont jeté par dessus bord les conventions de toutes sortes que leur avait léguées la fin de l'ère Victorienne. Ils l'ont fait avec brusquerie, avec fracas, comme on claque une porte derrière soi. Ils se sont insurgés contre la tradition Tennysonienne, contre ce qu'elle représente de dignité et de grâce réunies, contre les hésitations théologiques, si délicatement miniaturées, d'*In Memoriam* ou la respectabilité solennelle, un peu guindée même, des *Idylles du Roi*. Délibérément ils ont renoncé au prestige des mélancolies bien-disantes, comme au charme d'un style d'une finesse impeccable. L'agrément de la forme est pour eux une sorte de mensonge artistique destiné à voiler l'indifférence du poète à la vérité, si âpre et rude, de la vie. Et l'œuvre qui vise à la seule beauté littéraire ne leur semble plus qu'un délassement aristocratique, mais égoïste, qu'une halte ombreuse au bord de la route brûlante de soleil.

Sans doute certains de ces poètes continuent-ils de se laisser prendre, comme Edmund Gosse ou Maurice Baring, à l'attrait d'une phrase pure, ou seulement d'une épithète neuve et jolie, et la musique d'une strophe heureuse évoque-t-elle en eux, comme elle faisait chez Coleridge, « une brise jouant parmi les fleurs ». D'aucuns même, Mrs. Alice Meynell ou Lord Alfred Douglas par exemple, s'éprennent du style rare, un peu étrange, presque hiératique, dans lequel chaque mot, choisi pour sa couleur et sa sonorité autant que pour le sens, s'harmonise exquisement avec l'ensemble, où chaque phrase enferme en sa concise précision, tel un flacon d'or pur, le suc essentiel de la pensée. La grande majorité des poètes Géorgiens cependant, pour qui l'aimable passe après le vrai, font de leur art, normal et vigoureux, une sorte d'arme de combat au service de la vérité toute franche. Un recueil de vers est pour eux un carrefour illuminé, d'une lumière parfois brutale, où viennent s'affronter, pêle-mêle, les idées de l'heure présente. Au point même qu'ils se contentent, dans leur ferveur d'iconoclastes, de notations un peu sommaires et crues, qu'ils demeurent ainsi, trop souvent, à la surface de l'idée, qu'ils introduisent dans la poésie une sorte de sténographie journalistique, sans se rendre compte que c'est un premier manquement déjà à la vérité, qu'ils sont si acharnés à poursuivre, que cette né-

gligence méfiante du style, du style poétique surtout qui n'est peut-être que l'étreinte, par le mot attentif et solide, de l'idée nue.

S'ils visent en effet, avec une curiosité intellectuelle inlassable, à découvrir dans le réel tangible l'irréel qui s'y blottit et à dégager, de la grisaille familière, la flamme immortelle, les poètes Géorgiens s'efforcent surtout d'exprimer l'intensité tragique de l'existence moderne. Sans pessimisme systématisé, ils plongent leur regard fraternel sur les communautés humaines et, à travers les brouillards, si tristes et froids, des vastes cités, ils entrevoient un avenir où chacun ne connaîtra plus que la joie de vivre, où la beauté et le bonheur ne seront plus l'apanage seulement d'un petit nombre. La poésie, pour eux, consiste en un examen du sens de la vie quotidienne, en une appréciation de la responsabilité qui revient à chacun de nous dans cet amas d'injustices persistantes que représente la société, en une détermination loyale, faite d'indignation et de générosité tout ensemble, de contribuer, dans la mesure individuelle possible, au mieux-être social.

Que l'entreprise vaillante de la poésie Géorgienne présente, candidement, tous les défauts encore de son audacieuse jeunesse, nul ne saurait s'en inquiéter. Trop souvent ces poètes sont moins des idéologues que des intellectuels, et la brutalité de leur pensée n'est-elle qu'une des manières voulues de leur art. Leur désir d'exprimer les réalités poignantes de l'existence les mène vers le mélodrame, où tel incident trivial ne revêt point, sans quelque artifice, l'aspect symbolique dont ils le chargent. Trop souvent aussi l'ambition d'exprimer la conscience sociale les pousse-t-elle jusqu'au bord de la déclamation humanitaire, où l'effet à atteindre ne laisse pas de nuire à l'émotion qui est en eux. Leur ardeur même est turbulente, presque arrogante dans son mépris pour la beauté tranquille d'autrefois. En revanche toute cette nouvelle génération poétique possède-t-elle le sérieux, si austère et rigide dans sa ferveur même, d'une jeunesse qui songe surtout aux tâches qui lui incombent, et est-elle animée d'une foi magnanime en un avenir où, dans l'accord complet des volontés et des désirs, l'homme pourra donner libre cours à ses énergies natives, affranchi des servitudes qu'avaient forgées les siècles ; où la femme sera forte et douce, patiente et calme comme la terre maternelle, fière de sa pleine santé, de ses enfants nombreux, de sa puissance souveraine ; où, dans l'écroulement de tous les dogmes, la Loi divine se résumera en un article : alléger, par l'amour, le fardeau des pauvres ; où la mort elle-même apparaîtra comme le crépuscule pensif d'une lourde journée, comme l'extrémité plutôt, déclare Harold Monro, d'une longue allée fleurie où l'âme, confiante, s'avance,

And truth about her, like an aureole, gleams.

Ceux-là mêmes qui, comme Dauber, le jeune peintre dont Masefield a conté l'histoire symbolique, sont vaincus par la coalition des éléments adverses et, précipités du haut du mât, tombent blessés

à mort sur le pont, gardent entière, jusqu'à leur dernier souffle, leur foi intrépide. « *It will go on* », s'écrie Dauber,

> Not knowing his meaning rightly, but he spoke
> With the intenseness of a fading soul
> Whose share of Nature's fire turns to smoke,
> Whose hand on Nature's wheel loses control...
> " *It will go on* ", he cried aloud, and passed.

Tous les poètes anglais d'aujourd'hui, comme le héros de John Masefield, entretiennent dans leur conscience la vision d'une robuste et généreuse humanité. Tous, les yeux tournés du côté où va poindre l'aurore, s'arment gravement pour la conquête de leur âme nouvelle [1].

II.

Aussi la guerre qui éclate en août 1914 produit-elle, sur eux tous, l'effet d'une effroyable explosion. Alors que l'Angleterre radicale, dont cette génération de poètes idéalistes était comme l'avant-garde, fermait volontairement les yeux aux sombres menaces qui s'amoncelaient sur l'Europe centrale, et ne rêvait que de pacifisme, de désarmement, de progrès humanitaire dans l'ordre et le travail, elle se trouva plongée dans le plus brutal ouragan qui ait jamais sévi sur le monde. Le réveil ne fut pas immédiat. La réaction fut même lente à se produire tant la catastrophe, qu'on avait tenue pour impossible, avait été stupéfiante, tant ces rêveurs généreux avaient de peine à croire au réel, à s'adapter surtout à son horreur qui les confrontait brusquement. A tel point même que les premières voix qui s'élevèrent furent celles de vétérans, de ceux que la jeunesse poétique cependant considérait volontiers comme ses guides, de Robert Bridges, le Lauréat, qui dès les premiers moments de la lutte avait compris quelle épreuve serait pour l'Angleterre la guerre commençante, pour cette Angleterre qui, trop confiante en sa sécurité, avait laissé, dans les riches et orgueilleuses années de paix, s'engourdir son âme :

> Much suffering shall cleanse thee,
> But thou, through the flood,
> Shalt win to Salvation,
> To Beauty through blood,

ou de Thomas Hardy qui, au début de septembre 1914, alors que les premiers volontaires passaient le détroit pour venir au secours des armées françaises accablées, écrivait pour eux une chanson de

1. Consulter, pour l'appréciation détaillée de la poésie Géorgienne, dont nous n'avons voulu rappeler ici que les caractéristiques dominantes, les « Revues annuelles de la poésie anglaise » que nous avons publiées dans *La Revue Germanique* de mai 1909, juillet 1910, juillet 1911, juillet 1912, juillet 1913 et juillet 1914.

marche où il les conviait, au nom de la justice, à l'héroïsme :

In our heart of hearts believing
Victory crowns the just,
And that braggarts must
Surely bite the dust,
Press we to the field ungrieving,
In our heart of hearts believing
Victory crowns the just.

Puis, tandis que l'Angleterre s'adapte au devoir qu'elle s'est engagée à remplir, qu'elle s'organise, avec cette patience tenace qu'elle apporte en toute chose, pour la lutte longue, qu'elle unifie l'opinion et la volonté du pays, auquel elle révèle, progressivement, l'immensité de la tâche qu'elle attend de lui, qu'elle lie ainsi en un faisceau toutes ses énergies pour les jeter dans la balance de la destinée, les poètes prennent leur part, à leur manière, de l'œuvre nationale. L'on voit paraître, au cours de la première année de la guerre, tant dans la presse quotidienne que dans les revues mensuelles, et même bientôt en recueils séparés, une abondance de poèmes écrits, sur un ton le plus souvent religieux, par des civils, par ceux-là mêmes qu'on ne devait point tarder à appeler des « stays-at-home ». Il s'agit surtout, à ce moment encore, d'invectives virulentes, d'hymnes de colère où les écrivains expriment leur indignation contre l'Allemagne « de passion et de proie », où ils vitupèrent contre ses attentats au droit des gens, contre ses crimes envers les populations non-combattantes, contre les raids de zeppelins et de sous-marins. Rien de véritablement original cependant dans ces pièces de circonstance, qui disent seulement, non sans quelques rodomontade, l'outrage qu'inflige, à la conscience du peuple anglais, l'infamie allemande.

La poésie de guerre devait naître dans les rangs mêmes de cette armée de volontaires, recrutée parmi toutes les conditions sociales, parmi la jeunesse intelligente et cultivée surtout qui, dès le début de la campagne, s'était offerte pour défendre la liberté du monde menacée. Un grand nombre de ces jeunes gens étaient encore sur les bancs de l'Université, d'autres venaient d'entrer au barreau ou au théâtre, dans les ateliers d'artistes ou les bureaux de rédaction. Tous se préparaient ou appartenaient déjà à des professions étrangères à la guerre. Tous étaient des pacifistes de cœur et d'esprit, et c'est pour ce qu'ils croyaient être une dernière croisade contre l'horreur des batailles qu'ils décident de se venir ranger, ardemment, sous les couleurs britanniques.

Une littérature abondante jaillit aussitôt, et plus de cinq cents volumes de vers sont publiés pendant les trois premières années du conflit. Recueils modestes sans doute, d'un nombre de pages souvent restreint, mais à l'aide desquels les jeunes combattants essaient de lutter aussi contre la torpeur intellectuelle qui les envahit, et de reprendre, dans la routine monotone de chaque jour, un peu d'indé-

pendance, comme le droit de se retrouver seuls, quelquefois. Les thèmes qu'ils développent dans la boue de la tranchée ou à la chandelle d'un "dug-out", dans l'inaction d'un cantonnement ou le silence d'une salle d'hôpital se réduisent à quelques-uns, toujours les mêmes.

C'est d'abord la peinture, poussée jusqu'au naturalisme le plus brutal, des réalités de la guerre. Aucune place, ici, pour la sentimentalité, ni même le sentiment. Aucune réticence dans la description de l'horreur où ils vivent. Robert Nichols nous dépeint la marche en pleine chaleur, sur la route poudreuse, ou la bataille dans laquelle le soldat n'est plus qu'une machine affolée qui frappe et tue. Siegfried Sassoon va beaucoup plus loin. Ce ne sont, dans ses vers, que blessures et cadavres, que boue immonde et putrides odeurs. Il y dit l'abomination des paysages du front, des

> Sad smoking, flat horizons, reeking woods
> And foundered trench-lines volleying doom for doom.

Sa satire violente, qui se rapproche de celle d'Henri Barbusse, n'épargne que le troupier, le "private", dont l'écorce vulgaire recouvre une sève si saine et si vigoureuse, dont le langage truculent masque la crânerie sublime. Sous son allure, sauvagement cynique, cependant, et qui semble cracher au visage de la Fortune, Sassoon dissimule quelquefois une émotion profonde, et comme une nostalgie de la beauté perdue, dans ce poignant poème *To Victory*, par exemple, où se heurtent sa lassitude en révolte, le prix pénible que coûte à son orgueil l'obéissance passive, sa volonté de bravoure, en dépit même des sacrifices qu'elle exige, et malgré tout.

Ou bien, quoiqu'à de plus rares intervalles il est vrai, c'est la Muse badine qui vient distraire le poète combattant, et lui faire oublier l'importance de la vaste partie qui se joue, et les risques individuels qu'elle comporte. Au lieu de vitupérer seulement cette boue où ils s'enlisent, nos jeunes poètes, certains jours de bonne humeur, la plaisantent avec esprit, comme aussi ces parasites qui leur témoignent une affection si tenace. La satire se fait uniquement frivole dans les *Poems and Parodies*, d'une si franche gaîté, de "Tom Kettle". L'ironie jette son voile alerte sur la détresse des jours, comme dans le poème d'Alexander Robertson : *We shall drink to them that Sleep*. Tandis que c'est avec la chanson simple et naïve des "nursery rhymes" de son enfance que Robert Graves essaie, sinon d'oublier tout à fait, du moins de ne pas penser uniquement à l'abomination de la lutte présente.

Le moyen le plus fréquent, néanmoins, par lequel les poètes du front « s'évadent du réel » est de laisser leur pensée s'envoler vers leur village natal, pour lequel ils ont compris maintenant qu'ils se battent, et qu'ils ne reverront peut-être plus. On sait l'attachement de l'Anglais pour le coin de campagne où il a grandi, pour chacun de ses détails familiers : le clocher, par exemple, et les toits de chaume alentour, les pommiers dans les prairies; et rien ne pouvait

reposer davantage le combattant que le souvenir de tant de fécondité heureuse et de fraîcheur tranquille. Rien de plus fréquent, non plus, que l'évocation des tendresses familiales, au milieu de la paix des choses. Pour Harold Parry

The simple things in life are loveliest,
The smile of little children whose sweet eyes
Have not yet ceased from wistful wondering.

Pour Wyndham Tennant, un coin de jardinet qu'a épargné le bombardement, près de Laventie, évoque un autre paysage, de l'autre côté du détroit :

Hungry for Spring, I bent my head,
The perfume fanned my face,
And all my soul was daneing
In that little lovely place,
Dancing with a measured step from wrecked and shattered towns,
Away... upon the Downs.
I saw green banks of daffodil,
Slim poplars in the breeze,...
And meadows with their glittering streams and silver scurrying daee:
Home — what a perfect place!

Tandis que c'est à une claire maison où on l'attend que rêve, lui aussi, avant de prendre part à l'action où il devait tomber, à peine âgé de vingt ans, Leslie Coulson :

...When I come home, and leave behind
Dark things I would not call to mind,
I'll taste good ale and home-made bread,
And see white sheets and pillows spread.
And there is one who 'll softly creep
To kiss me ere I fall asleep,
And tuck me 'neath the counterpane,
And I shall be a boy again
When I come home!

Ajoutez enfin, à cette évocation du toit familial, la nostalgie qu'éveille, chez tous ces jeunes gens qui luttent dans la Somme ou les Flandres, l'Angleterre elle-même. Le *O to be in England, Now that April's there* est un thème qu'ils reprennent sans se lasser, et dont ils nous fournissent, chacun à sa manière, des variations innombrables. L'un se rappelle avec joie les longues randonnées d'antan par les routes du Dorset et du Devon, les vieilles églises, les tavernes autour de la place du marché, les rues étroites de telle petite ville, le cadran solaire dans la paix d'un jardin. L'autre revoit, dans le quadrangle de son vieux collège, parmi la netteté des pelouses, les massifs de tulipes jaunes auxquelles, mystérieusement, est attaché le souvenir de tant d'heures studieuses. Il n'est pas jusqu'aux morts eux-mêmes, selon Walter Wilkinson,

qui, du fond de leurs tombes dans la terre de France, ne tressaillent encore du regret de la patrie :

Peace ! Vex us not — we are dead !
We are the Dead for England slain.
(O England and the English Spring,
The English Spring, the Spring-tide rain :
Ah, God, dear God, in England now !)
Peace ! Vex us not : we are the Dead !
The snows of Death are on our brow ;
Peace ! Vex us not !

Cette idée du sacrifice, qui est la note la plus marquante de tous ces recueils guerriers, en est aussi la plus sincère et la plus neuve. Les poètes soldats ont acquis le sens profond de la tragédie dont ils sont les acteurs. Tous très jeunes encore, ils aiment la vie, dont ils n'ont connu jusqu'ici que les promesses immenses. Ils détestent la guerre, et son espace étroit de réalités barbares. Ils ont résolu d'anéantir cette sauvagerie, de toutes leurs énergies disciplinées, et de tracer une voie qui conduira vers un monde plus clair, même s'ils ne devaient pas être témoins de cette clarté. Il leur coûte plus qu'ils ne laissent paraître d'abandonner la tâche heureuse que venait d'entreprendre leur jeunesse, et de renoncer à leurs propres espoirs pour se consacrer au succès de la cause commune. La coupe du sacrifice peut être bien amère, mais avec quelle modestie joyeuse et grave ils la portent à leurs lèvres !

My day was happy — and perchance
The coming night is full of stars...

écrit Richard Dennys, qui ajoute, dans une autre de ses *Ballads of Belgium :*

Death flies by night, Death flies by day,
He calls the gay, he calls the sad,
And if he summon me away,
Be sure my going will be glad !

Rien de fanfaronnant dans cette allégresse en face de la mort, mais une sorte d'intuition, et même, chez la plupart, une certitude mystique du triomphe final, et que la vie sera meilleure du sacrifice qu'ils auront eux-mêmes consenti. Leur désir de vivre, au surplus, est en eux si passionné qu'ils s'assurent, avec J. W. Streets, que la mort ne saurait les garder à elle seule, tout à fait :

And if thy twilight fingers round me steal
And draw me unto death — thy votary
Am I, O Life, reach out thy hands to me !

Même en tombant, ils laisseront un héritage plus grand que la vie même, et dont l'humanité entière retirera le fruit, cependant que, dès les années qui suivront, la jeunesse, appelée si tôt à occuper la brèche qu'ils auront ouverte,

Will hear our phantom armies marching by

et apprendra d'eux à quel prix se conquiert la liberté.

Quelle est la valeur littéraire proprement dite de toute cette poésie de courage et de vision ? Que restera-t-il de cette production si abondante, échelonnée de 1914 à 1918 ? Peut-être est-il trop tôt encore pour le déterminer. Dès à présent, néanmoins, et à mesure que se reconstituent les valeurs anciennes, une partie de cette œuvre semble-t-elle avoir perdu un peu de l'intérêt si vif que nous y trouvions nous-mêmes aux jours d'angoisse. Les temps troublés ne sont guère propices à la haute littérature, et il paraît bien que les effets de la violence soient, uniquement, de destruction. Puis, parmi tous ces jeunes poètes projetés, du jour au lendemain, en pleine épopée, la plupart ne possédaient qu'un talent bien neuf, qu'une culture intellectuelle trop tôt interrompue et toute rudimentaire encore, qu'une connaissance restreinte des maîtres d'autrefois, et, de naïfs apprentis qu'ils étaient, se trouvèrent ainsi, d'un coup, confrontés avec une tâche au-dessus de leurs forces. L'attention, d'autre part, que nous accordions à leur œuvre, si inexperte qu'elle fût, provenait de la grandeur des thèmes qu'ils traitaient autant peut-être que de leur propre accomplissement, et nous constatons, une fois de plus, qu'il n'est d'œuvre viable que celle qui exprime une idée d'une valeur permanente sous une forme vraiment belle. Or, nous nous trouvons trop souvent, dans ces poèmes de guerre, non seulement en présence du mépris de toute technique, de cette impatience même du style que nous avions observée chez les poètes Géorgiens, mais aussi devant l'exaltation volontaire de l'impression du moment, de l'événement immédiat, dont la rudesse barbare ne signifie pas l'importance, ni la trivialité qu'ils sont symboliques de la vie humaine tout entière. En revanche découvre-t-on, chez ces jeunes combattants, une austérité de pensée, une tendance à l'ascétisme spirituel, une mortification délibérée de la vie saine, et comme le sacrifice total d'une génération si ardemment éprise, en même temps, de la splendeur de vivre. Nous y rencontrons aussi une simplicité de la forme qui va jusqu'au dédain de toute parure, images ou métaphores, termes exotiques ou rimes savantes, qui vise uniquement la nudité sincère de la pensée, qui s'accorde de tous points, par là même, avec le désir de créer de la beauté intense à l'aide de matériaux seulement communs, de ne plus s'attarder au passé pour s'intéresser passionnément au présent, pour y jeter surtout, à pleines mains loyales, les semences du clair avenir.

Et c'est cette note, si altière en sa modestie voulue, qu'on entend retentir dans toute cette génération littéraire, chez ces poètes-soldats que nous venons de citer trop brièvement, chez tant d'autres encore auxquels nous aurions pu aussi bien nous arrêter, comme Alec de Candole, A. S. Craven, E. Crombie, H. L. Field, Julian Grenfell, Francis Ledgwige, Francis St-Vincent Morris, C. H. Sorley, Edward Thomas, R. E. Vernède, qui tous sont tombés sur les

champs des Flandres ou de la Somme, chez Rupert Brooke, surtout, mort en avril 1915 à Lemnos, à 28 ans, dans lequel l'Angleterre a voulu reconnaître le symbole parfait de sa jeunesse combattante et chantante. L'œuvre de Brooke, si restreint qu'en soit le volume, a proclamé la foi avec laquelle ces chevaliers modernes se sont élancés pour la grande croisade humaine. Dans son union, si représentative, de santé robuste et d'intrépide et aventureuse énergie, de joie de vivre, toute païenne, et d'élan religieux vers le sacrifice, de bravoure élégante aussi et de gravité distinguée, l'Angleterre d'aujourd'hui a retrouvé la lignée des Sir Thomas Wyatt et des Sir Philip Sidney, a réentendu l'écho des Poètes Cavaliers du XVIIe siècle affirmant à leur Dame, comme Richard Lovelace, et le pied déjà à l'étrier :

I could not love thee, Dear, so much,
Loved I not Honour more.

Dans le mélange, d'autre part, si caractéristique de Rupert Brooke, d'ironie, qui ne respecte que le vrai, et de tendresse, qui répugne aux « mensonges sucrés » du sentiment ; de satire, où le comique descend assez bas, et de ferveur que ne rebute point le plus orgueilleux idéal ; de scepticisme amer alternant même parfois avec une confiance passionnée, c'est la génération des poètes Géorgiens qui se retrouve toute, et qui, d'un accord unanime, a reconnu dans ce sonnet dédié *To the Dead*, dans cet adieu solennel qu'il faut citer, comme la voix même de sa propre conscience :

Blow out, you bugles, over the rich Dead !
There's none of these so lonely and poor of old,
But, dying, has made us rarer gifts than gold.
These laid the world away ; poured out the red
Sweet wine of youth ; gave up the years to be
Of work and joy, and that unhoped serene,
That men call age ; and those who would have been,
Their sons, they gave, their immortality.

Blow, bugles, blow ! They brought us, for our dearth,
Holiness, lacked so long, and Love, and Pain.
Honour has come back, as a king, to earth,
And paid his subjects with a royal wage ;
And Nobleness walks in our ways again ;
And we have come into our heritage.

Ce requiem, qui s'achève en chant de triomphe, est la plus belle pièce, peut être, que nous aient laissée les années tragiques. On dirait d'un marbre pur où s'entrelacent, d'une étreinte réconciliatrice, et si tristement généreuse, les figures de la poésie et de la guerre...

(A suivre.) FLORIS DELATTRE.

Quelques Réflexions

SUR LA

Réforme du Baccalauréat et de la Licence

I. BACCALAURÉAT

M. Camerlynck, soutenu par un nombre imposant de voix autorisées, et M. Douady, président de la Société des Professeurs de Langues Vivantes de Lyon, demandent « qu'à titre transitoire on permette aux candidats du Baccalauréat de 1921 l'option entre le régime ancien et le nouveau », c'est-à-dire que les candidats puissent, cette année encore, passer l'examen avec la rédaction.

Pour mon compte personnel, je n'y vois d'autres inconvénients que celui qui pourrait résulter pour les professeurs de Première de la complication d'une double préparation. Il est certain que la tradition milite en faveur du régime transitoire. N'applique-t-on pas d'ailleurs, en ce moment, ce régime aux candidats à la Licence, en cours d'études ? Je suis donc tout disposé à appuyer de mes vœux et de ma voix toute démarche en vue d'obtenir la faculté d'option entre les anciennes et les nouvelles épreuves, pour les élèves qui sont en Première cette année.

Mais je ne puis m'empêcher de me demander si l'émotion causée par l'application immédiate du nouveau régime du Baccalauréat, et dont témoignent les documents divers publiés dans le dernier numéro des *Langues modernes*, est vraiment justifiée ; je me demande même s'il n'est pas imprudent pour la cause de la Méthode directe de laisser paraître si ouvertement cette inquiétude.

Si, théoriquement, la « rédaction » est peut-être l'épreuve la plus rationnelle comme sanction de l'entraînement par la Méthode directe, la « version » ne saurait être considérée comme un exercice fait pour surprendre les élèves que cette méthode a formés. La « possession effective » de la langue, but essentiel qui lui assignaient les Instructions de 1902, ne doit-elle pas les mettre non seulement en état d'écrire mais de comprendre la langue étrangère ? Quand on comprend un texte, on doit pouvoir le traduire. Ceci paraît une vérité de bon sens, qui se passe de démonstration. La meilleure preuve en est que la version est un des exercices de contrôle prévus par la Méthode directe.

L'évidence est, sans doute, moins absolue pour le thème. Mais, à y regarder d'un peu près, n'est-on pas amené à conclure que la Méthode directe peut et doit y conduire tout aussi naturellement ?

Que faut-il pour faire un thème ? Du vocabulaire et de la grammaire. Or l'acquisition d'un vocabulaire étendu et « actif » est un des postulats les plus impérieux de la Méthode directe, et, quant à la grammaire, la Méthode directe n'a-t-elle pas la prétention de l'enseigner avec une sûreté d'autant plus grande, qu'elle vise à donner à l'élève « l'instinct grammatical » ?

Pourquoi donc ne pas vouloir admettre qu'un an suffira pour accoutumer les élèves à des exercices dont toute la nouveauté pour eux doit résider dans la forme ?

A affecter de croire que l'entreprise offre des difficultés insurmontables, ne risque-t-on pas de donner aux adversaires de la Méthode directe l'occasion de penser et de dire que cette Méthode n'a pas produit les fruits qu'elle promettait et qu'elle donne, en fait, ainsi qu'elle l'affirme. Je crois bon de signaler le danger, et je prie de ne pas y voir d'ironie. Les membres du Conseil supérieur, qui ont voté la déchéance de la rédaction, pourraient trouver dans nos protestations une confirmation de la sagesse de leur décision ! Le jeu en vaut-il la chandelle ?

Au lieu d'une protestation contre l'application sans mesure transitoire du nouveau régime, qui, au reste, risque fort de demeurer inopérante, ce que je préfèrerais, pour moi, c'est voir se déclencher un mouvement d'opinion contre le régime d'uniformité qu'on s'obstine à appliquer aux diverses langues vivantes.

L'uniformité est, je n'en disconviens pas, très commode pour l'Administration, mais je la trouve bien dangereuse au point de vue des disciplines elles-mêmes. Si, considérées au degré supérieur, toutes les langues offrent des difficultés différentes mais équivalentes, c'est une vérité élémentaire et incontestable qu'au degré inférieur, disons scolaire, elles sont fort dissemblables. L'allemand, avec sa construction si antipathique à notre esprit français, avec l'infinie complication de ses genres et de ses déclinaisons, avec la richesse et le caractère à peu près exclusivement étranger de son vocabulaire, présente aux jeunes Français, dès les premiers pas, des obstacles bien plus pénibles à surmonter que l'anglais, l'italien ou l'espagnol. Pourquoi, dès lors, lui appliquer le même règlement qu'à ces autres langues ? Pourquoi interdire aux professeurs qui l'enseignent d'appliquer des procédés différents, d'user, par exemple, avant la 2e, du thème d'imitation, instrument précieux et seul efficace pour mettre l'élève rapidement en état de s'assimiler et d'appliquer avec une conscience claire et une sûreté presque instinctive les règles fondamentales de la grammaire allemande ? La phrase la plus simple, qu'il l'écrive ou qu'il la dise, force l'élève d'allemand à réagir contre son instinct français. Pourquoi ne pas l'y rompre dès les premiers jours ? Pourquoi lui dissimuler la difficulté et ne pas lui fournir tout de suite les moyens de la résoudre ? Les exercices proprement dits de la Méthode directe ne lui en seront que plus aisés. On aura beau

lui faire répéter des centaines de propositions avec inversion ou rejet du verbe, multiplier les exercices « à grille », le jour où il aura à bâtir librement une phrase, soit par écrit, soit oralement, il mettra, trois fois sur quatre, le verbe après le sujet, à la française, s'il n'a pas consciemment appris à résister à son instinct, par de nombreux exercices de transposition du français en allemand. Le baccalauréat en fournissait, à chaque session, des preuves aussi éloquentes que lamentables.

L'anglais, l'espagnol peuvent se passer de cet entraînement précoce, eh ! bien qu'ils s'en passent, mais qu'ils ne l'interdisent pas à l'allemand sous le prétexte qu'il leur est inutile.

J'irai plus loin. La version et le thème d'imitation sont des sanctions insuffisantes, parce que trop faciles, disent les professeurs d'anglais, d'espagnol ou d'italien, la rédaction seule constitue une épreuve probante. Pourquoi ne pas leur avoir laissé la rédaction ? Il me semble bien, soit dit en passant, que les résultats de la rédaction au Baccalauréat n'étaient pas tellement merveilleux, même pour l'anglais et l'espagnol, et j'ai plus d'une fois, dans les séances d'admissibilité, entendu les correcteurs d'anglais et d'espagnol se lamenter non seulement sur la pauvreté du fond, mais sur l'insuffisance de la forme de bon nombre des copies qu'ils avaient corrigées, mais je n'insiste pas. J'admets que leur regret de voir disparaître la rédaction est de tous points justifié, je m'y associe, et je comprendrais très bien qu'ils insistassent pour qu'on le leur rendît tôt ou tard. Mais pourquoi, ce jour-là, faudrait-il rétablir du même coup la rédaction allemande, dont, de l'aveu de tous les examinateurs au Baccalauréat, les résultats étaient, trop souvent, notoirement indécents ?

Pourquoi en un mot cette barbare application du lit de Procuste ? Pourquoi à des langues de génie et de difficultés dissemblables ne pas consentir des méthodes et des sanctions diverses ?

Notez que je ne veux, en aucune façon, attaquer par là le principe même de la Méthode directe. Je trouve excellent le but qu'elle se propose, excellents même les procédés qu'elle emploie pour l'atteindre, je le dis d'autant plus volontiers que j'ai pu, au cours de la guerre, me rendre compte personnellement que les résultats obtenus par elle étaient réels et fort appréciables, mais pour Dieu ! et dans l'intérêt même de la Méthode, qu'on comprenne et qu'on admette que les méthodes qui conviennent à une langue, ne conviennent pas forcément aux autres, dans la même mesure au moins et sous la même forme.

II. LICENCE

Pour ce qui est de la nouvelle Licence, au moins de la Licence d'enseignement, je crois qu'au total, nous n'avons qu'à nous féliciter de son organisation. Elle a, à mes yeux, le grand mérite de

rétablir deux épreuves dont j'avais toujours regretté la suppression : la composition allemande sur un sujet de littérature, et l'interrogation sur la littérature générale. Il était fâcheux et même indécent que des candidats de langues vivantes pûssent, d'une part, arriver jusqu'à l'Agrégation, sans avoir été forcés de s'exercer à manier librement la langue étrangère qu'ils apprenaient, et qu'ils pûsssent, d'autre part, conquérir le titre d'Agrégé sans avoir été obligés de faire la preuve que leur curiosité ne s'était pas bornée aux domaines de la littérature, dont les listes d'auteurs ou de questions leur imposaient l'étude.

Je salue, par ailleurs, avec joie les innovations qui contraignent les étudiants à acquérir des notions un peu précises sur l'histoire de la langue et sur l'histoire de la civilisation. Il était regrettable que tant de Chargés de cours n'eûssent de la langue étrangère qu'ils enseignaient qu'une connaissance empirique et en fûssent réduits à présenter, comme exceptions ou inexplicables étrangetés, des faits grammaticaux dont l'histoire de la langue montre presque toujours la raison profonde. Il n'était pas moins déplorable qu'ils fûssent dans l'impossibilité de replacer dans le milieu social, dont elles sont l'émanation, les œuvres qu'ils faisaient lire à leurs élèves.

Je me réjouis enfin que la nouvelle Licence entraîne nécessairement une scolarité de deux ans. De plus en plus, l'habitude s'était établie de « bâcler » la Licence en un an, et cette habitude était éminemment funeste. Les candidats qui bornaient leur ambition à la Licence n'emportaient trop souvent de la Faculté qu'un bagage tout menu, mal arrimé, et les autres, dans leur préparation à l'Agrégation, se heurtaient maintes fois à des obstacles, dont la raison était à chercher dans le caractère hâtif, fragmentaire, de leurs études premières. A qui la faute, me dira-t-on, sinon à leurs professeurs trop indulgents à l'examen ? Peut-être parfois, mais pas forcément toujours. Il arrivait souvent que la justice obligeât ceux-ci à donner des notes moyennes ou même inférieures à la moyenne et que le système des compensations entre les épreuves assurât le succès de tel candidat dont, pour son bien, ils auraient souhaité l'échec, sans avoir le droit strict de le leur infliger eux-mêmes. Ce danger n'existera plus guère avec le régime nouveau, imposant les deux ans de scolarité et ne comportant plus de compensations, du fait de l'indépendance des certificats.

Si la Licence nouvelle me satisfait pour toutes ces raisons, elle m'inspire cependant un regret, au moins en ce qui concerne la Licence d'Anglais et la Licence d'Allemand. Le choix de la deuxième langue est libre, tout comme dans l'organisation présente. C'est, à mes yeux, un tort grave.

Beaucoup de candidats d'anglais ou d'allemand prennent, notamment dans le Midi, l'espagnol, voire l'italien, comme seconde langue, parce que, spéculant sur la relative facilité de ces deux

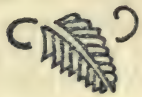
langues, ils ont étudié l'une ou l'autre au lycée, en vue du Baccalauréat.

Au moment de l'examen, ils rafraîchissent et corsent tant bien que mal leur maigre connaissance de l'espagnol et de l'italien, et, grâce à la résignation de l'examinateur qui sait que, vu le peu d'importance de l'épreuve, ses exigences, dans la pratique sinon dans la théorie, ne doivent et ne peuvent être très élevées, ils « décrochent » une note « indifférente » qui ne leur nuit ni ne leur sert, et le tour est joué. Mais de quelle utilité est, en fait, l'espagnol pour un candidat d'allemand ou d'anglais ? Est-ce blasphémer que de prétendre que, du point de vue pratique, sinon du point de vue de la culture générale, elle est nulle ?

Comme il eût été plus sage et plus logique d'obliger les germanistes ou les anglicisants à présenter, comme seconde langue, respectivement l'anglais ou l'allemand. Par leur consanguinité, l'allemand et l'anglais s'offrent un mutuel appui ; l'allemand en offre un particulièrement efficace à l'anglais. Pourquoi ne pas en tirer parti ? Et pédagogiquement même n'y aurait-il pas avantage à ce qu'un professeur d'anglais ou un professeur d'allemand pût, par exemple, expliquer à ses élèves bi-lingues, pourquoi l'anglais dit : to sleep, foot, tooth, three, cold, ten, tandis que l'allemand dit : schlafen, Fuss, Zahn, drei, kalt, zehn ?

..... Dans une dizaine ou une vingtaine d'années, sans doute, le régime qu'on va inaugurer aura fait son temps, et on cherchera « autre chose ». Je souhaite que parmi les « autres choses » qu'on trouvera alors, se trouve la petite amélioration dont je viens de parler. En attendant, je voudrais que, avant même qu'une réforme officielle n'ait comblé mon vœu, les étudiants d'allemand et d'anglais, comprenant leur intérêt réel, en tiennent compte dès maintenant. En deux ans, à l'âge où l'on apprend vite, parce qu'on est capable d'attention et de réflexion, on peut apprendre ce qu'il faut d'anglais et même d'allemand pour l'usage que j'ai indiqué.

H. Loiseau.



Pour Hélène

(D'après Edgar Poe)

Je t'ai vue une fois — aux soirs anciens — rien qu'une...
Combien d'étés déjà ? je ne dois point le dire :
En juillet à minuit cela fut... D'une lune
Immense qui, pareille à ta chère âme, aspire
Par un sentier vertigineux au firmament,
Un voile d'un tissu d'argent, soie impalpable,
Dans la fièvre et la paix et l'assoupissement
Tombait aux fronts levés de roses innombrables
Qui peuplaient un doux parc enchanté d'inconnu,
(Le vent n'osait les effleurer que du pied nu)
Tombait au front rêveur de ces roses mystiques
Exhalant, en retour des clartés qui s'y posent,
Le parfum de leur âme en des morts extatiques,
— Tombait sur le front pâle et rêveur de ces roses
Mourant en un sourire aux pelouses qu'enchante
L'exquise poésie de ta beauté touchante...

Flot de blancheur, sur un doux lit de violettes
Je t'aperçus, tandis que la lune muette
Tombait sur le visage en extase des fleurs,
Sur ton visage aussi levé — mais de douleur !

N'est-ce point le Destin en ce brûlant silence,
N'est-ce point le Destin (qu'on nomme aussi Souffrance)
Qui m'arrêta ce soir devant la grille close
Pour respirer l'encens de ces dormeuses roses ?
Pas un bruit : en ce monde odieux tout sommeille
Hors ton âme et la mienne... (Ah ! Seigneur ! — les yeux clos,
Que je sens ce cœur battre en unissant ces mots !)
Hormis nous deux... Je te contemple et m'émerveille
Et tout s'évanouit comme aux songes d'été...
(Souvenez-vous que ce doux parc est enchanté !)
Elle s'évanouit, cette splendeur perlée,
Les bancs de mousse et les sinueuses allées,
Les floraisons de joie et les arbres austères
S'évanouirent... tout, l'encens des roses mêmes
Expira sur le cœur des brises qui les aiment,
Tout disparut — hormis un peu de toi, très chère,
Tout, hormis dans tes yeux la divine lumière,

Tout, hormis l'âme, au fond de tes yeux, qui demeure :
Je ne vis qu'eux au ciel levés : c'était un monde
Pour mon amour, — je ne vis qu'eux durant des heures
Jusqu'à l'heure où mourut la lune aux flammes blondes...
Au fond de leur cristal divin comme un abîme
Quel malheur sombre ! et quelle espérance sublime !
Quels mystères du cœur engravés pour toujours !
Quel océan d'orgueil dont le grand calme effraie !
Quelle aspiration audacieuse et vraie !
Quelle capacité pour l'insondable amour !

Mais à la fin, Diane aimante et douce — sombre,
S'affaisse sur des nues d'orage occidentales,
Et toi, léger fantôme entre les voûtes d'ombre
Funéraires, tu fuis... Seuls, tes chers yeux demeurent ;
Leur rayon éclaira ce soir-là mon retour ;
(Eux, ils ont survécu quand tous mes rêves meurent ;)
Ils m'escortent encore et me guident au cours
De la route des ans solitaires, — suaves
Serviteurs souverains dont je suis l'humble esclave.
Leur rôle est de verser leur splendeur séraphique,
Le mien, sous leurs rayons, c'est de sauver mon âme,
D'être purifié par leur flamme électrique,
Sublimé par leur chaste, élyséenne flamme !
Ils me vêtent le cœur de Beauté (qu'on appelle
Espérance) et là-haut, étoiles immortelles,
Ils brûlent sur mes nuits taciturnes et tristes
Et sur mon âme agenouillée et sans sommeil ;
Aux midis, je les vois, scintillants, qui persistent,
Double Vénus que n'éteint pas tout le soleil !

CAMILLE CÉ.

NOTES & DOCUMENTS

Rapport sur les Epreuves d'Anglais au Concours de l'Ecole Normale Supérieure et des Bourses de Licence.

JUILLET 1920

Des neuf candidats qui avaient opté pour la composition anglaise, quatre ont obtenu des notes très bonnes (17,5 ; 16,5 ; 15,5 ; 14), deux des notes convenables (12 ; 11), trois autres des notes médiocres ou mauvaises (8 ; 5 ; 4). Il s'agissait de déterminer l'intérêt d'une page de Pope, le célèbre début de la seconde épître de l'*Essay on Man* (vers 1-52), de définir l'originalité du morceau au double point de vue de la pensée et de la forme, d'apprécier en même temps, pour l'approuver ou le désapprouver, le jugement d'Edmond Gosse, qui voit surtout en Pope « l'élève de Boileau ».

Le sujet était aisé, et il a été traité, en somme, d'une manière satisfaisante. Les candidats ont bien marqué les emprunts réels faits par le poète anglais au poète français, à son amour, si spécifiquement national, de la raison et du vrai, à son culte pour la simplicité naturelle des Anciens en même temps qu'à sa haine pour le mauvais goût et la sottise de nombre de ses contemporains, à cette sorte de jansénisme bourgeois avec lequel il prit, si sévèrement, la défense du sens commun et de la mesure honnête. Ils ont montré l'influence qu'avait exercée sur le style de Pope le style même de Boileau : l'attrait particulier de notre écrivain pour l'épître morale, qui légifère et, plus souvent encore, morigène, sa phrase ferme et harmonieuse, que le travail lent a rendue claire, sa recherche, sous un air bonhomme, de l'effet malicieux, de la pointe caustique même, son goût enfin pour le développement correct, sincère et plein. Ils n'ont point manqué de noter, en revanche, que cette imitation n'était nullement servile, que ces emprunts indéniables faits à Boileau, Pope les avait vivifiés de son expérience personnelle, et assimilés à sa substance propre ; que la malice, si fine, de l'un était devenue chez l'autre, sa vanité aidant, amère et ricaneuse ; qu'au rationalisme de Boileau, Pope avait surajouté, non sans inconséquence, l'étincelant, mais si superficiel optimisme de Bolingbroke ; que sa satire, ainsi, s'était parfois, comme dans la page à commenter, guindée à la spéculation métaphysique ;

cependant qu'au point de vue de la forme, l'écrivain anglais apparaissait comme un ouvrier du vers autrement raffiné que le nôtre, acharné à condenser sa pensée en un vers ou un distique, visant, à grand renfort de répétitions, de parallélismes ou d'antithèses, à l'expression incisive, qui brille et coupe à la fois, faisant de ses laborieuses épîtres morales des cascades d'épigrammes. Après avoir montré que l'œuvre de Boileau était, sans doute possible, le point de départ de celle de Pope, ils n'ont pas été en peine de prouver que celle-ci ne tarde pas à s'en écarter considérablement, pour aboutir, dans ce passage si caractéristique de l'*Essay on Man*, à une pensée et à un style tout personnels.

On a été attristé de constater que les mêmes candidats qui avaient ainsi fourni une composition honorable et, pour quelques-uns d'entre eux, si riche déjà en promesses d'avenir, s'étaient montrés, dans les autres épreuves du concours, si insuffisants, soit qu'ils aient, prématurément, consacré à leurs études spéciales d'anglais une partie trop grande de leur temps, soit plutôt qu'ils aient été empêchés par les circonstances, et indépendamment cette fois de leur volonté, d'apporter aux études proprement classiques l'attention qu'il est légitime d'exiger d'eux. Les résultats, quoi qu'il en soit, ont été affligeants : deux seulement de nos neuf candidats, dont un historien, ont été admissibles aux épreuves orales.

Ces épreuves, celles des spécialistes et des non-spécialistes tout ensemble, ont été honnêtes, sans plus. Aucune personnalité n'y est apparue. Nous avons entendu des traductions à peu près exactes, des commentaires littéraires, des explications grammaticales passables, mais où manquaient l'aisance et la souplesse, la vigueur aussi, que seule peut procurer la maîtrise du sujet traité. Nous avions beau nous dire que ces jeunes gens, dont la bonne volonté était évidente, n'étaient pas principalement responsables de leur insuffisance : leurs épreuves n'en présentaient pas moins un caractère incomplet, révélant une préparation comme hâtive et improvisée, en tout cas nettement insatisfaisante.

FLORIS DELATTRE,
Professeur à l'Université de Lille.

Société des Langues et Littératures Modernes

Compte-Rendu de la Séance du 28 Novembre 1920

La Société s'est réunie à l'Ecole Normale Supérieure, le 28 novembre 1920, pour la première fois depuis la guerre. M. Ch. Andler a été désigné comme président de séance. M. Cazamian a pris place à ses côtés.

I. La première question à l'ordre du jour concernait la fusion de la *Société des Langues et Littératures Modernes* avec la *Modern Humanities Research Association.*

M. Andler a la parole pour exposer et soutenir le projet de fusion. Après six années d'interruption, la S. L. L. M. doit reprendre son activité qui, sans doute, a toujours été modeste. Mais les publications qu'elle a pu faire ou encourager n'ont pas échappé à l'attention des milieux universitaires et scientifiques. Malheureusement la guerre a privé la Société de membres glorieusement tués à l'ennemi ; d'autres se sont éloignés de Paris. Il est à craindre que la Société ne puisse, pendant un temps tout au moins, retrouver son activité sous la forme ancienne de communications et discussions. De plus, les frais actuels d'édition sont devenus presque prohibitifs de publications importantes.

Dans ces conditions, M. Andler est partisan de la fusion avec la M. H. R. A. dont M. Cazamian va exposer le but et le fonctionnement. La S. L. L. M. conserverait néanmoins une certaine autonomie. Il lui serait loisible de continuer ses réunions de caractère scientifique, et de convoquer ses membres à intervalles irréguliers pour entendre telle communication qui pourrait être faite. Les Comptes Rendus paraîtraient dans la *Revue des Langues Vivantes*, comme par le passé, et un tirage à part permettrait de les distribuer aux membres de la S. L. L. M.

L'assemblée va être appelée à voter sur cette question. Mais une décision aussi grave ne peut être prise par elle seule ; il importe que tous les membres de la S. L. L. M. donnent leur opinion ; il y a donc lieu de procéder à un referendum.

M. Cazamian prend la parole pour exposer ce qu'est la M. H. R. A. qui a surtout un caractère d'entr'aide scientifique. Elle est un bureau d'information qui a des succursales dans toutes les grandes villes de France et d'Angleterre, afin d'y recueillir des renseignements d'archives et de bibliographie[1]. M. Cazamian indique les conditions dans lesquelles la fusion pourrait s'effectuer. La M. H. R. A., pressentie, est disposée à donner son assentiment pourvu que la fusion n'entraîne nulle modification ni à ses statuts, ni à son esprit. Les membres de la S. L. L. M. deviendraient membres de la M. H. R. A. sans qu'il y ait nécessairement réciprocité. Les réunions de la S. L. L. M. pourraient coïncider avec celles que prévoit la M. H. R. A. pour la réception d'étrangers de passage.

Mme Kahn, MM. Godart et Weill demandent quelques précisions. M. Weill rappelle qu'il existait déjà une autre Société internationale d'entr'aide scientifique, société qui, elle aussi, va se reconstituer dans des conditions qui seront fixées prochainement.

A l'unanimité des membres présents le principe de la fusion de la S. L. L. M. avec la M. H. R. A. est adopté.

II. *Cotisation.* — M. Andler fait observer que les circonstances mettent la S. L. L. M. dans la nécessité d'élever le chiffre de la cotisation qui avant la guerre était fixé à 10 fr. Il faudra d'abord verser 12 fr. à la M. H. R. A. Il serait bon en outre que la S. L. L. M. pût conserver des recettes autonomes dont elle aurait à déterminer l'emploi. M. Andler propose de porter la nouvelle cotisation à 20 fr. ou 25 fr. par an, ou même au delà.

Après discussion la majorité de l'assemblée se prononce pour le chiffre de 20 fr.

1. Voir la feuille ci-jointe pour de plus amples détails.

III. *Emploi des fonds.* — Que faire : 1° de la somme restée en caisse depuis 1914, et qui, intérêts compris, s'élève à 2.500 fr. environ ? 2° de l'avoir que nous avons à la librairie Alcan et qui, vérification faite, se monte à 1.300 fr. ; 3° de la part revenant sur la nouvelle cotisation à la S. L. L. M., soit 8 fr. par membre ?

Au sujet de l'utilisation des fonds en caisse, M. Andler fait connaître qu'il a entre les mains le manuscrit, inachevé mais fort avancé déjà, de la thèse de M. Claverie, ancien membre de la S. L. L. M., tué à l'ennemi. C'est une monographie sur le poète allemand *Hölderlin*. La famille de M. Claverie est prête, si elle peut compter sur l'appui de la S. L. L. M., à assumer la charge de la plus grosse partie des frais d'impression. Il deviendrait alors possible de décerner à M. Claverie le grade de docteur à titre posthume. La question sera de savoir si le manuscrit semble mériter, par lui-même, et par rapport aux publications récentes sur Hölderlin, d'être livré à l'impression.

M. Godart objecte, en effet, que plusieurs ouvrages concernant Hölderlin ont paru en Allemagne depuis 1914. Ce serait peut-être desservir la mémoire de M. Claverie que d'aider à la publication d'un livre vieilli avant même d'avoir vu le jour. D'autre part, les difficultés de publication vont être de plus en plus sensibles pour les jeunes. S'il est louable d'honorer les morts, il faut aussi songer aux efforts des vivants. On pourrait ne pas disposer immédiatement du reliquat de 2.500 fr. afin d'être en mesure un jour de subventionner un travail à venir, travail qui ne serait d'ailleurs pas une thèse de doctorat.

M. Andler n'est pas partisan d'immobiliser une somme d'argent en vue d'éventualités qui peuvent ne pas se produire. Mais pour le reste, il reconnaît le bien-fondé de l'observation de M. Godart. Il pense qu'aucune décision ne peut être prise avant que le manuscrit de M. Claverie ait fait l'objet d'un examen attentif. Il demande que ses collègues de la Sorbonne lui soient adjoints pour cet examen.

Cette proposition est adoptée et la décision définitive réservée.

Au sujet de l'emploi des cotisations futures, M. Andler envisage les possibilités suivantes :

a) Souscrire un abonnement collectif à la *Revue Germanique*, si toutefois les conditions d'abonnement le permettent. Dans ce cas, la totalité de la cotisation serait absorbée ;

b) Encourager des entreprises intéressantes comme les théâtres de l'*Œuvre* ou du *Vieux Colombier*, en souscrivant un certain nombre d'abonnements qui seraient ensuite mis à la disposition des membres de la S. L. L. M.

c) Souscrire, en bénéficiant des avantages que les éditeurs consentiraient, à des ouvrages susceptibles d'intéresser les membres de la S. L. L. M., chacun d'eux devant recevoir un exemplaire.

L'assemblée écarte l'hypothèse d'un encouragement aux théâtres, décide de s'informer auprès de M. Piquet, du prix actuel d'un abonnement collectif à la *Revue Germanique*[1], et réserve la question de la souscription à tel ou tel ouvrage. Ces diverses hypothèses seront également soumises au referendum.

1. Par lettre en date du 7 novembre 1920, M. Piquet a répondu que le nouveau prix d'abonnement serait fixé à 16 fr. Il faudrait donc, dans le cas d'un abonnement collectif à la *Revue Germanique*, que la cotisation annuelle de la S. L. L. M. fût portée à 30 fr. (12 fr. plus 16 fr., plus 2 fr. de frais de Secrétariat.)

En conséquence chaque membre de la S. L. L. M. est prié de faire connaître son avis sur les questions suivantes :

IV. *Referendum.*

1° Y a-t-il lieu pour la S. L. L. M. de fusionner avec la M. H. R. A. dans les conditions ci-dessus indiquées ? Doit-elle, au contraire, conserver une existence indépendante, et sous quelle forme, dans ce cas, doit-elle reprendre son activité ?

2° A quel chiffre convient-il de porter la cotisation annuelle ?

3° Quel emploi peut et doit être fait :

a) Des fonds en caisse ?

b) Des fonds provenant des nouvelles cotisations futures ?

Les réponses seront centralisées par M. Raphaël, professeur au lycée Lakanal, 21, avenue Galois, Bourg-la-Reine (Seine).

Hispanophiles Yankees

M. Federico de Onís, professeur de l'Université de Salamanque et détaché de cette Université pour enseigner la langue et la civilisation de son pays à la *Columbia University*, a été prié, par son recteur, d'écrire le discours d'ouverture pour l'inauguration de l'année scolaire 1920-1921. M. Ernest Martinenche a analysé cet écrit dans le *Bulletin de l'Amérique Latine* de juin-juillet 1920, p. 294-302. On y verra à quel point l'étude de l'espagnol est répandue aux Etats-Unis et, si nous avons bonne souvenance, nous avions déjà, dans un feuilleton du *Siècle*, rappelé, d'Allemagne, il y a quinze ans, cette évidente vérité aux esprits qui, en France, s'intéressent à cet ordre de spéculations. Mais, aujourd'hui, le beau mouvement de notre hispanisme gît, brisé par la guerre, inerte, et plus rien ne se fait qui vaille la peine d'être mentionné. L'Espagne, aussi bien, a eu le tort d'être, à outrance, germanophile, et il n'est que juste qu'elle en porte les responsabilités. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit ici. Nous voulions tout simplement, à propos de l'hispanophilie yankee, exhumer un livre qui, publié en pleine guerre, est passé, de ce chef, inaperçu chez nous, bien que méritant quelque attention. C'est *El Hispanismo en Norteamérica* de M. Romera Navarro, qui est de 1917.

Nous avons lu ce livre avec plaisir. Parmi les hispanophiles nord-américains que l'on nous y présente, deux figures s'en détachent avec un relief typique : celles de MM. William Dean Howells et Thomas Walsh. Le premier est un vieillard, le second un tout jeune homme. M. William Dean Howells a, du vieillard, cette douce philosophie un peu ironiste qui, en Espagne, caractérise l'œuvre de Campoamor. Il n'avait que peu d'années quand, déjà, il savait par cœur les plus belles pages du plus beau livre des hommes et ressentait pour Cervantes, son auteur, cette personnelle et comme sensible affection par quoi s'affirme l'emprise des œuvres de génie sur les mortels. « Son nom et son caractère — confesse-t-il — me rendaient agréables le nom et le caractère de son peuple, que je revêtais toujours d'un air romanesque, à tel point qu'aujourd'hui encore il ne m'arrive point de rencontrer un Espagnol sans que je lui confère, en quelque sorte, cet honneur, cette dévotion prodigués dans mon enfance à Cervantes ». Et il est bien certain que l'amour des *Cosas*

de España, lorsqu'il est le fruit de la lecture des livres d'Espagne, peut atteindre fréquemment les sommets de l'exaltation lyrique. Cet honnête Nordaméricain qui, à la fleur de ses ans, se fût fait Espagnol s'il l'eût pu ; qui apprit, admirateur toujours jeune du *Don Quichotte*, le castillan dans l'intention arrêtée d'écrire une vie de Cervantes qu'il eût été piquant de comparer à celle de M. James Fitzmaurice-Kelly ; qui salue en le *Lazarillo de Tormes* le plus génial *pícaro* qu'enregistrent les fastes si riches de la truanderie mondiale ; qui proclame Velázquez le peintre suprême ; Galdós, l'un des quelques romanciers vraiment grands qu'ait eus l'Europe préguerrière ; Blasco-Ibáñez, l'immédiat successeur de Tolstoï ; qui savoure comme une ambroisie l'infinie variété des *Novelas*, les anciennes et les modernes ; qui a visité l'Espagne et de cette visite, a laissé un livre savoureux : cet honnête Américain, disions-nous, est aussi, dans son pays, un grand littérateur, romancier, critique et poète, chef de l'école réaliste, ayant à son actif une œuvre imprimée aussi riche que complexe.

Et c'est un plaisir de l'entendre proclamer son admiration fervente pour un Juan Valera — dont *Pepita Jiménez* et *Doña Luz*, par nous, ici-même, analysées naguère, lui semblent magistrales ; pour un Palació Valdés — *Marta y María* étant, à son jugement, le roman le plus véridique et le plus profond qu'il ait lu, *Maximina* l'un des plus pathétiques et *La hermana de San Sulpicio* l'un des plus amusants ; pour d'autres encore, qu'à cause de la brièveté nous omettrons. « J'ignore — dit-il dans *My literary passions* — si les Espagnols mettent Valdés au niveau de Galdós. Pour moi, je n'ai plus la moindre intention d'analyser leurs mérites respectifs et de décider cette question. J'ai, présentement, pour tous deux, une véritable passion et il me reste à dire de *Doña Perfecta*, de Galdós, qu'aucun livre, à l'exclusion de ceux des plus insignes romanciers russes, ne m'a aussi vivement et intensivement impressionné. Il est infiniment pathétique et déborde d'humour, d'un humour qui, bien que plus caustique que celui de Valdés, n'en est pas moins délicieux. » L'étude qui, en guise d'*Introduction*, précède *La hermana de San Sulpicio*, mérite tous ses éloges. « C'est un essai — nous déclare-t-il — avec lequel devraient être familiers tous ceux qui se proposent de lire, et même d'écrire un roman, parce que contenant quelques-unes des choses les meilleures et les plus claires qui aient été dites sur l'art de la fiction à une époque où, entre tous ceux qui s'y adonnent, il est à peine quelqu'un qui n'ait quelque chose à en dire ». Il croit que, depuis la mort de Tolstoï, nul romancier contemporain ne peut être comparé à Blasco-Ibáñez[1]. Il loue le naturel, le réalisme, la maîtrise artistique de l'écrivain valencien. En *Sangre y Arena*, il voit une étude intensivement dramatique du caractère espagnol, l'examen intelligent et souverain d'une civilisa-

1. Dans son discours de Salamanque, M. F. de Onís a cru devoir protester contre l'immense succès de Blasco-Ibáñez aux États-Unis. Il est certain que les « philologues » sont enclins à réprouver, d'une part, les triomphes du romancier, trop faciles, trop bruyants pour eux. D'autre part, Blasco-Ibáñez, ennemi décidé de l'Espagne telle que l'a faite la monarchie, a toujours été la bête noire des fonctionnaires « *idóneos* » de l'Etat espagnol. Mais prenons le n° de décembre 1920 de *Modern Language Notes*. Nous y trouvons Blasco-Ibáñez qualifié — à propos des *Vistas Sudamericanas* qu'il vient de publier chez *Ginn and C°* — de « *the greatest Spanish novelist now living.* » Et c'est bien la vérité, n'en déplaise aux « philologues » et aux fonctionnaires « *idóneos* ».

tion, une œuvre de dimensions épiques que relèvent des incidents dramatiques d'une force puissante, sans parler de cette audace cependant décente dans la présentation de certains faits physiques répugnants, dont on chercherait l'équivalent, sans les trouver, dans d'autres auteurs. En somme, M. William Dean Howells déclare que le roman espagnol l'emporte de beaucoup à l'heure présente sur le roman de n'importe quelle autre nation contemporaine.

M. Thomas Walsh, continuant la tradition hispanophile d'un Longfellow, était à peine de retour d'Espagne qu'il entreprenait d'en faire connaître la poésie avec un amour dont ses rimes hispaniques, publiées en 1915 : *The Pilgrim Kings*, *Greco and Goya and other poems of Spain*, donnent la note ardente. Ces « Rois Pèlerins » nous conduisent tour à tour dans des ruines sacrées, — celles de Tolède par exemple, — des prairies et des maisons de plaisance — tels les *cármenes* grenadins, mais aussi dans les champs gris de Castille et le paysage polychrome de la Bétique. Avec la *copla gitana* alterne la *canción morisca* et l'ardente prière chrétienne déploie sa majesté oratoire. Velázquez, le Greco et Goya sont motifs à des tableaux dialogués. A la fin du livre ont été traduites trois odes de Fray Luís de León, sur lequel (à propos de cette ferme de *La Flecha*, à une lieue et demie de Salamanque, que les Augustins possédaient au bord du Tormes et dont Luís de León fait mention au premier livre de ses *Nombres de Cristo*) M. Thomas Walsh a écrit un article en 1913, où il démontre que le poète salmantin a naturalisé dans la littérature castillane l'esprit d'Horace, mais aussi la vision et le sentiment de la nature appris à l'école de Virgile. Car ce fut le premier « à découvrir la nature dans le paysage de Castille, cette trace divine qui, à des siècles de distance, devait trouver son expression dans les *Indices d'Immortalité* de Wordsworth... Chez Fray Luís, cependant, la nature est plus sublime ; sa beauté est un pur éclat du créateur ; à la différence des autres poètes, il n'essaie pas de convertir l'ange en misérable argile ; pour lui, la beauté du monde a pour suprême mission d'élever les mortels aux cieux... » Mais M. Thomas Walsh n'exagère-t-il pas, lorsque, rappelant notre Ronsard, et Du Bellay et Belleau, ces chantres harmonieux d'une nature plus intime, plus douce que celle des Anciens, il veut qu'aucun de ces contemporains français du moine de Salamanque n'ait atteint la sublimité de celui-ci ? Et quand, parlant, non plus d'égaux, mais de supérieurs, il veut que le Tasse même — le Tasse de l'*Aminta*, s'entend — rende des points à Fray Luís ? Certes, nous serons de son avis : « sans la vision concrète des montagnes et des plaines de Salamanque ; sans une visite aux rives du Tormes et une méditation consécutive dans l'ancienne ferme Augustine de *La Flecha*, on perdra toujours un peu du sens des poésies sur la nature et sur la vie retirée qu'a écrit Fray Luís, ainsi que sur le sens de la vie mystique espagnole ». Mais l'hispanophilie de M. Thomas Walsh étant une hispanophilie de jeune homme, ne va pas sans quelque outrance et quand, dans *Salamanca today and yesterday* (1915), il exalte la cité émule de Paris, Oxford et Bologne, la nouvelle Athènes du XVIe siècle, nous entendons bien qu'ici aussi il faut avoir vu pour juger et se souvenir de ce que l'on a vu plus encore que de ce que l'on a lu. Car Salamanque a fait son temps, comme beaucoup de belles et vieilles choses d'Espagne, et l'Esprit, qui soufle où il veut, semble avoir abandonné cette *cueva*

maléfique et vieillotte. M. Thomas Walsh, ayant écrit sur *Les Manrique batailleurs et poètes* (1912) et traduit les célèbres *Coplas*, n'a, sans doute, pas besoin qu'on lui remémore les « roses d'antan », ni que *Les Ecoles du Paradis* du P. Manjón, « un des grands hommes de l'Espagne moderne », n'empêchent pas qu'il y ait 12.000.000 d'analphabets outre-Pyrénées. Que ces analphabets aient recours, pour dissimuler ou oublier leur misère, à des chants dont la grâce fruste et spécifiquement ibérique ne laisse pas d'être prenante, c'est une autre affaire. Au temps où notre collègue Bloch dirigeait *Les Cinq Langues*, nous y écrivîmes, entre autres articles en espagnol, un article inséré dans le numéro du 5 juin 1904, où, de Hambourg, nous évoquions *mit Sehnsucht* l'allégresse unique de la *copla*, fille du sol espagnol, étrange et luxuriante comme ses fruits et dont la brièveté — loin d'en diminuer la saveur, la fait, au contraire, plus piquante. Condensation, en quelques vers, d'une pensée subtile ou passionnée, d'un trait d'esprit gracieux, explosion fougueuse d'un sentiment ou délicate expression d'une pensée, elle est le cri aigu d'une âme, le point culminant d'une situation et nous permet de construire les péripéties du drame, ou les épisodes du roman. N'allons pas, pour Dieu, confondre cette vierge ibérique avec la prostituée exotique des *beuglants* barcelonais ou madrilènes. Quand, sa rude besogne achevée, le paysan de Castille s'est assis à l'ombre du vieux figuier ou de la treille noueuse et qu'il lance, parmi le groupe de ses familiers, la *copla* ailée dans l'azur implacable d'un firmament éternellement pur, la terre a cessé, sans doute, d'être, pour ces simples, la vallée de misères où ils sont condamnés à trimer sans relâche et, un instant, la *soleá* leur a ouvert les cieux. « Il n'y a pas — dit fort bien M. Thomas Walsh — de contrée, de Barcelone à Gibraltar, qui n'ait son *coplero* familier. Dans les théâtres, les cafés, les rues, aux champs, ces faiseurs de couplets expriment les inexpressibles angoisses de la race, ses amours et ses haines, ses dédains et ses protestations... La *copla* a suivi toutes les évolutions de la vie espagnole et toutes lui ont imprimé leur caractère. Ce fut le chant de guerre durant la Reconquête. Elle accompagna Colomb et Pizarre. Elle éveilla un écho sur l'*Invincible Armada*. Aux jours de la scolastique, elle se mêla aux disputes des théologiens de Salamanque. Dans les *autos de fe*, elle célébrait l'extermination des Maures, des Juifs et des hérétiques. Elle a résonné sous les cloîtres royaux de l'*Escorial*, comme sur les ronds-points intrigants de la *Granja* ségovienne[1]. »

CAMILLE PITOLLET.

L'organisation intellectuelle et la Société des Nations

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié l'entrefilet que, dans notre numéro de novembre dernier, nous avons consacré à cette question. La Société des Nations en a été officiellement saisie, au cours de l'Assemblée qui vient de se terminer. Et voici le projet de résolution, faisant suite à l'exposé des motifs, qui lui a été soumis :

« L'Assemblée de la Société des Nations, approuvant l'aide accordée

1. Celle dont nous avons, ici-même, en 1910, déploré l'incendie. Voir notre article : *Sur un palais qui brûla dans la neige*. Voir aussi, dans *Les Marges* du 15 octobre 1920, notre article : *Impressions sur Ségovie*, p. 176 *sq*.

par le Conseil aux œuvres qui ont pour objet le développement de la coopération internationale dans le domaine intellectuel et notamment l'appui moral et matériel donné à l'Union des Associations Internationales à l'occasion de la session inaugurale de l'Université Internationale et de la publication du Code des Vœux et Résolutions des Congrès Internationaux,

» Emet le vœu que le Conseil persévère dans cette voie et participe dans la plus large mesure posssible aux efforts tendant à réaliser l'organisation internationale du Travail Intellectuel,

» Et l'invite à suivre avec une bienveillante attention les travaux actuellement en cours dans ce but, à leur accorder éventuellement son haut patronage et à présenter à l'Assemblée, lors de sa prochaine session, un rapport circonstancié sur l'influence éducative qu'ils sont appelés à exercer dans la formation d'un large esprit d'entente et de coopération mondiales et sur l'utilité qu'il pourrait y avoir de les constituer en un organisme technique à rattacher à la Société des Nations. »

Le député ouvrier Barnes, un des représentants de la Grande-Bretagne, s'est vivement élevé contre la motion. Prenant texte d'une phrase, peut-être un peu maladroite, du rapport[1], il a protesté contre cette ligne de démarcation qu'on voudrait maintenir entre travail manuel et travail intellectuel, alors que la distinction tend à s'effacer et devrait, selon lui, disparaître tout à fait. Si vous voulez faire quelque chose de plus, donnez tout l'argent qu'il faudra au Travail manuel pour assurer son plein développement intellectuel et économique. Dans l'intervalle, les travailleurs intellectuels sont de force à se suffire à eux-mêmes, et s'ils ont besoin d'un secours extérieur, ils s'apercevront bientôt qu'ils le tireront d'une meilleure organisation des travailleurs manuels.

Il a, en outre, exprimé la crainte de voir dans la motion le germe d'un nouvel organisme technique, dont le besoin ne se fait pas sentir, et qui pourrait même devenir nuisible, en contribuant à tarir certaines sources indépendantes d'activité.

Le sénateur belge Lafontaine, rapporteur du projet, a prononcé une courte réplique, qui a convaincu l'Assemblée, ou tout au moins une majorité suffisante pour voter la motion.

Dans le même ordre d'idées, signalons qu'une fédération des travailleurs intellectuels va tenter de se constituer à Berne, le 15 janvier. C'est un mouvement à suivre.

Un vœu en faveur de la langue auxiliaire internationale, en fait l'esperanto, a été écarté à l'Assemblée de Genève par la question préalable, à la presque unanimité.

NOTE

AGRÉGATION D'ALLEMAND

Programme du Concours de 1921

L'édition indiquée pour les *Gesichte Philanders von Sittewald* étant épuisée, cet ouvrage est supprimé du programme des textes à expliquer. — Moscherosch est maintenu au nombre des auteurs à étudier.

1. « La S. d. N. a assuré au Travail manuel une situation privilégiée (crédit annuel de 7,000,000 de francs or). Il n'est que juste qu'elle assure son appui au Travail intellectuel. »

BIBLIOGRAPHIE

C.-G. Picavet. **La Suisse.** Bibliothèque de Philosophie scientifique. Paris, Flammarion, 1920. — 7 fr. 50.

La Bibliothèque de Philosophie scientifique vient de s'augmenter ou, plus exactement, de s'enrichir d'un nouveau volume sur la Suisse. L'auteur est un historien, professeur d'histoire moderne à l'Université de Toulouse. La guerre lui a donné l'occasion, comme « prisonnier, grand malade », de faire un séjour prolongé en Suisse et le loisir d'étudier sur place l'histoire helvétique. Il a rapporté de Suisse une sympathie sincère pour ce pays si hospitalier qui s'est fait le « bon Samaritain » de l'Europe pendant les années de la grande Horreur, mais la reconnaissance qu'il lui a vouée n'a en rien influencé son clair regard d'historien, et c'est avec une parfaite impartialité totale qu'il a retracé l'histoire de la plus vieille démocratie européenne.

Son livre donne l'impression d'une solidité et d'une probité absolues; c'est une œuvre de science, sans vaine phraséologie, écrite avec une vigueur qui n'exclut pas l'agrément. Après avoir dénombré et analysé les éléments naturels et les éléments historiques qui sont à la base de la nation suisse : éléments géographiques, économiques, diversité des races et des langues, éléments religieux, M. Picavet retrace les grandes étapes de la Suisse historique avant la Révolution française et pendant la période d'évolution et de révolutions de 1789 à 1848, puis celles de la Suisse moderne de 1848 à 1914 ; il décrit ensuite quelle fut l'attitude de la Suisse pendant la Grande Guerre, tant au point de vue de sa politique extérieure que de sa politique intérieure ; un dernier chapitre montre enfin la position prise par la Suisse en face des problèmes d'après-guerre.

Cet ouvrage n'offre d'ailleurs pas seulement un intérêt historique. L'histoire proprement dite n'en est, à vrai dire, que le soutien. Ce que M. Picavet a voulu nous faire voir, c'est moins la succession des faits que l'évolution du sentiment et des institutions démocratiques en Suisse au cours des siècles, sous l'action du milieu physique, des institutions politiques, des transformations économiques locales ou mondiales, enfin du caractère du peuple suisse, et c'est ce qui fait le très grand intérêt de ce livre pour notre propre démocratie.

Pour nous, germanisants, l'étude de M. Picavet contient d'autres enseignements non moins précieux. Il nous révèle l'âpreté de la lutte pour la suprématie entre l'élément alaman et l'élément français, et les efforts faits avant 1914 et pendant la guerre même par les pangermanistes pour appliquer à cet Etat libre leur fameuse politique tentaculaire. Il nous fait de plus pénétrer dans la mentalité du peuple suisse et nous met en état de mieux comprendre la littérature suisse de langue allemande, dont les programmes d'examens et de concours nous imposent le souci.

C'est donc un livre dont nous pouvons en toute sincérité recommander la lecture aux fidèles de la Revue. Leur culture générale y gagnera un appréciable accroissement et il leur sera un excellent instrument de travail.

H. Loiseau.

English extracts and exercises for comparative study and training in composition, by F. H. Pritchard. — London, Harraps, 2/6 net. — **Studies in literature**, an aid to literary appreciation and composition, par le même.

Le premier de ces livres est destiné à la fois aux jeunes classes de l'enseignement secondaire et à l'enseignement primaire supérieur anglais. " The main idea of this book is to centre all the week's work in English, whether essays or language exercises, round a suitable extract. " Chaque extrait est assez long pour pouvoir donner une idée de la manière de l'auteur ; il s'accompagne d'un nombre variable d'exercices sur la grammaire et le style. La poésie, et c'est peut-être le trait caractéristique de l'ouvrage, reçoit au moins autant d'attention que la prose.

Le second ouvrage forme le complément naturel du précédent, puisqu'il suppose l'acquisition préalable de la correction grammaticale.

Ici, l'auteur s'est donné pour tâche essentielle la culture du goût. Impossible de se contenter désormais de sèches notices biographiques ; l'étude de la littérature ou même la simple lecture intelligente exige une introduction autrement plus minutieuse et délicate : " The object of this book is to provide that introduction by means of typical passages studied intensively — a method which has been widely practised both in France and in America with admirable results. " Pour M. Pritchard, une belle page n'est plus une sorte de jeu de patience où l'auteur semble uniquement préoccupé d'entasser le plus grand nombre possible de pièges à l'intention des collégiens, c'est avant tout une œuvre d'art. La méthode, inspirée en majeure partie par les méthodes françaises, met dans la pédagogie anglaise une note assez nouvelle, puisqu'elle tend à attribuer à l'étude de la langue maternelle une importance que les programmes d'outre-Manche avaient cru devoir lui refuser jusqu'ici.

L'an dernier, au congrès de la British Association tenu à Bournemouth, n'est-ce pas Sir Arthur Quiller-Couch qui affirmait : " English is not adequately taught in our schools and universities. " Et Mr. W. D. Eggar, du Collège d'Eton, vint témoigner à son tour que les élèves désireux de s'intéresser aux sciences, se voient entravés à tout instant par une connaissance imparfaite de leur propre langue ; bien mieux, ils demeurent incapables de se servir d'un dictionnaire anglais après avoir, des années durant, feuilleté un dictionnaire anglais-latin.

Dans sa préface, Mr. Pritchard invoque précisément l'autorité de Sir Arthur Quiller-Couch, dont il cite ce souhait : " The average educated Englishman ought to write English as deftly as the average educated Frenchman writes French, and have, which at present he has not, an equal respect for his mother-tougue. "

C'est sans doute ce vœu de l'illustre romancier que l'actif ministre anglais de l'Inspection publique, Mr. Fisher, a songé à exaucer en cherchant à élever enfin l'étude de la langue nationale au rang qu'on s'étonne de lui voir encore disputer. Artisan plus modeste, M. Pritchard se contente d'apporter à la cause des humanités modernes une intéressante et consciencieuse contribution.

Louis Rocher.

AMÉRIQUE LATINE

Anales de Instrucción Primaria *(año XVI-XVII, tomo XVI, nos 7, 8, 9).*

La direction de l'Enseignement Primaire et Normal à Montevideo, publie le fascicule triple (juillet-août-septembre 1919) des *Anales de Instrucción Primaria,* organe dont la bonne tenue et la soigneuse rédaction sont suffisamment connues pour que pas ne soit besoin d'insister.

Bien qu'une importante section des *Anales* n'intéresse que très médiatement le lecteur européen — nous entendons celle réservée aux *Documentos Oficiales*, de signification souvent locale — par contre ses articles de fond — dont plusieurs ne sont, et à juste titre, que des traductions de travaux étrangers, généralement français — et les *Notas Escolares* méritent l'attention la plus soutenue. Sans doute, M. Henry Goy nous donne bien, de temps à autre, dans la *Revue Pédagogique,* de rapides sommaires de revues pédagogiques d'Espagne et d'Amérique Latine, où il est possible de cueillir, çà et là, quelques idées. Mais ces secs énoncés ne permettent guère de reconstituer, à qui ne fréquente pas la salle de lecture de l'établissement de la rue Gay-Lussac, la riche variété de la vie scolaire hispano-américaine. D'autre part, combien sont-ils, les membres de l'enseignement, en France, qui se soient, par curiosité professionnelle, astreints à lire le si édifiant *Bulletin de l'Amérique Latine*, lequel, sous le secrétariat de rédaction de M. Charles Lesca, est devenu un organe de tout premier ordre, dont le dépouillement des Revues et Journeaux de l'*Hispano-América* est fait avec goût, zèle et esprit critique ? Pour ce qui est, précisément, de l'Uruguay, nous trouvons dans les derniers numéros parus [1], la nouvelle que l'Université de Montevideo vient de constituer un Comité correspondant du Groupement des Universités et Grandes Ecoles de France pour les relations avec l'Amérique Latine. Le Dr Juan Aguirre y González, Directeur de l'Enseignement primaire et normal de l'Uruguay, qui dirige en même temps les *Anales de Instrucción Primaria*, sous l'égide du Dr Rodolfo Mezzera, Ministre de l'Instruction Publique, n'avait pas attendu cette constitution d'un organisme appelé à cimenter la bonne amitié intellectuelle entre les deux républiques, pour collaborer à l'œuvre de culture latine commune, car, en donnant à sa Revue une tendance francophile, il contribuait de façon efficace à préparer une entente qui, aussi bien, est, dans le corps enseignant uruguayen, fait accompli, et depuis longtemps. Pourquoi faut-il qu'en France l'espagnol, toujours maintenu à la portion congrue, soit ignoré — sinon, tant de fois, purement et simplement dédaigné ! — et qu'on ne sache ainsi que par ouï dire ce que font, dans notre intérêt, et de façon si désintéressée, nos amis d'Amérique Latine ?

CAMILLE PITOLLET.

1. Numéros 4, 5, 6 (janvier-février-mars 1920), p. 191 : *Le Comité Uruguayen du Groupement.*

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Modification des Epreuves du Concours d'admission à l'Ecole Navale. — La langue anglaise devient obligatoire. Les conditions des épreuves restent celles qui sont actuellement réglementaires.

La langue allemande peut être présentée à titre facultatif à l'oral, dans les conditions prévues actuellement pour la langue présentée à titre facultatif, c'est-à-dire avec le coefficient 1 et les notes inférieures à 5 ne comptant pas.

Cette modification au programme ne sera appliquée qu'à partir du concours de 1922. *(Décision ministérielle du 20 octobre 1920.)*

Les Langues Vivantes dans l'Enseignement primaire. — Des longues instructions relatives à l'organisation des Ecoles primaires supérieures et Ecoles Normales, parues au *Bull. I. P.* du 13 novembre, nous extrayons les deux passages qui intéressent les Langues Vivantes. La part qui est faite à celle-ci y apparaît fâcheusement réduite ; elle est moins menue, cependant, que ne voulait la Direction de l'Enseignement primaire.

1° Ecoles Primaires Supérieures. — De légères modifications ont été apportées au programme pour disposer les matières suivant un ordre progressif. On étudiera d'abord les réalités les plus proches, les actes de la vie individuelle (le corps, le vêtement, l'aliment) : ceux du milieu social le plus familier à l'enfant, ceux qu'on peut le plus aisément évoquer devant lui en prononçant leur nom (l'enfant à l'école, à la maison).

Puis l'horizon s'élargit : en seconde année, on étudie la ville et la campagne, les métiers, la nature.

En troisième année, on s'élève aux problèmes abstraits et l'on apprend non seulement le vocabulaire usité dans la langue courante mais celui de la langue industrielle et commerciale dont les élèves des écoles primaires supérieures auront souvent à se servir.

La méthode à suivre dans l'enseignement des langues vivantes demeure celle que recommandaient les instructions de 1909.

2° Ecoles Normales. — L'enseignement des langues vivantes présente, à l'Ecole normale, des difficultés particulières. Parmi les élèves, les uns, avant d'entrer à l'école, ont déjà appris, pendant plusieurs années, une langue étrangère, les autres en ignorent le premier mot. Les uns, après leur sortie de l'école, continueront à la pratiquer, les autres, beaucoup plus nombreux, n'ont nullement l'intention d'en poursuivre l'étude et ne l'abordent, à l'école même, qu'avec un zèle modéré. Aussi s'était-on demandé s'il ne conviendrait pas de conférer à cet enseignement le caractère facultatif qu'il présente, dès maintenant, en troisième année, et de le réserver uniquement à ceux des élèves qui, qu'ils aient ou non entrepris cette étude avant d'entrer à l'école normale, désirent, en tous cas, s'y perfectionner. On espérait, l'enseignement étant ainsi restreint à une élite de volontaires, pouvoir le porter à un niveau plus élevé.

Le Conseil supérieur n'a pas admis cette conception et il a maintenu le *statu quo*. Toutefois, frappé des difficultés spéciales que présente à

l'Ecole normale l'enseignement des langues vivantes, il a modifié, pour y parer, la méthode dont on s'était inspiré en 1905. Sans doute le vocabulaire étranger continuera à être acquis par la méthode intuitive et active. Mais le but de l'enseignement ne sera plus de donner aux élèves la possession effective de la langue. On reconnaît que la méthode directe exige, pour permettre aux élèves de converser couramment en allemand ou en anglais, voire en espagnol ou en italien, plus de temps que celui dont on dispose dans les écoles normales. La méthode directe exige des heures de conversation quotidienne durant des années. Or, nos normaliens n'ont pas le loisir de converser chaque jour pendant plusieurs heures en langue étrangère. Ces exercices seront pratiqués partout où le permettra l'état de préparation des élèves, et notamment dans les écoles où viendra faire un séjour un lecteur étranger. Mais le but de l'enseignement n'est plus la conversation en langue étrangère, c'est la lecture et la traduction, écrite ou orale, de textes faciles. Aucune indication n'est fournie au sujet de ces textes. Les professeurs choisiront à leur gré, suivant le niveau atteint par les élèves.

En somme, le Conseil supérieur s'est rendu compte que les langues vivantes n'ont pas, à l'Ecole normale, le même rôle que dans les autres établissements d'enseignement. A l'école primaire supérieure et aussi dans les lycées et collèges, on doit apprendre aux élèves à parler, à lire et à écrire en langue étrangère, car il s'agit de former des hommes qui, industriels, commerçants, ingénieurs, soldats ou diplomates seront en contact avec des personnes ne parlant pas le français. Tel n'est pas le cas de l'instituteur ; il est, en général, destiné à vivre au milieu de ses compatriotes, et la langue étrangère n'est pas pour lui nécessaire, au sens utilitaire du mot. Pourquoi veut-on qu'il l'étudie ? C'est pour lui permettre d'élargir son horizon et de perfectionner sa culture. La langue qu'on doit lui enseigner, c'est donc la langue littéraire plutôt que la langue usuelle. Et la méthode qu'on doit suivre, c'est la lecture et la traduction plutôt que la conversation. Voilà pourquoi le Conseil supérieur a rompu avec les programmes de 1905, trop identiques à ceux des écoles primaires supérieures, et leur a substitué des directions plus simples, laissant aux maîtres plus de liberté et assignant à leur enseignement un objectif moins utilitaire et plus éducatif.

Cours d'Annamite à Tours. — Un cours de langue annamite a été créé au lycée de Tours par décision ministérielle du 24 janvier 1919 à l'intention des jeunes gens de la métropole désireux d'aller se créer une situation en Indo-Chine et des enfants de familles annamites qui viendraient compléter leur instruction en France.

Cet enseignement comporte actuellement :

1° Un cours élémentaire ou de 1re année, suivi par les élèves de seconde qui n'ont jamais fait d'annamite.

2° Un cours moyen, ou de 2e année, que les anciens élèves de seconde suivent en classe de 1re.

4° Un cours de 3e année que les élèves qui ont déjà deux ans d'étude d'annamite suivent en classe de philosophie ou de mathématiques.

Nominations. — Enseignement Supérieur. — *Lille.* — M. Lirondelle, prof de langue et litt. russe, est chargé d'une conférence complémentaire de civilisation russe. — *Grenoble.* — M. Ronzy est chargé d'un

cours de langue et litt. ital. ; M. François Vernols, est chargé de deux conférences hebdom. d'anglais.

Enseignement Secondaire. — MM. Marion, all., à Treignac ; Blériot, angl., de Calais à Soissons ; Chapiet, lettres et angl., de Fougères à Dieppe ; Rossigneux, lettres et angl., de Libourne à Monasque ; Ambée, lettres et angl., de Cassel à Mende ; Proust, lettres, angl., all., à Nyons ; Marie, lettres et angl., à Saintes ; Colomb, all., dél. de Bonneville à Chartres ; Proust, all., dél. à Grenoble ; Rousselet, all., du Puy au Mans ; Mlle Feytens, angl., dél. à Constantine, maintenue à Troyes ; MM. Griffon, all., de Lille à Vesoul ; Chabas, all., de Voltaire à Condorcet ; Desfeuilles, all., d'Amiens à Condorcet ; Baude, angl., dél. de Montaigne à Saint-Louis ; Callais, all., de Saint-Claude à Laon ; Mlle Racloz, angl., d'Alençon à Belfort ; Mlle Goutray, angl., à Alençon ; Mlle Deschamps, angl., à Bourg ; M. Adam, angl., à Bourges ; Mlle Procureur, angl., de Vendôme à Chartres ; Mlle Gulowski, angl., à Saint-Omer ; Mlle Lelarge d'Ervau, angl., à Angers ; MM. Ruche, all., à Bastia ; Carrrouée, all., de Thiers à Nevers ; Rouliès, angl., à Cahors ; Rousselet, all., à Le Mans, maintenu au Puy ; Gaubert, de Belfort au Puy ; Lecouturier, angl., de Valognes à Autun ; Truxillo, angl.. de La Guadeloupe à Romorantin ; Maury-Nègre, angl., de Bastia à Corte ; Casabianca, ital., à Bône ; Bars, angl., à Dieppe ; Baudoin, ital., à Sisteron ; Callais, all., de Beaume-les-Dames à Beaune ; Etchegoin, esp., à Blaye ; Blériot, angl., de Soissons à Calais ; Cuffi, esp., à Cognac ; Pagès, angl., à Condé-sur-Escaut ; Dayre, ital., à Briançon ; Berriot, all., à Le Câteau ; Somme, angl., à Longwy ; Fischer, all., à Verdun ; Ferrié, angl., à Agen ; Laffaye, esp., de Lodève à Béziers ; Lignières, esp., de Pézenas à Lodève ; Humilien, esp., de Béziers à Pézenas ; Chabert, all., de Long-le-Saunier à Beaufort ; Chauchard, all., de Fécamp à Romans ; Mahdad, arabe, à Mostaganem ; Boyer, all., de Chambéry à Amiens ; Sénéchal, all., de Lyon (école prim. sup.) à Chambéry ; MMlles Bonérandi, angl., à Moulins ; Liron, angl., d'Alger à Nice ; Procureur, angl., de Chartres à Vendôme ; Lenoir, all., de Belfort à Nancy ; Tocquart, all., de Nancy à Epinal ; Ehrhard, all., à Clermont-Ferrand ; Weiller, all., à l'Ecole Normale de Sèvres et à l'école d'application annexée ; Mme Bianconi, all., à Nancy ; MMlles Lévy, all., à Lons-le-Saunier ; Regnault, all., à Chartres ; Marcouret, all., à Avignon ; Mathias, all., de Lodève à Dunkerque ; Mme Audoin, all., à Poitiers ; Mlle Friedolsheim, all., de Strasbourg à Chartres.

Anglais. — MMlles Thieulin, de Dinan à Coutances ; Fournier, de Marseille à Villeneuve-sur-Lot ; Mme Michel, à Grasse ; MMlles Troude, de Quimper à Avranches ; Caron, de Pamiers à Tarbes ; Leyrisse, à Pamiers, Goisey, à Dreux ; Mme Bénéteau, d'Alger à Philippeville ; Mlle Bory, de Lille à Alger ; Mme Janin, à Lille ; MMlles Hebmann, à Montélimar ; Dupontz, de Bordeaux à Paris (Lycées Lamartine et Fénelon) ; Valerio, de Niort à Bordeaux ; Seurre, à Niort ; Perrenoud, de Bordeaux à Saint-Germain-en-Laye ; Nazon, de Caen à Bordeaux ; Chauvet, de Saint-Germain-en-Laye à Caen ; Scott, Ecole Normale de Sèvres ; Chalmel, à Saint-Quentin ; Boscq, à Quimper ; Mme Huot-Sordet, à Avignon ; Mme Dupont-Goupillon, à Chartres ; M. Farenc, à Cahors ; Mlle Welsch, d'Oran à Armentières ; Mme Rainaud, de Versailles à Brest ; MMlles Sibon,

à Toulon ; Fournée, de Villeneuve-sur-Lot à Marseille ; Denis, à Villeneuve-sur-Lot ; Lanier, à Lons-le-Saunier ; Simon, de Tournon à Nancy ; Dosmon, de Nancy à Tournon ; Caulle, à Fécamp.

Espagnol. — MM^lles^ Auriac, de Montpellier, à Paris (Lycées Jules-Ferry et Racine) ; Fauré, à Castres ; Pomès, du Lycée Jules-Ferry à Bordeaux ; Richaud, de Castres à Béziers ; Mme Roy, de Bordeaux à Dax ; Mme Michel, de Béziers à Montpellier.

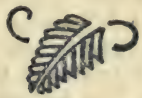
Italien. — MM^lles^ Cathelin, de Grenoble à Paris (Lycées Fénelon et Jules-Ferry) ; Lafont, à Grenoble ; Desanti à Bourg ; Cézanne à Avignon.

M. Delpy, esp., de Bayonne à Paris (Lycées Carnot et Michelet ; Mlle Soyer, angl., à Alençon ; MM. Martigny, angl., à Bastia ; Dottin, angl., à Belfort ; Guérin, all., de Maubeuge à Chartres ; Denis, esp., à Bayonne ; Berthi, ital., d'Aix à Nice ; Paolantenacci, ital., de Thonon à Aix ; MM^lles^ Fabin, angl., à Quimper ; Gouvert, angl., de Bône à Gap ; Feytens, angl., de Troyes à Bône ; Arbenz, all., de Sézanne à Dunkerque ; Lavertujon, esp., à Bordeaux.

Congés. — MM. Fournery, angl., Louis-le-Grand, 1er oct. - 31 déc. ; Ascher, all., Condorcet, id ; Hesnard, all., 1er oct. 1920 - 31 Mars 1921 ; Gourio, angl., Montaigne, 1920-21 ; Camerlynck, angl., St-Louis, 13 juillet 1920 - 12 juillet 1921 ; Bonnet, angl., Angers. 1er oct. 1920 - 31 mars 1921 ; Blancheton, angl., Le Puy, 1er oct. - 31 déc. ; Schmitt, all., Alger, 1920-21 ; Camirade, angl., Alger, 1er oct. 1920 - 30 sept. 1921 ; Yvon, angl., Caen, id ; Casati, angl., Chambery, 1920-21 ; Coullet, angl., Chartres, id ; Touzot, all., Lyon, id ; Hirtz, all., Poitiers, 1er juillet 1920 - 31 mars 1921 ; Cordier, all., Saint-Quentin, 1920-21 ; Gillard, all., Toulouse, id ; Lote, all., Troyes, id ; Cart, all., Henri-IV, Paris, du 1er oct. 1920 au 31 mars 1921. L'arrêté mettant M. Cart à la retraite est rapporté.

Honorariat. — M. Mariault, anc. prof. angl., Tours.

Professeurs détachés *(pour cinq années).* — MM. Lambert, all., Aurillac, Lycée français de Madrid ; Roustan, esp., Montpellier, id. ; Buriot, all., Moulins, école Chateaubriand, Rome ; Lewtow, all., Vesoul à Prague ; Haudressy, angl., Aix à Saint-Denis (La Réunion) ; Moulinier, angl., Saint-Etienne, Minist. des Aff. Etrang. traduction des radiotélégrammes.



Revue des Cours et Conférences

ALLEMAND

(Sujets de dissertations et de leçons)

STRASBOURG. — **M. Tonnelat.** — Winckelmann und Gœthe. — Gœthe und die italienische Malerei. — Gœthe und die moderne Baukunst. — Griechische und römische Bildhauerei. — Gœthes Kunstlehre. — Gœthes Selbsterziehung, Gœthes Selbstgestaltung. — Die Bedeutung der ital. Reise für Gœthes Dichtung. — Das römische Volksleben in der ital. Reise und in den Elegien.

M. Spenlé. — Heine nazaréen et hellène. — Heine et le Saint-Simonisme.

TOULOUSE. — Caractéristiques générales des drames de la jeunesse de Schiller. — „ In dem Heute wandelt schon der Morgen ". Appliquer à la littérature pré-classique de l'Allemagne au 18e siècle, cet aphorisme de Schiller (Wallensteins Tod). — Die dramatischen Ansichten des jungen Schiller.

GRENOBLE. — Thèmes. — Molière : *Critique de l'Ecole des femmes*, sc. VI, depuis : « Tu es donc marquis », — jusqu'à : « Parbleu, chevalier ».

E. About : *Le Roi des Montagnes*, chap. I, depuis le commencement, jusqu'à : « Je ne sais lequel ».

Versions. — Goethe : *Werther*, am 16. Junius, depuis : " Ich war ausgestiegen ", — jusqu'à : " Wir hatten uns kaum zurechtgesetzt ".

H. Heine : *Die Wallfahrt nach Kevlaar* (Gromaire, Deutsche Lyrik, 213).

Compositions allemandes. — Lotte Buff nach Goethes *Werther*, am 16. Junius. — Das Romantische in Heines *Wallfahrt nach Kevlaar*.

Compositions françaises. — « Avant d'avoir atteint le point où une langue peut nous servir à communiquer avec autrui, nous n'avons fait que peu, ou plutôt nous n'avons rien fait ». Apprécier cette pensée du philosophe anglais Alex. Bain et en faire l'application à l'enseignement des langues vivantes.

— Quel parti le professeur peut-il tirer de la Dictée en langue étrangère ? A quelles conditions cet exercice peut-il être profitable ?

BORDEAUX. — **MM. Berger et Saurat.**

Dissertations. — A comparison between Falstaff in Henry IV and in the Merry Wives.—Kipling as an apostle and a critic of Imperialism. — The pastoral element in Pope's Windsor Forest.

Thèmes. — *Le Misanthrope*, acte III, sc. 1, du commencement à : « Se fassent les avances ». — *Les Travailleurs de la Mer*, 2e partie. Livre I, Chap. I, paragr. 4, « Comme le jour commençait à poindre à... l'assassin qui se vante ». — J.-M. de Hérédia : *Les Trophées* (Moyen-Age et Renaissance), deux sonnets : L'Estoc et la Médaille.

Versions. — Kipling : *Five Nations*. No doubt but ye are the people (vers 1 à 42). — Pope : *Essay on Criticism*, part. II. Of all the causes... les 52 premiers vers.

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1920/1921. — (2e TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

CERTIFICAT PRIMAIRE.	LICENCE.
CERTIFICAT SECONDAIRE.	AGRÉGATION.
EXAMEN DE LA GUILDE.	BACCALAURÉAT.

Le deuxième trimestre commence le 22 janvier 1921.
Pour les conditions, voir numéro d'août-septembre-octobre.

Prière de lire très attentivement.

Afin d'éviter toute erreur dans la transmission des devoirs, les candidats sont priés de se conformer exactement aux indications suivantes :

1° Faire les devoirs sur du *papier léger* pour ne pas augmenter inutilement les frais de port. Si le papier est trop transparent, ne pas écrire au verso.

2° Faire les thèmes et les versions sur des feuilles séparées, mais *attacher les feuillets d'un même devoir.*

3° N'envoyer les devoirs ni avant, ni après la date fixée, mais les faire partir de façon qu'ils *arrivent* au Secrétariat exactement aux dates indiquées ci-dessous. Les devoirs étant envoyés le lundi de chaque semaine aux professeurs, ceux qui arriveront en retard ne pourront être corrigés, les plans et corrigés étant envoyés régulièrement chaque semaine, à tous les candidats inscrits, qu'ils aient fait le devoir ou non.

4° Indiquer en *tête* de chaque devoir : le nom, l'adresse, l'examen préparé, le cours suivi et le numéro du devoir.

5° Les *compositions*, pour être un travail vraiment utile de préparation, doivent être faites dans les conditions de l'examen, c'est-à-dire en 3 heures et sans l'aide d'aucun livre. Elles ne doivent pas dépasser 5 à 6 pages de « copies », ou 3 pages de papier écolier.

6° Lorsqu'on a un renseignement à demander ou un changement d'adresse à indiquer, prière d'envoyer une note adressée à la *Secrétaire de la Guilde*, et de bien vouloir mentionner au bas de la note l'adresse et l'examen préparé.

2me Trimestre.

CERTIFICAT SECONDAIRE

22 Janvier. —	Thème 1. Version 1.
29 »	Thème 2. Version 2.
5 Février. —	Composition anglaise 1. Version 3.
12 »	Thème 3. Version 4.
19 »	Thème 4. Composition française 1[1].
26 »	Thème 5. Version 5.
5 Mars. —	Composition anglaise 2. Version 6.
12 »	Thème 6. Composition française 2.
19 »	Thème 7. Version 7.
	(Vacances de Pâques).
9 Avril. —	Thème 8. Version 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (2 devoirs par semaine).

22 Janvier. —	Thème 1. Version 1.
29 »	Thème 2. Version 2.
5 Février. —	Composition anglaise 1. Version 3.
12 »	Thème 3. Composition française 1.
19 »	Thème 4. Version 4.
26 »	Thème 5. Version 5.
5 Mars. —	Composition anglaise 2. Version 6.
12 »	Thème 6. Version 7.
19 »	Thème 7. Composition française 2.
	(Vacances de Pâques)
9 Avril. —	Thème 8. Version 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (1 devoir par semaine).

22 Janvier —	Version 1.
29 »	Thème 2.
5 Février. —	Version 3.
12 »	Composition anglaise 1.
19 »	Version 4.
26 »	Thème 5.
5 Mars. —	Composition française 2.
12 »	Version 6.
	(Vacances de Pâques)
19 »	Thème 7.
9 Avril. —	Version 8.

31 Janvier. —	Thème 1.	*7 Février.* —	Version 1.
14 Février. —	Thème 2.	*21* »	Version 2.
28 »	Thème 3.	*7 Mars.* —	Version 3.
14 Mars. —	Thème 4.	*21* »	Version 4.
	(Vacances de Pâques)		
11 Avril. —	Thème 5.	*18 Avril.* —	Version 5.

1. Les candidats dispensés de l'épreuve de dissertation française devront en informer la Secrétaire en s'inscrivant, et ils recevront deux versions supplémentaires qu'ils enverront au lieu et à la date des compositions françaises.

LONDON LETTER

December 1920.

Though we are still at the beginning of the month, there is an air of Christmas about the shops, and people are evidently making purchases well in advance. I find a popular present is one of the pretty terra cotta sundials or " bird baths " — I wonder if birds really use them — to be placed on the lawn ; they look exceedingly pretty on the grass, and give an " air " to the smallest garden. I am sending one to a friend who has a tiny garden which she describes as the " size of a pocket-handkerchief ". Mrs G. F. Watts, the widow of the artist, designs these pretty things, and incidentally gives occupation to many ex-soldiers. Mrs Watts' workshop is in a lovely Surrey wood, and the work is done under thoroughly healthy conditions.

Mrs Carrie Chapman Catt, the American Suffragist leader, has been the guest of the Suffrage Party in England, and there have been meetings where she was welcomed and congratulated on the Suffrage victory in America by representatives from most of the European Countries. We all assembled in the Central Hall, Westminster, which was packed with crowds of enthusiastic women. I think the most thrilling moment was when Madame de Witt Schlumberger, a grand-daughter of M. Guyot, and representing France, rose to speak. It was impossible to hear her first few words because of the cheering. She spoke in perfect English and there was certainly no need for the apology she made. I had a chat with her at an evening party given by Viscountess Astor, and she told me how pleased and touched she had been at her reception. There were representatives from Italy, Switzerland, Sweden and Germany, so we seemed very cosmopolitan : I could not help wishing that I spoke other languages as well as they spoke ours.

Everything in the political world has been over-shadowed by the dreadful things that have been happening in Ireland. All London was in the streets silently watching the funeral of the murdered officers pass. The general opinion seems to be gaining ground that the atrocities are the work of hired American assassins, and not of native-born Irishmen ; people who have been travelling in Ireland tell me the people there do not really care whether they have a Republic or not ; all they want is to be left in peace to cultivate their land and live quietly. We hear of plots in London, and so the House of Commons is closed to all strangers. We can only go into the Lobby with a special ticket and accompanied by a Member. The policemen are very stern as indeed they ought to be, and I felt when I passed through the door that I must look like a Sinn Feiner, in spite of my being with a Member who was known to every one. Yesterday I was driving with a friend to call on Mrs Lloyd George at Downing Street. The strong wooden barricades at either end of the street make it impossible to approach, and the policeman who did not know us was quite stolid in his refusal to let us pass. It was no use my friend showing her visiting card. She had not the official card of entry, so she must not pass. Just then Mr Lloyd George came out and greeted us as old friends ; so we went through the grim gray portals. The policeman apologised, but the Prime Minister who seemed much entertained, said " Quite right, you are only doing your duty, and these ladies, for anything you know, might have had bombs in the

motor-car or in their hand-bags". I hear there was an amusing contretemps at the Foreign Office one day. It is of course strictly guarded; a lady clerk had been buying Christmas presents and had borrowed her brother's leather hand-bag to bring them home in. She left the bag for a moment in one of the corridors. Among the presents was a round jar of preserved ginger. A nervous male clerk passing, felt the mysterious bag. Yes! that certainly must be a bomb! So he bravely carried away the bag — expecting no doubt to be blown-up at any moment — and put it and its contents in a bucket of water! The poor owner was much distressed; very little harm was done to the ginger but some books, a pair of gloves, and a pretty manicure set were not improved by their immersion.

The International Advertising Exhibition at The White City has been a great success, and some of the advertisements "Come to Life" were very realistic. I had tea with Charles Dickens who, as first Editor of the "Daily News", was taking part in the exhibit in connection with that paper. He was very well got up and really suggested that the great writer *had* come to life. It was a strange coincidence that I sent my description of the scene to be typewritten by a grand-daughter of Dickens! She and her sisters have a flourishing office near my club. The King and Queen came to the Exhibition and tried their luck in the "Dip" where everyone puts in his hand and gets something; the King got a sponge! and the Queen a pot of face cream! They all seemed much amused when the Queen of Denmark got a large tin of biscuits.

There is nothing new at the theatres, and wherever you look there seems to be either musical comedy or revivals of well-known favourites. I looked in at "The Blue Lagoon" by H. de Vere Stackpole — at least it is adapted from his book of that name. As a fairy story it is quite charming, but when the actors and actresses try to make you believe such things could by any possibility happen, you see how absurd it all is. The scenery of the Palm-grown island with its blue sea and radiant sunshine is really beautiful and of course the hero and heroine are beautiful too. The dress of sea-weed is a triumph, and the pirates are just fearsome enough to make a good contrast.

Two extremely interesting books I have no time to discuss in detail are "Letters of Mazzini to an English Family" and "The Secrets of Crewe House". The latter gives a thrilling description of our propaganda department during the war. I certainly had no idea of the amount of useful literature (in their own language too!) we sent to the Germans. They must have found the truth startling sometimes, after the fairy tales about Saint Paul's and Westminster being blown up, with which their own Press provided them.

LE CARACTÈRE DE "FALSTAFF"

Le Falstaff des "Merry Wives" est-il le même que celui de "Henry IV"?

Falstaff est l'immortelle figure comique du théâtre de Shakespeare. Il n'a pas de vertus, aucun idéal, des vices seulement; et pourtant il plaît, il réussit toujours à nous faire rire, soit aux dépens des autres, soit même à ses propres dépens.

Joyeux compagnon du prince de Galles dans Henry IV, bien piètre amoureux dans les Merry Wives, Falstaff meurt dans Henry V.

Une question se pose : Falstaff est-il le même dans ces trois pièces ou, comme le prétendent bien des critiques, le Falstaff des Merry Wives est-il si différent du Falstaff de Henry IV qu'on ne le reconnaît plus ?

Pour résoudre ce problème, il suffit d'étudier successivement Falstaff au point de vue physique, intellectuel et moral.

Le physique. — Une grosse tonne de chair, voilà l'impression la plus claire que l'on a de lui : tête ronde et rouge, nez cramoisi, petits yeux brillants de malice et de convoitise, crâne dénudé, énorme thorax, gros ventre, petites jambes, petits bras. Il est si gros qu'il a de la peine à marcher. (1 Henry IV, acte II, scène II.)

A Windsor, le vigoureux Falstaff commence à sentir le poids des années : c'est un vieux chevalier décrépit, usé par une vie de plaisirs (Cf plaisanteries de Mrs Ford et Mrs Page à son sujet, acte II, scène 1, par ex.)

Le Falstaff vieilli des Merry Wives of Windsor est beaucoup moins séduisant que celui de Henry IV.

L'intelligence. — Dans Henry IV, l'effet comique était en grande partie produit par le constraste entre la lourdeur de son corps et la légèreté de son esprit. (Cf Hazlitt. Characters of Shakespeare s'plays.) Le trait caractéristique du Falstaff de Henry IV, c'est son imagination débordante.

Il jouit des descriptions très exagérées qu'il fait : sa gaieté est spontanée.

Grâce à cette imagination, il se dégage un peu de la matière, il n'est pas un simple épicurien. Dans les Merry Wives, Falstaff n'a plus ce don merveilleux.

Dans Henry IV sa présence d'esprit ne l'abandonne jamais, il reste calme dans les circonstances les plus épineuses ; c'est ce qui fait sa supériorité sur ceux qui l'entourent. Il a l'esprit de répartie. (1 Henry IV, acte II, scène 3. I was now a coward on instinct.)

Dans les Merry Wives, au contraire, il tombe dans tous les pièges ; il ne sait comment en sortir ; il accepte avec empressement les stratagèmes imaginés par Mrs Ford et Mrs Page.

Falstaff est déchu au point de vue intellectuel.

Le moral. — Toute sa vie, aussi bien dans Henri IV que dans les Merry Wives, Falstaff se signale par son *absence complète de sens moral.* Son intelligence lui démontre que la morale n'est que sottise, que l'honneur n'est qu'un vain mot (acte V, scène 1, Henry IV 1er part). Sa philosophie est bien simple. Son grand principe : il faut satisfaire ses appétits. Ce sont : l'amour des femmes, de l'argent et de la bonne chère. Les femmes ne sont vraiment qu'un moyen d'obtenir de l'argent ; l'argent est indispensable pour se payer de bons diners et boire de bons vins.

Pour arriver à ses fins, il ne s'embarrasse pas de scrupules. (Cf. 1. Henry IV, acte II, scène IV, portrait de Falstaff par le prince et portrait de Falstaff par lui-même.)

Falstaff se procure de l'argent par *vol* ou par *duperie :*

a) Il vole les impôts du roi; il dépense l'argent du racolement des soldats. (Acte IV, scène II, 1. Henry IV : comment Falstaff forme son armée) ;

b) Il sait utiliser sa réputation d'être bien en cour ; il joue la comédie du sentiment (dans Henry IV, Mrs Quickly — dans les Merry Wives, Mrs Ford et Mrs Page).

Falstaff ne comprend pas les grands sentiments : l'honneur, la gloire ne sont rien pour lui ; il les bafoue.

Dans Henry IV, son esprit fait presque oublier sa lâcheté. Plus tard, éloigné du roi, il perd sa verve intarissable ; il est déjà comme mort. Falstaff sérieux ne peut pas exister, Falstaff vieilli n'est plus séduisant ; au lieu d'attirer, il fait le vide autour de lui.

Mrs Ford et Mrs Page n'ont pas la moindre sympathie pour lui. Il est tout à fait ridicule. Shakespeare n'a pas vraiment exaucé le vœu de la reine Elisabeth. Le Falstaff des Merry Wives n'est pas amoureux, ou s'il l'est, ce n'est que de l'argent. Le rôle de soupirant ne lui sied guère. Le rôle de converti ne lui va pas mieux. On sent que tout cela est bien mensonger, que chez Falstaff, la réformation est impossible. Le Falstaff des Merry Wives est donc beaucoup moins sympathique que celui de Henry IV. Privé de sa verve éblouissante, ses vices deviennent plus répugnants. Au physique, il est un peu vieilli ; il est moins fort ; au point de vue intellectuel, il a beaucoup perdu ; son imagination, son esprit de répartie l'ont abandonné. Au point de vue moral, il n'a pas changé ; il est toujours aussi peu recommandable ; mais nous lui pardonnons moins facilement.

" The Merry Wives of Windsor " consacre la condamnation de Falstaff. Les puissances morales qu'il a tant reniées se liguent contre lui pour le punir. Henry V, pour lequel il avait un faible, l'accable en lui disant : « Vieillard, je ne te connais pas ! »

L'esprit bourgeois, aussi, prend sa revanche, et les habitants de Windsor le mettent en bien mauvaise posture.

Falstaff est vieux ; il est usé ; il ne sait plus rire ; il n'a plus qu'à mourir. C'est ce qu'il fait dans Henry V.

(*Notes prises au Cours de la* GUILDE.)

CERTIFICAT PRIMAIRE

PLAN. — « *L'Amitié chez Auguste. — Son rôle dans la clémence et les étapes qui y conduisent.* »

Amitié plusieurs fois déclarée. (Préférence pour Cinna). Prouvée par : Confiance, Reconnaissance, Bienfaits. En partie pour racheter le passé, mais surtout besoin d'être aimé.

D'où :

1° Surprise douloureuse au lieu du sentiment de sévérité injuste : « Quoi ! Mes plus chers amis ! »

2° Détresse dans la solitude : « A qui voulez-vous que je fie » « S'il ôte des amis... », etc. ;

3° Retour sur soi par besoin de les excuser : « Leur trahison est juste »...

Aussi projet de vengeance expire aussitôt conçu, mais pour aboutir à désir de mourir (et non clémence) par douleur d'être « maudit ». Idée de punir Cinna (seul exclu de la justification générale) pour sa perfidie et son ingratitude (crimes de son amitié) puis irrésolution de cœur (trahi),

(haï) : « un prince malheureux ». De même ce sentiment d'amitié trahie explique l'impatience inspirée par Livie : il ne s'agit pas d'utilité ou de vertu (de) Prince, mais de la tristesse ou la rancune d'un homme.

4° Besoin de pardonner à retour d'affection plus encore que repentir (cf. pardon à Maxime qui est ensuite reçu avec joie) inspire de tenter, d'émouvoir Cinna : « Tu t'en souviens et veux m'assassiner ». Attente déçue, colère méprisante, déplacée chez un maître souverain, plus humaine dans cœur indigné : Vengeance d'homme et non châtiment d'empereur. Se continue par défi à la bravade de Cinna. La clémence semble s'éloigner, mais par emportement de passion, non menace de justice. Déviation de la souffrance ; en effet, le mépris ne dure pas ; colère, non opinion vraie ;

5° Preuve : Emilie provoque cri de souffrance : « Et toi, ma fille, aussi !... ...Couple ingrat !... ».

Avec Maxime de même : « En est-ce assez... Quelqu'un des miens... ...encore séduire....

Elancement de la souffrance, cf. Oreste : « Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance...

6° Ici surgit l'inspiration magnanime : Besoin de répondre par grandeur à petitesse. — Pardon gratuit malgré obstination. Victoire sur le plus juste courroux. — Orgueil de la victoire, de la gloire : « Conservez à jamais... ».

7° Mais la source de cette inspiration est le sentiment (préparé dès le début) que la vengeance ne répondrait pas à la situation. On punit des sujets, on ne punit pas des amis. On réduit des rebelles, on reconquiert des amis. Excès de la douleur montre que la vengeance est puérile, impossible. — Du moins pourrait-il les bannir. Il n'en est rien.

8° Quelque vengeance dans cette sublimité écrasante, conscience appuyée de sa supériorité. Mais le but est de vaincre les cœurs et de les ressaisir : « Soyons amis, Cinna,.... » « ...et me rend mes amis... » Clémence envers les ennemis a autre contenu qu'envers amis, au fond plus facile ; mais ici effort désespéré pour toucher. Etre aimé puisqu'il n'a pas cessé d'aimer.

En bon Cornélien, ne trouve rien de mieux que le sublime ; y parvient à travers idées générales ; mais il y a plus d'élan chez Auguste, plus d'inconscient même, que souvent chez Corneille. Auguste est conduit, non par sentiment de l'honneur, mais par besoin d'être aimé (des Romains d'abord, puis des siens).

La trahison de Cinna a déchaîné un drame de l'amitié, autant tout au moins qu'un drame du bon Prince ou de la grandeur d'âme.

CERTIFICAT SECONDAIRE

Bibliographie.

Pope :

Leslie Stephen. — English Men of Letters.
Dennis. — The Age of Pope (George Bell et Sons, London).
J. Dennis. — A True Character of Mr. Pope.
Beljame. — Le public et les hommes de lettres au XVIII° siècle.
Coleridge. — Biographia Literaria.

De Quincey. — Pope.
Elton. — The Augustan Age.
Hazlitt. — Dryden and Pope (Lectures on the English Poets).
Lowell. — My Study Windows.
Leslie Stephen. — In " Hours in a Library " : Pope as a Moralist.
Wordsworth. — Preface and Appendix to Lyrical Ballads.
Matthew Arnold. — On Translating Homer. Lecture 1.

Addison et Steele :

Macaulay's Essay on Addison.
Thackeray. — English Humorists (Smith Elder).
Hazlitt. — Lectures on English Comic Writers.
Johnson. — Lives of the Poets.
J. B. Williams. — A History of English Journalism.
Courthope. — Addison (English Men of Letters).
Levy Aikin. — Life of Addison.
Gosse. — A History of Eighteenth Century Literature.
J. Dennis. — Studies in English Literature.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **quinze francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde).

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol : (Licence et Certificat secondaire) à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées); (Certificat primaire), soit à M. GAVEL, soit à M. PESEUX-RICHARD (ancien examinateur au Certificat primaire), Loisy (Saône-et-Loire).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de cinq francs** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er FÉVRIER

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — *Apologie de la science.* — Qui ne voit que Galilée, Descartes, Newton, Lavoisier, Laplace ont changé la base de la pensée humaine, en modifiant totalement l'idée de l'univers et de ses lois, en substituant aux enfantines imaginations des âges non scientifiques la notion d'un ordre éternel où le caprice, la volonté particulière, n'ont plus de part? Ont-ils diminué l'univers, comme le pensent quelques personnes ? Pour moi, j'estime tout le contraire. Le ciel, tel qu'on le voit avec les données de l'astronomie moderne, est bien supérieur à cette voûte solide, constellée de points brillants, portée sur des piliers, à quelques lieues de distance en l'air, dont les siècles naïfs se contentèrent.... L'infini où notre œil plonge est un infini réel, mille fois plus sublime aux yeux du vrai contemplateur que tous les cercles d'azur des paradis des peintres italiens.

Et quant à la noblesse des caractères, comment reprocher à la science d'y porter atteinte, quand on voit les âmes qu'elle forme, ce désintéressement, ce dévouement absolu à l'œuvre, cet oubli de soi-même qu'elle inspire et entretient? Ici encore, nous n'avons rien à envier au passé. Aux saints, aux héros, aux grands hommes de tous les âges, nous comparerons sans crainte ces caractères scientifiques, attachés uniquement à la recherche de la vérité, indifférents à la fortune, souvent fiers de leur pauvreté, souriant des honneurs qu'on leur offre, aussi indifférents à la louange qu'au dénigrement, sûrs de la valeur de ce qu'ils font, et heureux, car ils ont la vérité.

RENAN *(Discours à l'Académie française).*

Version. — Wer die deutschen Lande des Nordwestens von Holstein bis zum Dollart durchwandert, jene Gebiete, wo kein römischer und kein slavischer Zusatz die ursprüngliche Art geändert hat, dem wird bald auffallen, dasz die Menschen verstreut wohnen, auf einzelnen Gehöften, weit voneinander getrennt. Das entspringt nicht der Beschaffenheit des Landes, sondern der eingeborenen Anlage der Menschen. Verschlossen gehen diese markigen Männer einher, des Wortes unfroh, jeder mit seinen Nächsten und seinem Gesinde eine Welt für sich darstellend, scheu und misztrauisch nicht nur gegen den Fremden sondern auch gegen den verwandten Nachbar. Aber wem es vergönnt ist, tiefer in diese Naturen hineinzublicken, der wird staumend gewahr, welch reiches inneres Leben unter dieser harten und vielfach unfreundlichen Hülle waltet; und zumal das eine tritt ihm immer wieder entgegen, jeder von diesen Männern stellt ein Besonderes dar und will ein Besonderes sein; in ihm, den wir ohne Bedenken den Typus des Deutschen überhaupt nennen dürfen, weil er unsere nationale Art am reinsten erhalten hat, lebt der Sinn für das Individuelle, die Liebe zu einem fast überreich ausgestalteten Innenleben, zur Einkehr in sich.

Wir können die Überzeugung äuszern, dasz die Freunde an der Persönlichkeit dem Deutschen mehr als anderen Nationen eigen ist. Gerade der Deutschen Grószter hat das Wort gesprochen, dasz das höchste Glück der Erdenkinder die Persönlichkeit sei, und das ist kein

Zufall. In der deutschen Literatur herrscht von Anfang an bis zum heutigen Tage die Welt des Persönlichen ; dessen wird man sich erst recht bewuszt, wenn man das Schrifttum der romanischen Völker vergleicht. WYCHGRAM.

Composition française. — Quelle vous paraît avoir été l'influence de Frédéric II sur la littérature allemande.

Composition allemande. — Lessings Verhalten zum französischen Theater.

Lecture expliquée. — Hamburgische Dramaturgie : Zehntes Stück : Doch was hilft es dem Herrn vom Voltaire etwas einzuwenden, — jusqu'à la fin du morceau.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — **Thème.** — E. About. *Le Roi des Montagnes :* l'Évasion : J'allais sauter au fond du ravin..., jusqu'à : il les mangeait.

Version. — Deutsche Lyrik, p. 234. Lenau : An mein Vaterland.

Composition française. — Quelle conception La Fontaine a-t-il de l'âme des bêtes. En quoi cette conception diffère-t-elle de celle de ses contemporains.

Ou bien : Rôle, choix et emploi des images dans l'enseignement des langues étrangères.

Composition allemande. — Die Ströme — Ihre Bedeutung für die Kultur. Beschreibt den Lauf. eines französischen Stromes oder Fluszes.

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — **Thème.** — LE PAYSAN QUI AVAIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR.

Un paysan son seigneur offensa :
L'histoire dit que c'était bagatelle,
Et toutefois ce seigneur le tança
Fort rudement. Ce n'est chose nouvelle.
« Coquin, dit-il, tu mérites le hart :
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon : et de trois peines l'une
Tu peux choisir : ou de manger trente aulx,
J'entends sans boire et sans prendre repos ;
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués sur tes larges épaules ;
Ou de payer sur-le-champ cent écus. »
Le paysan consultant là-dessus :
« Trente aulx sans boire ! ah ! dit-il en soi-même,
Je n'appris onc à les manger ainsi.
De recevoir les trente coups aussi,
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous. »
Incertain donc, il se mit à genoux
Et s'écria : « Pour Dieu, miséricorde ! »

Son seigneur dit : « Qu'on apporte une corde :
Quoi ! le galant m'ose répondre encor ! »
Le paysan, de peur qu'on ne le pende,
Fait choix de l'ail ; et le Seigneur commande
Que l'on en cueille, et surtout du plus fort.
Un après un lui-même il fait le compte :
Puis, quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat ;
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange et rechigne, ainsi que fait un chat
Dont les morceaux sont frottés de moutarde.

LA FONTAINE.

Version. — DELLE ATTITUDINI RICHIESTE AGLI STUDI. — A voler fare lo satrapo delle lingue ci si richiede più studio, più pratica e più cervello che non avete voi ; a volerla poi scrivere, e giudicare gli scritti degli altri altro ci vuole che darvi ad intendere che il Petrarca, il Boccaccio vi parlino all'orecchio ; perciocchè io non son di quelli i quali credono che questa lingua sia finita in questi valenti nomini, non essendo ancora morta. Ma questa non è considerazione da trattarla coi cacastecchi ; basta che io tengo per ora che nè i vostri studi nè i vostri ripertori siano tali che meritino la prerogativa che vi avete usurpata ; e se non se ne vede altro che l'opere che son fuori di vostro, alle vostre opere e a voi buona notte, disse il Bernia ; perchè non ne avete pur tanto che vi basti per uso di casa ; nè anco per non parere un guastalarte ; se ben ne volete sedere a scranna per giudicare gli altri. Oltre che non tutti che studiano, imparano ; parte per avere il capo troppo grosso, e parte per averlo troppo sottile e mal disposto, come l'avete voi ; perciocchè si sa che gli studi non fanno altro, il più delle volte, che confettar le nature degli nomini secondo che le trovano, cosí ín peggio come in meglio ; e di quí viene quel che si dice, che i pazzi e i tristi per lettera sono i maggiori pazzi e i peggiori tristi che si trovino. Il capo nostro ha questa conformità collo stomaco, che siccome questo, mal condizionato, converte ogni buon cibo in cattivi umori, cosí quello riduce ogni buona dottrina a mal sentimento. Ogni buona cosa male intesa o male usata puó fare mali effetti, salvo la virtù. E voi siete uno di quelli che studiate la grammatica per trovar degli spini e degl' intoppi in questa lingua.

A. CARO *(L'Apologia)*.

LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Composition française. — Exposer pour quelles raisons il y avait en Italie, avant Manzoni, une « question de la langue ».

Composition italienne. — Per quali ragioni « i Promessi sposi » del Manzoni è un opera condiderata come un testo di lingua ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition française. — Quels sont les procédés comiques dans le Bourgeois Gentilhomme ?

Composition italienne. — GIOTTO E CIMABUE. — Giotto era un piccolo pecoraio che custodiva le pecore sui monti. Per divertirsi disegnava con pezzi di carbone sui massi... Un giorno Cimabue, pittore già celebre, sorprese Giotto nella sua occupazione prediletta e vide che aveva molto gusto per il disegno Gli offrì di prenderlo nel suo studio a imparare la pittura. Obbiezioni di Giotto. Il padre di questo acconsente. Alcuni anni dopo Giotto era divenuto un pittore più bravo che il suo maestro.

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — *Toledo al anochecer.*

Clara, apacible y serena
pasa la siguiente tarde,
y el sol tocando su ocaso
apaga su luz gigante;
se ve la imperial Toledo
dorada por los remates
como una ciudad de grana
coronada de cristales.
El Tajo por entre rocas
sus anchos cimientos lame,
dibujando en las arenas
las ondas con que las bate.
Y la ciudad se retrata
en las ondas desiguales,
como en prendas de que el río
tan afanosa la bañe.
A lo lejos en la vega
tiende galán por sus márgenes
de sus álamos y huertos
el pintoresco ropaje;
y porque su altiva gala
más a los ojos halague,
la salpica con escombros
de castillos y de alcázares.
Un recuerdo es cada piedra,
que toda una historia vale,
cada colina un secreto
de príncipes o galanes.
Aquí se bañó la hermosa
por quien dejó un rey culpable
amor, fama, reino y vida
en manos de musulmanes.
Allí recibió Galiana
a su receloso amante,
en esa cuesta que entonces
era un plantel de azahares.
Allá por aquella torre
que hicieron puerta los árabes
subió el Cid sobre *Babieca*
con su gente y su estandarte.
Más lejos se ve el castillo
de San Servando, o Cervantes,
donde nada se hizo nunca
y nada al presente se hace.

ZORRILLA.

Thème. — *Maison de pêcheur.* — La mer fouette la côte de sa vague courte et monotone. De petits nuages blancs passent vite à travers le grand ciel bleu, emportés par le vent rapide, comme des oiseaux; et le village, dans le pli du vallon qui descend vers l'océan, se chauffe au soleil.

Tout à l'entrée, la maison des Martin-Lévesque, seule, au bord de la route. C'est une petite demeure de pêcheur, aux murs d'argile, au toit de chaume empanaché d'iris bleus. Un jardin large comme un mouchoir, où poussent des oignons, quelques choux, du persil, du cerfeuil, se carre devant la porte. Une haie clôt le long du chemin.

L'homme est à la pêche, et la femme, devant la loge, répare les mailles d'un grand filet brun, tendu sur le mur ainsi qu'une immense toile d'araignée. Une fillette de quatorze ans, à l'entrée du jardin, assise sur une chaise de paille penchée en arrière et appuyée du dos à la barrière, raccommode du linge, du linge de pauvre, rapiécé, reprisé déjà. Une autre gamine, plus jeune d'un an, berce dans ses bras un enfant tout petit,

sans gestes et sans paroles ; et deux mioches de deux ans, nez à nez, jardinent de leurs mains maladroites et se jettent des poignées de poussière dans la figure.

Un chat dort sur la fenêtre ; et des giroflées épanouies font, au pied du mur, un beau bourrelet de fleurs blanches, sur qui bourdonne un peuple de mouches. GUY DE MAUPASSANT.

Commentaire grammatical. — Texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Version** et **Thème.** — Voir Licence.

Composition espagnole. — Analizar y apreciar el libro primero de *El viaje entretenido* de Agustín de Rojas.

Composition française. — L'organisation matérielle du théâtre en Espagne à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — **Version** et **Thème.** — Voir Licence.

Composition espagnole. — Las ventas y los venteros en las obras de Cervantes.

Composition française. — Exposer et discuter les idées de Buffon sur le style.

Sujets donnés dans les différents Examens

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — **Anglais.** — An Englishman writes to one of his friends to express his joy at the passing of the Compulsion Bill.

It was falsely said, that the spirit of Liberalism was averse to Compulsion. Was not the duty of the Liberals to prevent Germany's tyranny from ruling over the world ?

England has made a great sacrifice in submitting to compulsory service which perturbs her life and upsets her traditions. But this sacrifice will enable her to avenge the victims of the German's indiscriminate acts of savageness, to give an unrestricted help to her Allies who have hitherto borne the brunt of the war and, finally, to keep up, if not to raise higher still, the standard of her glory.

Espagnol. — Leemos en el curioso discurso que hizo D. Quijote de las armas y las letras.

« Bien hayan aquellos benditos siglos que carecieron de la espantable furía de aquestos endemoniados instrumentos de la artillería, á cuyo inventor tengo para mi que en el infierno se le está dando el premio de su diabólica invención, con la cual dió causa que un infame y corbarde brazo quite la vida á un valeroso caballero, y que sin saber cómo ó por dónde, en la mitad del coraje y brío que enciende y anima á las valientes pechos, llega una desmandada bala, disparada de quien quizá huyó y se espantó del resplandor que hizo el fuego al disparar de la maldito máquina, y corta y acaba en un instante los pensamientos y vida de quien la merecía gozar luengos siglos.»

¿ Cuál es su parecer de V. acerca de este juicio ?

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

La Poésie Anglaise d'aujourd'hui[1]

(Suite et fin)

III.

La paix est revenue et, dès le départ de la longue nuit ténébreuse, malgré les vides, dont on pouvait à bon droit s'effrayer, ouverts au milieu d'eux, le chœur des jeunes poètes s'est repris à chanter de plus belle, sans que leur chanson se distingue sensiblement de celle, si énergique et confiante, d'avant 1914. La guerre, qui d'une si rude prise laboura les individus jusqu'au profond d'eux-mêmes et dégagea comme l'être intime des nations, n'en a pu mettre à jour, néanmoins, que les éléments pré-existants ; et les évolutions auxquelles elle imprima une force nouvelle ne se sont accélérées, d'autre part, que selon les directrices anciennes. Après la catastrophe qui ébranla le monde, mais ne l'a point transformé, l'expérience humaine continue, sans grand changement visible encore, la lassitude dont elle s'est alourdie étant seulement balancée par l'audace accrue, comme plus fiévreuse aussi, de la jeune génération, qui d'avoir été surtout au devoir et au sacrifice, exige aujourd'hui la plénitude de ses droits, prétend n'accepter que sous réserves l'héritage de lois et de traditions qui lui a été dévolu, n'envisage rien moins que de reconstruire, de fond en comble, la cité où elle doit vivre et, dans sa passion enfin d'indépendance et d'inconnu, veut courir, de ses seules forces, sa propre aventure.

Aussi cette poésie d'après-guerre — dont nous avons étudié ailleurs quelques-unes des manifestations individuelles les plus marquantes [2] — est-elle à peine différente de celle qui précéda 1914. Les mêmes caractéristiques s'y retrouvent, aussi bien chez les aînés comme John Masefield et Harold Monro, W. H. Davies et W. W. Gibson, John Drinkwater et W. De La Mare que chez les nouveaux venus, ceux qui se sont surtout signalés à notre attention depuis la paix retrouvée, tels qu'Edmund Blunden et Aldous Huxley, F. S.

1. Voir notre numéro de janvier.

2. Voir la « Revue Annuelle » de poésie anglaise dans la *Revue Germanique* d'Octobre-Décembre 1920.

Flint et Richard Aldington, Robert Nichols et Robert Graves, pour ne citer que les plus notables. Aux mêmes thèmes lyriques qui, depuis si longtemps qu'il y a des hommes et qui chantent, ne peuvent plus guère varier : entente, ou débat, de l'homme avec la nature ou avec les autres hommes, tableaux champêtres ou « paysages intérieurs », les poètes d'aujourd'hui essaient d'imposer sinon une forme originale, du moins une formule qui leur soit personnelle, à ce point différenciée qu'on la reconnaisse d'emblée comme leur appartenant, une manière a la foi sincère et robuste, rude et claire, où l'émotion se nuancera volontiers, selon le cas, d'ironie, de paradoxe, ou d'irrévérence. Ils mettront tous leurs soins, d'autre part, à se rapprocher de la simplicité, de l'actuel, du normal, du vrai, à se refaire ingénus à l'idée, à la sensation même. Ils affectionnent le souvenir égoïste des tristesses passées moins que celui des heureuses choses tranquilles, beaucoup moins surtout que l'espérance de joies meilleures encore, et accessibles à un plus grand nombre. Ils entretiennent en eux un idéalisme humanitaire, une sorte de vision qui, sur la masse inerte et comme mécanique des faits, projette la flamme vivifiante. Leur ardeur généreuse s'amplifie même jusqu'à la violence quand ils disent les aspirations qui grondent, de plus en plus impatientes, dans l'étroite vie des humbles.

Cette poésie sociale où entrait, dès avant 1914, tant d'inquiétude, s'est exaspérée, au spectacle des hécatombes de la guerre, et devant « la folie de l'humanité se torturant elle-même », en horreur profonde. Du conflit qui a mis l'Europe à feu et à sang, les poètes d'aujourd'hui ont retenu surtout la férocité. Leur sensibilité sympathique, qui commande en eux aux autres facultés, et prédomine même sur leur jugement, n'a voulu voir, des aspects si complexes de la lutte à mort, que la douleur. C'était déjà avant la guerre, on s'en souvient, l'échec des désirs et des efforts humains qui était un des plus fréquents motifs de leur œuvre : aujourd'hui, c'est l'injustice de tant de maux soufferts. C'est leur impuissance, confondue devant tant de misères imméritées, qu'ils avouent, en ces appels de leur cœur vers le Dieu de clémence et d'amour qu'avait, naguère, rejeté leur esprit.

Aucun recueil poétique actuel, si menu soit-il, dont la commisération humaine ne constitue le thème central. Gerard Gould, par exemple, dans *The Happy Tree*, décrit longuement les tortures du blessé grave qui, à l'hôpital de base, tarde tant à mourir, abandonné déjà, avant qu'il ait passé, des affections qui faisaient le prix de sa vie :

> ... There be they
> Whom deeper treacheries betray,
> Who, in the tortured stress,
> Have laid vain hand on vanishing happiness,
> And are left naked to the streaming storm.

Dans *Otherworld*, F. S. Flint nous montre un groupe de jeunes soldats qui s'embarquent pour le continent,

Jesting and singing and laughing

parmi lesquels

There was so much kindliness, so much humour,
And so little desire to kill,

et il insiste sur la tâche injuste qui leur échoit :

The young men of the world
Are condemned to death.
They have been called up to die
For the crime of their fathers...

sur la pitié, aussi, de leur destin :

Weep, weep, o women,
And old men break your hearts.

Et c'est une « lamentation » encore que ce petit poème poignant, d'un ton si sincère dans sa simplicité, où W. W. Gibson a exprimé le sentiment de l'Angleterre non-combattante :

We who are left, how shall we look again
Happily on the sun, or feel the rain
Without remembering how they who went
Ungrudgingly and spent
Their lives for us loved, too, the sun and rain?

A bird among the rain-wet lilac sings —
But we, how shall we turn to little things
And listen to the birds and winds and streams
Made holy by their dreams,
Nor feel the heart-break in the heart of things?

Ainsi qu'il était naturel, de cette hantise de ceux qui ne sont plus revenus,

... The dead
Mown down upon the globe,
Their plenteous blooms of promise shed
Ere fruiting-time,

selon la forte expression de Thomas Hardy, de cette grande pitié est né un désir, silencieux, presque un peu honteux d'abord, mais progressivement plus résolu, de réconciliation et de paix. Et dès qu'eut pris fin le massacre, dès qu'on entendit à nouveau

The music of the moving wings of love,

un désir généreux s'empara de la conscience anglaise qui, toute frémissante encore des douleurs subies en commun, ne voulut plus considérer, par-delà la beauté terrible de l'héroïsme, que le devoir moral de pardon et d'oubli.

Cette note, à vrai dire, n'était point tout à fait nouvelle, et les soldats-poètes eux-mêmes, à côté des thèmes qu'ils développent de préférence, et que nous connaissons, en plus de leur mépris person-

nel de la mort et de leur respect pour la cause sacrée à laquelle ils se sont voués, avaient voulu voir surtout, dans cette prodigieuse ruée humaine, une marche vers plus de bonheur, et plus de beauté. Aucun sentiment de haine n'habite leur âme. Aucune colère, sauf contre la guerre elle-même, et seulement dans cette protestation contre son imbécile cruauté que fait entendre, par exemple, Leslie Coulson, tombé dans la Somme en 1916 :

Who made the Law that Death should stalk the village ?
Who spake the word to kill among the sheaves ?
Who gave it forth that Death should lurk in hedgerows,
Who flung the dead among the fallen leaves ?
Who made the Law ?

En plein carnage, au milieu de l'acharnement même de la lutte contre l'ennemi déloyal, les combattants découvrent, dans leur certitude religieuse, ou seulement dans leur intuition du divin chez l'homme, la force de sympathiser avec cet ennemi, comme Ch. H. Sorley, tombé en Artois en octobre 1915, dont le sonnet *To Germany* fait, avec l' « Hymne de la Haine contre l'Angleterre », d'Ernst Lissauer, un si profond contraste :

You are blind like us. Your hurt no man designed,
And no man claimed the conquest of your land.
But gropers both through fields of thought confined,
We stumble and we do not understand.

Tandis que R. H. Vernède enfin, tombé au bois d'Avrincourt en avril 1917, demande même à Dieu, avant de partir pour l'assaut, de donner à tous, ennemis et amis ensemble, la paix « qui surpasse toute intelligence » :

Hark, the roar grows... the thunder reawakens.
We ask one thing, Lord, only one thing now :
Hearts high as theirs who went to death unshaken,
Courage like theirs to make and keep their vow,

To stay not till those hosts whom mercies harden,
Who know no glory save of sword and fire,
Find in our fire the splendour of Thy pardon,
Meet from our steel the mercy they desire...

Then to our children shall there be no handing
Of fates so vain — of passions so abhorred...
But Peace... the Peace which passeth understanding...
Not in our time... but in their time, O Lord.

Avec moins de magnanimité chevaleresque peut-être, mais avec une énergie pareille, les poètes d'aujourd'hui continuent de proclamer leur foi en la puissance spirituelle de l'homme, et leur conviction que, de l'abîme de tant de douleurs généreuses, ne pourra surgir, dans les années qui suivront, que lumière et qu'amour. Tous développent le thème de la solidarité née de la communauté de tant de deuils, et que les larmes sont également amères que versent, dans

l'un et l'autre camp, les mères et les jeunes filles. Au cours d'un poème de Gerard Gould : *Alien Enemies*, une mère allemande, s'adressant à une mère anglaise, lui expose l'inhumanité toute semblable du malheur qui les a, toutes deux, visitées :

Your son and mine in love were bred,
Your son and mine in hate are dead,
Yet never hated, never knew
The sense of what they had to do,
But perished, brother slain by brother,
Who might as well have loved each other.

Ce rapprochement amical, fraternel presque, se retrouve indiqué partout, avec des nuances diverses, sans doute, commandées par la personnalité de chaque écrivain, mais avec la même insistance sincère, qu'il s'agisse, pour nous en tenir à deux exemples d'origine si opposée, du bon luron et coureur de grands chemins qu'est W.-H. Davies :

It was the night when we expected news from France,
To say the war was over, and the fighting done;
The tidings that would make my heart rejoice at last,
For foe as well as friend, and make the peoples one...

ou de l'écrivain si digne et distingué qu'est Lady Margaret Sackville :

We who are bound by the same grief for ever,
When all our sons are dead may talk together,
Each asking pardon from the other one
For her dead son.

With such low, tender words the heart may fashion,
Broken and few, of kindness and compassion,
Knowing that we disturb at every tread
Our mutual dead.

Dans la paix qui règne aujourd'hui sur les champs de France où, rapprochés dans la mort comme ils l'ont été dans le combat, amis et ennemis sont à jamais confondus, les poètes anglais voient le symbole d'un noble et pieux devoir : celui de réaliser, par tous les moyens, l'idéal pour lequel l'élite de la jeunesse a fait le sacrifice de sa vie, et dont elle a rêvé en tombant ; celui de dresser, sur le charnier commun, le temple de la fraternité humaine.

IV.

De sorte que s'il est vrai que les poètes, qui tirent leur inspiration des forces obscures de l'âme nationale, en traduisent mieux que quiconque la vitalité et l'élan, et en annoncent même parfois, avant tous autres, les frémissements profonds, nous pourrons dégager, de la poésie anglaise d'après-guerre, une interprétation qui nous aidera à comprendre l'attitude, un peu déconcertante pour nous quelquefois, de la Grande-Bretagne d'aujourd'hui.

A côté des influences économiques qui y interviennent au premier chef, dont l'intérêt de l'Angleterre est le mobile indéniable, et qui la poussent vers un nationalisme strictement insulaire d'une part, et, de l'autre, vers cet internationalisme commercial dont les grands journaux financiers de Londres et de Manchester se montrent les avocats si ardents, une autre influence se fait sentir chez nos voisins, plus haute, qu'on a tendance même à perdre de vue, et, celle-ci, toute d'idéologie morale. Avec la guerre terminée, l'Anglais a retrouvé d'abord sa liberté individuelle, dont le sacrifice provisoire lui avait tant coûté. Il a connu à nouveau l'orgueil de cet affranchissement personnel si âprement conquis au cours des siècles, dont la possession intangible est la marque de sa dignité d'homme, dont l'indépendance si chère à nos jeunes poètes, cette sorte d'*Habeas corpus* littéraire proclamé par eux, est une manifestation évidente. Aussitôt débarrassé du fardeau de la guerre, l'Anglais, d'autre part, est revenu aux espérances démocratiques et pacifiques d'avant 1914, à cette idéologie de l'ancien parti libéral pour lequel le libre-échange, en même temps qu'un moyen de profit, et qu'une nécessité, par là, de la vie commerciale, est encore une philosophie économique, un impérieux devoir de conscience, sinon même de religion. Loin que, contrairement au mot de Talleyrand, l'Angleterre « ne soit dirigée que par ses intérêts », elle ajoute aujourd'hui, au souci déclaré qu'elle prend de ces intérêts mêmes, au sentiment aussi que l'ennemi vaincu est réduit à l'impuissance et que, dans son île que l'invasion n'a point atteinte, elle est définitivement en sûreté, des préoccupations spirituelles, qui sont au centre, et comme le principe même, de son activité politique.

De là, dans l'âme anglaise contemporaine, ce heurt, qui aux yeux non avertis ne laisse pas d'être bien troublant, d'énergies pratiques et morales tout ensemble, cette confusion d'intérêts si âpres et de noble désintéressement, cette synthèse de terre à terre et de sublime, cette difficulté où l'on se trouve de distinguer ce qui se mêle, à tant d'utilitarisme immédiat et efficace, d'idéalisme visionnaire et d'imagination transcendantale. Réunissant, dans son robuste effort, les exigences de son réalisme à ses aspirations vers une sorte de mysticisme humanitaire, l'Angleterre d'aujourd'hui, tout en tenant la main à ce que le vaincu s'acquitte des obligations auxquelles il a dû se soumettre, demeure en même temps attentive au devoir, que lui intime sa conscience, de se montrer généreuse. Fermant les yeux au démenti brutal que la guerre apporta à ses illusions d'antan, elle se laisse reprendre à l'attrait de cette « infernale absurdité » dont parlait Britling, dont elle ne veut retenir que l'idéalisme altier, que le désir, malgré tout, d'améliorer l'âme, en même temps que la condition, de l'humanité. Superposant à son besoin de grandeur et de domination matérielles son désir, tout immatériel celui-ci, d'expansion morale, elle rêve, avec ses poètes, d'une paix où, dans la liberté,

l'amour et la pitié seront au-dessus de la force. Dans sa hâte à reprendre la route, elle ne songe plus qu'à regarder en avant, qu'à réaliser, pour un avenir qu'elle entrevoit prochain, l'idéal qu'ont esquissé ses romanciers doctrinaires tels que Wells et Galsworthy, cet idéal même, tout saturé de tendances morales, que représente la nouvelle génération poétique, un idéal de concorde universelle où la justice ne connaîtra plus le châtiment, ni même la rigueur, où la victoire ne sera que l'aurore d'une paix de bonne volonté qui doit réjouir le cœur de tous les hommes. Ainsi que le proclamait, au lendemain de l'armistice, Robert Bridges, le Poète Lauréat, et le porte-parole indiscuté de tous les poètes d'aujourd'hui, la *Britannia Victrix* qui, autrefois, lança la Liberté, comme une planète radieuse, à travers le monde, et qui aujourd'hui,

> ... throughout that long ordeal
> Dark with horror-stricken duty

a lavé dans la souffrance ses péchés d'inertie et d'orgueil, la Grande-Bretagne triomphante doit tendre le renouveau de ses énergies vers un objet unique :

> Hold mankind in love's alliance !

Et c'est à cette générosité oublieuse, enfin, à cet ardent idéal humanitaire que se propose la majorité de l'Angleterre intellectuelle contemporaine, toute cette avant-garde libérale de l'opinion britannique dont nos poètes ne sont que les patrouilleurs vigilants, qu'il convient de rattacher l'inquiétude méfiante, sinon même les critiques déclarées qu'a suscitées chez nos amis d'Angleterre l'attitude récente de la France. Tout en reconnaissant — faut-il le dire ? — l'ampleur héroïque de notre effort guerrier où sont venues se confondre la patiente énergie de nos armées valeureuses et la tenace résistance qu'opposa à l'agresseur la France entière, l'Angleterre, pour qui la guerre n'a pas été, comme pour nous, une question de vie ou de mort immédiate ; qui, la paix revenue, et ses foyers retrouvés autour de ses mines et de ses usines intactes, a pu se remettre aussitôt à l'ouvrage ; dont la sécurité future enfin ne dépend pas surtout de promesses arrachées de force, et dont la bonne foi est au moins incertaine, l'Angleterre d'aujourd'hui estime inopportunes les garanties que la France, saignante encore, a jugé bon de demander à sa victoire. Elle nous reproche, avec cette franchise que lui permet notre amitié loyale, d'entretenir si vivace en nous le souvenir de nos défaites passées, de cultiver une haine nationale, raciale même, et comme un besoin traditionnel de vengeance. Elle nous blâme de vouloir nous reposer, pour l'avenir, sur des assurances matérielles, voire sur « des murailles et des barrières » autant au moins que sur la parole du vaincu. Elle nous accuse de nous enfermer trop farouchement dans notre deuil et notre gloire ensemble, au lieu de nous élancer délibérement, avec elle, vers le

vaste horizon que vient de découvrir la paix. Elle s'afflige enfin que, jetant notre expérience douloureuse au travers de ses espoirs si candidement confiants, nous fassions ainsi obstacle à la réconciliation de l'Europe, et que, nous dérobant à la tâche, nous la laissions monter, toute seule, la route claire de l'idéal humain.

On sait le retentissement douloureux, auquel est venue s'ajouter, chez certains, l'impression cruelle d'une injustice, qu'a eu en France ce jugement sévère ; et notre étonnement que, de l'ardente solidarité des années passées, ait pu naître une aussi froide incompréhension. La France, sans doute, dont l'effort a été intégral, et qui demeure, après tout, la grande victime de la guerre, ne laisse pas d'éprouver, en même temps qu'une tristesse immense, une poignante fierté devant ces innombrables tombes de la Marne et de Verdun, où s'atteste sa noblesse. Mais, loin d'exalter la lutte et le massacre, loin d'entretenir en elle l'idée de la « gloire militariste », encore moins l'idée d'un « impérialisme annexioniste », elle ne songe, dans la paix qu'il lui reste à gagner comme elle a gagné la guerre, qu'à témoigner le même courage, avec la même ardeur austère et sereine, qui est un des traits essentiels de son génie. Aujourd'hui comme hier, selon le mot d'un de ses plus sincères poètes :

Avec le calme entêtement
Du paysan lorsqu'il laboure
Elle se tait, et sa bravoure
Est comme un mur sans ornement.

Et si elle se sent le droit d'exiger, pour l'avenir, des garanties matérielles efficaces, c'est qu'elle veut se prémunir seulement contre une agression nouvelle, et avant de reprendre, elle aussi, la voie idéale, s'assurer de n'être pas, une fois de plus, assaillie en chemin et violentée. Amie de l'ordre qui, en disciplinant les énergies, leur communique une vigueur décuplée, et comme une souveraine puissance, la France, quand surgirent, sur l'horizon européen, « les ailes rouges de la guerre », était aux travaux de la paix et à la préparation, loin de toute autocratie despotique, de l'entente entre les hommes.

C'est ton crime immense, Allemagne,
D'avoir tué atrocement
L'idée
Que se faisait pendant la paix,
En notre temps,
L'homme de l'homme

s'écriait Verhaeren, dont l'âme, toute de pitié et de ferveur fraternelle, connut, ce jour-là, la révolte. Délibérément, la France s'était faite la vaste maison claire des idées libres, des études méthodiques et désintéressées, de la dignité et de la probité intellectuelle, et comme le foyer ardent des espérances sociales. Avec son goût si sûr à la fois et son esprit agile, avec sa douceur, si délicate

et fière, avec son âme artiste si pensivement affinée, elle était bien cette terre de charme et de sagesse que chantait son ami de toujours, Edmund Gosse :

France! take my hands in those kind hands of thine ;
Like a chill swallow to thy fields I fly!
Warmth, beauty, calm and happiness are mine
When o'er me bends that soft and radiant sky,
When in that vivid atmosphere I sigh —
Sigh, for pure gladness, while my pulses dance
A joyful measure to the praise of France.

Et elle venait de conquérir, par son esprit de justice et de vérité, l'amitié robuste de Rudyard Kipling, du chantre lui-même des instincts belliqueux de l'Impérialisme britannique, qui, en juin 1913, se tournant vers la France, la rivale séculaire « rompue à toutes les infortunes »,

First to follow Truth and last to leave old Truths behind,
France, beloved of every soul that loves its fellow-kind,

évoquait les luttes passées, si courtoises toujours malgré leur acharnement mutuel, « lorsque les peuples s'affrontaient » ; rappelait, afin d'exalter davantage la vertu française, les torts de l'Angleterre, le crime de Rouen; et, sur la loyauté chevaleresque des luttes de jadis, fondait sa confiance en un avenir d'entente inébralable, « cœur contre cœur » :

Listen, count and close again, wheeling girth to girth
In the linked and steadfast guard set for peace on earth !

A un autre égard, la France est trop jalouse des aspirations qu'elle représente traditionnellement dans le monde, elle est trop passionnée elle-même de la liberté de penser et d'écrire pour trouver dans la générosité fraternelle des jeunes poètes anglais d'aujourd'hui rien qui l'offusque. Elle aime mieux se souvenir au contraire que c'est elle qui a donné le jour, au temps de la Révolution, aux idées de solidarité et de fraternité humaine qu'a acclamées l'Europe. Elle se rappelle que c'est elle qui a communiqué à Wordsworth, à Coleridge et à Shelley ce souffle d'espérance sociale qui palpite dans le meilleur de leur œuvre. « La France était debout sur la cime d'heures dorées, et la Nature humaine semblait naître à nouveau », s'écrie le premier, et le second, en termes presque semblables : « Par un seul bonheur victorieux, la France contraindra les nations à être libres, jusqu'à ce que l'Amour et la Joie, regardant autour d'eux, réclament la Terre comme leur bien ». La France n'oublie pas davantage le culte que lui avait voué George Meredith, dont tant de la ferveur vigoureuse survit dans la poésie contemporaine, et qui, en janvier 1871, au pire de ses malheurs, publia cette grande « Ode à la France » où il proclamait, en même temps que la mission bienfaisante et civilisatrice du vaincu, la foi qu'il gardait en sa résurrection.

Or la France, dont l'ardente sagesse est intacte, et la résignation si frémissante de forces vives, ne faillira pas à la mission qui lui a été impartie. Elle se dispose, sitôt qu'elle aura refait sa vigueur et repris haleine, à se lancer à nouveau vers la grande aventure démocratique qu'elle inaugura dans le monde. Elle est la première à comprendre, dès à présent, la beauté du geste qui, au sortir de la nuit terrible, tend à l'ennemi abattu le rameau d'olivier, et à saluer, chez la nation amie, la flamme idéale réapparue, qu'elle alluma elle-même. De même qu'elle a adopté, et comme admis au cercle de sa famille, la fleur de cette jeunesse britannique qui repose aujourd'hui en terre française, elle est heureuse de reconnaître, dans l'élan généreux de la nouvelle poésie d'outre-Manche, le sang de son esprit et de son cœur.

FLORIS DELATTRE.

Les Nouvelles Épreuves du Baccalauréat[1]

Nos lecteurs se souviennent peut-être que dans le numéro de cette *Revue* daté de décembre dernier, était reproduite une lettre adressée au Président de la Société des Professeurs de langues vivantes, au sujet des nouvelles épreuves du Baccalauréat. On y demandait, sans vouloir provoquer aucune modification de ces épreuves, ni même de la date (juillet 1921) à laquelle elles doivent entrer en vigueur, que la faculté de subir l'examen écrit avec la composition libre fût accordée cette année encore aux candidats qui le désireraient — sous la forme d'une option temporaire, destinée simplement à ménager la transition entre l'ancien état de choses et le nouveau.

L'adhésion d'un certain nombre de collègues, dont les noms ont déjà été cités ici [2], avait été facilement obtenue, et deux associations régionales (Lyon et Lille) qui avaient spontanément inscrit la question à leur ordre du jour, avaient voté en faveur de ce vœu, à l'unanimité des membres présents. Moins favorable a été l'accueil qui lui a été réservé par le Comité (central) de la Société des professeurs de langues vivantes, à qui, par esprit de discipline corporative et avant même d'en parler ici, j'avais communiqué mes idées par l'entremise de son Président. Le Comité s'est récusé ; les raisons de cette attitude m'ont été très courtoisement exposées par M. Veillet-Lavallée. Je ne juge par utile de reproduire sa lettre, préférant grouper sous une forme anonyme les objections qui me sont parvenues également d'autres points de l'horizon, et évitant ainsi d'avoir l'air d'opposer l'une à l'autre les réponses curieusement et totalement différentes suivant qu'elles proviennent soit de Paris, soit de la province. Il nous suffit d'y reconnaître le signe, que d'autres viendront bientôt confirmer, que l'indifférence ou la résignation avec laquelle cette « réforme » partielle a été accueillie ne sont qu'apparentes, et que l'opinion des professeurs de langues vivantes est au fond très troublée et profondément divisée.

A dessein, et pour mieux assurer le succès de notre modeste initiative, j'avais évité de soulever la question de fond, en indi-

1. Cet article a été écrit et composé avant que nous ayons reçu la nouvelle que nous publions plus loin. Nous n'y avons rien changé.

2. Et auxquels il faut ajouter ceux de MM. Cazamian (Sorbonne), Servajean, Becker, Beley, Burghard, Robert-Dumas (St-Louis), Dupré (Montaigne). — Sur cinq professeurs de langues vivantes du lycée de Rochefort, quatre nous font savoir « qu'ils approuvent notre démarche et souhaitent vivement qu'elle puisse aboutir. » Signé : MM. Dudin et Garryou, professeurs d'anglais, Foulon et Angelloz, professeurs d'allemand. — Nous profitons de cette occasion pour remercier tous ceux qui ont bien voulu nous écrire.

quant que le Conseil Supérieur s'étant prononcé, le Ministre (ou ses bureaux) ayant ordonné, il n'y avait qu'à appliquer les dernières instructions reçues. Il était trop tard (ou trop tôt) pour provoquer le changement de l'épreuve elle-même ; il était encore temps peut-être d'obtenir un tempérament dans son application. En agissant ainsi, on évitait, à mon sens, d'ouvrir une discussion dangereuse et on réservait l'avenir.

La plupart l'ont compris de la sorte, et volontiers ils ont donné leur approbation à une mesure qui pouvait se réclamer d'un certain libéralisme ; il s'agissait simplement d'obtenir pour des collègues, et surtout pour leurs élèves, des facilités, un traitement équitable en somme. Un peu naïvement, je l'avoue, j'avais cru que la chose ne souffrirait pas de difficultés ; j'avais compté sans certaines préventions et sans les habitudes déjà prises.

En dépit des assurances données, quelques-uns (d'après les échos, d'ailleurs peu nombreux, qui me sont parvenus) ont cru voir dans cette simple proposition une tentative destinée à atténuer l'éclat de ce qu'il leur plaît de considérer comme une victoire, un essai de retarder l'application intégrale et sans ménagements d'un régime qu'ils appelaient de tous leurs vœux. Ceux-là ont donc voté tout bêtement *non*. Il est très possible d'autre part que d'autres, en votant *oui* avec un empressement égal, aient entendu manifester leur opinion sur le fond, mécontents qu'ils sont d'un référendum dont ils nient l'autorité, et l'interprétation ou l'exploitation tendancieuses. On ne saurait empêcher cela. Mais ces derniers, en tous cas, étaient partisans de l'option, et en la demandant, ils ne faisaient de tort à personne.

Un de mes correspondants, tout en me donnant sa voix, m'a vivement reproché la modération de mon langage. Il se rend bien compte que c'est pour moi « le moyen d'obtenir le sursis que je désire », mais il aurait fallu en même temps protester contre « la mesure récemment prise par l'administration avec autant de légèreté que d'injustice, et qui a amoindri, découronné et on peut dire déshonoré notre enseignement. C'est l'avis de tous les bons professeurs que je connais... Aux yeux de beaucoup, vous allez passer pour trop 'modéré' et trop 'libéral'. Vous allez peut-être décourager quelques collègues quand ils liront que vous ne demandez pas au Conseil de se déjuger, qu'il ne s'agit que de faciliter le passage de l'ancien état de choses au nouveau qui n'est pas *discuté*. »

Soulever la question de fond, même incidemment, et quelque opinion qu'on en eût personnellement, c'était aller au devant d'un échec, et sacrifier la faible chance que les élèves actuels de première pouvaient conserver de choisir une épreuve qui leur convînt.

Si on leur refuse le « sursis », alors il sera temps pour les condamnés ou leurs défenseurs de faire appel ou d'entamer la procédure de révision. On saura mieux à quoi s'en tenir, et les respon-

sabilités auront été prises. L'accusation de « légèreté et d'injustice » qu'on formulait tout à l'heure aura trouvé une nouvelle base.

Mais laissons cela, et venons à nos objections diverses, quelques-unes d'un ordre très sérieux, qui m'ont été opposées. On peut les graduer à peu près comme suit :

1. « Pourquoi prendre tant de souci, parce qu'en la dernière année d'études, on va demander, au lieu d'une composition libre, un thème et une version ? Y a-t-il là une telle nouveauté et faut-il y voir tant de différence ? Le thème et la version ne sont-ils pas des exercices recommandés, et pratiqués même depuis longtemps ? Nul besoin d'adaptation, de mesures transitoires. Qui peut le plus, peut le moins (ceci sans doute en parlant de l'idée que la rédaction libre est plus difficile que thème[1] et version). Ce changement est secondaire, et l'essentiel est que rien ne soit modifié à nos habitudes, que rien ne soit changé à notre méthode d'enseignement. » Cela, c'est la vérité officielle, telle qu'elle nous fût révélée il y a plusieurs mois déjà, après l'apparition des circulaires nouvelles.

2. « Prenez garde », a-t-on ajouté ici même, « car votre inquiétude pourrait vous trahir. La méthode directe serait-elle incapable, en un an, d'adapter des élèves à des épreuves de traduction ? Quel aveu ! » Ici encore, on part sans doute de l'idée « qui peut le plus peut le moins ». A première vue, nous dit-on, la version est facile, à qui est déjà en état, non seulement d'écrire, mais de comprendre la langue étrangère. Et, quant au thème, il suffit d'y regarder d'un peu plus près pour s'apercevoir « que la Méthode directe peut et doit y conduire tout aussi naturellement[2]. »

On aurait beau jeu à répondre, mais ce serait engager le débat au fond. Contentons-nous de constater que des esprits, également éclairés et consciencieux, doivent forcément entendre sous le nom de « Méthode directe » des choses bien différentes, et amusons-nous seulement à relever trois jugements, aussi catégoriques l'un que

1. Pour être juste, il ne faut pas perdre de vue que ce raisonnement s'applique au thème dit *d'imitation*. Le diable est que personne n'y pense, sans doute parce que personne ne sait en quoi il consiste. On ne veut y voir que le thème tout court ; et on a ajouté même publiquement que les spécimens qu'il nous avait été donné d'en voir jusqu'ici n'étaient pas faits pour nous éclairer.

2. Voir dans notre précédent numéro l'article de M. Loiseau, *Quelques réflexions sur les réformes du Baccalauréat et de la Licence*. Rien ne saurait mieux montrer que cette *Revue* est ouverte à l'expression de toutes les opinions sincères ; leurs directeurs, en tous cas, en donnent cordialement l'exemple. Quant à l'idée de M. Loiseau, d'instituer une épreuve d'examen différente pour les deux langues, elle est d'une logique trop absolue pour qu'on n'y souscrive pas avec empressement, mais nous croyons personnellement qu'elle n'a que très peu de chances d'être réalisée dans la pratique. Je l'ai défendue autrefois, avec peut-être un peu plus d'espoir que je n'en conserve maintenant ; mais cela me met à l'aise, aujourd'hui que les classes d'anglais se voient recherchées par la majorité des élèves, pour protester comme lui contre l'uniformité des épreuves finales et contre cet accouplement dont les professeurs d'anglais, et d'autres peut-être, souffrent depuis longtemps.

l'autre, dans la correspondance que nous avons reçue :

« Le thème et la version nous ramènent à un régime essayé et condamné. Il s'agit d'en obtenir la suppression (au moins celle du thème) dans le plus court délai possible. »

« Nous ne voulons pas de la version. Nos élèves seraient jugés et classés sur leur français, comme pour la version latine, comme pour la composition française. »

Et enfin, voici l'opinion d'un *adversaire* de l'option, qui s'exprime ainsi : « Les professeurs seraient tenus de mener de front, dans des classes pour la plupart surchargées d'élèves, deux préparations qui, *il faut avoir le courage de l'avouer, s'inspirent de méthodes d'enseignement contradictoires.* »

3. Cette dernière remarque nous fournit une transition toute naturelle pour arriver au groupe des objections d'ordre pratique, à propos de l'application en classe. Si l'option était autorisée, qu'allait-il se passer ? J'avais cru obvier d'avance à toute difficulté en conseillant encore ici la solution qui paraissait la plus libérale, un régime de liberté :

« J'ai aussi entendu alléguer, contre cette suggestion, la crainte de compliquer et de troubler la tâche du professeur de Première. Dans ma pensée, le maître, libre de son enseignement, déciderait lui-même quelle épreuve répond le mieux, selon lui, à la préparation antérieure de la classe dans son ensemble ; ici encore, l'intérêt bien compris des élèves entrerait d'abord en ligne de compte. »

Mais cette liberté a paru à quelques-uns un présent dangereux. Je n'entends pas insinuer que c'est la crainte des responsabilités qui les faisait reculer. Mais, mûs par des scrupules honorables, ils ont dit : « Comment imposer la même préparation à tous les élèves ? » (Je n'ai jamais demandé cela, j'ai parlé de l'ensemble de la classe, admettant les exceptions). « Le droit d'une minorité à travailler soit la rédaction, soit les traductions, est respectable. Il va donc falloir donner deux séries de devoirs ? Quelle complication ! Que de trouble jeté dans la classe ! » Et, sans mâcher les mots, on a objecté en quelques endroits le dérangement des habitudes prises, le surcroît de travail causé au professeur. Personnellement j'aurais cru qu'il n'était pas absolument indispensable au repos et au bonheur du maître de corriger 40 fois le même thème et la même version, et qu'un paquet de 20 traductions tous les quinze jours, alternant avec un paquet de 20 rédactions, (pendant six mois), aurait égayé la tâche austère du professeur de première : *in varietate voluptas.* Je me suis peut-être trompé ; les intéressés, après tout, savent ce qui leur convient le mieux. Et si, quand l'un parle *élèves*, l'autre répond *professeur*, il est difficile de s'entendre...

Mais il y a eu mieux, ou pire. Il serait injuste toutefois de généraliser ; ce ne sont que réflexions individuelles : « Qu'arrivera-t-il si un élève choisit mal ? si d'autres changent d'avis en cours de route ?

Si un élève est refusé au baccalauréat avec une épreuve, ne va-t-il pas regretter de n'avoir pas choisi l'autre, ne doit-on pas craindre qu'il rende le professeur responsable de son échec ? Et les familles ? » etc. Il serait cruel d'insister sur ces « craintes », rares d'ailleurs. Il vaut mieux citer, fût-ce contre soi-même, la réponse nette, condensée, tel un jugement appuyé sur considérants, qui nous est parvenu du Havre.

« Quelles que soient les réserves que nous ayons à faire au sujet de la valeur du thème et de la version comme moyens de contrôle à l'examen ;

« Quel qu'ait été notre étonnement de la brutalité avec laquelle le changement nous a été imposé ;

« Quelle que soit l'inquiétude avec laquelle nous verrons nos élèves aborder des épreuves auxquelles leurs études précédentes ne les ont qu'imparfaitement préparés ;

« Cependant,

« Puisque le changement est un fait accompli ;

« Puisque dans nos classes nous nous sommes efforcés depuis le mois de mars dernier de nous adapter aux nouvelles épreuves ;

« Puisque la tâche des professeurs chargés de langues vivantes en Première deviendrait impossible, attendu qu'il ne pourrait imposer à l'ensemble d'une classe une forme d'épreuves facultatives à l'examen ;

« Puisque réagir contre une réaction n'est pas rétablir une transition omise ;

« Il nous a semblé que nous aurions été tout disposés à signer une pétition en mars dernier ;

« Mais qu'à cette heure, nous préférons nous abstenir. »

La question de *temps* est, je dois le reconnaître, celle qui donne lieu à l'objection la plus sérieuse, et je dois à mes collègues quelques brèves explications. Il n'a pas tenu qu'à moi qu'une solution n'intervînt plus tôt ; l'idée d'un « sursis » m'était venue bien avant la rentrée, mais aux premiers mots, on m'a tout de suite objecté : le Conseil supérieur. Vous allez lui demander de se déjuger à six mois de distance ; réfléchissez et attendez. J'ai donc attendu, recueillant dans l'intervalle des signatures. Puis, j'ai appris que, s'agissant après tout d'une simple mesure administrative à prendre, un arrêté ministériel pouvait y suffire. Le vœu fut aussitôt adressé, remis aux autorités supérieures ; j'eus la bonne fortune de trouver à cet effet le concours de notre représentant au Conseil supérieur, M. Rancès, que j'avais tenu au courant de mes intentions. M. Rancès ne m'avait pas caché les difficultés auxquelles se heurterait probablement leur réalisation ; mais il offrait de se faire le défenseur impartial d'une pétition présentée par un groupe de ses collègues. Pour des raisons purement accidentelles, la réponse de l'administra-

tion ne put être donnée pour la rentrée de janvier, et la question va être, après tout, soumise à l'examen de la section permanente du Conseil supérieur.

G. CAMERLYNCK.

P. S. — *Nous sommes informés que la section permanente du Conseil supérieur de l'Instruction publique a émis un avis favorable à l'option demandée, et que le Ministre a adopté cet avis. Il y a donc tout lieu de croire que la nouvelle en sera bientôt officielle, et sans doute communiquée de suite au personnel par voie de circulaire.*

Malgré la date tardive à laquelle elle paraîtra, nous sommes convaincus que cette décision raisonnable et libérale sera accueillie avec satisfaction par la grande majorité de nos collègues, et de leurs élèves, à qui elle apporte des facilités dont ils restent libres de profiter. Nous espérons que tous, y compris ceux qui n'étaient pas de notre avis, nous pardonneront le trouble passager qui pourra se produire dans leurs classes ; ceux qui en subiront quelque gêne en prendront plus aisément leur parti, s'ils songent qu'il n'eût pas été juste de priver d'autres collègues de la liberté qu'ils réclamaient. Et si enfin il se trouve encore quelqu'un pour se plaindre que nous arrivions si tard, la réponse sera facile : il était loisible à tout intéressé de prendre les devants ; et si l'on a agi ici, en fin de compte, c'est parce que personne ne paraissait se soucier de prendre une initiative. Nos jeunes collègues, à qui il convient de faire confiance, savent pourtant bien que s'ils ont une cause juste à défendre, un régime nuisible à combattre, ils n'ont qu'à élever la voix, et ils seront entendus.

G. C.

L'épreuve écrite au Brevet Supérieur

Tout en étant rédigé à part, cet article fait suite au précédent. Il est provoqué par une preuve nouvelle, et toute fraîche, de l'hostilité de certains milieux à l'égard des langues vivantes ; le coup nous vient cette fois de la direction de l'enseignement primaire au Ministère de l'instruction publique.

On sait qu'une grande pensée a inspiré une série de réformes dont quelques-unes sont déjà décidées pour ce qui regarde les écoles primaires supérieures et les écoles normales [1], mais qui demandent

1. Voir la Chronique universitaire de notre dernier numéro. On nous a reproché à ce propos d'avoir donné en passant une note pessimiste, alors qu'il n'y avait rien de changé aux horaires des langues vivantes. Ce n'est pas faute cependant aux ennemis que semble compter notre enseignement si son élimination de l'enseignement primaire n'a pas été amorcée en tâchant de le rendre facultatif. L'esprit est resté le même, et la preuve n'a pas tardé à en être faite.

à être continuées et parachevées en ce qui concerne les examens et les sanctions. Un projet de réorganisation du Brevet supérieur va être immédiatement soumis à l'approbation du Conseil Supérieur, qui est convoqué pour le 22 janvier. Et c'est comme toujours au dernier moment que se révèlent les intentions de l'administration. Cette fois, c'est *la suppression pure et simple de l'épreuve écrite au Brevet Supérieur* qui est en projet, et qui sera bientôt décidée, si l'on n'y fait obstacle.

Nous n'essaierons pas d'expliquer le mécanisme de la réforme, faute de temps et de place. Encore faudrait-il pouvoir se représenter ce qu'elle signifie. *Le Temps*, lui-même, d'hier (19 janvier) semble trouver quelque embarras à comprendre la réforme et à la justifier. Ce sont les seuls renseignements que nous ayons :

« Nos lecteurs se rappellent l'article de la loi de finances voté par « la précédente Chambre : « A partir du 1er octobre 1923, nul ne « pourra entrer dans l'enseignement primaire s'il n'est pourvu du « brevet supérieur et s'il n'a subi un stage d'une année au moins « dans une école normale. » En conséquence, le régime des écoles normales primaires fut modifié par le Conseil supérieur à sa dernière session. Il s'agit maintenant d'adapter le brevet supérieur à cette réforme. L'examen se passera à la fin de chacune de leurs trois années pour les normaliens ; il pourra se passer en une, deux ou trois fois pour les non-normaliens. Constituant comme une série d'examens de passage pour les premiers, il est surtout fait pour eux et d'après leurs programmes. Comme l'enseignement des écoles normales, il s'adapte aussi aux besoins régionaux ; les futurs instituteurs ruraux devront par exemple choisir la composition d'agriculture, les futurs maîtres des villes la composition des sciences appliquées à l'industrie. Quant au certificat d'aptitude pédagogique, qui confère le droit à la titularisation, il ne comporte plus d'épreuve écrite et se réduit à une épreuve pratique, épreuve complémentaire du brevet supérieur. Plus de commission départementale, plus de session unique pour décerner un certificat, mais autant de petites commissions et de sessions que de candidats. Tout cela paraît ingénieux, assez compliqué ; et, comme il est dit dans l'exposé des motifs, si l'on tend à éviter le « bourrage », on s'éloigne sensiblement des traditions. Ce sont peut-être beaucoup d'examens ou de fragments d'examens qui mobiliseront beaucoup d'examinateurs. »

Prévenu à la onzième heure, le Comité de l'Association des Professeurs de Langues vivantes s'est réuni d'urgence et a aussitôt adopté la résolution suivante, qui nous est communiquée :

« Le Comité de l'Association des Professeurs de Langues vivantes de l'Enseignement public, réuni au lycée Montaigne le 13 janvier 1921, après avoir pris connaissance du projet de décret modifiant l'examen du Brevet Supérieur, proteste énergiquement contre le

projet de suppression de l'épreuve écrite de langue vivante au Brevet Supérieur.

« Et regrette que cette mesure soit proposée sans consultation préalable du personnel enseignant. »

Cette protestation sera adressée, pensons-nous, aux membres du Conseil Supérieur, et notre délégué, qui représente les intérêts moraux de notre enseignement tout entier, saura les défendre comme il convient. Car ici il ne s'agit plus d'une simple modification apportée à la nature d'une épreuve, sur la gravité ou les conséquences de laquelle on peut différer d'avis ; ce qui est en jeu maintenant, c'est la suppression d'une partie importante d'un examen, d'une sanction sérieuse et éliminatoire, dont la disparition porterait un préjudice considérable à notre enseignement.

Espérons que les autorités supérieures, qui se sont montrées si prêtes à faire état d'un référendum encore contesté dans l'enseignement secondaire, tiendront compte d'une protestation qui, par la voix de son Comité, exprime les sentiments du personnel tout entier.

G. C.

Cet article, lui aussi, comporte une suite. On nous fait savoir qu'une épreuve écrite a été maintenue au Brevet supérieur, mais qu'elle prendra désormais la forme d'une version. Tel est l'avis qui a été émis par le Conseil supérieur de l'Instruction publique au cours de la présente session.

Nous ne connaissons pas les détails de la discussion, qui a été assez vive, paraît-il, ni les raisons qui ont déterminé le choix de cette nouvelle épreuve, qui se rapproche pour moitié de celle qu'on va inaugurer bientôt au baccalauréat. Mais une explication est apportée par la circulaire suivante qui nous est communiquée et que nous reproduisons à titre de document. Elle a été adressée d'urgence aux membres du Conseil supérieur par M. Veillet-Lavallée, au nom du Comité qu'il préside.

Paris, le 18 janvier 1921.

Le Comité de l'Association des Professeurs de Langues Vivantes de l'Enseignement public n'a pu se défendre d'une émotion mêlée de surprise en apprenant, le 13 janvier, qu'un projet de décret ayant pour effet de supprimer l'épreuve écrite de langue étrangère au *Brevet Supérieur* venait d'être distribué aux membres du Conseil Supérieur de l'Instruction Publique, pour venir en discussion au cours de la session qui s'ouvre le 20 courant.

Nous estimons, en tout état de cause, qu'une mesure aussi grave et que rien ne permettait de prévoir, aurait dû être précédée d'une étude approfondie de la question et d'une enquête largement ouverte, où toutes les opinions, toutes les conceptions, toutes les compétences auraient pu se faire entendre.

Nous prions les membres du Conseil Supérieur de vouloir bien remarquer que des jeunes gens et des jeunes filles, en nombre considérable, dans toute la France, passent le Brevet Supérieur, non pas pour

devenir instituteurs et institutrices, mais en vue de posséder une attestation de culture, à la fois théorique et pratique, qui leur permet d'aborder des carrières commerciales, industrielles ou administratives où une langue vivante est indispensable ;

Que toute étude dont l'unique sanction se trouve dans la seconde partie (oral) d'un examen, est toujours négligée et que, par suite, il y aura diminution des connaissances linguistiques dans de nombreux centres à une époque où, plus que jamais, les relations intellectuelles et économiques se développent avec les pays étrangers ;

Que si un examen oral est indispensable pour vérifier la connaissance pratique d'une langue et la bonne prononciation des aspirants, seule une épreuve écrite donne les précisions nécessaires sur la culture intellectuelles, grammaticale et littéraire du candidat ;

Qu'une des conséquences de la mesure, si elle est adoptée, serait de diminuer gravement la dignité de l'enseignement des langues vivantes et sa valeur éducative ;

Qu'une autre en serait de tarir le recrutement des candidats et des candidates au Certificat d'Aptitude à l'Enseignement des Langues Vivantes dans les Ecoles Normales et Primaires Supérieures et, par suite, le recrutement du personnel enseignant de ces établissements.

Les observations qui précèdent ont conduit le Comité de l'Association des Professeurs de Langues Vivantes à prendre la résolution suivante :

« Le Comité de l'A. P. L. V., réuni le 13 janvier 1921 au siège social « (Lycée Montaigne), proteste contre le projet de suppression de l'épreuve « écrite de langue vivante au Brevet Supérieur,

« Et regrette que cette mesure soit proposée sans consultation préa- « lable du personnel enseignant. »

L'Association, si elle avait été appelée à examiner la réforme, en eût fait l'objet de discussions en commun et de réunions pédagogiques, comme elle en organise pour étudier toutes les questions qui touchent à notre discipline. Pris au dépourvu, le Bureau ne peut présenter de solution délibérée en assemblée générale, ni de conclusions définitives et officielles.

Toutefois, il est permis de déduire d'enquêtes préalables et d'opinions exprimées par de nombreuses personnes autorisées, que la majorité serait favorable au remplacement des questions en langue étrangère par une *version suivie de questions se rapportant à son texte.* C'est l'épreuve qui se pratique depuis de longues années au *Brevet d'Etudes Primaires Supérieures.* Elle donne toute satisfaction. Pour le *Brevet Supérieur,* il conviendrait, semble-t-il, de choisir un texte plus difficile, plus littéraire et des questions d'un caractère plus élevé.

Enfin, une telle sanction serait le couronnement naturel des études faites par les futurs instituteurs et institutrices à *l'Ecole Normale,* suivant les directives données par le Conseil Supérieur dans sa dernière session : « *Arrêté* du 18 août 1920 : Ecoles Normales, Langues Vivantes ; *Devoirs : Versions* ; courts résumés en langue étrangère de texte expliqués en classe » — « *Instructions officielles* du 30 septembre 1920 : Pourquoi veut-on qu'il (l'instituteur) l'étudie (la langue étrangère) ? C'est pour lui permettre d'élargir son horizon et de perfectionner sa culture. La langue qu'on doit lui enseigner, c'est donc la langue littéraire plutôt que la langue usuelle. Et la méthode qu'on doit suivre, c'est la lecture et la traduction plutôt que la conversation ».

NOTES & DOCUMENTS

Soutenances de Thèses

1° STRASBOURG. — M. J.-M. Carré, chargé de cours de littératures modernes comparées à l'Université de Lyon.

Le 20 novembre 1920, au Palais du Rhin (ancien Palais Impérial), nouvellement inauguré, avait lieu la première soutenance de thèses pour le doctorat ès-lettres à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. M. Carré, maître de conférences de littérature comparée à la Faculté des Lettres de Lyon, présentait ses thèses sur les sujets suivants : *Gœthe en Angleterre* et *Bibliographie de Gœthe en Angleterre.* Le jury était composé de MM. Pfister, doyen de la Faculté des Lettres ; Baldensperger, rapporteur ; Lichtenberger, professeur à la Faculté des Lettres de Paris ; Koszul, professeur de littérature anglaise à l'Université de Strasbourg ; Pariset, professeur d'histoire moderne ; Spenlé, professeur de littérature allemande contemporaine.

M. Pfister, doyen, rappelle les états de service universitaires et militaires de M. Carré, lecteur à Halle, conférencier à Londres, pensionnaire de la Fondation Thiers, officier interprète. Il est heureux de constater que la première thèse soutenue à Strasbourg porte sur Gœthe, représentant de cette large culture humaine et classique en Allemagne, dont nul ne songe en France à contester la valeur éducative. Puis il donne la parole à M. Carré lui-même.

En une improvisation brillante et qui est écoutée avec le plus grand intérêt, M. Carré fait l'exposé de sa thèse et il indique les raisons qui l'ont obligé à limiter son sujet (il ne suit Gœthe en Angleterre que jusqu'au milieu du siècle, vers 1855), à limiter aussi l'étendue de ses recherches en Angleterre, interrompues pendant la guerre. Il montre la valeur sociale d'une enquête de ce genre pour l'étude comparée des deux civilisations, anglaise et allemande.

En raison de l'étroite connexité des deux thèses, le jury décide de les comprendre dans la même discussion. M. Baldensperger, rapporteur, fait un grand éloge des qualités dont témoigne le travail de M. Carré, si manifestement inspiré de sa propre étude sur *Gœthe en France,* et il évoque le souvenir de leur prédécesseur commun à la Faculté des Lettres de Lyon, Edgar Quinet, qui passa son doctorat ès-lettres à Strasbourg, au début de l'année 1839 et s'y fait applaudir. Il signale bien des lacunes dans la documentation que la guerre n'a sans doute point permis de combler, qu'un nouveau séjour en Angleterre aurait fait disparaître. Des travaux américains sont ignorés ; les « conversations » de certains écrivains auraient dû, aussi bien que d'autres témoignages, être rapportées (Byron cité par Coulman, Carlyle par Rio, etc.) Les Allemands en Angleterre, Mme de Staël à Londres sont des agents éventuels de diffusion Goetienne dont il est trop peu fait état. Enfin la bibliographie, qui devrait être le commode répertoire auquel on se référerait

pour tout point douteux, n'est pas, matériellement, présentée comme il faudrait. Par contre, la manière d'ordonner les matériaux recueillis fait de la thèse principale un livre d'idées, une allègre et intelligente construction qui s'élève au dessus du détail simplement catalogué. C'est là un rare mérite. On regrette simplement que les choses se passent trop dans une sorte d'Empyrée des créations littéraires, sans suffisant arrière-plan social. Quant aux conclusions auxquelles aboutit M. C., elles semblent justes en général. Juste sa défense de Gœthe contre les adversaires mal informés ; équitable le degré d'action qu'il lui concède dans le cas de Byron, de Shelley. Mais est-il juste de désigner H.-C. Robinson comme « un précurseur de Carlyle » ? Est-il inutile de remarquer combien, dans un cas à étudier spécialement — celui d'*Ernst Maltravers* et d'*Alice* de Bulwer — l'anglais moyen s'écarte de ce qu'il croit être une transposition exacte et philosophique au point de vue de Gœthe ? Si bien que, dans les conclusions, on aurait bien admis une place spéciale faite à l'Ecosse, et pour l'Angleterre même l'indication de l'incompatibilité, latente ou avouée, avec Gœthe. Carlyle n'a pas suffi pour rassurer à fond et pour toujours des scrupules de moralité et l'inquiétude que semble faire naître en Angleterre toute tentative trop poussée d'intellectualiser la vie. Cette remarque s'ajouterait aux observations si justes que l'auteur formule à la fin de son livre.

M. Koszul, professeur de littérature anglaise, rend hommage au « courage allègre » qui rend cette étude si agréable à lire. Il trouve le livre de M. Carré extrêmement « débrouillard », dans le bon sens du mot, c'est-à-dire qu'il débrouille une énorme matière. Il reprend ensuite les grandes divisions du livre — la période de 1780 à 1830 (période d'hésitation) — la période de 1820 à 1840, avec Carlyle, qui est celle de l'avènement des « certitudes morales » — et la période de 1825 à 1855, qui s'étendrait « de l'interprétation de Carlyle à la compréhension de Lewes ». — Pour la première période il eût aimé une vue d'ensemble plus nette qui eût permis de baptiser cette première partie « Gœthe dans le romantisme anglais ». — Pour la seconde période il eût souhaité de voir discuter les jugements émis par les critiques allemands sur le rôle de Carlyle dans cette histoire de l'influence de Gœthe en Angleterre. Oui ou non Carlyle a-t-il « fait grand tort » („ *grossen Schaden zugefügt* “ à l'intelligence et à l'appréciation de Gœthe en Angleterre, comme l'a dit sans ambage M. Kellner dans son histoire de la littérature anglaise (p. 152) ? Pour la 3me partie, M. Koszul reconnaît que l'influence de Gœthe est plus difficilé à saisir, mais il aurait voulu voir cependant l'empreinte dont elle a marqué ce renouveau d'intellectualisme indépendant qui est un des aspects de l'Angleterre victorienne. Il loue dans l'ensemble le relevé minutieux des retentissements divers que l'œuvre de Gœthe a connus chez presque tous les grands poètes, chez nombre de romanciers, de critiques, voire de dessinateurs anglais. Mais il signale de grandes lacunes dans la Bibliographie. Il s'étonne que M. C. n'ait pas songé à consulter des livres aussi universellement connus des anglicistes, tels que le *Cambridge History of English Literature* ou le *Survey of English Literature 1780-1830* du professeur Elton où M. C. eût pu glaner des indications intéressantes. Il eût préféré à la disposition adoptée par l'auteur, et qui reproduit les divisions de la grande thèse, une simple énumération chronologique qui eût mieux dessiné la courbe de la vogue de Gœthe en Angleterre.

M. Henri Lichtenberger, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, qui a bien voulu prêter son concours à cette première soutenance de thèses à Strasbourg, a fait une critique très pénétrante des « jugements de valeur » portés par M. C. sur les interprétations de Gœthe par Carlyle et par Lewes. L'auteur semble admettre que la *Vie de Gœthe* par Lewes soit un terme définitif, un aperçu quasi objectif, éminemment compréhensif de cette grande destinée. Sur quoi M. C. fonde-t-il une pareille appréciation ? Sur une interprétation personnelle de Gœthe ? Il eût dû nous l'exposer et la motiver. Sur les résultats de la „ Gœtheforschung " en Allemagne ? Mais il semble ignorer les travaux les plus récents qui, en particulier sur le « dionysisme » de Gœthe, présentent des idées qui se rapprochent au fond beaucoup plus de l'interprétation de Carlyle que de celle de Lewes. M. Lichtenberger insiste sur l'inconvénient qu'il y a à donner en quelque sorte des « notes » aux interprètes anglais de Gœthe sans faire précéder ces appréciations d'une discussion sur la valeur des critères adoptés.

M. Pariset, professeur d'histoire moderne, regrette que la *Bibliographie* n'adopte pas de plus strictes règles, ne porte pas l'indication des formats, du nombre de pages, des maisons d'édition, etc. D'autre part l'exposé fait trop souvent abstraction des circonstances historiques et sociales. Les événements de la littérature semblent se passer dans un milieu tout à fait à part, en dehors des grands évènements de l'histoire, et les rares concordances établies par l'auteur ne sont pas toujours heureuses.

M. Spenlé, professeur de littérature allemande contemporaine, félicite M. Carré d'avoir écrit un livre " vivant ", d'avoir compris que la littérature est avant tout « une interprétation de la vie », et non une simple curiosité d'érudit. Il signale quelques petites inexactitudes dans l'interprétation des textes allemands. Il regrette que le problème religieux, si important à propos de *Faust* — en particulier la grande opposition entre Luther et Calvin — n'ait pas été creusée davantage à l'occasion du parallèle établi entre Gœthe et Carlyle. Il est frappé aussi de ce fait que, sur le fond même du débat, lorsqu'il s'agit de déterminer l'influence émanant d'un Gœthe, les anglicistes renvoient la balle aux germanisants, comme inversement les germanisants la renvoient aux anglicistes, en sorte qu'on pourrait se demander si des études de littérature comparée telles que celle-ci, qui consisteraient à promener successivement Gœthe, Schiller, Herder, Nietzsche, etc., à travers les différentes littératures étrangères, constituent vraiment un Tout, et si elles resortissent à une méthode de recherche nouvelle et à une discipline spécialisée.

La séance est levée, et après une courte délibération le jury rentre dans la salle. M. Carré est déclaré digne du grade de docteur ès-lettres avec mention *très honorable*.

J.-E. Spenlé.

2° PARIS. — M. Pitrou, professeur au Lycée Malherbe, chargé de conférences à la Faculté des Lettres de Caen, (15 décembre 1921, à 1 h.).

I. Thèse principale : *La Vie et l'Œuvre de Theodor Storm* (1817-1888). Jury : MM. Seignobos, Andler, Basch.

M. Seignobos, président donne la parole au candidat, qui expose comment l'absence de toute monographie complète sur Storm, depuis le

livre de Schütze, ancien et succinct, et les 2 volumes de Gertrud Storm, simple chronique familiale, l'a amené à entreprendre son livre. Il énumère ensuite les avantages de la méthode « évolutive » qu'il a préférée à « l'essai psychologique », moins explicatif, plus artificiel et incomplet. Il s'attache surtout à justifier la façon dont il a rendu compte de chaque nouvelle, « par le dedans » afin de dégager les traits d'une affabulation souvent nébuleuse et de souligner le constant symbolisme de Storm. Il termine par quelques mots sur les insuffisances, inévitables, de sa bibliographie.

M. Basch retrouve chez son ancien élève les qualités artistiques et poétiques, dit-il, qu'il appréciait jadis et lit, à l'appui, un passage où M. P. décrit le paysage du Sleswig. Par contre si l'auteur a « une âme », il a versé dans une minutie excessive, toute germanique ; il n'a pas su faire abstraction de son jeu de fiches ; sa construction manque de vigueur. Enfin, il ignore « ce que c'est que la nouvelle » ; il fallait donner ici l'esthétique du genre. Malgré tout, M. Basch votera très « honorable ».

M. Andler, rapporteur, se sépare de M. Basch sur bien des points : il admet la méthode employée ici, sans méconnaître ce qu'il y a, en effet, d'un peu « allemand » dans l'exécution. Mais il rend hommage au travail considérable, à la lecture très vaste dont témoigne l'ouvrage de M. P., qui nous apporte la monographie solide que nous espérions sur St. Il estime, quant à lui, que M. P. a su mettre en relief la conception stormienne de la nouvelle, si neuve qu'il faut, pour la retrouver en France, aller à des écrivains d'hier, comme Charles-Louis Philippe. M. Andler demande au candidat quelques précisions sur l'« ibsénisme » de St., qui apparaît dès " Immensee ". Le candidat apporte la certitude que St. n'a jamais lu Ibsen : il y a coïncidence, explicable peut-être par les origines quasi scandinaves de St. M. Andler passe ensuite à quelques critiques de détail : signes par trop abrégés, absence d'un tableau chronologique des nouvelles et des faits biographiques principaux, bibliographie par trop massive, réunissant des ouvrages trop dissemblables. Il eût souhaité plus accentuée l'opposition entre les deux groupes de caractères stormiens : âmes de lumière et âmes de ténèbres ; c'est la classification d'Eichendorff. Il assure, en conclusion, le candidat de toute son estime et de son amitié.

M. Seignobos, président, apprécie l'introduction qui ouvre le livre et qui montre dans quelle mesure l'homme est le produit du sol qui l'a vu naître. Par deux fois, M. P. a ouvert une fenêtre sur l'histoire : il est peut-être remonté très haut en allant jusqu'à 1830 pour relater les événements de 48 ; sa méthode est plus sûre lorsqu'il insère, avec une certaine adresse, le récit de la guerre de 64 et de l'annexion prussienne dans sa trame biographique. Après quelques observations sur le caractère « impolitique » de l'Allemand et son respect béat des « têtes couronnées », la séance est suspendue à 4 h. 40.

II. Thèse complémentaire : *Le Travail de « Polissage »* dans les *Nouvelles de Th. Storm*. Jury : MM. Seignobos, Lévy-Brühl, Lichtenberger, Rouge.

M. H. Lichtenberger, rapporteur, regrette que le candidat n'ait pas résumé en une préface les idées qu'il vient d'exposer sur les principes

suivis par St. lors du « polissage » de ses nouvelles : obtention d'une netteté ou d'une fluidité plus grandes, souci constant de l'euphonie, du rythme, du « Duft ». Il se rend compte des raisons qui ont obligé M. P., lié par une promesse au prêteur des manuscrits, à morceler son travail en tranches artificielles, au lieu de nous donner, soit le texte lui-même à ses divers états, soit l'appareil critique comme M. P. l'a fait pour « Waldwinkel ». Après quelques observations de détail, il insiste sur deux points : pourquoi avoir choisi comme base le texte de 1878, publié 10 ans après la *mort* de St. ? pourquoi n'avoir pas mis devant chaque variante, quand il y a lieu, la désignation du ms. où elle figure ?

M. Lévy-Brühl reproche au candidat d'avoir intitulé « Bonnes feuilles » des épreuves qui n'étaient nullement définitives, puisque St. y a souvent introduit des corrections, celles-là mêmes que M. P. a réalisées. Ensuite, n'y a-t-il pas, parmi les corrections indiquées comme « retouches » de St., de simples rectifications d'erreurs typographiques ?

M. Rouge félicite M. P. de son travail patient et, dans une certaine mesure, utile. Il s'associe aux critiques de M. H. Lichtenberger ; il eût voutu une étude plus poussée du rôle du *temps* chez St. : par ex. de l'alternance entre parfaits et prétérits. Il a essayé, pour lui, sur une page du « Schimnelreiter », une étude du vocabulaire de St. qui l'a conduit à des observations intéressantes.

La séance est levée à six heures vingt-cinq. Le jury revient aussitôt après et déclare M. Pitrou digne du grade de docteur ès lettres avec mention *très honorable*.

Un Bilan de notre Enseignement des Langues Vivantes depuis 1902.

Sous ce titre, M. G. Varenne, professeur au lycée Condorcet, publie dans la *Revue Universitaire* de décembre une mise au point des articles qu'y avait donnés, en octobre-décembre 1919, M. M. Cahen, professeur d'allemand au lycée de Valence. Déjà, dans cette même *Revue Universitaire* d'avril 1920, notre collègue, M. G. Maillan, professeur d'anglais au lycée de Toulon, s'était attaché à montrer — *la Méthode directe et l'anglais*, mais les professeurs de langues méridionales y remarquent d'intéressants et fort constats sur leurs langues, l'italien (l'espagnol, éternelle Cendrillon, n'y était cité, p. 272, que par conscience) surtout — que les généralisations du professeur de Valence étaient « excessives » encore qu'intrépidement formulées, que « certaines de ses critiques » lui semblaient « porter à faux » et, enfin, que « la plupart de ses suggestions d'ordre pratique » représentaient, pour lui, « un très grave danger ». Elégamment, sans trop insister, M. G. Varenne revient à la charge et aura sans doute convaincu ceux qui ne l'étaient point déjà, que toute l'argumentation de M. Maurice Cahen reposait sur ce vieux sophisme que les scolastisques — bons logiciens, encore que médiocres savants — appelaient déjà *transitus de genere ad genus*. De ce que M. Cahen, en effet, obtint tels ou tels résultats dans un enseignement, il en concluait, avec une intrépidité véritablement remarquable, qu'il devait en être

de même pour le reste de ses collègues, dans les divers lycées, ou collèges, de France. C'est là ce que M. Varenne, doucement ironique, appelle, p. 366, « enfoncer des portes ouvertes. » N'imitons pas cette méthode — qui n'a rien de commun avec celle dite « directe » — et contentons-nous d'avoir signalé à ceux de nos collègues qui l'auraient ignorée la judicieuse et lumineuse mise au point de M. G. Varenne...

CAMILLE PITOLLET.

Le Français et l'Anglais langues internationales

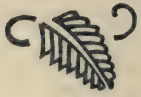
Tel est le titre d'un article — traduit en anglais par le Dr. Thomas Quayle — publié par M. G.-L. Tautain dans *The New World*[1], édition anglaise — d'ailleurs distincte de l'édition française — de la si vivante, documentée et copieuse Revue : *Le Monde Nouveau*. M. G.-L. Tautain, qui en est devenu le très compétent rédacteur en chef, après en avoir été le secrétaire général, se montre, dans cet article, fort bien documenté et, d'ailleurs, a eu soin de donner la bibliographie essentielle de cette question, toujours passionnante — puisque c'est d'elle, en somme, que dépend, très certainement, en grande partie, l'avenir du monde — et toujours actuelle. Au fond, le problème de la, ou des langues internationales implique, puisque le fait matériel de leur existence est là, celui des idiomes artificiels. M. G.-L. Tautain écarte celui-ci sur des considérants que nous avions, nous-même, dans un discours de distribution de prix du lycée de Saint-Brieuc en 1909[2] et qui seront aussi, longtemps encore du moins, ceux de tout esprit cultivé, en dépit des *graffiti* dont les fanatiques partisans de l'*esperanto* décorent les murs de Paris, en attendant que ceux de son succédané, l'*ido*, les couvrent d'un charbon plus frais. Mais les raisons patriotiques qui, devant l'impossibilité pratique actuelle d'implanter, de façon autre que sporadique, aucun idiome artificiel dans l'univers civilisé, décidaient M. G.-L. Tautain en faveur d'un syndicat amical de l'anglais et du français pour faire face au bloc germanique reconstitué de demain, qui, naturellement, s'opposera à la prédominance mondiale de toute langue qui ne serait pas l'allemand, ces raisons étant en fonction des contingences politiques, ont malheureusement subi les variations éprouvées par ces dernières depuis le commencement de cette année 1920. Et il en résulte que « la partie est remise ». Provisoirement, à coup sûr, car il faudra bien qu'un jour ou l'autre le bon sens triomphe des chauvinismes nationaux et que, d'une façon ou d'une autre, l'on règle cet effrayant *puzzle* des langues de culture multiples. Alors pourquoi ne pas se décider tout bonnement pour le français ? Un français simplifié orthographiquement, d'abord, et rajeuni aussi dans sa syntaxe, émondé de quelques superfétations, qu'il traîne à la façon

1. Vol. II, nos 9 et 10 (février et mars 1920), pp. 204-209 et 385-390. Aux pp. 391-392 ont été imprimées les lettres de MM. W. L. George et Charles Marriott.

2. Imprimé à Saint-Brieuc, chez Francisque Guyon, rues Saint-Gilles, 4, et de la Préfecture, 18.

d'un poids mort ; bref : remis au point grâce à ce « *renouvellement nécessaire des méthodes grammaticales* » que prêche M. le Doyen F. Brunot dans la *Revue Universitaire*. A la suite du second article de M. G.-L. Tautain, nous avons lu avec un vif plaisir deux lettres de MM. W. L. George et Ch. Marriott, où l'assentiment inconditionnel est donné à notre langue. M. W. L. George déclare : « *I am, on the whole, in favour of French : English seems unsuitable because it has not the tradition of French as the language of a cultivated person.* » Et M. Ch. Marriott, à son tour, de dire : « *Certainly, in all matters needing clearness and precision of statement, French is best adapted to serve as a universal means of communication.* » Alors, faut-il laisser faire les choses ? Mais les « choses » ne font rien d'elles-mêmes. Qui entreprendra donc la nécessaire croisade ? C'est là le point délicat. L'essentiel serait, d'abord, d'intensifier sur le monde notre rayonnement intellectuel ; de nous imposer par l'éclat de nos lettres, de nos sciences, de nos institutions ; de reprendre ce premier rang à la tête de la civilisation qui fut sans doute nôtre naguère, mais qui risque fort, si l'on n'y prend sérieusement garde, d'être gravement compromis par un système de myopie gouvernemental déplorable et d'obcécation nationale plus dangereux encore. Non qu'il n'y ait pas, chez nous, une excellente élite de bons esprits et fort clairvoyants. Mais leur effort est noyé dans le trouble courant d'un matérialisme à courte vue, dont — et c'est là ce qui doit donner à réfléchir aux patriotes — il ne nous semble pas que la jeunesse des écoles — cette France de demain — se soucie, ni peu, ni prou, de se libérer, au profit d'une culture désintéressée, largement humaine et, en définitive, selon nos traditions séculaires les plus glorieuses. Nos collègues de langues vivantes, qui ont tant à lutter — encore que ces luttes rappellent un peu parfois celles du légendaire camp d'Agramant — pour que ne soient pas fermés aux élèves de l'enseignement secondaire ces jours du dehors que l'étude des idiomes étrangers apporte avec elle aux cerveaux en formation, seraient-ils par hasard d'un avis différent du nôtre ? Nous souhaiterions, certes, de nous tromper dans ces pronostics un peu sombres. Non que nous désespérions de la France, qui a passé, au cours de son histoire, par d'aussi graves crises que la présente... Mais quand la situation extérieure générale a-t-elle été aussi angoisante qu'aujourd'hui et si incertain l'avenir de l'univers civilisé ?

CAMILLE PITOLLET.



BIBLIOGRAPHIE

MAURICE MURET. — **La littérature allemande pendant la guerre.** Paris, Payot, 1920, 7 fr. 50.

M. Maurice Muret déclare avec raison, dans sa préface, que la littérature allemande de guerre n'a révélé aucun auteur de génie, que même elle n'a donné aucune œuvre marquante. Mais il est intéressant de voir quelle a été, pendant la tourmente, l'attitude des auteurs allemands les plus connus. « L'intérêt qui s'attache à leurs écrits est d'ordre psychologique plutôt que littéraire », ainsi que le remarque encore M. Muret avec beaucoup de justesse. Et voici le résultat de cette enquête psychologique, tel que M. Muret l'expose lui-même. « Les littérateurs allemands ont participé à l'aberration générale, à quelques rares exceptions près. Encore ces exceptions ne se sont-elles guère produites et plus encore affichées que depuis les journées révolutionnaires du mois de novembre 1918. Le Manifeste des quatre-vingt-treize intellectuels, publié au mois d'août 1914, avait rempli d'horreur le monde civilisé. Il donnait malheureusement une image exacte de l'état d'âme des lettrés allemands.» « La pitié douloureuse qui anime le roman de Clara Viebig, la sincérité de la confession maternelle de Hans von Kahlenberg, l'âpreté satirique du roman vengeur de Heinrich Mann, projettent à peine quelques rayons lumineux dans ces ténèbres morales. Mais on apprécie d'autant plus ces œuvres vraiment humaines que tout le reste est aux antipodes de l'humanité, c'est-à-dire cruellement pangermaniste ».

On ne saurait résumer mieux que M. Muret ne l'a fait ainsi lui-même, l'impression qui se dégage de son ouvrage. Impression qui n'est que trop bien fondée sur l'analyse des œuvres. Il faut lire les chapitres sur Mme Heine, Mme Gabrielle Reuter, Mme Lambrecht, sur Frenssen, Stefan George et Max Dauthendy. Mais il faut lire surtout les pages si instructives sur les deux frères Mann, sur Clara Viebig et Max Harden. L'opposition des deux Allemagnes en présence actuellement ne saurait être mieux marquée que par celle des deux frères Thomas Mann et Heinrich Mann ; l'un, esprit européen et observateur satirique de la bourgeoisie avant la guerre, devenu exclusivement chauvin et bourgeois, en restant au fond esthète décadent, névrosé et pessimiste ; l'autre, démocrate et révolutionnaire, donnant de l'Allemagne impérialiste un tableau férocement fidèle dans *Le Sujet*, roman terminé déjà en juillet 1914, interdit par la censure jusqu'à la fin de la guerre, puis publié au lendemain de l'armistice et obtenant un succès d'autant plus retentissant qu'il condamnait plus sévèrement l'homme et le régime disparus.

D'excellentes pages aussi sur Mme Clara Viebig, dont le talent sincère et l'ouverture d'esprit se sont révélés une fois de plus dans *Les Filles d'Hécube*. Une très bonne étude enfin sur Max Harden, dont les transformations ou palinodies sont fort bien expliquées.

J. DRESCH.

Else, de A.-L. Kielland, traduit du norvégien, avec une Notice sur l'auteur, par Alfred Jolivet, agrégé de l'Université. — Paris, Ed. Ernest Leroux, 1920.

Cette nouvelle est le second ouvrage de la collection dite « Bibliothèque Scandinave », dirigée par MM. L. Maury et Paul Desfeuilles, et dont il a déjà été question ici-même. Il convient de les féliciter du choix de cette œuvre si représentative de la littérature norvégienne, et le traducteur de la manière habile dont il s'est acquitté de sa tâche. Le meilleur éloge qu'on puisse en faire est qu'à aucun moment (ou très rarement[1]) on ne s'aperçoit à la lecture qu'on est en face d'une traduction, et que le style très simple, l'interprétation exacte — autant que les profanes peuvent en juger — ne gâtent ni ne ralentissent en rien l'intérêt dramatique, poignant même, de cette œuvre si forte. C'est un des plus beaux contes de Noël que nous devions aux littératures du Nord tout entier[2]. C'est du meilleur Dickens, moins la douceur humaine ou l'humour qui sourit : l'humour, quand il y en a, est de nature amère, féroce même parfois, mais sobre et rapide; l'impression n'en est que plus profonde. Le souvenir de Maupassant et de certaines de ses Nouvelles est inévitable. M. Jolivet, dans la notice très documentée qu'il a consacré à Kielland et à son œuvre, ne manque pas de signaler certains rapprochements, tout en revendiquant avec raison pour son auteur sa pleine originalité personnelle et nationale. Notice et traduction sont à lire. G. C.

Rabelais. Readings selected, by W. F. Smith. M. A. Cambridge Univ. Press., 1920, cart. 8 sh. 6 d.

Le volume est préfacé de quelques mots d'Arthur Tilley, d'une courte notice biographique sur W. F. Smith, humaniste, médiéviste et traducteur, et d'une brève introduction sur François Rabelais. Les extraits sont tirés des chapitres les plus significatifs de Gargantua (I, XIV, XV, XXIII, etc.), de Pantagruel, l'histoire de sa « nativité », de son enfance et de son jeune âge, la rencontre de Pantagruel et de Panurge. Le livre III est représenté par une analyse et des extraits de neuf chapitres ; au livre IV, des emprunts plus copieux ont été faits ; deux brefs appendices suivent. Un courant de notes explicatives et la traduction de quelques mots difficiles au bas des pages. En résumé, un *compendium* bien fait, de nature à donner aux étudiants une idée suffisante et exacte de Rabelais, tout en leur facilitant l'étude du moyen français.

1. Par exemple, l'exclamation à la page 35 : « C'est une rudement belle fille », étonne un peu. Il serait facile d'arranger les mots dans un ordre différent.

2. Il est suivi, dans le même volume, de trois courtes nouvelles du même auteur : « Un dîner », « A la foire », et « Une bonne conscience ».

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Les Langues vivantes à l'entrée de l'Ecole Navale. — La question du « sursis » ou de l'option qui facilite la transition d'un régime à un autre ne se pose pas qu'à propos du baccalauréat; elle est soulevée aussi au sujet du concours d'entrée à l'Ecole Navale, dont les conditions ont été récemment modifiées. Voici la lettre que nous recevons des professeurs d'allemand du lycée de Rochefort:

« Nous nous permettons d'attirer votre attention sur la situation faite par la récente décision ministérielle (*Revue des Langues Vivantes*, janvier 1921, page 30) aux élèves qui préparent l'Ecole Navale: à partir de 1922, l'anglais sera obligatoire au concours d'admission. Par conséquent, les candidats qui présentent l'allemand cette année devront, s'ils échouent, apprendre en un an assez d'anglais pour subir l'épreuve du thème. N'y aurait-il pas lieu de retarder l'application de cette mesure au moins jusqu'en 1923 ? »

Cette question regarde le Ministère de la Marine; il y aurait peut-être lieu pour les professeurs intéressés de provoquer une démarche de l'Association, soit directement, soit par l'intermédiaire du Ministre de l'Instruction publique. C'est une situation d'intérêt général en tous cas qui méritait d'être signalée.

L'espagnol à Grenoble. — Création à partir du 1er novembre 1920, d'une Conférence d'espagnol à l'Université de Grenoble.

Le polonais à Paris. — Création à partir du 1er novembre 1920, d'une Chaire magistrale de polonais et d'un emploi de répétiteur pour la langue polonaise à l'Ecole des langues orientales vivantes,

L'arabe à Bordeaux. — Institution, près la Faculté des Lettres de Bordeaux, d'un Certificat d'arabe parlé. (Cf. dispositions *Bull. I. P.* du 27 novembre 1920).

Le brevet élémentaire et le brevet supérieur à Mayence. — Institution d'un Centre d'examen pour ces deux examens à Mayence. (Cf. *Bull. I. P.* du 27 novembre 1920).

Nominations. — Enseignement supérieur. — *Aix-Marseille :* M. Lévy-Sée, prof. de litt. étrangère, est chargé pour l'année 1920-21 d'un Cours annexe de littérature allemande à la Faculté des Sciences. — *Montpellier* : M. Catel, prof. au lycée, chargé pour 1920-21 de trois Conférences d'anglais à la Faculté des Lettres.

Enseignement secondaire. — Mlle Hatoux, ang., à Cahors; Mlle Henriot, ang., à Belfort : Mme Moreau, ang., de Laval à Chartres; M. Vaillandet, all., à Grenoble; M. Maurice, all., de Bernay au Mans; MM. Lyotard, lettres et all., d'Auxonne à Tlemcen : Pons, lettres et esp., à la disposition du Min. des Aff. étrang. pour le Maroc; Dupont, angl., Meaux; Bosc, all. et lettres, Fécamp; Larroque, angl., de Sarlat à Libourne; Lorenzi, ital., de La Mure à Corte; Schneider, lettres et all., à Pontarlier.

Honorariat. — M. Le Gal, anc. prof. angl., Lorient.

Revue des Cours et Conférences

ALLEMAND

GRENOBLE. — Thèmes. — Molière : *Critique de l'Ecole des Femmes*, sc. VII, depuis : Dorante : « Assurément, Madame », — jusqu'à : Lysidas : « Ah, Monsieur, la cour ! ».

E. About : *Le Roi des Montagnes*, chap. II, depuis : « La poésie et l'oisiveté », — jusqu'à : « Un ministre intelligent ».

Versions. — Gœthe : *Werther* (am 30 August). " Unglücklicher, bist du nicht ein Tor ! " — jusqu'à (am 10 September) : " Albert hatte mir versprochen ".

Lessing : *Hamburgische Dramaturgie*, 15 ^tes^ Stück, depuis : " Die Liebe selbst hat Voltairen ", — jusqu'à : " So, wie er uns der Shakespeare geliefert hat. "

Licence. — *(Ancien régime.)* — Commentaire grammatical et littéraire du texte de la Version.

(Nouveau régime). — Composition allemande. — Die Goten ; ihre Rolle in der deutschen Literaturgeschichte.

Die Althochdeutsche Periode der deutschen Literaturgeschichte.

Certificats. — 1. Composition française. — Le chant. Sa valeur pédagogique en général. Son importance dans l'enseignement d'une langue étrangère.

Quelles sont les qualités nécessaires à un professeur pour « tenir sa classe, et avoir en même temps une classe vivante ? »

2. Composition allemande. — Ludwig Uhland als Dichter nach der in Gromaires " Deutscher Lyrik I " enthaltenen Auswahl seiner Gedichte.

Lessing und Voltaire nach den auf dem Programm stehenden Stücken (8-26) der Hamburgischen Dramaturgie.

PARIS. — *Le Voyage en Italie de Gœthe.* — (Sujets de Leçons) : Venise d'après le Voyage en Italie. — Gœthe et le Catholicisme. — Gœthe et la vie populaire italienne. — Gœthe et la politique italienne. — Gœthe et la musique italienne. — Gœthe, Raphaël, Michel-Ange, Vinci. — Gœthe et l'art gothique. — Gœthe et Herder. — Gœthe et Mme de Stein. — Nausikoa.

LILLE. — (Dissertations et Leçons). — Das Soldatenleben zur Zeit des dreissigjährigen Kriegs nach dem *Simplicissimus*. — Die Romantechnik im 17. Jahrhundert. — Der pikarische und der idealistische Roman im *Simplicissimus*. — *Kabale und Liebe* ein Sittenbild. — *Kabale und Liebe* als Drama des Sturm und Dranges.— L'enseignement moral dans le *Simplicissimus*. — La superstition dans le *Simplicissimus*. — Vues politiques et sociales dans le *Simplicissimus*. — Le caractère de Louise dans *Kabale und Liebe*. — Influence exercée sur Schiller par Klinger, Leisewitz et Lenz.

TOULOUSE. — I. Dissertations française. — *Agrégation.* — Sturm-und-Drang dans les poésies de jeunesse de Schiller.

Certificat secondaire. — Les caractères de femmes dans les Brigands, Kabale und Liebe et don Carlos ; caractériser l'évolution qui s'y marque.

Dissertations allemandes. — *Agrégation.* — Welche Studien in der philosophischen, sittlichen und ästhetischen Entwicklung Schillers bezeichnen die drei Gedichte : An die Freude, Die Götter Griechenlands, die Künstler ?

Certificat secondaire. — Hofmarschall von Kalb als eine komische Figur — ou Wurms Charakter.

Certificat primaire. — Land und Leute von Elsass und Lothringen nach Gœthescher Darstellung in Dichtung und Wahrheit.

Licence. — Inhalt und Zweck von Wallensteins Selbstgespräch (W's Tod. I. 4), ou Wodurch ist das Schwanken Wallensteins begründet ?

D. E. S. — Lautverschiebung, Umlaut, E. Wechsel, Brechung.

II. Sujets a étudier sur Schiller. — Époque et atmosphère où se forme le jeune Schiller. — Aufklärung et Sturm-und-Drang (caractéristiques générales). — Un type de bourgeois rationaliste : le père de Gœthe, d'après Dichtung und Wahrheit. — La réaction sentimentale : la mère de Gœthe (même source). — Signes précurseurs du St. u. Dr. de 1730 à 1770. — L'influence anglaise en Allemagne avant le St. u. Dr. — Influences anglaises sur le St. u. Dr. : roman sentimental, drame bourgeois, poésie populaire, Shakespeare. — Les Suisses, Klopstock, Lessing comme précurseurs du St. u. Dr. — La lutte entre l'influence française et l'influence anglaise avant le St. u. Dr. — Le rôle de Herder dans la formation de l'idéal du St. u. Dr. — L'idéal esthétique, moral et social du St. u. Dr. — La part de Rousseau dans la constitution de cet idéal. — L'antiquité sacrée et profane du point de vue du St. u. Dr. — L'œuvre littéraire du St. u. Dr. avant Schiller.

Le jeune Schiller : sa formation intellectuelle et morale. — La personnalité du jeune Schiller à l'Académie militaire d'après les témoignages de ses maîtres et de ses camarades. — Influence du régime de l'Académie sur sa conception de la vie. — Influences littéraires : Lessing, Rousseau, Shakespeare. — Sa vie extérieure jusqu'en 1790. — Variations de sa Stimmung d'après sa correspondance.

Son lyrisme jusqu'en 1790. — La Lebensanschauung du jeune Schiller d'après ses poésies.— Valeur esthétique de ces poésies ; leur originalité ; l'évolution qu'elles révèlent.

L'idéal dramatique du jeune Schiller d'après ses écrits théoriques et *Kabale und Liebe.* — Dans quelle mesure lui est-il personnel ? — Quelles transformations subira-t-il par la suite ? — Influence de la *Dramaturgie* sur la dissertation de Schiller « die Schaubühne... » L'action, les caractères dans *Kabale u. Liebe.* — K. u. L. et *Émilia Galotti.* — Lady Milfort et la comtesse Orsina. — Karl Moor, Fiesko et Ferdinand.— La satire sociale dans K. u. L. — K. u. L. comme document pour l'histoire des mœurs au dix-huitième siècle. — K. u. L. en tant que drame bourgeois. — La langue et le style de K. u. L. ; y constate-t-on un progrès sur la langue et le style des drames précédents ? — Les sources littéraires de K. u. L.

Les idées philosophiques et religieuses du jeune Schiller d'après les *Philo. Briefe* et la *Theosophie des Julius*.

Wallenstein (Licence). — Die dramatische Gliederung der gesamten Trilogie. — In welchem Verhältnis stehen « das Lager » und « die Piccolomini » zu « Wallensteins Tod » ? — Ist « Wallenstein » eine Schicksals-oder eine Charaktertragödie ? — Welchen Fortschritt bedeutet « Wallenstein's Tod » den Jugenddramen gegenüber ? — Rückwirkung der theoretischen Studien Schillers auf W. T.

— Die Handlung in W. T. — Verhältnis der Nebenhandlung (Max-Thekla) zur Haupthandlung. — Max und Wallenstein oder Idealismus und Realismus.

— Die Charaktere. — Wallenstein als tragischer Held ; Schuld und Sühne. — Oktavio Piccolomini ; widerstreitet dieser Charakter den Forderungen, die Schiller für die Tragödie aufstellt. — Bedeutung des Max P. für die W. Tragödie. — In wiefern hat Schiller in Max sein Ideal der Seelenschönheit verherrlicht. — Die Nebenpersonen und insbesondere die Gräfin Terzky...

ANGLAIS

CAEN. — Versions. — Kipling : *Recessional.*
Tennyson : *The Passing of Arthur*, v. 407-432.

Thèmes — Le Sage : *Gil Blas*, II : « Je demande à souper... », jusqu'à : « Ces paroles furent suivies... ».
Racine : *Les Plaideurs*, I, 1, v. 1-23.

Dissertations françaises. — *(Agrégation et Certificat).* — 1. Falstaff dans les *Joyeuses Commères de Windsor.*

2. Comparer entre eux les essais de Steele et ceux d'Addison dans le *Spectateur.*

3. Exposer, d'après l'*Essai sur la Critique*, la doctrine littéraire de Pope.

Dissertations anglaises. — *(Agrégation et Certificat).* — 1. *The Merry Wives of Windsor* as a sketch of English middleclass society in the days of Elizabeth.

2. Trace out in the *Spectator* the first outlines of the English psychological novel.

3. The description of woodland and rural scenery in *Windsor Forest.*

BORDEAUX. — **M. Berger.** — 1. Etudes de l'histoire littéraire préparatoires à la licence : *Le Moyen-Age et la Renaissance.* — 2. Etudes d'auteurs préparatoires au Certificat et à l'Agrégation : *The Merry Wives — Pope — Early English Prose — Elizabethan comedy.*

M. Saurat. — 1. Etudes d'auteurs préparatoires au Certificat et à l'Agrégation : *Henry James — Kipling — Whitman.* — 2. Exercices pratiques : Commentaires de textes et Thèmes oraux.

Lecteur, M. Pitchford. — 1. Notions de phonétique anglaise et exercices pratiques de prononciation. — 2. Conversations et entretiens sur la civilisation et les institutions anglaises. — 3. Thème oral : *Le roi des montagnes* (progr. du Certif. Primaire).

SUJETS DE DIPLOMES (Anglais)

Faculté des Lettres de Bordeaux.

1915-16 :

Mlle Gerniche. — Le sentiment de la nature dans les poèmes de Tennyson.

1916-17 :

M. Beilvert. — L'évolution de Mr. Lloyd-George et de sa politique.

Mlle Schœll. — Death in the works of Meredith.

Mlle Delbos. — La vie des humbles dans la poésie de Wordsworth.

Mlle Pourésy. — The Wessex peasants in Hardy's novels.

Mlle Giresse. — La sympathie et la pitié dans la poésie pré-romantique anglaise.

Mlle Lafitte. — La morale de la nature dans Wordsworth.

Mlle Fabin. — Arthur, Lancelot and Guinevere in Malory and in Tennyson.

1917-18 :

Mlle Collin. — Le gentleman anglais dans l'œuvre de Kipling.

Mlle Pétrique. — Le gentleman anglais dans l'œuvre de Thackeray.

1918-19 :

Mlle Peyre. — Kipling et Wells : la vieille et la jeune Angleterre.

Mme Guibillon. — Vaughan le Silureste : son inspiration, ses sources, son art, la place et l'influence de sa poésie religieuse.

Mlle Roux. — La musique et les musiciens dans la poésie anglaise ; comment ils ont été appréciés et compris.

M. Battista. — Boccace et Chaucer.

1919-20 :

M. Landré. — A Small New England College (Amherst, Massachusetts U. S. A.).

M. Laulan. — A study of the dog in the novels of Jack London.

[Un certain nombre d'autres sujets sont en préparation ; nous les indiquerons après l'examen.

Nous serons heureux de reproduire les sujets de diplômes pour toutes les Facultés, si on veut bien nous les envoyer. L'intérêt de cette publication est évident. — N. d. l. R.].

UNIVERSITÉ DE NANCY

1er Semestre. — Anglais

M. Reyher. — *Cours :* La poésie de Matthew Arnold. — Exercices de traduction. — Explication des auteurs du programme de licence. — *Richard II.*

M. Mossé. — Cours d'histoire de la langue anglaise. — Le vocabulaire d'emprunt. — Grammaire historique et explications de textes d'ancien anglais.

Allemand

M. Vulliod. — *Agrégation.* — a) Histoire de la littérature allemande : La vie et l'œuvre de Schiller jusqu'en 1790.

b) Explication d'auteurs : Schiller : Gedichte ; *Kabale und Liebe ; Philosophische Briefe.*

Licence. — Explication des auteurs du programme : F. Hebbel : *Maria Magdalene*, etc.

M. Michel. — *Cours public* : Le *Faust* de Gœthe.

Agrégation : Le Roman et la Satire morale au XVIIe siècle : Grimmelshaussen, Moscherosch. Chr. Weisse.

Licence et agrégation : Le développement moral de Gœthe dans son premier séjour à Weimar et son œuvre littéraire : Egmont, Iphigénie, le Tasse.

M. Kolb (lecteur). — Exercices de langue et de style. — Thème oral. — Introduction à la lecture d'un texte de moyen haut allemand : *Tristan et Iseult*, de Gottfried v. Strasbourg. — Cours en langue allemande : Le développement de la littérature alsacienne.

2me Semestre. — Anglais

M. Reyher. — Conférences sur les grands poètes de l'époque victorienne. — Exercices de traduction. — Explication des auteurs du programme de licence.

M. Mossé. — Cours d'histoire de la langue anglaise. Histoire de la terminaison *s*. — Grammaire historique et explication de textes d'ancien anglais.

Allemand

M. Vulliod. — *Agrégation.* — a) Histoire de la civilisation allemande : Le Libéralisme religieux de 1830 à 1848 (Heine, Feuerbach, Strauss).

b) Explication d'auteurs : Heine : *Zurgeschichte der Religion und Philosophie in Deutschland.* — Feuerbach *: Das wesen des Christentums.*

Licence. — Explication des auteurs du programme.

M. Michel. — *Cours de littérature :* Le Voyage en Italie de Gœthe et ses effets. — Explication des *Elégies romaines.*

Conférence d'agrégation : La Constitution de l'Empire allemand de 1871 et la constitution de 1919 (Leçons d'étudiants et interprétation des textes du programme).

Conférence de licence et d'agrégation : Explications des textes du programme d'agrégation relatif à la mythologie germanique *(Simplicissimus* et Heine : *Elementargeister*).

M. Kolb. (lecteur). — Exercices pratiques de langue et de style. — Thème oral. — Lecture d'un texte du moyen-âge.

On est heureux d'apprendre que la Bibliothèque de l'Université, éprouvée par les bombes ennemies, est en pleine reconstitution et offre dès à présent les ressources nécessaires à la préparation des examens et concours. Des dons importants, faits par les Universités et les grandes maisons d'édition britanniques, ainsi que par des particuliers, ont permis de remplacer, et au delà, les livres anglais détruits. D'autre part, les dons généreux des bibliothèques françaises (Sorbonne, Strasbourg, etc.) et des achats considérables, déjà effectués et en cours, auront d'ici peu compensé les pertes subies par le fonds germanique.

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1920/1921. — (2e TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

EXAMEN DE LA GUILDE.	CERTIFICAT SECONDAIRE.
BACCALAURÉAT.	LICENCE.
CERTIFICAT PRIMAIRE.	AGRÉGATION.

Le deuxième trimestre commence le 22 janvier 1921.
Pour les conditions, voir numéro d'août-septembre-octobre.

ERRATUM.— Voir *Revue* de janvier, page 36 du Bulletin de la Guilde : Le mot LICENCE a été omis par erreur, en tête des devoirs indiqués pour cette série. Lire après la Série Certificat Primaire 1 Devoir :

LICENCE

31 Janvier : THÈME 1. — *7 Février :* VERSION 1, etc.

LONDON LETTER

January,

There is still an air of holiday about the streets, and many people seem unwilling to resume work. Every one is complaining of the warm weather which really is very unseasonable ; on Christmas day I sat for an hour in the sun in Hyde Park and this afternoon have been feeding the squirrels in Regent's Park ; one impertinent little animal penetrating into the pocket of my coat in search of nuts. It was so warm that people were sitting on the grass and enjoying their lunch out of paper bags !

Our newspapers have been trying to excite us about the bargains to be had at the sales but there is really very little that is much reduced in price. I notice immense crowds in the streets, but very few in the shops, and the stories of over-crowding are much exaggerated. People are beginning to refuse to pay the high prices demanded, with the result that such things as food, boots and some kinds of clothe sare cheaper than they were. Owing to the mild weather, turkeys were very cheap and some of us who ventured into the market in the evening of Christmas Eve came away in triumph with quite a nice sized bird for seven-and-six ! I was amused to meet a friend from the West-End who was taking home

two turkeys and a goose in a taxi ! There was no paper to wrap them up in but the taxi-man was sympathetic, for he too had bought an enormous turkey while we were making our purchases.

Most of the hotels and clubs had New Year's Eve parties ; the festivities at the Writers' Club being particularly amusing ; after a short play acted by members and their friends there were games. To see well-known writers and authors blowing trumpets, throwing coloured balls at one another, and wearing grotesque paper caps was a surprising experience, and for once some of us felt were quite on an equality with the great ones, particularly when you had managed to hit a popular novelist with a soft blue ball, or startle an editor by blowing a silver trumpet close to his ear ! The pretty presents and trifles given as prizes had been brought by a member direct from Paris and were greatly admired.

Politicians have been having a rest and our only excitement has been the ever-present troubles in Ireland. At last the Government seem to be taking a firm hand with the cowardly ambushers. It is difficult however to judge such a curious people by ordinary rules. A friend just returned from one of the worst districts where soldiers and police have been murdered in cold blood tells me that on New Year's Eve a party was given by the soldiers in a large barn in the village at which all the young ladies of the locality and many Sinn Feiners attended dancing and making merry with the "Evening" in the most friendly manner ! She assures me there are signs that the great majority of the people are quite tired of the reign of terror, and only wish to settle down and cultivate their land.

The Wallace Collection of pictures and other treasures is again open to the public and has been newly arranged which is a great improvement. One afternoon last week I found a charming lady taking round a party of school boys and girls and describing the various Exhibits to them. She was particularly interesting about the armour of which she appeared to have made a thorough study in Spain and elsewhere. Some of the children asked searching questions, but the lecturer appeared to be thoroughly up in her subject. A mother of two lively boys told me she was so grateful for these lectures for they amused and interested the youngsters, and at the same time kept them safely occupied. The problem of the middle-class mother is becoming very difficult to solve. She cannot find a maid to help, and when there are one or two young children the task is indeed hard. I know of one young mother (her husband was killed in the war) who goes to an office as a typist leaving her one year old little girl in the flat alone ! She has made everything as safe as she can, and a neighbour looks in to give the child food. The mother returns about four and takes the little one for an airing, but it seems rather a forlorn lot for a child of such tender y ears. Now we hear that the Government is going to train domestic servants ! As there are any number of ladies willing to train any girl and pay her while she is being trained if she will only do a little work, it seems rather ridiculous to spend public money on such a scheme. The real trouble is that girls and women will not enter domestic service, if they can help it, and if they do their one idea seems to be to go out and enjoy themselves at every opportunity. I heard of a lady whose maid appeared at four in the afternoon to ask permission to go out and shop. Shewas arrayed in an

astonishing hat with long feathers, a large fur and very short skirts showing pink silk stockings ! Evidently she had taken the permission for granted. I wonder what would have happened if it had been refused !

All the theatres have been occupied by pantomimes or old favourites. For the first time for many years there is no pantomime at Drury Lane as "The Garden of Allah" is still going strong. "Charlie's Aunt" is as popular as ever and the Prince's Theatre is packed to overflowing every afternoon and evening. The Palace Music Hall is giving a very gruesome "novel" if so it can be described called : "La Maison des Fous". Why anyone should wish to see anything of the kind, why it should be considered a pleasure to watch such ugly antics, making fun of unfortunate mad people I cannot imagine. It seems to be the fashion to go and see it however, and I was regarded as eccentric for coming out in the middle.

PLAN DE DISSERTATION

Notes prises au Cours de la Guilde

Portrait de Sir Roger de Coverley par Steele *et par* Addison.

C'est Steele qui le premier nous présente Sir Roger, mais Addison s'en empare bientôt ; il finit par le considérer comme sa propriété personnelle tant et si bien qu'à la fin du Spectator il le fait mourir de peur que quelqu'un n'eut l'idée de continuer son histoire.

Le Sir Roger de Steele diffère d'ailleurs assez peu de celui d'Addison, Cependant, il est plus intelligent, parfois même paradoxal (n° 6), plus profond au point de vue sentiment : son amour malheureux pour la veuve perverse est la cause de tout ce qu'il y a d'illogique en lui.

Le trait dominant de Sir Roger, c'est son caractère humoristique, tout fait de contrastes, aussi remarquable par ses vertus que ridicule par ses faiblesses.

Qui est Sir Roger ? (n° 2) "he is a gentleman of Worcestshire", etc., 56 ans, célibataire. Dans sa jeunesse, c'était un beau gentilhomme, soucieux de sa toilette ; mais depuis son désespoir d'amour, il porte des vêtements démodés ; il vit à la campagne ; mais vient quelquefois à Londres dans sa maison de Soho-Square. Sir Roger est grand, robuste, gros mangeur (n° 264), très soucieux de sa santé qu'il conserve grâce à des exercices physiques, marche, chasse (n° 115-116). Il est très gai, d'une gaîté communicative. Son rire est une émanation de sa bonté.

Qualités de cœur. — Sir Roger est éminemment *bon.* Cette bonté apparaît dans ses rapports avec ses domestiques : "he is the best master in the world" (n° 2 — n° 107 — n° 269) et aussi dans ses rapports avec ses amis. C'est un hôte charmant, plein d'attention pour le Spectator, cependant il le laisse libre d'aller et venir à son gré. Son hospitalité n'est point tyrannique, sa courtoisie est parfaite.

Le côté tendre, un peu mélancolique, de son caractère apparaît quand il fait le récit de ses amours, mais cela n'est que passager.

Sa mort jette une note triste à la fin du Spectator. Nous aimons Sir

Roger pour ses vertus, nous l'aimons aussi pour ses faiblesses, ces " charming little brain cracks ", selon l'expression de Thackeray.

Les faiblesses. — Sir Roger a conscience de son importance. Il est fier de son nom, de son titre de squire, de ses ancêtres. Il prend des airs de supériorité quand il est dans une assemblée (Sir Roger à l'église. Sir Roger aux assises) et même parfois en compagnie de ses amis.

Qualités d'esprit. — Il ne manque pas d'intelligence, mais ce n'est pas un intellectuel.

Il n'a sans doute pas fait d'études.

Il fait des remarques futiles, enfantines même (devant les portraits de famille).

Il n'a pas de suite dans les idées.

Sir Roger semble pourtant avoir des opinions arrêtées :

a) C'est un " Good churchman ", mais il va plutôt à l'église pour donner le bon exemple que par conviction religieuse, il dort pendant le sermon il n'est pas éloigné de croire aux revenants. Il est avant tout l'ami des convenances et de l'ordre.

b) Son attitude est la même au point de vue politique. C'est un homme prudent: il est du parti qui lui assure la paix (n° 125). A la campagne, il est Tory parce que c'est son intérêt (n° 126).

Sir Roger est-il le type parfait du gentilhomme campagnard de son temps ? — Oui, par bien des côtés.

Cependant, il a sa personnalité bien à lui. Il est un peu en retard sur son temps, par certains traits, il rappelle le seigneur féodal.

Il est peut-être aussi le portrait idéalisé (par ses vertus) et la caricature (par ses faiblesses) du gentilhomme de cette époque.

Il nous fait rire ; mais nous l'aimons.

Notre rire est sympathique, bienveillant.

Sir Roger de Coverley est une belle création de l'humour anglais.

COMMENTAIRE GRAMMATICAL

Shakespeare.— THE MERRY WIVES OF WINDSOR, act. I, sc. 1, p. 192.

(Dans le quarto depuis le début jusqu'à : Enter Mrs Ford and Mrs Page...)

Notes prises aux cours de la GUILDE.

The Merry Wives of Windsor, étant une comédie, nous donne un bon exemple de conversation familière. Les abréviations y sont nombreuses. On peut en citer quelques-unes : I'll make (I will make). I'll undertake You'll be laughed at — 'twere — ne'er talk to me. On peut remarquer en passant que *shall* ne s'élide jamais dans Shakespeare.

Un fait essentiel caractérise la période Elizabéthaine : c'est la *disparition des inflexions.*

Noms. — Toutes les inflexions ont disparu à part l'*s* du génitif et l'*s* du pluriel.

Pronoms. — *You* sert pour tous les cas. *Ye* ne s'emploie plus.

Cette suppression des désinences a pour résultat immédiat une très grande liberté dans l'emploi des différentes parties du discours. Le nom est employé comme verbe ; l'adjectif comme adverbe, etc.

Your *more* acquaintance (adverbe comme adjectif).

Cette liberté se remarque aussi dans l'emploi des prépositions :

If you run base humours of me (of = on, against).

Thy et Your. — *Thy* s'emploie quelquefois au lieu de *your*. Ainsi dans la phrase :

Word of denial in *thy* labras here !

Jusqu'au XIIIe siècle, la forme du pronom personnel, deuxième personne du singulier est *thou* ; *you* est réservé au pluriel ; à partir de cette époque, les deux formes s'emploient : le courtois et raffiné *ye* a tendance à remplacer le vieux *thou*. Dans la langue élizabéthaine, le *you* singulier est la forme ordinaire de la conversation ; *thou* s'emploie quand un supérieur parle à un inférieur. Entre égaux, il exprime le défi, la colère, l'insolence et quelquefois même l'amour. On rencontre les deux formes jusqu'au XVIIIe siècle. (She stoops to conquer.)

Maintenant, on réserve *thou* pour la poésie. On le retrouve aussi chez les Quakers et dans certains dialectes ruraux.

Mine host. — *Mine* est la forme primitive. On ne l'emploie plus qu'en poésie " *mine ear* ".

My self. — En vieil anglais, *self* est un nom. — On dit myself, thyself, hisself, theirselves, etc. (Cf. his own self.)

Le verbe. — Les formes du verbe ressemblent à peu près à celles de l'anglais moderne. L'*s* prédomine à la troisième personne du singulier de l'indicatif présent :

he comes to look upon your daughter.

On trouve quelquefois la terminaison *th* dans ha*th* et do*th*, par exemple :

" he ha*th* wronged me in some humours ".

Au Xe siècle, l'*s* est uniquement la forme employée dans le dialecte du Northumberland :

bindan, bind*es*, bind*as*.

Puis l'*s* du Nord s'étend vers le Sud. Dans Chaucer, on trouve quelquefois "telles" pour la rime. Caxton emploie seulement *th*. Cela reste l'habitude jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Chez Marlowe, la terminaison ordinaire est *s*, excepté quand le verbe se termine par une consonne sifflante.

Spenser préfère l'*s* en poésie ; dans sa prose, *th* prédomine. Shakespeare emploi tantôt l'*s*, tantôt le *th*. L'*s* domine en prose, le *th* appartient au style élevé. Dans la Bible, on ne trouve que le *th*.

Dans la première moitié du XVIIe siècle, l'*s* est la forme courante : ha*th*, do*th*, sai*th* restent en usage jusqu'au milieu du XVIIe siècle.

Au XVIIIe siècle, *th* est employé de nouveau par les poètes. Cet usage persiste encore de nos jours.

Emploi des temps :

Shall et *will.* — *Will* exprime la volonté, *shall* s'emploie dans Shakespeare à toutes les personnes du futur.

Ex. *will* you not hear reasons.
I *will* not be wronged.
I *will* say.
will marque l'intention du sujet.
shall indique l'idée d'avenir.
Ex. the council *shall* know it (pas d'idée d'obligation).
he *shall* not think.
this *shall* be answered.

do. — What say you to this.
Did you pick Master Slenders'purse ?
I *do* retort the lie.

Au temps de Shakespeare, il y a grand flottement dans l'emploi de *do.*

subjonctif, deux cas :

1) 'twere better for you if it were known in council.
2) though he be a knight, etc...

1) Employé dans une préposition qui indique une condition considérée comme non réelle ; dans ce cas, le subjonctif fait bientôt place à l'indicatif.

2) Employé dans une proposition qui indique une concession.

Cf. No marvel *though* thou *scorn* thy noble peers
When I thy brother am rejected thus !

Maintenant le subjonctif tend à être remplacé par l'indicatif. Quelquefois même on trouve déjà l'indicatif dans Shakespeare.

My woes are tedions *though* my words *are* brief (Lucrece).

Construction des phrases. — Les phrases sont courtes, simples, régulières. La langue semble bien se transformer dans le sens de la clarté et de la brièveté.

I *combat*, challenge ; combat est placé avant le verbe.

En général, le complément se place en tête de la phrase quand on veut y insister :

St Mark x, 21 : One *th*ing thou lacketh. Peele (Arraignment of Paris) Your Presence to behold. C'est un prodédé employé fréquemment par les poètes ; dans I combat challenge, il y a sans doute une intention comique : Pistol déclame. Son style a une allure ampoulée.

Conclusion. — La grammaire de Shakespeare n'est ni du vieil anglais ni du moyen anglais ; elle se rapproche beaucoup de la grammaire moderne. Elle diffère pourtant de la grammaire actuelle.

1° Sur le caractère interchangeable des parties du discours ;

2° Sur l'emploi des pronoms ;

3° En ce qui concerne le verbe. Flottement dans l'emploi de *do* et de *did.* — Emploi un peu différent de *shall* et de *will.* Le subjonctif subsiste encore dans un grand nombre de cas. Ce sont les seuls points qui différencient la grammaire shakespearienne de la grammaire anglaise actuelle.

CERTIFICAT SECONDAIRE

Bibliographie

Henry James :

E. L. Cary. — The Novels of Henry James (Putnam).
R. West. — Henry James in Writers of the Day (Nisbet).
Brownell. — American Prose Authors (Smith Elder, London).
Hueffer. — Henry James, A critical study (Martin Seeker, London).

Kipling :

J. Palmer. — R. Kipling in Writers of the Day (Nisbet).
A. Chevrillon. — Etude anglaise.
R. L. Gallienne. — R. Kipling, A Criticism (Lane).
A. Lang. — Essays in Little (Longmans).
Th. Knowes. — A Kipling Primer (Chatto).

Walt Whitman :
Bazalgette. — Walt Whitman.
J. Burroughs. — Criticism (Constable).
J. A. Symonds. — Criticism (Routledge).
C. Holmès. — Criticism (Lane).
Stedman. — The Poets of America (Chatto).
B. Perry. — W. Whitman. His Life and Work (Houghton).
H. B. Binns. — Life of W. Whitman (Boston and N. York).

CERTIFICAT PRIMAIRE

PLAN. — *En quoi M. Jourdain est et reste-t-il un Bourgeois ?*

M. Jourdain ne peut passer pour gentilhomme, à cause de sa sottise : imitation manquée, mais aussi parce qu'il reste un bourgeois sans le savoir.

1° *Contradictions entre rêve et réalité.* — Sa servilité humble avec Dorante. — Son respect naïf pour la « qualité ». — Son instinct d'égalité : poli avec ses maîtres, familier avec Nicole. — Disposition à reconnaissance, admiration pour sciences et maîtres et tout ce qu'il ignore (le turc). — Brutal et faible avec sa femme. — Poltron (le duel). — Pas d'usage (le diamant). — Parvenu ingénu. — Vanité bon enfant et sans morgue. — Rien des grâces, ni des poses, ni des insolences, dédains, hauteur de l'honnête homme ni du petit marquis (Cf. Dorante qui est comte, Cléonte, bourgeois mais honnête homme. — Son style : ses goûts (poésie, musique). — Son caractère (bilieux). — Ni élégance, ni recherche, ni maîtrise de soi. — Bref, la vie qui s'impose est le contraire de ses instincts qui sont bourgeois. — Au reste, M. Jourdain a des qualités à côté de sos défauts.

2° *Défauts.* — Vulgarité expansive qui explique ses goûts, autant que l'ignorance et le manque d'habitude. — Vues courtes, séduites par l'apparence.

3° *Qualités.* — Bons sens (dans les goûts aussi). — Sens de ses intérêts (drap volé). — Sérénade de l'écolier (dettes de Dorante). — Qualité bourgeoise, défaut pour gentilhomme. — Honnêteté, d'où confiance en Dorante. — Activité : reste de vie de travail, descendant aux petits détails (ordres à Nicole). — Instinct de modestie qui reparaît malgré lui. — Bonté d'âme malgré humeur bilieuse.

Qualités poussées à la caricature pour les besoins de la comédie, mais qualités (Cf. Chrysale) propres à la bourgeoisie, méprisées des grands comme signes de mesquinerie, « bassesse ». — Le meilleur dans le bourgeois et le meilleur dans le gentilhomme ne sont peut-être pas incompatibles (Cléonte, Clitandre, Philinte, Alceste), à condition que disparaissent la vulgarité, l'humilité des petites gens, le respect des fausses grandeurs (titres, fêtes, etc.), l'idéal borné, les lourdeurs à courte vue, toutes choses innées à la bourgeoisie, dominantes chez M. Jourdain et incompatibles avec « l'honnêteté » du parfait gentilhomme comme avec les manières du moins estimable (escroc et dupeur).

Les défauts de M. Jourdain empêchent ses qualités de s'élever, ses habitudes de se modifier. Heureusement ses défauts l'empêchent d'adopter ceux des nobles. Il reste un bourgeois aux efforts et aux illusions bouffonnes. Le comique y gagne, mais la morale de la pièce aussi.

Bibliographie

Buffon. — Discours sur le Style :

Discours de réception à l'Académie de Bossuet, Fénelon, La Bruyère, Voltaire.

Critiques du genre académique :

La Bruyère : Préface de son Discours de Réception.

Montesquieu : Lettres Persanes, LXXIII.

Voltaire : Lettres anglaises, XXV.

Idées sur le Style :

Pascal : Pensées (Ed. Brunschwicg, Section V, et de l'Esprit Géométrique, p. 164.

Boileau : Art Poétique, Chant I (bien qu'il n'y parle pas de la prose).

La Bruyère : Caractères, De la Société et de la Conversation, — De la Chaire.

Fénelon : Lettre à l'Académie, — Projet de Rhétorique.

Voltaire : Correspondance, *passim*, — Dictionnaire philosophique : articles Eloquence, Esprit, Elégance, Imagination, etc.

Jugements sur Buffon :

Grimm : Correspondance, septembre 1753-1755, *passim*.

Mme Necker : Mélanges, — Nouveaux Mélanges.

Villemain : Tableau de la Littérature au XVIIIe siècle, II, 22.

Nisard : Histoire de la Littérature française, III.

Etudes de Buffon :

Sa Correspondance, juillet, août 1753.

Diderot : Correspondance, 25 novembre 1760.

Nadault et Buffon.

Montbard et Buffon, 1855 (avec première rédaction du Discours sur le Style.

Le Style de Buffon :

Ses œuvres, ses Discours académiques, Réponses à La Condamine et à Watelet (1761), à M. de Chastelux et au Duc de Duras (1775).

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **quinze francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde).

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol : (Licence et Certificat secondaire) à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées); (Certificat primaire), soit à M. GAVEL, soit à M. PESEUX-RICHARD (ancien examinateur au Certificat primaire), Loisy (Saône-et-Loire).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de cinq francs** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er MARS

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — *Rome et la Gaule.* — En conquérant la Gaule, César l'a rendue entièrement et pour toujours romaine. Cette rapidité merveilleuse avec laquelle Rome s'assimile alors les Gaulois ne se comprend que lorsqu'on sait en quel état elle les avait trouvés. Ils avaient de grandes villes, un système régulier d'impôts, un ensemble de croyances religieuses, une aristocratie ambitieuse et puissante, et une sorte d'éducation nationale dirigée par des prêtres. Cette culture encore imparfaite, si elle n'avait pas entièrement éclairé les esprits, les avait au moins éveillés. Ils étaient ouverts et curieux, assez intelligents pour reconnaître ce qui leur manquait, assez libres de préjugés pour renoncer à leurs usages quand ils en trouveraient de meilleurs. Dès le commencement de la guerre, ils réussirent à imiter la tactique romaine, à construire des machines de siège et à les manœuvrer avec une habileté à laquelle César rend hommage. Ils étaient donc encore rudes et grossiers, si l'on veut, mais déjà tout prêts pour une civilisation supérieure dont ils avaient le désir et l'instinct. Voilà ce qui explique qu'ils l'aient si facilement accueillie. Ils avaient combattu dix ans contre la domination de l'étranger, ils ne résistèrent pas un jour à adopter sa langue et ses usages. On peut dire que la Gaule ressemblait à ces terres fendues par un soleil brûlant et qui boivent avec tant d'avidité les premières gouttes de pluie ; elle s'est si profondément imprégnée de la civilisation romaine, dont elle avait soif sans la connaître, qu'après tant de siècles et malgré tant de révolutions elle n'en a pas encore perdu l'empreinte et que c'est la seule chose qui ait persisté jusqu'à présent dans ce pays où tout change. GASTON BOISSIER.

Version. — *Bismarck während der Frankfurter Jahre* (1851-59). — So wuchs Bismarck schon damals, weit über die zurückweichenden alten Freunde, weit auch über den eigenen König hinweg, zur eigentlichen Verkörperung des preuszischen Staates empor. Und all sein Wesen, die sichere Lässigkeit und brausende Kraft, die Tiefe und Weichheit und reiche Treue seines Herzens, die ganze überlegene Groszartigkeit seines Verstandes und seines Willens spricht aus den Hunderten seiner damaligen Briefe überwältigend hervor. Er stand damals auf der Höhe des Mannesalters, ein Recke in jedem Belang, unerschöpflich an körperlichen und geistigen Hilfsmitteln, vom Frieden eines geliebten Hauses umwoben und gehalten, und dabei schon ganz der Herrscher, bis auf den Grund nur dann erschüttert, wenn er die Lenker seines Staates unbelehrbar auf die Klippen lossteuern sieht, vor denen er sie leidenschaftlich warnt : dann grollt er bitter und tröstet sich nutzlos, in gigantischen Bildern, mit dem Gedanken an den dereinstigen Tod, der doch einmal alle irdischen Wünsche und Gegensätze in nichts auflösen wird. Ihn selber aber beseelt, solchen Worten und mancher Sehnsucht nach der Stille des ländlichen Friedens zum Trotze, der ungeduldige Drang auf ein groszes Wirken, auf die leitende Tat. Und so schreitet er, unbefriedigt, immer klarer in sich selbst, immer sichtbarer und bedeutsamer für alle Welt, aber als der Unberechenbare und Unzügelbare von ihr beargwohnt

und gefürchtet, durch das Jahrzehnt der Reaktion und der neuen Ära hin ; er sammelt, nach Petersburg verbannt, dort (1859-62) neue Kenntnis und neue Waffen ; er lernt Paris kennen, zuletzt (1862) als Gesandter. Er sieht in Deutschland die nationalen Wogen wieder steigen, in Preuszen unter oder dann gegen König Wilhelm eine neue, frischere Bewegung beginnen, die aber auch jetzt die eigentlichen Ziele seines preuszischen Realismus nicht trifft. Und endlich sieht er sich, als alle anderen scheitern, auf das Drängen Roons von dem widerstrebenden Könige berufen, sein Werk zu tun : noch ein letztes wundervolles Ausruhen in Biarritz, am Strande des biskaischen Meeres, ein leuchtendes Bild von Böcklinscher Farbentiefe inmitten der Arbeiten und der Kämpfe : dann vollendet sich, an jenem 22. September 1862, seinem Könige und seinem Vaterlande und ihm selber das Geschick : er tritt, gestählt und ganz fertig. als 47 jähriger auf den Platz, für den er geboren ist.

ERICH MARCKS.

Composition française. — Quelle influence le voyage en Italie a-t-il eu sur le génie de Goethe ?

Composition allemande. — Inwiefern scheint Ihnen folgender Ausspruch eines deutschen Kritikers richtig : Torquato Tasso ist kein Schauspiel, sondern eine Tragödie, wenn auch kein Mensch darin stirbt.

Lecture expliquée. — Torquato Tasso, acte I, sc. 3, vers 148 à 178. (Tasso. So lasz mich denn beschämt vor dannen gehen.)

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème. — *Les petits Villages.* — La vie, dans le village, est simple et mesurée. Le matin, c'est le clairon du coq qui l'éveille ; aussitôt, tout s'anime sous les chaumes verdâtres, sous les toits moussus des maisons. Tous les bruits familiers entendus la veille et qu'avait assoupis le repos de la nuit commencent à retentir, se mariant au rythme du moulin ou au chant de la forge. Bientôt les carrioles amenées devant les portes s'emplissent pour le marché du pays voisin ; les paniers aux œufs et aux poules s'entassent sous les bâches de toile ; le charretier fait claquer son fouet ; le chien du berger bondit sur la route ; et, de tous côtés, des maisons, des granges, des corps de fermes, les gens et les bestiaux se répandeut dans la campagne. Encore une heure, et il ne restera plus, dans les demeures désertées, que les vieillards en béquilles qui ne vont plus aux champs, que les enfants et les femmes. Alors le village, à demi dépeuplé, prendra un calme heureux. Toutes choses alentour s'adouciront de ton et de lumière ; les arbres et le clocher, les murs usés, les toits, les ruches et les colombiers prendront la teinte charmante et un peu dorée des épis d'automne et des feuilles ; de petites colonnes de fumée blanche monteront peu à peu, comme la respiration du pays tranquille vers le ciel, dans la vapeur de l'air. Et ce sera un petit village délicieux de calme, exquis de douceur et de recueillement.

EDMOND PILON.

Version. — *Friedrich Wilhelm I.* — Friedrich Wilhelm I. wurde der Gründer des ersten modernen Staates in Deutschland. Er war eine Natur, in der Abstoszendes und Imponierendes, Rohes und Ehrwürdiges dicht nebeneinander lagen. Nach seinem persönlichen Auftreten ein derber und ungebildeter Bauer, ein Tyrann in seinem Hause, ein Despot in seinem Staate, äuszerst jähzornig. Seine Herrschaft wäre zum Fluche des Landes

geworden, hätte er nicht seine unbegrenzte Gewalt mit einem seltenen Talente für die Verwaltung, mit einer rastlosen Arbeitskraft und einer unverbrüchlichen Pflichttreue vom ersten bis zum letzten Tage dem Dienste des Gemeinwohls gewidmet. Hier wurden denn der Sonderstellung der Provinzen und dem Überwuchern der ständischen Rechte wirksame Schranken gesetzt. Der König vernichtete die ständischen Korporationen nicht, aber er stellte sie unter die durchgreifende Aussicht einer straff zentralisierten Verwaltung und nötigte ihre Mitglieder, ihm bei seinem Wirken für das Gedeihen und die Macht Preuzens jedes erforderliche Opfer zu bringen.

Nun ist man erstaunt, zu sehen, mit wie praktischen Blick er im Kleinsten und Grösten das Richtige erkennt, wie er eine den Bedürfnissen auf allen Stufen entsprechende Beamtenschaft heranbildet, wie er sie durch strenge Aufsicht, durch ermunternde Lehre und brutale Strafen zu Tätigkeit, Einsicht und Rechtlichkeit erzieht, wie er Ordnung und Sparsamkeit im Staatshaushalt erzwingt, wie er die Bewirschaftung seiner Domänen zum fruchtbaren Vorbilde für alle Landwirte erhebt und des Wunsches voll, die Bauern zu freien Eigentümern zu machen, zwar eine so radikale Maszregel noch nicht wagt, aber doch unablässig für den Schütz der armen Leute gegen adlige Willkür und herrschaftliche Bedrückung sorgt. TREITSCHKE.

Composition française. — Quel profit pouvons-nous retirer de la lecture du Discours sur le Style ?

Ou bien : La construction allemande ; par quels exercices gradués y habituerez-vous vos élèves ?

Composition allemande. — Welche Fabel Lafontaine's ziehen Sie vor ? Zeigen Sie die Ursachen dieser Vorliebe.

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — **Thème.** — MOLIÈRE : *L'Avare*, acte V, scène 3, depuis le début jusqu'à « Harpagon — L'Amour ?... »

Version. — GIUSTI. — *Lettre à la Marquise d'Azeglio.* — ... Bisognerebbe raggranellare tutte le gemme sparse a larga mano in tutti questi paesi, e si troverebbe di che arricchire il magazzino comune, specialmente di modi di dire, che sono i più importanti, perchè riguardano più davvicino lo stile e l'indole del popolo. Molto più che conoscere a fondo una lingua non istà nel tenerla tutta sulla punta delle dita, dal primo all' ultimo vocabolo, come non consiste nell' avere in bottega tutte le pietre e tutti i metalli conosciuti, l'arte del gioielliere. Sta nel non iscompigliarla dipanandone la matassa ; sta nel saperla fondere ossia nel conoscere la tavolozza ; sta nel non usarlo a rovescio, mettendo in bocca al servitore i modi del padrone, o portando in cattedra la commedia e la tragedia in cantina ; sta finalmente nel trovare il modo d'adattarla al tempo che corre, senza sciuparne la fisonomia. Anco qua, quelli che la spendono alla peggio sono, pochi eccettuati, appunto quei tali che dovrebbero saperne di più ; perchè o tirano via alla mercantile, o la pigliano di sana pianta dai libri, senza mai ringiovanirla con quella parlata, e così di progressiva che è, la trattengono lí ferma come un lago morto. Del resto, o si sappia o non si sappia, a me è parsa sempre una

bambinata di noi Toscani, quella di mettere a rumore il vicinato, gridare la croce addosso agli altri dello Stivale, piantarsi in trono a suscitare la tirannia della chiacchiera. Noi a scrivere e a parlare correttamente, abbiamo lo stesso merito che ha un uomo diritto a non esser nato gobbo ; e anzi per gli storpiati vedo aperti asili di carità, mentre i ben disposti sono obbligati al doppio del lavoro e al servizio di chi é impedito. Io bado a dire a questi miei paesani : lasciamo andare le liti, i puntigli, le picche inutili e vergognose, e seppure vogliamo intestarci d'avere il primato tra i linguai, tiriamo a scrivere meglio che si può, e poi chi l'ha a mangiare la lavi, come dice il proverbio. Vediamo piuttosto d'imitare i nostri babbi che invece di gattigliare da paese a paese si sono fatti citare da tutti, perchè seppero dare garbo ai loro libri colla lingua parlata dal comune. Ma gnornó : un accademico per sapere infilzare un periodo alla latina guarderà d'alto in basso i suoi concittadini che senza volere lo correggono chiacchierando, o s'impancherà a dar dell' asino al Romagnosi per avere sbagliato un articolo !

LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Composition française.** — La sympathie de Dante pour Manfred, et ses idées politiques.

Composition italienne. — Spiegate come l' amore di Dante per Beatrice sia l'elemento più importante nella genesi della Divina Commedia.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — **Composition française.** — Caractérisez l'art de La Fontaine dans ses Fables.

Composition italienne. — I lumi delle casa a tarda sera. Una sera, affacciatovi alla finestra, avete contemplato le numerose finestre che erano illuminate. Fantasticando vi è parso di vedere quello che succedeva dittro a ognuna. Narrate la vostra fantasticheria, componendo tanti quadretti.

ESPAGNOL

LICENCE. — **Version.** — *A la noche.*

Salve, oh tú, noche serena
Que el mundo velas augusta,
Y los pesares de un triste
Con tu oscuridad endulzas.
El arroyuelo a lo lejos
Más acallado murmura,
Y entre las ramas el aura
Eco armonioso susurra.
Se cubre el monte de sombras
Que las praderas anublan,
Y las estrellas apenas
Con trémula luz alumbran.
Melancólico ruido
Del mar las olas murmuran,
Y fátuos rápidos fuégos
Entre sus aguas fluctúan.
El majestuoso río
Sus claras ondas enluta,
Y los colores del campo
Se ven en sombra confusa.
Al aprisco sus ovejas
Lleva el pastor con presura,
Y el labrador impaciente
Los pesados bueyes punza.
En sus hogueras le esperan
Su esposa y prole robusta,
Parca cena preparada
Sin sobresalto ni angustia.
Todos suave reposo
En tu calma ¡ oh noche ! buscan,
Y aún las lágrimas tus sueños
Al desventurado enjugan.

¡ Oh qué silencio ! ¡ oh qué grata
Oscuridad y tristura !
¡ Cómo el alma contemplarlos
En sí recogida gusta !
Del místio agorero buho
El ronco graznar se escucha,
Que el magnífico reposo
Interrumpe de las tumbas.
Allá en la elevada torre
Lánguida lámpara alumbra,
Y en derredor negras sombras,
Agitándose, circulan.
Mas ya el pértigo de plata
Muestra naciente la luna,
Y las cimas del otero
De cándida luz inunda.
Con majestad se adelanta
Y las estrellas ofusca,
Y el azul del alto cielo
Reverbera en lumbre pura.

ESPRONCEDA.

Thème. — *Les côtes des Pays-Bas.* — Si vous longez la mer du Nord depuis l'Escaut jusqu'au Jutland, vous vous apercevez d'abord que le trait marquant du pays est le manque de pente ; marécages, landes et bas-fonds : les fleuves, péniblement, se traînent, enflés et inertes, avec de longues ondulations noirâtres ; leur eau extravasée suinte à travers la rive et reparaît au delà en flaques dormantes... Au-dessus planent les lourds nuages, nourris par les exhalaisons éternelles. Ils tournent lentement leurs ventres violacés, noircissent, et tout d'un coup fondent en averses...

Cette terre ainsi faite a un ennemi, la mer. La Hollande ne subsiste que par ses digues. En 1654, celles de Jutland se rompirent, et quinze mille habitants furent engloutis. Il faut voir la houle du Nord clapoter au niveau du sol, blafarde et méchante... Le vent hurle et beugle, les mouettes crient ; les pauvres petits navires s'enfuient à tire-d'aile penchés, presque renversés, et tâchent de trouver un asile dans la bouche du fleuve, qui semble aussi hostile que la mer... Pluie, vent et houle, il n'y a de place ici que pour les pensées sinistres ou mélancoliques. La joie des vagues elles-mêmes a je ne sais quoi d'inquiétant et d'âpre. De la Hollande au Jutland, une file de petites îles noyées témoigne de leurs ravages ; les sables mouvants que les flots apportent obstruent d'écueils la côte et l'entrée des fleuves. La première flotte romaine, mille vaisseaux, y périt ; encore aujourd'hui les navires demeurent en vue des ports un mois, et davantage, ballottés sur les grandes vagues blanches, n'osant se risquer dans le chenal changeant, tortueux, célèbre par les naufrages.

TAINE.

Commentaire grammatical. — Texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème et Version. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Exponer y discutir las ideas expresadas por Cervantes acerca del teatro español en el capítulo XLVIII de la primera parte del Quijote.

Composition française. — Qu'y a-t-il de vrai dans cette boutade d'un lettré contemporain, qui fut lui-même un professeur distingué : « L'invention de la pédagogie a été la ruine des études » ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème et Version. — Voir Licence.

Compositions espagnole et française. — Voir Certificat Secondaire.

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

Les Programmes des Partis Politiques Allemands

Les Partis Politiques avant la Guerre

Il ne semble pas que l'on puisse étudier, même brièvement, les partis politiques de l'Allemagne actuelle, sans avoir rappelé le rôle des anciens partis avant et pendant la guerre.

Une esquisse rapide est nécessaire pour indiquer les origines et situer les idées communes ou divergentes qui ont surgi, se sont affermies ou ont sombré dans l'empire de Guillaume II, avant le conflit mondial et pendant la lutte à outrance jusqu'au jour où le formidable édifice s'est écroulé.

Il ne s'agit point ici d'examiner dans le détail toute l'histoire politique de l'Allemagne, mais simplement de trouver les termes de comparaison et un peu de lumière pour éclairer le présent.

Les grands partis politiques de l'Allemagne impériale étaient au nombre de 6 : Conservateurs *(Deutschkonservative Partei)*, Parti d'empire *(Reichspartie)*, Nationalistes libéraux *(Nationalliberale Partei)*, Centre *(Zentrum)*, Progressistes *(Fortschrittliche Volkspartei)*, Socialistes démocrates *(Sozioldemskratische Partei)*.

PARTI CONSERVATEUR

La devise, celle de la *Kreuzzeitung*, « avec Dieu, pour le roi et pour la patrie », le caractérise nettement. Le parti, issu en 1848 du parti conservateur de Prusse, a conservé la pensée religieuse et la doctrine de l'aristocratie prussienne, cristallisée en 1892 dans le programme de Tivoli.

C'est le protagoniste d'une politique extérieure énergique, d'une large autonomie pour la Prusse et pour les autres Etats confédérés, il considère comme intangibles les droits de la couronne, reconnaît l'Etat comme tout-puissant, il est hostile au régime de monarchie constitutionnelle et au suffrage universel. Il réclame une armée forte, une politique coloniale hardie, le renforcement de la bourgeoisie,

l'amélioration du sort de la classe ouvrière, la lutte contre le grand capitalisme. Il est adversaire du socialisme, qu'il considère comme un ennemi de l'ordre d'Etat. La richesse du pays sera assurée par le développement de l'agriculture, du commerce, de l'industrie et par des droits de douane élevés. Tel est, dans ses grandes lignes, le programme de Tivoli de 1892. L'influence du parti s'est accrue en 1893, par l'adhésion du *Bund der Landwirte*, association des grands propriétaires fonciers dont la politique fut dominante dans le parti conservateur.

LE PARTI D'EMPIRE

Le parti d'empire, fils du parti conservateur, qui a quitté son père après une querelle de famille en 1866. Il a les mêmes idées fondamentales mais est plus libéral. Le premier est le parti par excellence des hobereaux de Prusse orientale, le second compte dans ses rangs surtout de grands industriels, de grands propriétaires (en particulier de Silésie), de hauts fonctionnaires. Dirigé par von Kardoff et von Gomp, il se montra défenseur respectueux et loyal des prérogatives monarchiques, ennemi déclaré du socialisme.

NATIONALISME LIBÉRAL

Le nationalisme libéral est né en 1866, par séparation du parti progressiste. A ce moment, après la victoire sur l'Autriche, une partie des progressistes répugna à faire de la politique d'opposition et adopta la politique de Bismarck. Il se fit une fusion d'idées nationalistes et libérales, d'où le nom.

Les premiers mots de son programme de 1907, synthèse de ses proclamations depuis 1881, sont « fidélité inébranlable à l'empereur et à l'empire, armée et flotte puissantes, expansion coloniale ». Mais à côté de principes éminemment nationalistes, on trouve des conceptions libérales : respect des droits constitutionnels du peuple, vote direct et secret, représentation par le Reichstag, droit de réunion *(Vereins und Versammlungsrecht)*. Au point de vue économique : amélioration et développement des transports, des voies de communication, protection du commerce et de l'industrie allemands par un régime douanier approprié aux circonstances.

L'agriculture doit être protégée, la classe agricole doit être conservée. L'Etat doit veiller à ce que les prix des produits du sol ne subissent pas de hausse.

Au point de vue social, il importe de maintenir la paix intérieure. Toutes mesures doivent être prises pour affermir la collaboration des employeurs et des employés : Révision des lois de protection du travailleur, des retraites, etc., dans un sens favorable aux ouvriers, pensions aux veuves et orphelins des mines, limitation de la durée du travail, protection du travail de la femme et des enfants (pas de travail de nuit), du droit de coalition.

CENTRE

Le centre date de 1870, quand le Pape Pie IX déchaîna le conflit en Allemagne entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Le parti se constitua pour lutter pour la liberté et l'influence de l'Eglise catholique. Il groupa toutes les classes de la société, résista à Bismarck et, victorieux, prit une importance grandissante. Semblant s'élever au-dessus des partis, au nom de la doctrine chrétienne, il a su adapter sa politique aux circonstances et pratiquer habilement l'opportunisme. Il s'est fait l'apôtre du progrès moral, le défenseur des questions confessionnelles et, sans jamais trancher ni brusquer, a pris la défense du paysan, de l'ouvrier, mais sans les opposer au riche industriel ni au grand propriétaire. Parti d'ordre, d'autorité morale, familiale, religieuse.

PARTI PROGRESSISTE POPULAIRE.

Sa formation remonte à l'époque des conflits au sujet de la réforme de l'armée en 1861. Les adversaires libéraux de Bismarck se groupèrent dans leur résistance aux projets du gouvernement qu'ils taxaient de militarisme. De là est sorti le noyau du parti qui s'accrut en 1880 de nationalistes libéraux. Il devint la *Freisinnige Partei* qui se divisa en 1893 en *Freisinnige Volkspartei et Freisinnige Vereinigung*. En 1910 les deux parties se resoudèrent, fusionnèrent avec la *Deutche Volkspartei* fondée en 1868 dans l'Allemagne du Sud, et de ces trois partis sortit la *Fortschrittliche Volkspartei*. L'idée de base du programme de 1910 est que la plus grande liberté possible doit être assurée à l'individu et que le peuple doit prendre une grande part à la direction des affaires de l'Etat.

L'armée, sans être augmentée, doit devenir une armée populaire (*Volksheer*) où seront supprimés tous les avantages provenant de la classe sociale, de la confession, etc.

Réforme de la justice militaire, de la justice civile. Partisan du commerce libre. Pas de protectionnisme économique. Liberté d'association pour les ouvriers, protection du travailleur, surveillance de l'exploitation par des spécialistes pris parmi les travailleurs. Développement des écoles techniques. Rapprochement entre les peuples en vue d'un désarmement et d'un travail de civilisation commun.

PARTI SOCIALISTE DÉMOCRATIQUE

Le premier groupement socialiste remonte à 1863 : « Association générale des travailleurs » fondée par Lassalle à Leipzig. Le mouvement, repris à la mort de Lassalle (1864) par Liebkneckt et Bebel, aboutit en 1869 à la fondation de la *Socialdemokratische Arbeiterpartei* où les tendances lassaliennes et marxistes étaient encore en

conflit. L'union se fit en 1891 par le programme d'Erfurt. C'est là que nous trouvons la doctrine du parti raffermi et développé par la loi d'exception de 1872, la résistance de Bismarck et aussi par les concessions faites depuis 1881, les lois de prévoyance sociale et enfin, en 1890, par la suppression de la loi contre les socialistes (loi de 1872).

Le but essentiel du parti est de libérer le prolétariat du joug des exploiteurs capitalistes, de supprimer la situation sociale créée par le développement du machinisme, de la grande industrie et la disparition des petits métiers et petits commerces. Les moyens de production doivent être la propriété de la communauté. Le prolétariat doit acquérir des droits politiques, livrer le même combat dans tous les pays, obtenir la libération du travailleur et de tout parti, de toute race opprimée.

Ce parti d'opposition s'est rallié au gouvernement en août 1914 en votant les crédits de guerre.

Les Partis pendant la Guerre et pendant la Révolution.

Le 4 août 1914, dans la salle blanche du palais royal à Berlin, Guillaume II s'adressa aux députés du Reichstag et leur répéta les paroles prononcées du balcon du château : « Je ne connais plus de partis, je ne connais que des Allemands » ; il tendit la main aux chefs de partis et les invita à faire le serment d'union.

Le même jour, le chancelier Bethmann-Hollweg fit adopter à l'unanimité par le Reichstag la demande de crédit de cinq milliards de marks pour couvrir les frais de guerre. Une seule voix s'éleva, celle du député socialiste Haase, pour déclarer que son parti n'assumait pas la responsabilité impérialiste, mais acceptait le crédit. Même le parti d'opposition entrait dans l'union sacrée, le Burgfrieden. Et de ce jour, jusqu'à mars 1916, face aux Alliés, l'union fut complète. Il va de soi que ce n'est pas sans quelques nuances.

Les partis conservateurs devinrent et demeurèrent les partis de la guerre à outrance. Les nationalistes libéraux se rangèrent du côté des conservateurs. Les progressistes, au contraire, se firent les défenseurs de l'idée de la conciliation et préconisèrent les réformes libérales à l'intérieur, demandant que le chancelier et les ministres ne fussent pas choisis par l'empereur mais pris dans les rangs de la majorité. Le centre s'associa à ces efforts, tendant à accroître le « parlementarisme ». La guerre donna au centre un nouveau relief : les partisans de la paix de conciliation fondèrent de grandes espérances sur son action auprès du Pape médiateur.

Donc, malgré toutes les apparences d'union, il se forma une gauche au Reichstag, réformatrice et presque pacifiste. N'exagérons

rien quant à ce dernier point et souvenons-nous que le Reichstag ne siégea pas en permanence.

Le parti le plus intéressant pendant les années de guerre est le parti socialiste. Il avait renié ses principes internationalistes dès le 4 août 1914. L'acceptation des crédits portait le germe du premier craquement, qui se produisit en mars 1916 quand une fraction refusa de voter les crédits.

La *Sozialdemokratische Arbeitsgemeinschaft* se constitua en mars 1916 sous la direction de Haase. La véritable déchirure eut lieu en janvier 1917, provoquée en particulier par Lepinski : les socialistes minoritaires restaient fidèles aux principes du manifeste socialiste et reprochaient aux majoritaires de pratiquer une politique nationaliste, néfaste à la classe ouvrière, favorable à la bourgeoisie. C'est ainsi que le 7 janvier 1917, les minoritaires se retirèrent du parti et prirent le nom de *Unabhängige Sozialdemokraten*, socialistes indépendants ; quelques mois plus tard, un autre parti se forma à leur gauche, le *Spartakusbund*, l'union de Spartakus.

Des tendances divergentes s'étaient donc manifestées dans le parti qui gagnait chaque jour du terrain, divergences qui sont le reflet de l'état d'esprit de la population allemande.

L'analyser serait exposer la genèse de la révolution, ses causes militaires, économiques, politiques, dépeindre la lassitude du peuple allemand à bout de résistance physique, déçu dans ses espérances, miné par la propagande révolutionnaire, montrer l'angoisse qui étreignit l'empereur et le gouvernement, après l'échec de l'offensive de juillet 1918, observer la « parlementarisation » de l'empire. Cette dernière question seule nous intéresse ici, à cause de sa répercussion sur la vie et la position des partis.

Si, après le message impérial de Pâques 1917 annonçant au peuple que ses droits électoraux étaient élargis, les partis et le gouvernement s'étaient montrés moins intransigeants, le moral de la masse aurait été grandement amélioré. Le chancelier Hertling, à la suite de la démarche autrichienne en vue de la paix, le 14 septembre, n'eut pas la sagesse, connaissant les sacrifices demandés à la nation, d'accueillir dans le ministère des représentants du peuple. Les libéraux souhaitaient l'entrée des socialistes dans le Cabinet, les socialistes auraient accepté cette collaboration, sous réserve d'un remaniement ministériel. Ils posèrent leurs conditions le 24 septembre : paix sans annexions ni dédommagements, autonomie de l'Alsace-Lorraine, droit de vote égal pour tous les Etats confédérés, dissolution de la Diète prussienne, membres du gouvernement pris parmi la majorité du Parlement, suppression de l'article 9 de la Constitution, etc. Hertling, conservateur, était défavorable à l'entrée des socialistes dans le gouvernement. Il offrit sa démission à l'empereur, en insistant sur la nécessité de collaborer avec la socialdémocratie. Guillaume II comprit et fit savoir à son

peuple le 30 septembre : « Je désire que le peuple allemand prenne une part plus active que jamais aux destinées de la patrie, ma volonté est que les hommes pourvus de la confiance du peuple participent dans une large mesure aux droits et aux devoirs du gouvernement. » Ces concessions importantes ne suffisaient plus.

Max de Bade succéda à Hertling. Il savait que la guerre était perdue; toute sa politique tendit à la perdre honorablement et à éviter un bouleversement politique en apaisant la bourgeoisie et la classe ouvrière. Il voulait accroître les droits du Reichtag, diminuer ceux de la dictature militaire et rendre la Constitution plus démocratique.

Il n'eut pas le temps de réaliser ses projets. Le 1er octobre, Ludendorff déclare dans un télégramme au gouvernement que seul un armistice dans un délai de 48 heures pourrait sauver l'armée allemande de la débâcle. Ce télégramme atterra la population, ouvrit les yeux et prépara les voies à la révolution. Ce fut le signal de l'effondrement. Max de Bade tenta de sauver la situation. Il accueillit les représentants des socialistes et du centre dans son ministère, refusa les mesures de rigueur dictatoriale que lui proposaient les militaires, fit accepter par le *Bundesrat* la modification de l'article II de la Constitution, obtenant ainsi que la déclaration de guerre et la signature de la paix ne pussent avoir lieu qu'avec l'approbation du Reichstag et du *Bundesrat*. Le régime parlementaire de l'Allemagne se rapprochait peu à peu de celui des démocraties européennes, mais, tandis que le gouvernement flattait les partis bourgeois et socialistes, discutait avec eux l'abdication de l'empereur, il poursuivait la négociation des 14 points du président Wilson et n'était plus maître ni de la situation extérieure ni de la situation intérieure.

A l'extérieur, l'Autriche-Hongrie, la Turquie, la Bulgarie s'écroulaient, à l'intérieur, le peuple voulait la paix à n'importe quel prix. L'armée résistait encore, mais jusqu'à quand résisterait-elle? Ludendorff donnait sa démission le 26 octobre. Le 3 novembre l'empereur annonçait que « la fonction d'empereur est au service du peuple », que « le peuple allemand devait devenir le peuple le plus libre de la terre ». Peu importaient les nouvelles concessions ; les indépendants, les socialistes majoritaires et certaines fractions de la gauche bourgeoise réclamaient l'abdication de l'empereur, et le 5 éclatait à Kiel la révolution militaire, rapidement propagée jusqu'aux milieux ouvriers, exécutée d'après le modèle de la révolution russe.

Le chancelier lança au peuple un appel signé de tous les membres du Gouvernement où il énumérait les réformes récentes qui faisaient de l'Allemagne un Etat démocratique, il invitait la population au calme, l'assurait que la paix serait bientôt conclue.

Le mouvement était déclenché, les conseils d'ouvriers et soldats faisaient tache d'huile, les indépendants et les spartakistes prêchaient l'Evangile nouveau de la République socialiste. Les actes

de révolte des ports de la Baltique s'étaient étendus sur toute l'Allemagne. La masse voulait l'abdication de Guillaume II, les socialistes l'exigeaient dans leur ultimatum du 7 novembre, menaçaient de sortir du Gouvernement; l'empereur résistait, les conservateurs, les nationalistes libéraux, le centre, cherchaient à gagner du temps, à ralentir la marche des événements. Les résistances étaient vaines. Le 9 novembre, le chancelier, avant d'avoir le consentement de l'empereur, annonça son abdication et remit ses pouvoirs de chancelier à Ebert. Le même jour Scheidemann proclama la République.

Ebert constitua le gouvernement : 3 majoritaires, 3 indépendants. Les indépendants imposèrent leurs conditions : l'Allemagne serait une République socialiste, le pouvoir politique serait entre les mains des conseils d'ouvriers et soldats appelés sans délai à une assemblée constituante. Les majoritaires acceptèrent non sans résistance ; une union fragile se produisit, vite détruite par les revendications extrêmistes des indépendants.

De la révolution de novembre se dégagent deux constatations : 1° le règne des extrêmistes a été éphémère ; 2° les monarchistes, saisis de stupeur, n'ont rien osé pour défendre le régime impérialiste, ils se sont mis à hurler avec les loups, à renier plus ou moins leurs principes, à placer devant leurs noms de partis l'épithète de « populaire ».

Rosa Luxembourg a reconnu que le système des conseils institué le 9 novembre a lamentablement échoué parce que les masses n'ont pas une éducation révolutionnaire suffisante. La vague gigantesque des conseils des soldats et ouvriers emporta le 9 novembre les puissances de l'ancien régime, se brisa quelques jours plus tard à la digue que lui opposèrent les socialistes majoritaires. L'accord des majoritaires et des indépendants, réel quand il s'agissait de renverser l'empire et d'établir un gouvernement populaire, s'effrita quand il s'agit de fixer les résultats du bouleversement, de leur donner une forme.

Les indépendants et les spartakistes, plaçant la paix au second plan, voulaient une alliance avec les soviets et la socialisation immédiate. Les majoritaires, au contraire, estimaient qu'il fallait avant tout faire la paix et penser à la socialisation plus tard. L'abîme se creusait.

Liebknecht, Rosa Luxembourg rassemblèrent leurs troupes pour poursuivre la révolution sociale, s'opposèrent à l'élection d'une assemblée nationale.

Les extrêmistes perdirent du terrain dans l'opinion publique et leur défaite fut achevée lorsque, le 16 décembre, Ebert proposa, au cours du congrès des conseils des ouvriers et soldats, de donner au peuple allemand le gouvernement qu'il choisirait par des élections.

Le tumulte fut immense, mais la proposition fut adoptée et le gouvernement des conseils ne fut pas imposé à l'Allemagne; le

prestige des socialistes majoritaires, défenseurs de l'ordre, ennemis de la violence, grandit considérablement.

Tandis que les partis socialistes se disputaient le pouvoir, les partis bourgeois paraissaient frappés de paralysie. Ils n'avaient pas donné signe de vie depuis le début de novembre, depuis le jour où fut agitée la question de l'abdication. Seul avec le parti socialiste, le parti progressiste l'avait réclamée. Le centre, les nationalistes libéraux et les conservateurs s'y étaient opposés. Ce fut le dernier signe de résistance active. Pendant les journées de la révolution, les réactionnaires, les officiers se cachèrent et l'on cite le seul cas du général Linsingen qui, retranché dans le Marstall à Berlin, combattit quelques jours.

Le désarroi était extrême. Les premiers qui se ressaisirent furent les progressistes et les nationalistes libéraux. Ils lancèrent un appel le 16 novembre annonçant la formation du parti démocratique. L'impulsion était donnée, le centre reparut, rajeuni, différent et semblable. Puis ce fut le tour des partis de droite : les conservateurs devinrent conservateurs « populaires ».

(A suivre.) A. Bourgoin.

L'Influence de Shakespeare sur Musset dans les Comédies et Proverbes[1]

Le nom de Shakespeare se rencontre fréquemment dans les œuvres de Musset. Nous l'y trouvons dès ses premiers poèmes, par exemple dans la Dédicace d'*Un spectacle dans un fauteuil*, dans *Namouna* aussi, où nous lisons une description de Don Juan :

> Que personne n'a fait, que mon art a rêvé
> Et que de notre temps Shakespeare aurait trouvé.

Nous relevons les noms d'Hamlet dans *Mardoche*, de Desdemona dans *Le Saule*, de Roméo et Juliette dans *Rolla :* ce qui prouve bien la connaissance qu'avait Musset des pièces de Shakespeare.

Il faut remarquer de plus que le premier drame de Musset, *La Nuit vénitienne,* a une épigraphe shakespearienne. « Perfide comme l'onde, le « as false as water » d'Othello (Acte V, scène II).

Cette influence était alors assez nouvelle dans la littérature française ; loin d'être pour nos écrivains une source d'inspiration, Shakespeare était à peine connu chez nous avant le XVIIIe siècle. C'est en 1776 seulement que parut la traduction de Letourneur, et quelques années plus tard (1783-1792) Ducis publiait ses adaptations du théâtre shakespearien. Voltaire avait, il est vrai, dès 1734, inséré une étude et une critique sévère de Shakespeare dans sa 18e lettre philosophique, mais le public ignorait encore le grand barde anglais.

En 1800, Talma commença à interpréter les rôles d'Othello, de Macbeth et d'Hamlet d'après les adaptations de Ducis, et son talent si puissant éveilla aussitôt l'intérêt général. On s'initia peu à peu en France au génie shakespearien, et lorsqu'en 1827 une troupe d'acteurs anglais, parmi lesquels Kean, Kemble et Miss Smithson, vint à Paris donner *Roméo et Juliette*, *Hamlet* et *Le Marchand de Venise*, elle fut saluée, nous dit Guizot, « par un tonnerre d'applaudissements. » C'est à cette époque que Vigny écrivit ses traductions d'*Othello* et du *Marchand de Venise*.

En 1830 donc, Shakespeare est le Dieu de l'école romantique : il incarne les aspirations et les tendances du siècle ; il est bien le type du génie barbare, le symbole du Créateur qui s'est affranchi de toute règle, le représentant de la Nature même.

1. Mémoire présenté pour le diplôme d'études supérieures d'anglais en Sorbonne. L'auteur a bien voulu — et nous l'en remercions — traduire en français, dans l'intérêt de tous nos lecteurs, le texte de son mémoire, dont original est en anglais. — N. D. L. R.

Pour Musset cependant, l'influence shakespearienne semble être d'une autre essence ; elle n'est pas due à l'admiration aveugle du disciple dévoué pour son maître, mais à une appréciation personnelle. Shakespeare l'a toujours fortement attiré, car il n'avait que dix-sept ans quand il écrivit à son ami Paul Foucher avec l'enthousiasme et l'ardeur indomptée de la jeunesse : « Je ne voudrais pas écrire, ou je voudrais être Shakespeare ou Schiller. »

Et dans la même lettre il se plaint quelques lignes plus loin de la vie ennuyeuse qu'il mène et conclut : « Je donnerais quinze francs pour avoir une pièce de Shakespeare ici en anglais. » Déjà nous avons l'impression qu'il vénère Shakespeare comme son idéal ; plus tard il l'appelle, dans *Silvia*, « le grand ami Shakespeare. »

C'est donc l'homme qu'il admire en lui et non pas le chef d'une école dramatique. Il exprime d'ailleurs à maintes reprises son indifférence pour les symboles et les professions de foi des écoles. Son admiration des pièces shakespeariennes n'est nullement incompatible avec son amour des anciens et de leurs imitateurs classiques. Son frère Paul de Musset nous dit que lorsqu'il rencontrait dans Racine un sentiment énergique, il s'écriait que « c'était beau comme du Shakespeare ». Et lui-même écrit dans ses *Pensées de Rafaël* (1831) :

Racine rencontrant Shakespeare sur ma table
S'endort près de Boileau qui leur a pardonné.

C'est l'idée qu'il développera plus tard (1838) dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* sur « les débuts de Mademoiselle Rachel, reprise de Bajazet », où il déclare : « Hamlet vaut Oreste, Macbeth vaut Œdipe, et je ne sais même ce que vaut Othello ».

Et en conséquence quand Musset rompt avec l'école romantique, quand il se défend vigoureusement d'imiter Byron ou Gœthe, quand sa seule idée est de se libérer de toute influence étrangère pour être original, Shakespeare est le seul auteur pour lequel il garde en son cœur une réelle affection. Cette attitude peut s'expliquer, car Byron était un écrivain contemporain dont la personnalité caractéristique imprégnait fortement les œuvres lyriques, et l'imiter devait donner l'impression de le plagier. Au contraire Shakespeare mort depuis longtemps était naturellement étranger à la plupart des idées du XIXe siècle et Musset pouvait en tirer quelque inspiration, tout en gardant son originalité. De plus un des caractères de la poésie shakespearienne, la fantaisie, séduisait particulièrement Musset, et un incident fortuit devait accuser plus encore cette tendance naturelle de son esprit.

Sa première pièce, *La Nuit vénitienne*, représentée à l'Odéon, y subit un échec dû en partie à une circonstance malheureuse. L'actrice qui jouait le rôle de Laurette frôla malencontreusement de sa robe blanche le balcon tout frais peint. A la vue de sa toilette bariolée de vert, un vaste éclat de rire s'éleva dans l'assistance et la pièce ne s'en releva jamais.

Cet insuccès affecta Musset si profondément qu'il décida de ne plus travailler pour la scène. Par suite il négligea toutes les conventions du théâtre et essaya seulement de fixer sur le papier quelques-uns de ses rêves en les réduisant au cadre étroit des mots. C'est à cette liberté vis-à-vis des règles que nous devons les seules pièces de la littérature française qui possèdent cet élément d'exquise fantaisie des comédies romantiques de Shakespeare.

Atmosphère du Drame.

A la lecture des *Comédies et Proverbes*, on est frappé, avant d'apercevoir des ressemblances de détail, par le ton général et l'atmosphère qui rappellent étonnamment ceux des pièces shakespeariennes. C'est le royaume de la fantaisie dans un monde féerique d'une beauté romantique.

Shakespeare et Musset se plaisent à situer leurs drames dans ces contrées méridionales où le ciel toujours bleu, les midis brûlants et les nuits voluptueuses forment le cadre le plus propre aux scènes de passion et aux intrigues romanesques. C'est par exemple l'Italie du *Marchand de Venise*, de *Beaucoup de bruit pour rien*, de *La Mégère apprivoisée*, d'*Othello*, de *Roméo et Juliette*, comme aussi de *La Nuit vénitienne*, des *Caprices de Marianne*, d'*André del Sarto*, de *Lorenzaccio*, et de *Bettine*. C'est la Sicile du *Conte d'Hiver* et de *Carmosine*. Ou bien nous sommes transportés dans les pays de l'Europe Centrale, en Bohême (Conte d'Hiver), en Autriche (Mesure pour Mesure), en Hongrie (Barberine) et en Bavière (Fantasio).

Les noms de leurs personnages sont souvent les mêmes : Cesario (La Nuit des Rois et André del Sarto), Claudio (Beaucoup de bruit pour rien, Mesure pour Mesure, et Les Caprices de Marianne), Malvolio (La Nuit des Rois et Les Caprices de Marianne), Hermia (Le Songe d'une nuit d'été et Les Caprices de Marianne).

En dehors de ces détails purement extérieurs, la couleur locale est presque totalement absente chez les deux poètes. Il n'est pas étonnant que Shakespeare s'en préoccupât fort peu, car ce n'était pas le souci de son époque, et il ne prend pas la peine de donner à ses personnages le caractère typique des pays où il les fait vivre. Il n'y a que dans *Roméo et Juliette* que nous trouvons l'ardeur et la passion impétueuse du sang méridional. Mais dans ses autres pièces, bien que portant des noms étrangers, hommes et femmes sont purement anglais. Bottom et les artisans d'Athènes (Songe d'une Nuit d'été) n'ont rien de grec, mais possèdent les traits des ouvriers que Shakespeare rencontrait à Stratford-on-Avon ; leur manière de monter une représentation est bien celle des acteurs anglais de la Renaissance ; Thésée et Philostrate ressemblent à s'y méprendre au gentilhomme de la cour d'Elizabeth et à son maître de cérémonies.

De même Lucrèce (André del Sarto), Laurette (Nuit vénitienne) et Marianne (Caprices de Marianne) ne sont pas des types d'Italiennes et Musset n'a pas l'intention de les peindre comme telles. Pour lui elles incarnent l'éternel féminin, indépendamment de toute idée nationale.

Les seuls détails qui puissent nous rappeler l'Italie sont les gondoles (Nuit vénitienne, sc. 3), les chaudes nuits étoilées où les amants donnent des sérénades à leurs belles qui apparaissent alors à leur balcon. (Deux Gentilshommes de Vérone, IV, 2, 3, Caprices de Marianne, I, 1, II, 14, 15) ou les bals costumés de *Roméo et Juliette* (I, 5), *Beaucoup de bruit pour rien* (II, 1), *Caprices de Marianne* (I, 4), *Lorenzaccio* (I, 2). Mais tout cela n'est pas un réel essai de couleur locale ; ce n'est que le cadre de convention que le nom de l'Italie suggère à tout étranger.

Shakespeare a été aussi critiqué pour des anachronismes et des extravagances géographiques qu'on trouve dans des pièces comme *Le Conte d'Hiver*, où l'oracle de Delphes et Julio Romano sont contemporains de la Russie empire, et où il parle des côtes de la Bohême ; mais cela était commun dans son temps et d'ailleurs n'était nullement choquant dans une pièce romanesque toute pleine d'invraisemblances.

Il est plus surprenant de constater chez Musset l'absence de la couleur locale qui était une caractéristique du drame romantique. Musset dédaigne les détails exotiques purement superficiels ; il l'a dit clairement dans *Namouna* :

> ..... Bien que cette histoire
> Se passe en Orient, je n'en ai point parlé :
> Il est vrai que pour moi je n'y suis point allé.
> .....
> Si d'un coup de pinceau je vous avais bâti
> Quelque ville aux toits bleus, quelque blanche mosquée
> Quelque tirade en vers, d'or et d'argent plaquée,
> Quelque description de minarets flanquée
> Avec l'horizon rouge et le ciel assorti
> M'auriez-vous répondu : vous en avez menti ?

Ainsi Musset était bien décidé à négliger la couleur locale. Un de ses premiers drames, *André del Sarto*, fut très sévèrement critiqué pour cette raison, et cependant cette pièce donnait une peinture frappante des artistes italiens de l'époque de la Renaissance. C'est là en effet la seule couleur locale en laquelle croit Musset, celle qui donne une idée vraie de la vie intérieure et de l'état d'esprit général du pays et de l'époque.

Shakespeare et Musset aiment aussi à rejeter leurs pièces dans un passé éloigné et incertain, de préférence l'époque du moyen-âge, des vieux contes italiens de Bandello, Cinthio, Boccace (Cymbeline, Barberine), Shakespeare va même jusqu'aux brumes loin-

taines de la fable antique (Songe d'une Nuit d'été). Cela permet à la fantaisie du poète de se donner libre cours et de mêler le merveilleux, l'héroïque, l'idéal et le classique dans les plus charmantes fictions de poésie romantique.

Le cadre des pièces de cette sorte ne peut pas être l'atmosphère affairée des villes, la simple nature leur convient beaucoup mieux. Suivant la manière de Shakespeare, Musset fera évoluer ses personnages dans le jardin d'Elsbeth, par exemple (Fantasio, II, 1), dans le parc du Duc (A quoi rêvent les jeunes filles, I, 3, II, 6), dans un petit bois près d'une fontaine (On ne badine pas avec l'amour, II, 5), dans une clairière (Il ne faut jurer de rien, III, 5). Un ou deux mots nous donnent une idée du lieu, et la richesse moderne de la mise en scène complète l'impression.

Mais à l'époque de Shakespeare le décor était trop pauvre pour éclairer les spectateurs, d'où la nécessité pour l'auteur de faire appel à l'imagination de l'auditoire. Shakespeare a écrit de superbes descriptions pour suppléer à l'absence de mise en scène, telle est par exemple celle du berceau de Titania (Songe d'une Nuit d'été, II, 1) :

> I know a bank where the wild thyme blows
> Where oxlips and the nodding violet grows ;
> Quite over-canopied with luscious woodbine,
> With sweet musk-roses, and with eglantine :
> There sleeps Titania.

C'est ainsi que Shakespeare nous aide à nous représenter le paysage où se déroule l'action ; mais pour lui et Musset la nature est plus que le cadre de la pièce : c'est un être vivant en sympathie avec les changements soudains des affaires humaines. C'est là une notion qu'on rencontre souvent en poésie ; nous la trouvons dans le *Paradis perdu* de Milton, quand il décrit la répercussion sur tout l'univers de la faute d'Adam :

> Earth trembled from her entrails, as again
> In pangs, and Nature gave a second groan,
> Sky lowered and muttering thunder, some sad drops
> Wept at completing of the mortal sin
> Original..... (Book 9.)

Un orage, par exemple, est toujours le cadre dramatique du tourbillon des passions humaines comme dans *Jules César* (I, 3), *Le Roi Lear* (III, 1) ou *André del Sarto* (II, 6). Dans les scènes des sorcières de *Macbeth*, la tempête des éléments suggère la lutte des puissances infernales avec l'âme de l'homme. La paix majestueuse d'une nuit d'été qu'éclairent seulement les pâles rayons de la lune est l'atmosphère qui convient au duo d'amour de Roméo et Juliette, de Lorenzo et Jessica (Marchand de Venise) et aussi de Valentin et Cécile (Il ne faut jurer de rien). Les mots fameux de Lorenzo :

> How sweet the moonlight sleeps upon this bank !...
> Sit, Jessica : look how the floor of heaven
> Is thick inlaid with patines of bright gold ! (V, 1.)

sont presque les mêmes que les paroles de Valentin à Cécile (III, 5).

« Regarde comme cette nuit est pure ! comme ce vent soulève sur « tes épaules la gaze avare qui les entoure ! Prête l'oreille ; c'est la « voix de la nuit, c'est le chant de l'oiseau qui invite au bonheur. « Tout dort excepté ce qui s'aime..... »

Ninon et Ninette, dont les âmes débordent du bonheur de la première lettre d'amour, regardent la splendeur de la nuit d'été du même regard ravi :

O fleurs des nuits d'été, magnifique nature !
O plantes ! ô rameaux l'un dans l'autre enlacés !
O feuilles des palmiers, reines de la verdure,
Qui versez vos amours dans les vents embrasés ! (I, 3.)

Ce rôle joué par la nature est peut-être plus important dans les pièces de Shakespeare que dans celles de Musset ; il semble parfois donner le ton du drame tout entier ; par exemple dans *Le Songe d'une Nuit d'été* règne une atmosphère parfumée de fleurs qui convient tout à fait à une comédie légère et enjouée. Dans la *Tempête*, au contraire, l'île déserte qu'on nous présente inaccessible avec sa ceinture d'ouragans impétueux s'impose immédiatement comme le séjour surnaturel. Le paysage y est automnal et il y a dans toute la pièce une note mélancolique qui correspond bien à l'état d'âme du poète vers la fin de sa vie.

Dans un pareil monde de beauté romantique, Shakespeare ni Musset ne sauraient placer des personnages communs ou grossiers, et leur imagination débordante devait, non contente d'imiter la nature, trouver une issue dans le fantastique, et dédaignant la logique ordinaire créer un monde nouveau : celui de leurs rêves.

Ceci se traduit dans les œuvres de Shakespeare par l'apparition de fées, elfes, sylphes, esprits ; ces êtres surnaturels tirent leur existence des folklores anglais, puis ils ont passé dans les récits romanesques du moyen-âge et Shakespeare les présente de nouveau pour en tirer de grands effets dramatiques. Nous en avons un premier exemple dans le discours de Mercutio sur la reine Mab dans *Roméo et Juliette* (I, 4) :

O then I see Queen Mab hath been with you ;
She is the fairies' midwife.....
Her chariot is an empty hazel-nut
Made by the joiner squirrel, or old grub,
Time out o'mind the fairies' coach-makers.
And in this state she gallops night by night
Through lovers' brains and then they dream of love.

Nous les retrouvons dans *Le Songe d'une Nuit d'été*, où nous lisons une description exquise des elfes ; ces petites créatures se cachent dans les glands des chênes, elles se font des éventails avec des ailes de papillons, elles se plaisent dans tout ce qui est beau,

fin, délicat. Ces agiles enfants de l'air peuvent

..... put a girdle round about the earth
In forty minutes..... (II, 2)

ils volent :

Over hill, over dale,
Thorough bush, thorough brier,
Over park, over pale,
Thorough flood, thorough fire. (II, 1)

Dans la *Tempête*, l'esprit Ariel voltige partout :

Where the bee sucks, there suck I ;
In a cowslip's bell I lie :
There I couch where owls do cry ;
On the bat's back I do fly,
After summer merrily :
Merrily, merrily shall I live now
Under the blossom that hangs on the bough (V, 1)

Il y aussi dans Shakespeare des esprits sombres et malfaisants comme Sycorax, dans la *Tempête*, et les sorcières de *Macbeth*.

The weird sisters, hand in hand,
Posters of the sea and land,
Thus do go about, about., (I, 3)
Fair is foul, and foul is fair
Hover trough the fog and filthy air. (I, 2)

Tout ce monde surnaturel semble être bien loin de Musset, qui n'a pas introduit de fées dans ses drames ; cependant l'on peut remarquer que dans deux ou trois cas il paraît croire à la présence d'esprits dans la nature.

Ninon dit (A quoi rêvent les jeunes filles, I, 3) :

L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonies ;
Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur ;
J'entends sous les roseaux murmurer des génies.

Valentin donne une vie sentimentale aux choses inanimées (Il ne faut jurer de rien, III, 5) :

« Les mondes vivent parce qu'ils se cherchent et les soleils tom-
« beraient en poussière si l'un d'eux cessait d'aimer...»

« Toute la vie est là ; depuis l'Océan qui se soulève sous les pâles
« baisers de Diane jusqu'au scarabée qui s'endort jaloux dans sa
« fleur chérie.»

Enfin un rôle important est tenu par *Une voix* dans *La coupe et les lèvres*.

Mais Musset n'emploie ces esprits que comme artifice dramatique : Shakespeare, au contraire, leur donne une vie propre. Il semble même affirmer leur existence objective et discerner leur mystérieuse puissance dans les miracles qui frappent indéniablement nos yeux (Tout est bien qui finit bien, II, 3). Mais le plus grand intérêt de ces créatures féeriques et leur raison d'être résident à ses yeux dans leurs

relations avec les mortels. Ces créatures surnaturelles sont le reflet des tendances morales de l'homme ; c'est le cas, par exemple, des sorcières qui conseillent Macbeth ; il reconnaît immédiatement leur caractère pernicieux, aussi il n'est pas véritablement entraîné au meurtre par elles, et il garde sa liberté d'action pendant toute la pièce.

Le rôle des sorcières est donc uniquement de donner le ton de tout le drame et de représenter objectivement les mauvais instincts de Macbeth.

De même, dans Musset, la voix qui pousse Frank au repentir (La coupe et les lèvres, I, 3) exprime les bons éléments qui survivent en lui, et dans Lorenzaccio il est fait deux fois allusion au spectre du Lorenzo de jadis. Marie Soderini dit par exemple (II, 4) :

« J'ai entendu tout d'un coup marcher lentement dans la galerie, « je me suis retournée ; un homme vêtu de noir venait à moi, un « livre sous le bras ; c'était toi, Renzo. Comme tu reviens de bonne « heure, me suis-je écriée. Mais le spectre s'est assis auprès de la « lampe sans me répondre ; il a ouvert son livre et j'ai reconnu mon « Lorenzino d'autrefois. »

Il peut arriver néanmoins que les esprits n'ont pas seulement pour but d'évoquer une idée ou un sentiment ; ils vont jusqu'à intervenir dans les affaires des hommes comme dans *Le Songe d'une Nuit d'été*, où les fées sont des spectateurs sympathiques des passions humaines et même protègent les mortels en travaillant à leur bonheur. Les amants sont, pour ainsi dire, isolés du reste du monde ; ils circulent à l'aise dans cette délicieuse île de Cythère, pendant que tous les Esprits de la nature étendent sur eux leurs ailes protectrices. Cette notion se trouve aussi dans les drames de Musset, mais sous une forme différente ; nous n'y voyons pas Puck verser dans les yeux de l'amant le suc d'amour de quelque fleur magique, ni Ariel attirer Ferdinand par une chanson près de celle dont il va s'éprendre. Mais les amants de Musset sont entourés de parents et d'amis indulgents et se meuvent dans un monde imaginaire et irréel qui nous rappelle le pays des Elfes de Shakespeare. Quelle étrange famille est celle du duc Laerte dans *A quoi rêvent les jeunes filles !* Le père chante des sérénades et écrit des lettres d'amour à ses filles pour leur faire vivre un roman avant leur mariage. La suivante, Flora, aide le duc à poursuivre son dessein et porte en grand mystère les messages à Ninon et Ninette.

> ..... Mettez-le, s'il vous plaît,
> Dans ce petit coin-là, sur votre cœur, ma belle.

La garde-robe de la maison est évidemment bien munie de costumes travestis ; ce qui permet à Ninon et Ninette de nous apparaître en religieuses puis en bergères ; bref, c'est bien là le règne de la libre fantaisie.

Nous respirons la même atmosphère romanesque dans *On ne badine pas avec l'amour*, où le chœur des paysans nous rappelle les

personnages bucoliques de *Comme il vous plaira.* Ils parlent une langue fleurie et poétique et leurs sentiments sont d'une finesse exquise.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer de même la singulière étiquette de la cour de Bavière (Fantasio), où un bouffon est accepté sur son seul costume sans qu'on lui demande qui il est, où un prince (prince de Mantoue) se présente sous un déguisement et demande à l'un de ses sujets de prendre sa place. L'histoire de la perruque qui amène une guerre montre de même chez Musset un dédain amusant de la vraisemblance. Les héros appartiennent donc à un domaine fort éloigné de la réalité et les péripéties de l'action sont dues au pur caprice de l'auteur sans que la raison intervienne plus que dans les féeries shakespeariennes.

Dans ce monde imaginaire où leur fantaisie se joue librement, les poètes pourront-ils être suivis par leur auditoire dont l'expérience est celle de la vie commune ? Pour être compris par un public terre à terre, ils doivent donner quelque réalité aux êtres fantastiques, et leur génie consiste à faire de ces deux éléments un harmonieux mélange.

C'est ce but qu'atteint Shakespeare en prêtant un côté raisonnable à l'élément surnaturel, en lui donnant autant de points de contact que possible avec la pensée et l'expérience. L'histoire des fées du *Songe d'une Nuit d'été* comporte une réalité historique par son lien avec le mariage de personnages aussi fameux que Thésée et Hippolyte. Dans *La Tempête*, l'élément surnaturel semble lui-même obéir à des lois propres et prend la consistance d'un système organisé. Par exemple le hasard devient l'effet d'une volonté déterminée : celle d'Ariel. On peut remarquer une cessation voulue et continuelle du lien de cause à effet. Il y a des causes sans effet : tous les voyageurs ont été

> Plung'd in the foaming brine

Et cependant :

> ..... Not a hair perish'd ;
> On their sustaining garments not a blemish,
> But fresher than before.....

et il y a aussi des effets sans causes ; Ferdinand est fixé sur le point où il se trouve (I, 2) par la baguette magique de Prospero.

Ainsi Shakespeare relie le réel et le surnaturel en amenant la nature dans les royaumes de fantaisie ; il le fait aussi et Musset après lui, en amenant la fantaisie dans le royaume de la nature. Tous deux font sortir leurs drames de la banalité du milieu ordinaire ; le monde de leurs pièces, pénétré par le surnaturel, lui emprunte sa teinte dominante ; l'atmosphère romantique se fait sentir dans la matière du drame, dans le développement de l'intrigue et dans le style. C'est harmonieux d'un bout à l'autre et rien ne vient rompre le charme jusqu'à la fin de la pièce.

Matière du Drame.

Nous arrivons au sujet même des pièces ; il semble très difficile de résumer sous une forme définitive ce qu'était la conception d'un drame pour nos deux écrivains. Tout essai d'une classification du théâtre de Shakespeare doit nécessairement échouer : quoiqu'on donne généralement le nom de comédies romantiques à six ou sept de ses pièces, celles qui nous intéressent ici, ce n'est là qu'une convention. Dans *Hamlet*, Shakespeare lui-même ridiculise le pédantisme des essais de division tranchée. Polonius dit (II, 2) :

« The best actors in the world either for tragedy, comedy, pas-
« toral, pastoral-comical, historical-pastoral, tragical-historical, tra-
« gical-comical-historical-pastoral, scene individable or poem unli-
« mited. »

Et presque toujours en effet nous rencontrons deux ou trois de ces éléments intimement mêlés.

Les Comédies et Proverbes ne peuvent pas non plus être classés en catégories, et cette haine des écoles et des règles fixes qui est si caractéristique du génie de Musset n'apparaît nulle part plus clairement que dans la substance de ses drames. Leur genre est à vrai dire si peu défini que Brunetière (Epoques du théâtre français) va jusqu'à se demander si c'est bien là du théâtre.

Essayons cependant d'en dessiner les principaux traits : la première chose qui frappe le lecteur est le sujet romantique de la pièce ; les intrigues sont très éloignées de la marche ordinaire des réalités humaines et toute l'action échappe aux lois morales et sociales.

Les pièces qu'on appelle les « romances » de Shakespeare : *Périclès*, *Cymbeline*, *La Tempête*, *Le Conte d'hiver*, sont les plus irréelles. Le sujet est la réconciliation de familles qui, séparées au début, sont unies à la fin par l'intervention magique de la Providence. Dans *Le Conte d'hiver*, l'impossibilité de l'intrigue nous est affirmée par Shakespeare lui-même quand (V, 2) un gentilhomme de la cour dit :

« This news which is called true is so like an old tale that the verity of it is in strange suspicion. »

Le Songe d'une Nuit d'été n'est aussi qu'un conte de fées dramatisé, et Shakespeare prend grand soin que nous le considérions comme tel ; les derniers mots de Puck à l'auditoire sont clairs à ce sujet :

If we shadows have offended,
Think but this, and all is mended,
That you have but slumber'd here,
While these visions did appear,
And this weak and idle theme,
No more yielding but a dream
Gentles, do not reprehend.

Même le *Marchand de Venise,* qui est un type plus sérieux de comédie, est pleinement romantique. Portia et tout ce qui l'entoure, le décor et le paysage, respirent la poésie et l'enchantement. La méthode de Bassanio pour gagner la main de celle qui l'aime appartient au domaine des contes. De même le procédé de Portia pour ruiner les projets de vengeance de Shylock, ainsi que l'épisode final des anneaux, sont encore des fantaisies fort romanesques.

Combien la *Carmosine* de Musset s'écarte de la vie ordinaire ! Une jeune Sicilienne languit loin du roi dont elle est tombée amoureuse à première vue. La reine qui a entendu raconter cette histoire vient elle même chez la jeune fille sous un déguisement, et par la douceur de ses paroles elle ramène dans l'esprit de Carmosine la paix et le bonheur.

Dans *Fantasio,* Musset lui-même nous fait remarquer combien son intrigue est irréelle. La gouvernante, quand elle apprend le stratagème du prince, vient en émoi trouver Elsbeth et lui dit (II, 5) :

« Le prince n'est pas prince, ni l'aide de camp non plus, c'est un « vrai conte de fées. »

Fantasio (II, 7) monologue de la façon suivante :

« Je ne sais pas s'il y a une Providence, mais c'est amusant d'y « croire. Voilà pourtant une pauvre petite princesse qui allait « épouser à son corps défendant un animal immonde... Tout était « préparé, les chandelles allumées, le prétendu poudré, la pauvre « petite confessée... Et il faut que j'imagine de me déguiser en « bossu, pour venir me griser derechef dans l'office de notre bon « roi, et pour pêcher au bout d'une ficelle la perruque de son cher « allié ! En vérité, lorsque je suis gris, je crois que j'ai quelque chose « de surhumain ! S'il n'y a pas là le sujet d'un poème épique en « douze chants, je ne m'y connais pas. »

Cette question de la probabilité dramatique a toujours été très importante pour les auteurs. Les classiques français et leurs disciples anglais du XVIIIe siècle, Dryden et Pope, dont la règle est de suivre la raison, soutiennent que le drame doit être comme l'a dit Dryden dans son *Essay on Dramatic Poesy :*

"a just and lively image of human nature".

Mais comme ils traduisent cette conception dans leurs œuvres en suivant la règle des trois unités et en écartant de la scène toute action sanglante, le cours des événements est beaucoup trop retréci pour être une représentation de la vie réelle. Les dramatiques romantiques ont très vivement senti ce défaut, et Coleridge par exemple est allé jusqu'à dire que les classiques français visent au parfait mensonge ; au nom de la vérité, les romantiques sont allés à l'extrême opposé, et sous le prétexte de libérer la scène de ces règles trop strictes, ils ont montré de telles extravagances qu'ils sont aussi éloignés de la vérité que les classiques. Il semble que Shakespeare comprenait mieux la poésie en lui donnant une essence plus noble

et plus délicate que la nature. Sir Philip Sidney, bien que classique, dit clairement dans son *Apologie for Poetrie* :

" Nature never set forth the earth in so rich a tapestry as divers " poets have done, neither with so pleasant rivers, fruitful trees, " sweet-smelling flowers, nor whatsoever else may make the too " much loved earth more lovely. Her world is brasen, the Poets " only deliver a golden. "

C'est cet aspect même de la conception de Shakespeare qui attire Musset, comme il nous le dit expressément dans la dédicace d'*Un spectacle dans un fauteuil :*

Il y a deux sortes d'artistes :
L'un, comme Calderon et comme Mérimée,
Incruste un plomb brûlant sur la réalité...
L'autre, comme Racine et le divin Shakespeare,
Monte sur le théâtre une lampe à la main
Et de sa plume d'or ouvre le cœur humain.
C'est pour vous qu'il y fouille afin de vous redire
Ce qu'il aura senti, ce qu'il aura rêvé.

Et Musset ajoute :

... s'il m'était permis de choisir une route,
Je prendrais la dernière.

Voilà qui est fort clair, et il semble qu'en dernière analyse il faille considérer les comédies de Shakespeare et de Musset non comme l'image, mais comme le rêve de la vie, ce qui après tout est peut-être la réalité si nous pensons avec Prospero (Tempest, IV, 1) que nous sommes " such stuff as dreams are made of."

Il est aussi difficile de décider, d'après le sujet des pièces, si elles doivent être rangées dans les comédies d'intrigues ou de caractères. Il est vrai que quelques-unes des premières pièces de Shakespeare sont pleines d'incidents. Elles reproduisent en cela les sujets favoris de la *Commedia dell' Arte*, dont les intrigues compliquées avaient excité la curiosité et l'admiration du public anglais quand une troupe d'acteurs italiens étaient venus jouer à la cour d'Elizabeth. Shakespeare ne pouvait donc que plaire à son auditoire par des pièces comme *La Comédie des Erreurs* et *Les deux Gentilshommes de Vérone*, où il y a peu de peinture de caractères et dont le plus grand intérêt réside dans les situations et les aventures des personnages. Il est à remarquer que les premiers drames de Musset portent la même marque et on a pu dire d'*André del Sarto* que « c'est un mélodrame où il y a de belles parties ». Ce genre inférieur était en effet très populaire en France autour de 1830, et nous savons que quelques pièces de Shakespeare, *Macbeth* entre autres, avaient été représentées sous forme de mélodrame ; *La Forêt qui marche* avait eu particulièrement de succès ; rien d'étonnant donc à ce que ce côté des drames shakespeariens ait frappé l'imagination d'un jeune homme.

Mais dans leurs pièces ultérieures, Shakespeare et Musset devaient renoncer à nous représenter de simples incidents. A l'avenir, Shakespeare, sans prendre la peine d'inventer ses sujets, les emprunte généralement à d'anciens romans connus de son auditoire, et qu'il renouvelle par une étude originale des caractères. Dans *Beaucoup de bruit pour rien*, l'histoire de Claudio et d'Hero est prise dans la traduction par Belleforest de la 22me nouvelle de Bandello ; mais la partie la plus gaie et pour nous la plus intéressante de la pièce, les scènes si amusantes entre Bénédict et Béatrice ou Verges et Dogberry sont des créations de Shakespeare. De même dans *Cymbeline* l'intrigue est empruntée à Bandello et était évidemment très connue en Angleterre, puisque nous la retrouvons plus tard dans une pièce de Massinger, *The Picture* ; mais là encore pour Shakespeare l'intrigue n'est qu'un cadre pour une étude de l'héroïne, Imogène. Musset a aussi emprunté à ce récit l'épisode du séducteur Iachimo qu'il place dans *Barberine* ; Rosemberg (III, 5) dit qu'il a lu... « l'histoire d'un certain Iachimo qui fait une gageure toute pareille « à la mienne avec Leonatus Posthumus, gendre du roi de Grande-« Bretagne. Ce Iachimo s'introduit secrètement dans l'appartement « de la belle Imogène, en son absence, et prend sur ses tablettes « une description exacte de la chambre... Je veux imiter ce « Iachumo. »

Mais la pièce est originale parce que le principal personnage, Barberine, est tout à fait nouveau et dû à l'imagination de Musset. Dans les autres drames, l'intérêt principal réside soit dans une étude autobiographique sous les noms de Fantasio, Octave Celio, Valentin, Perdican, Lorenzaccio ; soit simplement dans l'harmonie de couleur et l'unité de ton.

Dans les pièces de Musset comme dans celles de Shakespeare, l'intrigue est donc généralement sans importance, il y a peu d'événements ; l'ensemble est charmant par le ton léger de gaieté et de bonheur, par les discours exquis des amants dans un entourage idéal ; et le tout prend un titre plaisant qui est souvent une sorte de proverbe. Ainsi *Beaucoup de bruit pour rien*, qui s'appliquerait parfaitement à la *Nuit vénitienne*, ou *Peines d'Amour perdues*, qu'on pourrait bien intituler *Il ne faut jurer de rien* ou *On ne badine pas avec l'Amour*.

L'image d'un rêve autour d'une peinture de caractère, tels sont les traits que nous avons réunis jusqu'ici. Pour préciser un peu la définition de ce genre dramatique, voyons si l'on a affaire à des tragédies, des comédies, des drames romanesques ou des farces. Si nous considérons quelques-unes des pièces de Shakespeare, nous sommes vite persuadés qu'aucune d'elles n'est au sens rigoureux des mots soit une tragédie, soit une comédie. Même dans celles qu'il est convenu d'appeler tragédies, il y a souvent un puissant élément comique, comme par exemple les anecdotes de la nourrice et les traits d'es-

prit brillants et audacieux de Mercutio dans *Roméo et Juliette*, ou encore les plaisanteries sceptiques et les jeux de mots de personnages grotesques, simples fantoches, sur la tombe d'Ophélie ou au lit de mort de Cléopâtre. Dans *Le Marchand de Venise*, on voit un mélange particulièrement bien tissé d'ombre et de lumière ; tous les genres y sont représentés ; le personnage de Shylock et l'attente angoissée d'Antonio dans la scène du jugement nous portent dans le tragique ; les sentiments généreux de Portia, quand elle en appelle à la divine prérogative de la pitié, nous introduisent dans le domaine de l'héroïque. Les joyeuses plaisanteries de Gratiano et les paroles piquantes de Portia donnent à la pièce une note légère ; Launcelot et Gobbo enfin fournissent un élément comique qui parfois touche à la grosse farce.

Musset a imité ces traits des drames shakespeariens ; dans ses plus sérieuses comédies nous passons constamment du pathétique au comique. Rappelons-nous dans *On ne badine pas avec l'amour*, par exemple, les scènes entre Blazius, Bridaine et dame Pluche. Dans *Les Caprices de Marianne*, les discussions de Tibia avec Claudio suivent le dialogue dramatique entre Octave et Marianne. Cette alternance entre la gravité extrême et la gaieté rend le drame plus semblable à la vie qui est faite de bien et de mal, de joie et de tristesse. Cela soulage aussi la tension dramatique ; l'esprit de l'auditeur se détend après la scène dramatique du jugement (Marchand de Venise) grâce à l'épisode des anneaux, ou après les sombres menaces de Razetta (Nuit vénitienne, I) par l'amusante conversation entre le « Marquis et le Secrétaire ».

Dans les comédies légères comme *Beaucoup de bruit pour rien* de Shakespeare, ou *Le Chandelier* de Musset, il y a des moments où nous frôlons la tragédie. Le cruel arrêt rendu contre Hermione, les soupçons injustes de Claudio contre Hero et les plaintes de cette dernière quand la joie était à son comble ; la nouvelle que Maître André tend une embûche pour prendre l'amoureux de sa femme, ce qui nous fait craindre pour la vie de Fortunio, tout cela nous laisse pressentir une conclusion tragique.

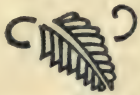
Dans d'autres pièces, mille éléments divers se trouvent côte à côte. C'est ainsi que dans *La nuit des rois* on trouve des notes de sérieux, de raillerie, de passion, de rire mélangées dans le plus riche accord. Derrière le cadre illyrien et les silhouettes romanesques du Duc, d'Olivia et de Viola se trouve un fond bien élizabéthain dans les personnes de Sir Toby et Malvolio. Dans *Le Songe d'une Nuit d'été* figurent des personnages aristocratiques avec le couple princier de Thésée et d'Hippolyte, êtres d'un monde héroïque. Puis l'élément romanesque et passionné est donné par les amants. On y trouve enfin le monde surnaturel des fées et aussi un intermède purement humoristique dans la représentation fort vivante, mais grotesque, des artisans d'Athènes.

Dans *Fantasio* il y a d'abord un tableau réaliste des étudiants de Munich qui, tout en buvant de la bière, se livrent à leurs plaisanteries habituelles, toutes d'ironie et de scepticisme (I, 2), puis la conversation comique entre le prince de Mantoue et Marinoni. Le commencement du second acte nous fait connaître la situation pathétique d'Elsbeth : c'est son devoir de fille dévouée d'épouser un homme qu'elle ne connaît pas et que la rumeur publique lui a présenté comme un sot. Puis nous entendons les conversations charmantes entre Elsbeth et Fantasio (II, 1, 5) et dans l'intervalle la colère du prince nous amène dans le grotesque et même bien près de la vraie farce quand il donne une relation courroucée du tour qu'on a lui a joué (II, 6). La pièce finit par la confession de Fantasio à Elsbeth ; il n'y a pas entre eux d'intrigue amoureuse vulgaire, mais tout juste une note romanesque, un sentiment naissant et fugitif que nous devinons dans les derniers mots d'Elsbeth. Mais les choses en restent là et le charme est dans l'inachèvement :

« Prends la clef de mon jardin, le jour où tu t'ennuieras d'être « poursuivi par les créanciers, viens te cacher dans les bleuets où « je t'ai trouvé ce matin ; aie soin de prendre ta perruque et ton « habit bariolé ; ne parais pas devant moi sans cette taille contre- « faite et ces grelots d'argent, car c'est ainsi que tu m'as plu. Tu « redeviendras mon bouffon pour le temps qu'il te plaira de l'être, « et puis tu iras à tes affaires. Maintenant tu peux t'en aller. La « porte est ouverte. »

On peut donc résumer l'idée que Shakespeare et Musset se font du drame dans les termes suivants : C'est une peinture des côtés aussi bien sérieux que légers du caractère et des passions de l'homme, c'est une représentation de la vie réelle vue à travers la fantaisie rêveuse du poète.

(A suivre.) MARIE BETBEDER-MATIBET.



ÉTUDES GRAMMATICALES

SHALL et le " défi oratoire "

On a appelé « défi oratoire » une phrase interrogative, ayant la forme du *futur de volonté*, avec *shall* à la 3e personne, et adressée à un auditeur imaginaire pour provoquer une réponse *négative*.

Cet emploi de *shall* appartient au style soutenu ou solennel. On peut l'éviter dans certains cas, comme on va le voir.

A. Quand la question porte sur un fait d'ordre général, la réponse négative attendue peut prendre la forme du futur de volonté (exprimant une prédiction emphatique[1]), ou celle du présent de l'indicatif.

Ex. : Who *shall find out* the ways of Providence ? (W. Scott), (*Réponse :* Nobody *shall* find out, *ou :* nobody can find out).

Ex. : Who *shall say* how far sympathy reaches, and how truly love can prophesy ? (Thackeray, Henry Esmond).

(*Rép. :* Nobody *shall* say (*ou :* can say).

Ex. : Who *shall escape* calumny ? (Jerome, K. Jerome).

(*Rép. :* Nobody *shall* escape (*ou :* escapes, ou can escape).

Ex. : Who *shall befriend* a person who forsakes herself ? (Richardson, Clarissa).

(*Rép. :* Nobody *shall* befriend (*ou* : befriends).

Ex. : How *shall* a novelist *penetrate* such mysteries ? (Thackeray).

(*Rép. :* A novelist *shall* not (*ou :* cannot) penetrate...).

B. S'il s'agit d'un fait particulier, la réponse négative attendue peut prendre la forme du futur de simple énoncé avec *will*.

Ex. : Who *shall tell* the terrors of the night to the young wandering child ? (Dickens, Old Curiosity Shop).

(*Rép. :* Nobody *will* tell...).

Ex. : That solemn happiness of the Colonel, who *shall depict it ?* (Thackeray, the Newcomes).

(*Rép.* : Nobody *will* depict it).

Ex. : He stayed in this position many minutes, and who *shall* know what he thought of ? (Galsworthy, the Man of property).

(*Rép. :* Nobody *will* know).

Ex. : What patient *shall be afraid* of a probe in so delicate a hand ? (Richardson, Clarissa).

(*Rép.* : No patient *will be afraid*...).

1. The King's English (Oxford, 1906), p. 139.

Ex. : How *shall* so young a scholar in the school of affliction *be able to bear* such heavy and various evils ? (*ibid*).

(*Rép. :* So young a heart *will not be* able to bear them).

C. Si la question portant sur un fait particulier a pour but de provoquer une négation énergique, marquant, par exemple, une *résolution*, la réponse attendue ne peut que prendre la forme du futur de volonté.

Ex. : If her eyes could not move me, what else *shall move me ?* (A. Hope, Count Antonio).

(*Rép. :* Nothing else *shall* move me).

Ex. : *Shall* that English silk-worm *presume* to beard me in my father's house ? (W. Scott, the Monastery).

(*Rép. :* No, he *shall* not dare me).

Ex. : *Shall* Justice *be delayed ? Shall* the lion *be cheated* of its lawful prey ? (Bulwer Lytton, the last days of Pompeii).

(*Rép.* : No, Justice *shall* not be delayed ! the lion *shall* not be deprived of its prey !)

Ex. : *Shall* the doors of churches and school-houses *be shut* upon them (slaves) ? *Shall* the Church of Christ *hear in silence* the taunt that is thrown at them ? (Beecher Stowe, Uncle Tom's cabin).

(*Rép. :* No, the doors... *shall* not be shut upon them ! — the Church *shall* not hear in silence !...).

D. On peut voir une autre sorte de « défi oratoire », dans les phrases à la fois négatives et interrogatives, où *shall* figure, avec son sens propre de *devoir* ou *d'obligation*, à la première et à la troisième personne. Le futur ainsi formé exprime en ce cas l'idée de *nécessité*, le fait qu'il définit étant jugé *inévitable* ou imposé. Celui qui parle demande s'il ne *doit* pas (ou si d'autres ne *doivent* pas) faire une chose. Sa question a pour but de provoquer une réponse *affirmative*, et par cela même équivaut à une affirmation réelle.

Shall peut être remplacé ici par *should*, si l'on veut rendre la phrase moins solennelle.

Ex. : *Shall not I* (should I not, should we not) pity all who have lost their loves ? (A. Hope, Count Antonio).

(*Affirmation réelle :* Yes, I should (we should) pity them).

Ex. : *Shall I not go* on my journey, my lord ? (*ibid*).

(*Aff. réelle* : I think I should go on my journey).

Ex. : *Shall not each lover see* in his rival, not an enemy, but a fellow sufferer ? (Ch. Kingsley, Westward ho !).

(*Aff. réelle :* Every lover should see a fellow-sufferer in his rival).

Ex. : *Shall no voice be lifted up* to warn and to save ? (Miss Cummins).

(*Aff. réelle :* Yes, a voice should be (ought to be) lifted up).

M...

Professeur honoraire.

NOTES & DOCUMENTS

" Culture " et traitements

A une époque où la détresse matérielle de l'Université provoque, de tous côtés, des témoignages non équivoques en la faveur du corps enseignant — spécialement de l'enseignement secondaire, — il peut être utile de conseiller, par effet de contraste, la lecture de la circulaire n° 5079, 10/11 B, du 29 novembre dernier, où le ministre de la guerre enregistre et commente le résultat des examens d'entrée des capitaines envoyés aux « centres de perfectionnement » institués à Saint-Cyr et à Saint-Maixent.

Interrogés à Saint-Cyr sur le règlement provisoire de manœuvre, sur celui du chef de section, sur l'instruction relative au combat offensif des petites unités, sept capitaines s'y sont montrés complètement nuls. Un d'eux ignorait même l'existence d'un règlement provisoire de manœuvre ! Dix-huit autres ont mal répondu. Trente ont su « passablement » ce qu'ils avaient à savoir. Soixante-trois ne l'ont su qu'« assez bien ». Une vingtaine seulement ont obtenu la note « bien ». Et l'instruction générale de ces cent trente-huit capitaines n'a nullement paru supérieure à leur instruction professionnelle, puisqu'une soixantaine ont été classés au cours du premier degré, qui est au-dessous du certificat d'études primaires...

Et le rapprochement s'impose entre les traitements respectifs... Sans être le moins du monde antimilitariste, on se sent inquiet de l'avenir de la pensée française, lorsqu'on voit l'inexacte échelle de proportion entre les soldes attribuées aux uns et aux autres. Evidemment, si l'état de guerre est considéré comme définitif, comme l'expression ultime du devenir humain, l'on a raison de nous traiter en accessoires de dernier rang. Mais est-ce donc là l'expression de la réalité vraie ? Personne de bon sens n'oserait le soutenir. Alors, est-ce ainsi que l'on entend redonner à la France sa place dans le monde ? Imagine-t-on qu'un enseignement au rabais donnera les mêmes fruits qu'un enseignement situé à l'exact rang social qui lui revient ? Le malheur, c'est moins encore, peut-être, que de tels problèmes se posent, qu'il faille lutter pour en démontrer à qui de droit l'humiliante réalité... La France aurait-elle cessé d'être le pays du clair bon sens ? Nous allons voir que la France n'est pas en jeu...

***

Voici une opinion de *The Athenæum* sur les traitements universitaires de l'enseignement secondaire en France. Cette opinion méritait d'être produite ici, car le numéro de *The Athenæum* qui la contient[1] ayant paru avec la date du 14 janvier 1921, nous ne voyons pas qu'aucun de nos organes corporatifs se soit soucié de la donner en notre langue. L'article est court, mais a été inséré en première page et, si les précisions matérielles qu'il apporte sont quelconques, c'est à cause de la

1. N° 4733.

déduction qui en est tirée et qui, elle, est parfaitement typique, émanant d'un organe célèbre par sa modération, que nous l'exhumons, encore qu'avec quelque retard, des colonnes du périodique londonien.

« Les professeurs de lycée français, dont la catégorie sociale correspond *grosso modo* à celle de nos *Public School Masters* anglais[1], ont repoussé l'offre d'augmentation que leur avait faite M. Honnorat, ministre de l'Instruction Publique. Pour les plus vieux chargés de cours *(assistant professors)*, le taux proposé était de 23 centimes par jour, soit, comme maximum, 1 Livre et 8 shillings par an. Les professeurs de lycée sont, en France, des fonctionnaires civils. Le taux actuel de leurs traitements n'est, cependant, que d'environ 10 0/0 seulement supérieur à celui de 1883 et, en fait, est présentement inférieur à celui d'un postier. Un tel état de choses est particulièrement dur pour les professeurs plus âgés, qui, naturellement, sont incapables d'aspirer pratiquement à d'autres emplois. Les membres les plus jeunes du corps professoral recherchent avec empressement du travail dans d'autres carrières. Sur les 275 gradués de l'année dernière, une centaine ont refusé un poste dans l'enseignement. La gravité d'une telle situation apparaît manifeste et il est troublant d'apprendre que la France se montre indifférente aux desiderata de l'éducation, particulièrement à une époque comme la nôtre, où les choses de l'esprit demandent plus que jamais d'être maintenues vivantes dans le monde. »

Oui, *it is disquieting to learn that France is showing herself indifferent to claims of education* et ce le serait davantage encore, si c'était bien réellement la France totale qui manifestât une telle indifférence. Mais non ! La France, en tant que peuple, n'est pas touchée par ce soupçon infamant. Jamais elle n'a tant fait confiance aux éducateurs universitaires. Jamais nos lycées n'ont connu une si pléthorique affluence qu'aujourd'hui. Mais le malheur veut que l'Université, au lieu d'être gérée par ses pairs, dépende d'instances qui, on le dirait, n'ont rien tant à cœur que de la traiter en ennemie et de faire comme si elles aspiraient à en tarir le recrutement. Il n'a pas suffi à cette bureaucratie à courte vue d'opérer le nivellement par en bas, dans les cadres du personnel enseignant. Elle professe ouvertement la croyance béotienne que le bien-être matériel s'associerait mal avec l'exercice de nos fonctions qui, humbles — mais seulement en apparence, car ce sont les plus nobles qui soient — requièrent, au sens de ces gens, l'humilité matérielle de qui s'y adonne. D'où, comme conséquence pratique, le servage du cachet et l'absurde illogisme de notre système des « heures supplémentaires », par quoi la caste professorale se ravale, chez nous, au-dessous de son niveau spécifique. En vérité, l'organe anglais eût dû distinguer un peu. Il eût vu que ce n'était pas d'aujourd'hni que le blâme qu'il adressait au pays avait son point de départ. Survivance d'un passé mort, la responsabilité n'en atteint que ceux qui se firent les suppôts de ce passé, mais non la France intelligente qui, bientôt, s'affirmera et qui voudra, elle, avoir une Université digne de sa gloire.

CAMILLE PITOLLET.

1. Ceci n'est guère exact : entre un agrégé et un *public school master*, il y a de sensibles différences. Nous ne relevons pas d'autres inexactitudes aussi frappantes.

Les Professeurs de Langues Vivantes et la nouvelle loi militaire.

Lorsque la guerre obligea l'autorité militaire à augmenter le nombre des interprètes, tous ne furent pas choisis d'abord pour leurs connaissances linguistiques. Dans *Les Langues modernes*, notre regretté collègue Ritz a publié à ce sujet des documents cruels, et nombreux sont les témoignages qui pourraient encore s'ajouter au sien.

Cependant, moins heureux que les jeunes étudiants en médecine dont une loi sut assurer l'affectation normale, la plupart des professeurs de langues vivantes étaient impitoyablement écartés des emplois d'interprètes pour lesquels leurs fonctions et leurs titres semblaient devoir les désigner les premiers.

Dans l'espoir de voir modifier une situation aussi paradoxale, l'Amicale du Lycée du Parc, au mois d'octobre dernier, a émis le vœu (auquel la section régionale lyonnaise des professeurs de langues vivantes s'est associée depuis) demandant que la nouvelle loi militaire en préparation prévoie l'utilisation rationnelle des professeurs de langues vivantes de l'Université comme officiers interprètes.

Transmis au Bureau de la Fédération des Lycées et soumis par ses soins à la Direction de l'Enseignement secondaire, notre vœu a déjà recueilli des encouragements précieux. *La Quinzaine Universitaire* (15 janvier 1921) nous assure en effet que « les professeurs de langues vivantes en particulier et les universitaires en général seront l'objet dans la nouvelle organisation militaire de mesures spéciales qui seront la reconnaissance officielle du rôle très important qu'ils ont joué pendant la dernière guerre et de celui qu'ils pourraient être appelés à jouer de nouveau, le cas échéant. »

Qu'il nous soit permis d'appeler sur cette communication l'attention de nos collègues et de tous les amis de l'Université soucieux de l'intérêt général.

LOUIS ROCHER.

Statistique des Publications anglaises

La crise du papier ne paraît pas avoir affecté le moins du monde la production de la librairie anglaise, du moins en ce qui concerne la quantité.

Le nombre des ouvrages publiés est en augmentation sensible, d'après le *Publishers' Circular ;* l'année qui vient de s'écouler en a vu paraître 11,004, soit 2,382 de plus qu'en 1919 ; c'est presque le retour à la normale d'avant-guerre (12.379 en 1913).

La majeure partie de l'augmentation porte sur les ouvrages « nouveaux », au nombre de 1,529. Les « nouvelles éditions » sont en hausse de 971.

Quant aux catégories les plus favorisées, il faut citer en première ligne les romans (+ 887) ; puis viennent les livres de voyage et ouvrages descriptifs (+ 225), livres pour la jeunesse (+ 206), publications scientifiques (+ 163), histoire (+ 103), droit (+ 102), et légères augmentations, un peu partout, sauf dans la littérature théologique et religieuse (— 87), les livres classiques, et les traités d'agriculture.

NOTE

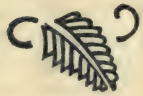
relative aux Programmes des Agrégations d'Anglais et d'Allemand en 1921

En raison des difficultés que présente actuellement, pour un certain nombre de candidats à l'agrégation des langues vivantes, l'étude des textes anciens, la première question — *Les Origines de la prose anglaise* — est supprimée au programme de l'agrégation d'anglais en 1921.

Sont supprimés également au programme des épreuves orales de l'agrégation d'allemand, la traduction et le commentaire linguistique d'un texte de moyen haut allemand.

Légion d'honneur. — Dans la dernière promotion de l'instruction publique, nous relevons le nom de M. Pinloche, professeur au Lycée Michelet et maître de Conférences à l'École Polytechnique, nommé chevalier.

Cette distinction est la consécration bien méritée de la longue et laborieuse carrière de notre collègue.



BIBLIOGRAPHIE

La Chine, par Emile Hovelaque, inspecteur général de l'Instruction publique, dans la collection *Les Peuples d'Extrême-Orient*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, dirigée par le Dr Gustave Le Bon ; chez Ernest Flammarion, 1 vol. in-12° de 286 pp. — 6 fr. 75.

C'est un livre bien remarquable que vient de nous donner M. Hovelaque. Depuis la *Cité Chinoise* d'Eugène Simon, ouvrage fameux en son temps et qui fut traduit en anglais et en russe, jamais pareil effort de synthèse à la fois philosophique et artistique n'avait été appliqué à ce grand sujet. Encore faut-il bien marquer qu'Eugène Simon n'apporta guère à son étude que les ressources d'une expérience de dix années passées en Chine et les intuitions généreuses d'une nature parfois un peu candide. Le nouvel interprète de la civilisation chinoise aborde son redoutable objet d'étude avec une culture, due à la philosophie, à l'art, aux voyages, que peu de nos contemporains partagent au même degré ; enfin et surtout avec une sensibilité à fleur de nerfs et une ouverture de compréhension et de sympathie qui sont le privilège de natures exceptionnelles.

Ainsi équipé, l'auteur se met en devoir de dépeindre la Chine vue du dehors et, pour commencer, de juger les rapports de l'Europe avec la Chine, rapports de violence, de lucre et de rapine qu'il condamne sans ambages. Puis il traduit l'impression d'effarement et d'émerveillement que donnent les premiers contacts avec ce monde si longtemps fermé, avec cette moitié de la race humaine, qui bifurqua du tronc commun depuis des millénaires et dont le teint, les yeux, la langue monosyllabique, les moindres gestes sont profondément *autres*. En trois fresques splendides, Canton, Chang-haï, Pékin, il brosse un tableau de la Chine qui est un prestige de représentation verbale. Ce qui en fait la valeur ce n'est pas à l'ancienne mode la seule puissance graphique et picturale ; mais par surcroît une puissance d'évocation qui est proprement poétique et un sens des arrière-plans de l'histoire et du prodigieux recul de l'humanité jaune qui hante d'abord comme un effroi et qui, après lui avoir fait violence, finit par accommoder la vision de l'esprit et lui permettre de suivre d'un regard presque impartial le développement de cette civilisation inconnue.

Le livre II s'attaque à la Chine ancienne, à l'histoire, aux religions, à l'art. Pour les origines lointaines de la race et des mœurs, il expose les théories de Terrien de Lacouperie, de Morgan, de Farjenel, qui relèvent des rapports frappants entre les Chinois et les Chaldéens. Aux yeux de M. Hovelaque, la preuve convaincante de ces concordances lointaines entre l'Est et l'Ouest, réside dans la ressemblance, l'identité (souligne-t-il) que l'on constate entre les rites essentiels, en Orient comme en Occident, du culte des ancêtres. Deux traits dominent les caractères généraux de son histoire : l'absence d'unité historique, territoriale et politique ; la

tendance spontanée à l'anarchie ; traits négatifs auxquels s'oppose un sentiment qui lui tient lieu de métaphysique et de dogme : le culte du passé, et une création positive originale, celle de la caste des lettrés.

Passons sur les analyses essentielles, mais attendues, du culte ancestral, du *tchéouli*, — l'énorme recueil qui constitue le livre des rites du peuple chinois, — et du confucianisme, pour insister sur la doctrine de Lao Tze ou taoïsme. Cette doctrine est obscure, mais les clartés que M. Hovelaque réussit à en tirer sont inappréciables pour expliquer l'ensemble du caractère chinois. Elle recèle une doctrine de l'inaction, un panthéisme mystique qui oscille entre du Pascal et du Hégel, du Platon et du Weismann. Elle réagit contre la morale positive de Confucius et fournit aux poètes le grand thème de l'absorption de l'esprit humain dans l'esprit universel, de l'homme dans la nature. M. Hovelaque éclaire cette métaphysique, trop généralement déniée aux Chinois, par la communion avec la nature que nous offrent les poètes anglais du premier XIXe siècle et en particulier Wordsworth. Et c'est la paix ineffable qui a descendu dans l'âme de ces grands mystiques qu'on retrouve dans l'art spirituel, dépouillé entre tous, des panneaux de soie où l'encre de Chine en lavis délicats suggère des paysages qui sont à la lettre et très profondément *des états d'âmes*.

De cette métaphysique et de cette poésie il ne reste rien ; rien non plus de la grande époque du Bouddhisme. L'élan des VIe et VIIe siècles vite se figea en pur formalisme.

Ce qui subsiste de plus spirituel en Chine après ces formidables avortements, c'est l'art. M. Hovelaque en marque les principes fondamentaux : d'une part le parti pris de rejeter en bloc la simple copie et le trompe-l'œil chers à l'Occident ; et le déplacement du centre d'intérêt qui n'est pas dans l'homme comme chez nous, mais dans la nature.

Et il passe en revue la sculpture et la peinture primitives où domine l'influence bouddhiste et l'art des Song, de la période que Marco Polo nous a rendue plus familière. Puis vient un chapitre sur les arts mineurs, aussi riche de matière, aussi traversé de saisissantes clartés que les précédents, mais plus intime, plus caressé, plus neuf en révélations, où se retrouve avec une joie frémissante l'ami et le disciple de Jean Carriès.

Le livre III retrace la longue et douloureuse histoire « honteuse pour l'Europe » des relations extérieures de la Chine.

La dernière partie étudie la Chine nouvelle, c'est-à-dire la République jusqu'en 1917 et l'espèce de co-dominion, de bi-consulat avec les gouvernements combinés de Canton et de Pékin qui tiennent aujourd'hui la place de la Chine millénaire.

Nous avons successivement entendu l'historien, le philosophe et l'artiste. Dans la conclusion, où M. Hovelaque récapitule les caractères généraux de la Chine et de sa Révolution et les possibilités de salut qu'il entrevoit, c'est le critique, le théoricien de l'histoire humaine qui contient sa sensibilité et tâche à donner un jugement scrupuleusement pesé. Il arrive à des formules comme celle-ci : *La Chine est une civilisation, non une nation*, qui éclairent tout le passé et l'insignifiance relative des bouleversements politiques dont ces années dernières ont été les témoins.

« Eloquent ouvrage d'un impressionniste », a dit le critique du *Times*

en parlant de ce livre. Ce point de vue lui a permis de découvrir et d'apprécier tout l'apport artistique de l'ouvrage, et il est considérable ; mais a laissé dans l'ombre ou dans la pénombre le penseur également épris de philosophie et d'histoire des âmes, c'est-à-dire d'intégral humanisme.

CHARLES GARNIER.

Francesco de Sanctis, Two Essays : Giuseppe Parini, Ugo Foscolo. Edited with Introduction and Notes by PIERO RÈBORA. Lecturer in Italian at the University of Liverpool (Oxford, at the Clarendon Press, 1920). — IV et 90 pp. petit in-8°. — 3 sh. net.

Ce petit livre, bien imprimé et finement présenté, reproduit pour l'usage scolaire les deux articles sur Parini et Foscolo publiés en 1871 — septembre et juin — dans la *Nuova Antologia*, que M. Rèbora confond bizarrement avec la célèbre aïeule de 1821-1833, puisqu'il écrit, p. V, que cette Revue est *the well-known review founded and edited by Viesseux (sic) at Florence*[1], confusion qui ne laisse pas d'être blâmable en une telle place et d'une telle plume. On pourra, d'ailleurs, voir à ce sujet le n° du 1er janvier 1921 de la *Nuova Antologia*, pp. 72-103. De l'auteur, Francesco de Sanctis, M. Rèbora a dit ce que l'élève doit en savoir, en quatre pages anglaises de sa *Préface*. Evidemment, puisque le disciple le plus éminent de Sanctis, M. Croce, a élevé à son maître un monument bibliographique parfait dans son volume de 1917 : *Gli Scritti di Francesco de Sanctis e la loro varia fortuna* (Bari, Laterza), M. Rèbora n'avait pas à entrer dans d'oiseuses particularités de dates ; mais, tout de même, puisqu'il indique, à la suite des titres des œuvres de de Sanctis, l'année de leur publication, pourquoi s'être contenté de mettre : 1870 après la mention de la *Storia della letteratura italiana*, — l'œuvre capitale, — si celle-ci, comme on sait, parut en deux volumes en 1870-1872, et a été complétée en 1897 d'un troisième, posthume, comprenant *La Letteratura italiana nel secolo XIX* ? Détails minimes, mais qui ont leur importance, d'autant plus qu'il en coûtait si peu de les donner exacts... Au demeurant, l'édition est excellente ; l'accent tonique des mots italiens y est soigneusement indiqué et quelques *notes*, également en langue anglaise et réduites au strict essentiel (pp. 81-90), éviteront à l'étudiant de consulter dictionnaires ou manuels littéraires pour y trouver l'explication de ces vétilles d'érudition.

CAMILLE PITOLLET.

GEORGES BLONDEL. — **Que peut-on dire aujourd'hui des Allemands ?** — Paris, Librairie académique. Perrin et Cie. — 1920.

M. Blondel vient de publier des impressions qu'il a recueillies depuis la guerre, au cours de plusieurs voyages à travers l'Allemagne. Il les communique avec une rare précision dans un petit livre intitulé : *Que*

1. Signalons également comme phrase prêtant, de par l'illogisme qu'elle implique, matière à critique, la 1re phrase de la *Préface*, où il est dit que de Sanctis naquit *en 1818* « pendant la période agitée du *Risorgimento* italien, 1821-70. » Il naquit donc, en réalité, *trois ans avant*, si l'on fait commencer le *Risorgimento* en 1821 ; mais l'on sait que M. Francesco Lemmi en a fixé les origines à 1789-1815 dans son beau volume de XII et 458 pp. in-16 paru en 1906 chez l'éditeur milanais Ulrico Hoepli : *Le Origini del Risorgimento italiano*, qui formait l'un des tomes de la *Collezione Storica Villari*.

peut-on dire aujourd'hui des Allemands ? Il a vu les choses de près et élucide bien des questions que plus d'un d'entre nous se pose. — Que faut-il penser de la Révolution allemande ? N'est-elle pas plus formelle que réelle ? N'est-il pas certain que la mentalité allemande, éduquée par cinquante années de régime prussien, n'a pu changer en un jour ? — Quelle est la situation économique en Allemagne ? Ce pays qui souffre actuellement, cela est indéniable, mais qui a conservé ses industries intactes, ne peut-il, s'il se met résolument au travail, satisfaire les revendications légitimes des Alliés ? N'y a-t-il pas à craindre même que l'Allemagne, en quelques années, ne recouvre une prépondérance économique qui la conduise aussi à une supériorité politique et militaire ? — Fédéralisme ou centralisation ? Autre question troublante, dont M. Blondel montre bien l'importance et les nuances. Nous n'avons peut-être pas, sitôt après l'armistice, tenu suffisamment compte des tendances séparatistes en Allemagne ; aujourd'hui il convient tout au moins de diminuer la force et l'étendue de la Prusse, ainsi que le désire plus d'un Allemand. — Que pense-t-on du traité de Versailles, du problème russe, du bolchevisme, de la civilisation allemande ? Autant de questions encore sur lesquelles on aura plaisir et profit à lire les explications du livre de M. Blondel. On ne saurait trop le recommander aux lecteurs de la *Revue des Langues Vivantes*. Deux tableaux joints à cet ouvrage, sur la composition de l'Assemblée nationale en janvier 1919 et du Reichstag en juin 1920, sont d'une lumineuse clarté. J. Dresch.

Nous signalons tout particulièrement à l'attention des **Candidats à l'Agrégation d'Allemand** *l'ouvrage suivant :*

René Brunet, professeur de Droit constitutionnel à la Faculté de Droit de Caen, ex-conseiller juridique de l'Ambassade de France à Berlin. **La Constitution allemande du 11 août 1919.** Préface par Joseph-Barthélemy, professeur à la Faculté de Droit de Paris, député du Gers. — Payot, Paris, 1921. — 364 pages in-8°. — Prix 18 fr.

Cette étude, très exactement informée, aussi claire que judicieuse, définit, explique et commente les principales dispositions de la nouvelle constitution allemande. Elle montre en quoi celle-ci se distingue des précédentes. Sous l'abstraction des formules, elle fait voir les intérêts matériels opposés, les doctrines positives contradictoires, les passions antagonistes, qui ont cherché à se concilier dans cette œuvre de compromis. Elle met en lumière les éléments des grands problèmes politiques, économiques, sociaux et moraux qui agitent convulsivement le Reich. Ainsi elle n'aide pas seulement à comprendre la Constitution de 1919, elle constitue de plus un guide précieux pour qui veut essayer de voir clair dans le chaos de l'Allemagne actuelle.

Revue des Cours et Conférences

ANGLAIS

LILLE. — Cours de M. Delattre (novembre à fin janvier).

Cours d'histoire de la langue anglaise. — Définition et méthode : étude descriptive, historique et psychologique de la grammaire. — Morphologie (*suite*). — Le verbe : transitif et intransitif, actif et passif. — La conjugaison : Les modes, les temps, le nombre, les personnes. — Le mode indicatif : présent indéfini, présent progressif, présent emphatique, présent d'habitude, présent-parfait.

Licence et Certificats. — *Auteur expliqué.* — Shakespeare : *Henry the Fifth*, acte IV.

THÈME. — Augustin Thierry : Départ de Guillaume, Duc de Normandie, pour la conquête de l'Angleterre.

VERSION. — *Henry the Fifth*, acte IV, sc. 3, vers 16 à 67. — St-Crispin's Day.

COMMENTAIRE GRAMMATICAL. — Même texte que pour la Version.

DISSERTATION. — English History in Shakespeare, with special reference to *Henry V*.

Agrégation. — *La comédie bourgeoise de la Renaissance anglaise.*

La société élizabéthaine vers 1600. — La Cour et la Cité. — La bourgeoisie et les métiers. — La personnalité de Thomas Dekker. — La vie de Londres dans le théâtre de Dekker. — L'élément comique et l'élément poétique dans *The Shoemaker's Holiday*. — L'art dramatique de Dekker. — Son style. — L'intérêt historique de *Eastward Hoe*. — Sa composition et sa valeur littéraire. — La comédie bourgeoise dans la littérature élizabéthaine.

AUTEUR EXPLIQUÉ. — Dekker : *The Shoemaker's Holiday*.

CAEN. — VERSION. — Swift, *Battle of the Books* : " ... At this the spider, etc. ", jusqu'à : " You boast indeed... "

THÈME. — Molière, *Critique de l'Ecole des Femmes*, VII : « Vous êtes de plaisantes gens... », jusqu'à : « Il est vrai... »

DISSERTATION FRANÇAISE. — *(Agrégation et Certificats).* — La poésie de R. Kipling, étudiée principalement dans les *Cinq Nations*.

DISSERTATION ANGLAISE. — *(Agrégation et Certificats).* — Mr. Kipling's imperialism as expressed in the *Five Nations*.

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1920/1921. — (2e TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

EXAMEN DE LA GUILDE.	CERTIFICAT SECONDAIRE.
BACCALAURÉAT.	LICENCE.
CERTIFICAT PRIMAIRE.	AGRÉGATION.

Pour les conditions, voir numéro d'août-septembre-octobre.

LONDON LETTER

February.

London has been quiet from the political point of view and has been basking in delightful sunshine for the most part. Though we have had one really bad fog — quite like the good old days — I counted twenty-four omnibuses in a row disconsolately creeping home, each with a man in front carrying a lantern ; this was in Oxford street ; when I went further east I emerged suddenly, as through a door, into bright gas-light and busy shops. The theatres were very empty and I hear of two friends who ventured into Piccadily, having to walk or rather creep home, feeling the houses as they went, arriving cold and cross at 2. a. m. ! Most people preferred to sacrifice their tickets, rather than run such risks.

There are all kinds of rumours about a general election in the immediate future ; but I cannot find anyone who really believes in it. People are becoming very impatient at the eternal pourparlers about the indemnity and as a leading politician said to me : " We can only hope that France will be firm, for no one else seems to have any back-bone ". I find this is a very general feeling ; let us hope it is not justified, and that our great ones will prove that they *have* back-bones.

The Prince of Wales had a splendid time at Brighton, I hear from a friend who was there that he looked the picture of health and happiness.

There were great police-precautions for his protection, mostly concealed from the general public, but with Sinn Feiners about it is as well to run no risks. I hear that he very much objects to being guarded, and of course he is right in believing that he runs no danger from English people.

I heard the other day of a new occupation for women, that of rent collector and estate manager. A lady who occupies such a position invited me to come with her one day on her rounds. She is manager of a great block of industrial buildings in which there are six hundred flats ! Her duty is to collect the rents once a week (of course, she has assistants under her), see that the flats are kept clean and are in good repair and if anything is needed, such as fresh paint on a door, a pane of glass in a window, or a new chimney pot, which she then orders. I have never climbed so many stairs in my life ! ; all the people are of the working class, but each woman had her rent ready for the " Rent Lady " as they call her. The men are out at work ; so in nearly every case we saw the women. In one case the sink had stopped up, and after a man had been sent to put it right, he found that an old boot had been put down ! In another flat, the woman did not like her wall-paper, but as it was in quite good repair, we persuaded her that it really was pretty and left her fairly contented ! One poor old man who was bed-ridden explained that he really could not pay that week, but had a promise of work and would pay double next ; this was allowed, though Miss X. has to be very strict, for if people once think she is lenient, they invent all kinds of excuses. One of her duties is to investigate the references of new tenants. She generally tries to visit their old home and so see the way in which they keep it. Some people " borrow " a neighbour's house to show and so make a good impression ! She once discovered this when she asked to see the gas-meter. The supposed occupier of the house did not know where it was ! Careful accounts have to be kept of all the money received, so Miss X. and her assistants are kept very busy. In the rough quarters a friendly policeman keeps an eye on her, and if she does not return as soon as he thinks she should, he comes to look for her ! Once an attempt was made to rob her, but she managed to keep hold of her bag and the man ran away.

An interesting book is Mrs. Victor Richards', " A Reckless Puritan " ; it is a clever delineation of an Irish girl, though most of the action takes place in London. The description of the heroine's experiment as a servant to an eccentric philanthropist is most entertaining, though, it must be confessed, not very probable. The hero, whom she eventually marries after her husband is conveniently killed, is an impossible person. It is difficult to believe in a distinguished public character, for whose company Duchesses clamour, insisting on having tea in the kitchen with the maid-of-all-work ! still the book is brightly written and I enjoyed it.

Maeterlinck's " Betrothal ", a kind of sequel to the " Blue Bird ", when everybody is grown up, is very prettily staged ; it is vague and mysterious, and of course nobody is real, but some of the pictures are really beautiful. It is strange that it should find a home at the " Gaiety " where for years we have been accustomed to see nothing but the lightest of light musical comedy.

I paid a visit to Mrs. G. F. Watts, the widow of the famous artist at her lovely house in Surrey, the other day. She is much interested in the revival of her artistic pottery which is made under quite ideal conditions among the pine woods. Mrs. Watts designs a good deal of the work herself; and some of the figures in terra cotta are quite lovely. Portraits from photographs are a novelty, and I saw an absolutely life-like figure of a mutual friend which had been done as a surprise present for her husband. Modern dress does not lend itself to statuary, but the difficulty has been partly overcome by making her seated arrayed in indefinite flowing draperies.

THÈME D'AGRÉGATION

Soleil couchant.

Les ajoncs éclatants, parure du granit,
Dorent l'âpre sommet que le couchant allume ;
Au loin, brillante encor par sa bave d'écume,
La mer sans fin commence où la terre finit.

A mes pieds, c'est la nuit, le silence. Le nid
Se tait, l'homme est rentré sous le chaume qui fume ;
Seul, l'Angélus du soir, ébranlé dans la brume,
A la vaste rumeur de l'Océan s'unit.

Alors, comme du fond d'un abîme, des traînes,
Des landes, des ravins, montent des voix lointaines
De pâtres attardés ramenant le bétail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre,
Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
Ferme les branches d'or de son rouge éventail.

José Maria de Heredia.

CORRIGÉ DU THÈME

Sunset.

The gorgeous furze that begems the granite
Gilds the craggy peak set aglow by the sunset.
Far away, its foamy surf still aglitter,
The boundless main begins where land ends.
Dusk and silence at my feet. Hushed is the nest.
Man has gone home to his lighted hearth.
Only the evening Angelus, swinging in the mist
Mingles with the mighty murmur of the deep.
Then from the moors, the glens and the woodlands,
As though from the depths of some abyss,
Rise the distant voices of belated herdsmen
Driving their cattle, homeward bound.
The whole horizon is wrapped in darkness,
And the dying sun, 'gainst a deep, rich sky,
Shuts the golden sticks of its crimson fan.

EXPLICATION DE TEXTE[1]

Et Dona Ferentes. — Kipling.

Subject. — The line quoted in the title is taken from Virgil's Aenid. The priest of Troy beholding the Trojan horse and suspecting foul play, says : "I fear the Greeks *especially when bearing gifts.* Kipling draws an amusing parallel with the English, warning the foreigner .." But oh, beware my country, *when my country grows polite!* Under the calm, phlegmatic exterior of the Englishman is the "island devil", which once aroused will stop at nothing, white-hot passion all the fiercer for having been restrained, "the hard great rage", astonishing the opponent by its unexpectedness, thwarting him by its deliberateness.

Explanation of Text. — Verse 1.

In extended observation : Having travelled far in every direction and observed the ways and works of man. (2 words frequently combined to express man and his doings).

roughly : roughly speaking.

Four-mile radius : London is 8 miles in diameter, the *four-mile-radius* consequently stands for the Citv of London. For hired cabs and taxis the fares are reckoned for distances within the four-mile-radius ; beyond that the rate of payment is raised. Cf. Paris and the barrière.

The poet gives the measure of his travels from the "hub" of the Mother country to the greatest of her colonies : India.

Mixed assemblies : Men of different classes and nationalities. Note scene suggested by this line, the company at some public house or café.

Racial ruction : a noisy quarrel or row. Opinions differ among men of different races. "Ruction" is frequently used in schoolboy slang.

The last line contains a low curse used by coarse, uneducated men.

Verse 2.

Tantrums : childish tempers : the Englishman's criticism of the foreigner's rage.

Pentecostal Crew : Reference to the tongues of fire which came down on Whitsunday : "And they all began to speak with other tongues" (Acts II) Humorous effect of combination of these two words, "crew" being infinitely contemptuous.

The Celt : One of the oldest, most imaginative, most cultured races, opposed to the savage. The different colours conjure up as in an impressionist picture, this motley crowd of East and West.

Verse 3.

The men in polished toppers : The professional man in London always wears a top hat, (carefully brushed), and frock-coat. A sly hit at the Englishman for the importance he gives to external appearance ; the etiquette of clothes.

Duel : Rarely used as a verb. No duelling whether legal or illegal in England.

Fight with votes : Electioneering contests. (Note that any kind of calumny can be prosecuted in England.)

1. Faite au Cours de la *Guilde.*

Saint Laurence : A martyr who was roasted alive on a gridiron. A reference to the deadly earnestness of the Englishman at play.

Humorous use of "take", actual and figurative.

Knowing Croupier : The scene evidently takes place at a Casino gaming table, where one of the players cheats, or is accused of doing so.

Knowing is used in opposition to "uninstructed", and also with the meaning of "well-informed", wise, cunning.

He had witnessed these quarrels before, and left the scene in time.

SUMMARY. — Appreciation.

In a humorous and ironical poem, Kipling treats a serious subject. The Englishman abroad. He misleads the foreigner by his "sham, deceptive drawl", his apparent dulness and slowness. He dominates the situation because of his absolute self-control, the result of his education.

Subject and treatment are poetical ; there is a certain brutal realism that is effective, a certain imaginative force, and rhythm and rime, curt and harsh are in keeping with the subject ; but there is no trace of beauty or melody.

The poem is interesting as an example of one aspect of Kipling's imperialism : the religion of energy, good in itself, combined with supreme selfishness, indifference, rather than hostility, to all that is not English.

In connection with this poem, students might read an essay by Galsworthy : "The Diagnosis of an Englishman", in the collection of essays : "A Sheaf".

CERTIFICAT PRIMAIRE

PLAN DE COMPOSITION FRANÇAISE *(La Fontaine).*

« A propos du Discours à Madame de la Sablière : Si les opinions sur la question de l'intelligence des bêtes ne dépendent pas de la philosophie religieuse et morale de chaque auteur ».

Cf. *Montaigne*, dans Apologie de Raymond Sebond, livre II.
Descartes, Discours de la Méthode, V^e partie.
Bossuet, Connaissance de Dieu et de soi-même, V.
Fénelon aussi en dit quelques mots : Dialogues, 78.
Malebranche, Recherche de la Vérité, IV, 11.
Aristote fournit à La Fontaine la comparaison avec l'enfant et l'exemple du cerf. Il reconnaît aux animaux les « affections » de l'âme.
Plutarque a fourni l'exemple de la perdrix.

1° *En quoi consiste la question ?* — La convenance des actes des animaux à leur fin étant reconnue (en cela semblables à l'homme, dit Bossuet ; Montaigne dit : très supérieure ; Descartes distingue selon les occasions), il s'agit de chercher s'il y a derrière le même « branle interne et secret » (Montaigne), même principe intérieur (Bossuet), connaissance de la convenance et de soi (cf. La Fontaine), comparaison, choix, jugement (cf. La Fontaine), ce qui suppose un modèle sur lequel la volonté se détermine des idées générales auxquelles se référer (cf. La Fontaine distinguant «penser» et «réfléchir, sur pensée»), ou bien s'il y a seulement sûre pro-

portion entre les organes des animaux et les objets, établie par la souveraine raison universelle dont le coup est sûr ; s'il y a acte sous l'impression des objets (sorte d'automatisme, avec pure mémoire corporelle, Descartes), et non par la pensée (Bossuet), comparaison de la montre (cf. La Fontaine), s'il y a la nature et non l'esprit derrière l'acte, bref l'instinct.

Là est la véritable question, mais à cause de Descartes elle s'exagère : il a refusé aux animaux le sentiment (c'est-à-dire plaisir et douleur, la moindre étincelle de pensée, de conscience), opinion d'ailleurs rectifiée plus tard, où Descartes admettra le sentiment autant qu'il dépend des organes du corps. C'est l'âme sensitive qu'accorde Bossuet.

2° *Or la question de l'intelligence intéresse* non seulement la question de la valeur humaine (cf. Montaigne sur présomption humaine), mais la question de la valeur de l'intelligence (cf. Montaigne préférant l'instinct à la raison qui trompe et rend malheureux), et surtout la question des rapports du corps, des organes, avec la pensée, l'âme, partant avec la liberté, la morale, l'immortalité ; donc cela touche à la religion.

3° En effet, peut-être la discussion changerait-elle de caractère si la religion chrétienne n'avait habitué à poser en principe qu'il est impossible de garder notion de l'âme, la vertu, l'autre vie, si les animaux sont *un degré* au-dessous de l'homme. (Cf. Descartes : ne pas dire qu'ils ont « moins de raison », mais qu'ils n'en ont point du tout.) Il est convenu qu'il faut qu'ils soient *entièrement indifférents*, pour qu'on croie à la liberté, fondement de l'obligation et de la sanction. *Article de foi :* Descartes pose que si les animaux sont intelligents, l'autre vie est supprimée. Bossuet combat l'idée platonicienne que l'âme sensitive puisse être immortelle et « sauve la dignité de la nature humaine ». Voici le raisonnement : il n'y a d'immortalité que pour l'âme distincte du corps. Si les animaux ont une âme libre, ils peuvent être immortels (hérésie). Si leur intelligence est liée au corps, celle de l'homme doit l'être aussi (hérésie).

En outre, ce n'est pas le point de vue vérité ou erreur qui les détermine, mais celui des *conséquences morales*. Comme le sens commun prendra le second parti (intelligence liée au corps), les esprits faibles en seront éloignés de la vertu, n'ayant plus la peur de l'autre vie (Descartes). De même, Bossuet débute en disant que les hommes cherchent des excuses dans leur ressemblance avec les animaux. Que l'homme se croie immortel et supérieur aux animaux, est indispensable à sa bonne conduite.

4° Ce postulat n'existant pas pour Montaigne (qui d'ailleurs n'est pas matérialiste), c'est lui qui discute le mieux la question : Descartes, Bossuet, affirment ou nient seulement ; lui montre la persistance de l'instinct animal dans la capture, domestication et asservissement de l'homme. Ainsi il accepte le principe rationnel rejeté par Descartes et Bossuet : *que les mêmes apparences doivent être rapportées aux mêmes motifs et aux mêmes ressorts*. Lui donc se contente des actes.

Bossuet déclare qu'il y a loin entre l'acte extérieur et son principe. « Il suffit » de l'adaptation parfaite et de la raison universelle : ici on voit nettement la négation par principe étranger — le même chez Descartes et Bossuet. Il en résulte que tous les exemples innombrables de Montaigne ne les ébranleront pas. « Il suffit » d'expliquer autrement.

5° *Mais Montaigne lui-même est-il sans intérêt dans la question?* Non pas ; c'est *sa philosophie* qui le guide.

A) Il veut abaisser la superbe, la raison humaine qui se croit « ëmperiere » de l'univers et « va le ramassant sous ses pieds ». D'où insistance à rabaisser l'homme *moralement* au niveau, puis au-dessous de la bête. Loin de chercher à exalter la dignité, il veut la fouler aux pieds. C'est dans cette notion de soi-même que l'homme, selon Montaigne, trouvera la vérité sur sa nature. Pour la même raison, il veut montrer *intelligence* humaine inférieure à celle de l'animal. Que l'homme apprenne à se juger. Ensuite, Montaigne rabaisse l'esprit au-dessous de l'instinct qui est parfait dans ses œuvres, qui est sans passions, ni souffrances. Il s'est contredit (cf. sur la mort, sur l'éducation).

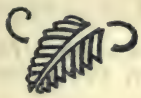
B) Mais ici emporté par son *souffle irréligieux*, et non pas seulement par l'idée d'obliger l'homme à la modestie, sa doctrine est que : l'homme est « pièce de l'univers » (cf. début du Livre II). Il pousse au paradoxe ses idées sur l'animal pour imposer à l'homme d'y voir son « frère » et de renoncer à être le maître de l'univers. C'est donc une doctrine inverse qui inspire des conclusions inverses.

Descartes spiritualiste, Bossuet chrétien, veulent la liberté, la dignité, la supériorité de l'homme. Montaigne rationaliste sans ambitions, détruit par avance la grandeur sacrée du « roseau pensant ». L'animal est chapitre d'un système général chez tous les trois.

6° C'est faute de système que *La Fontaine* est le plus flottant et le plus mesuré : « âme imparfaite et grossière. Sentir, juger, et juger imparfaitement sans argumenter », etc... Mais au principe de qui se rattache-t-il ? Celui de Montaigne. Les exemples de l'expérience le dirigent suivant le principe que : à même acte, même ressort. Rejette la mémoire corporelle et l'aveugle ressort comme supposition gratuite et absurde. En outre, dans sa matière subtilisée, dans ses deux âmes hiérarchisées, il se rapproche plutôt de Platon qui accordait aux bêtes un principe immatériel et immortel, et ne sauvegarde pas la distinction de l'âme et du corps.

Il n'a pas les préoccupations de Descartes et de Bossuet, et comme on sait qu'il n'était, au fond, ni pieux, ni chrétien, on pense que si le bon sens pur parle dans ses vers, c'est qu'il n'est pas en lutte avec les exigences de la foi (cf. Bossuet, heureux d'accorder avec l'âme sensitive et la nature *mitoyenne*, l'expérience et la dignité de notre nature).

A défaut de système, la tendresse de La Fontaine pour les bêtes explique qu'il ait voulu parler aussi de cette question que la science a pu à peine aujourd'hui arracher (Livres de Romanès) à la métaphysique et à la morale. Mais il ne contredit pas la loi qui semble attacher la solution de ce problème à ceux de toute la philosophie, à notre tempérament moral et à nos croyances.



Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **quinze francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde).

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol : (Licence et Certificat secondaire) à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées); (Certificat primaire), soit à M. GAVEL, soit à M. PESEUX-RICHARD (ancien examinateur au Certificat primaire), Loisy (Saône-et-Loire).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de cinq francs** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er AVRIL

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — Tout le jour j'ai croisé des régiments se dirigeant vers la gare de Varsovie. Les hommes robustes, bien équipés, l'air sérieux et résolu, la marche ferme et cadencée, m'ont fait la meilleure impression. En les regardant je songeais qu'un grand nombre d'entre eux est déjà marqué pour la mort. Mais ceux qui survivront, dans quels sentiments reviendront-ils ? Quelles idées, quelles réflexions, quelles exigences, quel esprit nouveau, quelle âme nouvelle rapporteront-ils au foyer natal ? Chaque grande guerre a déterminé, chez le peuple russe, une profonde crise de la conscience intime. La guerre libératrice de 1812 a préparé le sourd travail d'émancipation qui a failli emporter le tsarisme en décembre 1825. La triste guerre de Crimée a produit l'abolition du servage et imposé les grandes réformes de 1860. La guerre balkanique de 1877-78, aux victoires si coûteuses, a eu pour conséquence l'explosion du terrorisme nihiliste. La guerre néfaste de Mandchourie s'est achevée dans les secousses révolutionnaires de 1905. Quelles seront les suites de la guerre actuelle ? Le peuple russe est si varié dans sa composition ethnique et morale, il est formé d'éléments si disparates et anachroniques ; il s'est toujours développé avec tant d'illogisme, à travers tant d'incohérences, de saccades et de contradictions, que son évolution historique échappe à toute prophétie.

M. Paléologue.

Version. — *Das Problem Deutschlands.* — Die Katastrophe von 1918 kam unvermittelt in Anbetracht des Quellenreichtums und der Vitalität vor dem Kriege. Unvorbergesehen in ihren Dimensionen und Folgen, war sie immerhin jene Krisis, die auf Zuckungen aller Art zu folgen pflegt.

Man kann sich zum fertigen Krankheitsbilde auf zweierlei Arten stellen. Entweder man forscht nach dem letzten Anstosz, nach irgendeinem Luftzug oder Diätfehler, die dem tausendmal straflos Gesündigten im Genesungsfalle als dauerndes Schreckgespenst vorgehalten werden. Oder man geht aus von dem organisch Gegebenen und behandelt die Krankheit selbst letzthin auch nur als ein Symptom, das — eines von vielen möglichen — vielleicht vorzeitig, vielleicht erzwungen aufgetreten war, doch immerhin auf konstitutionelle Schwächen deutet :

Nach den Voraussetzungen einer nüchternen Logik hätte der Weltkrieg vielleicht vermieden, sicherlich aber verkürzt oder unter günstigeren Bedingungen ausgefochten werden können. Auch sind zweifellos tausenderlei Fehler begangen worden. Und dennoch erscheint jede Schuldforschung, Sündenbockpolitik und Stöbern nach Beweisen als eine kriminalistische Kleinkrämerei. Was frommt es, das Verhängnis Schuld zu nennen und den Zusammengebrochenen vor ein sich überhistorisch gebärdendes Tribunal zu schleppen ? Soviel steht fest : nachdem es sich mit allen Mächten verfeindet, nachdem es seine diplomatische und wirtschaftiche Einkreisung zugelassen hatte, muszte Alt- und Allpreuszen, wie es nun einmal geschaffen war, den Krieg zum bitteren Ende führen. Die Rollen waren verteilt, der Weg war vorgeschrieben ;

ein Zurück auf halbem Wege, ein Bekenntnis des *non possumus* in letzter Stunde gab es für den Nachthasardeur des letzten halben Säkulums nicht.

Die alte Macht stürzte, und der stets geführte Geist steht nun führerlos da ; die bevormundete Vielfältigkeit artete aus in ein unübersehbares Chaos. Was sich aus diesem losflutenden Durcheinander nach manchem Anprall und Widerprall herauskristallisieren soll, das wird der Wertmesser deutscher Lebenskraft sein. Das Werk der Reichseinigung will in organischem Aufbau von neuem erlebt werden. Sein Gelingen ist das Problem gleicher Kräfteverteilung, auf die das alte Deutschland kleiner Staaten verzichten durfte, und an deren Mangel das neue Deutschland von Weltmachtambitionen scheitern muszte. G. Erenyi.

Composition française. — Apprécier cette pensée de Joubert : Quand on écrit avec facilité, on croit toujours avoir plus de talent qu'on en a. Pour bien écrire, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise.

Composition allemande. — Scheffel als Lyriker. — Sein Platz unter den Dichtern, seines Zeitalters.

Lecture expliquée. — Torquato Tasso, acte 2, sc. 4, vers 180 : Gehorchen ist mein Los, — jusqu'à la fin de la scène.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème. — *Le Roi des Montagnes : L'Evasion.* — « Savez-vous, malheureux jeune homme, » — jusqu'à : « Tous les brigands électrisés. »

Version. — Deutsche Lyrik, p. 76. Prometheus.

Composition allemande. — Minna von Barnhelms Charakter.

Composition française. — Montrez, en vous servant de l'*Expiation*, dans quelle mesure Victor Hugo est un poète épique.

Ou : Quels sont, dans l'enseignement à l'école normale, les avantages et les inconvénients des morceaux choisis.

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — A. de Musset : *Carmosine* (II-2).

Minuccio (à lui-même). — Rien de tout cela ne peut m'être utile. Non, je ne crois pas qu'il y ait au monde une chose plus impatientante, plus plate, plus creuse, plus nauséabonde, plus inutilement boursouflée, qu'un imbécile qui vous plante un mot à la place d'une pensée, qui écrit à côté de ce qu'il voudrait dire, et qui fait de Pégase un cheval de bois comme aux courses de bagues pour s'y essoufler l'âme à accrocher ses rimes ! Aussi, où avais-je la tête d'aller dire à ce Cipolla de me composer une chanson sur les idées d'une jeune fille amoureuse ! Mettre l'esprit d'un ange dans la cervelle d'un cuistre ! Et point de crayon, bon Dieu ! point de papier ! Ah ! voici un jeune homme qui porte une écritoire. (Il s'approche de Perillo.) : Pardonnez-moi, Monsieur, pourrais-je vous demander !... Je voudrais écrire deux mots, et je ne sais comment...

Perillo (lui donnant l'écritoire). — Très volontiers, Monsieur. Pourrais-je à mon tour vous adresser une question ? Oserais-je vous demander qui vous êtes ?

Minuccio (tout en écrivant). — Je suis poète, Monsieur, je fais des vers et dans ce moment-ci je suis furieux.

Perillo. — Si je vous importune.

Minuccio. — Point du tout ; c'est une chanson que je suis obligé de refaire parce qu'un charlatan me l'a manquée. D'ordinaire, je me charge de la musique. Mon métier, à vrai dire, est d'ouvrir les cœurs ; j'ai l'entreprise générale des bouquets et des sérénades, je tiens magasin de flammes et d'ardeurs, d'ivresses et de délires, de flèches et de dards et autres locutions amoureuses, le tout sur des airs variés ; j'ai un grand fonds de soupirs languissants, de doux reproches, de tendres bouderies, selon les circonstances et le bon plaisir des dames ; j'ai un volume in-folio de brouilles (pour les raccomodements, ils se font sans moi). Bref on ne s'aime guère ici que je n'y sois, et on se marie encore moins ; il n'est si mince et si leste écolier, si puissant ni si lourd seigneur qui ne s'appuie sur l'archet de ma viole ; et que l'amour monte au son des aubades les degrés de marbre d'un palais, ou qu'il escalade sur un brin de corde le grenier d'une toppatelle, ma petite muse est au bas de l'échelle.

Version. — Machiavel. — *Discours des Seigneurs de Florence au duc d'Athènes.* — ...Voi cercate di far serva una città la quale è sempre vivuta libera ; perchè la signoria che noi concedemmo già ai Reali di Napoli fu compagnia e non servitù. Avete voi considerato quanto in una città simile a questa importi, e quanto sia gagliardo il nome della libertà, il quale forza alcuna non doma, tempo alcuno non consuma, e merito alcuno non contrappesa ? Pensate, signore, quante forze sieno necessarie a tener serva una tanta città. Quelle che forestiere voi potete sempre tenere, non bastano ; di quelle di dentro, voi non vi potete fidare, perchè quelli che vi sono ora amici, e che a pigliare questo partite vi confortano, come eglino avranno battuti coll' autorità vostra, i nimici loro cercheranno come possino spegner voi, e farsi principi loro. La plebe in la quale voi confidate, per ogni accidente benchè minimo si rivolge, in modo che in poco tempo voi potete temere di avere tutta questa città nemica ; il che fià cagione della rovina sua e vostra. Nè potrete a questo male trovar rimedio ; perchè quelli signori possono fare la loro signoria sicura che hanno pochi nimici i qualli tutti o con la morte o con l'esilio è facile spegnere ; ma negli universali odi non si trova mai sicurtà alcuna ; perchè tu non sai donde ha a nascere il male ; e chi teme d'ogni uomo non si può mai assicurare di persona. E se pure tenti di farlo, ti aggravi nei pericoli ; perchè quelli che rimangono si accendono più negli odi e sono più parati alla vendetta. Che il tempo a consumar i disideri della libertà non basti è certissimo ; perchè s'intende spesso quella essere in una città da coloro riassunta, che mai la gustarono, ma solo per la memoria che ne avevano lasciato i padri loro, l'amano ; e perciò quella ricuperata con ogni ostinazione e pericolo conservano.

LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Composition française.** — Montrez quels sont, dans les « Sepoleri » de U. Foscolo, les éléments qui constituent la personnalité poétique de l'auteur.

Composition italienne. — L'ispirazione patriottica nei « Sepoleri ».

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition française. — Quel profit pouvons-nous retirer de la lecture du « Discours sur le style », de Buffon ?

Composition italienne. — Spiegare e commentare queste parole del Leopardi :

... Italia mia
Le genti a vincer nata
E nella fausta sorte e nella ria.

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — *Beneficios de la ausencia.*

Agur, Irene ; hasta cuándo,
No te lo podré decir ;
Por Dios que al verme llorando,
Ganas me dan de reír.
¡ Quién creyera,
Flor de mi natal ribera,
Que si lloro a los dos pasos,
Me reiré a los tres escasos !
Esto me recuerda, Irene,
Que algún día
Leí contigo una *Higiene*
Que decía
Que, conforme a la experiencia
De un doctor,
Es un bálsamo la ausencia,
Que cura males de amor.

Ya te escribiré, mi bien,
Cuantas penas me atormenten,
Aunque, *a ojos que no ven,*
Corazones que no sienten.
¡ Qué infinito
Será tu amor... *por escrito !*
Mas dice Santo Tomás,
Que *ver y creer*, y no más.
Este refrán no te corra,
Advirtiendo
Que *el tiempo todo lo borra,*
Y sabiendo
Que, conforme a la experiencia
De un doctor,
Es un bálsamo la ausencia,
Que cura males de amor.

« ¡ Qué yertas son las francesas ! »
Te diré todos los días ;
« ¡ Qué heladas ! si son inglesas,
Y si italianas « ¡ qué frías ! »

Y entre tanto
Mil y mil serán mi encanto.
¡ Ay, cubren tanta ficción
Las alas del corazón !
Hermosa Irene, ten calma ;
¿ Por qué lloras ?
No llores, prenda del alma,
Pues no ignoras
Que, conforme a la experiencia
De un doctor,
Es un bálsamo la ausencia,
Que cura males de amor.

Parto por fin, ya amanece ;
Adiós, alma de los dos ;
Ruega a Dios que no tropiece
Por esos mundos de Dios.
Si hoy te adoro
Con la obstinación de un moro,
Tal vez me ablande mañana
El fuego de otra cristiana.
Sí, que aunque este amor es cierto,
¡ Ay ! presumo
Que el amor de un *ido* o un *muerto*
Siempre es humo,
Pues, conforme a la experiencia
De un doctor,
Es un bálsamo la ausencia,
Que cura males de amor.

CAMPOAMOR.

Thème. — *Humbles églises de villages.* — L'église est pauvre et d'une nudité sans pareille. Pas de beaux saints peinturlurés, pas de toiles aux murs, ni au plafond de lampe suspendue .. En un coin du chœur, une mèche, par terre, brûle dans un verre rempli d'huile. Des piliers ronds supportent la voûte de bois dont la couleur bleue est reteinte... La porte est ouverte ; une volée d'oiseaux est entrée, voletant, caquetant, se collant aux murs ; ils ont tourbillonné sous la voûte, sont allés se jouer autour de l'autel. Deux ou trois se sont abattus sur le bénitier, y ont trempé leur bec, et puis, tous, comme ils étaient venus, sont repartis ensemble. Il n'est pas rare en Bretagne de les voir ainsi dans les églises ; de sorte que, pendant l'orage, deux créatures frêles entrent souvent à la fois dans la demeure bénie : l'homme, pour y abriter ses terreurs, l'oiseau, pour y attendre que la pluie soit passée, et réchauffer les plumes naissantes de ses petits engourdis.

Un charme singulier transpire de ces pauvres églises. Ce n'est pas leur misère qui émeut, puisque, alors même qu'il n'y a personne, on dirait qu'elles sont habitées. N'est-ce pas plutôt leur pudeur qui ravit ? Car, avec leur clocher bas, leur toit qui se cache sous les arbres, elles semblent se faire petites et s'humilier sous le grand ciel de Dieu. Ce n'est point, en effet, une pensée d'orgueil qui les a bâties, ni la fantaisie pieuse de quelque grand de la terre en agonie. On sent, au contraire,

que c'est l'impression simple d'un besoin, le cri naïf d'un appétit et comme le lit de feuilles sèches du pâtre, la hutte que l'âme s'est faite pour s'y étendre à l'aise à ses heures de fatigue.

FLAUBERT.

Commentaire grammatical. — Texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — El pleito entre el campo y la ciudad, según Guevara (*Menosprecio de corte y alabanza de aldea*), Azorín (*Guevara y el campo*, Lecturas españolas), y Pereda (*Suum cuique*, Escenas montañesas).

Composition française. — La langue et le style chez Guevara, d'après son *Menosprecio de corte y alabanza de aldea.*

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition française. — Comment La Fontaine conçoit-il le genre de la fable ?

Composition espagnole. — La gente maleante en el *Quijote.*

Sujets donnés dans les différents Examens

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — Allemand. — Ein Schüler schreibt an einen Freund einen Brief über die deutschen Werke, die er in Prima (oder in Sekunda) gelesen hat. Er sagt, welches Werk (Gedicht, Ballade, Drama, u. s. w.) ihm am besten gefallen hat und erzählt kurz dessen Inhalt. Warum er diesem Werke den Vorzug gibt.

Anglais. — A countryman writes to a friend in Paris, describing his return to his native village, after the enemy's departure and defeat.

His thoughts on the way : the happy, peaceful times of yore ; the sudden invasion, accompanied with acts of cruelty ; the flight at night. How will he find his little farm ?

On arriving, he witnesses the devastation. mourns on his losses and those of his neighbours, but hopes in a brighter future.

Italien. — *Il re, l'astrologo e il boscaiuolo.* — Il re di Francia, Luigi XI, andó un giorno a caccia, perchè il suo astrologo gli aveva predetto il bel tempo.

Nella foresta il re incontra un boscaiuolo col suo asino. Il villano annunzia al re il cattivo tempo. Difatti la pioggia non tarda a cadere.

Tornato al suo castello, il re fa venire il boscaiuolo. Interrogato il pover uomo risponde che il suo asino fa certi movimenti, quando il tempo sta per cambiare.

D'allora in poi il re perdette ogni fiducia nel suo astrologo.

(*Paris.*)

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

Les Programmes des Partis Politiques Allemands

Les Partis après la Révolution

La révolution de novembre 1918 produisit un miracle morphologique (c'est son résultat le plus certain) : elle débaptisa les gens sauf les socialistes et le centre. On pourrait croire que l'Allemagne a été régénérée, que les partis de la guerre et de la défaite ont disparu et que seuls les partis de la paix sont vivants. Ce n'est qu'un mirage. Sous des étiquettes différentes, les gens sont restés les mêmes, nous allons nous en rendre compte en examinant les programmes des nouveaux partis, ce sont :

1 Parti populaire nationaliste allemand — *Deutschnationale Volkspartei ;*

2 Parti populaire allemand — *Deutsche Volkspartei ;*

3 Parti populaire chrétien (centre) — *Christliche Volkspartei ;*

4 Parti démocratique allemand — *Deutsche Demokratische Partei;*

5 Parti socialiste démocratique — *Sozialdemokratische Partei ;*

6 Parti socialiste démocratique indépendant — *Unabhängige sozialdemokratische Partei ;*

7 Parti communiste — *Kommunistische Partei ;*

PARTI POPULAIRE NATIONALISTE ALLEMAND

Les chefs du parti conservateur (*Deutsche Konservative Partei*) adressèrent le 4 décembre 1918, à leurs amis, l'appel suivant : « La présidence du parti conservateur allemand considère avec sympathie la formation en cours de la *Deutschnationale Volkspartei* et la tient pour susceptible de faire l'union des Allemands sur la base du droit et de l'ordre. La présidence invite les organisations conservatrices et les membres du parti à adhérer au nouveau parti. »

1. Voir notre numéro du 1er mars.

Nous avons en plus de l'appel qui débute par la phrase citée ci-dessus, deux proclamations de ce parti, l'une du 27 décembre 1918, l'autre lancée à la veille des élections de juillet 1920.

Dans leur invitation du 4 décembre 1918, à changer de nom, sans changer de camp, les conservateurs manifestent une bien aimable modération, un esprit de conciliation qui ont disparu déjà dans le programme du 27 décembre, trois semaines plus tard.

Le 4 décembre, l'appel se lamente sur l'effondrement du rêve d'un empire allemand puissant, déplore en termes voilés l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement populaire. Mais, « le parti conservateur, sans regarder en arrière, s'adaptera aux circonstances nouvelles et établira son programme en conséquence. Il s'agit de rassembler les forces du peuple allemand, de lui donner la paix et du pain, d'éviter la domination d'une classe et de réaliser la collaboration des partis afin de conserver une Allemagne forte et respectée. »

Y a-t-il dans cet appel de la crainte à l'égard des socialistes victorieux, un désir réel d'union? Toujours est-il que le programme de décembre 1918 montre que les réactionnaires commencent déjà à redresser la tête.

« La révolution a causé notre soumission complète au lieu de nous apporter une paix de conciliation. Au lieu de nous donner la liberté promise, elle nous a donné une dictature de classe, un régime arbitraire intolérable ; au lieu d'avoir le pain promis, nous sommes menacés de la famine ; au lieu d'un travail fécond, nous avons la désorganisation de nos finances et de toute notre situation économique. A l'intérieur, comme à l'extérieur, nous sommes menacés de dissolution et d'anéantissement. »

« Avec une reconnaissance infinie nous saluons nos braves guerriers qui rentrent sans être vaincus. »

Les buts du parti sont de relever l'Allemagne en développant l'idée nationale, en resserrant tous les liens de l'unité allemande, de conserver les marches frontières menacées, de protéger la liberté individuelle et politique, d'arrêter les menées bolchevistes, d'écarter toute domination de classe. Quant à la forme de gouvernement, celui qui convient le mieux dans la nouvelle Allemagne démocratique, c'est la monarchie ; toutefois, dans l'intérêt du pays, le parti acceptera toute forme de gouvernement institué par l'Assemblée nationale.

La nouvelle Allemagne parlementaire doit s'efforcer de reprendre dans le monde la place qui lui convient. Elle doit avoir une armée populaire (Volksheer) organisée d'après les enseignements de la guerre. Au point de vue économique, il importe d'assainir la situation par la suppression de « la contrainte économique » *Zwangswirtschaft*, la création de lourds impôts sur les bénéfices de guerre. La propriété des moyens de production sera respectée sauf dans les cas où la nationalisation de certaines industries s'imposerait. La possession de colonies est indispensable au peuple alle-

mand pour son relèvement et sa vie économique. La politique de réformes sociales sera continuée. La bourgeoisie mortellement atteinte par la guerre doit renaître. Le programme insiste sur l'importance de l'école et de l'éducation de la jeunesse.

Le manifeste du mois de juin exprime toute l'arrogance et tous les espoirs du parti des hobereaux et de tous ceux qui regrettent la splendeur impériale. Il indique le chemin qu'ils ont parcouru en moins de deux ans, les positions qu'ils ont reconquises et la place que la déception, la passivité ou la servilité ont rendue aux idées monarchistes.

Ce manifeste mériterait, tant il est caractéristique, d'être traduit en entier. Nous nous bornerons à en extraire les idées essentielles.

« L'empire a conduit l'Allemagne au point culminant de la puissance..... La révolution, grande criminelle, mit en morceaux la moralité, l'ordre intérieur, la situation économique et nous livra au mépris du monde entier. » « Le peuple allemand a été abaissé par sa propre faute, il se relèvera s'il s'inspire des traditions de son histoire, s'il a le culte de la nation et l'esprit religieux, s'il prend comme devise de son travail : tous pour tous, le travail et le capital unis pour la même œuvre. » « En une confiance tranquille nous attendrons le temps où la flamme sacrée de l'enthousiasme patriotique allumera les cœurs fatigués et les esprits paresseux, où l'idéalisme ardent de la jeunesse s'exprimera dans des actes virils et où dans l'unité nationale d'un peuple purifié, l'empire de l'avenir s'épanouira sous les anciennes couleurs noirs, blanc, rouge. »

« La libération du peuple allemand de la domination étrangère est la condition de la renaissance nationale. Sur un sol libre, un empire redevenu vigoureux, les territoires arrachés réunis à la patrie allemande, tel est le but de toute politique allemande. .C'est pourquoi nous réclamons la modification du traité de Versailles, le rétablissement de l'unité allemande et la restitution des colonies indispensables à notre développement économique » le rattachement de l'Autriche allemande à l'Allemagne. » La forme d'Etat monarchique répond au caractère particulier et à l'histoire de l'Allemagne...

Pour le Reich, nous tendons au rétablissement de l'empire institué par les Hohenzollern. »

Le parti demande, à côté du parlement élu par le pays, un conseil composé de représentants des métiers et professions. L'Etat ainsi dirigé aura à son service des fonctionnaires compétents et intègres, les communes auront une administration indépendante. « Nous voulons le service militaire universel et obligatoire, nous voulons conserver vivant le souvenir de ce que notre peuple doit, en temps de paix et pendant la guerre, à l'armée et à ses chefs. La protection de nos côtes exige la reconstruction de notre flotte. » Les nationalistes ne reconnaissent pas la Société des Nations.

La femme a les mêmes droits politiques que l'homme, elle a le

devoir de contribuer à développer les sentiments religieux. L'éducation et l'instruction de la jeunesse doivent être un des soucis dominants du gouvernement. Dans le domaine économique, le parti est défenseur de la propriété individuelle, de l'exploitation privée avec une collaboration plus intense des patrons et ouvriers. Il ne faut procéder à la socialisation que dans les cas exceptionnels et avec beaucoup de prudence. L'avenir immédiat de l'Allemagne dépend de l'agriculture. Il est urgent que le commerce et l'industrie allemands reprennent dans le monde leur place d'avant-guerre : une flotte de commerce y contribuera. Au point de vue social : « nous repoussons l'idée marxiste de la lutte de classes comme destructive de toute civilisation ».

Le parti reconnaît que le sort de la classe ouvrière doit être amélioré par des lois et des contrats qui diminuent l'instabilité du travailleur. Il est juste que les ouvriers participent aux bénéfices des patrons.

Au point de vue financier, l'Allemagne ne devra négliger aucune source de revenus. La politique fiscale devra tenir compte avec équité de la capacité de paiement des citoyens et frappera lourdement les gros revenus. La plus stricte économie est nécessaire.

PARTI POPULAIRE ALLEMAND

Ce parti a dans ses rangs la minorité des anciens nationalistes libéraux groupés par Stresemann.

Le manifeste du 18 décembre 1918 déclare que le parti veut une politique nationale et vraiment démocratique, l'unité du Reich, souhaite le rattachement de l'Autriche allemande, admet la Société des Nations avec égalité de droits pour tous les Etats.

L'Allemagne doit reprendre son rang, grâce à une politique extérieure modifiée. L'armée populaire (Volksheer) doit être constituée en tenant compte des expériences de la guerre. Le citoyen doit jouir de la plus grande liberté. Il faut renforcer la classe moyenne, la classe paysanne, développer la colonisation intérieure. Le parti s'oppose de la façon la plus ferme à la suppression de la propriété, du droit d'héritage, à la socialisation des moyens de production. Les lois de prévoyance seront perfectionnées, la femme a les mêmes droits politiques que l'homme.

« Nous réclamons au gouvernement actuel qu'il intervienne énergiquement pour rétablir l'ordre. Nous sommes prêts à collaborer avec lui et à soutenir tous ses efforts dans ce sens. »

Le programme du 19 octobre 1919 est plus complet. C'est avec lui que le parti populaire allemand a mené la campagne électorale du printemps dernier.

« De même que le parti populaire allemand demande l'égalité et l'indépendance pour les citoyens dans la nation, de même il demande

pour le peuple allemand dans la Société des peuples la liberté et le respect qui lui sont dus. Le parti veut une réconciliation des peuples, politique et économique, mais il la tient pour impossible tant que l'honneur du peuple allemand sera foulé aux pieds par nos ennemis, tant que sera empêchée l'union de tous les Allemands qui nous ont été arrachés ou désirent se rattacher à nous, y compris les Allemands Autrichiens, tant que sera maintenue la paix de violence qui nous a été imposée. »

« Le parti populaire allemand travaillera par tous les moyens au relèvement du Reich. C'est pourquoi il donnera sa collaboration à la forme d'Etat présente dans le cadre de ses principes politiques. Le parti populaire allemand voit dans le rétablissement légal de l'empire par la libre volonté du peuple, la forme de gouvernement qui convient le mieux à notre peuple, d'après son histoire et sa nature. »

L'administration sera réorganisée avec un corps de fonctionnaires instruits, compétents. L'éducation morale, intellectuelle du pays doit être refaite en prenant comme principes les vertus allemandes : fidélité, honnêteté, impartialité, incorruptibilité. Que ce soient là les idées directrices de l'école unitaire. A l'école sera donné l'enseignement religieux. « Tout ce qui contribue à accroître la force physique, intellectuelle, morale de la jeunesse doit être développé. » Egalité politique de la femme.

Au point de vue économique, le parti populaire allemand défend résolument le droit de propriété et le droit d'héritage. La socialisation de certaines entreprises ne peut avoir lieu que si les avantages pour la communauté en sont certains. Pas de socialisation, mais aplanissement des divergences entre les classes de la société, entre employeurs et employés.

« Les conditions d'existence et de travail des ouvriers et salariés doivent être transformées. Le parti populaire allemand est partisan d'une garantie légale du droit de coalition et de la liberté de coalition de la protection des syndicats, de la reconnaissance d'associations professionnelles pour défendre les droits des travailleurs, établir la législation ouvrière. Le parti populaire allemand réclame l'extension des lois de prévoyance et protection sociale dans tous les domaines. »

« Le parti populaire allemand considère l'agriculture et la situation florissante de la classe agricole comme les fondements de la force du peuple allemand. Il importe d'augmenter l'attachement à la terre. Le commerce et l'industrie doivent retrouver et reprendre leur ancien essor. Toutes les facilités et garanties doivent être données par l'Etat à la classe moyenne pour mettre à sa disposition des matières premières et assurer la vente des marchandises.

Le Reich doit reconstituer la flotte de commerce, pourvoir les ports de tous les moyens nécessaires à lutter contre la concurrence étrangère. Le parti populaire allemand emploiera toutes ses forces

pour obtenir qu'un domaine colonial soit rendu à l'Allemagne, proportionné à ses besoins économiques. »

« Les finances seront assainies par l'économie et des impôts sur les grosses fortunes ; les revenus provenant du travail seront soumis à un faible impôt. »

PARTI POPULAIRE CHRÉTIEN (CENTRE)

Le Centre a lancé en novembre 1918 trois appels : deux, tout vibrants d'émotion, invitant les citoyens allemands à résister au bolchevisme, à conserver leur calme et leur dignité, à se mettre au travail pour faire renaître l'Allemagne. Le troisième, plus important, contient le programme politique du nouveau parti.

« La guerre mondiale et la révolution ont mis en ruines l'ancienne Allemagne. Une nouvelle Allemagne est en voie d'enfantement. Créer cette nouvelle Allemagne est le devoir du peuple tout entier et non d'une dictature de parti. Tous les partis veulent et doivent participer à cette œuvre. Mais pour cela, les anciens partis ont besoin d'un renouvellement interne et externe. Un nouveau Centre doit naître et naîtra au cours de ces journées. Ralliement sans restriction à l'Etat populaire démocratique, lutte contre toute domination de classe, ordre et liberté, lutte contre le mammonisme et le matérialisme de notre temps, culte des valeurs morales qui seules rendent sains le peuple et l'Etat, tels sont les principes d'airain de la régénération du centre en parti populaire chrétien. »

« Le centre ne doit pas sombrer, mais bien, avec de nouveaux objectifs et sur une base plus large, être conduit à une nouvelle splendeur. »

« Conclusion aussi rapide que possible de la paix mondiale de réconciliation, d'entente des peuples. »

« Mise en vigueur d'un droit des peuples, établi sur les principes chrétiens... Création d'une société des nations avec égalité de droits pour tous les Etats. Désarmement de part et d'autre, réciproque et complet. »

« Etablissement d'un domaine colonial suffisant pour les besoins de l'Allemagne. »

« Conservation de l'unité du Reich, renforcement de l'idée du Reich Vote égal pour les hommes et les femmes. Liberté de parole et d'écrit. Droit d'association. »

Au point de vue économique et social : Conservation de la propriété individuelle, augmentation de la production, en particulier de la production agricole. La politique sociale sera continuée et élargie. Opportunité de la colonisation intérieure. Conservation de l'école confessionnelle. Importance pour le peuple allemand de développer l'éducation morale et religieuse, quelle que soit la confession.

Nous trouvons donc là un Centre qui apporte le rameau d'olivier, lit un programme comme une page d'Evangile et reconnaît avec

candeur qu'il lui a fallu changer de nom. Il est plein de douceur, d'onction, de pardon universel, c'est le parti par excellence de l'amour des peuples, en vertu des principes du Christ.

Quelques jours plus tard, le 30 décembre 1918, le président de la fraction du Centre au Reichstag, Gröber, publie le programme que nous venons de lire en le faisant précéder de quelques phrases : « Après la chute de la monarchie, la nouvelle forme de Gouvernement ne doit pas être la République socialiste, mais une République démocratique. »

Le Centre se présenta aux élections de juin avec ce programme très légèrement retouché.

PARTI DÉMOCRATIQUE ALLEMAND

Ce parti est né de l'association des progressistes et des nationalistes libéraux. C'était nécessaire, dit la proclamation du 16 novembre. « Le 9 novembre a brisé également les anciens partis. Les programmes conservés pieusement ont leur signification. » Ce premier appel est rédigé en termes vagues, il ne contient que deux déclarations dignes d'être retenues. « Notre premier principe est que nous nous plaçons sur le terrain du régime républicain (qui n'était pas républicain bruyamment, vers le 15 novembre 1918 !), que nous le représenterons aux élections et que nos membres défendront le nouvel état contre toute réaction... « Notre deuxième principe est que nous combattrons toute terreur bolcheviste, réactionnaire... »

Le 15 décembre 1918, la nouvelle profession de foi porte déjà l'empreinte de la lutte électorale et exprime les idées et les soucis de la riche industrie représentée abondamment dans le parti démocratique.

C'est d'abord un exposé de principes très libéraux, très démocratiques : « Nous ne voulons pas abandonner les libertés politiques conquises. Nous préconisons une république allemande où toute la puissance publique repose seulement sur la volonté du peuple souverain ». La liberté individuelle doit être assurée, la situation matérielle et morale de la classe ouvrière améliorée, le commerce et l'industrie doivent redevenir prospères. Les impôts seront payés par les enrichis de la guerre. Mais la condition pour que les impôts soient payés est que la propriété soit respectée.

Et c'est une polémique avec les socialistes : « Nous repoussons la mise en commun de tous les moyens de production réclamée par les socialistes. Contrairement à la socialdémocratie, nous sommes convaincus de la valeur et de l'indispensabilité du métier et du commerce. La classe agricole n'a pas disparu, comme le prophétise la socialdémocratie ».

En terminant, le parti démocratique allemand expose qu'il veut pour l'Allemagne un Gouvernement animé du désir de paix durable, qu'il souhaite une Société des Nations et un désarmement simultané,

le droit pour les peuples de disposer d'eux-mêmes. Le monde, y compris les Allemands, doit apprendre que la force de la Nation allemande n'est pas abolie pour l'éternité. Nous voulons que les représentants du peuple allemand aillent fièrement à la Conférence de la Paix. Nous voulons qu'ils parlent comme il convient à des messagers d'un peuple abattu par une supériorité énorme, mais aujourd'hui libre et indépendant.

Au total, voilà un parti bourgeois libéral qui se déclare républicain, veut des réformes à l'intérieur, une Allemagne respectée à l'extérieur.

Dans le ton, rien de tranchant ni de mordant, sauf un peu à l'égard des socialistes. Il n'en sera pas de même au printemps 1920.

«Plus que jamais nous nous déclarons dévoués à la cause allemande. Nous avons fermement confiance que par notre propre force nous sortirons des bas-fonds de l'heure présente. » Le parti veut une République sincère, réprouve toute tentative de dictature de droite ou de gauche. En même temps qu'un Etat populaire, la République allemande doit être un Etat de droit, fortement uni mais où les particularités des provinces seront respectées.

« L'armée de mercenaires qui nous a été imposée doit être remplacée le plus tôt possible par un système de milice avec service militaire obligatoire pour tous, capable de défendre notre indépendance nationale. »

«Le point de départ et le but de la politique extérieure de l'Allemagne est dans un temps très rapproché, la révision des traités de Versailles et de Saint-Germain. Car dans les rapports entre peuples ne doivent pas dominer la force et l'oppression, mais la justice et la liberté. Jamais nous n'accepterons le traité dicté par la force et la violence comme réglement du droit. Jamais nous n'accepterons l'arrachement à la patrie, de territoires allemands. Jamais nous ne renoncerons au droit pour les peuples de disposer librement d'eux-mêmes, et, appuyés sur ce principe, nous aspirons à la fusion de toutes les provinces allemandes. ».

« Nous luttons contre le vol de nos colonies. »

« La réalisation de nos pensées ne peut être atteinte d'une façon durable que par l'association de tous les Etats libres. Nous préconisons donc une société des nations dont la première tâche est la collaboration de toutes les nations et qui, en même temps, représente une communauté de travail entière, absolue. »

« Mais nous refusons une alliance de puissances qui refuse au peuple allemand le même droit, car elle implique la haine des peuples.»

Le parti démocratique allemand veut constituer l'état de civilisation (*Kulturstaat*) fondé sur l'Ecole unitaire, l'éducation religieuse, le culte de l'art et de la littérature.

En dernier lieu, le parti démocratique allemand veut un Etat de justice sociale, il l'atteindra par trois moyens : 1° en supprimant la domination de monopole entre les mains de quelques individus ou

de quelques groupes. Certes, il n'y aurait point de socialisation des moyens de production, car, plus que jamais, l'Allemagne a besoin de production et d'initiative et l'étatisation des entreprises les tue par le bureaucratisation. Dans certains cas, il peut être utile à la communauté que l'Etat monopolise. Dans l'intérêt de l'Agriculture il importe de restreindre la grande propriété agraire et de répartir les immenses propriétés à de nombreuses familles.

2° Il faut supprimer l'injustice sociale dans la répartition de la possession des revenus.

L'Etat ne doit pas assurer à tous les citoyens des revenus égaux, mais il doit réglementer le travail de façon à assurer au travailleur un minimum de bien-être et de stabilité.

3° Il faut lutter contre le machinisme, non qu'il faille rétrograder et diminuer la production accrue par les machines, mais le métier et le petit commerce auxquels on s'intéresse doivent reprendre leur place.

La production doit être démocratisée, la constitution qui régit le travail doit être modifiée de telle sorte que employeurs et employés travaillent ensemble dans un intérêt et but commun.

(A suivre.) A. Bourgoin.

L'Influence de Shakespeare sur Musset dans les Comédies et Proverbes[1]

Construction du Drame.

L'imagination d'un poète s'élève dans des régions inconnues des dramaturges ordinaires, et dans ce libre essor vers un monde idéal, elle tend à négliger le côté technique, scientifique et si l'on peut dire architectural des pièces. C'est pourquoi la construction a toujours été regardée comme le point faible de Shakespeare et de Musset.

Dans l'exposition des drames, on remarque souvent une similitude frappante dans les procédés des deux poètes. Shakespeare, se rappelant encore une fois le goût du public pour les incidents, combine dans une seule pièce deux ou trois actions séparées, et nous présente d'abord des faits isolés, des tableaux sans lien apparent. Par exemple, la première scène du *Roi Lear* nous met en présence du roi et de ses filles ; dans la scène suivante, le dialogue nous met au courant de la deuxième intrigue entre Edmund et Edgar, et ce n'est qu'au quatrième acte que le rapport entre les deux histoires s'éclaire à nos yeux par l'amour de Goneril et de Regan pour Edmund.

Dans *Lorenzaccio*, Musset imite la construction shakespearienne. Le premier acte nous montre la pitoyable situation de Florence sous le despotisme du duc Alexandre de Médicis, et le rôle joué par son mauvais conseiller Lorenzo le débauché ; puis les querelles politiques des habitants, l'histoire d'une dispute entre Julien Salviati et Léon Strozzi ; les relations de la marquise Cibo avec Alexandre et le rôle du Cardinal dans l'affaire ; plus loin nous entendons la tante de Lorenzo, Catherine, qui sera l'instrument du dénouement.

Ces scènes, on le voit, semblent tout d'abord étrangères les unes aux autres, et leur lien ne s'explique que bien plus loin dans le cours du drame.

Il est vrai que dans d'autres pièces Musset est fidèle à la tradition du drame classique français : les scènes se suivent dans un ordre logique ; elles nous montrent le développement progressif des caractères et dès le début nous prévoyons ce que sera la conclusion. Dans *Les Caprices de Marianne*, par exemple, l'histoire de la mère de Célio, les tristes dispositions et pressentiments de Célio lui-même donnent la note et l'atmosphère qui nous préparent à la fin tragique.

Shakespeare, dans ses pièces de jeunesse, groupait aussi parfois les premières scènes d'une façon un peu trop symétrique et artifi-

1. Voir notre numéro du 1er mars.

cielle ; dans *Roméo et Juliette* paraissent d'abord deux serviteurs des Capulet que suivent deux serviteurs des Montague, puis Benvolio du côté Montague et Tybalt du côté Capulet ; ensuite des citoyens des deux partis, puis le vieux Capulet et Lady Capulet ; Montague et Lady Montague et finalement le prince, qui est comme la clef de voûte qui les rassemble. Cette symétrie purement structurale indique un manque de confiance de la part du poète. Il faut remarquer de même une certaine gaucherie dans les changements de lieux trop fréquents. Dans *Comme il vous plaira*, la première scène se passe devant la maison d'Oliver, la seconde devant le palais du Duc, puis nous sommes transportés à l'intérieur du palais, enfin dans la forêt d'Arden. Dans *Lorenzaccio*, les indications scéniques du premier acte sont les suivantes : scène I : Un jardin ; scène II : Une rue ; scène III : Chez le Marquis Cibo ; scène IV : Une cour du palais du Duc ; scène V : Devant l'Eglise de St-Miniato à Montalivet ; scène VI : Le bord de l'Arno.

Cette manière de faire était possible du temps de Shakespeare, par suite de l'absence de mise en scène. Le fond était uniformément nu ; il n'y avait pas de changement de décor à opérer au cours de la pièce. Musset, lui, n'écrivait pas pour le théâtre ; c'est seulement en 1847 qu'on commença à jouer ses pièces, et il fallut alors les modifier et couper les scènes qui n'étaient pas indispensables à l'action.

Nos poètes se servent aussi parfois dans la construction de leurs pièces de moyens auxiliaires, tels que prologues, chœurs et monologues pour fournir à l'auditoire les éléments nécessaires à la compréhension de l'intrigue. Le prologue est récité par un chœur imaginaire dans *Henry V*, *Henry VIII*, *Troilus et Cressida*, *Roméo et Juliette*, ou par un personnage allégorique comme « La Renommée » dans *Henry IV*, 2me partie, ou « Le temps » dans *Le Conte d'Hiver ;* dans *Périclès*, Gower joue le rôle du chœur. Dans ces prologues, Shakespeare s'excuse généralement des faiblesses de la pièce. C'est aussi ce que fait Musset dans sa *Dédicace au spectacle dans un fauteuil.* On trouve également des chœurs dans *La coupe et les lèvres*, et dans *On ne badine pas avec l'amour*, mais ils ressemblent plus aux chœurs grecs qu'à ceux de Shakespeare ; ils sont directement mêlés à l'action et par là même leurs interventions sont fréquentes.

C'est dans une intention semblable que Shakespeare fait usage du monologue ; ainsi le discours rétrospectif de Prospero à sa fille (*Tempête*, I, 2) nous expose les événements qui se sont passés avant la pièce, et dans ce cas nous ne pouvons qu'admirer la parfaite vraisemblance du moment où la vérité se révèle à Miranda. Mais dans ses tragédies le poète anglais commence en général par une courte scène pleine de vie et de mouvement pour fixer notre attention et nous éclairer sur les événements qui vont suivre. C'est par

exemple le combat dans la rue de *Roméo et Juliette*, ou la foule dans *Jules César*. Musset emploie le même procédé dans *André del Sarto*, où il nous présente tout d'abord Gremio blessé par Cordiani qui descend de la fenêtre de Lucrèce, et dans *Lorenzaccio*, où la première scène nous montre le rapt nocturne d'une jeune fille par le Duc.

Dans *Les Caprices de Marianne*, l'exposition est remarquable. Nous voyons d'abord l'héroïne, jeune femme dont la vertu rigide lui fait regarder froidement l'amour de Celio pour elle ; puis on nous donne une idée de la stupidité de son mari ; enfin la scène suivante nous révèle les deux caractères importants d'Octave et de Celio en même temps qu'elle nous éclaire sur la situation des divers personnages. Cette conversation entre deux amis comme moyen d'introduction est très fréquente dans Shakespeare. On la trouve par exemple dans *Le Marchand de Venise* (I, 1 — I, 2) et aussi dans *Les Deux Gentilshommes de Vérone* (I, 1). Cette dernière pièce a vraisemblablement inspiré Musset dans *Les Caprices de Marianne* (I, 4) ; Celio exprime la force de l'amour de la même manière que Proteus :

« L'amour dont vous autres faites un passe-temps trouble ma vie « entière. Mon cabinet d'études est désert ; depuis un mois j'erre « autour de cette maison (la maison de Marianne) la nuit et le jour. »

I leave myself, my friends and all for love.
Thou, Julia, thou hast metamorphos'd me
Made me neglect my studies, lose my time.

On trouve dans les deux pièces mêmes contrastes entre les caractères : Valentin et Octave, les jeunes gens légers et étourdis, sont opposés à Proteus et Celio, les mélancoliques. Valentin et Octave emploient presque les mêmes mots pour se moquer de la folie de leurs amis ; pour Valentin, l'amour est

VALENTIN. A folly bought with wit
Or else a wit by folly vanquished.
PROTEUS. So by your circumstance you call me fool.
VALENTIN. So, by you circumstance, I fear you 'll prove.

et plus loin :

Love is your master, for he masters you,
And he that is so yoked by a fool,
Methinks, should not be chronicled for wise.

Ainsi Octave raille la mélancolie de Celio :

« O Celio ! fou que tu es ! Tu as un pied de blanc sur les joues..... « Que tu es fou de ne pas être heureux ! Dis-moi un peu ce qui te « manque. » Et quand Celio a expliqué qu'il est amoureux, Octave s'écrie : « J'aime ton amour, Celio ! Il divague dans ta cervelle comme un « flacon syracusain. »

Après la présentation des personnages, le talent du poète se déploie dans le développement progressif des différentes actions. Dans

Le Marchand de Venise, Shakespeare y a particulièrement réussi : pour aider l'ami de Bassanio, Portia, qui était le centre de l'intrigue des cassettes, devient naturellement le centre de l'autre histoire : celle de la livre de chair. Un nouveau lien est établi par le roman de Jessica et Lorenzo, puisque la première est fille de Shylock, et le second ami d'Antonio. A la fin, le léger épisode des anneaux est une conclusion fort gracieuse à la pièce ; c'est un des plus heureux exemples de l'art dramatique de Shakespeare.

Dans *André del Sarto*, de Musset, le vol de l'argent du roi de France et les infortunes conjugales d'André sont étroitement liées dans la personne de Lucrèce. Le lecteur connaît ces deux actions dès le début, mais le point culminant de l'émotion est atteint quand André comprend qu'il a tout perdu, son honneur et l'amour de sa femme, et quand il dit à Cordiani (II, 3) :

« Mes ateliers sont déserts, ma réputation est perdue, je n'ai pas « d'enfants, point d'espérance qui me rattache à la vie ; ma santé « est faible. Dis-moi, que me reste-t-il au monde ? ... Je l'aimais « d'un amour indéfinissable ! Ce vol que j'ai commis, ce dépôt du « roi de France qu'on vient me demander demain et que je n'ai plus, « c'est pour lui donner une année de richesse et de bonheur que j'ai « tout dissipé. Sais-tu maintenant ce que tu as fait ? »

La crise se produit au cours du même acte (sc. 7) quand Cordiani, resté malgré les ordres d'André pour jeter un dernier regard à Lucrèce, est découvert derrière la fenêtre, et quand André, voyant que son déshonneur est public, s'adresse alors aux spectateurs :

« Messieurs, je vous prie de rester. Emmenez cette femme ! Cet « homme est l'assassin de Grémio ! C'est pour rentrer chez ma « femme qu'il l'a tué ! »

Quoique, en général, Shakespeare mène ses pièces avec un art très sûr, on peut remarquer quelquefois des exemples d'impossibilité dramatique. Dans *Beaucoup de bruit pour rien*, Claudio est bien aisément convaincu par un stratagème grossier que sa fiancée le trompe, et dans *Le Marchand de Venise*, si Portia arrive à confondre Shylock, c'est simplement en jouant sur les mots. Le fait de couper une livre de chair humaine implique nécessairement du sang répandu ; aussi l'objection de Portia n'a-t-elle aucune valeur juridique. Ces invraisemblances, on ne les trouve jamais dans les œuvres de Musset ; si le cadre de ses pièces est fantaisiste, si son sujet est irréel, les événements sont parfaitement raisonnables, et la crise est amenée uniquement par l'évolution des caractères. Dans *Les Caprices de Marianne*, par exemple, l'action se développe en trois épisodes, trois essais successifs d'Octave pour amener Marianne à accepter l'amour de Celio (I, 5 ; II, 4 et 8 ; II, 11). Dans *Fantasio* ce sont deux conversations entre la princesse et le bouffon, (II, 1 ; II, 5) dans lesquelles Fantasio, de plus en plus touché par la douceur d'Elsbeth, décide de la sauver. Dans *On ne badine pas avec*

l'amour, les trois grandes scènes entre Perdican et Camille sont essentielles à la marche de la pièce : c'est la révélation progressive de l'âme de Camille (I, 3 ; II, 1 ; II, 5) qui entraîne tous les événements futurs.

Musset est par là supérieur à Shakespeare ; ce dernier laisse souvent jouer à l'accident un rôle prépondérant. Roméo, par exemple, ne reçoit jamais le message du Frère, et si Juliette s'était éveillée une minute plus tôt, aucun drame n'aurait suivi. Desdemone laisse tomber son mouchoir au moment le plus fatal, et Edgar arrive juste un instant trop tard pour sauver Cordelia.

De tels procédés ont parfois été critiqués comme révélant une singulière faiblesse dramatique, mais Shakespeare les emploie consciemment, à dessein ; il sait que l'homme n'est pas le maître absolu de son destin ; cette intervention du hasard implique une conception du monde, le mystère de Dieu, qui fait mouvoir à sa volonté les inconscientes marionnettes humaines. Shakespeare n'était pas seulement poète, mais aussi quelque peu philosophe ; ses pièces et ses personnages expriment souvent sa propre conception de la vie ; dans bien des cas, il sent le besoin de s'exprimer ouvertement, et l'on trouve des passages où il a cédé à son amour de la poésie ou à son goût des réflexions générales. Lorsque la pièce prête à des digressions philosophiques, il est très porté à négliger la marche de l'action. Ces longues dissertations abondent dans *Hamlet*, où, il est vrai, elles sont tout à fait à leur place et correspondent bien au caractère du héros. Mais dans la deuxième scène d'Othello, quand le More s'arrête avant de tuer Desdemone pour méditer sur lui-même, le monologue, quoique très beau, semble peu naturel à un tel instant :

> It is the cause, it is the cause, my soul!
> Let me not name it to you, you chaste stars!
> It is the cause. Yet I'll not shed her blood;...
> Yet she must die, or she'll betray more men.

On trouve aussi de pareils développements excessifs dans les œuvres de Musset. Il aime à faire monologuer ses héros sur leurs propres sentiments, parfois au détriment de la bonne conduite de la pièce; mais, d'autre part, comme ces personnages (Octave, Lorenzaccio, Fantasio, Valentin, Perdican) sont des portraits de Musset lui-même, c'est peut-être cet élément autobiographique qui nous intéresse le plus ; si la valeur dramatique de l'œuvre en est diminuée, la beauté lyrique s'accroît d'autant plus. C'est en effet dans ses études psychologiques de lui-même que Musset réussit le mieux ; quand il essaie au contraire d'imiter les créations puissantes de l'imagination shakespearienne et qu'il cherche à atteindre de vastes conceptions de la vie, il échoue entièrement. Il a essayé dans *La Coupe et les Lèvres* un portrait vigoureux et original, celui de Frank, sorte de héros byronien qui rappelle aussi le *Faust* de

Gœthe et J.-P. Richter ; le résultat en est que son personnage est étrange, sans doute, mais sans naturel, sans vie et en tous points inférieur à Octave ou à Perdican. Le génie de Musset se manifeste plutôt dans la fine peinture des sentiments que par l'envergure de la pensée.

Nous retrouvons dans les dénouements des premières comédies de Shakespeare, quelques-unes des faiblesses et des hésitations notées dans son exposition. Sans même parler des *Romances*, il arrive qu'après la crise, brusquement la pièce se termine et la conclusion semble n'être alors qu'une nécessité scénique. Dans *Les deux Gentilshommes de Vérone*, la réconciliation finale est soudaine et inattendue ; Proteus est tout à coup saisi de remords pour les torts qu'il a causés à son ami ; puis, quand il comprend que le page, Sébastien, n'est autre que Julia, son amour pour elle revient aussitôt en son cœur. *Comme il vous plaira* se termine sur la nouvelle inattendue que le méchant duc Frédéric, qui avait usurpé la couronne, s'est retiré dans un cloître et a rendu le trône au vieux duc exilé. Mais dans les dernières pièces, comme dans les drames de Musset, le dénouement est plein de sens ; c'est une nécessité morale. Le ton en est très variable. Dans toute l'œuvre de Musset, nous n'avons qu'un seul exemple de ces fins sanglantes qu'on trouve dans les œuvres de Shakespeare : c'est *Lorenzaccio*, où meurent Louise Strozzi, le duc et Lorenzo. *On ne badine pas avec l'amour*, *Les Caprices de Marianne*, *André del Sarto*, se terminent tragiquement aussi, puisque trois créatures innocentes sont conduites, par les fautes d'autres personnes, à une mort prématurée. Une note mélancolique domine les dernières scènes où ceux qui survivent prennent conscience du mal qu'ils ont fait ; par quelques mots ils résument le sens profondément tragique de la pièce. Ainsi Perdican dit :

« Je ne sais ce que j'éprouve, mes mains sont couvertes de « sang. » ; et Camille répond : « Elle est morte. Adieu, Perdican. »

Les dernières paroles d'Octave sont : « Je ne vous aime pas, « Marianne ; c'était Celio qui vous aimait. »

Le dénouement d'André del Sarto est la lettre d'André à Cordiani et Lucrèce : « Pourquoi fuyez-vous si vite ? La veuve d'André « del Sarto peut bien épouser Cordiani. »

Dans les pièces légères on trouve parfois une remarque humoristique pareille à celles de Shakespeare. Dans *Le Marchand de Venise*, par exemple, c'est Gratiano qui prononce les derniers mots :

> Well, while I live, I'll fear nothing
> So sore as keeping safe Nerissa' s ring

Dans la *Nuit vénitienne*, Razetta termine la pièce par ce souhait : « Puissent toutes les folies des amants finir aussi joyeusement que la mienne. » ; et Fortunio (*Le Chandelier*) renvoie à Clavaroche les mots moqueurs que celui-ci lui avait dits :

« Cette chanson-là est bien vieille ! Chantez donc, Monsieur

Clavaroche. » Une maxime termine *Le Caprice :* « Je n'oublierai « pas pour ma part qu'un jeune curé fait les meilleurs sermons. »

Enfin on trouve une réflexion rappelant le titre du Proverbe dans : *Il ne faut jurer de rien, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, On ne saurait penser à tout*, pièces dont la fin nous rappelle celle de *La mégère apprivoisée* et de *Tout est bien qui finit bien.*

Les Personnages.

Caractères généraux. — La charpente du drame de Musset, nous l'avons vu, porte profondément l'empreinte shakespearienne ; c'est le même cadre et la même atmosphère, les sujets appartiennent à un domaine semblable et la construction des pièces est souvent celle du poète anglais. Mais ce ne sont là en somme que des traits extérieurs ; il reste encore à considérer le réel tissu de la pièce, suivant l'idée de Musset : les caractères.

Les personnages de Musset sont peu nombreux, si on les compare à l'immense galerie des héros shakespeariens. D'autre part ils sont nettement les créations d'un écrivain du XIXe siècle ; leur psychologie compliquée est trop celle d'hommes et de femmes des temps modernes pour avoir été inspirée par Shakespeare ; nous savons d'ailleurs que leur principale source est la propre expérience de l'auteur, de sorte que dans l'ensemble la peinture des caractères de Musset est originale et distincte. Pourtant il y a, chez les deux poètes, quelque chose qui est indépendant de l'époque ; ce sont des traits invétérés de la nature humaine que Musset voit et décrit comme déjà l'avait fait Shakespeare. Leurs hommes et leurs femmes sont fort différents des personnages du drame classique, qu'un ou deux traits seulement caractérisent ; ils ne sont pas là pour représenter une vertu ou un vice ; leurs tendances ne sont ni claires ni simples. Ce ne sont pas des héros, ce sont avant tout des êtres complexes et nerveux, sans grande volonté ni raison, emportés par leurs passions et menés par les événements. Quelques-uns sont particulièrement faibles, par exemple Richard II, le roi Lear, Macbeth et Othello, qui ont si peu d'empire sur eux-mêmes et de pouvoir de réaction que leurs âmes deviennent le jouet de la fortune, et sont une proie facile pour la ruse de Bolingbroke, la scélératesse de Goneril et de Regan, l'énergie de Lady Macbeth, les desseins diaboliques d'Iago. Tels sont aussi Rosette (*On ne badine pas avec l'amour*), Celio (*Caprices de Marianne*) et Steinberg (*Bottini*). Fantasio lui-même ne s'est pas résolu à sauver la princesse après de longues et mûres réflexions ; il s'est simplement enivré avec ses amis et c'est la vue des funérailles de Saint-Jean qui lui a soudain donné l'idée folle d'échapper à ses créanciers en prenant la place du fou à la cour.

Les Amoureux. — Parmi tous ces personnages, il est une catégorie de gens chez qui brillent d'une manière frappante l'impuissance et la faiblesse humaine : ce sont les amoureux. Les études si fines et si subtiles de Musset sur l'amour sont certes originales, mais il y a dans sa conception générale de ce sentiment et de son pouvoir sur les hommes des éléments qu'on trouve aussi dans le théâtre de Shakespeare. Ce dernier, dans ses premières pièces, décrit un amour sans passion ni profondeur, l'amour du côté romanesque et imaginatif seulement, mais déjà marqué par son influence aveuglante et impérative sur l'homme. Dans *Le Songe d'une Nuit d'été*, par exemple, les personnages sont représentés comme dominés et à jamais trompés par leurs instincts et leurs rêves ; l'amour est un enchantement qu'un charme féerique détruit ou fixe à son gré. Puck répand dans les yeux de Lysandre le suc d'une fleur magique et il devient amoureux de la première femme qu'il voit. Puis Démétrius en est oint à son tour et voilà qu'il aime Helena, qu'il avait jusqu'alors dédaignée. La gracieuse petite reine des fées elle-même, dont les yeux ont été touchés par la fleur magique, devient aussi amoureuse d'un artisan stupide et grossier à tête d'âne : voilà bien l'aveuglement et l'hallucination causés par l'amour. Les personnages n'ont rien de raisonnable, comme l'exprime bien le discours de Theseus (V, 1) :

> Lovers and madmen have such seething brains,
> Such shaping fantasies, that apprehend
> More than cool reason comprehends.
> The lunatic, the lover and the poet
> Are of imagination all compact.

Dans *Les deux Gentilshommes de Vérone*, le volage Proteus va de Julia à Silvia et revient à Julia presque aussi vite que Lysandre dans *Le Songe d'une Nuit d'été*. L'amour, là encore, est assimilé à un philtre magique. Mais dans la même pièce il est déjà représenté comme une force dont l'influence sur l'humanité est irrésistible. Les deux amoureuses oublient leur dignité dans la poursuite sans pudeur de l'homme qu'elles ont choisi. Julia craint bien un instant la censure de l'opinion publique :

> But tell me, wench, how will the world repute me
> For undertaking so unstaid a journey !
> I fear me, it will make me scandaliz'd. (II, 4).

mais cela ne la fera pas hésiter longtemps.

L'amour de Proteus pour Silvia est plus fort que son amitié pour Valentine et que sa promesse à Julia :

> To leave Julia, shall I be forsworn ;
> To love fair Silvia, shall I be forsworn ;
> And even that power which gave me first my oath
> Provokes me to this threefold perjury.
> Love bade me swear, and Love bids me forswear (II, 6).

Dans les paroles de Valentin, au moment où il part pour l'exil, nous apercevons déjà les éléments de la passion violente que nous verrons dans Roméo ; il emploie presque les mêmes mots que lui :

> What light is light, if Silvia be not seen ?
> What joy is joy if Silvia be not by ?
> Unless it be to think that she is by,
> And feed upon the shadow of perfection.

Dans les pièces plus sérieuses, comme *Roméo et Juliette* et *Othello*, par exemple, l'amour est encore représenté comme une force fatale, un coup du sort, auquel nul ne peut se soustraire. Suivant les traditions de leurs familles, Roméo et Juliette devraient se haïr, et au contraire, dès le premier moment ils se sentent irrésistiblement attirés l'un vers l'autre. Aussitôt qu'elle a jeté un regard sur Roméo, Juliette dit à la nourrice :

> Go, ask his name : if he be married
> My grave is like to be my wedding-bed.

L'amour de Desdemone pour Othello va à l'encontre de toutes les vraisemblances ; aussi son père l'attribue-t-il à des charmes magiques :

> Judge me the world if 'tis not gross in sense
> That thou hast practised on her with foul charms ;
> Abused her delicate youth with drugs or minerals
> That waken motion.

Mais ce n'est plus un sentiment léger et fugitif : c'est une passion violente, grande et terrible, source suprême du bonheur le plus enivrant comme aussi des catastrophes les plus sombres. Cette force de l'amour transforme le caractère de la douce et tendre Desdemona qui renie son père à sa face en plein Sénat, car tout a disparu pour elle devant celui qui a pris possession de son âme.

Juliette ne recule devant rien pour appartenir à Roméo, et un tel amour ne peut se terminer que dans le drame : elle se suicide pour ne pas survivre à son époux. L'amour d'Ophélie est tel que lorsqu'elle se voit dédaignée par Hamlet, sa raison s'égare et elle périt misérablement engloutie dans les eaux glacées d'un ruisseau, à l'ombre d'un saule, seul témoin de sa mort. Cette peinture de l'amour comme la passion fatale qui annihile tous les autres sentiments et à laquelle on ne peut résister est aussi une caractéristique de Musset. Pourquoi Cordiani aime-t-il la femme de son meilleur ami ? Damien lui rappelle qu'il a trompé André, mais Cordiani ne peut que lui répondre (*André del Sarto*, 1, 3) :

« Que sais-je ? Je peux être coupable, tu peux avoir raison, nous « en parlerons demain, un jour plus tard... laisse-moi être heu- « reux... Tous les reproches imaginables, je me les suis adressés, « et cependant je suis heureux ! Le remords, la vengeance hideuse, « la triste et muette douleur, tous ces spectres terribles sont venus

« se présenter au seuil de ma porte. Aucun n'a pu rester debout « devant l'amour de Lucrèce ! »

L'amour de Marianne pour Octave, que Musset appelle *caprice*, est aussi représenté comme un acte du destin. Octave n'a rien de séduisant : il n'est pas beau, c'est un libertin qui méprise les femmes.

« Quelle est la raison de tout cela ? » dit Octave (II, 17), « la raison « de tout, c'est la fortune. »

On ne badine pas avec l'amour exprime d'une manière tragique encore la force irrésistible de l'amour, puisqu'il montre la punition de ceux qui ont voulu ignorer et mépriser sa puissance. Camille et Perdican sont destinés par leur oncle à s'épouser, mais elle est décidée à entrer en religion et lui prétend ne pas être touché par sa froideur ; cependant ils comprennent qu'ils s'aiment, mais l'orgueil les empêche de le reconnaître ; ils pourraient être heureux, mais en imprudents ils traitent leur amour comme un jouet :

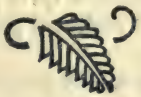
« Le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas ! Tu « nous l'avais donné, pêcheur céleste ! Tu l'avais tiré pour nous des « profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau ; et nous, comme des « enfants gâtés que nous sommes, en avons fait un jouet. » (III, 8).

Ils ont bravé la Divinité qui ne permet à personne de badiner avec l'amour ; elle se vengera de ces deux insensés en faisant mourir l'innocente Rosette et en séparant Camille et Perdican qui seront en proie au remords jusqu'à la fin de leur vie.

Parmi les comédies légères, *Il ne faut jurer de rien* nous révèle aussi la force triomphante de l'amour. Valentin, jeune homme étourdi et libertin, ne croit pas à la vertu des femmes et il a décidé de séduire Cécile ; mais ses efforts sont vains, car ses paroles perverses ne sont pas comprises de l'innocente jeune fille ; à la fin le charme de la pureté et de l'amour de Cécile est plus fort que les théories sceptiques et les projets criminels de Valentin ; il s'écrie :

« Lovelace est un sot, et moi aussi d'avoir voulu suivre son « exemple. Dieu soit loué ! Tu ne m'as pas compris... Je t'aime, je « t'épouse. Il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour. »

(A suivre.) MARIE BETBEDER-MATIBET.



Certificats Primaire et Secondaire

LEUR ACCÈS DIFFICILE

Il est temps de modifier, en les élargissant, les conditions d'admission aux deux Certificats. Le régime ou les régimes nés de décrets divers, justifiés peut-être à l'époque où ils furent institués, ne répondent plus à l'état de choses actuel. Ils sont devenus une source d'injustice pour les individus, une cause d'affaiblissement dans le recrutement du personnel et un obstacle au progrès général de nos études. Les lettres que nous recevons à cet égard ne laissent aucun doute ; nous n'en citerons que deux.

*
* *

« Je désire me présenter aux examens du Certificat Primaire », nous écrit une jeune abonnée de province, « je suis bachelière, et les bureaux de l'Inspection académique prétendent ne pas pouvoir accepter ma demande, car le décret porte que "les jeunes filles doivent être munies, soit du brevet supérieur, soit du diplôme de fin d'études secondaires, et les jeunes gens, du baccalauréat" ».

C'est parfaitement exact, et si absurde que soit un pareil régime, un bureau d'inscription a pu croire qu'il devait s'y conformer, en attendant qu'une interprétation plus large ou un nouveau décret intervienne pour modifier la situation.

Pour se présenter actuellement, doivent être munis :

les aspirants . { du brevet supérieur ou du baccalauréat.

les aspirantes { du brevet supérieur ou du diplôme de fin d'études.

C'est un régime qui *date*. Il était logique ; il ne l'est plus depuis que l'enseignement des jeunes filles s'est mis en marche dans un certain sens, pour se rapprocher de celui des garçons et aboutir — il a bien fallu le reconnaître — à la préparation du baccalauréat, à côté du diplôme de fin d'études secondaires.

« Donc, ayant le baccalauréat », poursuit notre candidate, « je ne puis me présenter. Il me semble qu'il y a là une anomalie et une injustice, car si ce titre est suffisant pour un jeune homme, il doit l'être pour une jeune fille ! »

Que voulez-vous répondre à cela ?

« De plus, le diplôme de bachelier est, pour d'autres examens, reconnu comme l'équivalent du brevet supérieur. Pourquoi ne le serait-il pas pour le Certificat Primaire ? Et pourquoi exclure particulièrement les jeunes filles ? Je serais donc très heureuse si vous pouviez poser la question à qui de droit et la faire résoudre d'une façon équitable, car il serait très regrettable qu'une pareille inter-

prétation du décret ministériel m'empêchât de me présenter à un examen *qui m'est absolument nécessaire* ».

La question a été posée, Mademoiselle. Et elle est résolue en fait, sinon en droit. De renseignements recueillis à l'Académie de Paris et au Ministère, il résulte que c'est l'interprétation libérale qui prévaudrait, et qu'on autorisera l'inscription d'une jeune fille avec le seul baccalauréat, sous réserve de la confirmation officielle. Souhaitons que cette tolérance bienveillante soit le prélude d'une mesure définitive. Elle a déjà été prise pour le Certificat secondaire, auquel une aspirante peut se présenter avec l'un des diplômes demandés aux aspirants. (*Arrêté du 31 juillet 1883, et Statut du 29 juillet 1885*)[1].

*
* *

Voici maintenant pour le Certificat Secondaire. Cette fois ce sont les hommes qui ont aussi lieu de se plaindre.

J'ai reçu il y a quelque temps la visite d'un de nos collègues de l'enseignement primaire, ancien instituteur, dont le plus vif désir est de devenir professeur d'anglais dans un lycée. A ma grande stupéfaction — et pour la plus grande confusion de mon ignorance — j'ai appris que *pourvu du Certificat Primaire, il ne pourrait pas, avec ce titre, se présenter au Certificat Secondaire.* Voici d'ailleurs les conditions d'inscription :

Pour se présenter, doivent être munis :

les aspirants { du diplôme de bachelier,
ou du certificat d'aptitude à l'enseignement des classes élémentaires des lycées et collèges,
ou du certificat d'aptitude au professorat des écoles normales (lettres)[2].

les aspirantes { du brevet supérieur primaire,
ou du diplôme de fin d'études secondaires.

Nous ne chercherons pas à expliquer comment, très logiquement encore, cette situation a pu prendre naissance et se continuer ; pas davantage nous ne voulons entamer une discussion sur les garanties de culture générale données par un diplôme ou par un autre. Non ; il suffit de constater cette inégalité choquante :

Une jeune fille pourvue du brevet supérieur peut se présenter au Certificat Secondaire. Un jeune homme pourvu du même brevet supérieur, et possédant en outre le Certificat Primaire, ne peut pas s'y présenter.

Devant cette porte fermée, donnera-t-on à l'aspirant le conseil de faire le tour, le détour exigé, et de se mettre à préparer des con-

1. Notre correspondante nous informe au dernier moment que le Recteur de l'Académie de Lyon, à qui avait été référé le refus d'inscription, vient d'autoriser cette dernière.

2. Nous laissons de côté l'ancien Certificat de l'enseignement spécial et les équivalences accordées aux étrangers.

cours assez difficiles, comme ceux du professorat des écoles normales ou des classes élémentaires des lycées ? Tout à l'heure, avons-nous conseillé à sa compagne d'infortune de passer le Brevet supérieur ou le diplôme de fin d'études (elle ne le pourrait plus d'ailleurs, pour ce dernier) avant de pouvoir aborder le Certificat Secondaire ? Et si l'un et l'autre n'ont ni le temps d'attendre, ni les moyens matériels de le faire ?

Laissons la parole à un de ces candidats, en citant seulement quelques passages d'un projet d'article qui nous a été envoyé :

« Le Certificat d'aptitude Primaire ne figure point au nombre des professorats permettant d'affronter le concours secondaire, sans doute parce qu'à l'époque où le décret a été pris, ce titre, beaucoup moins recherché qu'aujourd'hui, n'offrait peut-être pas les mêmes garanties de culture.

« Il s'ensuit que le très petit nombre de certifiés primaires qui sont reçus chaque année après un concours vraiment sévère où la sélection s'opère dans la proportion moyenne de 1 sur 10 ne peuvent affronter les épreuves du Certificat Secondaire sans préparer au préalable soit le baccalauréat, soit le professorat des E. N. (lettres), soit le professorat des classes élémentaires des lycées.

« Les certifiés primaires qui ont tous conquis depuis plusieurs années le brevet supérieur seulement exigé des aspirantes au certificat secondaire, qui ont tous effectué un stage minimum de deux ans dans une école publique ou privée, ou qui ont séjourné pendant un temps au moins égal à l'étranger, se trouvent donc dans la nécessité de reprendre à l'âge de 25 ans au moins l'étude des matières très diverses du baccalauréat ou de préparer l'un des professorats précités, qui exigent tout un nouveau travail.

« Si l'on considère le long retard provoqué par la guerre et si l'on se rappelle que le professorat des écoles normales (lettres), maintenant divisé en deux parties, ne s'obtient qu'après de longues années d'études de psychologie, d'histoire, de géographie, etc., on se convaincra des difficultés auxquelles ont à se heurter des hommes qui, depuis le brevet supérieur, ont fait de la littérature française et d'une langue étrangère une étude spéciale.

« On se souviendra, en outre, que depuis des années le certificat primaire comporte des épreuves éliminatoires de français, qui peut-être plus que la langue étrangère choisie, opèrent une sélection rigoureuse parmi les candidats. On a institué ces épreuves éliminatoires parce que les certifiés primaires doivent pouvoir enseigner le français aussi bien que la langue étrangère qu'ils ont étudiée. En ce qui concerne cette langue étrangère, on remarquera, enfin, la présence d'auteurs communs dans les programmes des certificats secondaire et primaire, et sans vouloir établir de comparaison entre deux concours dont la difficulté ne se mesure pas nécessairement à leur programme, on trouvera qu'il serait juste que l'un fût le prolongement direct de l'autre.

« Il semble bien, en tout cas, qu'un certifié primaire qui a au moins 25 ans et qui a fait sans interruption des études solides pourrait être avec quelque bienveillance mis sur le même pied qu'un bachelier de 18 ans en ce qui concerne les conditions d'admission au certificat secondaire. »

Il est bien difficile de ne pas se rendre à des raisons aussi fortes. Ici encore, nous sommes convaincus qu'il suffira d'attirer la bienveillante attention des directeurs de l'enseignement et des inspecteurs généraux, et de faire appel à notre représentant au Conseil Supérieur, M. Rancès, à qui on ne s'est jamais adressé en vain, et à ceux de l'enseignement primaire, pour qu'un vœu soit déposé, et, la section permanente ayant été consultée à temps, pour qu'un avis favorable soit demandé au Conseil à sa prochaine session. Les formalités administratives indispensables réduites au minimum, un décret ministériel pourrait, en attendant d'autres réformes, instaurer un régime plus libéral dont profiterait notre enseignement des langues vivantes. Ce serait de bonne politique, en même temps qu'œuvre de simple justice.

*
* *

Nous pourrions borner là nos observations, s'il ne restait pas un cas particulier — mais non forcément isolé — qui a droit à quelque considération.

Un des candidats ainsi empêché de réaliser sa légitime ambition *a fait la guerre*. Ce n'est pas seulement un ancien combattant, c'est un mutilé. Et il n'en est que plus justifié à réclamer, je ne dirai pas une faveur, mais son dû. Il serait facile ici de faire des phrases ; notre candidat n'en fait pas ; voici seulement ce qu'il écrit :

« Des dispenses de grades ont été accordées aux anciens combattants et aux mutilés en vue de la préparation de certaines licences. Il nous semble juste de demander aux autorités compétentes de consentir une atténuation en faveur de tous les certifiés primaires, du moins en faveur des mutilés qui, après avoir versé leur sang et vu diminuer leur capacité de travail, ont donné de sérieuses garanties de culture littéraire, de connaissances linguistiques, et aussi de courage professionnel en préparant et en passant le concours du Certificat primaire. »

Nous ne savons si, techniquement, il est encore possible de donner satisfaction à cette requête. La guerre est déjà loin ; et dans les mesures de bienveillance ou d'équité qui ont été prises, le Certificat primaire a été traité en quantité négligeable. On pourrait envisager une décision spéciale, ménager un palier, avant d'atteindre le but définitif, l'élargissement général des conditions d'admission. Mais il ne devrait même pas être nécessaire d'alléguer des intérêts particuliers, si émouvants soient-ils. Il doit suffire d'invoquer le simple bon sens et le droit de tous à un traitement égal pour faire triompher ces modestes revendications.

G. Camerlynck.

NOTES & DOCUMENTS

Epreuves Ecrites du Baccalauréat

DISPOSITIONS TRANSITOIRES

La circulaire suivante a été adressée, à la date du 3 mars, aux Recteurs d'Académie :

« Le décret du 13 février 1920, qui a substitué à la composition de langues vivantes de la 1re partie (séries B et D) du baccalauréat de l'enseignement secondaire, prévue par les décrets des 31 mai 1902 et 22 janvier 1917, une version suivie d'un thème d'imitation, a prescrit que ces dispositions nouvelles entreraient en vigueur à partir de la session de juillet prochain.

« Mon attention a été appelée sur les inconvénients que la stricte application de ces prescriptions présente pour les Candidats qui depuis plusieurs années ont été préparés en vue de la composition de langue vivante, telle qu'elle est prescrite par le décret de 1902.

« Conformément à l'avis de la Section permanente du Conseil Supérieur de l'Instruction publique, j'ai décidé qu'aux sessions de juillet et octobre 1921, les Candidats aux séries Latin-Langues vivantes et Sciences-Langues vivantes seraient, à titre transitoire, autorisés à opter entre la composition et la version suivie du thème d'imitation ».

Cette circulaire est la consécration officielle de la nouvelle que nous avions précédemment annoncée. Elle apporte à nos élèves l'apaisement et leur accorde les facilités que nous avions demandés pour eux. Cela suffit, et nous croyons toujours que cette mesure de libéralisme n'apportera pas dans les classes le trouble qu'on pouvait redouter. Il ne reste d'ailleurs plus qu'un trimestre à peine avant l'examen, et les candidats devront bientôt faire leur choix.

Nous ne sommes pas à même de dire si les candidats devront déclarer d'avance, en s'inscrivant, pour quelle épreuve ils entendent opter, ou s'ils pourront se décider le jour même de l'examen, sur le vu des textes proposés. Il est certain que l'organisation matérielle de l'examen écrit va s'en trouver compliquée, mais cela ne durera qu'un temps.

Nous allons reproduire maintenant le texte du vœu qui a été déposé au Conseil Supérieur, au nom d'un groupe de collègues, par M. Rancès, notre représentant, et la réponse de la Section permanente. Ces document n'offrent pas un intérêt purement rétrospectif ; au point de vue de l'avenir et de la possibilité de revenir sur ce que beaucoup considèrent comme une erreur regrettable, le considérant de la S. P. (que nous donnons nous-mêmes en italiques) est particulièrement significatif.

VŒU.

Les soussignés,

Considérant que le décret du 13 février 1920 portant modification des épreuves écrites de langues vivantes au baccalauréat de l'enseignement secondaire (1re partie) a prescrit que le nouveau régime serait appliqué dès la session ordinaire de juillet 1920 ;

Qu'en réalité aucune période transitoire, qui est de règle en pareil cas, n'a été prévue, puisque les élèves entrant cette année en 1re (B et D) après avoir été entraînés pendant quatre ou cinq ans aux méthodes directes, dont la rédaction libre est l'aboutissement naturel, vont avoir à subir en fin d'études deux épreuves de traduction ;

Que, sans qu'il soit question d'ajourner la mise en vigueur de l'arrêté ministériel susdit, on devrait permettre, pendant cette année au moins, aux candidats qui le désireraient, de subir l'examen avec les anciennes épreuves en autorisant l'option à titre provisoire ;

Ont l'honneur de prier M. le Ministre de bien vouloir décider

Que pour les sessions de baccalauréat de 1921, les candidats (qui en feront la demande) soient autorisés à opter entre la composition en langue étrangère et la version suivie d'un thème d'imitation.

RÉPONSE.

La Section Permanente,

Estimant qu'une période transitoire est nécessaire pour l'application du décret du 13 février 1920, *et que d'ailleurs cette période transitoire permettra d'examiner à nouveau les dispositions de ce décret et d'apprécier l'opportunité de les maintenir ou de les modifier s'il y a lieu*,

Est d'avis qu'il convient de donner suite au présent vœu dans le sens de ses observations.

Au cours de la même session, un vœu avait été déposé par MM. L. Clédat et Brunot, demandant que fût *rapporté* le décret qui instituait les nouvelles épreuves et du moins que la mise en vigueur en fût *ajournée* jusqu'à plus ample informé.

Les considérants de ce vœu étaient très énergiques et motivés. Néanmoins la Section Permanente n'a pas été d'avis de lui donner suite. Nous reproduisons sa réponse, avec les considérants qui sont aussi à retenir :

La Section Permanente,

Considérant que dans le personnel des langues vivantes de l'enseignement secondaire *les opinions restent partagées*, que le décret du 13 février 1920 ne saurait par suite être condamné sans que ses effets aient pu être constatés,

Est d'avis qu'il n'y a pas lieu de donner suite au présent vœu.

M. le Ministre a adopté cet avis.

BIBLIOGRAPHIE

René Brunet. — La Constitution allemande du 11 août 1919. — 357 p. in-8°, Payot, Paris, 1921. — Prix : 18 fr.

Professeur de Droit constitutionnel à la Faculté de Droit de Caen, M. Brunet a été, après la guerre, conseiller juridique de l'Ambassade de France à Berlin. C'est donc sur place qu'il a étudié la pénible gestation et les premières applications pratiques de la nouvelle Constitution. Son livre n'est pas l'œuvre d'un *doctor umbraticus*, c'est une œuvre dont les éléments ont été puisés en pleine réalité.

M. Joseph Barthélémy, l'éminent professeur de la Faculté de Droit de Paris, qui a prouvé sa compétence en la matière par son excellent livre sur les « Institutions politiques de l'Allemagne Contemporaine » (Alcan, 1915), a, dans une lumineuse préface, montré tout l'intérêt de l'ouvrage de M. Brunet, et les précieux enseignements que nous pouvions en retirer, tant au point de vue de notre sécurité extérieure qu'au point de vue de la solution des problèmes qui se posent encore à notre propre démocratie. Nous avions espéré un instant, dit-il, en substance, que la Révolution mettrait fin au danger constant que faisait courir à l'Europe et au monde l'Allemagne de Bismarck ; or le livre de M. Brunet prouve que la Constitution nouvelle aggrave le péril, puisqu'elle réalise l'unité absolue de l'Allemagne par la République obligatoire. Il est possible que cette unité soit un jour compromise par les tendances séparatistes de la Bavière, mais cette possibilité est douteuse et, s'il ne convient pas de la nier, il serait pour nous imprudent d'édifier sur elle de trop fermes espoirs, d'y puiser une confiance excessive dans le rêve séduisant d'une dislocation de l'Allemagne. Par ailleurs, à l'heure où l'on parle tant de reviser notre Constitution de 1875, il ne peut y avoir de spectacle plus riche en salutaires leçons que celui de l'expérience démocratique allemande, analysée par M. Brunet. D'un coup, la démocratie allemande semble avoir dépassé tous les libéralismes connus ou du moins pratiqués jusqu'ici en Europe. Suffrage des femmes, élection plébiscitaire du Chef de l'État, responsabilité à la fois du Président de la République et des Ministres, démocratie basée, en théorie, sur la représentation proportionnelle des intérêts économiques, école unique, proclamation de la légitimité et de la nécessité du travail obligatoire, de la socialisation ou de l'étatisation totale, établissement de nouveaux rapports entre employeurs et employés, autant de nouveautés posées par la Constitution de 1919. Comment les Allemands s'y prennent pour les réaliser et quelles chances il y a qu'ils réussissent à faire passer la théorie dans la pratique ? C'est ce que le livre de M. Brunet cherche à démêler et à montrer. Comme dit M. Barthélémy, l'Allemagne est devenue « la terre d'expériences de l'Europe ». On ne saurait imaginer de meilleur guide que le livre de M. Brunet pour les explorations que notre intérêt vital nous commande d'y faire.

M. Brunet étudie d'abord les origines du régime allemand actuel ; il rappelle les principes essentiels de la Constitution de 1871 et les timides et hypocrites essais de réforme d'octobre 1918, puis, après avoir montré

la chute de l'ancien régime et l'organisation de la République des Conseils, il retrace l'œuvre de l'Assemblée nationale constituante jusqu'au vote de la Constitution.

Il prend ensuite un par un les problèmes devant lesquels s'est trouvé placée l'Assemblée nationale et il fait voir comment elle les a résolus : état unitaire ou état fédéral, ce qui l'amène à exposer dans le détail la question si grave pour nous du séparatisme et à montrer comment, malgré une apparente diminution de sa force et de son prestige, la Prusse a réussi à garder, en fait, la domination politique qu'elle exerçait sur l'Allemagne entière avant la guerre ; principes de la nouvelle démocratie et applications ; le Reichstag et ses attributions ; la présidence et le gouvernement du Reich ; le Reichsrat ; droits et devoirs fondamentaux des citoyens ; organisation du travail et socialisation progressive.

Sur tous les points, M. Brunet expose non seulement les faits, mais il les commente et les critique ; il le fait avec une impartialité et une objectivité absolues, avec l'unique souci de faire œuvre de juriste et d'historien. Il reconnaît les mérites de la Constitution nouvelle, son caractère consciencieux et scientifique, le soin avec lequel les auteurs ont étudié les Constitutions étrangères, et leur souci intelligent d'en adapter les principes aux exigences particulières du Reich et au caractère particulier de leur peuple, la hardiesse de leurs innovations économiques, mais il n'en cache pas non plus la fragilité. Il fait voir les dangers qui pour l'unité pourraient surgir des aspirations séparatistes si la Prusse continue à vouloir dominer le Reich, et, pour l'idée démocratique elle-même, de la survivance tenace de l'esprit monarchique et de cette méfiance instinctive et acquise du peuple allemand pour le Parlementarisme, qui lui a inspiré l'idée de faire élire le Président par le peuple, d'en faire une sorte de délégué de la Nation auprès du Reichstag pour le contrôler.

Dans une annexe, l'ouvrage donne le texte de la Constitution elle-même. En dehors de sa haute valeur générale, le livre de M. Brunet offre un intérêt particulier pour les candidats à l'Agrégation d'allemand de cette année. Le programme leur impose l'étude du mouvement constitutionnel allemand de 1848 à 1919 ; l'ouvrage que nous présentons ici leur sera un instrument de travail de premier ordre, un manuel indispensable.

H. Loiseau.

Henry Cecil Wyld. — A History of Modern Colloquial English. — XVI + 398 pp., London, T. Fisher Unwin, 1920. — 21 s. net.

Ce gros volume in-8° de 400 pages d'impression menue, est consacré uniquement à la langue parlée. Comme l'indique le titre, il nous présente une histoire de l'anglais moderne, de Chaucer à nos jours, considéré au seul point de vue de l'évolution de la prononciation, ou, plus exactement, des changements intervenus dans cette prononciation depuis le quatorzième siècle. L'auteur, Mr. H. C. Wyld, est un des phonéticiens les plus marquants d'aujourd'hui. Elève et ami de Henry Sweet, titulaire, depuis 1904, de la chaire de langue et philologie anglaises à l'Université de Liverpool, et, tout récemment, chargé d'un cours à l'Université d'Oxford, il a écrit une série déjà longue d'ouvrages solides,

comprenant : *A History of the Guttural Sounds in English* (1899), *The Study of Living Popular Dialects* (1904). *The Historical Study of the Mother Tongue* (1906), *The Growth of English* (1907), *A Short History of English* (1914). Le professeur Wyld représente en Angleterre l'école des phonéticiens qui, avec une intransigeante autorité, posent en principe que les mots sont, avant tout, des sons que l'on prononce et entend, et non des lettres que l'on regarde ; que la parole a précédé, et de beaucoup, l'écriture ; que l'écriture, bien plus, qui a pour objet de reproduire une forme tangible des sons, les cache plus souvent qu'elle ne les révèle ; qu'elle les représente, en tout cas, avec une inexactitude vénérable sans doute — *that old familiar muddle* (p. 74) — mais abondante en illusions trompeuses.

Se basant, dans le présent travail, sur ces principes linguistiques, devenus banals, mais auxquels il communique une énergie de conviction toute personnelle, Mr. Wyld entreprend ici, une fois de plus, le procès de l'écriture, si artificielle en sa fixité uniforme, qu'il entend séparer complètement de la prononciation naturelle, celle-là sans cesse mouvante. Il dénonce l'origine toute factice de l'orthographe anglaise, imposée par les imprimeurs, par Caxton en particulier, vers la fin du quinzième siècle ; et il la compare même à ces modes qu'infligent à leurs clientes, sans que celles-ci aient à faire entendre la voix, les couturiers (p. 74).

Cette sévère armature dogmatique ainsi établie, Mr. Wyld expose dans le détail l'évolution historique de la langue, parlée depuis le quatorzième siècle et la période du moyen-anglais, jusqu'à nos jours. Il le fait en une série de huit chapitres, examinant, dans les quatre premiers, les changements phonétiques, à peine perceptibles d'une génération à l'autre, mais qui, en s'accumulant au cours des siècles, aboutissent à des résultats notables ; élargissant sa matière dès qu'il aborde le dix-neuvième siècle, il étudie ensuite le développement des voyelles dans les syllabes accentuées, puis inaccentuées, et les variations des sons consonantaux. A cet exposé, qui s'appuie sur une quantité considérable de citations nouvelles recueillies par l'auteur lui-même, et empruntées de préférence soit à des mémoires ou correspondances, soit à des pièces officielles telles que testaments, inventaires, règles monastiques, etc., c'est-à-dire à des œuvres non littéraires, et moins éloignées ainsi de la moyenne du langage normal, Mr. Wyld apporte un acharnement inlassable. Ce ne sont, pendant des pages entières, hautes et massives, que notations, minutieusement ordonnées, commentées, interprétées, de tel ou tel phénomène de phonétique historique, d'une technicité souvent rébarbative et dont « le charme », Mr. Wyld le reconnaît lui-même, ne laisse pas d'être quelque peu austère ; dont l'exactitude, bien plus, ne s'impose pas toujours, même à un phonéticien d'occasion, comme évidente. Alors que « les formes en *-ar*, au lieu de *-er*, sont très rares, nous dit-on (p. 213), dans les textes d'avant le commencement du quinzième siècle », elles semblent assez fréquentes dans Layamon, qui écrit vers 1205, et sont tout à fait communes dans le *Cursor Mundi*, composé vers 1320. De même, et pour nous en tenir à ce changement de *-er* en *-ar*, sur lequel Mr. Wyld insiste lui-même très longuement (pp. 10-12, 212-222), nous ne sommes pas convaincu que tel exemple qu'il donne, celui de *tarie*, entre autres, qu'il emprunte à Chaucer :

Though that I *tarie* a yeer, (*Tr. and Cr. III*, 1195.)
I wol no lenger *tarien* in this cas, *The man of Law*. 983.)

provienne uniquement, à la suite d'un changement d'ordre exclusivement phonétique, de la forme vieille-anglaise *tergan*, et qu'il n'ait pas, au moins, subi l'influence des formes anglo-normandes : *tar/r/ier*, *targier* = être en retard, si fréquentes :

Tuit estes morz, si un poi *targez* (Wace, *Rou*, 3e p1e, 1142.)

Il ne *targea* gueres qu'il prit congé du duc.

(Oliv. de la Marche, *Mém.* I, 17.)

Cet ensemble imposant d'observations phonétiques, d'autre part, cette description si attentive des signes écrits en vue surtout d'y découvrir les émissions sonores d'autrefois, Mr. Wyld l'utilise pour retracer en outre l'histoire des variations morphologiques intervenues en anglais, de Chaucer à nos jours. Il le fait dans la mesure seulement, bien entendu, où l'accidence est sous la dépendance directe de la phonologie, où la langue littéraire est encore en contact immédiat avec le parler courant, avec le mouvement et la vie de la conversation quotidienne, mais les passages consacrés à cet examen, le chapitre entier, en particulier, intitulé *Notes on Inflexions* (Chap. IX, pp. 314-358), paraissent les mieux venus, et les plus solides de tout l'ouvrage, ceux qui apportent, sur l'étude tant descriptive qu'historique de la morphologie anglaise, le plus de documents nouveaux, et de lumières précises.

Ajoutez que, dans ces longues pages bourrées de citations et de discussions techniques, Mr. Wyld intercale, de place en place, des sommaires, des résumés, des vues d'ensemble où il entreprend de synthétiser, en quelques traits vigoureux, les résultats lentement acquis. Et l'on est heureux de constater, malgré la défiance qu'inspirent, à notre auteur, les idées générales, la robuste maîtrise avec laquelle il les sait manier. Telles pages consacrées à la langue de Chaucer (pp. 52-56), et à l'idée erronée qui consiste à faire de lui le créateur de l'anglais littéraire; à la langue élizabéthaine (pp. 99-102), à la langue de Swift, et à son jugement sur le style de cour et les affectations à la mode (pp. 158-161), sont remarquablement fortes. Tel développement, dans l'*Introduction* surtout, et avant que l'homme de science ait encore pénétré dans la forêt des phénomènes, sur les rapports entre les changements sociaux, du goût et des mœurs, et le développement de la langue (p. 23), sur l'étude du langage considérée comme « voie d'approche à l'étude de l'homme » (p. 24) sont d'un intérêt très vif. L'auteur n'est pas loin, cependant, de s'en excuser. S'il s'arrête, un instant, à ces généralités, c'est moins à cause de l'attrait qu'elles exercent sur lui, que parce qu'elles pourront être de quelque secours à son débile lecteur. Ces « digressions », comme il les appelle (p. 56), une fois dépêchées, il revient, avec une satisfaction évidente, à l'objet propre, « plus immédiat et prosaïque », de son livre.

Tout en reconnaissant donc la haute valeur de cet ouvrage de phonétique historique, on ne peut s'empêcher de regretter que Mr. Wyld, en se refusant délibérément à pénétrer dans le domaine de la syntaxe et de la sémantique, ait borné son étude aux éléments, primordiaux sans doute, mais mécaniques seulement, du langage; qu'il ait limité son examen à la valeur matérielle des signes sonores sans se préoccuper de leur valeur significative, ni du sens exprimé. Sans quitter le strict domaine scientifique, il n'est pas absolument certain, en effet, que les mots, qui ne sont pas simplement des agglomérations de sons, n'évoluent et ne se transforment que sous le seul empire de lois mécaniques, ni que la tota-

lité des phénomènes morphologiques eux-mêmes puissent être ramenés à des changements d'origine uniquement phonétique. Des forces vivantes y interviennent, au contraire, autrement complexes, et qu'on ne saurait, si l'on ambitionne d'être complet, négliger. Il y aurait mauvaise grâce cependant, surtout de la part d'un de ces « critiques étrangers » que Mr. Wyld persifle non sans quelque injustice, et qu'il accuse avec une pointe d'humour un peu acide, de s'estimer, « naturellement, infaillibles » (p. 230), à demander à ce livre, si riche et touffu déjà, plus qu'il n'a prétendu nous apporter, pour cette fois-ci du moins, et à lui reprocher, alors qu'il s'en défend lui-même, dès sa première page, « qu'ayant, après tout, fait quelque chose, il n'ait point entrepris de tout faire » (p. 1).

FLORIS DELATTRE.

FRANK NORRIS. — **Œuvres complètes**, rééditées par Doubleday, Page and C°, New-York. — 1920.

La guerre a eu un retentissement sur la librairie américaine comme sur la nôtre. Depuis plusieurs années, il était impossible de se procurer les romans de Frank Norris, soit dans l'édition américaine originelle, soit dans la collection Nelson. Enfin, cette lacune, si préjudiciable à la renommée du jeune écrivain, enlevé trop tôt à une brillante carrière, et si fâcheuse pour la réputation littéraire de l'Amérique (qui a besoin de toutes ses gloires), vient d'être comblée. La maison Doubleday, Page and C°, qui s'est fait remarquer par ses efforts sincères pour encourager le goût de la bonne littérature, soutenir les écrivains de talent et guider le choix des lecteurs, redonne dans une édition accessible, populaire par le prix, soignée dans la présentation, l'œuvre complète de Frank Norris, y compris les deux volumes de « l'épopée du blé », *The Octopus* et *The Pit*. Les lecteurs français, instruits des choses d'Amérique et curieux de sa production littéraire, et les étudiants, si longtemps privés de la lecture d'œuvres fortes qu'ils désiraient posséder dans leur bibliothèque, seront heureux de cette nouvelle.

C. CESTRE.

Chateaubriand en Angleterre, edited with introduction and notes, by A. HAMILTON THOMPSON. M. A. Cambridge University Press, cart. toile 4 sh. net.

Sous ce titre on publie les livres VIII et IX des *Mémoires d'Outre-Tombe*, 1re partie ; c'est une idée très heureuse que d'extraire de l'œuvre du grand romantique, dont l'ensemble impressionne plus qu'il n'attire le lecteur moderne, les parties qui sont de nature à intéresser directement l'étudiant étranger. Et ici, c'est le séjour de Chateaubriand à Londres, les milieux fréquentés par les émigrés, la détresse de certains d'entre eux, comme Hingant, la misère du poète lui-même, et les malheurs de sa famille, la mort de sa mère... Puis c'est, avec le livre IX, la partie plus proprement politique et littéraire où des jugements sur Shakespeare et Byron voisinent avec des souvenirs de Pitt et de Burke ; les morceaux sur les mœurs privées des Anglais, et enfin le retour à Calais. En dépit de la marche du temps, ces pages des *Mémoires*, si elles ne comptent pas parmi les plus belles, ont gardé leur charme et toute leur curieuse valeur historique.

Le texte est précédé d'une introduction (XXIV pages) et accompagné de notes en anglais, qui apportent d'utiles éclaircissements.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

NOTE POUR LES CANDIDATS

Agrégation d'Allemand en 1921.

La traduction et le commentaire linguistique d'un texte de moyen-haut-allemand ne sont supprimés que pour les candidats qui ont été mobilisés dans les conditions voulues pour bénéficier du classement à part.

Concours de l'enseignement secondaire en 1922. — Les candidats ayant participé aux concours spéciaux de 1919 et de 1920 ou ayant bénéficié, au concours de 1921, du classement spécial prévu par l'article 3 de l'arrêté du 10 mars 1920, ainsi que les mutilés et les réformés de guerre et les candidats comptant au moins deux ans de présence sous les drapeaux lors de la signature de l'armistice (11 novembre 1918), seront admis à se présenter, en 1922, aux concours des agrégations de l'enseignement secondaire, du certificat d'aptitude à l'enseignement dans les classes élémentaires et du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les mêmes conditions qu'en 1921.

La dispense à titre définitif du diplôme d'études supérieures est maintenue.

Les candidats à l'agrégation ayant droit au classement spécial, qui auront échoué en 1922 aux épreuves définitives, ou, s'il s'agit de l'agrégation d'histoire, aux épreuves préparatoires du 2e degré, conserveront pendant un an le bénéfice de leur admissibilité ou de leur sous-admissibilité.

Sont maintenues, pour les concours de 1921 et de 1922, les dispositions de l'arrêté du 20 décembre 1919 concernant les candidats alsaciens-lorrains.

Concours de 1921 pour l'Ecole Normale Supérieure et les Bourses de Licence, du 9 au 15 juin. — La composition en langue vivante aura lieu le 15, de 8 heures à 14 heures.

Le Russe et l'Arabe. — Les épreuves de langue russe pour le baccalauréat pourront être subies en 1921 devant les Facultés de Paris, Aix-Marseille, Bordeaux, Lille, Lyon et Toulouse.

La langue arabe à Paris et à Bordeaux.

Écoles Nationales d'Arts et Métiers. — Au nombre des connaissances demandées pour l'admission figure, à titre facultatif, une langue étrangère (anglais, allemand, italien, espagnol, arabe). Voir l'arrêté au *Bulletin* de l'Instruction publique du 5 mars.

Cours de Vacances. — L'Université de Londres annonce son "Holiday Course for foreigners", du 22 juillet au 18 août prochains. La direction en est confiée à Mr. Walter Ripman, M. A.

Les conférences porteront sur le Drame contemporain (surtout Shaw,

Galsworthy et Barrie), le Roman, l'Histoire de Londres, la Phonétique de l'anglais, avec exercices pratiques de lecture, conversation et dictée.

Prière de s'adresser directement à : *The University Extension Registrar*, Univ. of London, S. W. 7. (Holiday Course.)

Nominations. — Enseignement Supérieur. — *Université de Paris :* M. Rouge, maître de conférences de langue et littérature allemandes, est nommé professeur-adjoint. — *Université de Strasbourg :* M. Jolivet, nommé pour l'année 1920-21, maître de conférences d'allemand (emploi nouveau).

Créations. — *Université de Dijon :* création d'une conférence d'anglais. — *Université de Toulouse :* création d'un poste de professeur de français à Barcelone (emploi dépendant de l'Institut français en Espagne).

Enseignement Secondaire. — MM. Remlinger, lettres et all., à Mortain ; Digeon, angl., du Petit au Grand Condorcet ; Mlle Fialip, angl., au Petit Condorcet ; M. Ponge, angl., du Petit au Grand Condorcet ; Mlle Richer, angl., au Petit Condorcet ; M. Paolantonacci, ital., à Nice ; Mlle Laffin, angl., à Annecy ; Mlle Guillon, angl., à Moulins ; M. Mercier, arabe, à Alger ; Mlle Estève, angl., à Bourges ; M. Trey, all., de St-Gaudens à Laon ; Mlle Domec, all., à Bastia ; Mlle Lapierre, angl., à Bastia ; M. Guérin, all., de Maubeuge à Chartres ; Mlle Roux, angl., à Troyes ; M. Riey, angl., à Bordeaux ; Mlle Machot, angl., à Bourg ; M. Bescou, angl., à Laval ; Mlle Cury, angl., de Dieppe à Laval (Collège jeunes filles) ; Mlle Cladel, ital., de Briançon à Dijon (Lycée de jeunes filles) ; M. Monbouyran, all., à Mortain, pour cinq ans à la disposition du Min. des Aff. étrang., Maroc ; MM. Arrighi, ital., Ajaccio ; Chelle, lettres et angl., d'Agde à Béziers ; Vérines, esp., à Blaye ; Reynaud, all., St-Yrieix ; Gouilhers, esp. et lettres, à Bagnères-de-Bigorre ; Lebeau, all., à Maubeuge ; Cabanes, lettres et all., de La Mure à Saint-Gaudens ; Neyton, lettres et all., de Luxeuil à La Mure ; Jauze, esp., de Gaillac à Castelnaudary ; Ferdinand, angl., à Châlons-sur-Marne ; Bouichère, lettres et all., de Confolens à Barbézieux ; Cathaly, lettres et all., du Blanc à Confolens ; Mlle Estève, angl., à Epinal (Collège jeunes filles) ; Mlle Gerniche, angl., d'Epinal à Nevers (Collège jeunes filles) ; M. Joucla, répétiteur, Janson-de-Sailly, dél. esp. aux lycées Carnot et Michelet ; Mlle Martinet, angl., à Bastia ; Mlle Roman, angl., Bourg ; Mlle Moussié, angl., Troyes ; MM. Casanova, ital., Ajaccio, à l'Ecole Emile-Loubet, à Tunis ; Labro, angl., à Tarascon ; Pousse, all., à Montbéliard ; Colin, all., de Bar-le-Duc à Remiremont ; Maignez, all. et angl., à Luxeuil ; Elvin, angl., à Salins ; Gobin, all., à Sillé-le-Guillaume ; Mlle Giresse, lettres et angl., à Moulins ; Mlle Fauré, esp., de Castres à Montpellier ; Mlle Salembien, esp., à Castres ; MM. Boucher, all., de Lyon à l'école J.-B.-Say ; Martin-Dupont, angl., de l'Ecole Colbert à l'Ecole Arago ; Blanc, angl., à l'Ecole Turgot ; Collet, esp., de J.-B.-Say au collège Chaptal ; Cuffi, esp., de Ste-Barbe à J.-B.-Say.

Nécrologie. — Nous regrettons d'apprendre le décès de M. J. Lecoq, professeur d'anglais au lycée Rollin, ancien proviseur du lycée français de Salonique.

Revue des Cours et Conférences

ALLEMAND

TOULOUSE. — I. Dissertations françaises. — *Agrégation.* — L'esthétique de Gœthe aux environs de 1788.

Certificat secondaire. — Les grandes idées de la « Dramaturgie ».

Dissertations allemandes. — *Agrégation.* — Der « Simplicissimus » als kulturhistorisches Bild.

Certificat secondaire. — Der Zustand des deutschen Theaters gegen 1760 nach der « Hamburgischen Dramaturgie ».

D. E. S. — Die Hauptunterschiede zwischen der m. h. d. und der n. h. d. Konjugation.

Certificat primaire. — Preussentum in « Minna von Barnhelm ».

Licence. — Schillers « Götter Griechenlands » und das gleichnamige Gedicht Heines mit einander verglichen.

II. Sujets a étudier. — *Le roman picaresque.* — Les différents aspects du roman en Allemagne avant Grimmelshausen : genres, auteurs, influences — en particulier le roman historique ou politique et le roman satirique. — L'évolution du roman de chevalerie et du roman héroïque ou roman d'aventures. — La tradition d' « Eulenspiegel » et des « Volksbücher ». — Le « Rollwagenbüchlein » de Wickram. — Le roman picaresque espagnol : Lazarillo de Tormes et Gusman d'Alfarache, — son influence sur le « Schelmenroman » allemand. — En quoi le « Simplicissimus », malgré l'influence étrangère qui s'est exercée sur lui, a-t-il mérité d'être appelé « le premier roman national allemand » ? — La composition du Simplicissimus et ses défauts. — Les principaux personnages. — L'évolution morale du héros. — Le caractère d'Olivier. — Soldats et paysans du temps de la guerre de Trente ans, d'après le Simplicissimus. — L'état moral et social de l'Allemagne d'après le S. — Le VIe livre de S. ; son intérêt.— Simplicissimus et Parzifal.— La langue et le style de Grimmelshausen ; la nouveauté de son « naturel ». — Les procédés satiriques de Grimmelshausen. — Le « Simplicissimus » et les « Gesichte » de Moscheroch ; ce qui les différencie. Les autres œuvres de Grimmelshausen.

Les romans de Ch. Weise : leurs caractéristiques : pédantisme et tendance morale. — Rapports du « Schelmenroman » et de l'état d'esprit qui anime le Volksbuch du Dr Faust.

ANGLAIS

CAEN. — Version. — Cowper, *Yardley Oak*, 1-29.

Thème. — Mme de Sévigné, Lettre à M. de Pomponne, 1er décembre 1664 : « Il faut que je vous conte... », jusqu'à : « Nous sommes sur le point... »

Dissertation française. — *Agrégation et Certificat.* — D'après les textes de Walt Whitmann que vous avez à étudier, essayez de définir les traits essentiels de sa poésie.

Dissertation anglaise. — *Agrégation et Certificat.* — What strikes you as distinctly american in Walt Whitman's poetry ?

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1920/1921. — (3e TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

CERTIFICAT PRIMAIRE.	LICENCE.
CERTIFICAT SECONDAIRE.	AGRÉGATION.
EXAMEN DE LA GUILDE.	BACCALAURÉAT.

Le troisième trimestre commence le 16 avril 1921.
Pour les conditions, voir numéro d'août-septembre-octobre.

Prière de lire très attentivement.

Afin d'éviter toute erreur dans la transmission des devoirs, les candidats sont priés de se conformer exactement aux indications suivantes :

1° Faire les devoirs sur du *papier léger* pour ne pas augmenter inutilement les frais de port. Si le papier est trop transparent, ne pas écrire au verso.

2° Faire les devoirs anglais et français sur des feuilles séparées, mais *attacher les feuillets d'un même devoir.*

3° Envoyer les devoirs de façon qu'ils arrivent à la Guilde *exactement* aux dates ci-dessous indiquées.

4° Indiquer en *tête* de chaque devoir : le nom, l'adresse, l'examen préparé, le cours suivi et le numéro du devoir.

5° Lorsqu'on a un renseignement à demander ou un changement d'adresse à indiquer, prière d'envoyer une *note séparée* pour la *Secrétaire de la Guilde,* et de bien vouloir mentionner au bas de la note l'adresse et l'examen préparé.

3me Trimestre.

CERTIFICAT SECONDAIRE

16 Avril. —	THÈME 1. VERSION 1.
23 »	THÈME 2. VERSION 2.
30 »	COMPOSITION ANGLAISE 1. VERSION 3.
7 Mai. —	THÈME 3. VERSION 4.
14 »	THÈME 4. COMPOSITION FRANÇAISE 1 [1].
21 »	THÈME 5. VERSION 5.
28 »	COMPOSITION ANGLAISE 2. VERSION 6.
4 Juin. —	THÈME 6. COMPOSITION FRANÇAISE 2.
11 »	THÈME 7. VERSION 7.
18 »	THÈME 8. VERSION 8.

1. Les candidats dispensés de l'épreuve de dissertation française devront en informer la Secrétaire en s'inscrivant, et ils recevront deux versions supplémentaires qu'ils enverront au lieu et à la date des compositions françaises.

CERTIFICAT PRIMAIRE (2 devoirs par semaine).

16 Avril. —	THÈME 1. VERSION 1.
23 »	THÈME 2. VERSION 2.
30 »	COMPOSITION ANGLAISE 1. VERSION 3.
7 Mai. —	THÈME 3. COMPOSITION FRANÇAISE 1.
14 »	THÈME 4. VERSION 4.
21 »	THÈME 5. VERSION 5.
28 »	COMPOSITION ANGLAISE 2. VERSION 6.
4 Juin. —	THÈME 6. VERSION 7.
11 »	THÈME 7. COMPOSITION FRANÇAISE 2.
18 »	THÈME 8. VERSION 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (1 devoir par semaine).

16 Avril. —	THÈME 1.
23 »	VERSION 2.
30 »	THÈME 2.
7 Mai. —	VERSION 3.
14 »	COMPOSITION ANGLAISE 1.
21 »	VERSION 5.
28 »	THÈME 5.
4 Juin. —	COMPOSITION FRANÇAISE 2.
11 »	THÈME 7.
18 »	VERSION 8.

LICENCE

26 Avril. —	THÈME 1.	*30 Mai.* —	VERSION 3.
2 Mai. —	VERSION 1.	*6 Juin.* —	THÈME 4.
9 »	THÈME 2.	*13* »	VERSION 4.
16 »	VERSION 2.	*20* »	THÈME 5.
23 »	THÈME 3.	*27* »	VERSION 5.

HOME RULE FOR IRELAND

By D. L. SAVORY, *Professor of Romance Philology at the University of Belfast.*

The Government of Ireland Act, which received the King's assent at the close of 1920, is an important landmark in the long drawn out controversy between Great Britain and Ireland. This new law sets up two Irish Parliaments, each with a House of Commons and Senate, the one for the six Protestant counties of northern Ireland, namely, Down, Antrim, Armagh, Tyrone, Londonderry and Fermanagh, with its seat in Belfast, and the other for the remaining counties of Ireland, with its seat in Dublin. The Act delegates to the two Irish Parliaments the widest powers of self-government, including full control over education, agriculture, public health, mines, fishing, factories, railways, old age pensions, workmen's insurance, licencing, and generally, the peace, order and good government of Ireland. In addition to the two Irish parliaments a council is to be set up containing an equal number of repre-

sentatives of each, in order to manage such affairs as are common to the whole of Ireland. Further, the two Irish Parliaments, as soon as they agree, can transfer their powers in whole or in part to one Parliament. The Chief Secretary has also stated that if the whole of Ireland unites and asks for powers greater than those now conferred, no British Government would fail to meet their request. The House of Commons of each of the two parliaments is to be elected on the proportional method in order to give adequate representation to minorities. The appointed day for the two parliaments to come into being will no doubt shortly be fixed, and it is hoped that within six months the elections will take place.

The placing of this important Measure on the Statute Book is one of the great events in the history of the British Empire, and it may therefore be of interest to readers of *La Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes* to have a brief outline of the events which have led up to this most remarkable conclusion.

By the Act of Union of 1800 the old Irish Parliament, which consisted exclusively of Protestants, was abolished, and Ireland was granted one hundred representatives in the British House of Commons sitting at Westminster, as well as representatives of the Irish Peers sitting in the House of Lords. The Act of Union was strongly opposed and has ever since given rise to endless controversy. For many years after the passing of the Act, Daniel O'Connell maintained an agitation for its repeal. Mr. Isaac Butt was the leader of a more moderate movement in favour of some form of Home Rule, and this culminated in the agitation under the leadership of Charles Parnell. During a period of many years the English Government made continued concessions to Ireland, such as the disestablishment and disendowment of the Irish Protestant Church in 1869 and a whole series of Land Acts intented to secure the rights of the tenants against those of the landlords. It was not, however, till the year 1886 that any British Ministry was found to adopt Home Rule as part of its programme. In that year, after a general election in the preceding November in which neither Liberals nor Conservatives had an absolute majority in the House of Commons, Mr. Gladstone formed an alliance with Parnell and introduced into Parliament his first Home Rule Bill. This was rejected by a coalition of Conservatives and dissident Liberals under the leadership of Lord Hartington, afterwards Duke of Devonshire, and Mr. Joseph Chamberlain. Mr. Gladstone refused to accept his defeat, persuaded Queen Victoria to dissolve Parliament, and at the General Election in the same year the combined Conservatives and Liberal Unionists, as they were now called, obtained a large majority and assumed office. This Parliament came to a normal termination in 1892, and in the Summer of that year a General Election took place in which the Gladstonian Liberals and their Irish Nationalist Allies succeeded in obtaining a small majority of forty in the House of Commons. In the following year Mr. Gladstone introduced his second Home Rule Bill which passed the House of Commons by a majority of thirty-four, but on being sent up to the House of Lords was rejected by a majority of about ten to one. Mr. Gladstone accepted the verdict of the Lords and did not venture again to appeal to the country. He shortly afterwards retired and was succeeded in office by Lord Rosebery, whose Govern-

ment was defeated in the House of Commons on a question of Munitions for the Army, and at the subsequent General Election in 1895 the Conservatives and Liberal Unionists were returned to power with a majority of 150. They remained in office for over ten years, as they succeeded in maintaining their majority at the General Election held in 1900, during the Boer war. On the death of Lord Salisbury Mr. Balfour became Prime Minister, but made comparatively few changes in the Ministry. The Education Bill had, however, rendered the Conservatives unpopular with the protestant Non-conformists, and the controversy over Free Trade and Protection started by Mr. Chamberlain, led to cousiderable divisions among his party, with the result that at the General Election which took place in January 1906, the Liberals obtained a large majority over all other parties combined, and once more returned to power. The Liberals held office entirely independent of the Irish and made no attempt to re-introduce another Home Rule Bill. A modified scheme of devolution, proposed by Mr. Birrel, was contemptuously refused by the Irish themselves. For some years the Irish question was quiescent, but when the House of Lords in 1909 threw out Mr. Lloyd George's celebrated Budget, the Government was forced to appeal to the country. A General Election took place in January, 1910 and the Government lost about one hundred seats. In order to maintain themselves in office the Liberals again made an alliance with the Irish though the latter had previously voted against the Budget. After the General Election, however, the Irish Nationalists agreed to accept Mr. Lloyd George's Budget on the understanding that a Home Rule Bill should be introduced.

The Budget was therefore triumphantly imposed upon the House of Lords and Mr. Redmond insisted upon the fulfilment of his bargain. It was known, however, that though the House of Lords was compelled to accept the Budget, it would never consent to pass a Home Rule Bill. The Liberals, therefore, under the leadership of Mr. Asquith, determined to alter the constitution and deprive the House of Lords of its perpetual veto. Their plan was to pass a Measure under which, if a Bill were accepted by the House of Commons in three successive sessions it would become law and receive the King's assent in spite of the House of Lords. The death of King Edward in May 1910 lulled controversy for a short period, and the new King, with a view to promoting peace, summoned a conference of both parties in order to bring about an agreement between them. Neither party would, however, give way and the Conference broke down, with the result that the Liberals again appealed to the country in December, 1910, thus making a second General Election within the year. The result was almost exactly the same as in the preceding January and the Liberals got an almost identical majority. The Parliament Bill, as described above, for the reform of the constitution, was therefore introduced and forced through the House of Lords in the Summer of 1911 by the threat that unless it were accepted, a sufficient number of peers would be created in order to give the Government a majority. Rather than accept the ruin of their House the Lords gave way and the Parliament Act was passed. Relying on the strength of this law the third Home Rule Bill was introduced in 1912, rejected by the Lords, passed again by the Commons in 1913, with a similar fate in the upper House.

In 1914, it again passed the Commons, and this time, under the Parliament Act, it became the law of the land in spite of its rejection by the House of Lords. The outbreak of war in August, 1914, naturally produced a suspension of hostilities, and though the Home Rule Act was on the Statute Book it was agreed that it should not be put into force till six months after the termination of the war.

During all these years the Protestants of the north of Ireland had never ceased to express their hostility to the Home Rule Bill, for though they formed the majority in Ulster they would, in an Irish Parliament meeting in Dublin, be in a hopeless minority, and they were therefore afraid that their interests would be disregarded by the Roman Catholic majority. The enforcement by the Irish hierarchy of the Papal *Ne Temere* decree had given the Protestants just grounds for distrust, and the celebrated Mc Cann case in Belfast had given rise to a very bitter feeling. In the Summer and Autumn of 1912 vast meetings were held throughout the Province of Ulster to protest against the Home Rule Bill, and the Protestants in their thousands signed the famous Covenant under which they stated that :

" Being convinced in our consciences that Home Rule would be disastrous to the material well-being of Ulster as well as of the whole of Ireland, subversive of our civil and religious freedom, destructive of our citizenship, and perilous to the unity of the Empire, we, whose names are underwritten, men of Ulster, loyal subjects of His Majesty King George V., humbly relying on the God Whom our Fathers in days of stress and trial confidently trusted, hereby pledge ourselves in Solemn Covenant throughout this our time of threatened calamity to stand by one another in defending, for ourselves and our children, our cherished position of equal citizenship in the United Kingdom, and in using all means which may be found necessary to defeat the present conspiracy to set up a Home Rule Parliament in Ireland ; and, in the event of such a Parliament being forced upon us, we further solemnly and mutually pledge ourselves to refuse to recognise its authority. In sure confidence that God will defend the right, we hereto subscribe our names ".

As the Government persisted in refusing to take into consideration the legitimate claims of Ulster, the inhabitants, under the leadership of Sir Edward Carson, deliberately took up arms in defence of their rights, and there could be no doubt that but for the outbreak of the European war the men of Ulster would have resisted by force the application of Home Rule Act.

The foreign war therefore saved the country from civil war. When Great Britain was seen to be threatened by a foreign foe the loyal Ulster Volunteers, exhorted by Sir Edward Carson, joined the famous Ulster Division and formed one of the most valued of British contingents in France. The great battle of Thiepval on the 1st July, 1916, is one for ever memorable in the annals of the United Kingdom. The heroic charge of the Ulstermen will never be forgotten by England. The day was one of mourning throughout Ulster as the slaughter had been terrible, but the parents of these heroes consoled themselves by the thought that their sons had gladly laid down their lives for the defence of the right. After the loyal support that Ulster had given the Government in the European war, it was seen to be clearly impossible to impose on her a law which

she hated. In order to carry on the war Mr. Asquith was forced to seek a coalition with his Conservative opponents, and Sir Edward Carson himself, the great Ulster leader, entered the Government as First Lord of the Admiralty. Mr. Asquith soon afterwards gave way to Mr. Lloyd George, and the latter gave a solemn undertaking that Ulster should not be coerced.

Parliament was prolonged by a special law for the unprecedented period of nearly eight years, and it was not till after the Armistice, in December 1918, that another General Election took place. The coalition consisting of Liberals under Lloyd George and Conservatives under Bonar Law, obtained an immense majority at the Polls. The Home Rule Act of 1914 was, however, still on the Statute Book, and was bound to come into law six months after the signing of Peace, unless it were repealed or modified by another Act. Once autonomy had been conceded it was clearly impossible to revoke it, but in pursuance of the pledge that Ulster should not be coerced, a new Government of Ireland Bill was introduced under which the just claims of Ulster were recognised. As already stated at the beginning of this Article, this Bill has now become law. The Ulstermen, though they would have preferred to have remained under the British administration, have accepted the new Act, as it was in any case infinitely more favourable to their interests than the Act of 1914, and they have promised to work it to the best of their ability. The six Protestant counties form undoubtedly a separate entity. The inhabitants differ not merely in religion but also in race, manners and customs, from the Roman Catholics of the south. In the six counties there is a Roman Catholic minority which, certainly, will be treated with every consideration and fair play. There are, however, great arrears of legislation, which have accumulated during the war, to be made up, and there are very many problems which have long been crying out for a solution. Among the most important of these are certainly Education and Temperance Reform. The Primary schools are overcrowded and there is not nearly sufficient accommodation for the children, especially in Belfast. The Secondary schools are starved for want of money and the teachers are grossly underpaid. An Education Bill will assuredly be one of the first Measures to be passed by the Northern Parliament. It is most important that primary and secondary education be co-ordinated and that there should be better buildings, better equipment and better paid teachers. There is also a great necessity for the revision of the licencing laws and more rigorous control of the sale of intoxicating drink. The Northern Parliament will undoubtedly endeavour to show the world what Ulstermen can do, how they can make and administer just laws and promote the blessings of truth and progress among an enlightened people. They will do their best to preserve to their children their part in the United Kingdom which has been so dearly won as the result of a long and strenuous but glorious resistance.

PLAN DE DISSERTATION

NOTES prises au Cours de la GUILDE

Ce qui fait l'intérêt de " WINDSOR FOREST ".

La plus grande partie de " Windsor Forest " a été écrite en 1704. En 1713, après la paix d'Utrecht, Pope ajoute l'éloge de la paix, où il évoque la gloire à venir de l'Angleterre.

" Windsor Forest " est inspiré de " Cooper's Hill " de Denham. Pope a lu cette œuvre qu'il admire beaucoup et qu'il cite même dans son " Windsor Forest ". Pope passa une grande partie de sa vie à Binfield, près de la forêt de Windsor. Dans son poème, il décrit la nature et les sports de la campagne. L'intérêt de " Windsor Forest " est triple.

a) Caractère de *Pope*. Souvenirs littéraires.

b) Souvenirs politiques.

c) Forme.

a) Pope. — Pope a dit lui-même qu'il avait eu deux grands maîtres : la forêt et les livres. Ces deux éléments sont intimement mêlés. C'est dans la forêt qu'il lisait ; cette même forêt l'a inspiré (*Ode on Solitude*, dès son arrivée à Binfield à l'âge de 12 ans).

Pope écrivit " Windsor Forest " sous un hêtre de la forêt. Nous y trouvons son credo : *Principe d'ordre, d'harmonie.* Pope ne différencie pas les différentes parties de la forêt ; il la voit avec son esprit classique ; tout y est " harmoníously confused ". Le classique y apparaît non seulement avec son esprit d'ordre et d'harmonie, mais avec toutes ses *réminiscences classiques.* Des souvenirs mythologiques peuplent la forêt. (Histoire de Ladona ; évocation de nymphes.) A côté de l'écrivain classique, nous voyons *l'artiste.* Pope a l'amour du coloris ; il jouit des jeux d'ombre et de lumière et même des chatoiements de couleur. La beauté du paysage anglais le comble de fierté. Pope est *patriote ;* il est fier de son patrimoine. Néanmoins, il n'est pas aveugle sur son propre pays. *L'amour de la liberté* est très fort en lui. Il hait la tyrannie sous toutes ses formes.

Pope *aime la campagne ;* il décrit les sports avec une sorte de regret (la chasse.)

A côté de l'artiste, il y a eu lui le *poète didactique.* La nature est pour lui un endroit où l'on peut se recueillir (Happy the man, etc...) et où l'on apprend à se mieux connaître (To observe a mean, be to himself a friend).

b) Souvenirs politiques. — Pope est un Tory, et par conséquent partisan des Stuarts.

(And peace and plenty tell a *Stuart* reigns).

Dans son poème, il passe en revue tous les souverains anglais, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à la reine Anne.

Guillaume le Conquérant : ses lois agraires, sa mort " himself denied a grave ". La légende raconte qu'au moment où on allait enterrer Guillaume, une voix s'éleva, disant : « Cet homme n'a pas le droit d'être enterré à cet endroit, car il a arraché à mon père ce morceau de terre ».

Rufus, fils de Guillaume, un despote.

Edouard III, le vainqueur de Crécy.

Still in thy song should vanquish'd France appear,
And bleed for ever under Britain's spear.

Henry VI, Edouard IV, Charles Ier, les guerres civiles, l'incendie de Londres.

Pope termine cette énumération par un bel éloge de la reine Anne.

Il voit en elle l'incarnation de la puissance anglaise. Son amour de la liberté prend couleur d'impérialisme ici :

Thy trees, fair Windsor! now shall leave their woods
And half thy forests rush into the floods, etc.

c) La forme. — "Windsor Forest" est écrit en vers rimés de dix syllabes que Pope manie avec beaucoup de souplesse. Nous n'avons pas d'impression de monotonie. Pope est le poète de la correction ; il a dit lui-même : "It was as pleasant to me to correct as to write". Il a le sens du rythme plus que de la rime (rimes faibles). Pope n'est pas un simple versificateur ; il connaît l'art du poète ; il a parfois des épithètes très heureuses :

Here, in full light the *russet* plains extend :
There, wrapt in clouds, the *blueish* hills ascend.

Dans "Windsor Forest", on retrouve le poète lyrique des Pastorales et on pressent déjà le poète didactique de l'Essay on Man.

CERTIFICAT PRIMAIRE

PLAN. — *Le Comique dans Marivaux.*

1° *Ses sources.*

a) Erreur des personnages et illusions sur leur situation (Angélique croit comprendre propositions de mariage de Lucidor), — sur leur mérite (Frontin, Blaise en amour), — sur les sentiments : qu'ils ont, qu'ils manifestent (Angélique).

Spectateur clairvoyant, malicieux, se plaît à en voir et en savoir plus long.

b) Pièges compliqués et contradictoires : Mᵉ Blaise poursuit grosse dot, et croit sans cesse la perdre quand il la tient. — Lisette, trompée par Frontin, poursuit Mᵉ Blaise. — Frontin, dupé, perd Lisette. — Comique parce que dupeur dupé.

Pièges renaissent sous les pas d'Angélique qui se jette elle-même à la tête de Mᵉ Blaise. — Autre impression, mais même principe de comique : ruses et feintes d'Angélique déjouées.

Spectateur s'amuse, soit parce qu'il sait que cela s'arrangera pour personnages sympathiques, soit parce qu'il se réjouit des mésaventures des autres.

c) Esprit moqueur des personnages eux-mêmes : Frontin, légère ironie sur ses qualités de gentilhomme (malgré prétentions exagérées). — Mᵉ Blaise ne cache pas son intérêt supérieur à son amour. — En gouaille le premier. — Prend amour comme libertinage avéré qui ne vaut pas mieux que ce qu'il en pense. — Marché de paysan où il traite avec complices. — Etale avec satisfaction une ruse finaude adaptée à celle des autres.

Ironie méprisante chez spectateur, mais ironie et pas d'indignation parce que Mᵉ Blaise est naïf et non perfide.

2° *Ses caractères.*

Très légères exagérations par-ci par-là.

Ensemble mesuré, fin. — Esprit mis en lumière par le style. Genre délicat, sous-entendus,

Mêlé d'émotion aimable, — touchant, — fondu avec comique dans certains personnages (Angélique).

Donc autre genre que Molière : Sérieux venu de l'amour, non d'une émotion morale. — Aimable et non amer. — Sentiments et non vices. — Comique dans moquerie malicieuse et non dans ridicule de la déraison. — Distingué et non bouffon, — plus grêle aussi. — Pas de pantomime pour cacher le fond âpre, mais ironie pour couper l'émotion.

PÉDAGOGIE

Rôle et Avantage de l'EXPOSÉ dans une classe de Langues Vivantes.

On distingue deux sortes d'exposés :

1° Ceux qui sont faits par les élèves ; 2° par le professeur.

1° *Par les élèves.* — Ce genre d'exposé est une petite conférence sur un sujet donné, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas leçon ou réponses fragmentées. Il peut être :

a) Le développement d'un sujet facile librement choisi par les élèves ou imposé par le professeur, parfois préparé séance tenante : des questions telles que "The Divisions of Time", "Description of a House", peuvent être proposées en 1re année ;

b) Plus tard, en 2me et 3me année, on pourra donner un sujet sur un texte étudié quelque temps auparavant, ou une leçon de choses ;

c) Ne pas abuser du sujet d'actualité, qui est plus difficile.

2° *Exposé du professeur.* — Nécessaire à cause de l'économie de temps et la compétence exigée pour traiter des sujets trop vastes ou trop abstraits. Cet exposé, toujours très clair, pourra porter sur :

a) Côté pittoresque de la vie du pays étranger : costumes, mœurs, etc. ;

b) Connaissances générales : géographiques, historiques : ex. : développement de l'Empire britannique ;

c) Littérature. Ex. : comparaison du romantisme en France et en Angleterre.

3° *Avantages de cet exercice :* l'exposé de l'élève présente de multiples avantages :

a) La préparation, nécessitant la lecture de livres, journaux ou revues, sera très fructueuse ;

b) L'élève sera amené à faire un plan méthodique, à soigner le style, à être aussi clair que possible ;

c) Le désir de se faire comprendre forcera l'élève à une diction nette, à la prononciation exacte des mots dont il respectera l'accent tonique ;

d) L'élève chargé de l'exposé sera flatté de jouer un rôle plus actif, tandis que se développera chez ses auditeurs le sens critique.

L'exposé du maître devra être un modèle impeccable de composition, de clarté et de style. Il enrichira et précisera les connaissances des élèves.

Conclusion. — Ces exercices seront très fructueux, à condition qu'ils soient faits d'après un plan méthodique établi par le professeur au début de l'année.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance ; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **quinze francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde).

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TRULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol : (Licence et Certificat secondaire) à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées) ; (Certificat primaire), soit à M. GAVEL, soit à M. PESEUX-RICHARD (ancien examinateur au Certificat primaire), Loisy (Saône-et-Loire).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de cinq francs** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er MAI

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — *La probité intellectuelle de Renan.* — Renan n'aimait pas à affirmer, et il aimait à trouver quelque chose de juste dans l'opinion qui n'était pas la sienne. C'est tout simplement la manière de tous les grands esprits, mais c'est chose tellement étrangère aux petits, que Renan a passé communément, soit pour un sceptique, soit pour un dilettante, ee qui est à peu près la même chose. C'était simplement un homme modeste et poli.

L'homme savant et modeste sait tellement qu'il sait peu de chose qu'il ne dit rien sans prévenir qu'il y a toutes les chances du monde pour qu'il se trompe. Il sait que c'est trahir la vérité que de l'affirmer, tant il est probable qu'on ne la tient pas ; et que ce n'est que lui rendre hommage de lui dire : « Madame, est-ce à vous ou à votre ombre que j'ai l'honneur de m'adresser ? » Cette habitude d'esprit n'est pas autre chose que de la probité intellectuelle, et Renan a eu toutes les probités, y compris la modestie.

Je ne dis pas qu'il ne se soit mêlé, chez cet homme de tant d'esprit, un peu de malice à cette humilité vraie. L'orgueil offense les modestes, et ils s'en vengent par un redoublement de modestie qui, lui, ne laisse pas que d'être ironique. Dans la réserve que mettait Renan à affirmer, il entrait bien un peu de dédain à l'endroit de ceux qui affirment. Dans ce ton, dans cet accent si timide, on distinguait une petite voix un peu gouailleuse qui disait : « Faut-il, monsieur, que vous soyez ignorant pour savoir si pleinement tant de choses ! » Mais le fond était bien modestie sincère, cette modestie que toutes les intelligences supérieures ont connue.

ÉMILE FAGUET.

Version. — *Die verschiedenen Arten des Naturgenusses.* — In dem ersten Erwachen des Bewusztseins der Völker und dem endlichen, gleichzeitigen Anbau aller Zweige der Kultur spiegeln sich zwei Arten des Genusses ab. Den einen erregt in dem offenen, kindlichen Sinne des Menschen der Eintritt in die freie Natur und das dunkle Gefühl des Einklangs, der in dem ewigen Wechsel ihres stillen Treibens herrscht. Der andere Genusz gehört der vollendeteren Bildung des Geschlechts und dem Reflex dieser Bildung auf das Individuum an. Er entspringt aus der Einsicht in die Ordnung des Weltalls und in das Zusammenwirken der Naturkräfte. Wenn sich der Mensch Werkzeuge schafft, um die Natur zu befragen und den engen Raum eines flüchtigen Daseins zu überschreiten, wenn er nicht mehr nur beobachtet, sondern Erscheinungen unter bestimmten Bedingungen hervorzurufen weisz, wenn endlich die Philosophie, ihrem alten, dichterischen Gewande entzogen, den ernsten Charakter einer denkenden Betrachtung des Beobachteten annimmt, dann treten klare Erkenntnis und Begrenzung an die Stelle dumpfer Ahnungen.

Die Natur ist für die denkende Betrachtung Einheit in der Vielheit, Verbindung des Mannigfaltigen in Form und Mischung, Inbegriff der Naturdinge und Naturkräfte als ein lebendiges Ganzes. Das wichtigste Ergebnis der Naturforschung ist daher dieses : in der Mannigfaltigkeit

die Einheit zu erkennen; von dem Individuellen alles zu umfassen, was die Entdeckungen der letzten Zeitalter uns darbieten; die Einzelheiten prüfend zu sondern und doch nicht ihrer Masse zu unterliegen; der erhabenen Bestimmung des Menschen eingedenk, den Geist der Natur zu begreifen, der unter der Decke der Erscheinungen verhüllt liegt.

Composition française. — A quelles conditions un roman mérite-t-il de nous intéresser ?

Composition allemande. — Was scheint ihnen Frenssen als Schriftsteller zu kennzeichnen.

Lecture expliquée. — Kabale und Liebe, A. IV, sc. 3. Ferdinand: Du Bursche ? Was du ? — jusqu'à : « Hofmarschall. O mein Gott ! »

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème. — *Le Roi des Montagnes :* John Harris ; depuis : « il me laissa devant le feu. » — jusqu'à : « mes réflexions haineuses. »

Version. — Werther : Lettre du 10 mai.

Composition française. — Quelle idée vous faites-vous de la Provence et de ses habitants, d'après les Nouvelles de Daudet qui sont à votre programme ?

Composition allemande. — Die günstigen und nachteiligen Einflüsse der Eisenbahn auf Kultur und Bildung.

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — ...los Estrangeros, que con mucha puntualidad guardan las leyes de la comedia, nos tienen por barbaros, è ignorantes, viendo los absurdos, y disparates de las que hazemos. Y no seria bastante disculpa desto dezir, que el principal intento que las Republicas bien ordenadas tienen, permitiendo que se hagan publicas comedias, es para entretener la comunidad con alguna honesta recreacion, y divertirla a vezes de los malos humores que suele engendrar la ociosidad, y que pues este se consigue con qualquier comedia buena, ô mala, no ay para que poner leyes, ni estrechar a los que las componen, y representan a que las hagan como debian hazerse; pues como he dicho, con qualquiera se consigue lo que con ellas se pretende. A lo qual responderia yo, que este fin se conseguiria mucho mejor sin comparacion alguna con las comedias buenas, que con las no tales. Porque de aver oido la comedia artificiosa, y bien ordenada, saldria el oyente alegre con las burlas, enseñado con las veras, admirado de los sucessos, discreto con las razones, advertido con los embustes, sagaz con los exemplos, airado contra el vicio, y enamorado de la virtud : que todos estos afectos ha de despertar la buena comedia en el animo del que la escuchare, por rustico, y torpe que sea. Y de toda impossibilidad, es impossible dexar de alegrar, y entretener, satisfacer, y contentar la comedia que todas estas partes tuviere : mucho mas que aquella que careciere dellas, como por la mayor parte carecen estas que de ordinario agora se representan. Y no tienen la culpa desto los Poetas que las componen : porque algunos ay de ellos que conocen muy bien en lo que yerran, y saben estrema-

damente lo que deven hazer. Pero como las comedias se han hecho mercaderia vendible, dizen, y dizen verdad, que los representantes no se las compraran, si no fuessen de aquel jaez : y assi el Poeta procura acomodarse con lo que el representante, que le ha de pagar su obra, le pide. Y que esto sea verdad, vease por muchas, è infinitas comedias que ha compuesto vn felicissimo ingenio de estos Reynos, con tanta gala, con tanto donaire, con tan elegante verso, con tan buenas razones, con tan graves sentencias : y finalmente tan llenas de elocucion, y alteza de estilo, que tiene lleno el mundo de su fama. Y por querer acomodarse al gusto de los representantes, no han llegado todas, como han llegado algunas, al punto de la perfeccion que requieren. CERVANTES.

Thème. — ...La côte est austère, farouche, hérissée. Lorsque la marée se retire, on voit des écueils à perte de vue sortant des flots leurs dos de monstres, tout ruisselants et blanchis d'écume, comme des cachalots gigantesques échoués.

Par un contraste singulier, à deux pas seulement du rivage, des champs de blé, de vigne ou de luzerne, s'étendent coupés, séparés par des petits murs hauts comme des haies et verts de ronces. Le moindre détail rustique s'agrandit sur le fond glauque de la mer. Mais ce qui est vraiment beau, c'est l'amoncellement des moissons au bord de la mer, les meules dorées au-dessus des flots bleus, les aires où tombent les fléaux en mesure, et ces groupes de femmes sur les rochers à pic, vannant le blé entre leurs mains levées, avec des gestes d'évocation. On vanne sur la place de l'église, sur le quai, jusque sur la jetée, où de grands filets de pêche sont étendus, en train de sécher leurs mailles entremêlées de plantes d'eau.

ALPHONSE DAUDET.

Commentaire grammatical. — Texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème et Version. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Analizar y apreciar *La Aldea perdida* de A. Palacio Valdés.

Composition française. — L'imitation et l'originalité dans *El alcalde de Zalamea* de Calderón.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème et Version. — Voir Licence.

Composition espagnole. — ¿ Cuáles son y a qué causas obedecen las diferencias principales que se pueden notar entre la *comedia* española del Siglo de oro y el teatro francés clásico ?

Composition française. — A quels éléments sont dus l'intérêt et le charme des Fables de La Fontaine ?

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — PROUDHON. — C'était un homme de faible santé, frêle et grêle, sinon chétif, dans sa jeunesse, « petit blondin fluet », comme il le dit lui-même ; plus tard, un peu grossi et alourdi d'une mauvaise graisse, blafard, aux cheveux rares, pâles et

fins, avec un grand front méditatif et d'admirables yeux clairs. Sa démarche était hésitante et un peu lourde, ses manières embarrassées et timides. Il sentait le paysan plus que l'ouvrier, quoique fils d'artisan, surtout le solitaire et le rêveur. « Eh bien ? disais-je à quelqu'un, dans ce temps-là, qui venait de l'interviewer, comme on ne disait pas alors. — Eh bien ! il a l'air d'un pêcheur à la ligne. »...

Il avait eu de très bonne heure le sentiment profond de la nature, signe très caractéristique, qui n'indique pas nécessairement l'homme d'imagination, mais qui révèle l'homme qui ne sera jamais psychologue, observateur, ni non plus politique, dirigeant, chef de parti, et qui sera très probablement songeur, enclin aux longues méditations, et, s'il a l'esprit dialectique, aux systèmes. Il aime se rappeler son enfance qui fut moitié de petit ouvrier, moitié de petit paysan : « J'ai vu ma mère faire tout cela. Elle faisait la lessive, repassait, cuisinait, trayait la vache, allait aux champs lui chercher de l'herbe, tricotait pour cinq personnes, raccommodait le linge...» — « Depuis il a bien fallu me civiliser. Mais l'avouerai-je ? le peu que j'en ai pris me dégoûte. Je hais les maisons à plus d'un étage...»

Il était bienfaisant et serviable, quoique ombrageux. Il prodiguait son temps de travailleur, sa seule richesse, si précieuse pour lui, en indications, renseignements, explications envoyées à peu près à tous ceux qui les lui demandaient. C'était même chez lui le commencement d'un travers. Il aimait à être directeur de conscience, tendance assez générale chez les hommes vertueux qui ont conscience de leur vertu. Sa correspondance est pleine de « lettres de direction. »...

On sait que les aimables plaisants du temps connaissant cette respectable manie, inventèrent une Madeleine cherchant le salut, et lui écrivirent une « lettre de femme » pleine d'angoisse, d'aspiration au relèvement, et de confiance. Ils eurent raison ; car la réponse de Proudhon est une des plus belles et hautes pages de toute la littérature morale.

E. Faguet. *Politiques et moralistes du XIXe siècle*, 3e série.

Version. — Gli Arabi e loro costumi. — I figli del deserto hanno alta statura, corpi robusti, asciutti, puri lineamenti della schiatta caucasica in volto, barba non troppo folta, bellissimi denti, sguardo sicuro, penetrante ; avviluppati la persona in ampie vestimenta, coperti la testa e il collo con bizzarra foggia di cuffia, chè da loro par ne venga tal voce ; vanno alteri al portamento, maneggian destri le armi, padroneggiano i cavalli, animale amico loro più che servo ; traggono vanto dalla rapina ; impetuosi nell'ira, tenaci nell'odio, ospitalissimi, leali alle promesse ; ardenti nell'amore che merita il nome ; son consenti per lo più d'una sola moglie, la comprano, la ripudiano, ma li ritiene di maltrattarla troppo il rispetto della parentela di lei ; nè tengon chiuse le donne, nè appo loro la gelosia vieta le oneste brigate con donzelle, nè i teneri canti e i balli. Tra la libertà della parola, l'uso alla guerra e la compagnia del sesso più delicato, si comprende perchè i Beduini sentano sì altamente in poesia. La gente delle città, meno schietta di sangue, anco per cagion dei figliuoli che han da schiave negre, men forte, usa turbanti e fogge di vestire più spedite e di pregio, e con ciò non pare svelta nè elegante al par de' Beduini, unisce le passioni violente con la frode ; le tenere non conosce, ma la libidine ; sprezza e tiranneggia le

femine, quando il può senza pericolo ; sempre le allontana da' ritrovi ; cerca in vece gli stravizzi, in ogni cosa mostra il predominio dei piaceri materiali sopra quei dell' animo. Tali i cittadini i cui costumi più discordino dai nomadi. Ma v'ha gradazioni tra gli uni e gli altri. Le popolazioni mercatantesche, stando sempre in cammino, partecipano del valore e sobrietà dei Beduini. Similmente le famiglie nobili delle città amano a imitare i guerrieri della nazione ; e alcune usano mandare a balia i figliuoli appo le tribù del deserto, nelle quali sono educati fino all' adolescenza. Son poi virtù comuni a tutta la schiatta arabica la liberalità, l'ospitalità, il coraggio, l'audacia telle intraprese, la perseveranza ; vizi comuni la superstizione, la rapacità, la vendetta, la crudeltà ; tutti han pronto ingegno, arguto parlare, inclinazione alla eloquenza ed alla versificazione. AMARI.

LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Composition française. — 1° Rechercher les origines de la Renaissance en Italie ; 2° Examiner si Pétrarque et Boccace peuvent être considérés comme les précurseurs de l'*humanisme* ; 3° Exposer les raisons pour lesquelles la Renaissance italienne a précédé la Renaissance française.

Composition italienne. — Esaminare e discutere questo giudizio sulla *Fiammetta* del Boccaccio : « Per essa la letteratura medioevale entra in una fase più naturale e più umana e apre la via a quella letteratura moderna che presto conterà tra i suoi frutti le cento novelle del *Decameron.* »

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition française. — Quelle idée vous faites-vous de la Provence et de ses habitants, d'après les Nouvelles de Daudet qui sont à votre programme ?

Composition italienne. — Quali sono i mezzi di cui si varrà un abile maestro per soddisfare al suo obbligo d'insegnare agli scolari, non che la lingua dell' Italia, ma l'Italia stessa ?

Sujets donnés dans les différents Examens

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — Espagnol. — Juana de Arco. Su juventud, su vocación, lo que ha hecho por Francia, su muerte. (*Poitiers.*)

Anglais (B). — One night Joan of Arc, while lying in her prison at Rouen at the time of her trial, had a dream in which she saw : 1. her happy childhood ; 2. her life among the soldiers ; 3. her present condition ; 4. what she imagined was going to become of her, either her triumph or her death.

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

Les Programmes des Partis Politiques Allemands[1]

PARTI SOCIALISTE DÉMOCRATIQUE

Le parti socialiste est le seul qui se soit présenté aux électeurs en 1918, avec le même programme qu'avant la révolution, celui d'Erfurt de 1891.

Bien des fois il a été traduit et commenté, aussi nous bornerons-nous à en rappeler les idées essentielles.

Le développement économique de la société bourgeoise conduit à la disparition de la petite industrie, où la possession de ses instruments de travail par le travailleur est la base. Il sépare le travailleur de ses moyens de production et le transforme en prolétaire qui ne possède pas, tandis que les moyens de production deviennent le monopole d'un nombre relativement restreint de capitalistes et de grands propriétaires terriens. L'armée des prolétaires grandit, l'opposition entre exploiteurs et exploités s'accuse, la lutte de classe entre la bourgeoisie et le prolétariat devient de plus en plus âpre.

« Seule la transformation de la propriété privée capitaliste des moyens de production (sol, mines, matières premières, outils, machines, moyens de transport), en propriété collective, et la transformation de la production des marchandises en production socialiste, pour et par la société, peuvent faire que la grande exploitation et le rendement croissant du travail commun soient pour la classe exploitée jusqu'à présent, au lieu d'une source de misère et d'oppression, une source de bien-être et de perfectionnement harmonieux général. »

« La lutte de la classe ouvrière contre l'exploitalion capitaliste est nécessairement une lutte politique, La classe ouvrière ne peut pas réaliser le passage des moyens de production à la communauté sans être en possession du pouvoir politique. Le but du parti socia-

1. Voir nos numéros de mars et d'avril.

liste démocratique est de rendre cette lutte consciente et méthodique et d'indiquer son objectif nécessaire. »

Ces principes posés, le programme d'Erfurt énumère les victoires politiques et sociales que le parti socialiste doit remporter : droit de vote égal, vote direct, milice remplaçant l'armée permanente, liberté de parole et de pensée, école obligatoire, assistance juridique gratuite, soins médicaux gratuits, impôts progressifs, journée de travail de 8 heures, droit de coalition, etc., etc.

C'est avec ce programme que le parti majoritaire recueillit, en janvier 1919 : 11.500.000 voix ; il avait 163 députés.

C'était le parti victorieux. En vain, il avait essayé de mettre fin à la lutte fratricide avec les socialistes indépendants; dès le premier jour de la révolution, pendant le Gouvernement provisoire, le fossé s'était élargi entre les deux partis : le programme était identique, l'interprétation était différente. Les majoritaires repoussant toute dictature, acceptant de collaborer avec les partis bourgeois, se déclaraient partisans d'une socialisation progressive ; les indépendants, plus intransigeants, n'admettaient pas de représentants bourgeois dans le Gouvernement, voulaient une République socialiste et condamnaient l'évolutionnisme des majoritaires.

Le même programme, présenté en juin 1920, conduisit le parti à une régression sensible.

Les électeurs ont jugé davantage les actes de Scheidemann, Noske, Müller que les théories et les promesses électorales.

En mars 1919, les indépendants, à la suite de leur congrès, avaient publié une déclaration de principes. Les majoritaires, réunis en congrès, en juin, répondirent aux attaques des indépendants ; c'est en raccourci l'expression du conflit quotidien du *Vorwärts* et de la *Freiheit*.

Le parti, reprenant l'opinion exprimée le 9 novembre 1919 par Scheidemann, propose la réconciliation des majoritaires et des indépendants. Scheidemann avait dit, après avoir indiqué que les spartakistes et les indépendants sont seuls responsables du désenchantement de novembre 1918 et de janvier 1919 : « Et aujourd'hui encore, notre misère effroyable empêche que le peuple soit satisfait. Les hobereaux appellent l'empire de tous leurs vœux, les indépendants maudissent les majoritaires simulateurs du socialisme et, dans nos rangs, beaucoup déplorent que la socialisation n'ait pas été réalisée. La jeune république est menacée par des dangers de droite et de gauche. Je ne crois pas à l'importance de ceux de gauche ; ceux de droite sont plus graves. »

« Pour parer à ces dangers, il faut que la classe ouvrière soit unie, c'est cette union que le congrès souhaite aussi. Il souhaite l'unité du parti du prolétariat allemand et reconnaît que la dissension menace d'enrayer la marche en avant de la classe ouvrière et de la livrer au péril des menées contre-révolutionnaires. » « Dans toutes

nos tentatives de reconstituer l'unité, les représentants des indépendants et des communistes se sont dressés contre les principes de la démocratie. Le congrès repousse l'établissement d'une dictature d'une minorité par des moyens militaires, même pendant une courte durée. Le congrès se déclare prêt à négocier en vue d'un accord avec les indépendants, sur la base du programme d'Erfurt, dès que les indépendants reconnaîtront sans restriction les principes de la démocratie et renonceront au procédé du Putsch et à la collaboration avec les communistes qui ont renié tous principes démocratiques. »

Ensuite, le parti fait un examen de conscience, expose les difficultés auxquelles se sont heurtés les gouvernants, demande de l'indulgence pour eux, exprime le désir que le corps des officiers soit démocratisé et que les socialistes soient plus nombreux dans la Reichswehr.

PARTI SOCIALISTE INDÉPENDANT

On peut dire sans exagération que c'est ce parti qui a déclenché le mouvement révolutionnaire. Il le proclame avec fierté dans ses deux appels du 13 novembre 1918 et du 9 décembre 1918 : « Le 9 novembre 1918 a commencé notre œuvre. L'Allemangne est une République socialiste ». « Le peuple révolutionnaire a brisé la puissance des officiers dans l'armée, la domination des junker, la domination des capitalistes dans la vie publique et s'est emparé du pouvoir. « Le parti républicain a tout fait pour déchaîner les forces révolutionnaires de la classe ouvrière, violemment combattu par le parti socialiste démocratique qui méprisait les précurseurs de la révolution. »

La pensée révolutionnaire a été réalisée par les conseils d'ouvriers et de soldats. « Les puissances de réaction ne sont pas complètetement brisées. La contre-révolution redresse la tête et tente ses premiers pas. Il faut écarter immédiatement les représentants du régime renversé, nous emparer de tous les moyens qui assureront les conquêtes de la révolution et achèveront d'instaurer la république socialiste. »

« Fermement attachés à nos principes socialistes, nous demandons la reconstruction de la société sur de nouvelles bases. »

« Nous demandons que la socialisation commence immédiatement, afin que la domination capitaliste reçoive le coup de grâce, que la production soit élevée au plus haut degré, que la répartition en soit assurée à l'ensemble des prolétaires. Nous préconisons la transformation aussi rapide que possible de l'Etat capitaliste de classes en société socialiste, afin que le règne de la liberté remplace le règne de l'esclavage et de l'exploitation. »

A l'issue du congrès de Berlin de mars 1919, le parti indépendant prit encore plus nettement position.

Le congrès conserve les idées directrices du programme d'Erfurt. « En novembre 1918, les soldats, les travailleurs révolutionnaires d'Allemagne se sont emparés du pouvoir. Mais ils n'ont pas consolidé leur puissance et n'ont pas vaincu la prépondérance des classes capitalistes. Les chefs des socialistes de droite ont renouvelé le pacte avec la classe bourgeoise et trahi les intérêts du prolétariat. Ils font une politique trouble en agitant les mots de démocatie et socialisme. »

« Tant que la libération politique n'aura pas été suivie de la libération et de l'indépendance économiques, il n'y aura pas de vraie démocratie. La socialisation, telle que la pratiquent les socialistes de droite, est de la parade de foire. »

« Le prolétariat conscient a reconnu que le combat libérateur ne peut être livré que par lui, mais qu'il faut une nouvelle organisation prolétaire de combat. C'est avec le système des conseils que la révolution prolétaire s'est donnée cette nouvelle organisation de combat. Elle groupe les masses ouvrières dans leurs usines en vue de l'action révolutionnaire. Elle procure au prolétariat le droit de s'administrer lui-même dans les usines, dans les communes et dans l'Etat. Elle réalise la transformation de l'ordre économique capitaliste en un ordre économique socialiste. »

« Le parti indépendant se place sur le terrain du système des conseils. Il soutient les conseils dans leur lutte pour la conquête de la puissance économique et politique. Il vise à la dictature du prolétariat, représentant de la grande majorité du peuple, dans laquelle il voit la condition nécessaire de la réalisation du socialisme. Ce n'est que le socialisme qui supprimera toute domination de classe, toute dictature et instaurera la vraie démocratie. Pour atteindre ce but, le parti indépendant se sert de tous les moyens de lutte politique et économique, y compris les parlements. »

Le parti indépendant demande :

1° L'introduction du système des conseils dans les Constitutions ; 2° la dissolution complète de l'ancienne armée, désarmement des bourgeois, création d'une Volkswehr issue des rangs ouvriers ; 3° socialisation immédiate des entreprises capitalistes, à commencer par les mines, les entreprises électriques, les banques, la grande propriété agricole ; 4° élection des administrateurs et des juges par le peuple ; 5° versement à l'Etat d'une partie des grandes fortunes acquises pendant la guerre. Les dépenses publiques seront couvertes par des impôts progressifs sur les revenus, le capital, l'héritage. Les emprunts de guerre seront annulés avec dédommagement pour les moins fortunés et les communes ; 6° réforme de la législation sociale, protection de la mère et de l'enfant ; existence assurée aux veuves de militaires, aux mutilés, etc. ; 7° séparation de l'église et de l'Etat, de l'église et de l'école. Ecole publique unitaire ; 8° rétablissement des relations amicales avec toutes les nations ;

reprise immédiate des relations diplomatiques avec la république des soviets et la Pologne ; rétablissement de l'internationale ouvrière dans l'esprit des conférences internationales de Zimmerwald et de Kienthal ; 9° collaboration de toutes les forces prolétaires pour assurer la victoire du prolétariat.

Le parti indépendant tint un nouveau congrès à Leipzig en décembre 1919. Il publia les décisions prises le 5 décembre. Les mêmes revendications qu'au congrès de mars sont présentées sous une forme un peu différente. Quelques précisions sont apportées au point de vue militaire : dissolution des formations de police, des gardes civiques, etc.

Les considérations sur la libération du prolétariat, la conquête du pouvoir politique, la nécessité du système des conseils sont exposés avec clarté et suivies de l'énumération des réformes ou innovations indispensables à la réalisation de la société socialisie La dictature du prolétariat ne sera qu'une période de transition. Elle est un moyen révolutionnaire destiné à supprimer les différences de classe, la domination de classe, la conquête et la démocratie socialiste. La société socialiste sera organisée d'après le système des conseils.

Le parti indépendant repousse toute action violente de groupes particuliers et de personnes ; son but n'est pas la destruction des moyens de production mais la suppression du régime capitaliste.

Le parti indépendant se rattache à la 3e internationale et espère que les prolétariats des autres nations s'y rattacheront aussi, afin d'instituer une internationale véritable qui, dans tous les pays, luttera pour la destruction du régime capitaliste.

PARTI COMMUNISTE

Le parti communiste s'est constitué le 30 décembre 1918, sous le nom de « Association de Spartacus » ; c'est le parti bolcheviste d'Allemagne, le disciple des révolutionnaires russes.

Il a publié son premier programme le 14 décembre 1918 : « Les communismes veulent la réalisation du socialisme, c'est-à-dire une société où tous les moyens de production et de communication sont aux mains et sous le contrôle des travailleurs ».

« Dans la période de transition, la domination armée des travailleurs est nécessaire ». Le prolétariat exercera la dictature et aura seul le pouvoir, l'Allemagne sera une république socialiste gouvernée par un comité exécutif élu par les conseils d'ouvriers et de soldats. L'instauration de la domination du prolétariat n'est possible que par la lutte armée contre la bourgeoisie qui se prépare à la guerre civile. »

Il faut donc armer le prolétariat, désarmer les militaires et la bourgeoisie, confisquer les armes, les dépôts de munitions, etc.,

instituer une milice de travailleurs, une garde rouge, et en même temps remplacer toutes les autorités par des conseils d'ouvriers et soldats.

La socialisation de tous les moyens de production et des banques doit commencer immédiatement ; la propriété privée est supprimée. Le maximum de travail quotidien sera réduit à 6 heures. Les communistes allemands collaboreront avec tous les partis frères des autres pays et contribueront à établir la paix universelle par la révolution mondiale, la destruction du capitalisme et l'avènement du prolétariat. »

« L'union spartakiste n'est pas un parti qui veut arriver au pouvoir en s'élevant au-dessus de la classe ouvrière ou en se servant d'elle. L'union spartakiste est seulement la partie consciente de ses buts du prolétariat qui indique à chaque pas aux travailleurs leur mission historique. L'union spartakiste refuse de partager le pouvoir avec les valets de la bourgeoisie, les Scheidemann et les Ebert. »

« La victoire de l'union de Spartakus n'est pas placée au début mais à la fin de la révolution : elle est identique avec la victoire des masses du prolétariat socialiste. Debout, prolétaires, au combat. Il s'agit de conqnérir un monde et de lutter contre un monde. Dans cette suprême lutte de classes de l'histoire du monde pour la conquête des buts suprêmes de l'humanité, notre devise sera : Pas de quartier à l'ennemi. »

En octobre 1919, le congrès du parti communiste publia des directives politiques qui exposent sa nouvelle tactique. Le parti communiste veut la suppression du parlementarisme, moyen politique de la bourgeoisie, mais, comme la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie doit être poursuivie avec toutes les armes disponibles, le parti prendra part aux élections, qu'il s'agisse du Reichstag ou de conseils municipaux.

Le parti aura des représentants au Parlement, tant que le Parlement n'aura pas été remplacé par l'organisation des conseils ; pour le moment, il ne s'agit pas d'exercer le pouvoir mais d'y parvenir. C'est là que réside la différence avec les indépendants, qui voient dans le Parlement un moyen de remplacer les luttes révolutionnaires, d'agir sur les classes dirigeantes, d'obtenir des réformes ; les communistes ne voient en lui que le moyen d'agir sur les masses. L'entrée au Parlement a un autre but : les représentants communistes doivent tendre à provoquer dans le Parlement des conflits qui déchaînent l'action révolutionnaire des masses.

Le parti communiste détermine son attitude dans les conflits actuels. Le régime d'exploitation économique des capitalistes a dressé contre les prolétaires « les gardes de Noske » armés de mitrailleuses, les briseurs de grèves, l'état de siège, etc. Le prolétariat opposera à ces mesures de défense son organisation politique

et son organisation économique. La première a pour mission de grouper les éléments les plus avancés de la classe ouvrière qui prépareront le combat : ce sera l'œuvre d'une minorité. La seconde livrera le combat : ce sera l'œuvre du prolétariat tout entier. L'action économique de la masse pourra seule accomplir l'œuvre de révolution, en franchissant les étapes intermédiaires qui conduiront au soulèvement général du peuple. Ce principe étant posé, que l'action économique n'est qu'un chaînon dans l'action générale des masses, le parti communiste réprouve tout acte individuel, le sabotage, la résistance passive, préconise la grève, l'agitation parmi les ouvriers, la propagande, la lutte contre les syndicats, devenus les instruments de la bourgeoisie.

Des Élections de Janvier 1918 aux Élections de Juin 1920

Aux élections à l'Assemblée nationale de janvier 1918, les résultats avaient été les suivants[1] :

Réactionnaires. — Parti populaire nationaliste allemand.....	4.500.000 voix	63 députés
» Parti populaire allemand		
Centre.....	6.000.000 »	88 »
Parti démocratique allemand.....	5.600.000 »	75 »
Socialistes majoritaires.....	11.500.000 »	163 »
» indépendants.....	2.300.000 »	22 »

Les élections au Reichstag de juin 1920, en même temps qu'elles étaient une consultation nationale, établissaient le bilan de 18 mois de révolution. Les chiffres sont, dans ce cas, d'une éloquence extrême : ils résument l'histoire politique de l'Allemagne pendant les premiers mois du nouveau régime et sont une indication précieuse pour l'observation d'une mentalité modifiée :

Parti populaire nationaliste allemand.....	3.736.778 voix	66 députés
Parti populaire allemand.....	3.606.316 »	62 »
Centre.....	3.540.830 »	67 »
Socialistes majoritaires.....	5.614.456 »	113 »
» indépendants.....	4.895.317 »	81 »
Communistes.....	441.995 »	2 »

Les socialistes majoritaires ont perdu 50 sièges, les démocrates 13, le centre 21, les indépendants ont gagné 59 sièges, le parti populaire allemand 41, le parti populaire nationaliste allemand 3. Les socialistes modérés et les partis du milieu ont reculé, les ailes ont avancé,

1. Je ne mentionne que les grands partis, laissant de côté les Bavarois, les Hanovriens, pour ne pas entrer dans le détail des querelles politiques, en particulier de la question bavaroise. Le parti populaire bavarois a au Reichstag 21 députés.

la « coalition » des socialistes, des démocrates et du centre a été brisée et remplacée par les socialistes, le centre et le parti populaire allemand. Les indépendants ont refusé de collaborer avec les majoritaires et le centre ; les socialistes se sont alliés aux représentants d'un parti qui inscrit dans son programmes le retour à la monarchie, la révision de la paix de violence. Cette situation paradoxale, même dans une pseudo-république, s'explique par l'évolution de l'opinion allemande depuis l'armistice. Si les deux partis socialistes s'étaient réunis et avaient gouverné avec l'appui du centre et des démocrates, ce bloc n'aurait pas représenté l'Allemagne, il n'aurait représenté que la classe ouvrière et une partie de la petite bourgeoisie, il aurait placé dans l'opposition tous les députés nationalistes et réactionnaires dont l'élection est un fait extrêmement symptomatique.

Pendant 18 mois, les opinions et les sentiments de la nation allemande ont été filtrés et les individus ont appris à se mieux connaître, à mieux analyser leurs tendances.

La catastrophe du 9 novembre 1918, due à des causes multiples, militaires, morales, alimentaires, a été une révolution manquée. Le prolétariat allemand, fasciné par l'exemple de la Russie, a eu l'illusion pendant quelques heures d'avoir détruit à jamais l'ancien régime, de s'être émancipé, d'être devenu tout-puissant, et s'est aperçu que le nom du gouverment, seul, avait été changé.

Des ministres socialistes « à poigne » ont succédé aux ministres de Guillaume II, et le nombre des mécontents s'est accru. Les partis de droite regrettent la grandeur de l'empire, la puissance, la richesse qu'il avait données à l'Allemagne. La classe ouvrière maudit « la République » avortée qui l'a déçue, n'a pas amélioré sa situation, et les gouvernants qui ont transigé avec la réaction en mars dernier. La bourgeoisie a peur des travailleurs, craint que les théories communistes n'incitent la masse à partager ses biens.

L'ancien gouvernement, alliage étrange de socialistes, de catholiques et de démocrates représentant la riche industrie, a été assailli par les indépendants et par les réactionnaires, s'est livré à un jeu d'équilibre, a fait des concessions aux uns et aux autres. Les socialistes indépendants ont clamé dans leurs réunions que les renégats au pouvoir ont trahi le peuple et devaient être remplacés par un gouvernement qui introduirait sans retard la socialisation, les conseils d'exploitation, supprimerait l'état de siège. Les socialistes indépendants ont critiqué avec violence, exposé leurs revendications, recueilli des adeptes. Les monarchistes, grâce à une campagne plus méthodique et mieux menée et à une organisation plus habile, ont profité de chaque occasion pour manifester, gagner du terrain, entretenir le culte de l'idée monarchique chez les bourgeois, les étudiants, dans l'armée. C'est ainsi que les représentants du peuple qui ont donné au pays une Constitution, et l'ont doté de lois telles que celles des conseils d'exploitation, ont subi un échec, ont été

battus par la droite et par la gauche. Mais ni la droite ni la gauche n'ont pu cependant imposer leurs doctrines.

Les élections de juin indiquent d'une manière éclatante, les deux courants de l'opinion publique : le progrès de l'idée socialiste et l'affirmation de la tendance nationaliste.

Les indépendants se sont enrichis de toutes les voies des électeurs bernés et irrités par Noske et ses conseillers militaires de l'ancien régime, indignés par les procédés du gouvernement, identiques à ceux de l'Empire, les travailleurs, le peuple évoluaient vers la gauche et la bourgeoisie s'orientait vers la droite. Le coup d'Etat de Kapp-Lüttwitz avait rallumé la flamme nationaliste mal éteinte, provoqué un dénombrement tacite, et le 6 juin, ceux qui en janvier 1918 avaient élu des députés du centre et des démocrates votaient pour les représentants du parti populaire ou du parti nationaliste.

Le prolétariat radieux de sa puissance manifestée par la grève générale en mars augmentait ses forces dans le calme, élisait 81 députés indépendants et 2 communistes. Il suffit de comparer ces deux chiffres pour saisir que, même lorsqu'il s'agit de révolution sociale, la discipline allemande, le respect des machines et de l'ordre ont subsisté et que les destructeurs ont été réprouvés. Ils n'ont que 2 représentants.

D'autre part, les républicains convaincus par force qui, au fond de leur cœur, brûlaient de l'encens devant l'image de Guillaume, et les monarchistes déclarés traduisirent leur mépris pour les signataires de l'armistice et de la paix en se détournant d'eux et en envoyant au Reichstag des hommes fermement décidés à nier le traité de Versailles, à se montrer agressifs ou tout au moins à opposer à l'Entente la force d'inertie.

H. Bourgoin.

L'Influence de Shakespeare sur Musset dans les Comédies et Proverbes[1]

Les Femmes. — Ce pouvoir de l'amour se fera sentir surtout sur les êtres qui sont naturellement sensibles et impulsifs, les caractères féminins.

Shakespeare et Musset nous présentent de nombreux types de femmes dont quelques-unes sont une incarnation idéale d'affection et de tendresse ; elles semblent même parfois n'exister que par leur attachement pour les autres et elles agissent sous l'influence irrésistible de leurs intuitions spontanées.

Shakespeare a peint de délicieuses figures de jeunes filles : Miranda, Perdita, Héro, Viola, Rosalind, Ophélie ; ce sont les sœurs de Ninon, Ninette, Elsbeth, Cécile, Rosette. Miranda est l'enfant de la nature, elle n'a jamais rencontré aucune compagne, et son innocence est due à son ignorance absolue du mal (III, 1).

Viola et Rosalind connaissent mieux le monde ; cependant, même sous leur déguisement masculin, elles ne perdent rien de la grâce et de la modestie de leur sexe. Cécile, elle, est une jeune fille moderne, mais sa naïveté la fait se livrer sans crainte à Valentin (III, 5) :

VALENTIN. — « N'as-tu pas peur ? Es-tu venue ici sans trembler ? »

CÉCILE. — « Pourquoi ? De quoi aurais-je peur ? Est-ce de vous « ou de la nuit ? »

VALENTIN. — « Pourquoi pas de moi ? Qui te rassure ? Je suis « jeune, tu es belle et nous sommes seuls. »

CÉCILE. — « Eh bien ! quel mal y a-t-il à cela ? »

Ninon et Ninette se croient plus d'expérience, et sont assez fières de leur perspicacité à deviner quel est le scélérat qui a embrassé Ninette :

NINON. — « C'est peut-être un voleur. »

NINETTE. — « Oh ! non, je ne crois pas. Il était trop bien vêtu « pour être un voleur de grand chemin. »

NINON. — « Un homme au manteau noir. C'est peut-être le diable ! « Oui, ma chère, qui sait ? Peut-être un revenant. »

NINETTE. — « Je ne crois pas, ma chère, il avait des moustaches. »

Et après avoir caché Silvio dans leur chambre, elles se croient compromises ; elles vont demander le pardon de leur père, puis elles décident de couvrir leur honte en entrant au couvent et voilà qu'à

1. Voir nos numéros de mars et d'avril. La fin paraîtra dans notre prochain numéro.

la fin elles apparaissent en bergères (II, 3) et sont prêtes à se retirer loin du monde dans la solitude d'une vie pastorale !

Le petite paysanne Rosette (*On ne badine pas avec l'amour*) a la même innocence de cœur, et fait à Perdican de douces remontrances pour les baisers qu'il lui donne (II, 3). Et lorsque Camille l'avertit que celui qu'elle aime n'a pas l'intention de l'épouser et qu'elle ne doit pas croire en ses promesses, elle répond ingénument :

« Comment n'y croirais-je pas ? Il me tromperait donc ? Pour-
« quoi faire ? »

Cette ignorance du mal est pour Musset le plus grand charme de la jeune fille. Nous savons combien lui-même se plaisait dans le bavardage innocent de ses danseuses. Dans toute son œuvre dramatique il n'a montré qu'une seule héroïne ayant la connaissance complète des tristes réalités du monde, c'est Camille, et c'est cette expérience prématurée qui gâte toute sa vie.

Les jeunes filles de Shakespeare et de Musset sont aussi tendres et affectueuses ; leurs sentiments sont extrêmes et elles se donnent cœur et âme à l'homme qu'elles aiment. Portia dit à Bassanio (III, 2) :

> Myself and what is mine to you and yours
> Is now converted.....
> This house, this servant, and this same myself
> Are yours, my lord.

De plus, elles ne sont jamais tyranniques dans leurs affections. Elles se montrent au contraire fort soumises envers leur amant.

Miranda, pour épargner une peine à Ferdinand, offre de porter son fardeau et elle est toute prête aussi à devenir son esclave s'il ne l'accepte pas pour femme (III, 1). Cécile se fait toute humble aussi quand elle croit avoir mécontenté Valentin (III, 5).

Dans certains cas, cette extrême sensibilité et cette absolue soumission sont telles qu'elles ne laissent à la jeune fille ni énergie pour résister, ni force pour souffrir. Héro n'élève qu'une timide protestation contre l'accusation de Claudio (Much Ado About Nothing IV, 1) :

> O God, defend me ! How am I beset !
> I talked with no man, at that hour, my lord.

Mais bientôt, vaincue par la marche soudaine et contraire des événements, elle s'évanouit.

La Carmosine de Musset aime le roi Pierre, et incapable d'étouffer cette passion sans espoir, elle se laisse mourir. « J'ai essayé de « m'en guérir, mais comme je n'y saurais rien faire, j'ai résolu, « pour moins de souffrance, d'en mourir, et je le ferai. » (I, 9).

Quant à Rosette (*On ne badine pas avec l'amour*), elle ne peut survivre à la certitude que Perdican la trompe et qu'il aime Camille.

Ces douces jeunes filles deviennent alors des femmes aimantes et dévouées ; la tendresse et la soumission sont encore leur caractère

principal. Musset a peint ce type idéal dans Barberine. Dès le début, elle nous frappe par son affection simple et sincère pour Ulrich ; elle veut partager ses chagrins (I, 3). Et en apprenant que son époux doit la quitter, elle ne verse pas de vaines larmes de regret, mais promet solennellement de lui rester fidèle :

« Je te jure que je te serai fidèle. Toutes les fois que tu douteras « de ta femme, pense que ta femme est assise à ta porte, qu'elle « regarde la route et qu'elle ne doute pas de toi. »

Cela nous rappelle la séparation d'Imogène et de Posthumus dans Cymbeline (I, 2) :

> .....You must be gone...
> And I shall here abide the hourly shot
> Of angry eyes, not comforted to live,
> But that there is this jewel in the world
> That I may see again...

Nous savons que les sujets de Cymbeline et de Barberine sont tous deux empruntés à un conte de Bandello. Après sa première version de Barberine, Musset s'aperçut du rapport étroit que sa pièce avait avec celle de Shakespeare et alors il puisa directement dans le drame anglais, surtout pour l'épisode du séducteur. Rosemberg, d'une part, et Iachimo, de l'autre, sont mis en présence de la dame au moyen d'une lettre. Barberine lit : « C'est un jeune cava- « lier du plus noble mérite et qui appartient à l'une des plus nobles « familles des deux royaumes. Recevez-le comme un ami. » Puis elle poursuit : « Je ne vous en lis pas plus ; nous ne sommes riches « que de bonne volonté ! mais nous vous recevrons le moins mal « possible. » Ce qui est presque la copie des paroles d'Imogène (I, 6) : « He is one of the noblest note to whose kindness I am most « infinitely tied. Reflect upon him accordingly, as you value your « trust — Leonatus. »

> So far I read aloud...
> You are as welcome, worthy sir, as I
> Have words to bid you, and shall find it so
> In all that I can do.

Mises en face du scélérat, elles commencent par le recevoir gracieusement, mais elles comprennent vite ses intentions déloyales ; Imogène, quand Iachimo commence à dire du mal de Posthumus, et Barberine, quand Rosemberg essaie de lui faire la cour. Dans ce cas, l'amour aiguise leur esprit et les aide à voir clair.

Dans les caractères plus faibles, au contraire, l'amour semble annihiler toute autre force et toute faculté d'action. La douceur de Desdemona touche à la passivité ; comme Héro, elle ne peut ni se venger ni résister. Insultée et battue par Othello, elle n'est pas irritée, mais comme étourdie par le coup qui la frappe ; elle essaie seulement de timides dénégations sans discuter ni chercher à se

justifier : ce qui semble peu naturel chez une femme qui a déjà eu à lutter contre la volonté de son père à l'époque de son mariage.

Son imprudence aussi est presque incroyable, elle est émue de pitié pour Cassio et demande une faveur pour lui, passionnément et étourdiment. Dans son extrême bonté de cœur elle insiste auprès de son mari pour l'obtenir, sans même remarquer que le seul nom de Cassio dans sa bouche exaspère Othello (III, 4).

Cela aussi nous semble bien contraire à l'intuition d'une femme amoureuse, mais d'autre part cela nous montre combien profonde est sa confiance dans Othello. Elle ne peut pas concevoir l'existence de la faute chez les autres et n'imagine pas que son mari puisse être jaloux.

Musset ne nous montre pas de femmes victimes de la jalousie injustifiée de leurs maris, mais dans Mathilde (*Un Caprice*) nous avons un tableau de l'épouse aimante qui est négligée par son mari. Elle aussi manque d'adresse pour regagner le cœur de Chavigny, elle lui laisse voir qu'elle est jalouse, et oubliant sa dignité, elle réclame la bourse qui a été offerte à Chavigny par sa rivale et va jusqu'à se mettre à ses genoux pour la lui demander (Scène V).

Cet appel n'a d'autre résultat que d'irriter Chavigny, qui trouve la conduite de Mathilde ridiculement enfantine et lui reproche de perdre son sang-froid :

« Vous savez que je n'aime pas ces manières-là. Je ne peux pas « souffrir qu'on s'abaissse, je le comprends moins ici que jamais. « C'est trop insister sur un enfantillage. »

Sans l'aide de Mme de Lery, Mathilde aurait comme Desdemona, Hermione et Imogène, perdu l'amour de son mari et gâté sa vie par un simple malentendu.

Ces femmes tendres et aimables qui sont si nombreuses dans le théâtre de Shakespeare et que nous avons vues victimes des fautes de leur amant ou de leur mari, sont représentées toujours comme des conseillers infaillibles et loyaux. Ruskin le remarque dans *Sesame and Lilies* : « The catastrophe of every play is caused always by the « folly or fault of man, while the redemption, if there be any, is by « the wisdom and virtue of a woman ».

Dans les pièces de Musset, ce sont plutôt les hommes qui souffrent (Celio, André del Sarto) et les femmes qui sont la cause de leurs souffrances. Souvent, il est vrai, elles en sont la cause inconsciente, mais en tout cas elles sont les agents d'une force fatale à laquelle elles-mêmes ne peuvent pas résister. Telles sont par exemple Jacqueline (*Le Chandelier*), Lucrèce, Camille, Marianne. Cela est-il dû à l'idée propre du poète ou à la différence de temps et de pays, il est difficile d'en décider. On sait que la plupart des héros de Musset sont des peintures de lui-même ; comme d'autre part le poète était trop sensible pour ne pas souffrir beaucoup, on peut voir la trace de ses souvenirs personnels dans les tristes aventures féminines de ses héros.

Quant à Shakespeare, les détails de sa biographie sont si incertains et si hypothétiques qu'il est impossible de savoir si son expérience propre a influencé sa représentation des caractères féminins. Faut-il alors voir là la marque des époques différentes où vivaient les auteurs ? il est bien difficile de dire que les femmes du temps d'Elisabeth, même les dames de la Cour, étaient plus vertueuses que leurs sœurs modernes. Nous savons que les mœurs de cette époque étaient libres et sans frein. Dans les pièces mêmes de Shakespeare, les conversations des femmes et des hommes sont pleines d'allusions grossières ; ce qui nous amène forcément à conclure que les femmes exquises et délicates de son théâtre ne représentent pas les femmes de son temps, mais plutôt un type idéal répondant à sa conception poétique.

Dans son livre *The heroines of Shakespeare*, Mrs Jameson loue dans Hermione « this dignity without pride, love without passion « tenderness without weakness », qui sont, dit-elle, les traits caractéristiques de « the ideal English woman' s nature, all meekness « and submission. »

On ne peut s'attendre à ce que ces qualités séduisent beaucoup l'esprit français ; cette modération prématurée et cette logique si raisonnable chez de toutes jeunes femmes ne nous semblent pas naturelles et, il faut l'admettre, nous paraissent manquer de charme. Aussi Musset a-t-il doué ses caractères féminins d'une sensibilité plus active ou d'une intelligence plus vive et plus fine. Pour les premiers, Musset est original : nous ne trouvons dans le théâtre de Shakespeare qu'un seul type passionné, celui de Juliette, elle est simple et impulsive, elle est l'amour lui-même avec la rapidité et la violence d'un torrent. Telle est Lucrèce aussi dans *André del Sarto*. Mais les autres femmes passionnées de Musset sont variées et complexes. Pour Jacqueline (*Le Chandelier*), c'est la pitié qu'elle ressent pour Fortunio qui soudain se change en amour quand elle apprend son absolu dévouement. Camille a une nature passionnée, mais elle a connu trop tôt les peines de l'amour et elle est résolue à réduire par sa froideur Perdican au désespoir. Vers la fin de la 5e scène du second acte, elle s'oublie cependant et elle révèle à son cousin stupéfait une amère expérience du cœur humain, elle exprime violemment son indignation à l'égard des amours impures auxquels s'abandonnent les hommes et elle dit en quelques mots poignants sa tristesse et son émotion profondes :

« J'ai eu tort de parler. J'ai ma vie entière sur les lèvres.

« Oh ! Perdican, ne raillez pas ! Tout cela est triste à mourir... »

Marianne est encore plus complexe. Chez elle, comme chez Camille, c'est la lutte entre la dignité féminine et la passion. Elle a été unie très jeune à un mari vieux et stupide, mais par orgueil elle reçoit d'abord froidement la nouvelle de l'amour de Celio. Puis dans les entretiens qu'elle a avec Octave, la philosophie épicurienne de celui-ci l'impressionne profondément. Humiliée alors en découvrant

qu'il n'est qu'un ambassadeur et furieuse des soupçons de son époux, elle cesse de feindre la froideur et laisse voir son cœur passionné.

Dans les comédies légères où il n'y a plus de ces amours tragiques, les héroïnes de Musset nous amusent par leurs réflexions spirituelles ou leur sens exquis de logique. Celles-là nous rappellent les types intellectuels de Shakespeare : Portia, Rosalind, Béatrice ; elles sont pleines de vivacité et forment la plus jolie série de logiciens et de confesseurs qu'on ait jamais mis à la scène. Portia se plait à taquiner Bassanio sur l'emploi qu'il a fait de la bague *(Marchand de Venise*, V, 1) et elle lui fait des reproches du ton dont Ninon réprimande Silvio *(A quoi rêvent les jeunes filles*, scène VI) :

On relit un billet, Monsieur, quand on l'envoie,
Quand on le recopie, on jette le brouillon...
Ce n'est pas malaisé de bien écrire un nom.

Les jeunes filles de Shakespeare et de Musset montrent la même finesse moqueuse et la même manière détachée de railler les extravagantes protestations de leurs amoureux.

Orlando a parlé de mourir si ses vœux ne sont pas exaucés et Rosalind lui répond sous le déguisement d'un jeune berger (As you like it, IV, 1) :

« The poor world is almost six thousand years old and in all this « time there was not any man died in his own person, videlicet, in « a love cause... Leander he would have lived many a fair year, « though Hero had turned nun, if it had not been for a hot mid- « summer nightt ; for, good youth, he went but forth to wash him « in the Hellespont and being taken with the cramp was drowned. »

Ce mot « cramp » est aussi peu poétique que les mots de « foulure » et « bouillon », avec lesquels Cécile répond aux paroles passionnées de Valentin *(Il ne faut jurer de rien*, II, 6).

VALENTIN. — « Mademoiselle ».

CÉCILE. — « C'est vous, Monsieur ? Je ne vous reconnais pas ; « comment se porte votre foulure ? »

VALENTIN, *à part*. — « Foulure ! quel vilain mot ! »

« Ce n'est rien, Mademoiselle. C'est trop de grâce que vous me « faites. Il y a certaines blessures qu'on ne sent jamais qu'à demi... « et si l'intérêt qu'on me témoigne ici... »

CÉCILE. — « Je vais dire qu'on vous monte un bouillon. »

VALENTIN. — « Bouillon ! bouillon ! Comment une fille peut-elle « prononcer ce mot-là ? Elle me déplait, elle est laide et sotte. »

Et dans la dernière scène, quand Valentin devient sentimental et voudrait lui faire croire qu'il a, dans son émotion, inondé sa lettre de larmes, elle l'interrompt en lui montrant qu'elle n'est pas dupe de ses jolis mots :

« Menteur ! c'est le vent et la pluie qui ont pleuré sur ce papier. »

C'est là aussi le procédé de Barberine pour couper court aux discours passionnés de Rosemberg (III, 5) :

ROSEMBERG. — « Je sais quels devoirs impose votre rang. Une « châtelaine est reine chez elle, et vous l'êtes deux fois, Madame, « par la noblesse et par la beauté ! »

BARBERINE. — « Ce n'est pas cela. C'est que dans ce moment-ci « nous sommes en train de faire la vendange. Il me faut aller aux « champs toute la journée pour faire rentrer le maïs et les foins « tardifs. »

ROSEMBERG, *à part*. — « Si elle me répond sur ce ton, cela va être « bien peu poétique ! »

C'est ce mélange d'innocence et de friponnerie qui donne aux femmes de Musset un charme si intense, et c'est une joie pour le lecteur de voir que la pureté de l'âme et la vertu peuvent s'allier avec l'intelligence vive et le sens de l'humour ; et c'est ce qui fait dire à Valentin :

« Ou j'ai près de moi le plus rusé démon que l'enfer ait jamais « produit, ou la voix qui me parle est celle d'un ange et m'ouvre le « chemin des cieux. »

Le lecteur ordinaire qui n'est pas un saint se fatigue souvent d'héroïnes idéales comme Desdemona et Hermione, tandis qu'une femme qui peut être aussi espiègle et amusante qu'un démon et qui en même temps a le cœur d'un ange le séduit et l'attire irrésistiblement.

(A suivre.) MARIE BETBEDER-MATIBET.

Les Langues Vivantes
dans
l'Enseignement Primaire Supérieur

On n'a pas lu sans une certaine surprise, dans un récent numéro de la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes,* qu'il s'était trouvé des gens pour reprocher à ses Directeurs d'avoir donné en passant, sur le nouveau régime des Langues Vivantes à l'Ecole Normale Primaire, une note pessimiste. Aussi voudrait-on, dans les lignes qui vont suivre, essayer d'éclairer la religion de ces critiques.

Certes, à ne compter que les heures et les minutes, le régime instauré par les Décrets et Arrêtés du 18 août 1920 peut paraître préférable à l'ancien. Il est vrai que, de sept précédemment, le total hebdomadaire des heures de langues vivantes vient, dans les Ecoles Normales, de tomber à six. Mais, sur les sept heures d'autrefois, quatre seulement intéressaient un enseignement obligatoire. Pour les trois autres, en troisième année, les Directeurs pouvaient dispenser individuellement des classes de langues les élèves qui en faisaient la demande écrite. Venant de nous donner six heures obligatoires, dont l'obligation reste sanctionnée par une épreuve écrite au Brevet Supérieur, le nouveau régime pourrait sembler réaliser un progrès.

Mais encore faut-il considérer la nature de cette épreuve écrite, et voir quel but on assigne à nos efforts, pendant les six heures qu'on nous octroie. Et la conclusion de cet examen sera infailliblement, croyons-nous, que les Directeurs de la *Revue* avaient raison d'affirmer que la Réforme récente de l'Enseignement Primaire Supérieur fait aux langues vivantes, dans les Ecoles Normales Primaires, une part fâcheusement réduite.

En premier lieu, il est incontestable qu'à la Direction de l'Enseignement Primaire on leur est hostile. Lorsqu'on lit tout ce qui les touche, aussi bien dans les Décrets et Arrêtés du 18 août 1920 que dans les Instructions qui les commentent, on pourrait se croire ramené, non pas à 1889, mais au règne de Louis-Philippe. Il semblerait que leurs auteurs, ou tout au moins certains d'entre eux, pensent de l'enseignement des langues vivantes ce qu'on en écrivait dans la *Revue de l'Instruction publique* du 15 novembre 1845 :

« C'est un enseignement étranger aux méthodes universitaires ; « il doit rester, comme le dessin, la danse, ou l'escrime, une chose « accessoire, laissée à la libre disposition des familles[1]. »

1. Cité par M. Georges Weill. *Revue Universitaire* de mai 1919.

Et l'on ne serait que médiocrement surpris d'apprendre qu'ils considèrent comme le dernier mot de la sagesse pédagogique ces instructions que Victor Cousin adressait aux Recteurs le 18 septembre 1840 :

« Les versions et les thèmes consisteront surtout en morceaux « grecs et latins qu'on fera traduire en anglais et en allemand et « réciproquement. On expliquera des auteurs de vers aussi bien « que des auteurs de prose. On préférera des auteurs qui permettent « de perpétuelles comparaisons avec les écrivains de l'antiquité. « Par exemple, pour l'anglais, on pourrait prendre la traduction de « Virgile par Dryden, et celle de l'*Iliade* par Pope ; pour l'allemand, « la traduction d'Homère par Voss, celle des *Commentaires* de César « par Wagner, etc. »

De prime abord, nos affirmations peuvent paraître osées. En voici maintenant la justification.

Les Décrets et Arrêtés commencent par donner aux cours complémentaires une organisation nouvelle, qui leur permettra de préparer les futurs normaliens et normaliennes concurremment avec les Ecoles Primaires Supérieures. Ici, il n'est soufflé mot des langues vivantes.

Pour les Ecoles Primaires Supérieures, on ne s'occupera pas dans cet article des sections spéciales, mais uniquement de celles qui préparent aux fonctions d'enseignement. Dans le nouveau régime comme dans l'ancien, les élèves de la section normale auront chaque semaine trois heures de langues vivantes en première année, et quatre heures dans chacune des deux autres. « La méthode à suivre demeure celle que recommandaient les instructions de 1902, » c'est-à-dire la méthode directe, dont le but est d'amener l'élève à parler la langue étudiée. Déjà cependant l'enseignement des langues vivantes subit une diminution en troisième année. Pour cette année, l'ancien programme disait en effet : « Le professeur insistera très sommairement sur l'histoire du peuple dont il enseigne la langue, en la rattachant autant que possible à la lecture des scènes et anecdotes classiques. » Le nouveau dit seulement, « Vocabulaire : La vie sociale, morale et intellectuelle. Lectures appropriées au vocabulaire enseigné. » Sans doute il sera toujours loisible, par des lectures convenablement choisies, de faire connaître le peuple en même temps que la langue. Il n'en est pas moins vrai que ce but n'est plus assigné par le programme au professeur, et qu'on lui demande uniquement d'enseigner à ses élèves le vocabulaire abstrait.

Mais là n'est pas le plus grave. A coté de la Section générale, on pourra créer des « Sections normales », à l'usage spécial des élèves qui se préparent à l'enseignement. Dans ces dernières, afin de « réserver au travail personnel des élèves un temps plus considérable », on rendra facultatifs quelques enseignements obligatoires en Section générale. Et lesquels ? En première année la sténo-dactylo-

graphie ; en troisième année le droit privé, l'économie politique et l'hygiène, et pour les filles le cours théorique d'économie domestique, qui figurent, quoique sous une forme un peu différente, au programme des Ecoles Normales Primaires ; et enfin, *dans les trois années, les langues vivantes.*

On ajoute, il est vrai : « Toutefois l'attention des élèves sera attirée sur l'intérêt que présente pour eux cet enseignement, qui sera continué (?) à l'Ecole Normale » — Mais qu'il y a loin du ton de ce paragraphe à celui du suivant : « Leur attention sera également attirée sur l'intérêt que présente pour eux l'enseignement théorique de la musique : bien qu'il soit facultatif dans les Ecoles Primaires Supérieures, les élèves des Sections normales feront bien de le considérer comme obligatoire en ce qui les concerne, car, au Concours d'admission à l'Ecole Normale, on ne leur demandera pas seulement de chanter, mais de donner quelques explications sur leur chant ».

Toute la différence vient évidemment de ce que, tandis que la théorie musicale est pour les élèves des Sections normales matière d'examen, les langues vivantes n'ont pas cet honneur. Il y a bien un certain article 119 (Titre II, Chapitre III) du Décret du 18 août 1920, aux termes duquel « les épreuves écrites et orales du Brevet Elémentaire (qui est aussi le concours d'entrée à l'Ecole Normale Primaire) portent sur les programmes de la Section générale des Ecoles Primaires Supérieures ». Un lecteur mal averti en pourrait conclure que le Brevet Elémentaire comporte, soit une épreuve écrite, soit une interrogation orale de langues vivantes, soit peut-être les deux. Grande serait son erreur En dépit de cet article du décret, les langues vivantes ne sont pas représentées au Brevet Elémentaire, et il n'est pas nécessaire d'en connaître le premier mot pour devenir normalien. Et sans doute avons-nous tort de nous en affliger, puisque les Instructions nous apportent cette assurance que « les matières les *plus importantes* de l'Enseignement seront *toutes* représentées à l'examen du Brevet Elémentaire. »

Voilà au moins qui est clair, et après cela, si on passe aux Ecoles Normales Primaires, on ne s'étonnera plus de lire, à l'article 65 (Chapitre V, Section II) du Décret du 18 août 1920 :

« Des maîtres spéciaux, *nommés ou délégués* par le ministre, *suivant ou non qu'ils sont pourvus du titre de capacité correspondant à la fonction qu'ils exercent, peuvent être chargés*, à défaut de professeurs pourvus des mêmes titres, *de l'enseignement des langues vivantes*, du dessin, du chant, de la musique, de la gymnastique, des travaux manuels ».

On se garde bien de vouloir attacher à cet article une plus grande signification qu'il n'en a. On n'en trouve pas moins savoureuse, d'une saveur amère, l'énumération qui le termine. Et le dédain qu'il manifeste pour les langues vivantes, en admettant qu'elles puissent être enseignées par des maîtres « non pourvus du titre de capacité corres-

pondant à la fonction qu'ils exercent », concorde trop bien avec tout le reste pour qu'il ne soit qu'une survivance accidentelle du passé.

Mais ici il faut d'abord dissiper une équivoque. Bien qu'en termes voilés, l'auteur des Instructions déclare regretter la décision prise par le Conseil Supérieur de maintenir à l'enseignement des langues vivantes, à l'Ecole Normale Primaire, son caractère obligatoire. Il aurait voulu, lui, le voir devenir facultatif. Et ceci, dit-il, afin de le porter à un niveau plus élevé.

Voilà certes une excellente intention, et dont on saurait gré à qui l'a eue si on la pouvait croire sincère. Mais c'est précisément ce qu'on ne peut faire. Tout ce qu'on a dit déjà du caractère de la Réforme incite au doute. A d'autres signes encore, on aperçoit que la Direction de l'Enseignement Primaire, d'une part ne croit pas à l'utilité des langues vivantes pour les futurs instituteurs et institutrices, et de l'autre les juge incapables, ou en tout cas moins capables que d'autres disciplines, de contribuer à leur culture intellectuelle.

Un de ces signes est fourni par le nouveau programme de littérature ancienne, littérature du moyen âge, et littératures étrangères, des Ecoles Normales Primaires. Notons qu'il s'agit ici, non pas d'étudier une langue, mais de cultiver les esprits en leur faisant connaître certaines œuvres littéraires des civilisations disparues et des civilisations étrangères. La part faite aux humanités modernes doit indiquer exactement, ici, quelle valeur de culture on leur attribue. Or, cette part est infime. Qu'on en juge plutôt par la lecture du programme :

A. Première Année.

Homère : *Iliade, Odyssée.*
Euripide : *Iphigénie à Aulis, Alceste.*
Virgile : *Enéide.*
César : *Guerre des Gaules.*
Chanson de Roland.
Farce de l'avocat Pathelin.
Chroniqueurs.

B. Deuxième Année.

Sophocle : *Œdipe Roi.*
Aristophane : *Nuées.*
Platon : *Apologie de Socrate. Criton.*
Démosthène : *Première Philippique.*
Tacite : *Annales.*
Arioste : *Roland Furieux.*
Cervantes : *Don Quichotte.*

C. Troisième Année.

Eschyle : *Les Perses. Prométhée.*
Platon : *Phédon.*

Aristote : *Ethique à Nicomaque* (l. v.)
Lucrèce : *De la Nature.*
Marc-Aurèle : *Pensées.*
Shakespeare : *Hamlet, La Tempête.*
Goethe : *Faust* (1re partie).

Soit, si l'on récapitule :

	OUVRAGES						
	grecs	latins	du moyen age	italiens	espagnols	anglais	allemands
1re Année.....	4	2	3	»	»	»	»
2e »	5	1	»	1	1	»	»
3e »	5	1	»	»	»	2	1
Les 3 années..	14	4	3	1	1	2	1

Ce tableau est suffisamment éloquent pour se passer de commentaires. Mais il est d'autres signes encore. D'après les Instructions, le but de l'enseignement donné à l'Ecole Normale Primaire est de « faire passer les Normaliens du niveau de la troisième année d'Ecole Primaire Supérieure au niveau des bons élèves de la classe de Philosophie ou de la première année des Facultés ». Or, à tous ces jeunes gens, les langues vivantes ont été enseignées pendant sept années. On juge apparemment que cela a été sans profit pour leur culture, puisque l'on envisageait la possibilité d'élever au même niveau d'autres jeunes gens qui auraient connu en tout et pour tout, et cela dans la traduction seulement, tout juste cinq ouvrages empruntés aux littératures modernes.

D'ailleurs, si on avait réellement voulu porter l'enseignement des langues vivantes à un niveau plus élevé, on disposait d'un moyen vraiment efficace, d'une efficacité incontestable et que tous auraient aussitôt aperçue. On se fonde en effet, pour avoir voulu rendre facultatif l'enseignement des langues vivantes à l'Ecole Normale Primaire, sur les difficultés qui résultent pour lui de l'inégalité que présente, à ce point de vue, la préparation antérieure des élèves. Certes, c'est l'obstacle essentiel. Mais on ne l'aurait pas supprimé, que nous sachions, en rendant les langues vivantes facultatives. Tout ce qu'on aurait obtenu, c'est que bon nombre de Normaliens auraient été à leur entrée dans l'enseignement aussi ignorants de toute langue étrangère qu'à leur sortie de l'Ecole Primaire Supérieure. Est-ce ainsi qu'on aurait porté l'enseignement des langues vivantes à un niveau plus élevé ? N'y aurait-on pas réussi plus sûrement, et sans conteste ni équivoque possibles, en exigeant de tous les futurs Normaliens, à leur entrée à l'Ecole Normale Primaire,

qu'ils aient déjà fait connaissance avec une langue étrangère ? Poser la question, c'est y répondre. Et si on n'a pas voulu recourir à ce moyen, la présomption est très forte que c'est parce qu'on ne tient qu'en maigre estime l'enseignement des langues vivantes.

Si tel n'est pas le cas, pourquoi encore, les langues vivantes étant obligatoires, a-t-on cherché à les rendre facultatives en fait en proposant de supprimer l'épreuve écrite du Brevet Supérieur ? On ne peut plus prétendre ici qu'on voulait relever le niveau des classes de langues en n'y laissant pénétrer qu'une élite de volontaires. On doit bien savoir au contraire qu'on aurait infligé aux professeurs des classes sans âme, où les élèves, qui, sauf exception rare, mesurent strictement leur effort aux nécessités de leurs examens, n'auraient écouté que d'une oreille distraite. Mais on n'a point été arrêté par cette considération. Singulière façon, en vérité, de porter un enseignement à un niveau plus élevé !

La cause est entendue. Le Directeur de l'Enseignement primaire n'est pas un ami des langues vivantes. Et si le Conseil Supérieur n'a pas accepté toutes ses idées, il leur a fait encore, à notre point de vue, une trop large part dans la Réforme.

On lisait en effet, dans les « Instructions pédagogiques » annexées aux programmes de 1905 :

« Amener les élèves à parler, à lire, à écrire la langue qu'ils étudient, à la comprendre quand on la leur parle, à se faire comprendre eux-mêmes quand ils la parlent, leur donner la possession réelle et effective de cette langue, tel doit être l'objet de l'enseignement ».

Nos Docteurs ont aujourd'hui changé tout cela. Les Instructions de 1920 font valoir que, pour l'instituteur appelé à vivre au milieu de ses compatriotes, la langue étrangère n'est pas nécessaire au sens utilitaire du mot. On ne la lui enseignera donc plus pour l'amener à la parler, mais, puisqu'il faut bien assigner une raison aux décisions du Conseil Supérieur, « pour lui permettre d'élargir son horizon et de perfectionner sa culture ». Et la langue qu'on lui enseignera, ce sera « la langue littéraire plutôt que la langue usuelle ».

Ce serait une question de savoir s'il est possible de comprendre, apprécier et goûter la langue littéraire sans connaître la langue usuelle. Cela supposerait un singulier divorce entre la littérature et la vie. Mais, ce point mis à part, n'est-ce pas faire subir un recul à un enseignement comme le nôtre que de lui assigner pour but d'amener les élèves, non plus à parler la langue étudiée, mais seulement à la lire ? La difficulté de parler est plus grande en tout cas que celle de comprendre un texte écrit avec le secours du dictionnaire. Et pour nous, cela suffit à fixer la portée de la réforme.

En cette affaire, la grande vaincue est la méthode directe. Les Instructions de 1905 la préconisaient, par opposition à la méthode de traduction, Après avoir posé que le but de l'enseignement était de donner aux élèves « la possession réelle et effective » de la langue

étudiée, elles ajoutaient que « ce but, essentiellement pratique, n'exclut pas la valeur éducative des langues vivantes ». Elles se trompaient apparemment. Aujourd'hui qu'on abandonne les desseins pratiques et qu'on ne cherche plus qu'à cultiver l'esprit des élèves, pour autant qu'on le croit possible, en leur enseignant une langue étrangère, on assure que :

« La méthode qu'on doit suivre, c'est la lecture et la traduction plutôt que la conversation ».

Certes, on ne rompt pas entièrement et brutalement avec le passé encore tout récent. Au chapitre des langues vivantes, le programme des Ecoles Normales Primaires débute par ces mots :

« Exercices d'acquisition de vocabulaire par la méthode intuitive et active ».

Mais la suite du programme est celle-ci :

« Lecture et traduction de textes étrangers.

« Devoirs : Versions. Courts résumés en langue étrangère de textes expliqués en classe.»

Et une note ajoutée au bas de la page vient singulièrement détruire l'effet du premier paragraphe. D'après cette glose :

« L'enseignement tendra essentiellement à mettre l'élève en mesure de lire couramment un texte littéraire de difficulté moyenne. Néanmoins, des exercices de conversation seront pratiqués partout où le permettra l'état de préparation des élèves ».

S'il y a une différence entre les « exercices de conversation » et la « méthode intuitive et active », nous avouons ne pas la connaître. Et si ces exercices ne doivent être pratiqués que « là où le permettra le degré de préparation des élèves », la méthode intuitive et active ne sera largement employée — et ce sera de moins en moins fréquemment, avec le nouveau Régime des Ecoles Primaires Supérieures — que là où, dans la première année des Ecoles Normales Primaires, on ne se trouvera en présence d'aucun élève qui ignore le premier mot d'une langue étrangère. En fait, ce programme équivaut, s'il est appliqué, à la disparition de la méthode directe dans les Ecoles Normales Primaires.

On dira qu'il y a les résumés en langue étrangère de textes expliqués en classe. Mais on peut sans doute leur appliquer le même raisonnement qu'aux exercices de conversation. Et quelle apparence qu'on en fasse un fréquent usage, si l'épreuve inscrite à l'examen est une version ?

Une seule chose pourrait sauver la méthode directe, à l'Ecole Normale, d'un naufrage total. Ce serait que la version du Brevet Supérieur fut suivie de quelques questions auxquelles les élèves devraient répondre dans la langue de la version. Mais les tendances actuelles ne laissent guère d'espoir que cette solution soit acceptée [1].

1. Elle ne l'a pas été en effet, et, circonstance aggravante, les langues vivantes n'ont, au Brevet Supérieur, qu'un coefficient 0,5.

Nous disons « guère d'espoir » parce que, au risque de paraître démodé, nous avons la faiblesse de croire que la méthode directe est l'âme même de l'enseignement des langues, vivantes ou mortes d'ailleurs. N'en aurions-nous d'autre raison, nous aurions foi en son efficacité pour en avoir éprouvé les bienfaits, sur les bancs du Lycée et depuis. Nous savons bien qu'on se plaint aujourd'hui de la faiblesse des élèves. Mais nous ne voyons pas que les résultats obtenus dans d'autres disciplines, et avec d'autres méthodes, soient tellement plus brillants qu'il y ait là une raison de préférer une méthode plutôt qu'une autre. Nous voyons au contraire que les générations qui nous ont précédé savaient moins bien les langues modernes, dans l'ensemble, que leurs cadettes, et qu'au contraire on savait bien mieux le latin quand les Jésuites l'enseignaient par la méthode directe, ou quand on faisait encore des discours latins. Et c'est ce qui nous porte à conclure, avec les Directeurs de la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes*, que les nouveaux programmes de l'Enseignement primaire supérieur font aux langues vivantes une part fâcheusement réduite.

R. Pruvost.

NOTES & DOCUMENTS

Quelques remarques sur le "thème d'imitation"

Les très simples remarques qui suivent ont pour but de montrer que le thème d'imitation, qui est devenu une partie de l'épreuve écrite de langues vivantes au baccalauréat des Sections B et D, peut être, dans une certaine mesure, concilié avec la pratique de la méthode directe et concourir aux fins de cette dernière, qui est la possession effective de la langue étrangère.

Pour répondre à cette destination, il devra d'abord satisfaire à une première condition négative : il ne sera pas un « thème littéraire ». L'élève ne devra pas être mis en présence des difficultés de style, des finesses d'expression, qu'offre une page quelconque d'un écrivain français. En un mot — et il n'est pas besoin d'insister sur ce point — il n'aura pas à rendre un style donné dans une langue dont il ne connaît pas les ressources expressives.

Le thème qu'il convient de lui proposer sera donc simplement un « thème grammatical », qui lui fournira l'occasion d'appliquer les règles apprises. Or le thème grammatical peut être conçu de deux façons. Il peut porter sur un ou plusieurs faits grammaticaux de la langue française : par exemple sur les mots « en » et « y », qui sont tantôt pronoms personnels, tantôt adverbes de lieu. Le problème consistera pour l'élève à trouver les différentes façons qui rendent dans la langue étrangère chacun de ces petits mots susceptibles de plusieurs acceptions. Un thème de ce genre institue une comparaison entre le français et la langue étrangère. Il peut rendre, au point de vue de l'analyse de la pensée, des services analogues à ceux que rend le thème latin. Mais, s'il peut devenir un bon instrument d'analyse, il n'est pas un moyen d'acquisition ; il ne contribue pas à donner à l'élève la possession effective de la langue étrangère : il convient donc de l'écarter.

Une autre façon — la bonne, selon nous — de concevoir le thème grammatical, consiste à envisager les différents faits grammaticaux de la langue étrangère et à faire d'un ou de plusieurs d'entre eux l'objet d'un exercice grammatical. Au lieu de donner à nos élèves un thème sur les différentes façons de traduire « en » et « y », nous rédigerons un thème dans lequel ils auront à employer (nous choisissons nos exemples dans la langue allemande) les pronoms adverbiaux „ daran & ", qui se rendent parfois en français par « en » et « y », mais aussi par d'autres mots. Ainsi cet exercice contribuera à l'acquisition par l'élève d'une particularité de la langue allemande. Tandis que, dans le thème conçu suivant la formule du thème latin, le point de départ est le français, c'est la langue étrangère qui est ici le point de départ.

Il va de soi qu'un thème de ce genre devra porter non pas sur un seul, mais sur plusieurs faits grammaticaux de la langue étrangère. Ces faits pourront être en règle générale ceux qui apparaissent dans la version

dont le thème sera la transposition. Il sera bon d'isoler les exemples, empruntés à la version, qui illustrent ces faits, afin que l'attention de l'élève soit appelée sur eux.

Un danger pour la méthode directe est la correction du thème en classe. Je vais essayer de montrer par deux exemples concrets comment la correction d'un thème peut devenir un exercice de méthode directe.

Version. — „Mignon mag in der Gegend von Mailand zu Hause sein und *ist* in sehr früher Jugend durch eine Gesellschaft Seiltänzer ihren Eltern *entführt worden*. Näheres kann man von ihr nicht erfahren, teils weil sie zu jung war, *um* Ort und Namen genau angeben *zu* können, besonders aber, weil sie einen Schwur getan hat, keinem lebendigen Menschen ihre Wohnung und Herkunft näher *zu* bezeichnen....“

Faits grammaticaux sur lesquels portera le thème d'imitation : *Passif; propositions infinitives.*

Thème d'imitation. — Il nous a été impossible d'apprendre le lieu de naissance exact de Mignon. Elle fut enlevée par des Bohémiens quand elle était encore très jeune. C'est pourquoi son pays natal n'a pu être indiqué par elle avec exactitude. De plus, elle a juré de ne rien dire de précis à ce sujet. Pour retrouver ses parents, il faudrait faire des recherches dans la région de Milan d'où elle a été emmenée en Allemagne.

Il est possible de procéder à la correction du thème en classe, en faisant abstraction du texte et sans avoir recours au français. La traduction du thème sera donnée par les réponses aux questions suivantes :

Was ist uns unmöglich gewesen ?

Von wem wurde sie entführt ? Wann ?

Was hat von ihr nicht genau angegeben werden können ?

Was hat sie geschworen ?

Zu welchem Zweck müsste man in der Gegend von Mailand forschen ? Aus welcher Gegend ist sie nach Deutschland geführt worden ? (*Der letzte Satz soll in einen Relativsatz verwandelt werden*).

Les questions seront posées par le professeur, les réponses faites par l'élève, qui aura sa copie sous les yeux ; celles dont le mécanisme grammatical paraîtra délicat pourront être écrites au tableau. On s'efforcera de poser les questions de façon à provoquer dans les réponses l'apparition des faits grammaticaux visés par le thème.

Voici maintenant un deuxième exemple.

Version. — „Die Sonne ging auf. Die Nebel flohen wie Gespenster beim dritten Hahnenschrei. Ich stieg wieder bergauf und bergab, und vor mir schwebte die schöne Sonne, immer neue Schönheiten beleuchtend. Der Geist des Berges begünstigte mich offenbar ; er wuszte wohl, *dass* so ein Dichtermensch viel Hübsches wiedererzählen kann, und er liesz mich diesen Morgen seinen Harz sehen, *wie* ihn gewiss nicht jeder sah.”

Faits grammaticaux : *propositions subordonnées.*

Thème. — Quand le soleil se fut levé, on vit les brouillards prendre la fuite. Heine les compare à des spectres qui s'enfuient au troisième chant du coq. Tandis que le poète allait par monts et par vaux, le soleil, qui montait peu à peu au-dessus de l'horizon, lui découvrait toujours de nouvelles beautés. Notre voyageur était favorisé par l'Esprit de la montagne, parce que celui-ci savait bien qu'un poète était là et qu'il chanterait sa montagne s'il la trouvait belle.

Correction :

Wann sah man die Nebel fliehen ?

Womit vergleicht sie Heine ?

Wie wanderte der Dichter ? Worüber stieg die Sonne ? Was entdeckte sie ihm ? (*Es soll ein einziger Satz aus diesen drei Hauptsätzen gebildet werden*).

Von wem wurde unser Wanderer begünstigt ? Wer war da ? In welchem Falle würde er den Berg besingen ? Was wuszte der Geist des Berges ? (*Es soll ein einziger Satz gebildet werden*).

Réponses :

Man sah die Nebel fliehen, als...

Heine vergleicht sie mit Gespenstern, die...

(Der Dichter wanderte bergauf und bergab. Die Sonne stieg allmälich über den Horizont. Sie entdeckte ihm immer neue Schönheiten.) Während der Dichter..., entdeckte ihm die Sonne, die..., immer...

(Unser Wanderer wurde von dem Geist des Berges begünstigt. Ein Dichter war da. Er würde den Berg besingen, wenn er ihn schön fände. Das wusste der Geist sehr wohl.)

Unser Wanderer wurde... begünstigt, weil dieser sehr wohl wusste, dass ein Dichter... war, und... besingen würde, wenn... fände.

La correction ainsi comprise fait du thème un exercice comparable aux autres exercices grammaticaux de méthode directe, dans lesquels on choisit certaines phrases en langue étrangère pour donner aux élèves l'occasion d'appliquer une règle déterminée. Il aura même sur eux l'avantage d'une souplesse et d'une variété plus grandes.

G. Muret.

Etudes Grammaticales

Nancy, le 13 avril 1921.

Monsieur le Directeur,

J'ai plaisir à vous communiquer un extrait d'une lettre de Ruskin, lequel est susceptible d'intéresser vos lecteurs, puisqu'il porte tout entier sur la question de l'emploi de " Shall " et " Will " et qu'on ne saurait négliger, sur une question de grammaire, l'opinion d'un si grand écrivain.

La lettre en question est une de celles qu'adressa Ruskin à un ami, W. Macdonald, auquel il est fait allusion dans *Praeterita* ; elle n'est pas datée, mais son contenu permet de la situer en février 1848. Crossmount, dont parle Ruskin, était un rendez-vous de chasse dans un vaste domaine d'Ecosse appartenant à W. Macdonald, et où Ruskin vint lui rendre visite en septembre 1847.

On ne trouvera pas cette lettre dans la " Library Edition " des œuvres de Ruskin ; nous l'empruntons à l'étude de J.-H. Whitehouse intitulée " Ruskin and an early friendship ". Cette étude a été publiée dans " Ruskin the Prophet ", recueil paru chez G. Allen et contenant divers travaux composés à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Ruskin.

« Relativement à " Shall " et " Will ", je pense que la pratique et un peu d'attention sont les seuls moyens de maîtriser complètement les

difficultés de leur emploi ; toutefois s'il ne s'agit que de les employer avec la première personne : " je " ou " nous ", la règle me paraît assez simple et présenter en outre un aimable caractère de moralité qui est autant dire particulier à la langue anglaise.

« En règle générale, " Shall " est pour son sujet un impératif : " You shall do it ", " Thou shalt " (dans les Commandements) ; c'est dire que lorsque le sujet est la première personne, " Shall " s'emploie pour tout acte qui est pour ce sujet soit impératif soit obligatoire, bref pour tout acte qui ne dépend pas de notre volonté : " I shall be upset ", " I shall be drowned ", " I shall fall ", " I shall fall in love ", " I shall be angry " (l'esprit de la langue veut, en effet, que la colère et les autres passions soient choses indépendantes de notre volonté ; que pense là-dessus la philosophie ? je n'en sais rien, mais la grammaire veut qu'il en soit ainsi).

« Ainsi donc quand vous dites que vous me ruinerez en timbres, comme ce n'est pas votre intention, mais que vous n'y pouvez rien (ce qui est grand dommage), vous devez dire : " Shall ". Parlant du plaisir que vous éprouverez à me recevoir à Crossmount, comme cette émotion doit, par gracieuseté à mon égard, être supposée chez vous irrésistible, vous devez dire : " I shall be glad ".

« Maintenant, la difficulté, et ce que j'appelle un aimable caractère de moralité de la langue, tiennent précisément à la façon dont nous reculons les limites du champ de notre activité qui échappe à l'emprise de notre volonté : " Shall ", en effet, est surtout employé lorsqu'il s'agit d'actes que nous supposons être en partie soustraits à l'action de notre volonté, c'est dire qu'ils sont soumis à celle de Dieu, de qui finalement dépendent tous les " Shalls " — ce qui fait que " Shall " prend pratiquement le sens d'un subjonctif quand " Will " pourrait être employe à sa place : " I shall (probablement) go to Crossmount this summer " — notez que l'emploi de " shall " devient obligatoire si, " probabtement " est exprimé : " I will probably go " est incorrect, si bien que chaque fois que vous employez " shall ", vous sous-entendez, par rapport à vous, un subjonctif et un impératif qui vient de Dieu : " I shall be there (je le crois) " " I shall drive this afternoon (je pense) ".

« La conséquence est que " Will ", employé avec la première personne l'est uniquement pour exprimer une décision personnelle : " Pray do it ". " Yes, I will ". " Venez à Crossmount si vous le pouvez " : " I will " : " Shall " serait ici tout à fait incorrect et cela alors même que la réponse ferait suite à l'expression d'une volonté, par exemple dans le cas d'un domestique qui reçoit des ordres : " I will do so, Sir " et non pas " I shall " ; à plus forte raison convient-il d'employer " Will " quand la volonté est encore plus marquée, comme dans le français " Je veux ". Il y a enfin quelques cas où " Shall " peut presque remplacer " Will " : " Will you go by sea or land ? " " I shall go by sea " ; mais jamais " Will " ne peut remplacer " Shall ". Ainsi : " I will be at Croesmount this summer " impliquerait une décision, il convient donc de ne l'employer que si notre intention est bien d'exprimer cette décision.

« C'est de ces considérations que résulte cette subtilité, que la durée d'une action est supposée être moins sous la dépendance de notre volonté que son accomplissement immédiat ; si bien, qu'en parlant, non d'une action présente mais d'une action future éloignée, l'emploi de " Shall "

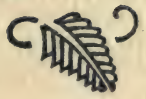
devient obligatoire : "I will be at Crossmount" ou "I will come" sont corrects, mais on dira : "I shall be there some weeks", "I shall stay, remain" de préférence à "I will stay".

« "Shall" étant un impératif pour les deuxième et troisième personnes, "Will" nous reste donc pour exprimer le futur simple et la volonté : "Friend if thou dost use ill language, thou shalt be knocked down", voilà un impératif ; "Friend if thou standest in the way, thou wilt be knocked down", voilà un futur simple, "Friend thou wilt not knock me down?", voilà une question qui a pour but de nous fixer sur les sentiments ou la volonté de notre interlocuteur. Ainsi donc, en règle générale, employé avec les deuxième et troisième personnes, "Will" exprime un futur simple. Lorsque, parlant de vous, je dis : "He never knows one day where he will go or what he will do the next", "Shall" serait tout à fait incorrect. Mais, voici que du fait de son emploi comme un impératif dans l'Ecriture Sainte, "Shall" revêt un sens prophétique qui le rend apte, avec les deuxième et troisième personnes, à indiquer que certains événements sont inévitables : "You shall know that I am" etc., "They shall perish, but thou" etc., et de là à convenir presque à l'expression du futur simple, il n'y a plus qu'un pas : "Ye know not whether shall prosper, whether this or that", dans ce cas on pourrait, en effet, mais avec moins d'élégance, employer "Will" au lieu de "Shall".

« Je ne m'excuse pas de tout ceci, car j'ai pris plaisir à l'écrire, et vous trouverez peut-être plaisir à le lire, sinon, j'espère que vous n'en n'aurez rien fait ».

La lettre de Ruskin s'arrête sur cette phrase, je ne saurais mieux conclure moi-même et je vous prie, en outre, d'agréer, etc.

R. Duthil,
Licencié de Philosophie et d'Anglais
Professeur-Adjoint au Lycée de Nancy.



BIBLIOGRAPHIE

GEORGES BLONDEL. — **La Rhénanie**, *son passé, son avenir.* Plon Nourrit et Cie, 1921. — 7 fr.

S'il est une question importante aujourd'hui, c'est bien celle de la Rhénanie. Ces provinces du Rhin doivent-elles rester prussiennes ? Au lendemain de l'armistice, il eut été relativement facile d'en faire une république indépendante de la Prusse. Beaucoup d'Allemands déclaraient alors qu'il fallait démembrer le territoire prussien. Dans la Constitution du 11 août 1919, les partisans de la Prusse ont fait introduire un article qui la protège pour deux ans contre le morcellement. Ces deux années vont être écoulées. Le problème de la Rhénanie demande une solution. Sera-t-il maintenant aussi facile à résoudre qu'en 1918 ? C'est aux questions qui se posent à ce sujet que répond le livre de M. Blondel sur la *Rhénanie, son passé, son avenir.* M. Blondel a séjourné longtemps sur les bords du Rhin depuis la fin de la guerre ; il a pu se rendre compte de l'état des esprits ; il nous donne aujourd'hui le résultat de ses observations. La Rhénanie n'est pas prussienne de sentiments, elle sent qu'elle a encore des affinités avec la France. Mais elle a été conquise économiquement par la Prusse. La grosse industrie la domine, le socialisme, par besoin d'unité, s'oppose aux tendances séparatistes. D'où l'embarras des Rhénans dans la situation présente. Aussi y a-t-il bien des nuances dans les aveux que M. Blondel a pu recueillir. Il semble pourtant que la majorité des Rhénans souhaite la formation d'une grande république rhénano-westphalienne qui serait à cheval sur les deux rives du fleuve et se placerait dans les cadres de l'Empire.

M. Blondel publie en appendice deux études très intéressantes : l'une sur la reprise des relations commerciales avec le pays rhénan, l'autre sur la question de la Sarre. Il montre dans la première que nous avons commis plus d'une maladresse dans l'établissement de nos rapports commerciaux avec les pays rhénans ; il ne cache pas, dans le deuxième, combien la question de la Sarre est difficile à résoudre. Nous avons là, pour l'instant, beaucoup plus d'adversaires que de partisans.

Ce rapide aperçu indiquera l'importance d'un livre que nous sommes heureux de signaler à l'attention des lecteurs de la *Revue des Langues Vivantes.*

J. DRESCH.

R. PITROU. — **La vie et l'œuvre de Théodor Storm**, XXIX, 812 p., in-8o. — Paris, F. Alcan, 1920.

C'est une œuvre à tous égards considérable que celle que M. Pitrou a consacrée à Th. Storm. Elle fait honneur à la science française ; elle comble une lacune de la littérature allemande elle-même, car il n'existait pas encore en Allemagne de monographie sérieuse sur Storm. Le livre de M. P. a donc le premier mérite de la nouveauté et de l'origi-

nalité, mais il en a bien d'autres. Il a d'abord celui d'être complet ; il épuise son sujet et n'abandonne pas en cours de route l'auteur dont il traite. Il a ensuite le mérite d'être d'une absolue probité scientifique et morale. M. P. appuie ses jugements sur une documentation rigoureuse, et, dans ses jugements il a visé à une non moins rigoureuse objectivité. Tout en ne dissimulant pas la sympathie que lui inspire Storm, et en rendant un juste hommage à ses qualités, il ne cherche pas à dissimuler ses faiblesses d'homme et ses défauts d'écrivain. Enfin, l'ouvrage de M. P., malgré sa masse imposante, n'est pas massif, et, en dépit de l'infini détail où il entre, il n'est jamais ennuyeux; il se lit avec plaisir car l'érudition s'y voile de charme. Très habilement l'auteur a su nous ménager des haltes reposantes, et nous délasser des méticuleuses analyses par ses tableaux de paysages, ses évocations d'atmosphère morale ou politique, ses récits biographiques. Le style est alerte et souple ; il est toujours plastique et souvent délicatement poétique.

Après nous avoir dans son Introduction décrit à larges traits le pays natal de Storm, M. P. suit le poète pour ainsi dire, jour par jour, à travers toutes les étapes de sa vie, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à sa mort. Il nous le montre enfant insouciant et vif dans son milieu familial d'Husum, il nous dit ses premiers maîtres, ses premières impressions naturelles, ses années de collège à Lubeck et d'Université à Kiel, Berlin, puis son retour à Husum, ses fiançailles, son mariage, le douloureux drame d'amour qu'il vit en marge de sa vie régulière, puis la pénible période qu'il passe dans l'administration prussienne à Postdam et Heiligenstadt, sa lutte contre la misère, ses déboires, son retour à Husum et son second mariage, enfin ses dernières années à Heidemarschen, attristées par l'inconduite de son fils préféré Hans. Dans cette trame biographique minutieusement tissée et très colorée, M. P. a fort adroitement insinué d'une part les grands évènements politiques du temps, dont Storm éprouve la réaction, la Révolution de 1848, la guerre de 1864 et l'annexion prussienne, et d'autre part la production littéraire du poète. Chaque œuvre, jusqu'aux plus mornes poésies, est ainsi expliquée par les événements extérieurs ou moraux dont elle est sortie et elle en reçoit une vive lumière. Au fur et à mesure aussi, où elles se sont produites, sont notées et caractérisées les influences subies par Storm : celles de Eichendorff, de Heine, de Mörike, ses relations directes ou épistolaires, avec Heyse, W. Jensen, Klaus, Groth, G. Keller, Erich Schmidt,. Ainsi, Storm est, tout naturellement, replacé dans son temps et celui-ci se révèle peu à peu à nous sans effort et de très vivante façon. Dans sa conclusion, M. P., qui au cours de ses développements a déjà caractérisé le lyrisme stormien, ramasse en un faisceau ses observations de détail sur l'œuvre principale de Storm, les Nouvelles, et en dégage une théorie d'ensemble qui en fait ressortir les particularités essentielles. Il se demande enfin les raisons du peu de popularité de l'œuvre stormienne, porte un jugement total sur cette œuvre et marque avec beaucoup de justesse, semble t-il, ce qui peut et doit en survivre. Une bibliographie, un croquis du Sleswig-Holstein, un index des noms de personnes, un répertoire des poésies lyriques et une table analytique détaillée complètent ce bel ouvrage et en rendent le maniement aisé.

On a vu dans le numéro de février de la *Revue* quelles critiques ont été adressées au livre de M. P. par le jury de Doctorat qui l'a examiné ; elles

ne sont pas graves et, d'ailleurs, s'annulent partiellement en se contredisant. Nous n'y reviendrons pas. Ce qui, à notre sens, dans le Storm de M. P., est le moins heureux, c'est la méthode d'exposition. La méthode strictement chronologique a certes ses avantages et nous les avons nous-même soulignés, mais elle a aussi le tort « d'émietter » à l'excès le sujet. Si l'étude de la personnalité du poète y gagne, l'étude de ses œuvres me paraît y perdre. Malgré toute l'habileté de M. P., on a quelque peine à suivre la courbe suivie par le poète dans sa production. La vieille division classique : le milieu, l'homme, l'œuvre et, dans celle-ci, l'œuvre poétique, l'œuvre en prose, compense largement par sa clarté et sa vigueur logique ce qu'elle peut avoir d'artificiel. « L'être » d'un écrivain, dont la personnalité n'est pas une de celles qui dominent les temps, nous intéresse plus encore que son « devenir », et la synthèse est plus évocatrice de « l'être » que l'analyse. Mais cette restriction, que je reconnais au reste discutable, n'enlèverait rien, même acceptée, à la valeur du livre de M. P. Celui-ci est et restera un bon et beau livre.

H. Loiseau.

Nous avons reçu :

Un peu de rire français, avec transcription phonétique, par G. Noel-Armfield et L.-M. Brandin (Cambridge, W. Heffer, 1921, 57 pages, broché, 2 sh. net), recueil d'anecdotes, de mots drôles et de passages humoristiques destinés à servir d'exercices de lecture phonétique et de guide pour la prononciation du français ; la notation est exacte. Les textes sont reproduits à la fin en orthographe ordinaire.

Rabelais, readings selected, by W.-F. Smith, with a memoir by Sir John Sandys (Cambridge, Univ. Press., 1920, cart. demi-toile, 8 sh. 6 net). Extraits des principaux chapitres de Gargantua et de Pantagruel, avec les passages les plus frappants. Edition soignée, notes courantes en anglais au bas des pages, et deux appendices. C'est à la fois un joli volume de bibliothèque et un utile instrument de travail.

Charles Lamb, The Adventures of Ulysses, edited by Ern. E. Gardner (Cambridge Univ. Press., 1921, cart. toile, 4 sh. net), avec introduction, carte et notes en anglais ; treize gravures. C'est la version de l'*Odyssée*, écrite par Charles Lamb, d'après la traduction de Chapman, et destinée dans son esprit à servir d'introduction à notre *Télémaque*. L'histoire d'Ulysse est naturellement condensée (en 120 pages), et ne suit pas le même ordre que le poème homérique. Il faut remercier l'annotateur de nous avoir donné cette édition classique, qui n'aura pas que des écoliers pour lecteurs. " For children or *men* ", a dit Lamb lui-même.

Napoléon par les écrivains, de notre collègue M. Ch. Chassé, chez Hachette.

Production industrielle et Justice sociale en Amérique, par Charles Cestre, chez Garnier.

Esquisse du droit criminel anglais, de Courtney Stanhope Kenny, traduction d'Adrien Paulian, chez Marcel Giard.

Nous rendrons compte de ces derniers ouvrages.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Nécrologie. — Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Auguste Malfroy, professeur honoraire au lycée Lakanal. C'était un collègue universellement estimé et qui ne s'était concilié que des sympathies au cours de sa longue carrière. Doyen des anciens élèves de Beljame, dont il était l'ami, il aimait à se retrouver au milieu de ses camarades plus jeunes, chaque fois qu'il le pouvait, par exemple à leur banquet annuel.

Paul-Hyacinthe Loyson, qui vient de disparaître si subitement, était un de ces camarades de la Sorbonne, où il passa la licence d'anglais.

On annonce également le décès de M. Mainguy, professeur au lycée Victor-Duruy, à Mont-de-Marsan. Ses obsèques, par l'affluence des assistants et le nombre des allocutions qui ont été prononcées, ont manifesté l'estime générale dans laquelle il était tenu.

Une Académie commerciale pour étudiants étrangers va être créée par l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales ; ses cours s'ouvriront en novembre prochain. Ils sont destinés, dans l'ordre commercial, à ces jeunes étrangers qui viennent de plus en plus nombreux s'initier aux méthodes françaises, et qui sont appelés à devenir plus tard, dans leur pays, des commerçants, des industriels, et des chefs d'entreprises. Un ensemble d'enseignement spécial est organisé à leur intention.

Cours de Vacances à Londres. — Un cours *d'anglais parlé* à l'intention des étudiants étrangers, aura lieu à University College (University of London), du 3 au 16 août 1921, avec un cours supplémentaire jusqu'au 22.

Toutes les matinées seront occupées par des conférences (douze) de phonétique anglaise, par Mr. Daniel Jones et Miss L. E. Armstrong, et des exercices pratiques (ear-training, pronunciation, fluency practice) dirigés par des assistants du département de phonétique.

Six conférences, hors série, seront données l'après-midi sur ce sujet : " Methods of learning English. "

Les demandes d'inscription, accompagnées d'un premier versement de £ 1.1.0, doivent être adressées le plus tôt possible au Secrétaire, Mr. Walter W. Seton, University College, London W. C. 1.

Cours de Vacances de Strasbourg. — L'Université de Strasbourg organise, comme l'an dernier, des Cours de Vacances pour étudiants étrangers et français. Ces cours, qui auront lieu du 4 juillet au 24 septembre, ont un double objet : 1° enseigner *l'allemand pratique* ; 2° enseigner la langue, la littérature, la civilisation françaises. Ils sont indépendants, mais peuvent se combiner.

Pour tous renseignements concernant les études, s'adresser à M. Tonnelat, professeur à la Faculté des Lettres, directeur des Cours de

Vacances à l'Université de Strasbourg ; *pour les renseignements à de l'ordre pratique*, s'adresser au BUREAU DE RENSEIGNEMENTS POUR LES ÉTUDIANTS ÉTRANGERS, à l'Université de Strasbourg.

Cours de Vacances à Burgos. — Les cours de vacances pour l'espagnol auront lieu à Burgos, à l'*Instituto* (ou Lycée), du jeudi 4 août au jeudi 15 septembre 1921. Ils ont pour but de permettre à tous d'acquérir ou de perfectionner la connaissance pratique de la langue castillane et de faciliter aux intéressés, en ce qui concerne cette langue, la préparation aux divers examens et concours (en particulier le Certificat Primaire). Ils sont divisés en trois sections : *élémentaire, moyenne* et *supérieure*. Chaque section a au moins une classe par jour, sauf le jeudi, réservé aux excursions organisées en commun. Tous les cours sont faits par des professeurs de l'enseignement officiel de France et d'Espagne. En dehors des cours, des conférences publiques sur des sujets divers seront données par des spécialistes.

Pour les renseignements et inscriptions, s'adresser soit à M. Guillermo Roca, secrétaire des cours, *Instituto*, à Burgos (Espagne), soit à M. Mérimée, directeur de l'Institut français en Espagne, Madrid, Marqués de la Ensenada, 10. Joindre un coupon-réponse international.

Cours de Vacances de Bagnères-de-Bigorre. — Sous le patronage de l'Université de Toulouse, des Cours de Vacances pour étudiants étrangers seront faits à Bagnères-de-Bigorre, du 20 juillet au 30 septembre. Ils comprendront des Cours pratiques et théoriques de langue française et des Cours divers sur des questions de littérature, d'histoire et de civilisation françaises.

Pour tous renseignements, s'adresser au Directeur des Cours : M. MIEILLE, professeur au lycée Théophile-Gautier, 59, rue des Pyrénées, Tarbes (Hautes-Pyrénées).

Nominations. — ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — Mlle Rival, dél. angl., Chaumont ; MM. Lébraly, all., de Guéret à Clermont ; Curé, all., à Amiens ; Mlles Péraldi, ital., d'Aix à Nice ; Cézanne, ital., d'Avignon à Aix ; Mmes Bouat-Bagary, ital., à Avignon.

Le dernier numéro de *l'Ecole et la Vie* (23 avril 1921) nous apporte un éloquent article de notre confrère Paul Crouzet, intitulé : *Va-t-on consacrer le paupérisme universitaire ?*, et écrit à propos des augmentations ou majorations de traitement actuellement ballottés entre la Chambre et le Sénat.

Autres articles intéressants : *Où Rabindranâth Tagore enseigne.* — *L'Ecole de Bolpur.* — La nouvelle organisation des E. P. S. et des E. N. — Albert Dauzat : *Prononciation et Orthographe.*

Revue des Cours et Conférences

ANGLAIS

LYON (1er semestre). — Thème. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, vol. III, p. 274, art. sur Saint-Simon, de : « A propos d'une de ces querelles d'étiquette... », à : « d'une manière unique ».

Version. — Ruskin, *The Harbours of England*, de : "There are few things more impressive"..., à : "filled with the brown sea-sand."

Dissertation française (*Agrégation*). — Les soldats de Kipling.
Les femmes du monde telles qu'elles sont décrites dans le *Spectateur*.

Dissertation anglaise (*Agrégation*). — Define and criticize the classicalism of Pope's time.
Examine whether the language and style of the *Ancren Riule* mark an improvement or decline on those of the later Anglo-Saxon writers.

Dissertation (*Licence*). — The theme of nativity as treated by Milton and Pope (*Messiah*).
The character of Helena in *All's well that ends well*.

Thème. — Michelet, l'*Oiseau*, chap. sur l'Hirondelle, du début à : « Nous voyons bien au vol ».

Version. — Keats, *Endymion*, Book I, vers 1-34.

SUJETS DE DIPLOMES (ANGLAIS)
Faculté des Lettres de Lyon (1919-1920)

Les Idylles du Roi, de Tennyson, et la *Morte d'Arthur*, de Malory.
Une Utopie moderne : *Erewhon*, de Samuel Butler.
La Société anglaise sous la reine Anne, d'après le *Spectateur*.
Les Pionniers de la Californie décrits dans les *Contes* de Bret Harte.
Un Educateur anglais au XIXe siècle : le Dr. Arnold, d'après le roman de *Tom Brown's school-days*.

PARIS. — *Ecole Pratique des Hautes Etudes*. — M. Camerlynck, suppléant de M. Paul Passy, fait le jeudi, à 5 heures, un cours de phonétique. Sujet : Eléments de phonétique comparée. Les sons du français et de l'anglais.

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1920/1921. — (3e TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

EXAMEN DE LA GUILDE.	CERTIFICAT SECONDAIRE.
BACCALAURÉAT.	LICENCE.
CERTIFICAT PRIMAIRE.	AGRÉGATION.

Pour les conditions, voir numéro d'août-septembre-octobre.

LONDON LETTER

London, April.

We are still having beautiful weather, and on Monday when the House of Commons was hastily summoned to consider the threatened strike, I went round by Westminster, and could hardly pass for the crowds waiting to see Mr. Lloyd George arrive. There was a rush to see who was inside every car which passed, and the disappointed groans which greeted people who were mere members of the public and not of the House were very unflattering. A gorgeous dame wearing pearls and diamonds, and a wonderful hat, looked quite frightened at the faces peering in at her car window, though every one was quite good-tempered if curious. I wonder if she heard when a workman remarked to his mate: "It's only a female".

We are still uncertain as to whether there is to be a strike of railway men in sympathy with the miners, and the general public refuses to take things seriously. The sun is shining, the daffodils are in full bloom, the park is so full you can hardly get a chair in spite of the price being raised to 2 d., so everybody thinks that "some thing will be arranged", and we go on as though disaster did not threaten. However the Government are taking no risks, and are preparing for riots, should they occur ; the special constables have been warned, and to-day Kensington Gardens is closed to the public in case it should be needed as a food-depot.

All kinds of labour are so expensive that many middleclass women are hard put to it to keep their houses and flats as they would like them. Lady Robb, the wife of Major General Sir Frederick Robb, is a thoroughly practical woman, and has had the happy idea of handing on some

of her knowledge to women living in small houses and flats. She instructs classes in how to mend electric bells and locks, how to recane chairs and repair the springs, as well as in putting fresh washers on taps. Yesterday I was one of an interested number of ladies who watched Lady Robb mend a lock, and then put an electric bell in order. Each of us then took the tools and did what she had done ; in mending a chair some of us at first hammered our fingers as much as we did the nails ! but we soon gained proficiency. I am almost anxious for the springs of my arm chair to give way in order that I may mend them ! A friend has recaned all the chairs in her nursery and never has to send for a man to "see to the electric bells". Many ladies are making use of these classes for which there is no charge except 1/ for tools, materials, etc. They are held in a large empty room in an unoccupied house in South Kensington.

"The Divine Sarah" is with us again, and I managed to squeeze into her room at the "Savoy" where she was receiving friends and admirers. Every one was chattering French or trying to and some of it was very bad ! The foom was a bower of roses and violets, and Madame Bernhardt looked delighted at her reception. She is truly wonderful, and I think, in greeting her as we did, we were trying to show her, and through her, the French nation, our admiration and affection. I met an enthusiastic young man walking along the hotel corridor shouting "Vive la France" with a very English accent and looking very pleased with himself : "She has just shaken hands with me", he told me with great pride. I could not get near enough to shake hands, but did so in spirit. The theatre was packed to see "Daniel", which was an immense success, though it was I think a success due to the actress who put life and blood into what did not strike me as a very impressive play as — a play.

A new political club which admits women on the same terms as men has been inaugurated with Mr. Lloyd George as the President. Of course the opening ceremony was a dinner at the Savoy Hotel, and a very pleasant party it was. Tables were arranged for parties of six or eight and the proportion of women to men was generally two women at a table of eight ; at several tables there were only men, and poor things ! they looked quite forlorn. Mr. Lloyd George was punctual to the minute ; and I think was gratified at the rousing cheer we gave him. Everybody is pledged to help the coalition government either by speaking, writing or working at elections, and the usual question to a new member is : "What do you do ?" not "How do you do ?".

Everyone who could went away for Easter, some brave people even going in a Caravan ! I came across rather a forlorn party on Easter-Monday — which was very cold though bright — trying to light a fire in a beech-wood in Buckinghamshire ; they were all rather cross, and said they had had nothing hot to eat since they left London on Thursday morning, as the inns were too full and busy to cook for them, and their wonderful stove about which so much had been said, refused to burn ! I invited them to have tea in my common place but comfortable cottage, and they were very grateful. It was amusing to see each member of the party filling his or her thermos flask with hot tea before saying good-bye !

Anyone who wishes for a really charming and beautifully written book should get "Ghasta of the wolves" by Olaf Baker. It is the story of

the forests of the great North West ; and tells of a Red Indian baby boy who was adopted by wolves. Of course with such a subject one naturally thinks of Kipling's "Jungle Book", but Mr. Baker can bear the comparison, and higher praise would hardly be possible. I have not for long read a book of such charm and delicacy, and the intimate knowledge of wild life which the author shows suggests magic. There are beautiful illustrations by Charles Livingstone Bell, and I cannot imagine a better way to spend six shillings than in buying "Ghasta". It is by no means a child's story only, but appeals equally to grown-ups, which is proved by the fact that I sat up much later than was wise with a hard day's work before me, in order to finish it.

CERTIFICAT SECONDAIRE

COMMENTAIRE LITTÉRAIRE : WALT WHITMAN, *Song of Myself*, Par. 22[1].

The passage may be divided into 2 parts :

1. Whitman loves the sea under its different aspects (from the beginning down to : I too am of one phase).

2. Whitman is the poet of wickedness as well as that of goodness.

1. — *I resign myself to you* : I resign means : I give myself up ; it expresses the entire confidence the poet has in the sea.

I guess : Americanism ; not so much *I divine*, as : *I daresay*.

I behold : from the beach your crooked inviting fingers : The waves are compared to the crooked fingers of a hand ; the image is unexpected ; the sea is personified here. It is a perverse being who wants to allure man ; the fingers are inviting, beckoning in order to clutch.

I believe you refuse to go back *without feeling of me :* The sea wants to be in close contact with man ; a kind of comradeship unites them ; this is expressed in a familliar way in : we must have a turn together.

I undress etc... : notice the rapid rhythm of the line expressing the rapidity of the action. Whitman was very fond of bathing (see Song of Joys, for instance).

cushion me soft : make soft cushions for me, a caressing little phrase.

rock me in billowy drowse : concise and suggestive at the same time.

Drowse : Rarely used as a noun, though we are accustomed to the verb and the adjectival form drowsy. Cf. But smiled on in a drowse of ecstasy. (Mrs. Browning).

dash me with amorous wet : splash me with your playful, clinging spray. Amorous is felicitous here.

I can repay you : Here is expressed the idea that if the sea gives much to the poet, the poet can give much to the sea ; this comes from the love they bear each other : " O unspeakable passionate love ! ". Whitman loves the sea in all its aspects, when it is friendly and when it is angry.

sea of stretched ground swells : *stretched* : which stretches out ; the effect of which can be felt at a distance.

1. Lesson given by a student at the Guild.

A *groundswell* : a broad deep swell of the ocean, before and after storms.

sea breathing broad and convulsive breaths : the line is beautiful, the use of alliteration very effective.

sea of the brine of life : *brine* : salt. The sea is taken here as a symbol. Cf. Sea drift : " As I ebbed with the *ocean of life* ", in a similar way, in the Song of the Open Road, the road stands as the symbol of life. The expression : sea of the brine of line is suggestive ; the brine of life is what purifies life, gives taste to life, makes life worth living. The thought assumes here an almost Biblical form.

and of unshovell'd yet always ready graves : unshovell'd not touched by the shovel ; undigged. Notice the compound adjective always ready.

Compare Kipling's poem " White Horses ".

howler : one that howls. The sea is the herald of storms.

scooper : a scoop is a large ladle or deep shovel, used for dipping or digging. Cf. To *scoop* a boat *dry*. Scooper stands for the agent. The sea is the scooper of storms, holding them, collecting them, as water in a scoop.

capricious and dainty sea : capricious-fanciful. Dainty-fastidious. Such epithets are generally applied to a pretty child or woman.

I am integral with you : I am part of you ; I make one with you.

I too am of one phase and of all phases : Whitman, like the sea, knows every sensation ; the whole gamut of feelings is his. Here is opposed the unity, the oneness of the sea and its eternal changefulness.

This first part of paragraph 22 is an invocation to the sea. The expressions are simple, even familiar at times (we must have a turn together) but to this simplicity is allied a real majesty, extremely effective and poetical (rock me in billowy drowse) and attaining at times an almost Biblical grandeur (sea of the brine of life).

2. — The second part of the paragraph is quite different in tone ; it is not particularly poetical ; it has a philosophical value.

Partaker of influx and efflux I : scientific terms. Whitman means to say that he shares in the ebb and flow of the world. An idea often repeated in the poems. For efflux, see " Song of the Open Road " : " the efflux of the soul is happiness ". Notice the place of : I, giving emphasis, arresting the attention.

extoller : one who praises.

amies : lovers.

extoller of hate and conciliation : the contradiction is only apparent here. Cf. Song of Myself ; " I am large, I contain multitudes ".

I am he attesting sympathy : sympathy is the great duty preached by Whitman, the first article of his creed. Sympathy is a prop to all the other feelings, the house containing all.

I am not the poet of goodness : Also, Whitman feels sympathy for everything in nature ; wickedness is part of nature ; we have no right to discard it. This is one of Whitman's favourite ideas ; he goes on to develop it.

what blurt is this about virtue and about vice : blurt : probably imitative origin. Generally used as a verb : to ejaculate ; speak out suddenly and unadvisedly (he blurted out the truth). Whitman is inveighing here against narrow-minded bigotry, the hypocrisy of certain

pious people. We must remember the strictness, "harshness" of the American puritan. See for example, Hawthorne's Scarlet Letter.

indifferent : impartial.

my gait... gait means line of conduct here.

I moisten .. grown : the line is beautiful; Whitman's sympathy is like the dew which waters the weed as well as the corn. (See Verse 6, "Song of Myself.")

Did you fear:... *pregnancy* : unflagging-tireless. Whitman points out the contradiction, disease from fruitfulness.

soft doctrine... *stable doctrine* : the doctrine which is soft, that is to say pleasure-giving is as much a help as the stable doctrine which is always the same and austere.

worked over : worked out over again.

thoughts and deeds... *start* : the present moment is what is important in life ; we must try to make the most we can of it.

this minute .. now : still the same idea. There is joy in the actual moment.

See Verse 3 : « I do not talk of the beginning and the end. There... will never be any more perfection than there is now.

what behaved .. a wonder : Whitman's persistent optimism. Nature is god, Man is good, expect goodness. It is meanness and unbelief that are inexplicable.

mean man : narrow-minded, ungenerous man.

the infidel : the man who does not believe in the goodness of creation.

Conclusion. — While the first part of the paragraph was chiefly interesting from a purely poetical point of view, this one is interesting as containing some of Whitman's most important ideas ; the idea that sympathy is the first duty of man, that evil must be accepted as well as goodness, that the actual moment is the best... etc.

Certain of these statements seem to us crude and startling, even wilfully perverse. It is only fair to judge Whitman by his whole work in the general light of his creed of life. It is interesting and instructive to refer to a letter written by Carpenter to Walt Witman, explaining what his philosophy meant to him : "In some way or other our modern civilization has become narrowed and one-sided. People's minds are dwarfed ; one portion of their nature grows up in the dark. Men have lost the freedom of nature and are plagued with insane doubts of their duty. In the midst of the ferment of this age of material and mechanical intercommunion you have planted the seed of spiritual union and identity above all space and time. See, you have made the earth sacred to me."

CERTIFICAT PRIMAIRE

EXPLICATION DE TEXTE

L'expiation : depuis : « Il neigeait. Les blessés... », jusqu'à : « on était seul. »

Introduction : Un tableau de la retraite de Russie, qui vaut par lui-même indépendamment du sens politique du poème. La défaite par l'hiver.

Composition : 1. Désordre apparent ; énumère : blessés, morts, fuite, misère.

2. Progression avec vague hallucination ; procession d'ombres ; épouvante, solitude. On passe d'images à émotion, le tout enveloppé dans refrain persistant de l'hiver.

3. Analyser en détail la suite des images : en elles-mêmes (vision) et pour émotion produite :

Les blessés : réalisme, précision, horreur.

Les clairons : tableau complet : cadre, gestes, silhouettes.

Gelés : horreur et pitié.

A leur poste, en selle, debout, collant... symbole de fidélité, obéissance ; blanc de givre : reflet du marbre ; statues d'apothéose : admiration dans la pitié.

Boulets : désordre, incohérence, débandade. Vision précise et sens bien approprié.

pensifs : mot cher à V. Hugo, en rapport avec idée générale, destin secret.

Il neigeait : Vaut par image, par répétition ; exerce action morale (découragement) et dramatique (impuissance).

bise : résumé de la situation pour les soldats : froid, inconnu, misère.

Dans toute cette partie, noter place des mots pour image ou rythme. Sonorité.

Caractère du style : familier, expressif, net, habile.

Image mystérieuse : procédé spontané chez V. Hugo ; contrastes, expressions caractéristiques de son « romantisme » ; conduit à angoisses des soldats. Image prend caractère plus moral.

Solitude *vaste, épouvantable ;* l'émotion est le principal.

vengeresse : obscur rappel de l'idée générale pressentie par l'armée : effet, grandissement.

La neige prend un caractère surnaturel.

seul : lourde émotion plus dramatique qu'au début.

Noter également les nouvelles sonorités du rythme, bien en rapport avec montée de sentiments. Solennité et angoisse de la fin qui rentre dans la mort et le silence.

4. De ces images qui ont valeur pittoresque : netteté de vision, et émotion, se dégage précision historique (cf. article de Pinot) ; paysage : hiver avec caractère local : hiver russe (immensité), armée ruinée par retraite, misère, plus que par batailles ; désordre : angoisse. Tous détails bien choisis pour particularité.

5. Capacité dramatique utilisée, déployée :

Drame de la misère ; drame du premier revers ; drame de la neige ; drame de la solitude. Tout ceci reste dans limite historique.

Puis : Drame du destin vengeur amorcé par circonstances pathétiques exceptionnelles ; d'où emploi heureux du refrain varié de la neige.

Conclusion. — Caractère général des effets et des procédés.

PÉDAGOGIE

Le Thème

Introduction. — La méthode directe n'a jamais exclu le thème, comme l'avaient cru d'abord un grand nombre de professeurs. Cet exercice est recommandé, au contraire, par tous les programmes officiels.

A. *Utilité* au point de vue :

1. *Vocabulaire :* Le Thème n'est pas un moyen d'acquisition du vocabulaire, mais un moyen de contrôle ; il montre si la connaissance de la langue est effective. C'est encore un élément de répétition, la composition libre n'obligeant pas l'élève à employer des expressions dont il n'est pas sûr.

2. *Grammaire :* Moyen de contrôle.

3. *But pratique :* Indispensable à l'interprète ; permet de servir de trait d'union entre les pays.

4. *Intellectuel* : Il donne de la souplesse à la pensée.

B. *Différentes sortes de thèmes* :

1. *Thème oral* : Moyen par lequel le professeur s'assure que la leçon a été bien apprise ; parfois préférable à la récitation suivie d'une leçon apprise par cœur. On fera ainsi traduire des phrases faciles ou idiomatiques qui éveillent immédiatement dans l'esprit de l'élève la phrase anglaise toute faite. On arrive ainsi graduellement au thème d'imitation.

2. *Thème d'imitation* : Renferme les exigences grammaticales qu'on juge bon d'y introduire, mais il ne présente pas de mots nouveaux. Le texte est bien choisi si les élèves faibles les réussissent.

3. *Thème libre* : C'est le couronnement des études ; il est à la fois très intéressant et très fructueux. Le dictionnaire ne doit jouer qu'un rôle secondaire et très restreint. Le thème montre aux élèves l'impossibilité de faire passer un texte dans une langue étrangère avec toutes les nuances, toutes les finesses de la pensée.

Conclusion. — Le thème oral, le thème d'imitation et surtout le thème libre indiquent à l'élève l'étendue de son vocabulaire actif et enrichissent sa vie intellectuelle.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **quinze francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde).

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol : (Licence et Certificat secondaire) à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées); (Certificat primaire), soit à M. GAVEL, soit à M. PESEUX-RICHARD (ancien examinateur au Certificat primaire), Loisy (Saône-et-Loire).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de cinq francs** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er JUIN

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — Rien ne saurait donner une idée de l'intérêt de nos entretiens du soir, alors que groupés autour d'une immense cheminée monastique, nous causons avec les cinq ou six religieux les plus intelligents de l'abbaye, de la France, de ses hommes illustres, qu'ils connaissent aussi bien que nous, des idées qui s'y agitent, et surtout des choses religieuses et morales. Entre nous soit dit, ma chère sœur, ces bons moines sont aussi philosophes que nous. Leurs études les ont menés là où aboutit forcément toute la culture moderne, au culte en esprit et en vérité. Aussi quelle colère contre l'hypocrisie, contre l'obscurantisme, contre les tendances arriérées qui ont définitivement prédominé dans l'église. Ils y portent cette exaltation inséparable de la vie monacale; car ils sont moines, Italiens frénétiques, sans ces nuances, sans ces ménagements que donne l'habitude de la vie réelle et l'esprit séculier. Ils me rappellent ces grands moines irlandais du VIIIe et IXe siècle, ce saint Colomban, tenant tête aux princes barbares, indomptable, inflexible comme une barre de fer. Nous nous regardâmes les uns, les autres ; quand le sous prieur nous déclara que si on l'expulsait de l'abbaye pour y mettre les jésuites, ainsi qu'on les en a menacés, ils y mettraient plutôt le feu, en emportant les archives, comme les moines du moyen âge, chassés par les barbares, portaient sur leur dos les os de leurs saints. Ainsi, le moine se trahit par moments; tout cela fait avec les idées modernes le plus étrange mélange ! Jamais je n'aurais rêvé une réalisation plus parfaite de la situation intellectuelle si bizarre que G. Sand a peinte admirablement dans *Spiridion*, un de mes livres mes plus chers. RENAN.

Version. — Sollte uns Deutschen der Kultus der Form eine zu grosze Bedeutung gewinnen, so könnten wir leicht über dem Haschen nach solchem neuen Vorzug den alten samt dem neuen verfehlen. Weist doch unsere natürliche Begabung uns nicht nach dieser Seite. So hat auch in unserem höheren Unterricht nicht die Analyse der Form, etwa der Dichtersprache und der sonstigen Kunstmittel der Poesie, den naiv unmittelbaren Sinn für den Gehalt zu schwächen ; ein Stück Naivität in diesem Sinne wird uns Deutschen immer gut anstehen, und mehr als gut anstehen, wirklich Gutes für uns bedeuten. Es ist doch wie ein Stück Jugendlichkeit : der Jugend ist die Form noch wenig, der Inhalt fast alles, das reife Alter und namentlich das überreife fühlt anders.

Damit hängt einigermaszen zusammen der Gegensatz von geistiger Gründlichkeit und oberflächlichem Interesse, und auch der von objektivem Erkenntnisstreben und subjektiver Verarbeitung nebst gefälliger Selbstdarstellung. Wiederum musz man zugestehen, dasz unsere deutsche Gründlichkeit mit Schwerfälligkeit sich oft ganz nahe verwandt zeigt und dasz der Mangel an gefälliger Selbstdarstellung ein wirklicher Mangel heiszen darf, wie er denn auch manchen Spott uns Deutschen zugezogen hat. Aber wiederum, indem wir nicht in bäuerischer Gleichgültigkeit oder spieszbürgerlicher Lässigkeit gegen dieses Gebiet verharren wollen, soll es uns doch am wichtigsten bleiben,

den Vorzug gründlichen Denkens nicht einzubüszen, und auch für die höhere Erziehungsaufgabe soll dieser Gesichtspunkt bestehen bleiben. Was hier Übertreibung, Verfehlung, verkehrte Gewöhnung ist (und das alles fehlt wohl nicht), musz bekämpft werden : aber auf das Ernstnehmen der Arbeit soll der Geist früh hingelenkt werden.

W. Münch.

Composition en français ou en allemand. — Quelle est l'originalité de Frenssen, auteur de Jörn Uhl ?

Composition en allemand. — Jörn Uhls Charakteristik.

Lecture expliquée. — Kabale u, Liebe. Acte IV, sc. 7, v, 380. Luise : Und wenn sie es nun entdeckten, jusqu'à : Lady (heftig bewegt).

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème. — Le soleil fait volontiers fête à ceux qui sont sur de grands sommets. Au moment où j'étais sur la cathédrale de Strasbourg, il a tout à coup dérangé les nuages dont le ciel avait été couvert toute la journée, et il a mis le feu à toutes les fumées de la ville, à toutes les vapeurs de la plaine, tout en versant une pluie d'or sur Saverne, dont je revoyais la côte magnifique à douze lieues au fond de l'horizon à travers une gaze resplendissante. Derrière moi, un gros nuage pleuvait sur le Rhin ; à mes pieds, la ville jasait doucement, et ses paroles m'arrivaient à travers des bouffées de vent, les cloches de cent villages sonnaient ; des pucerons roux et blancs, qui était un troupeau de bœufs, mugissaient dans une prairie à droite ; d'autres pucerons bleus et rouges, qui étaient des canonniers, faisaient l'exercice à feu dans le polygone à gauche ; un scarabée noir, qui était une diligence, courait sur la route de Metz ; et au nord, sur la croupe d'une colline, le château du grand-duc de Bade brillait dans une flaque de lumière comme une pierre précieuse. Moi, j'allais d'une tourelle à l'autre, regardant ainsi tour à tour la France, la Suisse et l'Allemagne dans un seul rayon de soleil.

V. Hugo, *Le Rhin.*

Version. — Erzählende Prosa ; p. 156 : Liebe Eidgenossen, jusqu'à p. 157 : Kurz ein Kind.

Composition française. — Expliquez, par ce que vous savez de Renan, comment il a pu être amené à écrire la prière sur l'Acropole.

Ou bien : En quoi doit consister pour un professeur la préparation d'une classe de langue vivante.

Composition allemande. — Charakteristik des Grafen von Habsburg nach Schillers Ballade.

ITALIEN

LICENCE & CERTIFICATS. — Thème. — Molière. — *La Critique de l'Ecole des Femmes*, depuis : « Dorante. — Tu es donc, Marquis, un de ces messieurs du bel air..., jusqu'à : « Le Marquis. — Parbleu ! Chevalier, tu le prends là. »

Version. — PULCI. — *Morgante Maggiore.* — *Combat de Renaud et d'un géant.*

Ulivier vide quella mazza grossa
E del gigante la mente superba ;
Volle fuggirlo : intanto una percossa
Giunse nel petto sì forte ed acerba,
Che bench' avesse il baron molta possa,
Di Vegliantin si trovava in sull' erba.
Rinaldo, quando Ulivier vide in terra,
Non domandar quanto dolor l'afferra.

. . . . . .

E disse : Ribaldon, ghiotton da forche
Che mille volte, so, l'hai meritate ;
Prima che sotto la luna si corche
Io ti meriterò di tal derrate.
Questo bestion con sue parole porche
Disse : a te non darò se non gotate :
Che sei tu tratto del cervio all' odore ?
Tu debbi essere un ghiotto o furatore.

. . . . . .

Rinaldo, ch' avea poca pazienza,
Dette in sul viso al gigante col guanto ;
E fu quel pugno di tanta potenza
Che tutto quanto il mostaccio gli ha infranto ;
Dicendo : Iddio non ci are' sofferenza.
Pure il gigante, riavuto alquanto,
Arrandellò la caviglia a Rinaldo
Che d'altro che di sol gli vuol dar caldo.

. . . . . .

Rinaldo il colpo schifò molto destro
E fe' Baiardo saltar com' un gatto ;
Combatter coi giganti era maestro
Sapeva appunto ogni lor colpo ed atto ;
Parea il randello uscissi d'un balestro ;
Rinaldo menò il pugno un altro tratto ;
E fu sì grande questo mostaccione
Che morto cadde il gigante boccone.

. . . . . .

E poco meno e' non fe' come e' suole
Il drago, quando uccide il leofante,
Che non s'avvede tanto è sciocco e fole
Che nel cader quell' animal pesante
L'uccide, che gli è sotto, ond' egli si duole ;
Così Rinaldo a questo fu ignorante,
Chè quando cadde il gigante gagliardo
Ischiacciò quasi Rinaldo e Baiardo.

LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE.— **Composition française.**— On a dit à propos des *Fiancés*, de Mauzoni : « C'est un roman du temps des dili-

gences, et nous allons en chemin de fer.» — Que pensez-vous de ce jugement ?

Composition italienne. — A quali rispetti nèl romanzo dei *Promessi Sposi*, vi pare che il Mauzoni abbia attuato le sue teorie intorno all' arte?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition française. — Caractériser l'art de V. Hugo dans *Les Pauvres Gens*.

Composition italienne. — Un italiano dopo aver passato molti anni in America ritorna nel suo paesello. Narrate il suo arrivo e le sue impressioni.

ESPAGNOL

LICENCE. — Version.

¿ Adónde vais, pensamiento,
Con passos tan engañados ?
Que no puede bien huir
Quien lleua hierros de esclauo.
Si os han de boluer por ellos,
¿ De qué seruirá alexaros ?
Que es dar ocasión al dueño
Para mayores agrauios.
Mirárades lo primero ;
Que fué pensamiento vano
Querer librar en un día
La prisión de tantos años.
Si es impossible viuir,
Mirad que fué necio engaño
Ir huyendo de la vida,
Pues la dexáis en sus braços.
Si en lágrimas os fiastes,
Presumid que no fué llanto,
Sino escriuir en el agua
La fe del amor passado.
Si pensáis hallar remedio
Donde se han perdido tantos,
O sois cuerdo, pensamiento,
O somos locos entrambos.
Lleuáis con vos la memoria
De tantos bienes passados,
Y ¿ queréis que se os oluide
Lo mismo que vais pensando ?
Si yo fuera más discreto,
Y vos menos arrojado,
No estuuiéramos agora
Yo confuso y vos volando.
Diréis que puedo boluer,
Pues que no ha tanto que falto,
Sin ver que con tal flaqueza
Mayor vengança le damos.
Y más quiero yo morir
Que no verme despreciado,
Pues nunca amor al rendido
Trató bien, aunque es hidalgo.
El ver que rendido buelue
El que se despide airado,
Cuando no yele, assegura,
Que es en amor graue daño.
Amor, pensamiento, es miedo,
Y una vez assegurado,
Bien puede ser que se quiera,
Mas no que se quiera tanto.
Pues andar con inuenciones
No me parece acertado ;
Que no se llama cautela
La que saben los contrarios.
Nunca de vos me fiara,
Pues que me auéis engañado,
Sin ver lo que puede amor
Fauorecido del trato.
Si no pensáis, pensamiento,
Otro remedio más sano,
Los dos nos hemos perdido
Y Amarilis se ha vengado.

LOPE DE VEGA.

Thème. — *Le Facteur.*

Sur la route gelée et dure,
Où tremble de chaque côté
La sombre et farouche verdure
Des sapins au front attristé,

Le vieux facteur marche en silence,
Frappant le sol de son bâton.
Sur son épaule se balance
Le sac aux lettres du canton.

Dans ce grand sac en toile usée
Un curieux découvrirait,
Après l'enveloppe brisée,
Plus d'un mystérieux secret...

Et tout près des rêves de gloire,
Dont un ami s'enivrera,
Est un cachet de cire noire
Qu'une mère en pleurs ouvrira.

Paroles d'espoir attendues,
Hypocrites serments, regrets,
Rires, tristesses éperdues,
Reposent dans ses flancs discrets.

Le bonhomme, de porte en porte
S'avançant, petit à petit,
Les distribue et les colporte
Dans son vieux sac qui s'aplatit.

Puis, la marche un peu plus légère
Qu'elle ne l'était en partant,
Il revient vers la ménagère
Qui tout là-bas, là-bas, l'attend.

Sur la route gelée et dure
Où tremble de chaque côté
La sombre et farouche verdure
Des sapins au front attristé.

A. GLATIGNY

Commentaire grammatical. — Texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Analizar y apreciar *El pelo de la dehesa* de Bretón de los Herreros.

Composition française. — L'apologue et la fable en Espagne.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Comentar estas palabras de Azorín *(Lecturas españolas*, p. 29) : «...el espíritu es el mismo (en el *Quijote* y en los libros de caballerías), pero *con algo más*. Esa añadidura estriba en el elemento de sentido práctico, de realidad prosaica, de vida deleznable y cotidiana, que Cervantes alía al idealismo de los antiguos libros de caballería. Y esa maravillosa alianza del idealismo y del practicismo es precisamente lo que constituye el genio castellano ».

Composition française. — Que pensez-vous de *L'Epreuve*, de Marivaux ?

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

L'Influence de Shakespeare sur Musset dans les Comédies et Proverbes[1]

Caractères comiques. — Ce sens de l'humour que Musset aime chez les femmes, nous savons qu'il le possédait lui-même, et il a d'ailleurs créé tout un groupe de personnages unique sur la scène française: ses caractères comiques. Parmi eux, il y a de simples fantoches, de pures caricatures ; quelques fous professionnels aussi, moitié clowns, moitié philosophes, et enfin des humoristes, des pince-sans-rire qui cultivent l'ironie amère et souvent pessimiste. Tous ces types se retrouvent dans le théâtre shakespearien. Par exemple, dans *On ne badine avec l'amour*, Musset nous montre trois personnages comiques : Dame Pluche, Maître Blazius, Maître Bridaine. Le percepteur et le curé nous rappellent par leur physique le Falstaff *d'Henri IV*. Sir John a un gros ventre, une figure enflée et des yeux injectés de sang. Le prince Henri l'appelle (II, 4) : « That trunk of humours, that bolting-hutch of beastliness, that « swoln parcel of dropsies, that huge bombard of sack, that stuffed « cloak-bag of guts, that roasted Manning-tree ox, with the pudding « in his belly. »

De même Blazius :

« Comme un poupon sur l'oreiller se ballotte sur son ventre « rebondi et les yeux à demi fermés, il marmotte un *pater noster* « dans son triple menton. »

Lui et Maître Bridaine, comme le gros chevalier de Shakespeare, ne pensent qu'à boire et manger (III, 2).

Blazius. — « O disgrâce imprévue ! me voilà chassé du château, « par conséquent de la salle à manger. Je ne boirai plus de vin de « l'office !... »

Bridaine. — « Je ne verrai plus fumer les plats ! Je ne chaufferai « plus au feu de la noble cheminée mon ventre copieux. »

Au point de vue moral ils sont également grotesques, et leur pédantisme les fait ressembler au maître d'école et au vicaire : Holo-

1. Voir nos numéros de mars, d'avril et de mai.

pherne et Sir Nathaniel, dans *Peines d'amour perdues* (IV, 2). Ils parlent un langage affecté et aiment à faire gloriole de leur latin :

« The deer was, as you know, in sanguis — blood ; ripe as a pome-
« water, who now hangeth like a jewel in the ear of caelo — the sky,
« the welkin, the heaven ; and anon falleth like a crab on the face
« of terra — the soil, the land, the earth. »

Ces traits de farce sont moins exagérés dans la pièce française, mais cependant les discours pompeux de Maître Blazius et de Dame Pluche sont d'un excellent comique (I, 1).

Blazius décrit comme suit Perdican :

« Toute sa gracieuse personne est un livre d'or ; il ne voit pas un
« brin d'herbe à terre qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en
« latin. Enfin c'est un diamant fin des pieds à la tête. »

Et pour Dame Pluche, Camille est :

« Une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a
« rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que
« cette chère nonnain. »

D'autres personnages de Musset sont comiques par leur vantardise, leur vanité, et aussi parce qu'ils sont esclaves des conventions et des formes. Tel est Irus (*A quoi rêvent les jeunes filles*) ; comme Malvolio, il est très fier de sa bonne mine et de ses vêtements. Le fantoche shakespearien nous amuse par son souci des belles manières. On le voit (II, 5) : « Yonder in the sun, practising behaviour to his own shadow », et sa fatuité apparaît fort réjouissante lorsqu'après avoir reçu la lettre de Maria il est tout de suite convaincu de l'amour d'Olivia : « Every reason excites to this that my
« lady loves me. She did commend my yellow stockings of late,
« she did praise my leg being cross-gartered. »

Irus, de même, délibère longtemps sur le choix d'un habit pour trouver la couleur qui va le mieux à son teint. Il est très satisfait de sa belle prestance, et son nom aussi lui paraît plus séduisant que celui de son rival Silvio :

Silvio ! ce n'est pas mal ! Silvio ! le nom est bien...
Irus... Irus... Silvio... mais j'aime mieux le mien.

Il aime à se vanter de son courage mais se conduit à la fin comme le plus fieffé poltron (II, 4 et 5). Par là il rappelle Falstaff et sir Andrew Aguecheek dans *Comme il vous plaira.*

Un autre type a excité la verve intarissable de Musset ; c'est l'imbécile solennel et prétentieux. Nous le trouvons dans les pièces de Shakespeare, par exemple dans *Beaucoup de bruit pour rien*, où Dogberry, l'officier stupide, prend très au sérieux sa personne, sa position sociale et enrage quand les autres semblent le mépriser. Ainsi, lorsque Conrade le traite d'âne, sa colère s'exprime dans une tirade ridicule fort divertissante (IV, 2) : « Dost thou not suspect

« my place ? Dost thou not suspect my years ? I am a wise fellow ;
« and, which is more, an officer ; and, which is more, a househol-
« der ; and, which is more, as pretty a fellow as any in Messina,
« and one that knows the law, go to ; and a rich fellow enough, go
« to ; and a fellow that has had losses, and one that has two gowns
« and every thing handsome about him. Bring him away ! Oh ! that
« I had been writ down as an ass. »

Il est probable que Musset pensait à ces types d'imbéciles quand il a peint le prince de Mantoue dans Fantasio. Celui-là aussi est entiché de son rang, aussi quelle n'est pas sa colère lorsque sa perruque s'élève dans les airs devant toute la cour, et que le roi de Bavière lui-même ne peut retenir un éclat de rire.

« Puisque les majestés divines et humaines sont impitoyablement
« violées et lacérées, puisqu'il n'y a plus chez les hommes de
« notions du bien et du mal, puisque le roi de plusieurs milliers
« d'hommes éclate de rire comme un palefrenier à la vue d'une
« perruque, Marinoni, rends-moi mon habit. »

Dans *On ne badine pas avec l'amour*, le baron est également ridicule aux yeux de Musset par le sentiment excessif qu'il a de sa dignité. La symétrie des dispositions qu'il a prise pour la rencontre de Perdican et de Camille nous font rire par leur caractère conventionnel : à la même heure la jeune fille entrera par la porte de gauche et le jeune homme par la porte de droite. Tout a été prévu aussi pour la suite : le baiser d'arrivée, les promenades sentimentales et le mariage à brève échéance. Hélas ! rien de tout cela ne se produit ; aussi le baron sent son esprit vaciller quand on lui annonce la déconcertante nouvelle.

« Tout est perdu, perdu sans ressource ! Je suis perdu... Bridaine
« va de travers, Blazius sent le vin à faire horreur, et mon fils
« séduit toutes les filles du village, en faisant des ricochets ! »

Dame Pluche appartient aussi à cette classe de gens solennels ; elle est pleine de mépris pour les parties de canotage entre jeunes gens et jeunes filles ; elle est grandement choquée d'apprendre que Camille écrit à un homme (II, 1), et quand Camille impatientée lui dit (III, 4) : « Allez au diable, vous et votre âne », le chœur nous apprend que

« Dame Pluche est pâle de terreur, ses faux cheveux tentent de
« se hérisser, sa poitrine siffle avec force et ses doigts s'allongent en
« se crispant. » C'est que, « Seigneur Dieu ! Camille a juré ! »

D'autres personnages de Musset possèdent réunis tous ces traits de ridicule, ce sont de purs imbéciles, et leurs conversations stupides font naître chez le lecteur un fou rire continuel. Tels sont Claudio et Tibia (*Les Caprices de Marianne*), et aussi Maître André (*Le Chandelier*). Ces types de farce sont ceux qui nous rappellent le plus les personnages de Shakespeare : Shallow, Slender

et Silence dans *Henri IV* (2e partie), et dans *Les joyeuses Commères de Windsor.*

En dehors de ces caractères essentiellement plaisants, nous trouvons dans les pièces de Musset d'autres types dont le rôle est de provoquer le rire général. Ce sont les bouffons, et leur fonction est même de nature professionnelle. Ils semblent avoir été une des institutions du moyen âge ; à cette époque tous les hommes physiquement capables étaient des guerriers, tandis que d'autres qui préféraient la paix aux armes se faisaient moines. Certains, enfin, portaient l'habit bariolé et devenaient des fous professionnels à la Cour ou dans les maisons des nobles. Ceux-là existaient encore au temps d'Elizabeth et nous en trouvons de nombreux représentants dans les pièces de Shakespeare. Quelques-uns sont de purs bouffons, tels que Feste dans *La Nuit des Rois*, Lancelot dans *Le Marchand de Venise*, Thersites, soldat grec, dans *Troilus et Cressida*, Launce et Speed, les deux serviteurs clownesques, dans *Les deux Gentilhommes de Vérone.*

Pour soutenir leur réputation, ils doivent nous distraire ; il arrive que leurs réparties sont plates ou forcées, mais en général leurs jeux de mots et leurs pointes, leur gaieté surprenante et l'extrême volubilité de leurs paroles nous amusent.

Speed se fait remarquer par le torrent de son éloquence et ses innombrables comparaisons ; de même le tour d'esprit capricieux et original de Launce est divertissant au plus haut point. Ces clowns ont l'habitude de jouer sur les mots, d'en dénaturer le sens, et d'en tirer des effets risibles et absurdes. Dans *La Nuit des Rois*, Olivia a déclaré à Feste : « Go to, you 're a dry fool, I 'll no more of you ; « Besides, you grow dishonest, » et il lui répond en ces termes :

« Two faults, Madonna, that drink and good counsel will amend ; « for, give the dry fool drink ; then is the fool not dry. Bid the dis- « honest man mend himself ; if he mend, he is no longer dishonest ; « if he cannot. let the botcher mend him. Any thing that is mended « is but patched with virtue. »

Mais dans ces réparties bouffonnes il y a beaucoup de sagesse, et ses clowns shakespeariens sont souvent des philosophes et des humoristes. Le même Feste cache sous son habit bigarré une grande faculté d'observation et un esprit pénétrant. Viola en témoigne (III, 1).

This fellow 's wise enough to play the fool ;
And to do that well craves a kind of wit :
He must observe their mood on whom he jests,
The quality of persons and the time ;
And, like the haggard, check at every feather
That comes before his eye. This is a practice
As full of labour as a wise man 's art.

Dans *Comme il vous plaira*, Touchstone n'est pas seulement le

bouffon professionnel, c'est un homme plein de cœur et un sage aussi qui sait juger à leur valeur les intrigues de la vie de cour. Ce qui fait dire à Rosalind (II, 4) : « Thou speakest wiser than thou art « ware of. »

Mercutio (*Roméo et Juliette*) et Gratiano (*Marchand de Venise*), ne sont pas des bouffons ordinaires. Le premier ne se contente pas d'exprimer sa joyeuse exubérance par des jeux de mots et des calembours ; sa fantaisie étincelante se donne forme dans d'harmonieuses et poétiques tirades, comme le discours sur la reine Mab (I, 4). Quant à Gratiano, il a souvent d'amusantes répliques, mais il sait aussi être sérieux et ses réflexions sur l'amour sont pleines de bon sens.

Le fou du *Roi Lear* est le plus sage de tous ; à vrai dire il n'est jamais comique ; il profite de sa situation de bouffon pour parler plus librement que les courtisans et pour se moquer avec esprit des fautes de Lear, et dans les avertissements qu'il prodigue au roi, il montre sa connaissance des hommes ; de plus, sa fidélité et son amour pour le malheureux souverain font de lui, sous sa mascarade bouffonne, un personnage profondément touchant et pathétique.

Ces derniers types sont ceux que Musset a imités dans Fantasio et Minuccio (*Carmosine*). Le premier est éminemment brillant et spirituel et il cultive les jeux de mots comme les clowns shakespeariens :

« Si tu as écouté ma conversation avec ma gouvernante, prends « garde à tes oreilles », dit Elsbeth (II, 1), et Fantasio répond : « Non pas à mes oreilles, mais à ma langue, vous vous trompez de « sens, il y a une erreur de sens dans vos paroles. »

Comme Feste ou Touchstone, il nous amuse par ses discours extravagants, par sa conversation pleine de comparaisons imprévues et de soubresauts, mais sous ses phrases décousues nous ne tardons pas à trouver le sens profond de ses discours en apparence sans but. Il rappelle le fou du *Roi Lear,* car son intention est de montrer à Elsbeth la faute qu'elle a commise en épousant le prince de Mantoue.

FANTASIO.— « Comment appelez-vous cette fleur-là, s'il vous plaît ? »
ELSBETH. — « Une tulipe. Que veux-tu prouver ? »
FANTASIO. — « Une tulipe rouge ou une tulipe bleue ? »
ELSBETH. — « Bleue, à ce qu'il me semble. »
FANTASIO. — « Point du tout, c'est une tulipe rouge. »
ELSBETH. — « Comment arranges-tu cela ? »
FANTASIO. — « Comme votre contrat de mariage... »

Tel est le procédé habituel de Fantasio pour violer la liberté qu'il prend en parlant à la princesse de sujets aussi intimes. Il est d'ailleurs remarquable d'un bout à l'autre de la pièce par la finesse et le tact qu'il déploie pour atténuer sa hardiesse. Rappelons l'exquise délicatesse des premiers mots qu'il échange avec Elsbeth :

« Je suis un brave cueilleur de fleurs qui souhaite le bonjour à

« vos beaux yeux... Je suis le nouveau bouffon du roi, le major-
« dome m'a reçu favorablement, je suis présenté au valet de chambre,
« les marmitons me protègent depuis hier au soir, et je cueille
« modestement des fleurs, en attendant qu'il me vienne de l'esprit ».

Minuccio est un troubadour, mais comme les bouffons et les clowns il voile ses critiques et ses railleries sous un flot incessant de paroles ; il rappelle en particulier Touchstone et Fantasio en ce qu'il compare la vie de cour à un spectacle de marionnettes :

« N'avez-vous jamais vu les fantoccini ? Et ne sait-on pas que
« celui qui tient les fils est plus haut placé que ses marionnettes...
« ainsi s'en vont de ça et de là les petites poupées qu'il fait mou-
« voir, les gros barons vêtus d'acier, les belles dames fourrées
« d'hermine, les courtisans en pourpoint de velours, puis la cohue
« des inutiles qui sont toujours les plus empressés... enfin les che-
« valiers de fortune et de hasard » (I, 8).

A côté des fantoches et des bouffons professionnels, on trouve dans le théâtre shakespearien un autre groupe de personnages qui, sans avoir d'étiquette déterminée, se rapprochent des caractères comiques parce qu'ils cultivent l'humour et l'ironie. Tels sont Béatrice et Benedick (*Beaucoup de bruit pour rien*), Jacques (*Comme il vous plaira*), et Hamlet lui-même.

Musset les a imités dans Fantasio l'étudiant [acte 1er], Octave (*Caprices de Marianne*), et Lorenzaccio.

L'esprit satirique de Béatrice et les sarcasmes continuels de Benedick sont très divertissants. Tous deux se prétendent plus ou moins misanthropes, mais en réalité leurs querelles et leurs discussions franches et ouvertes n'ont ni fiel ni amertume. Ils n'ont d'ailleurs l'un pour l'autre aucun dédain, aucune répulsion ; dès le début chacun des deux est fort préoccupé de ce que pense l'autre, et c'est l'orgueil qui les empêche de faire les premières avances.

Au contraire, Jacques est essentiellement un caractère mélancolique ; il est sensible et tendre plus que de raison ; ce qu'il a vu de la vie l'a fait profondément souffrir. Il est las de ce qu'il a trouvé et il y a en lui quelque chose de morbide, car il aime sa tristesse et ne la changerait pas pour la joie.

Ces caractères cyniques ont été aussi souvent étudiés par Musset. Au premier acte de la pièce, Fantasio nous est présenté comme un étudiant débauché et mélancolique ; quoiqu'il ait « le mois de mai sur les joues », il a janvier dans le cœur. Il est fatigué de la vie et demande avec instance de la fraîcheur et de la nouveauté :
« Comme ce soleil couchant est manqué ! La nature est pitoyable ce
« soir... O Spark ! mon cher Spark ! Si tu pouvais me transporter
« en Chine ! Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une
« heure ou deux ! »

Mais ce n'est pas là réellement de la misanthropie ; c'est seulement l'ennui passager du jeune homme qui n'a rien à faire ; il

retrouvera toute son énergie quand il aura devant lui une tâche intéressante à accomplir, celle de sauver Elsbeth, par exemple.

Chez Octave (*Caprices de Mariane*), nous trouvons un cynisme plus profondément enraciné. Il est vraiment blasé, et l'image expressive qu'il donne de sa vie nous éclaire sur ses sentiments intimes (I, 4) :

« Imagine-toi un danseur de corde, le balancier au poing, sus-
« pendu entre le ciel et la terre ; à droite et à gauche de maigres et
« pâles fantômes, des créanciers agiles, des parents et des courti-
« sanes, toute une légion de monstres se suspendent à son manteau
« et le tiraillent pour lui faire perdre l'équilibre. »

Voilà sa position ; s'il regarde en bas, il a le vertige, en haut, il trébuche ; son seul moyen de garder l'équilibre est d'aller « plus vite que le vent », et de se précipiter vers la fin. Il noie son chagrin dans le vin et il trouve des mots d'amant pour vanter le flacon qui lui apporte l'oubli :

« Un mot a suffi pour la (la bouteille) faire sortir du cellier ; toute
« poudreuse encore, elle s'en est échappée pour me donner un quart
« d'heure d'oubli et mourir ! Sa couronne empourprée de cire odo-
« rante est aussi tombée en poussière, et, je ne puis vous le cacher,
« elle a failli passer tout entière sur mes lèvres dans l'ardeur de
« mon premier baiser » (II, 8).

Ce mode raffiné et délicat d'exprimer sa pensée nous montre qu'Octave le libertin est aussi un poète, et nous savons de plus qu'il est tout dévouement et affection pour son ami. Ce sont ces côtés différents de son caractère qui le rendent intéressant et séduisant pour le lecteur.

Hamlet et Lorenzaccio. — L'un des jeunes gens de Musset est encore plus profondément morbide que Fantasio ou Octave. C'est Lorenzaccio, vraiment frère de l'Hamlet de Shakespeare. La pièce où il paraît est d'ailleurs la plus shakespearienne de Musset, et c'est peut-être le chef-d'œuvre du drame romantique. Le sujet, l'atmosphère historique, les personnages et le style rapprochent Lorenzaccio non seulement des *Histories* de Shakespeare, mais en général de tout le théâtre de la Renaissance anglaise. Le même sujet a été traité par Shirley dans *The Traitor*. Nous savons de source autorisée que Musset consulta les chroniques de Varchi ; peut-être aussi lut-il le récit que fit G. Sand de l'histoire de Lorenzo de Médicis dans sa « conspiration en 1537 ». Mais nous n'avons aucune preuve qu'il connût la pièce de Shirley. En tout cas la conception de Musset est entièrement originale, car l'étude psychologique de l'étrange héros ne se trouve pas dans le drame anglais où le plan de Lorenzo se découvre dès le début.

Nous savons au contraire que Musset avait lu Hamlet. Dans sa Dédicace d'*Un spectacle dans un fauteuil*, il cite le vers fameux :

Man delights me not, nor woman neither.

Il avait probablement assisté aux représentations que Kemble donna de la pièce en 1828.

Hamlet et Lorenzaccio ont commencé par être des étudiants paisibles et diligents. « J'étais un étudiant paisible et je ne m'occupais alors que des arts et des sciences », dit Lorenzo (III, 3).

Hamlet a aussi vécu longtemps absorbé par de hautes études, aimé de son père et amoureux de la plus pure et plus charmante jeune fille ; mais naturellement sensible, il est bouleversé par le second mariage précipité de sa mère. Le spectre de son père lui apparaît alors, et par là Shakespeare veut nous éclairer sur l'imagination exaltée d'Hamlet. Injonction lui est faite de venger le crime, la révélation soudaine du spectre lui découvre la noirceur de l'humanité. Une profonde mélancolie envahit alors son esprit et détruit en lui toute confiance et tout pouvoir d'action. Il abandonne ses occupations et n'a plus qu'une idée fixe : tuer le meurtrier de son père :

Remember thee ?
Yea ! From the table of my memory,
I'll wipe away all trivial fond records,
All saws of books, all forms, all pressures past,
That youth and observation copied there ;
And thy commandment all alone shall live
Within the book and volume of my brain,
Unmixed with baser matter. (I, 5).

Lorenzo aussi est sujet aux hallucinations ; il trouve naturel que son spectre apparaisse à sa mère (II, 4) :

« Mon spectre à moi ? Il s'en est allé quand je suis rentré ?... Ma « mère, asseyez-vous le soir à la place où vous étiez cette nuit, et si « mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bientôt quelque chose « qui l'étonnera », et (acte III, 3) il nous confie :

« Lorsque je parcourais les rues de Florence, avec mon fantôme « à mes côtés, je regardais autour de moi... »

Et quoique Musset ne le dise pas explicitement, cette disposition nerveuse est certainement pour quelque chose dans le caractère soudain et impératif de l'idée qui l'obsède :

« Tout à coup une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines « du Colisée antique, je ne sais pourquoi je me levai ; je tendis vers « le ciel mes bras trempés de rosée et je jurai qu'un des tyrans de « ma patrie mourrait de ma main. Tu ne sauras jamais, à moins « d'être fou, de quelle nature est la pensée qui m'a travaillé. Pour « comprendre l'exaltation fiévreuse qui a enfanté en moi le Lorenzo « qui te parle, il faudrait que mon cerveau et mes entrailles fussent « à nu sous un scalpel. »

Tous deux ont des tempéraments excitables, mais tandis que le pouvoir d'action de Hamlet s'en trouve entravé, Lorenzo en est incité à exécuter son plan. Il va feindre la débauche et la couardise

pour amener le tyran à n'être plus sur ses gardes. C'est là une lourde tâche, mais il l'accomplit :

« Pour devenir son ami et acquérir sa confiance, il fallait baiser « sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies. J'étais pur « comme un lys, et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche. »

Hamlet comme lui a décidé de jouer un rôle pour tromper le roi et ses espions ; c'est la folie qu'il va feindre, mais dans quelle mesure est-ce de la feinte ? En réalité tout son esprit est en désordre. Il n'a pas besoin de chercher des idées étranges et incohérentes, il les trouve en lui-même. Ses efforts devraient tendre à le faire agir de manière rapide, et au contraire sa puissance d'action a été annihilée par sa pensée, par l'excès de sa tendance à la réflexion. Hamlet, il est vrai, est capable à l'occasion d'actes soudains et désespérés ; à la fin de la pièce il a assez d'énergie pour se battre avec Laertes et tuer le roi, mais il ne peut le faire que sous le coup d'un impulsion soudaine et enthousiaste ; tandis que Lorenzaccio combine le meurtre pendant toute la pièce et est parfaitement de sang-froid quand il va tranquillement et avec préméditation plonger son épée dans le cœur d'Alexandre.

Ces esprits imaginatifs s'adonnent volontiers aux méditations et à l'analyse du moi. Hamlet s'adresse de violents reproches sur son propre manque d'énergie (II, 2), de même Lorenzaccio monologue sur lui-même et explique à Philippe Strozzi ce qu'ont été ses sentiments (III, 3).

Les discours d'Hamlet ont souvent un tour philosophique. Il n'y a dans son âme que dégoût et désespoir, et il voit toute la nature avec la couleur de ses pensées (II, 2) :

« This goodly frame, the earth, seems to me a sterile promontary, « this most excellent canopy, the air, look you, this brave o'er-han- « ging firmament, this majestical roof fretted with golden fire, why « it appears no other thing to me than a foul and pestilent congre- « gation of vapours ».

En présence d'Ophélie il raille le mariage et l'amour ; la beauté n'est qu'un moyen d'amener les hommes au mal :

« God hath given you a face and you make yourself another ; you « jig, you amble, and you lisp and nickname. God's creatures « and make your wantonness your ignorance. » (III, 1).

Après avoir tué Polonius, il accable son cadavre de sarcasmes, plaisante sur le souper auquel il assiste :

« Not where he eats, but where he is eaten ; a certain convoca- « tion of political worms are e'en at him » (IV, 3).

Dans la scène avec les fossoyeurs (V, 1), il a la même ironie amère pour railler les restes de ceux qui ont été ses amis.

Les discours de Lorenzo sont ceux d'un débauché, il ne respecte ni jeunesse, ni innocence, et déclare énergiquement (I, 1) :

« Quoi de plus curieux pour le connaisseur que la débauche à la

« mamelle ; voir dans une enfant de quinze ans la rouée à venir ; « étudier, ensemencer, infiltrer paternellement le filon mystérieux « du vice dans un conseil d'ami, dans une caresse au menton ! »

Il n'a pas plus de réserve quand il parle à sa tante Catherine ; il se rit devant elle de l'honneur des femmes (II, 4). « Brutus était un « fou, un monomane et rien de plus. Tarquin était un duc plein de « sagesse qui allait voir en pantoufles si les petites filles dormaient « bien. »

Catherine. — « Direz-vous aussi du mal de Lucrèce ? »

Lorenzo. — « Elle s'est laissée prendre toute vive comme une « alouette au piège ; et puis elle s'est fourré bien gentiment un petit « couteau dans le ventre. »

Il étale ses sinistres plaisanteries et ses sarcasmes devant le jeune et enthousiaste artiste Tebaldeo. Il semble se plaire à souiller tout ce qu'il approche. La grandeur tragique de ce personnage, c'est que pour débarrasser Florence du tyran qui y règne il a flatté les vices d'Alexandre en menant la vie d'un débauché, et il en est réellement devenu un. « Ce que je suis devenu, n'en parlons pas..... Tu dois « comprendre que j'ai souffert, et il y a des blessures dont on ne « lève pas l'appareil impunément. Je suis devenu vicieux, lâche, un « objet de honte, d'opprobre. »

Hamlet au moins reste vertueux. Bien plus, quoiqu'à la fin il soit tué, il a atteint son but : le roi est poignardé et le meurtre de son père est vengé. Au contraire, pour l'amour d'une idée, Lorenzo a perdu tout ce qu'il y a de bien en lui, il est maintenant à jamais pourri jusqu'à la moëlle, bien plus il comprend trop tard que le meurtre d'Alexandre ne servira à rien, que le peuple de Florence est trop timoré et apathique pour établir une république, de sorte qu'il commet le crime pas même par patriotisme mais simplement par raison d'orgueil personnel. Rien n'est changé à Florence après la mort du tyran ; un autre Médicis est choisi comme Duc, Lorenzo lui-même est tué comme traître envers l'Etat et la populace excitée jette son cadavre dans la lagune.

Ce destin est plus tragique que celui d'Hamlet. L'impression de lugubre désespoir qui pénètre le drame français révèle le propre abattement de Musset. Au moment où il écrivait cette pièce, le poète venait de comprendre l'abîme entre l'amour idéal qu'il avait cherché avec George Sand et la dégradation qu'il avait trouvée. Comme Lorenzaccio, il avait vécu avec un but et il avait échoué misérablement au moment où il pensait l'atteindre.

Ce caractère autobiographique est ce qui frappe le plus dans les personnages de Musset ; et lorsqu'on ne peut pas retrouver en eux l'expérience propre de l'auteur, on doit du moins reconnaître qu'ils sont toujours fort vivants. C'est là aussi ce qui caractérise les héros shakespeariens ; leurs pensées et leurs passions sont universellement et éternellement vraies et en elles le lecteur moderne reconnaît les siennes, de sorte que dans ce pays de beauté féérique où le

temps et l'espace ne comptent pour rien, les personnages sont vraiment des êtres humains. C'est ce mélange de l'élément fantaisiste dans l'atmosphère avec la réalité des caractères qui fait le plus grand charme des deux auteurs anglais et français ; cette double tendance de leur esprit subsiste dans la forme.

La Forme. — Leurs qualités de poètes se montrent dans les nombreuses pièces lyriques qui sont répandues dans leurs drames et expriment les sentiments débordants et exaltés des amants. Certains passages dans *Les deux Gentilshommes de Vérone* ont une grâce presque préraphaélite. Julia décrit son amour dans les vers suivants : (II, 7) :

> The more thou damm'st it up, the more it burns !
> The current that with gentle murmur glides
> Thou know'st, being stopp'd, impatiently doth rage ;
> But when his fair course is not hindered,
> He makes sweet music with the enamell'd stones,
> Giving a gentle kiss to every sedge
> He overtakes in his pilgrimage,
> And so, by many winding nooks he strays
> With willing sport to the wild Ocean.

La déclaration de Roméo à Juliette (I, 5) et leur duo d'amour dans la scène du balcon ne sont qu'un continuel poème lyrique :

> How silver-sweet sound lovers'tongues by night,
> Like softest music to attending ears !

Cordiani trouve des mots de poète pour célébrer l'ivresse de la passion (I, 3) :

« Si tu savais quelle région j'habite ! Comme le son de sa voix « seulement éveille en moi une vie nouvelle ! Damien, les poètes se « sont trompés. Est-ce l'esprit du mal qui est l'ange déchu ? C'est « celui de l'amour qui, après la création ne voulut pas quitter la « terre, et tandis que ses frères remontaient au ciel, laissa tomber « ses ailes d'or en poudre aux pieds de la beauté qu'il avait créée. »

Dans *Les Caprices de Marianne*, l'exaltation de Celio est aussi frappante, et Octave explique la timidité de son ami dans un langage qui aspire à sortir de la prose (I, 4) :

« C'est ainsi qu'au fond des forêts lorsqu'une biche avance à petits « pas sur les feuilles sèches et que le chasseur entend les bruyères « glisser sur ses flancs inquiets, comme le frôlement d'une robe « légère, les battements de son cœur le prennent malgré lui ; il sou- « lève son arme en silence, sans faire un pas, sans respirer. »

Beaucoup de ces scènes purement lyriques sont d'ailleurs accompagnées de musique. Le dernier acte du *Marchand de Venise* se déroule au son d'harmonieux accords (V, 1) :

> Here will we sit, and let the sounds of music
> Creep in our ears ; solft stillness, and the night
> Become the touches of sweet harmony !

La musique n'est-elle pas en effet le cadre qu'il faut aux tendres paroles des amants ? Elle symbolise la paix et l'amour, et dans une autre pièce, *La Nuit des Rois*, Shakespeare a, par la bouche du duc, vanté son influence adoucissante sur les hommes (II, 4) :

> Now, good Cesario, but that piece of song,
> That old and antique song we heard last night :
> Methought it did relieve my passion much.

La nécessité de chanter devient si urgente que les chansons naissent d'elles-mêmes. Nous trouvons dans le théâtre de Shakespeare, « le saule de Desdemona », les refrains sans lien d'Ophélie, et les couplets de *La Nuit des Rois* et de *Comme il vous plaira*.

Dans les pièces de Musset de même, citons la chanson de Barberine, la chanson de Fortunio et la romance à Ninon (*A quoi rêvent les jeunes filles*).

Le talent de poète de Shakespeare et de Musset s'exprime dans ces tendres passages et dans ces mélodies ; leur imagination aussi mise au service de leurs observations leur fournit de puissantes images. Le dramatiste anglais accumule les métaphores, son style est un composé d'expressions frénétiques. Hamlet et Othello, dans le tourbillon de leurs passions, transforment et défigurent tout, leurs discours sont terrifiants de violence. Hamlet dit à sa mère qu'elle a fait (III, 4) :

> Such an act that blurs the grace and blush of modesty
> Calls virtue hypocrite, takes off the rose
> From the fair forehead of an innocent's love
> And sets a blister there.

Musset imite ce style dans ses pièces tragiques. Marie Soderini dit de Lorenzo (I, 6) :

« Le sourire, ce doux épanouissement qui rend la jeunesse sem-
« blable aux fleurs, s'est enfui de ses joues couleur de soufre pour
« y laisser grommeler une ironie ignoble et le mépris de tout. »

Et Lorenzaccio décrit le but de sa vie dans des mots d'une véhémence forcenée :

« Je voulais... porter mon épée sanglante sur la tribune et laisser
« la fumée du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs
« pour réchauffer leur cervelle ampoulée. »

Dans l'ensemble, cependant, la violation sans frein de l'expression, la phraséologie contournée, les extravagances amoureuses, les jeux de mots et les concettis de l'euphémisme qui étaient possibles en anglais devant le public élizabéthain sont absurdes dans notre langue et ne seraient par suite pas acceptés sur une scène française ; aussi est-il rare que Musset se plaise à un style de cette nature. Il a pu imiter parfois avec succès la face expressive de Shakespeare, mais ce n'est pas par là qu'il triomphe. Il est lui-même, surtout dans ses dialogues étincelants d'esprit et de grâce, où il égale alors la liberté et l'aisance shakespearienne. Dans *Fantasio* et *Il ne faut*

jurer de rien, comme dans *La Nuit des Rois* et *Comme il vous plaira*, les répliques se croisent avec naturel ; on n'aperçoit aucune préparation, aucune préméditation, c'est le style même de la conversation.

Ainsi la forme chez nos deux poètes, par son caractère tour à tour romanesque et réaliste, lyrique et ironique, gai et mélancolique, a un charme indéfinissable. C'est bien là l'expression qu'il fallait à ces pièces féériques par l'atmosphère, souvent irréelles par le sujet, mais si profondément humaines par les passions des personnages.

CONCLUSION

Dans l'atmosphère, la matière, la construction du drame, dans la conception des personnages et jusque dans l'expression, on le voit, il y a analogie entre les procédés de Shakespeare et ceux de Musset, et cependant notre grand poète français est éminemment original. Il avait raison quand il déclarait n'appartenir à aucune école : aussi serait-il impardonnable de le considérer comme un « imitateur » de Shakespeare. A vrai dire, il n'y a pas d' « imitation » ; tout au plus peut-on parler d'influence. Musset n'a certes pas, nous l'avons vu, caché son admiration pour le poète anglais, mais différent par là des autres romantiques et se prenant peu au sérieux, il néglige de détailler au lecteur respectueux les circonstances minutieuses de son inspiration ; très probablement il n'aurait su dire lui-même en quelle mesure il était redevable à l'écrivain anglais ; tout ce qu'on peut supposer, c'est que Musset, frappé par les traits généraux du théâtre de Shakespeare, par le cadre romantique, la variété de tons, la libre construction des pièces, les types de personnages et la poésie de l'expression, les introduit naturellement dans ses propres pièces, faisant d'eux, pour ainsi dire, la charpente de ses drames, et jetant dans le moule shakespearien sa matière française originale.

De là il tire des pièces fort charmantes sans doute, mais qu'on ne peut comparer avec le théâtre dont elles s'inspirent. Le souhait de jeunesse de Musset de n'écrire rien à moins de devenir un Shakespeare ou un Schiller ne s'est pas réalisé. Les petits drames du poète français restent bien loin des vigoureuses productions Shakespeariennes, et le nom, sans prétention, de « Proverbes », que Musset leur donne, implique d'ailleurs que lui-même ne les considérait pas comme de grandes œuvres dramatiques. Mais on est, en les lisant, délicieusement surpris d'y trouver tant de trésors délicats de psychologie fine, de sentiments subtils qui échappent à la vue du commun, mais enchantent ceux qui ont su les y découvrir.

MARIE BETBEDER-MATIBET.

N. B. — Le mémoire de Mlle M. Betbeder-Matibet paraîtra en brochure, avec table des matières, à la librairie Didier.

Le Thème d'imitation au Baccalauréat

Sollicité par un certain nombre de collègues de donner quelques précisions sur la nouvelle épreuve du baccalauréat, — le *thème d'imitation*, — je me sens d'autant plus à l'aise pour répondre à leur désir[1] que je suis absolument étranger, de près comme de loin, aux considérations qui ont amené le Conseil supérieur à préférer ce genre d'épreuve à celui que nous avions demandé à une forte majorité.

Rappelons tout d'abord à ce propos, pour ne plus y revenir, que le prétexte qui aurait servi au Conseil supérieur à rétablir le thème repose sur une erreur matérielle assez singulière. Voici en effet le raisonnement qu'aurait tenu le délégué des agrégés des lettres, et qui aurait entraîné l'opinion du Conseil supérieur : « Les initiateurs du projet considèrent évidemment l'épreuve proposée comme une manière de pis-aller, puisque l'exposé des motifs affirme positivement que *l'adjonction d'un thème à la version* serait la solution idéale, si l'on y pouvait songer. Pourquoi le Conseil s'arrêterait-il à une formule bâtarde, alors qu'une solution meilleure lui est suggérée ? »[2]

Or l'exposé des motifs, résumé fidèle de l'opinion de la majorité des professeurs, ne suggérait nullement « l'*adjonction d'un thème à la version* ». Il se bornait à rappeler que la majorité des professeurs de langues vivantes était persuadée que l'insuffisance unanimement reconnue de la *rédaction libre* en tant qu'épreuve provenait visiblement de l'absence d'une *base solide*, qui ne pouvait être constituée que par des exercices appropriés de *traduction*, et il ajoutait : « Il a donc paru à la majorité des professeurs qu'à défaut des épreuves de *thème* et de *version dont l'adjonction serait la solution idéale, si l'on y pouvait songer*, cette base solide pourrait être suffisamment fournie au moins par une épreuve de *version*, à la condition toutefois que le sujet à traiter en langue étrangère y soit directement rattaché. »[3] Or, « *adjonction* d'un *thème* et d'une *version* » ne signifie pas du tout « *adjonction* d'un *thème* à la *version* », et encore moins *substitution* de ces deux épreuves à la *rédaction libre*. Et ce n'est qu'à défaut de cette *adjonction* d'un *thème* et d'une *version*, — qui constituerait l'épreuve idéale telle qu'elle existe dans les exa-

1. Je tiens à dire ici que, si je ne l'ai pas fait plutôt, c'est que j'en ai été empêché par les circonstances qui m'ont malheureusement tenu éloigné de la vie corporative depuis plus d'un an.

2. *Les Langues Modernes*, 1920, n° 2, p. 106.

3. *Ibid.*, p. 103.

mens supérieurs (*thème + version + composition en langue étrangère*), mais à laquelle on ne peut songer actuellement pour le baccalauréat, — que nous déclarions nous contenter d'une épreuve comprenant une *version* et une *rédaction libre* se rattachant au texte de la *version*.

Il n'est donc pas exact de dire que l'exposé des motifs a « maladroitement[1] suggéré » au Conseil supérieur « *l'adjonction* d'un *thème* à la *version* » *en excluant la rédaction libre*, ni que cette solution ait jamais été dans la pensée ou dans l'arrière-pensée des « initiateurs du projet », c'est-à-dire de la majorité du corps enseignant, dont l'exposé des motifs ne faisait que refléter l'opinion telle qu'elle résultait clairement du referendum.

Ce point d'histoire établi, la seule question maintenant est de savoir si nous pouvons et si nous devons nous contenter du don gracieux qui nous a été fait d'une façon si inattendue, sans compromettre les résultats acquis par la réforme de 1902, ni entraver les progrès que nous entendons voir encore réaliser dans notre enseignement des langues vivantes.

A cette question je réponds nettement : « Oui », avec autant d'aisance que j'ai répondu : « Oui » au vœu de la majorité qui demandait le maintien de la *rédaction libre* sous la seule condition qu'elle fût rattachée à la *version*.

Je ne puis oublier, en effet, que dès 1908, au congrès de Hanovre, j'ai préconisé un exercice de *thème d'imitation* pouvant au besoin servir d'épreuve[2]. Cet exercice, je l'ai appelé avec intention *retraduction indirecte*, pour le distinguer à la fois du *thème* de *retraduction directe* si instamment recommandé par Diderot[3] à la suite des anciens (qui en tirèrent d'ailleurs un remarquable profit), et de l'exercice que nous connaissons ordinairement sous le nom de *thème d'imitation*, — expression vague et trop générale, qui peut aussi bien désigner le plagiat le plus inintelligent d'un texte étranger que la mosaïque la plus artistique et la plus fantaisiste combinée par un amateur de tours de force, sans parler de toutes les nuances qu'on peut supposer entre ces deux extrêmes.

Je ne puis oublier davantage que, dès 1893, j'avais déclaré la guerre à l'ancien thème, à ce que j'appelais le « *thème pour le thème*, c'est-à-dire une traduction péniblement compilée à l'aide d'une grammaire purement didactique et d'un dictionnaire ou d'un lexique bilingue » (système de 1880), et que j'osai alors pousser la témérité

1. *Revue de l'Enseignement des Langues vivantes*, n° de mai 1920, p. 214, note 1.

2. « *Inwiefern ist die Übersetzung in die Fremdsprache zulässig?* » (Conférence faite au Congrès de Hanovre, le 10 juin 1908. *Revue des Langues vivantes*, n° 1, mars 1909). Cf. *Des limites de la Méthode directe*, 1909 (Belin frères), et *La Nouvelle Pédagogie des Langues vivantes*, 1913 (Didier), pp. 40 et 81.

3. *La Nouvelle Pédagogie*, etc., p. 30.

jusqu'à affirmer que « *le thème n'est vraiment utile et intéressant que lorsqu'il se réduit à ce qu'il doit être, c'est-à-dire à l'imitation des modèles contenus dans les versions et les textes étudiés*[1]. » Revenant plus tard, en 1901, sur cette conception du *thème* qui m'a toujours paru la seule juste et la seule vraiment susceptible de résultats féconds, je n'hésitai pas à compléter ainsi la définition de cet exercice tel que je le concevais en dehors de toute préoccupation d'examen : « Le *thème* idéal ne sera donc ni le thème composé uniquement en vue de l'application d'une règle, — bien que celui-là soit encore utile de temps en temps pour l'assimilation mécanique de certaines formes telles que les verbes, etc., — ni le *thème littéraire* donné au hasard et toujours trop difficile, — ni même le *thème* ordinaire *d'imitation,* qui devient un exercice mécanique trop facile et par conséquent sans grande utilité : mais ce devrait être, quatre fois sur cinq, un thème strictement adapté aux notions antérieurement acquises par l'étude attentive des auteurs, et les obligeant à retrouver, pour des pensées données qu'ils peuvent avoir besoin d'exprimer à chaque instant, l'expression adéquate, celle qu'ils connaissent pour l'avoir déjà vue employée dans la langue elle-même, — en d'autres termes un *exercice de composition soumise à certaines conditions*, nécessitant un travail original de la pensée, plutôt qu'un exercice de *traduction* au sens étroit du mot[2] ».

Enfin, persuadé du dommage sérieux qui résulterait pour notre enseignement de la suppression de cet exercice dans nos études, dont nous étions alors menacés, je concluais en ces termes : « *Le thème doit être maintenu, non tant comme moyen d'étude proprement dit que comme moyen de contrôle des connaissances acquises directement dans la langue et par la langue*[3] ».

Telle est en somme la conception du *thème* qui finit par prévaloir et qui fut consacrée par l'instruction ministérielle de 1902, à laquelle nous renvoie aujourd'hui purement et simplement le décret qui a instauré la nouvelle épreuve sous le non de *thème d'imitation*[4].

Si j'insiste aussi longuement sur la genèse de l'épreuve actuelle, c'est parce que j'espère avoir réussi par là à démontrer que le *thème* ainsi compris, loin d'être incompatible avec la *rédaction libre*, comme l'était l'ancien *thème proprement dit*, est au contraire le meilleur acheminement vers la réalisation de cette dernière, qui reste le but le plus élevé comme aussi le plus lointain de tout enseignement des

1. *Ibid.*, p. 16.

2. *Ibid.*, p. 31.

3. *Ibid.*, p. 30.

4. « On pourra faire, *de temps en temps*, des traductions écrites (thèmes et versions). — Le *thème*, et c'est le rôle auquel il convient de le réduire, — servira à vérifier si les règles présumées connues le sont en effet. Il sera un *moyen de contrôle* et non un *instrument d'étude*. » Malheureusement, on sait qu'en fait ces instructions sont restées lettre morte pendant plusieurs années.

langues. Voilà pourquoi, adversaire résolu et constant de l'exclusion d'un exercice quelconque dans nos classes, et convaincu au contraire de la nécessité de les combiner tous, selon les besoins et les tempéraments si différents des élèves, par un dosage où doit précisément se révéler l'habilité pédagogique du professeur, il ne m'en coûte nullement de me contenter de la nouvelle épreuve : car je répète qu'elle peut et doit mieux que toute autre contribuer à donner aux élèves les qualités de *correction* et de *précision* que la réforme de 1902 n'avait pas permis de développer suffisamment chez eux.

Mais ce résultat n'est possible qu'à une condition : c'est qu'on ne retombe pas dans l'erreur que l'on avait commise en 1902, en demandant à des apprentis de faire œuvre d'artistes. Je crois que plus nous serons modestes dans nos prétentions, plus nous aurons de chances de les réaliser et d'obtenir des résultats sinon brillants, du moins positifs et satisfaisants.

Les adversaires du *thème* redoutent avec raison le retour à l'exercice absurde d'autrefois, qui consistait à tirer d'un auteur classique un passage quelconque pour le faire traduire en langue étrangère, à l'aide d'un lexique. Tous les professeurs de ma génération ont connu ces feuillets vendus par les libraires du quartier de la Sorbonne, et dans lesquels nous puisions à pleines mains des sujets de thèmes signés de grands noms tels que Bossuet, Pascal, Montesquieu, Voltaire, Chateaubriand, etc., donnés par la Sorbonne aux examens du baccalauréat, et que, rééditant le supplice de Sisyphe, nous faisions faire coûte que coûte à nos malheureux élèves. C'est évidemment le danger qui serait encore à prévoir si l'on s'avisait d'ériger en système une sorte de *thème d'imitation* basé sur la confrontation d'une belle page d'un classique français quelconque avec celle d'un classique étranger. Le thème ainsi compris, avec ou sans modèle étranger, sera toujours, les promoteurs de la réforme de 1902 l'ont fait remarquer avec raison, une œuvre d'art que l'on ne peut demander ni encore moins imposer à la généralité de nos élèves, pas plus, à mon avis, que la *composition en langue étrangère* prise tout à fait au sérieux.

Non : sans cesser d'admirer et de permettre à nos élèves d'envier ceux de leurs camarades qui sont capables de ces tours de force, pensons au gros de notre jeune armée qui ne peut les suivre, et qui n'a pas non plus besoin de les suivre pour faire de bon travail et des progrès solides et sérieux. Apprenons à nos élèves, par tous les moyens possibles et de préférence, j'y insiste, *par les moyens directs*, à s'assimiler d'abord, pour les employer ensuite correctement, les formes *grammaticales* et *idiomatiques* de la langue, et nous aurons atteint, sans avoir eu le temps de chômer, le résultat le plus sérieux et le plus satisfaisant que nous puissions ambitionner dans notre modeste champ d'action. Libre alors à ceux qui se sentiront assez forts pour dépasser ce but de prendre leur élan vers les nues. Il y en

aura certainement, et il y en aura d'autant plus que nous aurons plus strictement limité notre objectif et travaillé avec méthode. Et alors ce supplice auquel j'ai fait allusion tout à l'heure deviendra un plaisir, car nous aurons, sans l'avoir cherché en apparence, — je ne dis pas *sans l'avoir voulu*, — des élèves capables de *bien écrire* dans la langue étrangère. Que ce soit en traduisant des pensées tout exprimées sous forme de *thème*, ou en exprimant les leurs propres sous forme de *rédaction libre*, peu importe : ces deux fins pouvant se justifier l'une et l'autre et se soutenir mutuellement, et l'une d'elles ne pouvant disparaître sans qu'il en résulte le plus grand dommage pour tout notre enseignement.

C'est dans ce sens que l'épreuve actuelle peut être considérée comme un acheminement vers le but idéal que nous rêvons tous, et qu'il nous faudrait renoncer à atteindre sans son secours. Je vois ainsi très nettement *trois* stades parfaitement déterminés à parcourir, et qui peuvent en tout état de cause répondre aux visées des plus ambitieux d'entre nous. Le premier est celui de la *version*, qui répond au besoin le plus général et le plus immédiat, le nombre de ceux qui auront besoin de comprendre les textes étrangers étant de beaucoup le plus grand. Le second est celui du *thème d'imitation*, tiré de la *version* sous forme de *retraduction indirecte*, exercice éminemment utile surtout comme *moyen de contrôle*, il est vrai, mais qui, à l'encontre du *thème proprement dit* n'est pas à dédaigner non plus comme *moyen d'acquisition* : car aucun autre ne permet au même degré de rompre l'élève au maniement de la langue, tant au point de vue des formes *grammaticales* et *syntaxiques* que du *style* même. Le troisième enfin est la *composition libre*, auquel on aurait le grand tort de renoncer au cours des études, dont elle est la meilleure pierre de touche et aussi en quelque sorte la plus grande récompense, en ce sens qu'elle procure à l'élève l'occasion, une fois parvenu à un degré convenable de *correction* et de *précision* dans le maniement de la langue et seulement alors, de donner libre cours à ses facultés d'*invention* et d'*imagination*, et même, s'il en est pourvu si peu que ce soit, à son *talent de composition*. Mais il ne faut pas se dissimuler que ce dernier échelon ne sera jamais atteint que par une minorité d'élite, ce qui empêchera toujours la *composition en langue étrangère* de constituer à *elle seule* une sanction vraiment équitable et suffisante pour l'ensemble de nos élèves.

Je crois devoir, pour terminer, renvoyer nos lecteurs aux spécimens de *retraduction indirecte* que j'avais proposés au Congrès de Hanovre et qui avaient permis, on s'en souvient, à une centaine de nos collègues de se prononcer pour ce genre d'épreuves lors du referendum de 1919[1].

1. Voir *La Nouvelle Pédagogie des Langues vivantes*, pp. 82-83, et les *Langues Modernes*, 1919, n° 1, pp. 73-74.

Il va sans dire que ces spécimens n'ont pas d'autre prétention que de montrer la voie à suivre, et qu'on peut aisément en imaginer d'autres mieux combinés et plus suggestifs. Mais ce qui importe, c'est que ces textes soient le plus souvent possible rédigés *ad hoc* par le professeur lui-même à l'occasion des textes étrangers lus et expliqués en classe, de manière à obliger l'élève à prouver qu'après avoir compris les mots et les idées, il est capable d'utiliser les uns et les autres en des combinaisons différentes, — qu'en d'autres termes il a su transformer son *vocabulaire passif* en *vocabulaire actif :* exercice éminemment *direct*, beaucoup plus que ne semble l'indiquer l'appellation impropre de *thème*, et auquel doivent aboutir en conséquence tous les exercices *directs* pratiqués au cours des études, outre qu'il offre, comme moyen de contrôle et par conséquent comme épreuve d'examen, des garanties de *précision* et *d'équité* qu'aucun autre système, nous ne le répéterons jamais assez, ne saurait offrir au même degré.[1]

On voit donc que les résultats acquis par la réforme de 1902 ne sont compromis en aucune façon par la nouvelle épreuve, si elle est vraiment comprise et préparée dans son véritable esprit, et qu'il ne dépend que de nous qu'elle serve au contraire à les consolider et à les développer, sans qu'il soit besoin le moins du monde de remettre tout en question : car rien ne serait plus funeste aux progrès de notre enseignement que l'instabilité des sanctions. Il est déjà assez regrettable qu'un tel trouble ait pu être jeté dans les esprits d'un grand nombre de nos collègues, par suite d'une insuffisance de contact entre la commission ministérielle chargée d'étudier les vœux du corps enseignant et le Conseil supérieur, qui parut ignorer son important travail : conséquence d'un défaut incompréhensible dans l'organisation et la procédure de ce dernier. Ne comptons donc pas pour le moment sur une nouvelle réforme à attendre d'un corps qui a besoin lui-même d'être réformé, et ayons à cœur de prouver que nous sommes capables d'assurer, par nos propres moyens et avec les épreuves et sanctions dont nous disposons, le maximum de succès que l'on puisse attendre de notre enseignement dans l'état actuel de son organisation.

A. Pinloche.

1. J'écrivais encore à ce propos, en 1908 : « Le *thème* ainsi conçu nécessite sans doute de la part du professeur une préparation particulièrement laborieuse, puisqu'il doit être surtout fondé sur les lectures antérieures et ne peut, en conséquence, faire l'objet d'un cours *ex cathedra*, ni d'aucun recueil immuable. Mais c'est là précisément ce qui fait l'originalité et la supériorité de cet exercice, qu'aucun autre ne saurait égaler quand il s'agit d'acquérir la *sûreté* et la *précision* dans le maniement de la langue écrite et même de la langue parlée. » (*La Nouvelle Pédagogie*, etc., p. 37).

ÉTUDES GRAMMATICALES

SHALL et le "futur fictif"

L'emploi du futur de volonté dans les phrases telles que celle-ci :

A rogue shall often pass for an honest man,

a été diversement expliqué par les grammairiens anglais. Les uns, prenant la phrase dans le sens littéral, n'y ont vu qu'une prédiction. Les autres, et parmi eux ceux d'Oxford, dont l'opinion a prévalu, lui donnent un sens tout différent; pour eux, elle définit "*a generally observed fact*", et l'emploi de shall y signifie que "*the speaker asks us to take the fact on his personal assurance*". — Ils ajoutent que ce langage a vieilli, "*an archaic literary form, now affected and pretentious, though grammatically defensible*[1]". Aucune citation d'auteurs n'accompagne cette explication.

Parmi nos grammairiens, Biard, qui a signalé douze ans avant les Oxfordmen le rôle joué par le futur en question dans ce cas particulier, l'a défini avec plus de précision que les Anglais. — Il n'y a là, dit-il, qu'un futur *fictif,* et l'auxiliaire *shall* n'y figure que pour marquer *un fait d'expérience avéré,* mais contraire au cours naturel et présumable des choses[2]. Et il cite cinq exemples, que l'on remplacera ici par quelques autres.

In all the sports of children, *you shall discover* a creative instinct. (Carlyle).

By its fruit, *you shall know* the tree. (Proverbe).

He that sings on Friday *shall weep* on Sunday. (Prov.).

Happy men *shall have* many friends. (Prov.).

As you sow, so *you shall* reap. (*Id.*).

When the blind lead the blind, both *shall fall* into the ditch. (*Id.*).

He that makes himself a sheep *shall be eaten* by the wolf. (*Id.*).

He that will[3] bear much *shall have* much to bear. (*Id.*).

He that spends more than he *should*[4] *shall not have* (money) to spend when he would. (Prov.).

Plough deep, while sluggards sleep, and *you shall have* corn to sell and to keep. (*Id.*).

1. The King's English (Oxford, 1906), pp. 137 et 146).

2. Grammaire de révision, 3e partie (Bordeaux, 1894), pp. 31 et 32.

3. Celui qui *veut.*

4. Plus qu'il *ne devrait.*

Keep good men's company, and *you shall be* one of them. (*Id.*).

« *Toutes les phrases analogues ont vieilli* », ajoute notre grammairien, comme les Anglais, et l'*usage moderne* demanderait *will* au lieu de *shall.*

Il l'a demandé, en effet, pour la plupart de ces phrases, comme le prouvent les recueils de proverbes anglais. Cet usage « moderne » est d'ailleurs assez ancien, témoin le dicton cité par Daniel Defoe dans *Robinson Crusoé,* en 1719 :

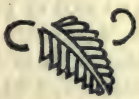
What is bred in the bone will not go out of the flesh.

Par une exception inexpliquée, l'usage a refusé d'admettre le remplacement de *shall* par *will* dans un certain nombre de proverbes, comme on l'a vu plus haut.

L'explication donnée par Biard préviendrait toute nouvelle discussion au sujet du futur fictif, si la critique n'avait à relever cette affirmation, que *shall* y marque toujours *un fait contraire au cours naturel et normalement présumable des choses.* Erreur trop facile à démontrer. Si l'on examine attentivement chacun des exemples qui précèdent, on constate que, dans huit cas sur onze, le fait avéré marqué par *shall,* bien loin d'être contraire au cours ordinaire des choses, en est manifestement le résultat probable ou inévitable. Ne sait-on pas, depuis longtemps, que les heureux *(donec eris felix)* sont toujours entourés d'admirateurs et d'amis plus ou moins désintéressés ? — N'est-il pas naturel que l'on récolte ce qu'on a semé ? Ne faut-il pas s'attendre à ce que deux aveugles qui veulent se guider l'un l'autre tombent ensemble dans un fossé ? Ne peut-on pas prévoir le sort des gens trop timides (sheep), trop patients (who will bear much), ou trop dépensiers ? de même que la récolte abondante du bon laboureur (plough deep), ou l'influence éducative des bonnes fréquentations (good men's company) ?

L'auxiliaire *shall* n'a donc pas toujours, dans le futur fictif, le sens que Biard lui attribue. Sa présence n'y est due qu'à un de ces caprices de l'usage que le grammairien a le devoir de signaler, mais qu'on ne lui demande pas d'expliquer, et notre auteur n'aurait rien perdu de sa réputation de sagacité, s'il s'était borné à dire, avec les Oxfordmen, que « *shall* exprime simplement ici la garantie personnelle de celui qui parle. »

M...
Professeur honoraire.



NOTES & DOCUMENTS

Le thème d'imitation et la méthode directe

L'Association des Professeurs de Langues vivantes a tenu une assemblée générale à Paris pour étudier la réponse à faire au questionnaire préparé par la Fédération Nationale des Lycées. Nous extrayons du compte rendu qui en été donné dans les *Langues modernes* du 15 avril, les passages les plus frappants, qui ont d'ailleurs trait à une question plus restreinte, mais d'importance extrême pour notre enseignement, celle des nouvelles épreuves du baccalauréat et de leurs rapports avec la méthode directe. Tout en se défendant d'apporter une déclaration, M. l'Inspecteur général Hovelaque a donné à ce sujet des explications précieuses à recueillir.

Après avoir exposé les raisons de sa longue absence, causée par la nécessité de s'acquitter pendant la guerre de missions d'intérêt national, puis de rétablir une santé profondément ébranlée, M. Hovelaque a dit :

« Et d'abord, je voudrais brièvement m'expliquer sur cette fameuse Commission du baccalauréat et les décisions du Conseil supérieur. Bien des choses restent encore obscures pour moi en dépit — ou à cause — de toutes les explications, fort variées d'ailleurs, que j'ai recueillies. Aux conclusions de mon rapport, qui étaient celles de la Commission tout entière, et que je n'étais, hélas ! plus là pour défendre, s'est substituée une note destinée à leur donner pour la Section Permanente la forme d'un projet précis : un mot, thème d'imitation, que nous n'avions examiné que pour l'écarter, semble alors, par suite de je ne sais quel malentendu, avoir pris une importance injustifiée : on semble avoir cru que le personnel tout entier le réclamait comme épreuve au baccalauréat. Et au Conseil supérieur, pour éviter, croyait-on, l'adoption du thème pur et simple, demandé par quelques membres, on a fait voter le texte adopté dans mon absence à la Section Permanente, et que, présent, j'aurais combattu de toutes mes forces. Or, j'estime que cette décision du Conseil supérieur, contraire aux conclusions de la Commission, non seulement ne répond pas aux vœux du personnel, mais constitue une atteinte directe à la méthode dont nous sommes partisans. Et pour des raisons que je vous dirai tout à l'heure, j'estime que cette méthode et notre enseignement sont solidaires, et que quand on attaque l'une on ébranle l'autre.

« Entendons-nous bien : Contre le thème d'imitation lui-même je n'ai aucune prévention. Nous avons toujours préconisé cet exercice excellent : il figure dans nos instructions de 1902 et l'on a raison de le pratiquer. Mais comme épreuve d'examen, il présente des inconvénients multiples, dont j'ai pu, comme mes collègues, dans de récentes inspections, constater la gravité. Très vite, il cesse d'être un véritable thème d'imitation : il mène insidieusement à l'abandon des principes de notre méthode ; il dégénère en thème pur et simple, et tend à devenir l'exercice essentiel dans les classes d'examen. Par là, il ébranle toute la méthode que vous

suivez : il devient un moyen d'acquisition de la langue, ce qu'il ne saurait être, au lieu de rester un simple moyen de contrôle ; au lieu de rester cantonné dans ces classes, il s'infiltre peu à peu dans les classes inférieures ; et j'ai trouvé, même dans des classes de 3e, le thème pur et simple, pratiqué comme aux temps antiques. Dans ce retour apparent au thème et aux méthodes anciennes, il y a de quoi réjouir le cœur de nos adversaires qui crient à la faillite de nos méthodes, détestées par par eux, parce qu'ils ne les connaissent et ne les comprennent pas, et auxquelles ils attribuent toutes les insuffisances qu'ils constatent dans leurs classes et dont, naturellement, ils rejettent sur d'autres toute la responsabilité.

« Et puisque j'ai parlé d' « adversaires », je voudrais tout de suite m'expliquer à ce sujet. Je ne suis ni un pessimiste, ni un alarmiste. Mais je ne crois pas exagérer en disant que notre enseignement est, en effet, en butte à une hostilité certaine, dont l'aggravation récente se manifeste par de nombreux symptômes. Je n'en veux d'autre exemple que ce qui se passe dans l'enseignement primaire, où je constate une diminution progressive indéniable de la situation des langues vivantes. Or, de même que la méthode et notre enseignement me paraissent solidaires, ce qui se passe dans l'enseignement primaire nous intéresse au premier chef ; et toute diminution de notre enseignement, où qu'elle se produise, nous atteint tous.

« Autrefois, les langues vivantes, dans le corps des Inspecteurs généraux primaires, avaient un représentant en titre, M. Josse. A sa mort, il n'a pas été remplacé. M. Guillaume fut, sans doute, plus tard, nommé Inspecteur général de l'Enseignement primaire, mais au même titre que ses collègues, et bien qu'il fût spécialiste, l'Inspection Générale des langues vivantes n'était qu'une partie de sa charge. Et lorsqu'enfin, il fut nommé dans l'enseignement secondaire, s'il fut toujours prié de voir aussi cet enseignement dans le primaire, le temps qu'il pouvait y consacrer devint forcément encore plus minime : les intérêts du personnel n'étaient plus défendus au Comité et toute direction efficace avait disparu. Et enfin, lorsque notre pauvre collègue eut succombé aux fatigues excessives que sa grande conscience lui imposait, notre enseignement cessa d'avoir aucun représentant à ce Comité. Or, cet évanouissement graduel d'un Inspecteur général me semble être le symbole de ce qui se passe dans l'Enseignement primaire ; une diminution progressive de la situation des langues vivantes s'y révèle. C'est ainsi qu'il a été question de rendre cet enseignement facultatif, sous prétexte de le renforcer, et dans l'intérêt même, disait-on, des langues vivantes. Nous savons ce que cela veut dire : et pareille bienveillance me paraît mortelle. Et de même, à la dernière séance du Conseil supérieur on a tenté de supprimer l'épreuve écrite de langues vivantes au Brevet supérieur ; et si nous avons pu, mon collègue M. Rancès et moi, en obtenir péniblement le rétablissement, ce fut au prix d'une diminution du coefficient de l'épreuve.

« Cette situation est grave parce qu'elle est symptomatique d'un état général. Une hostilité non moindre se révèle dans l'Enseignement secondaire et sous les formes les plus variées. Les défenseurs des humanités « pures » — les nôtres sont « impures », sans doute — voudraient, par une singulière contradiction, rendre notre enseignement ou purement utili-

taire et lui défendre toute ambition plus haute, ou s'il doit rester un enseignement de culture, en faire je ne sais quelle discipline morte à l'imitation du latin. C'est à la méthode Berlitz ou à la méthode des latinistes férus du thème, des règles de grammaire apprises par cœur, du mot à mot, de toutes les antiques routines périmées, que l'on voudrait ramener notre enseignement vivant et varié, et qui prétend qu'il n'y a pas de vraie culture sans la possession effective de la langue, et qu'il est possible d'atteindre en même temps l'une et l'autre. »

[L'hostilité de nos collègues provient de leur ignorance, c'est-à-dire qu'ils ne savent pas ce qui se passe dans nos classes. Et c'est ainsi qu'ils veulent nous rendre responsables de la « crise du français », crise réelle, mais due à des causes d'ordre très général, que l'on retrouve dans tous les pays. Ce n'est pas une crise française, mais universelle ; ses causes ne sont pas scolaires, mais sociales ; la faute en est à la vie moderne, à la civilisation présente, et non à nous. Voilà des vérités à exposer à nos collègues, à propager auprès du public, à signaler à l'attention des esprits clairvoyants, à répandre dans la Presse, en provoquant aussi l'opinion et les témoignages des personnalités du commerce et de l'industrie, des ingénieurs, etc...] M. Hovelaque poursuit :

« Mais quels que soient les concours que nous puissions obtenir, comptons d'abord sur nous-mêmes, et, pour nous défendre, présentons un front uni. Soyons d'accord sur les principes : n'abandonnons rien de nos conquêtes : c'est la méthode directe qui nous a fait obtenir enfin un nombre d'heures suffisant. Défendons-la si nous ne voulons pas voir diminuer la situation de notre enseignement, car méthode et enseignement sont solidaires, et tout ce que l'on abandonnera de l'une est une perte pour l'autre. Il faut conserver toutes les positions conquises et toutes nos ambitions, ne rien abandonner des fins que nous poursuivons. Modifier votre méthode et les fins qu'elle vise, c'est reconnaître cette prétendue faillite que vos adversaires proclament bruyamment afin de de vous ramener aux méthodes anciennes dont l'adoption entraînerait automatiquement un retour aux anciens horaires et à la situation humiliée des langues vivantes autrefois. Déjouez par votre union le plan de vos adversaires, et proclamez hautement cette indispensable solidarité de l'enseignement et de la méthode. C'est pour ruiner notre enseignement que l'on attaque d'abord la méthode : défendez ce bastion avancé, si vous ne voulez pas que toute la place tombe. Et par conséquent maintenez le thème dans les limites où il doit être employé, dans les classes préparatoires aux grandes écoles, où il est légitime, et conservez au thème d'imitation sa vraie nature et son rôle réduit. Vous donnerez ainsi à nos adversaires le sentiment qu'ils ne peuvent compter sur aucune défection dans nos rangs, que notre front est uni, que nous ne cédons pas, que nous ne sommes pas, comme le ferait croire la décision du Conseil supérieur, une armée divisée contre elle-même et qui se replie en désordre. *Principiis obsta :* il faut résister dès le début et sur toute la ligne. Cédez sur la méthode et vous serez forcés de céder sur l'enseignement. »

La seconde partie de la séance a été consacrée à l'examen des questions d'ordre général soulevées par la Fédération. A la suite d'une discussion prolongée, et dont l'analyse dépasserait l'espace dont nous disposons, l'ordre du jour suivant (Kuhn) a été voté, demandant :

1° Que l'enseignement des langues vivantes conserve une place au

moins égale à celle qu'il occupe actuellement dans toutes les catégories d'enseignement ;

2° Qu'il soit constitué, à côté de l'enseignement des humanités classiques, un véritable enseignement des humanités modernes, reposant sur une étude vivante et approfondie du français et des langues étrangères.

Il a été également décidé, sur la proposition de M. Rancès, qu'une consultation serait organisée auprès des Chambres de Commerce, Sociétés industrielles, Chambres d'Agriculture, etc...

On trouvera plus loin le texte d'un vœu dans ce sens qui vient d'être adopté par l'Assemblée générale de l'Association France-Grande-Bretagne, dont les membres appartiennent en grande majorité aux milieux économiques et commerciaux.

3e Congrès International de l'Enseignement Secondaire

Le Congrès que nous avions annoncé s'est tenu à Paris, pendant les vacances de Pâques, avec grand succès ; des représentants de treize nations y ont travaillé ensemble et fraternisé cordialement. En attendant la publication des procès-verbaux détaillés, un compte rendu sommaire des réunions a été donné dans le numéro d'avril du *Bulletin de la Fédération*, auquel nous renvoyons nos lecteurs.

Ce que nous voulons simplement constater et souligner ici, c'est le haut intérêt moral, et la réconfortante leçon qui se dégagent de larges réunions de ce genre. Il convient de les juger moins aux résultats matériels, qui ne peuvent se produire qu'à longue échéance, qu'à l'esprit qui anime et réunit dans une pensée commune des professeurs venus de pays si divers. C'est d'abord, et naturellement, le désir d'étudier, de comparer et de rapprocher dans un esprit d'entente et de collaboration les différentes — parfois très différentes — formes que prend l'enseignement secondaire en Europe. Mais, à un point de vue national quoique nullement égoïste, ce qui frappe l'observateur, dans cette réunion de gens cultivés et de maîtres éprouvés, c'est le lien qui les unit, qui les réunissait tous autour du Bureau qui avait organisé ce Congrès : et ce lien, c'est l'admiration passionnée, le culte fervent des idées et de la civilisation françaises. Notre pays, s'il sait reconnaître ses amis, ceux qui lui resteront toujours fidèles en dépit de tout, et s'en faire de nouveaux, a un grand rôle à jouer dans le monde.

Il était facile de s'en rendre compte pendant les séances du Congrès, à certains mouvements, presque des frémissements de l'auditoire ; mais où ce sentiment se manifesta librement, à cœur ouvert pour ainsi dire, ce fut au cours du banquet qui vers la fin de leur travaux réunit les invités étrangers et leurs hôtes français. Il est aisé de médire, ou bien de sourire, de ces agapes traditionnelles ; et pourtant, dans ce simple restaurant « universitaire » qui les abritait, ceux dont le regard ne se laissait pas arrêter à la cloison de planches pouvaient voir rayonner au loin, dans toute sa clarté et toute sa force, le génie français. Devant nous, le représentant de chaque nation se levait et disait la dette qu'il avait,

selon lui, contractée envers notre pays et son enseignement ; et si variés que fussent les témoignages apportés et les hommages rendus, on sentait que tous étaient du même ordre, émotif autant qu'intellectuel, et que ce qu'ils disaient, c'était l'amour de la France. La France... la France... c'était toujours le même mot qui revenait, et prononcé avec la même ferveur. Autant il nous conviendrait peu de parler nous-même du prestige de notre propre pays ou de la supériorité de notre civilisation, autant il est légitime d'en recueillir l'expression spontanée et émouvante quand elle vient des élèves et des amis de l'Université et de la France.

G. CAMERLYNCK.

Vœu de l'Association 'France-Grande-Bretagne'

« Considérant qu'au nombre des moyens de cultiver l'amitié entre la France et la Grande-Bretagne, plus que jamais indispensable aux deux pays, nul ne saurait être plus efficace que l'enseignement,

« Regrette que dans la réorganisation en cours de l'enseignement primaire supérieur, la part des langues vivantes ait été amoindrie pour les Ecoles Normales primaires et les Ecoles primaires supérieures, et que nos institutrices et futurs instituteurs soient en moins grand nombre que par le passé amenés à connaître et à pratiquer la langue anglaise,

« Quant à la réforme de l'enseignement secondaire annoncée par M. le Ministre de l'Instruction Publique, exprime le vœu qu'en aucun cas la part de la langue anglaise, instrument de culture moderne, ne soit diminuée ;

« Et demande qu'avant toute décision il soit procédé, comme d'usage, à une consultation générale de tous les Corps intéressés. »

Ce vœu, déposé par MM. Camerlynck et Digeon, vient d'être adopté à l'Assemblée générale de l'Association "France-Grande-Bretagne", tenue le mardi 24 mai, et sera transmis à qui de droit.

Dans notre prochain numéro paraîtra une étude de M. Louis Rocher sur *Les Caractères sociaux de Thomas Hardy*.

BIBLIOGRAPHIE

JEAN-MARIE CARRÉ. — **Gœthe en Angleterre.** Etude de littérature comparée, XVIII, 300 p. in-8°. Paris, Plon-Nourrit, 1920.

L'excellent " Gœthe en France ", de M. Baldensperger, a maintenant un pendant qui n'est pas indigne de lui dans l'ouvrage de M. Carré. Comme son prédécesseur et maître en littérature comparée l'a fait pour la France, M. C. a cherché à décrire les courbes de l'opinion britannique sur Gœthe au XIXe siècle, et à préciser l'influence du poète sur certains grands Anglais.

Le livre se subdivise en trois grandes parties.

Dans la première partie (1780-1830), l'auteur étudie les fluctuations de l'opinion anglaise vis-à-vis de Gœthe : le succès de *Werther*, la réaction moralisante provoquée par des drames comme *Stella* et *Götz*, l'influence de Gœthe sur les romantiques, notamment sur Byron, Shelley, l'impression que fait le héros de Weimar sur ses visiteurs anglais, les réactions diverses provoquées par le *Faust*, les trop timides efforts de H. C. Robinson pour révéler aux cercles littéraires anglais l'étendue encore insoupçonnée de la personnalité de Gœthe.

Dans la deuxième partie, nous assistons à la genèse d'une nouvelle critique gœthéenne de 1820 à 1840, la critique philosophique, celle de Carlyle, qui cherche à montrer à ses compatriotes, si incertains dans leur jugement sur l'auteur du Faust, tout ce qui se cache de pensée et de sagesse sous les fictions poétiques du grand Allemand.

Dans la troisième partie, M. C. montre comment Gœthe, mieux connu, grâce à Carlyle, agit par son *Wilhelm Meister* et son *Faust* sur la production littéraire des années 1825-1855, comment son lyrisme, jusqu'alors ignoré ou dédaigné, est magnifié par Tennyson. Un dernier chapitre nous montre Lewes apprenant à l'Angleterre que la personnalité de Gœthe est plus riche encore que Carlyle ne le lui avait dit; il lui enseigne que Gœthe n'a pas été seulement un sage, mais qu'il a été aussi un grand artiste doublé d'un savant de mérite et qu'il n'a pas été l'immoraliste ou l'amoraliste forcé, que le puritanisme anglais lui reprochait volontiers d'avoir été; il découvre l'homme dans le penseur.

Dans sa conclusion, M. C. fait rapidement entrevoir quels pourraient être les résultats d'une enquête poussée au delà de la date de 1855, que la guerre l'a malheureusement forcé d'assigner comme limite à la sienne, et qui chercherait à déterminer l'influence de Gœthe sur les ruskiniens et les préraphaélites, ou à préciser l'attitude vis-à-vis de Gœthe des critiques modernes, comme Matthew Arnold.

Il termine, comme il a commencé, en soulignant combien il serait injuste de rendre Gœthe responsable du « bochisme » de 1914 et de ses turpitudes.

Si de ces rapides indications sur le contenu du livre de M. C., on veut bien prendre la peine de rapprocher celles que M. Spenlé a données dans la *Revue* de février (pp. 68-70) sur les critiques et éloges adressés

à l'auteur par son jury de doctorat de Strasbourg, on se rendra compte aisément de la valeur et de l'intérêt de ce « Gœthe en Angleterre ».

L'ouvrage de M. C. ne nous renseigne pas seulement sur la fortune des œuvres gœthéennes en Angleterre, mais encore sur la mentalité anglaise et ses divers aspects dans la première moitié du XIXe siècle, car rien n'est plus révélateur de la pensée profonde d'un individu ou d'un peuple que la façon même dont il juge les gens ou les choses qui lui sont extérieurs. Il nous fait pénétrer, en outre, profondément dans l'intimité d'esprit de Carlyle. Le cas de Carlyle a visiblement passionné M. Carré, et il a apporté à l'étudier un soin tout particulier qui fait vraiment de la deuxième partie de son livre, la partie la plus vivante et la plus riche ; on en oublie parfois que le héros du livre n'est pas Carlyle lui-même. C'est donc, malgré qu'elle ne soit qu'un fragment, et malgré les lacunes ou les légères imperfections signalées à la soutenance, une œuvre très pleine et très féconde en enseignements, que celle de M. C., animée d'une chaude sympathie pour Gœthe, et d'une connaissance exacte de son génie, et dont nous ne saurions trop vivement recommander la lecture à nos candidats anglicistes ou germanistes. Ils la liront sans peine et avec agrément, car elle est écrite d'une plume alerte et avec un entrain et une habileté de mise en œuvre qui dissimulent adroitement ce qu'une étude de ce genre, toute en menues touches, a forcément d'un peu « émietté » et de « papillottant » ; les discussions, les vues générales rompent, à tout instant, de fort heureuse façon, la monotonie des énumérations de détail.

Que l'auteur nous permette de lui signaler quelques fautes d'impression, pour le cas peu probable d'ailleurs où on ne les lui aurait pas indiquées déjà : p. 32, l. 7 : *Gæthe de Berlichingen ;* p. 121, l. 12 : *la citer du Salut ;* p. 255, l. 7 : *admirtiaon.* Et pourquoi, p. 222, les *Affinités d'élite* au lieu de la traduction courante ? H. Loiseau.

Production industrielle et justice sociale (en Amérique), par Ch. Cestre, chargé de cours à la Sorbonne. Paris, Garnier frères. Br., 1921.

Ce livre est le résultat d'une enquête toute récente menée dans les principales régions industrielles des Etats-Unis par un des Français qui les connait le mieux, M. Charles Cestre. Nous savions déjà, par ses articles et ses publications antérieures, que son activité ne se bornait pas à enseigner la littérature américaine en Sorbonne, et que sa curiosité s'étendait à l'étude de la vie elle-même, dans toutes ses manifestations ; il nous donne aujourd'hui un tableau d'ensemble, tracé à grands traits, composé avec méthode et clarté, de l'organisation industrielle et sociale de cette grande nation de producteurs.

Pour le bon ordre de l'exposé, et au risque de séparer parfois des éléments étroitement enchevêtrés, l'auteur a divisé son livre en trois parties, intitulées respectivement : organisation scientifique, humanisation, et démocratisation de l'industrie.

Dans la première sont passées en revue les conditions matérielles d'organisation du travail, l'emploi rationnel de la main-d'œuvre, et tout d'abord naturellement le fonctionnement des méthodes préconisées et appliquées par Taylor et ses disciples, depuis longtemps entrées dans

la pratique et d'une efficacité démontrée. Au bureau, à l'atelier, dans toute l'usine, et en dehors d'elle, dans la vie sociale de l'ouvrier, on saisit les bienfaits de cette organisation scientifique du travail. Nous entendons d'abord l'éloquence des chiffres et le langage de la raison.

Plus loin, dans la seconde partie, on parle encore raison au lecteur, mais aussi sentiment. Il s'agit de l'élément *humain*, le plus important et celui dont précisément on a longtemps négligé de tenir compte. Certes, les œuvres sociales de l'usine sont connues, celles qui s'attachent au confort et à l'hygiène, à l'instruction et à la récréation ; à l'habitation, etc. ; mais un esprit nouveau anime le patronat américain, transformant ses rapports avec la main-d'œuvre ; c'est la considération et le respect réciproques, le culte du "square deal", la justice large faite à chacun, en commençant par se réformer soi-même. Sur des bases de loyauté et de confiance s'édifie la constitution organique de l'industrie.

Les idées à la fois généreuses et pratiques abondent dans cette organisation *humaine* du travail et de la vie ; on ne peut les citer toutes, mais au moins doit-on accorder une mention spéciale à la création des "Employment managers", qu'on peut appeler, faute d'un meilleur terme, les directeurs du personnel ; mais directeurs spirituels autant que temporels, spécialistes du recrutement, de l'utilisation, de la rétribution, du contentement des ouvriers ; on les trouve parmi les ingénieurs qui se sont surtout consacrés aux questions sociales et administratives, les chefs d'atelier, les professeurs d'universités ou ministres du culte ; ils ont fondé une association et fait école, formant à leur tour des élèves dans les universités, — hommes ou femmes.

La troisième partie de l'ouvrage, dont l'intérêt ne le cède pas aux deux premières, expose le régime démocratique ou constitutionnel de l'industrie américaine, ou plutôt les deux régimes qui se partagent ses ressortissants : celui qui s'établit par le syndicat ou les trade-unions, que nous connaissons bien en Europe, et un autre, dont il nous reste à faire l'expérience, celui des conseils d'ouvriers ou « conseils d'usine » (Shop Committees) reposant sur l'élection populaire, jouissant d'attributions définies, de pouvoirs étendus, et qui se fédèrent par industries ou régions. A cette conception du système représentatif des travailleurs sur place, à l'atelier, à l'usine même, s'oppose celle du syndicat de toute la corporation, telle qu'elle nous est familière. L'American Federation of Labor n'a pas réussi à les englober tous, loin de là, et les solutions adoptées sont différentes suivant la nature du travail, l'organisation de l'industrie, la mentalité des ouvriers, etc. Les solutions particulières sont étudiées dans une série de brèves monographies, vivement brossées par M. Cestre, et qui font, à la fin, rebondir l'intérêt de son exposé (Les Bûcherons du Far-West, les Débardeurs des Ports, les Typographes, l'Industrie du vêtement, l'Arsenal de Rock-Island). On y entrevoit enfin les figures frappantes de chefs ouvriers, de leaders énergiques ; on commence à sentir l'action de fortes personnalités, issues du peuple, qu'on regrette de n'avoir pas rencontrées plus tôt et en plus grand nombre. On aurait aimé aussi à voir s'agiter les groupes, à voir vivre la masse laborieuse, la multitude des producteurs. On ne saurait faire grief à l'auteur d'avoir laissé de côté l'élément pittoresque et dramatique dans un ouvrage d'économie politique, tout de faits et d'idées. Mais il est permis de regretter que l'homme lui-même, l'ouvrier y apparaisse plutôt

comme un « facteur » du problème que comme un être vivant. Faut-il ajouter qu'à le voir si raisonnable d'esprit, si perfectible et même d'éducation parachevée dans certains cas, un sentiment où l'envie se mêle à l'admiration s'empare de nous, et l'on se demande si l'ouvrier américain serait d'une espèce supérieure aux variétes que nous possédons chez nous ? On est prêt à le croire, bien que cette impression ne nous ait pas été laissée par ces nombreux Américains qui sont venus pendant la guerre, et dont beaucoup étaient chez eux des ouvriers. Mais il est vrai que l'armée n'est pas un milieu favorable à l'observation, et qu'il faut juger l'homme à l'échope, outil en main. M. Cestre les a vus à l'œuvre chez eux, et peut donc en parler en connaissance de cause. Il le fait avec cette sympathie qui est l'essence même de la critique juste ; et elle ne le conduit pas à juger les hommes et les choses avec optimisme ou partialité ; c'est quelque chose de mieux, ou d'un autre ordre : c'est un véritable acte de foi dans l'avenir de la démocratie américaine ; il croit que les problèmes sociaux recevront leur solution raisonnable et pacifique de l'autre côté de l'Atlantique, et que cette solution est déjà à moitié trouvée. Sans nous conseiller l'imitation servile, il nous convie à étudier avec lui, et à réfléchir. On ne saurait certainement trouver de meilleur guide.

G. CAMERLYNCK.

Portraits of the eighties, by HORACE G. HUTCHINSON. — London, T. Fisher Unwin.

L'idée est heureuse, de grouper en un livre les hommes les plus marquants d'une génération, ceux dont les traits reconstituent le plus fidèlement le visage de leur époque. Encore faut-il, pour qu'un ouvrage de ce genre soit intéressant, que l'époque le soit elle-même, qu'elle ait une personnalité ou tout au moins une physionomie caractéristique et captivante. Ce n'est pas tout à fait le cas de la décade traitée par M. Hutchinson. Les « années quatre-vingts », c'est-à-dire celles qui vont de 1880 à 1890, sont, dans l'histoire anglaise, singulièrement faibles et décevantes. Ce sont des années « vieilles », où s'affirme cruellement le déclin de l'ère victorienne. L'ancien système politique anglais donne des signes de fatigue et d'épuisement, et la scission causée par le Home Rule gladstonien est la première fissure dans l'édifice solennel des deux grands partis constitués, dont la ruine s'achève sous nos yeux.

De cette époque si irrésolue, M. Hutchinson a réussi cependant à tirer quelques bons portraits. On lira son livre avec plaisir et avec fruit. J'y ai moins goûté à vrai dire les portraits d'hommes politiques comme Gladstone, Parnell ou Chamberlain que certaines pages très fines sur les artistes et les hommes de lettres du temps. William Morris, Swinburne et Meredith, entre autres, sont admirablement caractérisés.

Oscar Wilde est jugé plus sommairement. Il est vrai que ses œuvres les plus notables appartiennent à la décade suivante. Et c'est justement là le reproche que l'on ferait à l'auteur de ce livre. La plupart des écrivains ou des artistes dont il parle appartiennent par leurs tendances et l'essentiel de leur œuvre à une période antérieure ou postérieure aux années quatre-vingts. Et il a omis d'autre part quelques-uns des écrivains les plus caractéristiques de ce temps-là, ceux qui en expriment le mieux la culture exclusive et l'esprit raffiné, je veux dire un Walter Pater, un

Stevenson, un Henley, de même qu'un Gissing en exprime l'inquiétude et la recherche d'un nouvel équilibre social. D'autres pourraient être ajoutés, qui à mon sens nous rendraient la couleur de ces dix années plus fidèlement que ceux auxquels s'est borné Mr Hutchinson. Ses figures sont fort bien tracées. Il est assez bon peintre pour nous faire regretter les portraits qu'il ne nous a pas donnés. A. DIGEON.

Milton, *Prose and Poetry*. The Clarendon Press, 1920 (224 pp.).

Cette petite anthologie est destinée à donner aux élèves leur première idée de Milton. Elle est très bien présentée matériellement : la reliure élégante, le caractère clair, le portrait du poète, les intéressants facsimile des titres des premières éditions en font un petit volume attrayant. On y trouve, après une très courte introduction, une bonne partie de *Johnson's Life of Milton*, et des extraits notables (16 et 18 pages) des *Essays* de Hazlitt et de Macaulay sur Milton. Puis vient un choix abondant des *Early Poems*, jusqu'à *Lycidas;* quelques sonnets; des extraits de *Paradise Lost*, de *Paradise Regained*, et de *Samson Agonistes;* et enfin, une quinzaine de pages de prose tirées de l'*Areopagitica* et de "*The Reason of Church Government*", le dernier extrait étant l'un des célèbres passages autobiographiques. Des notes sur tous ces textes (les "*essays*" critiques compris) complètent le volume.

Ce livre, bien qu'harmonieusement composé, ne me semble pas de nature à rendre service dans les classes. L'essai de Johnson sur Milton est un chef-d'œuvre de langue et de mordant; mais il est fait pour donner à de jeunes esprits une idée radicalement fausse de Milton, en tant qu'homme et que poète. C'est un document d'histoire littéraire; c'est même une œuvre littéraire; ce n'est en aucune façon un morceau destiné à des élèves qui ne peuvent en faire la critique. Les "essays" d'Hazlitt et de Macaulay, inspirés de meilleures intentions envers Milton, sont dépourvus de véritable esprit critique; et leur valeur en tant qu'exercices de rhétorique n'est pas suffisante pour qu'on les donne en classe. Quant au choix des poèmes, sur 224 pages, 45 seulement sont consacrées au *Paradis Perdu*; moins qu'aux premiers poèmes, parmi lesquels la longue "*Ode on the Morning of Christ's Nativity*", très peu importante en somme, est donnée tout entière. On a donc trop accordé de place aux premiers poèmes, et on a sacrifié les œuvres capitales : l'un des grands discours de Satan est donné sans qu'on sache qui parle ni à qui cela est adressé; et les descriptions sont trop abondamment représentées.

En somme, l'ouvrage est bâti sur la vieille conception de Milton : celle qui régnait avant les travaux de Masson et qui ne s'inspirait d'aucune sympathie pour le poète; il est fait pour confirmer la première impression d'ennui et de difficulté que Milton peut causer aux jeunes esprits et non pour les attirer à Milton. En France, il ne pourrait guère trouver place que dans les bibliothèques de première supérieure (à condition d'être soigneusement présenté par le professeur).

C'est un devoir de noter en terminant que la *Clarendon Press* s'honorerait en ne réimprimant plus les notes sur Milton de R. C. Browne, notes datant de 1870 et totalement périmées, qu'on s'étonne de retrouver inchangées à la fin de ce volume. DENIS SAURAT.

Victorian Worthies, sixteen biographies by G.-H. Blore, assistant master at Winchester College (Humphrey Milford, Oxford University Press).

Si M. Blore a songé au livre bien connu que Sir Sydney Lee a consacré aux *Great Englishmen of the 16th century*, il n'a jamais un instant cherché à rivaliser avec son illustre prédécesseur. D'abord composées à l'intention de ses élèves, ses esquisses n'ont point honte de rappeler les faits les plus notoires, ni d'accepter les jugements déjà formulés. En résumant les biographies classiques et les articles du *Dictionary of National Biography*, il semble surtout guidé par le désir d'illustrer, au moyen d'exemples concrets, "a spirit of public service".

Dans ce but didactique, il a rassemblé en une galerie les portraits les plus divers de penseurs et d'hommes d'action, d'artistes et de missionnaires, où Carlyle voisine avec Sir Robert Peel et G.-F. Watts avec l'évêque Patteson. "Men like these it is hard to label and to classify. Their individuality is so patent that any general statement is at once open to attack. The most that we can do is to indicate one or two points in which Victorians had a certain resemblance to one another, and were unlike their successors of our own day. They were more evidently in earnest, less conscious of themselves, more indifferent to ridicule, more absorbed in their work". Tels sont, aux yeux de M. Blore, les liens qui paraissent unir ces hommes de volonté.

Aussi insiste-il davantage sur leur valeur morale ou sur l'aspect édifiant de leur œuvre. Chez Watts, par exemple, c'est bien moins le talent du peintre qui retient son attention sympathique que la modestie de ce laborieux "who was preaching sermons in paint".

Dans cet esprit, en une langue aisée, sinon pittoresque, M. Blore s'applique sagement à enregistrer des opinions raisonnables. L'ensemble forme un bon ouvrage de vulgarisation d'une exécution matérielle en tous points impeccable.

Louis Rocher.

Revue des Cours et Conférences

ALLEMAND

LILLE. — Dissertations et Leçons françaises. — *Agrégation :* L'art de Heine dans les *Elementargeister.* — En quoi *Kabale und Liebe* se rapproche-t-il d'*Emilia Galotti* ? — Les comparaisons dans *Kabale und Liebe.* — La rhétorique dans les poésies de jeunesse de Schiller. — Exposer les idées religieuses de Feuerbach d'après son ouvrage *Das Wesen des Christentums.*

Dissertations et Leçons allemandes. — *Agrégation :* Heines Ansichten über Religion und Philosophie. — „ Alle diese Geschichtchen (die Volkssagen) illustrieren den Glauben und den Charakter des deutschen Volks " (Heine). — Der junge Schiller und das klassische Altertum. — *Kabale und Liebe* als Sittenbild.

Certificat secondaire : Der norddeutsche Bauer nach G. Frenssens Jörn Uhl. — Er sollen Tassos Worte in Bezug auf Goethe selbst erklärt werden : „ Und wenn der Mensch in seiner Qual verstummt — Gab mir ein Gott, zu sagen wie ich leide ". — Scheffels Humor.

ANGLAIS

PARIS. — *Agrégation.* — Dissertations françaises. — 1. Le réalisme et le romanesque dans le " Shoemaker's holiday ". Comment ils se combinent, et quel est l'effet produit par le mélange de ces deux éléments. — 2. Définir le comique habituel de Chapman, de Jonson et de Marston, et voir s'il est possible d'en déduire quelque indice de la part prise par chacun d'eux à la composition de " Eastward Hoe ". — 3. La théorie de l'Esthétisme, son application à la conduite et à l'art dans " Dorian Gray ".

Dissertations anglaises. — 1. Shakespeare's attitude towards the middle class and the hand-crafts of his time. — 2. The country and country-life in the " Spectator ". — 3. Pope's Language in " Windsor Forest "

Thèmes. — 1. Pascal. *Entretien avec Monsieur de Sacy*, de : « mais il s'agit au contraire de cette sorte en païen... », à : « je ne puis pas vous dissimuler... ». — 2. La Fontaine. *Les animaux malades de la peste.* — 3. Taine. *La Fontaine et ses fables*, pages 68-69, de : « cette promptitude aux métamorphoses intérieures... », à : « sont-ce des vies que vous lisez ici ". — 4. Bergson. *Le Rire*, page 27-30, chap. I, par. III, depuis : « pour que l'exagération soit comique », jusqu'au paragraphe IV. — 5. Flaubert. *Madame Bovary*, 1re partie (La noce) de : « de temps à autre on entendait des coups de fouet... » à : « la mairie se trouvait à une demie-lieue... ». — 6. Taine. *Origines de la France contemporaine*, 2e partie, livre IV, chapitre V, paragraphe IV : sur Voltaire, de : « un pareil esprit n'est pas capable... », à : car c'est bien tout le savoir humain. »

Versions. — 1. Carew. *Elegy on the death of Donne*, vers 25 à 96. — 2. Beaumont and Fletcher, *The Knight of the burning Pestle*, acte II, scène VI.

VERSIONS DE LICENCE. — 1. James Russel Lowell. *Commemoration Ode*, strophe IX, depuis : " But is there hope to save... ". — 2. Henry James. *Roderick Hudson*, chapitre IX, jusqu'à : " And that to day was uncommonly fine ". — 3. Jack London. *The Call of the Wild*, de : " In the excess of their own misery they were callous to the suffering of their animals...", à : " Keeping the trail by the loom of it and by the dim feel of his feet. ". — 4. Wordsworth. *Tintern Abbey*, du vers 23 au vers 84.

LEÇONS DE LICENCE (Auteur du programme : Lyrical Ballads). — 1. " How far are the precepts expressed in Wordsworth's Preface of 1800 carried out in the Lyrical Ballads ? ". — 2. " Expound and discuss Coleridge's criticism of Wordsworth's ballads in Biographia Literaria. "

THÈMES DE LICENCE. — 1. Théophile Gautier. *Voyage en Russie* : La cathédrale Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg, de : « L'hiver en Russie a une poésie particulière... », à : « comme une immense bulle à demi-lumineuse. » — 2. E. Renan. *Prière sur l'Acropole*, de : « O Noblesse, ô Beauté simple et vraie... », à : « en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison. » — 3. Le Roy. *Jacquou-le-Croquant*, de : « Mon plan était bien arrêté, je n'avais plus... », à : « l'embrassant aussitôt, je me mis à grimper. » — 4. Musset. *Histoire d'un Merle blanc*, de : « Mon père eut l'inhumanité de me laisser... », à : « J'ouvris mes ailes, et je partis. » — 5. Chateaubriand. *Martyrs*, Livre VI, de : « Les barbares, fidèles aux usages... », à : « ils entonnent le bardit. »

CAEN. — VERSIONS. — Milton, *Areopagitica* : " I deny not but that it is of greatest concernment... " jusqu'à la fin du paragraphe.
Cowper, *Yardley Oak*, I, 28.

THÈME. — Augier et Sandeau, *Le Gendre de M. Poirier*, acte II, scène VIII et scène IX, jusqu'à : « Approchez, monsieur Vatel... ».

DISSERTATION FRANÇAISE. — D'après *Roderick Hudson*, quels vous paraissent être les traits principaux de Henry James romancier ?

DISSERTATION ANGLAISE. — Try to illustrate from *Roderick Hudson* the leading traits of Mr. Henry James as a novelist.

Nombre maximum des Candidats à recevoir en 1921, à la suite des divers Concours de l'enseignement secondaire (exception faite pour les Candidats ayant droit au classement spécial, prévu par l'Arrêté du 6 mars 1920).

Agrégation d'allemand	8 (dont une femme) ;
» d'anglais	26 (dont six femmes) ;
» d'espagnol	5 (dont une femme) ;
» d'italien	4 (dont une femme) ;
Certificat secondaire d'allemand	11 (dont trois femmes) ;
» » d'anglais	32 (dont douze femmes);
» » d'espagnol	5 (dont deux femmes) ;
» » d'italien	5 (dont deux femmes) ;
Certificat d'aptitude aux classes élémentaires	20.

Agrégation d'arabe... 2, et Certificat... 3.

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS DE VACANCES

CERTIFICAT SECONDAIRE

Un cours de préparation à l'oral du Certificat Secondaire aura lieu à la *Guilde* du *4 au 20 juillet.* Il comprendra des cours de thème oral, de version orale et de Commentaire Littéraire et Grammatical.

Conditions : 45 francs pour le cours complet.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Un cours aura lieu à la *Guilde* pendant le mois de *juillet* (4 semaines). Il comprendra, chaque semaine :

Un cours de thème écrit et oral..... 1 heure 1/2
» de version écrite et orale ..... »
» d'explication de textes..... 1 heure.

Pendant le mois d'*octobre,* des cours auront lieu également à la *Guilde,* en vue de la préparation à l'oral de l'examen (3 semaines). Ils comprendront :

Un cours de thème oral..... 1 heure.
» de version orale ..... »
» de commentaire anglais ..... »
» de littérature française ..... »
» de pédagogie..... »

Conditions

Pour le mois de juillet..... 40 fr.
Pour le mois d'octobre..... 35 fr.

Tous les cours sont payables d'avance.

INTERNAT

Pour tous renseignements au sujet de l'*Internat,* s'adresser directement à la Directrice de l'Internat, 6, rue de la Sorbonne, Paris.

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1920/1921.

EXAMEN DE LA GUILDE.	CERTIFICAT SECONDAIRE.
BACCALAURÉAT.	LICENCE.
CERTIFICAT PRIMAIRE.	AGRÉGATION.

Pour les conditions, voir numéro d'août-septembre-octobre.

Les Cours par Correspondance continueront pour la *Licence*, le *Certificat Primaire* et l'*Examen de la Guilde* pendant le mois de *juillet* (4 semaines). Ils reprendront du *6 août au 10 septembre* (6 semaines).

Conditions

LICENCE

La série de 10 devoirs (5 thèmes et 5 versions, ou 10 thèmes, ou 10 versions : 30 francs.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Juillet..... 25 francs pour 2 devoirs par semaine.
Août-septembre. 35 francs pour 2 devoirs par semaine.

EXAMEN DE LA GUILDE

Juillet..... 10 francs pour 1 devoir par semaine.
Août-septembre. 15 francs pour 1 devoir par semaine.

Les textes seront envoyés aux élèves dès le reçu de leur inscription.

LONDON LETTER

London, May.

The brilliant sunshine of the first days of May made every one forget the coal strike or at all events "hope for the best". People are asked to economize coal, and the other day in Kensington I met a lady who was a member of a "coal club". They live in a large block of flats and four of them have banded themselves together to cook a common dinner on alternate days. Each has a gas oven of a good size, and considerable economy must have resulted from all four dinners being cooked at one time in the same oven. My friend had to hurry home as it was her "oven day!"

All the world and his wife were at the Private view of the Royal Academy, and we were agreeably surprised to see that each picture had been hung separately and so its value could be appreciated, instead of, as in old days, with every frame touching the next frame. Certainly the Exhibition is much less fatiguing than it used to be. The picture around which every one crowds, is Mr. Orpen's large canvass « Le Chef de l'Hôtel Chatham, Paris ». There he is to the life as handsome and charming as only a Frenchman and a Chef can be. We all looked and

admired, and made up our minds that we would certainly go and enjoy one of his dinners when next in Paris. The huge picture of the burial of the "unknown warrior" in Westminster Abbey is not artistic or beautiful; no doubt it will be useful to historians, though I cannot imagine where anything so large will be hung, perhaps in some gallery or museum. There are no notable portraits and, on the whole, the men are better — as works of art — than the women. I hear there is much heart-burning on account of the reduction of the number of pictures allowed to academicians, some of them have even been crowded out! It always seemed to me unfair that every man with "R. A." after his name, meaning Royal Academician, had the right to send eight pictures, no matter how large or badly painted, and have them hung in good places. Now, it would seem, the younger men and women are to have a chance.

A great Pilgrimage of League of Nations enthusiasts is being organised all over the country. The idea is that representatives from every town and village should converge upon London, *walking* as did the Pilgrims of old, and receiving hospitality on the way. The culminating point is to be Hyde Park where a monster demonstration will be held on July 25th. I hear of a girl who intends to walk all the way from Newcastle in the far north, and means to take three weeks to perform the journey, staying a few days, or even a week en route at York, Doncaster, Peterborough, etc. A party of students have planned to walk from Oxford, and others come from Bristol. The various parties are to join at certain points, and it is hoped that numbers will swell as London is approached. Those whose courage fails at the idea of so much walking are arranging to come in carriages and cars, but this does not seem a very picturesque way of taking part in a pilgrimage. Many I fear will finish the journey in a common-place train, but given fairly fine weather there should be much enjoyment for the robust and enthusiastic. The Archbishop of Canterbury, Mr. Asquith and several Labour Leaders are said to be enthusiastic in the matter, but I gather that they do not intend to join the throng of walkers themselves!

The Napoleon Centenary is having a great vogue in the Press as well as in the more serious magazines. An extremely well-written and illuminating article appears in the Times "Literary Supplement" for May 5th, price 6 d., which is well worth reading. The character of Napoleon is summed up in a masterly way as is his influence upon European history. The writer evidently knows his subject thoroughly, and I have rarely read an article more interesting and inspiring.

I have had time thoroughly to read Mr. Lytton Strachey's wonderful "Victoria" which certainly gives the most complete picture we have had of the Queen with all her faults and failings, as well as with her many great qualities. Mr. Strachey almost confesses in his preface that he began his task with a prejudice against the Queen for her many narrow prejudices and for her total lack of appreciation of Art and beauty. As we read, however, we gradually come to appreciate and even to love the "little great lady". It is easy to trace many of her least pleasant attributes to her German ancestry, and Mr. Strachey has been able to see the sterling good qualities of Prince Albert; though perhaps it is a little severe to suggest that the "youthful Adonis" grew in middle-age to resemble "a respectable butler". One description of King Edward

when Prince of Wales, and a man of forty hiding behind a pillar rather than face his austere mamma when late for dinner, is very funny.

The fashion of great ladies lending their houses for meetings and lectures is reviving. In one week I was able to accept invitations from two Countesses and a Viscountess! Cards for a meeting are sent to the office of some society which wishes to be advertised, the Secretary sends these out, and everybody assembles at the aristocratic mansion to hear a speech. Very often the hostess is not there, or perhaps she appears for a moment or two and says: "So glad to see you all", disappearing at once, on some social errand of her own. Sometimes haughty men-servants hand round tea, sometimes there is refreshment only for the mind. Lady Astor's "at home" to hear a discourse on "Women in Parliament" was crowded, but we saw nothing of the hostess and were entertained by secretaries. Lady Markham opened her beautiful Japanese drawing-room for a lecture by a real live miner who discussed the miners' point of view of the strike with a fashionable audience. I was disappointed to see that the miner did not come in his working clothes, but looked like any ordinary person who wished he was anywhere but where he was!

AGRÉGATION

THÈME

L'air était vif et jeune ; la terre fumait. Derrière le versoir mille petites haleines fusaient, droites, précises, subtiles ; elles semblaient vouloir monter très haut comme si elles eussent été heureuses d'échapper enfin au poids des mottes et puis elles se rabattaient et finissaient par s'étendre en panaches dormants. Le souffle oblique des bœufs précédait l'attelage et remontait, couvrant les six bêtes d'une buée plus blanche qu'agitaient des tourbillons de mouches.

Des hoche-queues voletaient d'un sillon à l'autre ; les plus proches avaient l'air de petites personnes maniérées et coquettes ; les autres n'étaient que des flocons de brume très instables : on ne les voyait guère, mais on les devinait nombreuses et fort occupées à chasser les bestioles maladroites et lentes, effarées d'être au jour. Dans le haut du champ une pie se détachait nettement, raide et sérieuse comme un beau gendarme.

Au-dessus de la brume la lumière régnait, merveilleusement blonde. Le versoir supérieur de la brabant resplendissait et le coutre, dressé dans le soleil, semblait une épée massive, l'épée d'un cavalier nain, trapu et lent.

Ils étaient deux hommes à travailler là. Le plus jeune, un gars de 17 ou 18 ans, aux membres encore mal jointés et aux mains énormes, épandait du fumier ; il chantait ; sa voix douteuse d'adolescent détonait par éclats lourds qui s'envolaient quand même, tant l'air était sonore.

L'autre qui labourait ne chantait pas ; mais comme son compagnon il sentait la joie de l'heure. Il venait de se reposer tout un dimanche et, en ce commencement de semaine, l'outil lui paraissait léger. Il était de taille haute et droite, avec une tête fine et des jambes un peu longues. Son chapeau rond, posé très en arrière, laissait à découvert sa face brune, maigre, complètement rasée ; ses yeux noirs jouaient avec agilité.

Il conduisait ses bêtes par gestes mesurés, sans cris. Il avait pourtant deux bovillons au dressage, mais il les avait placés au milieu de l'attelage et tout de suite enlevés en un si rude effort qu'il les tenait maintenant sans peine, éreintés et craintifs. Même au bout de la raize, les bovillons suivaient docilement les bœufs de tête ; le laboureur n'avait qu'à soulever sa charrue et à la retourner tranquillement sans craindre d'être enlevé par son attelage.

E. Pérochon *(Nêne).*

CORRIGÉ DU THÈME

The air felt keen and spring-like; the earth reeked. Behind the mould-board a thousand little wisps of breath spurted up straight and well defined and tenuous. They seemed eager to rise up very high as though happy to free themselves at last from the heavy clods, and then were blown back, and in the end spread out in drowsy plumes. The slanting breath of the oxen preceded the team and went up, shrouding the six animals in a white vapour a-quiver with dancing flies. The wag-tails flitted from furrow to furrow; those nearest looked like coquettish little mincing misses; the others were but wavering flakes of mist; — one could hardly see them, but divined they were very numerous (there were numbers of them) intent on looking for little slow, blundering beasties, thoroughly scared at being in the light of day.

At the top of the field a magpie stood out clearly, stiff and solemn, like a magnificent beadle.

Above the haze, streamed the light, a beautiful golden yellow. The upper mould-board of the Brabant plough gleamed brightly, and the colter full in the sun looked like a huge sword; the sword of a dwarf-knight, slow and thick-set.

Two men were working there; the younger a lad of 17 or 18, with limbs still awkward and unshapely, and huge hands, was spreading manure. He was singing, and the breaking, uncontrolled voice of adolescence rang forth harshly in heavy outbursts which nevertheless were wafted away, so clear was the air.

The other, who was ploughing, did not sing; but like his companion (mate) he was alive to the happiness of the hour. He had been resting (off work) for the whole of Sunday (he had had the whole of Sunday to rest in) and at this beginning of the week, the tool seemed light to him. He was tall and straight, with a finely-shaped head and legs a little too long (somewhat long-limbed); his round hat, tilted right back, left his lean, brown, clean-shaven face, unprotected. His black eyes glanced about swiftly (cast swift glances).

He was driving his beasts with quiet, regular gestures, without shouting. Yet he had two bullocks in training. But he had placed them in the middle of the team and carried them away (started them off) at once with such a strenuous effort that now he held them without any difficulty, tired out and fearful. Even at the end of the trench the bullocks followed the leaders docilely. The ploughman had only to raise the plough and turn it over quietly without any fear of being carried away by his team.

E. Pérochon (*Nêne*).

CERTIFICAT SECONDAIRE

Plan de Dissertation : Kipling, poète.

(Notes prises à un Cours de la Guilde.)

Le public, fatigué de la poésie morbide et sentimentale des Préraphaëlites, fait bon accueil à la poésie de Kipling. Son engouement nous semble disproportionné avec la valeur de cette poésie.

La note essentielle en est le *modernisme*.

Elle se déroule dans le monde, en plein jour, ou en pleine lumière, au lieu d'être crépusculaire et romantique. (Song of steam.)

Cette poésie a fait époque. Son originalité a fait son succès.

Deux courants s'y rencontrent. Kipling a célébré : d'une part, le monde d'activité volontaire (poésie patriotique et moderne) ; de l'autre, le monde primitif de la passion et des impulsions (poésie lyrique).

I. *Le poète patriotique. — The Seven Seas. The Barrack Room Ballads.*

Kipling, poète patriotique, est intéressant, parce que c'est un barbare, amoureux de la force. (Cf. « Le chant de l'épée de Heuleg », dans lequel il exalte l'épée comme étant le don de Dieu à l'homme.)

Kipling a l'instinct féroce de l'homme primitif. Il prêche les béatitudes de la guerre. Il aime avant tout l'homme d'action. Kipling redoute l'influence amollissante de la paix ; pour lui, la guerre régénère la race ; il accueille avec joie la guerre Sud-Africaine.

Son patriotisme très ardent dégénère parfois en chauvinisme (jingoism). Pour lui, l'Angleterre est l'unique nation, la terre de Dieu. Il admire les Anglo-Saxons qui ont conquis le monde par leur tenacité et leur endurance. Il chante le soldat au camp, sa vie de brute (Barrack Room Ballads), le dévouement à la patrie qui l'entraîne au combat. Le réaliste côtoie le poète lyrique.

Dans le Recessional, Kipling a les accents inspirés du prophète.

Il y a aussi une note de tendresse dans ce patriotisme. Kipling appartient corps et âme à l'Angleterre ; il a la nostalgie de l'Anglais éloigné de son pays. (Cf. «Les falaises de Douvres sont-elles toujours blanches? »)

Mais la note dominante de cette poésie patriotique, c'est le réalisme. Ses fautes sont la violence, le cynisme, une ferveur qui touche parfois à la rhétorique.

On a appelé Kipling le « Béranger de l'impérialisme ». Sa poésie est beaucoup plus âpre que celle de Béranger ; le mot impérialisme seul rapproche les deux poètes.

II. *Le poète lyrique.* — Kipling a-t-il des idées originales sur les grands thème lyriques : la Nature, l'Amour, la Mort ?

La Nature. — Kipling s'attache trop exclusivement à l'homme. Il n a pas été charmé par les chatoiements de couleurs, les nuances multiples et sans cesse changeantes. Il y a tout au plus chez lui une franche jouissance de la beauté de la terre et de la mer, dans ses aspects violents : mer démontée, terre bouleversée par la bataille, ou dans ses aspects étrangers, exotiques : l'Inde. Kipling ne se préoccupe pas des rapports de la nature et de l'homme.

L'Amour. — L'amour ne tient pas beaucoup de place dans ses poèmes. Kipling semble placer l'instinct au-dessus du sentiment. La tendresse ne saurait trouver place dans ses poèmes d'action.

La Mort. — Song of the dead.

Kipling a vu maintes fois la mort sur les champs de bataille ou dans l'Inde, aux moments d'épidémie. Il a trop de stoïcisme pour s'insurger contre elle ; mais il reconnaît son caractère brutal. Il ne puise pas de consolation dans l'au-delà.

La poésie lyrique de Kipling manque de *profondeur.* Elle manque aussi d'un *élément de repos.* Kipling n'a jamais célébré la pure joie de vivre.

Mais il y a certainement de la noblesse dans son idée de dévouement à une cause, et de la dignité de la résistance.

III. *La forme.* — La poésie de Kipling péche par la forme.

Il abuse des termes techniques, des mots d'argot.

Il a surtout voulu écrire pour les soldats et les marins qu'il célébrait. Ses ballades, faites pour être dites par des soldats, ont le mouvement cadencé de la marche, des refrains, des mots humoristiques.

Il y a quelque chose de mécanique, de monotone dans la forme des poèmes de Kipling. Quelqu'un a dit de lui qu'il était " the Burns of the music-hall ". (In him the banjo has found its Apollo.)

Conclusion. — Kipling est surtout grand poète en prose. (The Jungle-book.)

CERTIFICAT PRIMAIRE

Explication de Texte : *La Mer dans « Les Pauvres Gens ».*

Cadre du récit : On la retrouve mêlée à tout. Mais c'est la mer au point de vue *pêcheurs :* cadre de leur vie ; vie de la barque, du filet, des masures ; calculs et hasards de la pêche : nourriture, naufrage. Donc source d'élément *réaliste* dans le cadre de l'histoire : un certain métier, une certaine vie.

Mais la mer fournit aussi élément *moral :* tant au point de vue particulier du récit qu'au point de vue de portée générale.

Centre des pensées : non pas seulement pour régler la vie, mais pour fournir émotions.

Un seul caractère retenu : *danger.* D'où les quatre premiers paragraphes remplis par l'épouvante. Réalités agrandies en « mornes visions », c'est-à-dire naufrage. Source de pathétique du récit.

Etat d'âme unique inspire actes essentiels : pour la femme, prière, attente sur les galets, sortie au matin. Inquiétudes de l'homme en mer. Croisement de leurs pensées ; émotions du retour. Or cette circonstance fondamentale de leur vie fond intérêt dramatique et valeur morale.

La mer qui est danger est aussi *pauvreté :* rappelée plusieurs fois ; mauvais hasard érigé en règle : « dur labeur » — « Je suis volé ».

Danger rend pauvreté menaçante. La mer joue un rôle ; contrecarre les fins morales, donc beauté morale qui triomphe agrandie d'autant ; d'où important que le jour de l'adoption soit jour d'angoisse et jour de mauvaise pêche. Ainsi, le danger les a rendus tendres ; la pauvreté les a rendus secourables.

Deux étapes des conclusions de Victor Hugo : le sacrifice du pauvre *malgré* la pauvreté, bien plus beau ; mais aussi tant de beauté inspirée *par* la pauvreté : la vie des « pauvres gens » engendre les trésors du cœur et de la volonté.

Circonstances générales crées par la mer ont donc importance fondamentale. Réalisme utilisé, parce que la mer fournit la vie la plus dure. Mais but : moins réalisme de la mer que le caractère général de vie.

Ceci explique le *caractère de la description :*

a) Pas de vraie description : indications éparses, fréquentes, mais souvent les mêmes ;

b) La mer entendue, plus que regardée. Jeannie n'a pas lieu de regarder ; mais le son provoque les associations d'idées : danger au loin ;

c) Exclusivement : vent, mouvement des vagues, complétés par récifs : *danger ;*

d) Exagération dans ces données : colère, démence, rugissement, rafale, bouleversement ... jusqu'« au ciel ».

Accentuée par circonstances voulues : bourrasque, nuit. L'hiver nommé une fois par hasard ; donc impression que la mer est éternellement en tempête.

Parti pris de montrer abîme, gouffre, pour pathétique moral. Cf. sinistre sombre, hagard, farouche, horreur : expressions abstraites.

e) Donc la mer observée uniquement pour les pêcheurs ; interprétée uniquement pour le type de vie ;

f) En outre ramenée selon les besoins du récit, jamais pour elle-même : retour constant mais quand besoin de souligner situation, provoquer, accompagner émotion. — Subordonnée à l'intention du récit.

Conclusion. — Remarquable unité dans l'inspiration et tous les procédés de Victor Hugo. — Mer, rôle essentiel, mais ressort aveugle ; bien utilisée pour mettre en relief *les âmes*. Trait ordinaire de Victor Hugo : donner à tout *intérêt moral*, et subordonner le pittoresque à la *pensée*.

BIBLIOGRAPHIE

V. Hugo.

M. Souriau. — Les Idées morales de Victor Hugo (1908).
H. Peltier. — La Philosophie de Victor Hugo (1904).
L. Mabilleau. — Victor Hugo (1893).
Revue des Langues Romanes (1901) :
J. Vianey. — V. Hugo et ses Sources (Pauvres Gens).
Revue Histoire Littéraire (1898) :
Rigal. — Sources des Pauvres Gens (p. 335).
P. Berret. — Les Pauvres Gens, de Victor Hugo, et les Enfants de la Morte.
Bertrin. — Variété Littéraire : Un Plagiat inattendu (à la suite de La Question homérique) ; Source des Pauvres Gens.
Revue Histoire Littéraire (1911) :
V. Pinot. — L'Histoire dans l'Expiation.
Glachant. — Papiers d'Autrefois (p. 93, 97, 112 à 113, 118, 121).

Victor Giraud. — Études Littéraires : Chateaubriand (p. 302 à 317, source de l'Expiation).

Anonyme (L. Lavedan). — V. Hugo devant Napoléon (1862).

Carnet Historique et Littéraire (1900), J. Garson :

1. Evolution napoléonienne de V. Hugo ;
2. Victor Hugo et Napoléon II.

Revue Bleue (1892) :

L. Barthou, Evolution des idées politiques de V. Hugo.

P. Stapfer. — V. Hugo et la Grande Poésie satirique (1901).

Questions :

1. La figure de Napoléon à travers l'œuvre de Victor Hugo et à travers son évolution politique. — Cf. Bonaparte : les deux îles (Odes) ; Lui (Orientales) ; A la Colonne (1827) ; Napoléon II (C. du Crépuscule), et Expiation.

2. Etudier la composition de l'Expiation, en particulier le mouvement des images et le mouvement d'émotion qui en résulte.

3. A quelle conclusion V. Hugo voulait-il arriver en écrivant « Les Pauvres Gens », et comment se rattache-t-elle au dessein général de la « Légende des Siècles » ?

4. La mer dans « Les Pauvres Gens ». Comment le rôle qu'elle joue détermine-t-il le caractère de la description ?

5. Distinguer les diverses espèces de poésie qui se mélangent dans « Les Pauvres Gens » (lyrique, dramatique, philosophique, réaliste, descriptive, etc.).

6. Comparer « Oceano Nox » avec « Les Pauvres Gens », et montrer le développement du thème fugitif en poème moral, grâce à la subordination du pittoresque à la pensée.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **quinze francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde).

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol : (Licence et Certificat secondaire) à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées); (Certificat primaire), soit à M. GAVEL, soit à M. PESEUX-RICHARD (ancien examinateur au Certificat primaire), Loisy (Saône-et-Loire).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de cinq francs** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er JUILLET

ALLEMAND

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème. — *Le Roi des Montagnes.* John Harris. Depuis : « Excepté nous, tous les convives avaient des nez longs d'une aune », — jusqu'à : « Je me mets à rire, elle se met à pleurer. »

Version. — *Erzählende Prosa*, p. 163, depuis : „Wenn man Manz vor zwölf Jahren", — jusqu'à : „ So kam es, dasz ".

Composition française. — Un critique contemporain a dit, en parlant de l'*Epreuve*, de Marivaux : « Cette petite comédie est douloureuse, vraiment douloureuse pendant cinq minutes. » Que pensez-vous de cette opinion ?

Composition allemande. — Die Bedeutung der Glocke im menschlichen Leben, mit Berücksichtigung von Schillers gleichnamigen Gedicht.

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — *Origines de la comédie en Espagne.*

Juan de la Encina el primero,
aquel insigne poeta,
que tanto bien empezó,
de quien tenemos tres églogas
que él mismo representó
al almirante y duquesa
de Castilla y de Infantado,
que éstas fueron las primeras.
Y para más honra suya
y de la comedia nuestra,
en los días que Colón
descubrió la gran riqueza
de Indias y Nuevo Mundo,
y el Gran Capitán empieza
a sujetar aquel reino
de Nápoles y su tierra,
a descubrirse empezó
el uso de la comedia,
porque todos se animasen
a emprender cosas tan buenas,
heroicas y principales,
viendo que se representan
públicamente los hechos,
las hazañas y grandezas
de tan insignes varones,
así en armas como en letras ;
porque aquí representamos
una de dos : las proezas
de algún ilustre varón,
su linaje y su nobleza,
o los vicios de algún príncipe,
las crueldades o bajezas,
para que el uno se imite
y con el otro haya enmienda ;
y aquí se ve que es dechado
de la vida, la comedia.
Que como se descubrió
con aquella nueva tierra
y Nuevo Mundo el viaje
que ya tantos ver desean,
por ser de honra y provecho,
regalo, gusto y riquezas,
así la farsa se halló
que no es de menos que aquesta,
desde el principio del mundo
hallada, usada y compuesta
por los griegos y latinos
y otras naciones diversas.

A. DE ROJAS.

Thème. — *Les bourgeois d'autrefois.* — Ils ne savaient point encore se priver du nécessaire pour avoir le superflu, ni préférer le faste aux choses utiles ; on ne les voyait point s'éclairer avec des bougies et se chauffer à un petit feu : la cire était pour l'autel et pour le Louvre. Ils ne sortaient point d'un mauvais dîner pour monter dans leur carrosse ; ils se persuadaient que l'homme avait des jambes pour marcher, et ils marchaient. Ils se conservaient propres quand il faisait sec ; et dans un temps humide ils gâtaient leur chaussure, aussi peu embarrassés de franchir les rues et les carrefours que le chasseur de traverser un guéret, ou le soldat de se mouiller dans une tranchée. On n'avait pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une litière, il y avait même plusieurs magistrats qui allaient à pied à la Chambre ou aux Enquêtes d'aussi bonne grâce qu'Auguste autrefois allait de son pied au Capitole. L'étain dans ce temps brillait sur les tables et sur les buffets, comme le fer et le cuivre dans les foyers ; l'argent et l'or étaient dans les coffres. Ils

partageaient le service de leurs domestiques avec leurs enfants, contents de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptaient en toutes choses avec eux-mêmes : leur dépense était proportionnée à leur recette ; leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la ville et de la campagne, tout était mesuré sur leurs rentes et sur leur condition. Moins appliqués à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir ; ils le laissaient entier à leurs héritiers, et passaient ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. Ils avaient moins d'argent que nous, et en avaient assez ; plus riches par leur économie et par leur modestie que de leurs revenus et de leurs domaines.

LA BRUYÈRE.

Commentaire grammatical. — Texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Version** et **Thème.** — Voir Licence.

Composition espagnole. — ¿ En qué estriba el interés de las fábulas de Iriarte ?

Composition française. — Le poème intitulé *El tren expreso* est-il caractéristique de la manière de Campoamor ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — **Version** et **Thème.** — Voir Licence.

Composition espagnole. — ¿ Os parece acertada la opinión tradicional y corriente de que Tirso de Molina tuvo especial talento para pintar tipos de mujeres ?

Composition française. — Les poèmes dictés par la passion politique vieillissent parfois très vite lorsque les causes qui les ont inspirés ont disparu : certaines parties des *Châtiments* paraissent aujourd'hui dénuées d'intérêt ; la pièce intitulée *L'Expiation* échappe-t-elle à ce défaut ?

ITALIEN

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Thème.** — Mme DE STAËL *(Corinne*, livre XIII). « Le terrain qu'ils traversèrent avant d'y arriver fuyait sous leurs pas, et semblait les repousser loin d'un séjour ennemi de tout ce qui a vie : la nature n'est plus en ces lieux en relation avec l'homme, il ne peut plus s'en croire le dominateur ; elle échappe à son tyran par la mort. Le feu du torrent est d'une couleur funèbre ; néanmoins quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante ; mais la lave même est sombre, tel qu'on se représente un fleuve de l'enfer ; elle roule lentement comme un sable noir le jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force : le tigre royal arrive ainsi secrètement à pas comptés. Cette lave avance sans jamais se hâter, et sans perdre un instant ; si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle ; mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continuel ; ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

« Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme dans le gouffre d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume dont les couleurs ont quelque chose d'infernal. Un vert livide, un jaune brun, un rouge sombre forment comme une dissonance pour les yeux, et tourmentent la vue, comme l'ouïe serait déchirée par ces sons aigus que faisaient entendre les sorcières quand elles appelaient, de nuit, la lune sur la terre. »

Version. — Pascoli, Poemetti. — L'Aquilone.

C'è qualcosa di nuovo oggi nel sole
Anzi d'antico : io vivo altrove e sento
Che sono intorno nate le viole.

Son nate nella selva del convento
Dei cappuccini, tra le morte foglie
Che al ceppo delle querce agita il vento.

Si respira una dolce aria che scioglie
Le dure zolle, e visita le chiese
Di campagna, ch' erbose hanno le soglie :

Un' aria d'altro luogo e d'altro mese
e d'altra vita ; un aria celestina
che regga molte bianche ali sospese...

Si, gli aquiloni ! È questa una mattina
che non c'è scuola. Siamo usciti a schiera
tra le siepi di rovo e d'albaspina.

Le siepi erano brulle, irte ; ma c'era
d'autunno ancora qualche mazzo rosso
di bacche, e qualche fior di primavera

bianso ; e sui rami nudi il pettirosso
saltava, e la lucertola il capino
mostrava tra le foglie aspre del fosso.

Or siamo fermi : abbiamo in faccia Urbino
ventoso : ognuno manda da una balza
la sua cometa per il ciel turchino.

Ed ecco ondeggia, pencola, urta, sbalza,
risale, prende il vento ; ecco pian piano
tra un lungo dei fanciulli urlo s'inalza.

S'inalza ; e i piedi trepidi e l'anelo
petto del bimbo e l'avida pupilla
e il viso e il cuore, porta tutto in cielo.

Più su, più su : già come un punto brilla
lassù, lassù.. Ma ecco una ventata
di sbieco, ecco uno strillo alto...— Chi strilla ?

Sono le voci della camerata
mia : le conosco tutte all' improvviso,
una dolce, una acuta, una velata...

A uno a uno tutti vi ravviso,
o miei compagni ! e te, sì, che abbandoni
Sull' omero il pallor muto del viso.

Si : dissi sopra te l'orazïoni,
e piansi ; eppur, felice te che al vento
non vedesti cader che gli aquiloni !

Tu eri tutte bianco, io mi rammento;
solo avevi del rosso ai ginocchi,
per quel nostro pregar sul pavimento.

Oh! te felice che chiudesti gli occhi
persuaso, stringendoti sul cuore
il più caro dei tuoi cari balocchi!

Oh! dolcemente, so ben io, si muore
la sua stringendo fanciullezza al petto,
come i candidi suoi petali un fiore

ancora in boccia! O morto giovinetto,
anch' io presto verrò sotto le zolle,
la dove dormi placido e soletto:

Meglio venirci ansante, roseo, molle
di sudor, come dopo una gioconda
corsa di gara per salire al colle!

Meglio venirci colla testa bionda,
che poichè fredda giacque sul guanciale,
ti pettino co' bei capelli a onda

tua madre... adagio, per non farti male.

Composition française. — Mme de Staël a écrit à propos de l'Italie (*Corinne*, livre II) : « Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce ; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères. »

Expliquez ce jugement et montrez à quels génies poétiques des diverses époques de la littérature italienne il s'applique.

Composition italienne. — Il Pascoli ha scritto : « Io non vedo che la Beatrice di Dante fosse colei che *quamvis peccatrix est domina vocata Beatrix*, è una creatura ispirata da questi ricordi etimologici, poetici, storici che Dante ha fusi insieme in un sincretismo cosi spontaneo che sembra miracoloso. »

Vi pare che la Beatrice della Vita Nuova sia quale la concepisce il Pascoli ?

LICENCE. — Thème et Version commentée. — Voir Certificat secondaire.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème et Version. — Voir Certificat secondaire.

Composition française. — Quel profit tireriez-vous de la synonymie pour faire apprendre le vocabulaire italien à vos élèves ? Avantages et inconvénients du précédé que vous emploieriez.

Composition italienne. — Una prodezza dei bersaglieri nel Trentino. — Si sa quali difficoltá hanno a superare i soldati italiani nella loro lotta contro gli Austriaci. Qualche mese fa, lo Stato Maggiore italiano non potendo ridurre colle artiglierie un fortino austriaco risolse d'impadronirsene per sorpresa. Un battaglione di bersaglieri fa designato a tale scopo. Di notte, i valorosi soldati si arrampicano in silenzio su per i dirupi, passano colla baionetta le sentinelle austriache, sorprendono e trafugano la guarnigione del fortino, e inalberano sopra questo la bandiera tricolore.

Narrerete quella spedizione.

Le Gérant : O. Randolet.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

La REVUE ne paraît pas en Août ni Septembre.

Les Caractères sociaux de Thomas Hardy

Dans son introduction à l'étude du *Roman social en Angleterre*, M. Cazamian distingue deux espèces de romans sociaux : « Le roman social, dit-il, c'est le roman à thèse sociale, celui qui veut agir, directement, sur l'ensemble ou une partie des relations entre les hommes » ; et plus loin : « Nous avons négligé pourtant les œuvres où l'intention réformatrice ne prenait pas une forme directe et s'attaquait seulement aux vices moraux de la société. ». L'œuvre de Thomas Hardy appartient à cette dernière catégorie : c'est en effet aux vices moraux de la société qu'il en a et on ne relève pas trace chez lui de prédication directe. Artistiquement, il reste contemporain de George Eliot et prolonge la période qui s'étend de 1850 à 1880, pendant laquelle le roman social « se fait prudent et scientifique ».

On aperçoit dès maintenant la première conséquence de cette définition. Tandis que le roman à thèse sociale présente avec l'histoire des rapports nombreux et étroits, le roman social « indirect » lui, se rend presque entièrement indépendant du temps. C'est pourquoi cette étude peut se passer de demander à l'histoire contemporaine une confirmation ou une explication des critiques du romancier.

De l'œuvre considérable de Hardy, on peut retenir cinq grands romans qui, composés entre 1874 et 1895, permettent de suivre l'évolution de son art et de sa pensée.

En 1874, *Far from the Madding Crowd* ayant d'abord paru anonyme, on fait à l'auteur véritable le grand honneur de l'attribuer à G. Eliot[1]. Cependant Hardy, avec l'expérience, devient plus original, et en 1878 *The Return of the Native* marque un pas en avant vers son pessimisme final[2] ; il y oppose la vanité de la vie humaine à l'éternité d'Egdon et commence à parler de l'existence " as a thing to be put up with ". Neuf ans s'écoulent ; les *Woodlanders* vivent

1. *Westminster Review*, 1883.

2. « M. George Meredith me faisait observer avec quelle persistance l'esprit de Hardy s'était tourné, dès son premier développement, vers le pessimisme. » (E. Gosse, lettre publiée par F.-A. Hedgcock dans sa thèse sur Thomas Hardy.) — Cf. M. Cazamian, l'*Évolution psychologique et la littérature en Angleterre*, p. 233.

dans une atmosphère semblable à celle d'Egdon, mais Hardy y devient plus consciemment intéressé au problème sexuel, " the immortal puzzle[1]" qui tiendra tant de place dans sa dernière œuvre. Enfin voici venus les deux romans rapprochés par les dates comme par les idées : *Tess of the d'Urbervilles* (1892) et *Jude the Obscure* (1895). Depuis les *Woodlanders*, Hardy est resté muet : on dirait qu'il s'est recueilli avant de s'affranchir des dernières contraintes ; mais alors on voit s'épanouir en plein jour ce qui n'apparaissait jusque-là qu'à intervalles : son mépris de la morale conventionnelle et sa sympathie pour les victimes qu'elle fait.

La lecture de Hardy laisse une impression pénible : les personnages jouent de malheur ; la fin des plus sympathiques est tellement tragique que « joie » devient un mot vide de sens. En y regardant de plus près on aperçoit à ce pessimisme deux sortes de causes : la première comprend les lois naturelles et inéluctables, lois terribles, qui, non contentes « d'infliger la vie[2] », en font un supplice constant ; la seconde catégorie (et c'est ici la plus importante) se superpose à la première et renferme les causes issues de la vie sociale actuelle. A côté des critiques on aimerait à trouver les remèdes suggérés, mais Hardy ne veut tirer aucune conclusion nette[3]. Comme chez nombre d'écrivains sociaux, la partie négative prend toute la place aux dépens de la partie positive : "The poet and the philosopher, dit Leslie Stephen, have this in common : they prove nothing, but by utterly dissimilar means they suggest a view of life[4] ».

En avril 1890, *The New Review* demanda à plusieurs écrivains, de donner leur opinion sur *Candour in Fiction ;* la réponse de Hardy mérite d'être signalée : "By a sincere school of Fiction, écrit-il, we may understand a Fiction that expresses truly the views of life prevalent in its time... What are the prevalent views of life just now is a question upon which it is not necessary to enter further than to suggest that the most natural method of presenting them, seems to be by a procedure mainly impassive in its tone and tragic in its developments...

" Life being a physiological fact, its honest portrayal must be largely concerned with, for one thing, the relations of the sexes, and the substitution for such catastrophes as favour the false colouring best expressed by the regulation finish "that they married and were

1. *The Woodlanders*, Préface.

2. E. Fabre : *Maison d'Argile.*

3. "The purpose of a chronicler of moods and deeds, does not require him to express his personal views upon the grave controversy above given" (*Jude the Obscure*, p. 362.)

4. Cité par *The Spectator* du 22 déc. 1906. L. Stéphen était l'ami de Th. Hardy.

happy ever after", the catastrophes based upon sexual relationship as it is. To this expansion English society opposes a well-nigh insuperable bar".

Ainsi, et sans manquer d'apercevoir en même temps les inconvénients d'un dessein aussi osé, l'auteur se propose avant tout pour but la sincérité, c'est-à-dire l'expression des "views of life" dominantes chez ses contemporains. Quelle vue de la vie reflète Th. Hardy? «Le mécontentement et la mélancolie remplissent l'âme de tout homme qui est au niveau de la civilisation contemporaine[1]» : cette affirmation de Max Nordau vaut pour Hardy et nous fournit la réponse. Cette vue de la vie, il faut le répéter, Hardy ne l'impose pas, il la suggère par la peinture de la passion.

On a fait remarquer que sous la plume de G. Eliot les sentiments les plus exaltés se transforment bientôt en une douceur maternelle et qu'elle échoue d'ordinaire dans la peinture de l'amour : «G. Eliot, écrit H. Bremond, reste toujours plus affectueuse, plus tendre que passionnée[2]». Chez lui, au contraire, la place faite à la passion est considérable ; on peut même prétendre qu'il ne reste plus d'espace pour les sentiments moins violents. Cette importance capitale, la passion n'en jouit pas pour elle-même ; elle n'est là que pour permettre au mal de vivre, de s'étaler plus à l'aise. Qu'elle est longue dans ses romans, la liste des amants malheureux ! Du premier au dernier ils semblent n'avoir qu'à tendre la main pour saisir le bonheur et lui s'éloigne toujours.

La conduite de l'intrigue et les dénouements amènent des conclusions de plus en plus pessimistes à mesure qu'on parcourt les romans de Hardy dans leur succession chronologique. Tous ses héros, même les plus véritablement vertueux comme Tess, succombent en fin de compte, écrasés sous le double poids des lois naturelles et des lois sociales. Lorsque Pandore souleva le couvercle du grand vase qu'elle portait, les maux qui y étaient contenus se répandirent sur les mortels ; seule, l'Espérance resta, arrêtée sur les bords du vase et ne s'envola point : chez Th. Hardy il semble qu'il n'y ait plus place pour cette suprême consolation.

Ses héros sont malheureux : pourquoi ? Parce qu'ils ont cherché à s'unir et à « vivre leur vie » : loi d'amour, loi du vouloir-vivre, voilà les lois naturelles auxquelles ils ont obéi. Il n'était pas au pouvoir de Oak de ne pas aimer Bathsheba, ni en celui de Clym de fuir Eustacia ; nous sommes les esclaves maltraités des lois qui

1. "Les mensonges conventionnels de notre civilisation".

2. *Revue des Deux Mondes* (15 décembre 1905) : La Religion de G. Eliot.

régissent le monde. Comment dès lors s'étonner que l'homme ait perdu confiance en la nature et que :

Mankind, in these late days,
Had grieved her by holding
Her ancient high fame of perfection
In doubt and disdain.....[1]

A mesure que l'art de Hardy se développe, ses prétentions scientifiques, peut-être sous l'influence de Darwin, vont grandissant ; et sous ce rapport on ne peut mieux le comparer qu'à E. Zola qui s'inspire de Taine et de Claude Bernard dans ses soi-disant : « expériences[2] ». Cette tendance de Hardy s'affirme avec une force particulière dans *Tess*, son avant-dernier roman où « la physiologie va jusqu'à diviser le livre en parties : Tess est vierge — Tess n'est plus vierge... et donne au livre l'allure d'une leçon de gynécologie[3] ». La physiologie a remplacé peu à peu la psychologie des premiers livres en même temps que les personnages s'abandonnent de plus en plus à l'instinct. Même observation pour *Jude* qui parle comme Spencer dans un traité de pathologie sensuelle[4].

Parmi toutes les lois naturelles qui s'offrent à l'étude des romanciers réalistes, il en est une qui jouit auprès d'eux d'une faveur spéciale, c'est l'hérédité. Comme les autres, " Hardy is fond of showing the effect upon new, vigorous mind and blood, of contact with hoar, affete antiquity[5] ". Le nom de Wessex Novels lui-même n'est-il pas une indication précieuse ? Il semble bien que l'auteur en préférant cette appellation historique aux noms géographiques en usage ait voulu faire sentir la force du lien qui nous unit au passé : il chérit

.....these ancient lands,
Enchased and lettered as a tomb,
And scored with prints of perished hands,
And chronicled with dates of doom.....[6]

De ce sentiment *Tess* nous fournit le meilleur exemple. Sa famille, aujourd'hui pauvre, est une des plus vieilles du comté : " there 's hardly any such another family in England ", déclare Parson Tringham, l'antiquaire. Mais *Tess* doit payer cher un tel honneur ; de cette lignée trop ancienne elle n'a hérité qu'une volonté diminuée, insuffisante pour surmonter les difficultés de la vie, et elle sera séduite et exécutée pour venger les jeunes paysannes d'antan souillées par ses " mailed ancestors, rollicking home from a fray " :

1. *Poems of the Past and the Present :* The Mother Mourns.
2. Cf. *La Médecine et les Rougon-Macquart*, par le Dr H. Martineau (Paris 1907).
3. *Les Romanciers anglais contemporains*, par Blaze de Bury.
4. R.-J. Tyrrell, article sur *Jude*, *Fortnightly Review*, 1896.
5. L.-P. Johnson : *The Art of Thomas Hardy* (Londres, 1894).
6. *Poems of the Past and the Present :* " On an invitation to the United states ".

l'innocent paye pour le coupable, l'enfant pour le père : " The fathers have eaten sour grapes and the teeth of the children have been set on edge... to the fourteenth generation ". C'est encore l'hérédité qui rend Jude et Sue impropres au mariage : " We are rather a sad family, don 't you think, Jude ? " questionne Sue ; et Jude répond accablé : " My aunt said we made bad husbands and wives. Certainly we make unhappy ones ". Jude et Sue en s'unissant ne font qu'accroître leurs chances d'infortune : la force de l'hérédité se trouve doublée du coup.

La conséquence de cette hérédité malheureuse, est l'affaiblissement moral dont Tess nous a fourni un premier exemple. Presque tous les ratés sont ici des descendants de vieilles familles : le sergent Troy est le fils illégitime d'un Lord Stevens ; les ancêtres du Dr Fietzpiers dorment dans les caveaux d'Oakbury. Le vieillissement est d'ailleurs en train de devenir général et physique ; le monde entier se laisse envahir par la décrépitude, ce qui explique pourquoi " human souls may find themselves in closer and closer harmony with external things wearing a sombreness distasteful to our race when it was young... In Clym Yeobright's face could be dimly seen the typical countenance of the future. Should there be a classic period to art hereafter, its Phidias may produce such faces. The view of life as a thing to be put up with replacing that zest for existence which was so intense in early civilizations, must ultimately enter so thoroughly into the constitution of the advanced races that its facial expression will become accepted as a new artistic departure. People already feel that a man who lives without disturbing a curve of feature, or setting a mark of mental concern any where upon himself is too far removed from modern perceptiveness to be a modern type. Physically beautiful men — the glory of the race when it was young — are almost an anachronism now... The truth seems to be that a long line of disillusive centuries has permanently displaced the Hellenic idea of life. What the Greeks only suspected we know well ; what their Aeschylus imagined our nursery children feel. That old-fashioned revelling in the general situation, grows less and less possible as we uncover the defects of natural laws, and the quandary that man is in by their operation[1] ". Cette décrépitude si soigneusement définie, qui augmente à chaque génération, trouve sa pleine expression dans Little Father Time : " He was age masquerading as juvenility, and doing it so badly that his real self showed through crevices. A ground swell from ancient years of night seemed now and then to lift the child in this his morning life when his face took a back view over some great atlantic of time, and appeared not to care about what it saw " — Et après sa mort " the doctor says there are such boys springing up

1. *The Return of the Native.*

amongst us — boys of a sort unknown in the last generation — The outcome of new views of life. They seem to see all its terrors before they are old enough to have staying power to resist them. He says it is the beginning of the coming universal wish not to live ". De même « Henri Mauperin avait, comme beaucoup de jeunes gens du temps présent, non l'âge de sa vie mais l'âge de son temps[1] ».

Donc le monde va vieillissant ; mais il n'est pas seulement en proie aux lois d'amour et d'hérédité : au-dessus d'elles plane plus terrible encore la fatalité. « La tragédie grecque, prétend Enrico Ferri, exprime la fatalité qui pèse sur la créature criminelle ; la science a remplacé « ananké » par la transmission héréditaire[2] ». Chez Hardy, l'appareil scientifique n'exclut pas la fatalité. C'est elle qui appauvrit Oak, berger habile et laborieux ; qui fait manquer la rencontre de Clym et de sa mère, causant la mort de celle-ci et le chagrin éternel de celui-là. Le double règne des lois naturelles et de la fatalité apparaît principalement dans *Tess*. Pourquoi est-elle née pauvre ? pourquoi rencontre-t-elle d'abord Alec au lieu d'Angel ? Autant de questions qui restent sans réponse ? Dans *Jude*, pourquoi le héros avec sa vocation universitaire n'a-t-il pas reçu en même temps les moyens de la satisfaire ? " As Tess's own people are never tired of saying among each other in their fatalistic way : It was to be ".

Voilà tout ce que trouvent à répondre les personnages de Hardy. Ils doutent rarement de la Providence et se contentent de cette philosophie. Elle donne à Oak la force de supporter en silence la pauvreté et les dédains de Bathsheba ; elle soutient plus ou moins efficacement Diggory Venn, Marty South et Giles Winterborne. Les paysans de Hardy se rapprochent de ceux du romancier espagnol V. Blasco Ibañez : « Ce sont des personnages lamentables sur lesquels pèse une destinée à laquelle ils ne sauraient échapper ; et ceux-là même dont l'âme paraît le mieux trempée montrent aux heures décisives une résignation tout orientale. Ils sont malheureux, ils souffrent sans pouvoir réagir, et le spectacle de cette misère et de ces souffrances inéluctables cause au lecteur une angoisse poignante »[3].

" The greatest modern novels, dit encore L.-P. Johnson, have about them a mysterious awe, like that of Aeschylean drama : the Powers and Laws almost personified, of a Science, almost deified, hold the actors in their grasp. »

Chez Hardy, à la sujétion aux lois de la nature s'ajoute encore la sujétion aux lois de la société.

1. *Renée Mauperin.*

2. *Le Crime dans l'Art et la Littérature.*

3. L. Barrau-Dihigo : article sur *Terres Maudites*, dans le Bulletin des Bibliothèques populaires, 1-2, 1906.

***

C'est à la campagne que Hardy place la majeure partie de ses scènes : c'est le sombre Egdon Heath, Little Hintock en plein bois, Marlott et ses environs, le pays autour de Christminster. Sans crainte de trop généraliser, il aurait pu donner à son œuvre entière le titre de *Far from the Madding Crowd*. Sans doute il est possible de citer des cas où Hardy fait infidélité aux campagnes du "Wessex", mais ils restent isolés et l'auteur ne quitte qu'à regret les pâturages du Sud-Ouest.

De cette préférence marquée, nous avons déjà indiqué une première raison : l'intérêt historique qui s'attache au " Wessex ", vieille terre propre à nous faire sentir notre dépendance vis-à-vis des générations qui nous ont précédés. Une seconde est toute négative : Hardy aime la campagne non seulement pour elle-même, mais aussi parce que ce n'est pas la ville, produit d'une civilisation excessive et malsaine.

Ce double sentiment : amour de la campagne, haine de la ville, s'explique aisément chez l'auteur de *Far from the Madding Crowd*. L'historien du " Wessex " n'est pas un touriste littéraire mais un enfant du pays ; né dans un petit village du Dorset, il y a passé une grande partie de son enfance et y habite encore aujourd'hui. Ce que le Berry fut à George Sand, la Nouvelle-Angleterre à Hawthorne, le Wessex l'est à Hardy et " his sureness of heart and hand desert him when he deserts Wessex and its people ". [1]

Hardy a tenu à exposer les autres raisons de sa préférence. Dans le *Forum* de mars 1888, il écrit : " The conduct of the upper classes is screened by conventions and thus the real character is not easily seen, and if it is seen, it must be portrayed subjectively ; whereas in the lower walks, conduct is a direct expression of the inner life ; and thus character can be directly portrayed through the act. In the one case the author's word has to be taken as to the nerves and muscles of his figures ; in the other they can be seen as in an *écorché* "[2]. Où pourrait-il trouver mieux qu'à la campagne la vie simple dénuée de conventions vaines ? Et à la campagne même il fera une distinction et s'arrêtera plus volontiers à la porte de la chaumière, qu'à la grille du château [3]. Il aime la campagne et les paysans, et le contraste qu'il établit entre le village paisible et la cité bruyante n'est pas en faveur de celle-ci [4].

Après s'être plongé dans le vice du siècle, Tolstoï s'est fait moujik ; pareil au romancier russe, Hardy a élu son cher Wessex comme théâtre de ses grandioses tragédies, car il a apprécié la simplicité rustique, et découvert le mensonge de la vie civilisée.

1. L.-P. Johnson.

2. V. aussi *Woodlanders*, p. 5.

3. Au contraire, G. Meredith choisit généralement des personnages ayant des loisirs pour étudier leur « moi ».

4. Cf. *Far from the Maddling Crowd*, p. 260 : la description de Bath par Cainy.

Il est naturel que l'amour du romancier pour la campagne du Wessex s'étende à ses habitants et l'on a dit que "Old England idealized in Wessex is peopled by an idyllic race of joyous peasants[1]". Cette définition gracieuse paraît inexacte et injuste en même temps ; rien ne serait moins éloigné de la vérité que de s'imaginer, sur les bords d'un Lignon britannique, des Céladons et des Sylvandres soupirant pour de modernes Astrées et Dianes d'outre-Manche. Chez Hardy, la vie pastorale n'est pas une simple transcription littéraire de la vie mondaine mais de la vie rurale réelle, sérieuse, avec ses peines comme avec ses plaisirs. Les paysans ici ont autre chose à faire qu'à « exercer la profession de l'amour[2] », et les quatre saisons leur tracent un emploi du temps plus substantiel. S'il est vrai que G. Eliot n'a pas réussi à doter la littérature de son pays du portrait du travailleur des champs, Hardy, par contre, en possède une galerie entière, depuis le simple journalier jusqu'au fermier aisé, en passant par le forestier, le berger, les filles de ferme, les charretiers, les domestiques, les petits propriétaires. Et la majorité d'entre eux est sympathique parce que laborieuse et honnête ; cependant un réaliste ne pouvait se contenter de peindre ce seul beau côté de la vie rustique, et Pennyways[3], l'indélicat régisseur de Bathsheba, nous rappelle que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des villages.

Mais Pennyways reste une exception, et tout en se montrant plus réaliste que G. Sand, Hardy ne peint jamais des paysans qui « se conduisent en bêtes[4] ». En représentant les siens sous un jour favorable, il reste logique avec lui-même : la vie rurale étant supérieure à la vie urbaine civilisée à l'excès, les habitants de la campagne doivent refléter dans leurs pensées et dans leurs actes les qualités de leur milieu.

Cette condition leur est d'autant plus facile à remplir qu'il n'y a pas entre eux et lui de solution de continuité ; on les sent de même nature que le sol sur lequel les courbe leur labeur quotidien. Ils sont enracinés dans la terre et font preuve d' "attachment to the soil of one particular spot by generation after generation[5]". Dans ces conditions on comprend que leur rôle, comme celui de la nature environnante, ne soit pas décisif pour la conduite de l'intrigue ; mais ils ne laissent pas de former un élément remarquable de force qui met en relief le drame et les personnages du premier plan. Ils constituent le chœur antique de ces romans contemporains ; et l'on

1. J. Newton-Robinson, *Westminster Review*, 1892.

2. G. Lanson.

3. *Far from the Madding Crowd.*

4. *La Faute de l'Abbé Mouret.*

5. Préface de *Far from the Madding Crowd.*

est allé jusqu'à trouver dans leur conversation "matters for grave enquiry and debate among men of social studies[1]".

Parlant de l'humeur des paysans du Wessex dans un article du Longman's Magazine de 1883, Hardy s'exprime ainsi : "some are happy, many serene, a few depressed". Ce sont bien là les trois catégories qu'on rencontre dans ses livres, surtout dans les premiers. On ne manque pas d'être souvent frappé de la gravité de leur ton qui les distingue des paysans plus comiques de Shakespeare. Cette gravité toutefois n'est pas ennemie d'une douce ironie et se trouve fréquemment alliée à une finesse naturelle.

Bien qu'ils citent fréquemment la Bible et qu'ils respectent leur pasteur, les paysans de Hardy ne parviennent pas à nous convaincre de la profondeur de leur foi ; écoutez-les plutôt : "Ah, well. I was at church that day, said Fairway, which was a very curious thing to happen — If 'twasn't my name's Simple, said the Grandfer emphatically, I ha'n't been there to-year ; and now the winter is a-coming on I won't say I shall — I ha'n't been these three years, said Humphrey ; for I'm so dead sleepy of a Sunday ; and' tis so terrible far to get there ; and when you do get there 'tis such a mortal poor chance that you'll be chose for up above, when so many bain't, that I bide at home and don't go at all[2]". La vérité est que sous le vernis chrétien, ils sont restés involontairement païens. Dans Egdon Heath, un soir d'automne, "it was as if the men and boys had suddenly dived into past ages, and fetched therefrom an hour and deed which had before been familiar with this spot. The ashes of the original British pyre which blazed from that summit lay fresh and undisturbed in the barrow beneath their tread. The flames from funeral piles long ago kindled there had shone down upon the lowlands as these where shining now. Festival fires to Thor and Woden had followed on the same ground and duly had their day. Indeed it is pretty well-known that such blazes as this the heathmen were now enjoying are rather the lineal descendants from jumbled Druidical rites and Saxon ceremonies than the invention of popular feeling about Gunpowder plot".

Les qualités déployées par la foule des paysans atteignent leur développement maximum chez quelques natures d'élite. Attachés à la terre et ignorants de la ville et de ses vices, ces héros le sont comme n'importe lequel des autres villageois ; graves, ils le sont davantage, étant plus intelligents. Ils n'échappent pas non plus au paganisme ni à quelque superstition ; mais chez eux le fatalisme n'engendre pas l'inaction : il les élève jusqu'au stoïcisme. Tels sont Oak, Diggory Venn et Giles Winterborne.

Cet admirable trio, Oak «l'homme des lèvres closes et des actes

1. Johnson.

2. *The Return of the Native.*

éloquents[1] ; Diggory Venn et le chevaleresque Winterborne qui les dépasse de toute la hauteur de son héroïsme méconnu, voilà les modèles que nous propose Hardy. Ce sont de vrais enfants de la nature, élevés à la grande école du champ ou de la forêt où ils ont appris cette vertu sublime : l'abnégation. Ils ignorent les belles manières de la ville ; le geste peut être brusque, la parole parfois brève, les qualités du cœur compensent et au-delà ces fissures du vernis extérieur ; on peut même soutenir qu'ils sont parvenus au plus haut degré de moralité. Le paysan Sabin aimait à répéter : « moi, je n'ai jamais mangé sans motif, en dehors des jours de fête, autre chose que des légumes avec un pied de porc fumé. Mais si, après un long intervalle, il me venait un hôte, ou si, quand le travail cesse, à la saison des pluies, j'avais comme convive un voisin aimé, on prenait du bon temps, non certes en demandant des poissons à la ville, mais avec un poulet et un chevreau ; puis du raisin suspendu au plafond, des noix, des figues sèches, faisaient l'ornement du second service... Vivez en homme courageux et opposez à l'adversité un cœur fortement trempé. »

Telle est la philosophie de Oak, de Venn et de Winterborne. A ces héros campagnards, à ces chevaliers aux pacifiques exploits, Hardy oppose les ratés, les vicieux de la ville et du contraste jailliront des enseignements.

Tandis que la campagne et les paysans occupent une place prépondérante dans l'œuvre de Hardy, la ville et ses habitants en sont presque totalement exclus. On peut, il est vrai, citer les ouvriers de Christminster, Tinker Taylor, Uncle Jim et Uncle Joe, si repoussants dans l'Assommoir, où Jude "rehearses the articles of the Creed in the latin tongue", mais ce sont là des personnages tout à fait secondaires. D'une allure autrement brillante se présentent les contre-parties des héros, le sergent Troy[2], Wildeve[3] et le docteur Fietzpiers[4]. Ils ne sont point de vrais indigènes du Wessex ; frais débarqués de la ville, ils en ont conservé les dehors attrayants et les vices inconnus chez les honnêtes paysans. Tandis que ceux-ci hésitent à agir par excès de scrupule, les citadins ont le geste dégagé qui décèle une conscience facile.

L'instabilité, l'inquiétude, le mécontentement, telles sont les caractéristiques de ces ratés perdus au milieu du Wessex dont ils n'entendent point la voix. Tandis que, dociles à son appel, Clym et Grace retournent à la vie rurale comme à un paradis, eux soupirent

1. Blaze de Bury. — Pour l'analyse détaillée des caractères, cf. le livre de Hedgcock déja cité.

2. *Far from the Madding Crowd.*

3. *The Return of the Native.*

4. *The Woodlanders.*

après la ville bruyante aux plaisirs sans lendemain. Pourquoi le destin qui nous gouverne tous a-t-il déposé en eux les germes de l'inconstance destructrice ? Pourquoi la civilisation qui triomphe à la ville a-t-elle développé ces germes malfaisants ? Car la société a une part dans la formation de ces ratés. Troy, Wildeve, Fietzpiers surtout sont instruits à la mode du jour : l'éducation mal comprise, voilà un des maux de la société.

⁂

Jusqu'ici on s'est attaché à établir la préférence de Hardy pour la campagne et ses mœurs. Le moment est venu de préciser et d'indiquer les griefs principaux de Hardy contre la société actuelle. Ses accusations généralement vagues prennent corps au sujet de l'éducationnisme et de la législation du mariage.

Par éducationnisme on entend « la théorie de ceux qui croient à la vertu infaillible et au pouvoir illimité de l'éducation[1] », que celle-ci consiste dans la pression inconsciente de la masse sur l'individu ou dans l'action pédagogique réfléchie. Des attaques de Hardy sur ce sujet dans *The Return of the Native, The Woodlanders*, *Tess* et *Jude*, il découle que l'éducation demeure incapable de corriger la nature et même qu'elle déforme les individualités normales.

De la faillite de l'éducation comme redresseur des imperfections naturelles, nous avons déjà eu la preuve en Troy et Fietzpiers. La seconde accusation aggrave encore la première. A côté de Troy, mauvais par nature, il y a Grace et Angel Clare dont le moral subit du fait de l'éducation reçue une véritable déformation : il semble que leur vue ne leur présente plus que des objets aux proportions renversées à la façon de certains miroirs. La tâche de l'éducateur ne consiste-t-elle pas à « superposer à la personnalité innée de l'individu, une personnalité factice plus ou moins en harmonie avec le vœu vital du groupe ?[2] »

Et Hardy ne se fait point faute de prendre à partie l'éducation pédagogique : "ah, there's too much of that sending to school in these days !" s'écrie un paysan, "it only does harm[3]".

Toute instruction serait-elle donc nuisible ? Hardy ne le croit sans doute pas, puisque Oak emporte toujours ses livres dans ses déménagements et que Clym, tel Tolstoï, se dévoue à l'instruction des paysans d'Egdon. Hardy n'attaque pas l'éducation en elle-même, mais la manière dont on la donne dans les écoles : Oak, Clym et surtout Jude, qui semblent bien en quelques endroits exprimer la pensée de l'auteur, sont des autodidactes étrangers à la culture

1. G. Palante : *Combat pour l'Individu.*

2. G. Palante.

3. *The Return of the Native.*

académique. Clym la condamne même expressément ; quand sa mère doute de son nouveau système d'éducation en disant : "Dreams, dreams ! If there had been any system left to be invented, they would have found it out at the universities long before this time. — Never, mother, répond-il, they cannot find it out, because their teachers don't come in contact with the class which demands such a system. My plan is one for instilling high knowledge into empty minds *without first cramming them with what has to be uncrammed again before true study begins*".

Dans *Tess*, Angel Clare, en considérant ses frères "noticed their growing mental limitations. Felix seemed to him all church ; Cuthbert all college. Each brother candidly recognized that there were a few unimportant scores of millions of outsiders in civilized society, persons who were neither University men nor churchmen : but they were to be tolerated rather than respected and reckoned with." Mais la satire atteint son apogée dans *Jude ;* sous le nom de *Christminter*, Oxford est presque ridiculisée. A quoi sert Christminter ? "They raise pa'sons there like radishes in a bed. And though it do take five years to turn a lirruping hobble-de-hoy chap into a solemn preaching man with no corrupt passions, they'll do it and polish un off like the workmen they be, and turn un out wi'a long face and a long black coat and waistcoat, and a religions collar and hat, so that his own mother wouldn't know un sometimes". Qu'est-ce que le jeune étudiant a appris à l'Université ? A-t-il appris la vie et l'amour de ses semblables ? Non, "It is an ignorant place, except as to the townspeople, artisans, drunkards and paupers. *They* see life as it is, of course ; but few of the people in the colleges do." — "It is a nest of commonplace schoolmasters whose characteristic is timid obsequiouness to tradition... " Christminster cares nothing for you, poor dear ? " crie Sue à Jude ; et celui-ci le reconnaît : " I know how the place hates all men like me — the so-called Self-Taught, how it scorns our laboured acquisitions, when it should be the first to respect them ; how it sneers at our false quantities and mispronunciations, when it should say, I see you want help, my poor friend ! ". L'attaque est violente ; une semblable s'esquisse dans *Tess* contre Cambridge ; ainsi la critique vise tout l'enseignement académique : il éloigne les hommes de la nature, de la simplicité ; il cultive la tête aux dépens du cœur, la lettre aux dépens de l'esprit.

« A la critique acerbe des vieux plans d'études, nous aurions aimé voir succéder un exposé précis et détaillé du plan nouveau », écrit M. Compayré à propos de H. Spencer ; pour Hardy comme pour Spencer, son devancier, il faut se contenter de vues générales. Sans doute on ne demandera pas à un romancier de dresser des « programmes », mais la partie positive semble vraiment trop mince. Quel remède appliquer ? Le retour à la nature, répondaient Rousseau et Spencer ; le retour à la nature, répète Hardy, mais comment ?

Le texte de Clym[1], qui laisse de côté "creeds and systems of philosophy, finding enough and more than enough to occupy his tongue in the opinions and actions common to all good men" ne livre pas la clef du mystère.

L'immixtion sociale paraît encore plus désastreuse dans la question sexuelle. On a déjà vu l'importance qu'elle présente aux yeux de l'auteur ; recherchons maintenant quelle part l'opinion publique, « ce gouvernement le plus despotique et le plus minutieux[2] », s'arroge dans les relations des sexes.

Ces relations déjà si complexes au point de vue sentimental, la société, l'opinion les ont compliquées encore et comme à plaisir par la pression exercée sur les individus. Dans les *Revenants*, d'Ibsen, le pasteur Manders dit : « Nous ne devons pas nous livrer aux mauvais jugements et nous n'avons nullement le droit de scandaliser l'opinion. » Mrs. Yeobright tient le même langage dans *The Return of the Native*. Aussi, malgré la répugnance de Thomasin qui s'aperçoit que Wildeve ne l'aime pas, malgré ses propres pressentiments, bien loin de profiter du délai offert par la Providence, Mrs. Yeobright s'emploie de toutes ses forces à conclure le mariage.

En conséquence, Thomasin épouse Wildeve et trouve tout le loisir dans la suite d'éprouver combien ses appréhensions étaient justifiées : son bonheur est compromis mais l'opinion publique est satisfaite, elle qui ne juge que sur l'apparence.

Jusqu'ici nous n'avons été témoins que de sa tyrannie préventive, si l'on peut dire ; mais elle ne s'arrête pas en si beau chemin : après avoir forgé le lien social qui est le mariage, l'opinion continue à veiller à sa conservation par la loi, expression suprême de la contrainte exercée par la masse sur l'individu. Hardy s'insurge contre "those laws framed merely as social expedients by humanity without a basis in the heart of things" et s'attache à exprimer "the triumph of the crowd over the hero, of the commonplace majority over the exceptional few[3]".

Comme Thomasin, Grace Melbury s'est trompée en choisissant Fietzpiers ; ce dernier, qui l'a épousée par caprice et par intérêt, la délaisse après quelque temps de mariage, la dédaigne pour sa naissance et finit par la tromper. Après une violente querelle avec son beau-père, Fietzpiers part ; que va devenir Grace ? Va-t-elle jusqu'à la fin de ses jours mener une vie recluse que la nature n'a point voulue ? Non, dit un homme d'affaires à Melbury, votre fille peut redevenir libre en demandant le divorce ; les preuves sont toutes en

1. A la fin du *Return of the Native*.

2. Tarde.

3. *New Review* (avril 1890), article de Th. Hardy.

sa faveur, elle l'obtiendra aisément. Voilà Melbury parti à Londres où il multiplie les démarches pour la libération de sa fille qui renaît à l'espérance. Près d'elle, son ami d'enfance, Winterborne, se présente comme le futur compagnon d'une existence nouvelle; elle ne peut croire à tant de joie, elle craint de rester enchaînée à Fietzpiers : " O, suppose I never get free", s'écrit-elle en un moment d'angoisse. "Do you know anything about the new law that makes these things so easy ?"— demande-t-elle à Winterborne —" Nothing except the general fact that it enables ill-assorted husbands and wives to part in a way they could not formerly do without an act of Parliament". Ces deux "Arcadian innocents" ne se doutent pas de la répugnance que la société éprouve à relâcher le lien légal ; ils s'expriment en vrais enfants de la nature, mais la société s'est tant éloignée de la nature ! La loi des hommes refuse de libérer Grace, "Fietzpiers's conduct had not been sufficiently cruel to Grace to enable her to snap the bond. She was apparently doomed to be his wife till the end of the chapter". Et que lui reste-t-il d'autre à faire ? Elle reprend donc la vie commune après que Winterborne s'est laissé mourir pour elle.

« Par un contraste dont l'étrangeté a déjà frappé nombre d'esprits, tandis que l'idée de contrainte, qui est à proprement parler l'idée sociale, pénètre de plus en plus le droit économique, on voudrait nous pousser, dans la partie du droit qui régit les rapports de famille et les relations entre les sexes, vers l'individualisme le plus effrené[1]" ; en Angleterre, la théorie individualiste n'a pas trouvé de champion plus éloquent que Hardy dans *Jude the Obscure*.

Le héros de ce livre est un pauvre tailleur de pierres qui se montre dès l'enfance d'une sensibilité presque maladive ; il est mélancolique "and feels his existence to be an undemanded one". Cependant son esprit n'est pas sans curiosité : il parcourt avidement les livres qui lui tombent sous la main et, apprenant que Christminster est la cité du savoir, le désir l'envahit d'aller rejoindre son ancien maître d'école dans ce paradis terrestre, " this castle manned by scholarship and religion". Au milieu de ses beaux projets, il vient à connaître une jolie fille, Arabella, la courtise et quelques temps après l'épouse. Il n'est pas long à s'apercevoir qu'il a mal choisi sa compagne dont la vulgarité choque ses goûts plus raffinés ; après une violente querelle, ils conviennent de se séparer, et Jude se rend à Christminster. Là, il découvre « l'âme sœur » qu'il n'a pas eu la chance de rencontrer d'abord : " some men would have cast scruples to the winds, oblivious of the pair of autographs in the vestry chest of Arabella's parish church. Jude did not". Le résultat est que Sue épouse Phillotson, l'ancien maître de Jude, beaucoup plus âgé qu'elle. Ainsi l'erreur de Jude entraîne l'erreur de sa cousine qui ne tarde

1. A. Colin. *Elargissement du divorce*, *Revue de Paris* du 1er décembre 1906. — Cf. Léonie Villard, *La Femme anglaise*, p. 265.

pas à éprouver un éloignement insurmontable pour Phillotson. Cette aversion, qui semble par certains côtés relever de la gynécologie, est telle que Sue va jusqu'à supplier son mari de la laisser partir chez Jude. Malgré les conseils de son ami Gillingham, Phillotson "will not be cruel to her in the name of the law" ; "I was, and am the most old-fashioned man in the world on the question of marriage — in fact I had never thought critically about its ethics at all. But certain facts stared me in the face, and I couldn't go against them". Mais l'opinion publique veille : Jude et Sue sont obligés de changer de résidence. Légalement libres, ils songent à régulariser leur situation pour vivre en paix avec le monde, mais une crainte les arrête : celle qu'un "iron contract should extinguish their mutual tenderness", et pour deux cœurs qui se sentent attachés l'un à l'autre est-il besoin d'autre lien que l'affection ? Les serments légaux sont une marque de défiance réciproque.

> Swear priests, and cowards, and men cautelous,
> Old feeble carrions, and such suffering souls
> That welcome wrongs ; unto bad causes swear
> Such creatures as men doubt ; but do not stain
> The even virtue of our enterprise,
> Nor th' insuppressive mettle of our spirits,
> To think that or our cause or our performance
> Did need an oath [1].

Leur répugnance à mêler la société à leurs affaires leur attire de dures représailles : Jude se voit appauvri et suspect, et pourtant, s'écrie-t-il "We have wronged no man, corrupted no man, defrauded no man ! Though perhaps we have done that which was right in our own eyes". Sous la pression de l'opinion malveillante Sue perd peu à peu courage. " There is something external to us which says, you shan't. First it said you shan't learn ! then it said you shan't labour. Now it says you shan't love ". La mort de ses enfants lui apparaît comme le signe de la colère vengeresse de la Divinité outragée : elle laisse là Jude et se remarie avec Phillotson. Jude, remarié à Arabella, périt dans sa double faillite d'étudiant et d'amant. L'opinion publique " qui finit en général par prouver aux esprits récalcitrants que c'est elle seule qui a raison " [2], est enfin satisfaite.

Le triomphe de la foule sur l'individu, voilà ce qu'expose ici Hardy. Dans la question sexuelle, ce triomphe brutal est remarquable à un second point de vue : l'inégalité arbitraire entre les sexes. Abordée chez nous, dans *La loi de l'homme*, de Paul Hervieu, la question se trouve traitée chez Hardy avec beaucoup moins d'ampleur, dans *Far from the Madding Crowd*, lorsque Bathsheba est

1. *Jules César*, act. II, sc. 1.

2. Max Nordau.

sur le point de se remarier avec toute l'autorité que lui confère la loi. Ce n'est que l'indication du thème développé dans *Tess*. Pourquoi la société traite-t-elle différemment l'homme et la femme qui ont commis la même infraction à la loi morale ? Pourquoi Tess, qui a été séduite, est-elle jugée plus coupable qu'Angel, qui s'est laissé séduire ? Angel lui-même ne saurait l'expliquer mais la force du préjugé est telle qu'il se refuse à consommer le mariage : " In the name of our love, supplie Tess, forgive me. I have forgiven you for the same ". Tout est inutile ; tandis que l'homme est absous, la femme continue à traîner sa honte indélébile. Et l'auteur se déclare incapable du suggérer un adoucissement [1].

***

De même que Wells et que B. Slaw, Hardy s'attaque aux préjugés issus de la civilisation. Faut-il en conclure que, la civilisation supprimée, le monde nagerait dans la félicité ? Assurément non, puisque la nature aussi est imparfaite ; du moins cette suppression entraînerait-elle la disparition d'un grand nombre de maux.

Ainsi Hardy est de la même école que Rousseau et Tolstoï pour qui le bonheur ne peut se trouver que dans le retour à la nature, " a moral teacher to men " [2] ; avec eux, il représente l'état de nature comme l'état de paix, de bonne volonté, d'assistance mutuelle et de conservation [3], s'opposant ainsi à Hobbes et à Macaulay, qui ne voient en cette opinion que l'effet d'un mirage trompeur.

L'éducation, produit de la civilisation, ne peut trouver grâce devant Hardy. Mais, pour lui, la question primordiale reste la question sexuelle : c'est là surtout que le vœu de la nature se trouve contrarié. D'où vient cette obstruction ? De la tyrannie sociale ; Portalis ne reconnaît-il pas que « le public est toujours partie dans les questions de mariage ? »

Quel régime substituer au régime actuel ? « Une promesse volontaire est un lien bien plus fort qu'un acte de notaire », dit Ibsen [4]. Hardy, lui, n'ose pas trancher la question, il la soulève seulement, et son hésitation lui attire cette pointe de Blaze de Bury : « Il y a quarante ans, en France, « Jude » s'appelait « Jacques », et c'était moins absurde, puisque ces fantaisies amatives évoluaient parmi l'amour libre et que les amants ne passaient pas comme les Anglais à la sacristie chaque fois qu'ils changeaient d'amour » [5]. D'ailleurs,

1. " In the present novel, as in one or two others of this series which involve the question of matrimonial divergence, the immortal puzzle is left where it stood " (*Woodlanders*, préface).

2. Ruskin.

3. Locke, cité par Ch. Bastide.

4. *La Dame de la Mer*.

5. *Les Romanciers anglais contemporains*.

Jude the Obscure, " a book steeped in sex "[1] ne nous paraît qu'une de ces « expériences scientifiques conduites à toute volée d'imagination » à la manière d'E. Zola.

Au fond, le débat se rattache à une question plus générale : laquelle doit triompher, la morale de conscience ou la morale mondaine ? Qui doit l'emporter de l'individu ou de la société ? En avançant dans son œuvre, Hardy tend vers l'individualisme. Au premier rang des devoirs, Nora[2] place les devoirs envers soi-même ; Sue pourrait prendre à son compte les paroles de l'héroïne d'Ibsen. Ainsi, Hardy se rapproche de Nietzche qui « hait la morale du troupeau, l'annihilation de l'individu, de l'isolé, de l'indépendant, de l'original »[3].

"Like former productions of this pen, *Jude the Obscure* is simply an endeavour to give shape and coherence to series of seemings, or personal impressions, the question of their consistency or their discordance, of their permanence or their transitoriness, being regarded as not of the first moment " ; l'aveu de l'auteur dans la préface de son dernier livre mérite d'être retenu. Il ne joue pas au philosophe à système, au doctrinaire : en toute liberté d'esprit, il se contente de faire part au public de ses « impressions » sur quelques questions à l'ordre du jour de tous les temps. Ce faisant, il reflète les tendances contemporaines vers plus de liberté, de spontanéité, d'individualité. Ainsi s'explique le succès de son œuvre, " the work of long thought about familiar things "[4].

LOUIS ROCHER.

1. R. Y. Tyrrel, *Fortnightly Review*, 1896.

2. *Maison de Poupée.*

3. G. Palante.

4. L. P. Johnson.

Les Humanités Modernes menacées

L'enseignement des langues vivantes est en danger, et avec lui l'existence même des « Humanités Modernes », ce n'est pas trop de le dire. Ses adversaires n'ont pas désarmé, loin de là ; et en dépit des leçons de la guerre, dont l'enseignement des sciences, et des langues modernes devait sortir consolidé et accru, on voudrait nous ramener cinquante ans en arrière, au latin *et au grec* obligatoires, à la sélection par les humanités classiques, la « section moderne » n'en étant plus que le dépotoir, ignominieusement écarté du baccalauréat.

Afin que chacun puisse se former une opinion et surtout l'exprimer en connaissance de cause, nous reproduisons ci-dessous le texte exact du questionnaire déposé par le Ministre :

Première Question.

Le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique n'estime-t-il pas indispensable de supprimer la division des études secondaires, séparées actuellement en deux cycles ?

Deuxième Question.

Le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique ne considère-t-il pas comme nécessaire d'établir un enseignement unique jusqu'au passage en 3me, le Latin étant obligatoire dans les classes de 6me, 5me et 4me, et le Grec dans cette dernière classe ?

Troisième Question.

Le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique est-il d'avis qu'il soit établi, à partir de la classe de 3me, une division de l'enseignement en deux Sections :

1° Enseignement classique divisé lui-même en :

a) Latin-Grec, avec un enseignement scientifique plus développé que dans le plan d'études actuel;

b) Latin-Sciences.

2° Enseignement Secondaire Moderne.

Quatrième Question.

Le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique n'est-il pas d'avis qu'une différence de sanctions s'imposerait suivant la nature de l'enseignement reçu : le baccalauréat, avec les droits qu'il confère présentement, deviendrait la sanction des études d'enseignement classique (Latin-Grec, Latin-Sciences), tandis que les études de la deuxième Section aboutiraient à un diplôme d'enseignement secondaire moderne qui serait admis pour

l'inscription dans les établissements et Ecoles d'Enseignement Supérieur, en vue de l'obtention des grades ou titres conférés par l'Etat, sauf la Licence-ès-Lettres (toutes mentions), les concours de l'Ecole Normale Supérieure et de l'Ecole Nationale des Chartes, la Licence en Droit et le Doctorat en Médecine ?

Cinquième Question.

Le Conseil Supérieur est-il d'avis qu'on doive alléger les programmes et les horaires de l'Enseignement Secondaire, en réduisant les heures de classe à une durée de *20 heures* par semaine dans les classes de 6me, 5me et 4me, et à *22 heures* par semaine en 3me, 2me et 1re ?

Sixième Question.

Les classes de Langues Vivantes étant quelque peu restreintes par suite d'une diminution d'heures, et de la disparition de la seconde langue dans les classes de seconde et de première, le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique serait-il d'avis d'autoriser les Chefs d'Etablissements à organiser des cours facultatifs où les élèves pourraient étudier une seconde langue, lorsque ces cours auraient, dès la rentrée, un effectif suffisant d'inscrits ?

Dans l'affirmative, le Conseil Supérieur ne jugerait-il pas utile d'autoriser les candidats au Baccalauréat et au diplôme d'enseignement moderne à présenter une seconde langue comme matière supplémentaire avec un coefficient approprié ?

Chaque Membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique est invité à répondre à ce questionnaire avant le 15 octobre prochain. Notre délégué, M. Rancès, professeur au lycée Condorcet, aura pour sa part la tâche honorable, mais lourde, de formuler un avis, qui ne peut être qu'une protestation. Nous avons tous le devoir de nous tenir à ses côtés en cette heure grave, et de rester étroitement unis ; il ne faut pas que la lassitude de fin d'année, que la dispersion des vacances nous laisse isolés et désarmés, c'est-à-dire vaincus d'avance. Que ceux de nos collègues qui ont un avis à émettre, une aide à apporter, veuillent bien en informer M. Rancès en temps utile [1].

Nous n'ignorons pas que nous pouvons compter sur la résistance et l'appui de nos chefs et défenseurs naturels, les inspecteurs généraux ; notre enseignement compte en outre des partisans fidèles et des amis dévoués : nous croyons savoir que M. Brunot, le doyen de la Faculté des lettres, prend l'initiative de former un Comité de Défense, qui fait appel aux concours actifs et entreprenants. Enfin la Société des Professeurs de langues vivantes, avec l'appui des organisations

1. Dès la rentrée d'octobre d'ailleurs, des réductions d'horaires doivent être appliquées, dont l'enseignement des langues vivantes fera en partie les frais : une heure supprimée en 1res B et D, en 2mes B et D (deuxième langue) et deux heures en 3e B. Entre temps, les langues vivantes sont exclues du concours général qu'on rétablit.

non moins intéressées que la nôtre, se doit d'entreprendre une campagne énergique, non seulement dans l'Université mais auprès des pouvoirs publics et du pays tout entier. Il ne s'agit plus maintenant de querelles d'école, et de ces référendums sur des questions de méthode dont le plus clair résultat est de diviser le personnel. C'est la maison elle-même qu'il faut sauver.

G. CAMERLYNCK.

Voici un tableau indiquant, côte à côte, le projet primitif et celui qui a été finalement adopté par le Conseil supérieur (colonne de droite). Les chiffres indiquent les heures *enlevées* à l'horaire actuel. On verra que le Conseil supérieur n'a pas voulu aller aussi loin dans cette voie qu'on le lui demandait.

Philosophie A et B	1/2 heure.	Philosophie	Néant.
Mathématiques A et B	1/2 heure.	Mathématiques	1/2 heure.
Première B et D (2e L.)	1 heure.	Première B et D (2e L.)	1 heure.
Seconde » »	1 heure.	Seconde » »	1 heure.
Troisième A (avec et sans Grec)	1 heure.	Troisième A	Néant.
Quatrième A (»)	1 heure.	Troisième B	2 heures.
Troisième B	2 heures.	Quatrième A	Néant.

NOTES & DOCUMENTS

The Little Theatre in Paris

Un groupe intéressant d'acteurs de langue anglaise vient d'être fondé, ou plutôt reconstitué à Paris, sous la direction de M. Philip Carr, critique dramatique et conférencier. Son but est de jouer des pièces anglaises et américaines, choisies dans le répertoire classique et moderne, ou bien inédites, en facilitant par là les vocations d'auteur et d'acteur. Ces derniers sont recrutés parmi les professionnels et les amateurs.

Grâce au concours de nombreuses bonnes volontés et à l'appui des colonies britannique et américaine, le « Petit Théâtre Anglais » a pu débuter ce mois-ci et jouer les 14, 15 et 16 juin, au Théâtre Albert-Ier, 64, rue du Rocher. Et ses débuts ont été très encourageants. Des quatre pièces en un acte qui occupaient l'affiche, une s'est détachée très nettement, et, tant par la valeur littéraire de l'œuvre que par la qualité de l'interprétation, a remporté le succès le plus mérité. C'est " Rosalind ", de J.-M. Barrie. Les " Barrie-Plays " sont toujours très populaires de l'autre côté du détroit ; celui-ci est délicieux. Miss Isabel Roland a joué avec grande sûreté, bien qu'au pied levé, le rôle de Beatrice, excellemment secondée par M. Pierre Fresnay, de la Comédie-Française, qui jouait, lui aussi, en anglais.

Il est à souhaiter que l'appui de la « colonie française », c'est-à-dire des anglicisants de Paris qui sont nombreux, vienne s'ajouter à celle des autres ; on peut soit devenir membre de la Société, soit souscrire à un certain nombre de places d'avance (six au moins). C'est une organisation analogue à celle du théâtre de l'*Œuvre*, et qui n'est pas si compliquée qu'elle en a l'air au premier abord, puisque les six places peuvent être utilisées toutes ensemble ou réparties en plusieurs représentations, cédées à des amis, etc. Il ne devrait pas être difficile à nos étudiants, par exemple, de se grouper de cette façon. L'année scolaire est un peu avancée pour cela, mais nous souhaitons qu'à la rentrée « le Petit Théâtre Anglais » trouve un appoint sérieux dans la clientèle universitaire. Nous lui signalerons le programme en temps opportun.

G. C.

Modern Humanities Research Association

Une réunion du groupe parisien de la M. H. R. A. a eu lieu à l'École Normale Supérieure, le dimanche matin 12 juin, sous la présidence de M. Paul Boyer. A cette réunion avaient été invités les Membres parisiens de la « Société pour l'Étude des Langues et Littératures Modernes », qui, tout en gardant son existence propre, est désormais affiliée à la M. H. R. A.

M. le professeur Wright, de Columbia, a fait une communication sur « l'organisation des études supérieures d'anglais à Columbia ». Il a décrit avec beaucoup de précision un mécanisme à la fois compliqué et souple, dont le rendement est d'une qualité universellement reconnue. L'entraî-

nement progressif des étudiants à la recherche personnelle ; la préparation successive du diplôme de « maître ès-arts », et, pour une élite, du doctorat ; le choix, la nature des sujets, les formes que prend la direction du travail ; la très large liberté laissée aux candidats d'apporter, au besoin, la preuve de leur science sous les espèces les plus diverses, fût-ce celle d'un poème épique, d'une pièce de théâtre ou d'un roman ; les tentatives faites, sans grand succès, pour coordonner, d'un bout à l'autre des États-Unis, les sujets de thèses, et prévenir les rencontres entre travailleurs, ont été exposés, en un français irréprochable, avec une animation sobre, et parfois un tranquille humour. Les auditeurs de Mr. Wright ont écouté sa parole avec le plus vif intérêt ; ils ont noté au passage, non sans quelque envie, le nombre des maîtres attachés au seul « département » de l'anglais, le luxe des moyens matériels, les facilités accordées pour l'impression des travaux, etc. L'exposé a paru si fertile en suggestions, qu'une réunion nouvelle, dont la S. L. L. M. prend cette fois l'initiative, a été décidée pour le dimanche 3 juillet ; M. le professeur Wright voudra bien y répondre aux questions qui lui seront posées.

M. L. Cazamian a ensuite rappelé l'objet que se propose la M. H. R. A. : l'établissement, par-dessus les frontières, de contacts et d'échanges entre travailleurs attachés à l'étude des disciplines modernes ; il a résumé l'activité, presque toute d'organisation et de préparation, que le groupe parisien a déployée au cours de l'exercice 1920-21 ; et a défini certains des moyens par lesquels cette activité pourrait obtenir, au cours du prochain exercice, des résultats plus tangibles : constitution d'un relevé complet et méthodique des sujets de thèses « modernes » inscrits dans les diverses Universités ; conservation d'une liste des sujets de mémoires de diplômes d'études supérieures traités dans les Facultés de Lettres ; impression, grâce à l'aimable concours des « Langues Modernes » et de la « Revue de l'Enseignement des Langues vivantes », qui a déjà pris sur ce point d'heureuses initiatives, de ces listes annuelles, et d'un résumé de toutes les « positions de thèses » ; échanges de renseignements plus actifs ; diffusion d'un esprit d'aide mutuelle et de solidarité dans les rapports universitaires — ceux du moins que ne rend pas impossible la dispersion de la vie parisienne — ouverture d'une modeste rubrique consacrée à la M. H. R. A. dans les revues de langues vivantes, etc. Il a aussi annoncé que la « Modern Language Review » deviendrait, à partir de janvier 1922, l'organe officiel de la M. H. R. A.

M. le professeur Andler et M. Raphaël ont mis l'auditoire au courant du bilan financier de la S. L. L. M., et des formes que pourrait prendre, à l'avenir, son activité propre. L. C.

Les langues vivantes et les milieux économiques.

Le vœu en faveur de l'enseignement des langues vivantes que nous avons publié dans notre dernier numéro a été remis à M. Bérard, ministre de l'Instruction publique, par M. Edgar Bonnet, directeur de la Compagnie du Canal de Suez, président du Comité exécutif de l'Association « France-Grande-Bretagne », et M. Chr. Schefer, au nom de M. André Lebon, président de la Fédération des Commerçants français.

Le Ministre a réservé le meilleur accueil à ces représentants qualifiés de milieux économiques, qui sont unanimes à protester contre tout amoindrissement de l'enseignement des langues vivantes, et en particulier de l'anglais.

Les manifestations d'opinion comme celles-là méritent d'être signalées et soulignées, pour permettre à nos amis de répondre aux arguments et aux témoignages si souvent invoqués, de personnalités « scientifiques » qui se déclarent partisans résolus des études classiques et des « humanités » anciennes. Un grand nombre d'industriels et de commerçants s'élèvent absolument contre l'idée du latin obligatoire pour tout le monde, et cela au détriment des langues vivantes. De plusieurs côtés, au contraire, on entend réclamer un enseignement intensif de deux langues vivantes au moins, quand ce n'est pas trois. Et ce mouvement n'est nullement limité à la capitale. Des témoignages concordants parviennent de plusieurs points de la province. On nous signale qu'à Nancy, l'appui moral et financier de hautes personnalités économiques a été obtenu par les professeurs de langues modernes en faveur de leur enseignement.

Le questionnaire du Ministre de l'Instruction publique, que nous publions d'autre part, fait assez apparaître que nos craintes étaient justifiées et qu'il est temps de provoquer les interventions décisives.

BIBLIOGRAPHIE

M. A. Bayfield. — **The Measures of the Poets**, a new system of English Prosody. — Cambridge University Press. 1919. 5 sh.

Lors de son apparition, cette étude a fait quelque bruit en Angleterre, ainsi du reste que le volume qui l'a suivie immédiatement sous le titre de *A Study of Shakespeare's Versification* (mêmes éditeurs). Elle fera moins d'impression, j'imagine, dans les milieux français qui s'intéressent aux questions de métrique.

Si l'antiquité classique fait sentir son influence (et parfois assez malheureusement) sur les conceptions prosodiques de M. Bayfield, elle ne semble pas contribuer pour beaucoup à la clarté ou à la logique de la thèse. Les pétitions de principe abondent. Les termes et les symboles sont définis assez vaguement et, chose plus regrettable, l'auteur leur tolère des sens différents entre lesquels on ne sait point toujours choisir et qui, j'en ai peur, s'enchevêtrent dans l'esprit de l'écrivain lui-même.

Du fouillis des exemples se dégage cependant une idée générale, claire et manifeste : M. Bayfield, tout en reconnaissant que le rythme ïambique est familier à la prose anglaise, ne veut plus en entendre parler pour la poésie. Il suit sur ce point consciemment l'évolution contemporaine de la métrique grecque et on peut tout de suite douter qu'il y ait entre la versification hellénique et l'anglaise des rapports aussi étroits que M. Bayfield, hanté par toute la nomenclature empruntée aux anciens, semble le supposer. Il imite aussi l'exemple de M. Verrier, dont il paraît cependant ignorer les travaux. Comme M. Verrier, il est frappé de l'insuffisance qu'offre le système de métrique traditionnellement accepté : les innombrables irrégularités qu'on explique souvent avec gaucherie et quelquefois avec sottise le choquent, comme elles ont choqué M. Verrier et bien d'autres aussi.

Seulement, la ligne de conduite qu'il adopte en conséquence est pour le moins inattendue. Il renonce au rythme ïambique, mais c'est pour adopter le rythme trochaïque qui, à y réfléchir un peu, est identiquement le même rythme, décapité (dans le découpage artificiel de la prosodie) de sa première syllabe. Appeler cette syllabe *upbeat* ou *anacruse* ne change rien à l'affaire, et ce n'est pas parce que l'on déplacera d'une syllabe les barres verticales qui séparent les ïambes pour faire de ceux-ci des trochées que l'on aura opéré une transformation réelle. Ces pauvres barres verticales ne correspondent à rien pour l'oreille : ce sont signes de pure et simple convention. Supprimez-les totalement, effacez le mot ïambe, et du reste aussi le mot trochée, et la vraie difficulté sera toujours là, face à face avec le métricien : le rythme (ïambique, trochaïque, ou ce qu'il vous plaira de le nommer) sera toujours théoriquement une suite de syllabes accentuées alternant régulièrement avec des syllabes inaccentuées, et pratiquement il comportera toujours les mêmes petits problèmes innombrables (absence d'accentuée, accentuées qui se suivent sans intervalle, inaccentuées qui se suivent elles aussi sans être séparées par une forte, etc., etc.)

Le fait est que M. Bayfield, quand il a débaptisé le rythme habituel de la poésie anglaise, se retrouve nez à nez avec toutes les irrégularités à cause desquelles il vient justement d'abandonner ïambe pour trochée, jus vert pour vert jus. Et le voilà qui s'emploie à expliquer toutes ces mêmes irrégularités, avec patience et ingéniosité. Je ne sais même pas, si d'abandonner le système traditionnel pur pour le système traditionnel

mitigé qu'il appelle *a new system*, cela ne nous a pas gratifié au moins d'une complication de plus. En effet, le vers ïambique régulier (et il est légion) se scande habituellement :

∪— | ∪— | ∪— | ∪— | ∪—

tandis que M. B. est obligé de l'écrire :

∪—∪ | —∪ | —∪ | —∪ | —

le premier pied comporte une anacruse, c'est-à-dire une syllabe hypermétrique, et à la p. 33 de son traité M. B. jette l'anathème au rythme ïambique à cause de ses finales hypermétriques assez fréquentes (terminaisons dites féminines, peut-être d'origine française) ; d'autre part, le dernier pied a perdu sa deuxième syllabe. Sans doute les solutions présentées dans le détail sont-elles souvent adroites ; sans doute est-il fait un habile usage du soupir et pas mal d'obscurités s'éclaircissent en supposant — comme c'est souvent le cas dans le théâtre de Shakespeare — qu'une syllabe faible est remplacée par un geste, un mouvement du personnage ; mais on ne voit pas très bien pourquoi l'on suivrait M. B. dans son innovation, qui est purement verbale, puisque celle-ci laisse l'écheveau tout aussi embrouillé.

Au fond, il y a peut-être sous toute cette querelle des frères ennemis, *ïambe* et *trochée*, une assez grave méconnaissance de la réalité. Il nous semble que M. B. attache à ces mots, et aussi au mot *pied*, une importance exagérée : il *découpe* ses vers en pieds, et je ne serais pas trop étonné si à l'arrière-plan de son esprit il n'y avait l'idée que le pied est quelque chose d'indépendant, d'isolé ; alors que le pied est une nonentité, un symbole commode, mais rien de plus. C'est un défaut assez fréquent aux métriciens d'arriver à s'imaginer que le rythme est décomposable en ses éléments premiers, les pieds, comme une chaîne en ses anneaux, et l'on oublie trop que le rythme est une chanson continue, une courbe si l'on veut aux montées et aux descentes régulières.

Le métricien a trop tendance aussi à négliger le *corpus* immense de la poésie populaire, de la poésie nationale, toute spontanée, toute voisine de la nature pour étudier les rythmes plus compliqués, mais aussi combien plus artificiels et combien moins imposants comme masse, dus à des poètes qui font des expériences prosodiques, comme Spenser parfois, au XVIe siècle, comme Swinburne aujourd'hui. Le grand fait dont on doit tenir compte tout d'abord, fait énorme, transcendant tous les autres, c'est que la poésie anglaise, en très considérable majorité, est bâtie sur le rythme qu'on appellera si l'on veut « ïambo-trochaïque », rythme de marche peut-être, mais non rythme de danse comme celui de maints poèmes grecs. On doit noter ensuite que ce rythme simple est d'autant plus régulier qu'on se rapproche des origines, au point même d'en devenir monotone, et que c'est peu à peu qu'il s'assouplit, se complait à des variations habiles, sans cependant jamais oublier son thème fondamental.

La métrique se trouve embarrassée devant la ligne sinueuse et continue de ce rythme ; elle s'efforce de le représenter par divers systèmes de notation, qui n'ont point l'infinie souplesse du vers lui-même. Beaucoup représentent une syllabe accentuée par —, une inaccentuée par ∪, ce qui a le défaut de prêter à confusion avec la longue et la brève de la prosodie classique, et le défaut plus grand de donner en apparence la même force à tous les accents, la même faiblesse à toutes les inaccentuées ; M. Beljame, dans sa préface d'Enoch Arden, préface d'ailleurs du plus haut intérêt[1], a recours aux chiffres, donnant la valeur 2 aux fortes,

1. Hachette, Paris.

1 aux moyennes, 0 aux faibles, ce qui ne se rapproche que d'un peu plus près de l'immense variété de la réalité ; M. Verrier imprime les fortes en caractères gras ce qui leur donne à toutes le semblant d'une égalité qu'elle n'ont point. Tous ces systèmes sont, et forcément, inexacts, mais on peut s'en contenter faute de mieux, à condition de ne jamais oublier à la fois qu'ils sont conventionnels et qu'ils sont approximatifs.

Il y aurait peut-être une façon de reproduire le dessin rythmique avec plus de précision, bien que cette méthode soit dans la pratique fort difficile d'emploi en des livres imprimés. On pourrait recourir à une courbe géométrique des plus simples, la sinusoïde dont le tracé suit fidèlement la ligne du rythme anglais, lorsque celui-ci est régulier. On s'apercevrait alors que dans un poème, dont il ne faudrait jamais étudier un seul vers isolément comme le font presque tous les métriciens, le rythme a des accès de régularité, si l'on peut dire (c'est une suite de syllabes régulièrement alternées, un vers parfait, deux quelquefois) et que partout ailleurs, la chanson du rythme, ondoyante et diverse comme la nature même du poète, monte et descend, s'approchant de la ligne-type, la coupant, la dépassant, la recoupant, descendant au-dessous, comme en un jeu. L'absolue (et monotone sans doute) régularité des premiers poètes est un avertissement ; la présence de fragments tout à fait réguliers dans la courbe des poèmes les plus libres en est un autre. Il y en a un troisième, que M. Bayfield, comme du reste M. Verrier, écarte avec beaucoup trop de désinvolture : c'est l'opinion des poètes, qui ne sont pas forcément chanteurs aussi automates que les merles de mon jardin. On se rappellera que Wordsworth, par exemple, déclamait avec une monotonie d'écolier ; M. Verrier lui-même rapporte que Tennyson insistait si vigoureusement sur le rythme de ses poèmes qu'on avait du mal à en saisir le sens, une sorte d'accent supplémentaire venant renforcer telle syllabe généralement peu marquée en prose. On arriverait alors à comprendre qu'il faut, pour saisir le rythme d'un poème, le lire à haute voix d'un bout à l'autre, et se laisser porter par le rythme lui-même ; si, comme les poètes, on lit, avec la chanson du rythme typique dans l'oreille, on mettra inconsciemment sur telle syllabe un peu plus de force qu'on n'en aurait mis en prose, et on s'apercevra, au moment même où le rythme-type sera sur le point de s'effacer dans la mémoire qu'une suite de pieds réguliers viendra l'y rétablir. Et bien entendu il ne faut point exagérer dans cette direction ; il faut comprendre que même renforcé par « l'accent poétique », la syllabe faible ne sera pas aussi forte qu'une syllabe régulièrement accentuée ; tout ce que nous voulons dire, c'est que la ligne générale du rythme se rapprochera sur ce point de la ligne idéale beaucoup plus que si l'on se mettait à lire un vers séparé de son contexte, voire même comme on le fait à toutes les pages des traités de métriques, un simple groupe de deux ou trois pieds isolés. Il est bien entendu aussi qu'il y a de véritables brisures du rythme, soit pour marquer un arrêt dans la pensée, soit comme dans cet étonnant premier vers d'Enoch Arden pour mieux décrire :

Long lines of *cliff*, *breaking* have left a chasm.

Et si l'on garde dans la mémoire cette conception du rythme comme un chant continu, une ligne sinueuse ininterrompue qui s'efforce d'être régulière suffisamment tout en évitant de l'être par trop, nous croyons que l'on pourra employer l'un quelconque des systèmes de représentation sans gros inconvénients et qu'il sera après tout préférable de choisir le plus généralement admis.

F.-C. Danchin.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Inspection Générale. — Une proposition vient d'être déposée par un membre de la Chambre des Députés, à l'effet de faire nommer un inspecteur général des langues vivantes dans l'enseignement primaire. Ce poste était autrefois occupé par M. Jost, ainsi qu'il a été rappelé dans notre numéro précédent, et M. Guillaume en ajoutait les fonctions à celles qu'il exerçait déjà d'un autre côté.

On ne ferait ainsi que revenir à un état de choses qui a déjà existé, et c'est à souhaiter pour les langues étrangères, qui ont grand besoin d'être défendues dans l'enseignement primaire.

Prix académique. — L'Académie accorde sur les arrérages du prix Volney (linguistique) les récompenses suivantes : 1,000 francs au R. P. Schmidt, pour ses deux mémoires sur les langues de l'Australie ; quatre récompenses de 500 francs chacune aux ouvrages suivants :

Le *Parler de Kfer-Abida* (Liban), par M. Feghali, de l'université de Bordeaux ;

Essai sur l'évolution de la *Prononciation du castillan*, depuis le quatorzième siècle, par M. Gavel, professeur au lycée de Bayonne ;

La *Langue de Novalis*, par M. Tournoux, de la faculté libre des lettres de Lille ;

Le *Langage enfantin* (acquisition du serbe et du français, par un enfant serbe), par M. Pavlovitch, professeur au lycée, et assistant à l'université de Belgrade.

Nous adressons à notre collaborateur M. Gavel nos sincères félicitations.

L'Anglo-French Society de Londres. — Le Comité de l'Anglo-French Society, qui a pour président Lord Burnham, nous fait savoir qu'il accueillera volontiers les membres de l'Enseignement qui se rendent à Londres. Ils trouveront dans les locaux de la Société les principaux quotidiens français et anglais, une bibliothèque, de précieux ouvrages de référence, une salle de lecture et de correspondance, le téléphone, et le Secrétariat leur fournira les renseignements pratiques dont ils pourraient avoir besoin. Ecrire au Secrétaire, Scala House, Tottenham Street, Londres, W. 1.

L'immeuble de la Société est à quelques minutes de l'Université et du British Museum.

Les Interprètes militaires. — Notre collègue Louis Rocher, professeur agrégé d'anglais au Lycée du Parc, Lyon, revient sur cette question dans un article publié dans la *Solidarité* du 15 juin, sous ce titre : *L'utilisation des compétences*. Il n'a pas de peine à démontrer la nécessité de tirer parti, dans l'organisation militaire, des connaissances spéciales des professeurs de langues vivantes. Il énumère les encouragements donnés de divers côtés à cette idée si juste, et y ajoute l'esquisse d'un projet suivant lequel le grade de sous-officier, d'interprète stagiaire, ou d'officier interprète serait accordé de droit aux professeurs suivant leurs titres ou grades professionnels.

Programmes des Concours pour 1922[1]

AGRÉGATION D'ALLEMAND

I. — Histoire de la civilisation.

1) Le mysticisme aux XIIIe et XIVe siècles.
Eckhart, Suso, Tauler.
Texte :
Eckhart. — *Reden der Unterscheidung.*
(Kleine Texte für Vorlesungen u. Uebungen hrsg. v. Litzmann, Bonn, Marcus und Weber.)

2) Esprit et organisation de la monarchie prussienne sous les rois Frédéric-Guillaume I et Frédéric II : conception et pratique du gouvernement, armée, administration, justice, colonisation et activité économique, politique, religieuse, attitude à l'égard de la science, de la littérature et des arts.

3) Le socialisme de 1847 à 1875.
La social-démocratie, le socialisme d'Etat et le socialisme chrétien.
Etudier en particulier :
Karl Marx, Lassalle, Rodbertus, Victor-Aimé Huber, Ketteler.

II. — Histoire de la littérature.

1. La poésie lyrique et descriptive de 1700 à 1770.
Günther, Brockes, Haller, Pyra, Lange, Hagedorn, Gleim, Uz, Götz, Ew. v. Kleist, Ramler, Klopstock.
Textes :

a) Günther. — *Gedichte : Brüder lasst uns lustig sein. — An Rosen such' ich mein Vergnügen. — Eugen ist fort, Ihr Musen, nach ! — Stürmt, reisst und rast, ihr Unglückswinde. — Gedenk' an mich und meine Liebe. — Der Herr führt meine Sache. — Will ich dich doch gerne meiden. — Der Feierabend ist gemacht. — Ich will schweigen, mag's doch sein.* (Edition Reclam, ou Deutsche National-Litteratur, tome 38.)

b) Haller. — *Die Alpen*, vers 1-250.

c) Dans le tome 45 de la National-Litteratur de Kürschner, *Anakreontiker und preussisch-patriotische Dichter :*
Hagedorn. — *Oden und Lieder*, nos 1, 7, 12, 13, 16, 24, 25, 27.
Gleim. — *Scherzhafte Lieder*, no 4 ; *Preussische Kriegslieder von einem Grenadier*, nos 1, 2, 5, 7.
Uz. — *Lyrische Gedichte*, nos 1, 5, 6, 17, 18, 25, 27, 28.
Ew. von Kleist. — *Der Frühling*, vers 1-201.
Ramler. — *Lyrische Gedichte*, nos 1 et 14.

d) Klopstock. — *Oden : Heinrich der Vogler. — Der Zürichersee. — Hermann und Thusnelda. — Die beiden Musen. — Die Frühlingsfeier. — Wir und Sie. — Schlachtlied. — Unsere Sprache.*

1. Nous publions ces programmes sous réserve de la ratification ministérielle, et de la publication au *Journal Officiel*.

2. Schiller et Gœthe, 1794-1805.

Textes :

A. *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe*, lettres de 1794 : S. 23 août, G. 27 août, S. 31 août ; lettres de 1797 : G. 19 avril, S. 21 avril ; G. 22 avril ; S. 25 avril ; G. 26 avril ; G. 28 avril ; S. 5 mai ; S. 7 juillet ; G. 16 août ; S. 17 août ; G. 22 et 23 août ; S. 7 septembre ; S. 20 octobre ; S. 24 novembre ; G. 24 et 25 novembre ; S. 12 décembre ; G. 23 décembre, avec l'essai *Ueber epische und dramatische Dichtung ;* S. 26 décembre ; S. 29 décembre.

B. Goethe.

1) *Gedichte :*

a) *Balladen : Der Schatzgräber. — Der Zauberlehrling. — Die Braut von Korinth. — Der Gott und die Bajadere.*

b) *Elegien : Euphrosyne, Amyntas.*

c) *Epilog zu Schiller's Glocke.*

d) *Herrmann und Dorothea*, le premier et le dernier chants.

2) *Paläophron und Neoterpe, — Die natürliche Tochter*, les 3 derniers actes.

3) *Einleitung in die Propyläen.*

C. Schiller.

1) *Gedichte : Der Spaziergang ; Die Kraniche des Ibycus ; Ritter Toggenburg ; Das Lied von der Glocke ; An Gœthe, als er den Mahomet von Voltaire auf die Bühne brachte.*

2) *Maria Stuart*, les actes 1, 3 et 5.

3) *Ueber naive und sentimentalische Dichtung.*

3. La nouvelle de 1850 à 1900.

Storm, G. Keller, C. F. Meyer, Rosegger, Liliencron.

Textes :

G. Keller. — *Die Leute von Seldwyla* I : *Romeo und Julia auf dem Dorfe. — Die drei gerechten Kammacher.*

Storm. — *Aquis submersus. — Der Schimmelreiter.*

C. F. Meyer. — *Der Heilige.*

Rosegger. — *Das zugrunde gegangene Dorf.*

Liliencron. — *Kriegsnovellen : Der Richtungspunk.*

L'examen oral comportera la traduction et le commentaire linguistique d'un texte de moyen haut-allemand.

CERTIFICAT D'APTITUDE D'ALLEMAND

1° Auteurs.

Das Volksbuch vom Dr. Faust. — Chap. 33 à 68 (Neudrucke deutscher Litteraturwerke des XVI und XVII. Jahrhunderts, Halle, Niemeyer, 1911).

Lessing. — *Emilia Galotti.*

Goethe. — Ballades : *Der Schatzgräber. — Der Zauberlehrling. — Die Braut von Korinth. — Der Gott und die Bajadere.* — Elégies : *Euphrosyne. — Amyntas. — Hermann und Dorothea*, 1er et dernier chants.

Schiller. — Poésies : *Der Spaziergang. — Die Kraniche des Ibykus. — Ritter Toggenburg. — Das Lied von der Glocke. — An Goethe, als er den Mahomet von Voltaire auf die Bühne brachte.*

Grillparzer. — *König Ottokar.*

C. F. Meyer. — *Der Heilige* (Leipzig, Hassel).

2° DICTIONNAIRE AUTORISÉ POUR LES ÉPREUVES ORALES.

DUDEN — *Orthographisches Wörterbuch der deutschen Sprache.*

3° OUVRAGES A CONSULTER.

O. LYON. — *Deutsche Grammatik* (collection Göschen).
BEHAGHEL. — *Die deutsche Sprache.*
FRIEDRICH KLUGE. — *Unser Deutsch* (Verlag von Quelle und Meyer).
FRIEDRICH SEILER. — *Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel der deutschen Lehnworts* (Halle, 1905).
F. PIQUET. — *Phonétique allemande.*
H. PAUL. — *Deutsches Wörterbuch.*

AGRÉGATION D'ANGLAIS

I. LA LANGUE ET LA MÉTRIQUE ANGLAISES AU MOYEN AGE.
(Textes réservés pour l'une des deux versions orales.)

1. SWEET. — Anglo-Saxon Reader :
   XX. *Beowulf and Grendel's Mother.*
2. MORRIS. — Specimens of Early English :
   Part. I, XVIII : *a Moral Ode.*
3. MORRIS and SKEAT. — Specimens of Early English :
   Part. II, XVI : *Barbour : The Bruce.*

II. LE PLATONISME DANS LA POÉSIE DE LA RENAISSANCE ANGLAISE.

1. SPENSER. — *Hymns.*
2. SHAKESPEARE. — *Sonnets.*
3. JOHN FORD. — *'T is Pity She's a Whore.*
4. MILTON. — *Comus.*

III. DU ROMANTISME AU RÉALISME (1845-1855).

1. THACKERAY. — *Vanity Fair* (1848).
2. CHARLES KINGSLEY. — *Alton Locke* (1850).
3. TENNYSON. — *In Memoriam* (1850). — *Maud* (1855).
4. ROBERT BROWNING. — *Men and Women* (1855) : *Love among the Ruins; Fra Lippo Lippi; A Toccata of Galuppi's; By the Fireside; Any Wife to any Husband; An Epistle of Karshish; A Serenade at the Villa; Childe Roland to the Dark Tower came; How it strikes a Contemporary; The Last Ride Together; Bishop Blougram's Apology; Andrea del Sarto; In a Balcony; Saul; Holy-Cross Day; Two in the Campagna; A Grammarian's Funeral; One Word More.*

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ANGLAIS (1922)

1. SHAKESPEARE. — *Sonnets.*
2. MILTON. — *Comus.*
3. THACKERAY. — *Vanity Fair.*
4. CH. KINGSLEY. — *Alton Locke.*
5. TENNYSON. — *In Memoriam.*
6. ROBERT FROST. — *North of Boston* (Henry Holt, New-York).

AGRÉGATION D'ESPAGNOL

A. — Questions et Auteurs.

I. — Le Mouvement Littéraire et la Vie Sociale en Espagne dans la seconde moitié du XVe siècle.

1. Las Coplas de Mingo Revulgo.
2. Hernando del Pulgar. — *Crónica de los Reyes Católicos.* (Segunda parte.) Les quinze premiers chapitres.
3. Amadis de Gaula.— Extraits des livres I et II et chapitres 51 et 52 du livre IV. (Tome 72, Biblioteca Universal.)
4. Blasco Ibañez. — *La Catedral*, cap. VI.

II. — La Vie et l'Œuvre de Lope de Vega, de 1614 a 1635.

1. *La Filomena*, Segunda parte. (Biblioteca de Autores Españoles, tome 38, depuis : " Asi cantó la dulce Filomena ", p. 486, jusqu'à : " Eternas las cenizos de tu fama ", p. 492.)
2. *El desdichado por la honra.*
3. *La Siega.*
4. *Las bizarrias de Beliza.* (Acto tercero.)

III. — La " Génération de 98 " et les tentatives pour le Renouvellement de l'Espagne au début du XXe siècle (Au point de vue social, universitaire, littéraire, artistique.)

1. Joaquin Costa. — *Maestros, escuela y patria.* Tomo X de la Bib. Económica.— Madrid, Bib. Costa, 1916. (Chapitres I, IV, V, VII, IX, XI, § 1, XII, § 1, 4, 5 et 6.)
2. Francisco Giner de los Ríos. — *La Universidad española.* (Obras completas, t. II. — Le chapitre intitulé : Sobre la reorganizacion de los estudios de la Facultad.)
3. Miguel de Unamuno y Angel Ganivet. — *El porvenir de España.* (Bib. Renacimiento, 1912.)
4. Azorín. — *Castilla.*
5. Antonio Machado. — *Soledades, galerias y otros poemas.*

B. — Auteurs supplémentaires.

1. Arcipreste de Hita. — *El libro de buen amor.* (Edition de " La Lectura ", Madrid, 1913. — Coplas 44, 70 et 388 - 422.)
2. Don Quijote. — *Primera parte*, cap. 18 y 26.
3. Ramon de la Cruz. — *La Petra y la Juana.*

C. — Auteur Latin.

Ciceron. — *Lelius*, XIII-XXIV.

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ESPAGNOL

1. Amadis de Gaula. — Extraits des livres I et II et chapitres 51 et 52 du livre IV. (Tome 72, Biblioteca Universal.)
2. Don Quijote. — *Primera parte*, cap. 18 y 26.
3. Lope de Vega. — a) *El Desdichado por la hora.*
   b) *La Siega.*

4. Ramón de la Cruz. — *La Petra y la Juana.*
5. Miguel de Unamuno y Angel Ganivet. — *El porvenir de España.* (Bib. Renacimiento, 1912.)
6. Blasco Ibañez. — *La Catedral*, cap. VI.
7. Azorín. — *Castilla.*
8. Antonio Mochado. — *Soledades*, galerías y otros poemas.

AGRÉGATION D'ITALIEN

I. — Histoire de la littérature et de la civilisation.

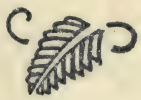
1. *Le Paradis*, de Dante.
2. *Les théories politiques de l'Etat et du pouvoir, et leurs applications* (1464-1530).
3. *Le problème de la langue italienne, du XVIIe siècle à 1815.*
4. Fogazzaro.

II. Textes d'explications orales.

Horace. — *Carmina*, I, 2 ; II, 6 ; IV, 2.
Dante. — *Paradis*, Chants VIII, IX, XVII.
Lorenzo dei Medici. — *Selva* II ; *Trionfi* ; *Laudi.* (Dans le volume : Il Poliziano, Il Magnifico, etc. Ed. Bontempelli. Firenze, Sansoni, 1910 ; pages 209-223, 290-292, 296-304.)
G. Savonarola. — *Extraits* (Manuel d'Ancona et Baci, Tome II, pages 189-194).
Machiavelli. — *Il Principe ;* chap. I à XVII inclus ; chap. XXIV et XXVI.
Prose filologiche (Firenze, Sansoni, 1908), pages 82 à 102.
A. Cesari. — *Le Grazie*, 2me partie.
Carducci. — *Inno a Satana ; Ripresa* (Giambi ed Epodi, XV) ; *Alle fonti del Clitunno* (Odi barbare) ; *La Chiesa di Polenta* (Rime e Ritmi).
Fogazzaro. — *Il Santo.*

CERTIFICAT D'ITALIEN

Dante. — *Paradis*, Chants IX et XVII.
Machiavelli. — *Il Principe*, chap. VI à IX inclus, et XXVI.
Prose filologiche (Firenze, Sansoni, 1908), pages 82-102).
Carducci. — *Inno a Satana ; Ripresa* (Giambi ed Epodi, XV) ; *Alle fonti del Clitunno* (Odi barbare) ; *La Chiesa di Polenta* (Rime e Ritmi).
Fogazzaro. — *Piccolo mondo antico*, I, 1 ; II, 8 et 12 ; III, en entier.



Concours et Examens de 1921

ÉPREUVES ÉCRITES

AGRÉGATION D'ALLEMAND

THÈME

Intérêt et Valeur des Correspondances. — Les lettres sont du passé solidifié et irrémédiable, et leur survie étonne et dément l'oubli que semblait leur assurer leur fragilité. Une correspondance reste toujours intéressante. Toute lettre pourtant est relative, et, ainsi isolées des réponses qu'elles suscitèrent ou des questions auxquelles elles répondirent, elles perdent l'appoint de leur prétexte et de leur suite. Toute lettre est jumelle, et le médaillier qu'onnous offre ne présente le plus souvent qu'une face de ses médailles. L'effigie pourtant y demeure. C'est à nous d'en deviner le revers. Sa correspondance donne sur un homme une certaine vérité. Une lettre si brève, écrite pour l'utilité du moment, en vue d'une affaire, d'un rendez-vous, d'un fait minime, nous fournit au moins son renseignement exact sur la vie, au jour le jour, du personnage, ses occupations et préoccupations. De là un premier bénéfice, le plus mince et de simple détail. A mesure qu'elles deviennent plus étendues, plus explicatives, leur apport documentaire augmente. Le hasard nous en livre parfois de confidentielles. Il faut les écouter de près, à l'oreille, discrètement. L'autographe vaudrait mieux, car la vie palpite dans les formes diverses de l'écriture, et la passion morte, aussi bien que le temps, semble avoir jauni de son feu les papiers d'autrefois.

Comme aux autres on ne parle guère que de soi, directement ou indirectement, il y a chance de trouver dans les lettres qu'on leur adresse des traits de caractère et de nature. Les hommes se connaissent fort bien entre eux d'après ce qu'ils se disent réciproquement. La lettre est de la parole à distance ; elle en garde le charme et l'imprudence, et si nous y goûtons l'un, nous y profitons de l'autre.

D'ailleurs, la garantie de sincérité d'une correspondance se trouve dans le procédé naturel de sa composition. Les impressions les plus diverses la motivent, et on ne peut guère supposer qu'une intention générale unifie, en les faussant dans un sens prémédité, les parcelles de cette mosaïque aux arabesques involontaires. Cela dépasserait le calcul humain et cette supercherie nécessiterait une prévoyance et une hypocrisie à bien longue portée ; l'épistolier le plus précautionneux ne pourrait pas se rendre compte de l'aspect exact du tissu final. Il risquerait des surprises, car, à vrai dire, il ne livre guère là que les cartes éparses d'une sorte de tarot dont il dessine les figures, mais que d'autres interpréteront. Henri de Régnier *(Figures et Caractères)*.

VERSION

APOLL UND ARTEMIS.

Und es geschah um dieses Tages Mitternacht
Da sprach zu sich, aus traumbegabtem Schlaf erwacht,
Apoll : „Welch geistisch Singen durch den Mondenschein
Haucht aus der Höhe atmend in mein Herz hinein ?

Ich kenne diese Sprache, heimatlich bekannt,
Und diese treue Stimme, herzlich anverwandt."
Und sieh : im Sternenhaus, vom Schlummergeist enttragen,
Die Freundin Artemis, stehend im Mondenwagen.
Schlafwandelnd lenkte sie durch schwindelhafte Räume
Die blinde Fahrt. An ihrem Mantel hingen Träume.
Phalänen huschten um die Räder. Und von ferne
Folgten in leisem Zuge die erstaunten Sterne.
Die Lippen öffnete die Heldin unbewusst,
Die Zunge sprang, ein Hymnos quoll ihr aus der Brust :

„Ich kann es nicht verschweigen, kann es nicht verschliessen,
Ich jauchz es in die Welt, und mags die Welt verdriessen :
Es überhebt sich mir das Herz, es protzt, es prahlt,
Weil meine Schläfen Sieg, die Schultern Ruhm umstrahlt.
Nicht zwar für eigenes Verdienst aus meiner Kraft,
Von einem andern, bessern zieh ich Lehenschaft,
Von dem ich eitel bin ein matter Widerschein :
Das ist mein Herr, mein Lehrer und Gebieter mein.
Ein Aar an Ungestüm, ein Leu an heftiger Stärke,
Doch nicht zu Hass und Hader, zum lebendigen Werke.
Versöhnung lächelt, wo sein Augenblick geruht,
Und was sein edler Finger stiftet, das ist gut.
Und fragst du nach dem Namen, wer der grosse wäre :
Du Tor, von wem erzählt die Oberwelt die Märe ?
Wes Lobes ist der Himmel und die Erde voll ?
Wem beugt sich selber König Zeus ? Sprich aus : Apoll.
Du dort, zurück ! Kriech in den Winkel, winziger Wicht !
Schamloser Däumling, mit Apoll vergleich dich nicht !
Umsonst, dass du die Zehen streckst, den Nacken steifst.
Erst kniest du. Alsdann sorge, ob du ihn begreifst.
Doch mir, wie mochte solche Gnade mir geschehn ?
Ich darf ihm aufrecht in die stolzen Augen sehn.
Jawahr ! Er duldet mich. Er zürnt nicht „fort von hier".
Nein, „Freundin, Freundin" gönnt des Helden Zunge mir.
Drum jauchzt mein Herz, drum muss mein Hochmut überquellen.
Wo ist ein Wort, ein Ton, es durch die Welt zu gellen ? "

So sang für sich im Traum die hehre Schläferin,
Mit blinder Hand den Wagen steuernd vor sich hin.
Apoll vernahms, und heimlich einen ewigen Bund
Schloss er mit Artemis im tiefsten Herzensgrund :
„Ich fahre mehr in keine stolze Höh und Weite,
Du ständest denn mit deinem Glauben mir zur Seite.
Ja, wahrlich ja ! Und hoffe niemand zu entzweien,
Die einst ins Tal Eidophane geblickt zu Zweien."

CARL SPITTELER *(Olympischer Frühling)*.

DISSERTATION FRANÇAISE

Caractériser l'individualité de Schiller telle qu'elle se manifeste dans ses œuvres de jeunesse.

DISSERTATION ALLEMANDE

Inwiefern kann man von einer Demokratisierung Deutschlands in den Jahren 1848-1919 sprechen ?

AGRÉGATION D'ANGLAIS

THÈME

Ils arrivaient derrière Montmartre à ces espèces de grands fossés, à ces carrés en contre-bas où se croisent de petits sentiers foulés et gris. Un peu d'herbe était là, frisée, jaunie et veloutée par le soleil qu'on apercevait se couchant tout en feu dans les entre-deux des maisons. Et Germinie aimait à y retrouver les cardeuses de matelas au travail, les chevaux d'équarrissage pâturant la terre pelée, les pantalons garance des soldats jouant aux boules, les enfants enlevant un cerf-volant noir dans le ciel clair. Au bout de cela, l'on tournait, pour aller traverser le pont du chemin de fer, par ce mauvais campement de chiffonniers, le quartier des limousins du bas de Clignancourt. Ils passaient vite contre ces maisons bâties de démolitions volées, et suant les horreurs qu'elles cachent ; ces huttes, tenant de la cabane et du terrier, effrayaient vaguement Germinie : elle y sentait tapis tous les crimes de la Nuit.

Mais aux fortifications, son plaisir revenait. Elle courrait s'asseoir avec Jupillon sur le talus. A côté d'elle, étaient des familles en tas, des ouvriers couchés à plat sur le ventre, de petits rentiers regardant les horizons avec une lunette d'approche, des philosophes de misère, arc-boutés des deux mains sur leurs genoux, l'habit gras de vieillesse, le chapeau noir aussi roux que leur barbe rousse. L'air était plein de bruits d'orgue. Au-dessous d'elle, dans le fossé, des sociétés jouaient aux quatre coins. Devant les yeux, elle avait une foule bariolée, des blouses blanches, des tabliers bleus d'enfants qui couraient, un jeu de bague qui tournait, des cafés, des débits de vin, des friteries, des jeux de macarons, des tirs à demi cachés dans un bouquet de verdure d'où s'élevaient des mâts aux flammes tricolores ; puis au delà, dans une vapeur, dans une brume bleuâtre, une ligne de têtes d'arbres dessinait une route. Sur la droite, elle apercevait Saint-Denis et le grand vaisseau de sa basilique ; sur la gauche, au-dessus d'une file de maisons qui s'effaçaient, le disque du soleil se couchant sur Saint-Ouen était d'un feu couleur cerise et laissait tomber dans le bas du ciel gris comme des colonnes rouges qui le portaient en tremblant. Souvent le ballon d'un enfant qui jouait passait une seconde sur cet éblouissement.

Ils descendaient, passaient la porte, longeaient les débits de saucisson de Lorraine, les marchands de gaufres, les cabarets en planches, les tonnelles sans verdure et au bois encore blanc où un pêle-mêle d'hommes, de femmes, d'enfants, mangeaient des pommes de terre frites, des moules et des crevettes, et ils arrivaient au premier champ, à la première herbe vivante : sur le bord de l'herbe, il y avait une voiture à bras chargée de pain d'épice et de pastilles de menthe, et une marchande de coco vendait à boire sur une table dans le sillon... Étrange campagne où tout se mêlait, la fumée de la friture à la vapeur du soir, le bruit des palets d'un jeu de tonneau au silence versé du ciel, l'odeur de la poudrette à la senteur des blés verts, la barrière à l'idylle, et la Foire à la Nature ! Germinie en jouissait pourtant ; et poussant Jupillon plus loin, marchant juste au bord du chemin, elle se mettait à passer, en marchant, ses jambes dans les blés pour sentir sur ses bas leur fraîcheur et leur chatouillement.

E. et J. de Goncourt *(Germinie Lacerteux.)*

VERSION

.....

I dare not look again ; another gaze
Might drive me to the wavering coppice there,
Where bat-winged madness brushed me, the wild laugh
Of naked nature crashed across my blood.
So rank it was with earthy presences,
Faun-shapes in goatish dance, young witches' eyes
Slanting deep invitation, whinnying calls
Ambiguous, shocks and whirlwinds of wild mirth, —
They had undone me in the darkness there,
But that within me, smiting through my lids
Lowered to shut in the thick whirl of sense,
The dumb light ached and rummaged, and without,
The soaring splendour summoned me aloud
To leave the low dank thickets of the flesh
Where man meets beast and makes his lair with him,
For spirit reaches of the strenuous vast,
Where stalwart stars reap grain to make the bread
God breaketh at his tables and is glad.
I came out in the moonlight cleansed and strong,
And gazed up at the lyric face to see
All sweetness tasted of in earthen cups
Ere it be dashed and spilled, all radiance flung
Beyond experience, every benison dream,
Treasured and mystically crescent there.

O, who will shield me from her ? Who will place
A veil between me and the fierce in-throng
Of her inexorable benedicite ?
See, I have loved her well and been with her !
Through tragic twilights when the stricken sea
Grovelled with fear ; or when she made her throne
In imminent cities built of gorgeous winds
And paved with lightnings ; or when the sobering stars
Would lead her home 'mid wealth of plundered May
Along the violet slopes of evensong.
Of all the sights that starred the dreamy year,
For me one sight stood peerless and apart :
Bright rivers tacit ; low hills prone and dumb ;
Forests that hushed their tiniest voice to hear ;
Skies for the unutterable advent robed
In purple like the opening iris buds ;
And by some lone expectant pool, one tree
Whose gray boughs shivered with excess of awe, —
As with preluding gush of amber light,
And herald trumpets softly lifted through,
Across the palpitant horizon marge
Crocus-filleted came the singing moon.
Out of her changing lights I wove my youth
A place to dwell in, sweet and spiritual,
And all the bitter years of my exile
My heart has called afar off unto her.

Lo, after many days love finds its own !
The futile adorations, the waste tears,
The hymns that fluttered low in the false dawn,
She has uptreasured as a lover's gifts ;
They are the mystic garment that she wears
Against the bridal, and the crocus flowers
She twined her brow with at the going forth ;
They are the burden of the song she made
In coming through the quiet fields of space,
And breathe between her passion-parted lips
Calling me out along the flowering road
Which summers trough the dimness of the sea.

.....

WILLIAM VAUGHAN MOODY *(Gloucester Moors and Other Poems)*.

DISSERTATION FRANÇAISE

Sue Bridehead.

DISSERTATION ANGLAISE

What differences exist between the " classical " standards in the literatures of France and England ?

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ANGLAISE DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES

THÈME

Cependant on n'attelait pas la voiture. Une petite lanterne, que portait un valet d'écurie, sortait de temps à autre d'une porte obscure pour disparaître immédiatement dans une autre. Des pieds de chevaux frappaient la terre, amortis par le fumier des litières, et une voix d'homme parlant aux bêtes et jurant s'entendait au fond du bâtiment. Un léger murmure de grelots annonça qu'on maniait les harnais ; ce murmure devint bientôt un frémissement clair et continu, rythmé par le mouvement de l'animal, s'arrêtant parfois, puis reprenant dans une brusque secousse qu'accompagnait le bruit mat d'un sabot ferré battant le sol.

La porte subitement se ferma. Tout bruit cessa. Les bourgeois gelés s'étaient tus ; ils demeuraient immobiles et roidis.

Un rideau de flocons blancs ininterrompu miroitait sans cesse descendant vers la terre ; il effaçait les formes, poudrait les choses d'une mousse de glace ; et l'on n'entendait plus, dans le grand silence de la ville calme et ensevelie sous l'hiver, que ce froissement vague, innommable et flottant, de la neige qui tombe, plutôt sensation que bruit, entremêlement d'atomes légers qui semblaient emplir l'espace, couvrir le monde.

L'homme reparut, avec sa lanterne, tirant au bout d'une corde un cheval triste qui ne venait pas volontiers. Il le plaça contre le timon, attacha les traits, tourna longtemps autour pour assurer les harnais, car il ne pouvait se servir que d'une main, l'autre portant sa lumière. Comme il allait chercher la seconde bête, il remarqua tous ces voyageurs immobiles déjà blancs de neige, et leur dit : « Pourquoi ne montez-vous pas dans la voiture ? vous serez à l'abri, au moins .»

Ils n'y avaient pas songé, sans doute, et ils se précipitèrent. Les trois hommes installèrent leurs femmes dans le fond, montèrent ensuite ; puis

les autres formes indécises et voilées prirent à leur tour les dernières places sans échanger une parole.

Le plancher était couvert de paille où les pieds s'enfoncèrent. Les dames du fond, ayant apporté des petites chaufferettes en cuivre avec un charbon chimique, allumèrent ces appareils, et, pendant quelque temps, à voix basse, elles en énumérèrent les avantages, se répétant des choses qu'elles savaient déjà depuis longtemps.

Enfin, la diligence étant attelée, avec six chevaux au lieu de quatre à cause du tirage plus pénible, une voix du dehors demanda : « Tout le monde est-il monté ? » Une voix du dedans répondit : « Oui ». On partit.

MAUPASSANT *(Boule de Suif)*.

VERSION

The day had been troubled : from the forest ridge to the sea there was neither wind nor sun, but a dull, even heat oppressed the fields and the high downs under the uncertain, half-luminous confusion of grey clouds. It was as though a relief was being denied, and as though something inexorable had come into that air which is normally the softest and most tender in the world. The hours of the low tide were too silent. The little inland river was quite dead, the reeds beside it dry and motionless ; even in the trees about it no leaves stirred.

In the late afternoon, as the heat grew more masterful, a slight wind came out of the east. It was so faint and doubtful in quantity that one could not be certain, as one stood on the deserted shore, whether it blew from just off the land or from the sullen level of the sea. It followed along the line of the coast without refreshment and without vigour, even hotter than had been the still air out of which it was engendered. It did not do more than ruffle here and there the uneasy surface of our sea ; that surface moved a little, but with a motion borrowed from nothing so living or so natural as the wind. It was a dull memory of past storms, or perhaps that mysterious heaving from the lower sands which sailors know, but which no science has yet explained.

In such an influence of expectation and of presage — an influence having in it that quality which seemed to the ancients only Fate, but to us moderns a something evil — in the strained attention for necessary and immovable things that cannot hear and cannot pity — the hour came for me to reascend the valley to my home. Already upon the far and confused horizon two or three motionless sails that had been invisible began to show white against a rising cloud. This cloud had not the definition of sudden conquering storms, proper to the summer, and leaving a blessing behind their fury. The edge of it against the misty and brooding sky had all the vagueness of smoke, and as it rose up out of the sea its growth was so methodical and regular as to disconnect it wholly in one's mind from the little fainting breeze that still blew, from rain, or from any daily thing. It advanced with the fall of the evening till it held half the sky. There it seemed halted for a while, and lent by contrast an unnatural brightness to the parched hills beneath it. But there was nothing of movement or of sound. No lightning, no thunder ; and soon the hot breath of the afternoon had itself disappeared before the advance of this silent pall. The night of June to the north was brighter than twilight, and still southward, a deliberate spectacle, stood this great range of vague and menacing cloud, shutting off the sky

and towering above the downs, so that it seemed permissible to ascribe to those protecting gods of our valley a burden of fear.

H. Belloc (*Hills and the Sea*).

COMPOSITION FRANÇAISE
SUR UNE QUESTION GÉNÉRALE DE MORALE OU DE LITTÉRATURE

Les caractères principaux de la littérature classique en France et en Angleterre, au siècle de Louis XIV et au siècle de la reine Anne.

COMPOSITION EN LANGUE ANGLAISE

How does Henry James show himself, in *Roderick Hudson*, a psychological novelist ?

BACCALAURÉAT (Ire partie)

Epreuves de langues vivantes.

ANGLAIS

VERSION

A Fisherman's house. — It was beautifully clean inside, and as tidy as possible. There was a table and a Dutch clock, and a chest of drawers ; and on the chest of drawers, there was a tea-tray. Over the little mantle shelf was a picture of the " Sarah Jane " lugger, built at Sunderland with a real little wooden stern stuck on to it : a work of art which I considered to be one of the most enviable possessions that the world could afford. There were some hooks in the beams of the ceiling, and some lockers and boxes which served for seats and eked out the chairs. All this I saw in the first glance after I crossed the threshold, and Peggotty opened a little door and showed me by bedroom. It was the completest and most desirable bedroom ever seen, in the stern of the vessel, with a little looking-glass just the right height for me, nailed against the wall and framed with oyster shells : a little bed, and a nosegay of sea-weed in a blue mug on the table. The walls were whitewashed as white as milk and the patchwork counterpane made my eyes quite ache with its brightness. Dickens.

THÈME D'IMITATION

La Cabine du Marin. — La chambre d'une reine ne peut pas être aussi proprement rangée que celle d'un marin. Chaque chose a sa petite place et son petit clou. Rien ne remue. Le bâtiment peut rouler tant qu'il veut sans rien déranger. Les meubles sont faits selon la forme du vaisseau et de la petite chambre qu'on a. Mon lit était un coffre. Quand ou l'ouvrait, j'y couchais ; quand on le fermait, c'était mon sofa, et j'y fumais ma pipe. Quelquefois, c'était ma table ; alors, on s'asseyait sur deux petits tonneaux qui étaient dans la chambre. Mon parquet était frotté et ciré comme de l'acajou, et brillant comme un bijou : un vrai miroir. Oh ! c'était une jolie petite chambre ! et mon brick avait bien son prix aussi. On s'y amusait souvent et le voyage commença assez agréablement. A. de Vigny.

ALLEMAND

VERSION

Unheilvolle Folgen des Krieges. — Das Elend in Deutschland, war zu einem solchen Grade gestiegen, dasz das Gebet um Frieden von tausendmal tausend Zungen ertönte und auch der nachteiligste noch immer für eine Wohltat des Himmels galt. Wüsten lagen da, wo sonst tausend frohe und fleiszige. Menschen wimmelten, wo die Natur ihren herrlichsten Segen ergossen und Wohlleben und Ueberflusz geherrscht hatte. Die Felder, von der fleiszigen Hand des Pflügers verlassen, lagen unbebaut und verwildert, und wo eine junge Saat aufschosz oder eine lachende Ernte winkte, da zerstörte ein einziger Durchmarsch den Fleisz eines ganzen Jahres.

Verbrannte Schlösser, verwüstete Felder, eingeäscherte Dörfer lagen meilenweit herum in grauenvoller Zerstörung, während ihre verarmten Bewohner hingingen, die Zahl jener Mordbrennerheere zu vermehren und, was sie selbst erlitten hatten, ihren verschonten Mitbürgern schrecklich zu erstatten.

THÈME D'IMITATION

Après une guerre qui avait duré de si longues années, la misère était particulièrement grande dans les campagnes. Toutes ces contrées, qui avaient à juste titre passé pour les plus riches du pays, avaient été pillées et saccagées par un ennemi qui ne voulait ménager ni les hommes ni les choses. Il avait détruit les moissons, brûlé les fermes, réduit en cendres des villages entiers et massacré les habitants surpris dans leur fuite. Cette région frontière, favorisée par la nature et enrichie par le travail d'une population courageuse et active, ressemblait à un vaste désert, et l'on avait peine à penser que c'est dans ces mêmes lieux qu'avaient régné, avant la guerre, la joie, la prospérité et l'existence facile.

ESPAGNOL

VERSION

Cuando Niño. — ¡ Si, yo también nací y viví en Arcadia ! También supelo que era caminar en la santa inocencia del corazón entre arboledas umbrías, bañarme en los arroyos cristalinos, hollar con mis piés una alfombra siempre verde. Por la mañana el rocío de jaba brillantes gotas sobre mis cabellos ; al medio dia el sol tostaba mi rostro ; por la tarde, cuando el crepúsculo descendía de lo alto del cielo, tornaba al hogar por el sendero de la montaña y el disco azulado de la luna alumbraba mis pasos. Sonaban las esquilas del ganado ; mugian los terneros ; detrás del rebaño marchábamos rapaces y rapazas cantando a coro un antiguo romance. Al llegar a la aldea, mi padre me recibía con un beso. El fuego chisporroteaba alegremente ; la cena humeaba ; una vieja servidora narraba después la historia de alguna doncella encantada, y yo quedaba dulcemente dormido sobre el regazo de mi madre.

A. Palacio Valdés.

THÈME D'IMITATION

Avec quel plaisir je me rappelle mon enfance passée à la campagne ! J'étais gai, j'étais vif, et je ne pensais qu'à jouir de l'air pur, et de la liberté que me laissaient mes chers parents. En été je me levais de bonne heure, et avant de déjeuner, j'allais me baigner dans l'eau fraîche d'un clair ruisseau ; puis, l'après-midi, un peu las, je m'étendais sur l'herbe verte, à l'ombre des arbres les plus feuillus, m'endormant parfois, ou écoutant le plus souvent le chant des oiseaux. L'automne, j'accompagnais mon père et ses ouvriers à la vigne pour cueillir les raisins mûrs et dorés. Quel heureux temps que celui des vendanges ! Le soir nous revenions tous en chantant. L'hiver était plus triste. Il fallait rester dans sa chambre ; et le soir, assis au coin du feu, je regardais brûler dans la cheminée les énormes bûches de chêne qui lançaient des étincelles jusque sur mes souliers.

ITALIEN

VERSION

Il gatto nè ubbidisce, nè comanda : perciò non s'immischia in nessun affare nè pubblico, nè privato, a differenza del cavallo, del cane, e d'altri domestici animali. Il cavallo cominciò una volta a lasciarsi tirare nelle battaglie, e d'allova in poi non potè più schivare la coscrizione.

Il cavallo dunque prodiga la sua vita sul campo della gloria, mena i conquistatori in trionfo, s'impaccia di diplomazia e burocrazia conducendo i ministri a corte, i deputati alle camere, gl' impiegati ricchi all' uffizio.

Negli affari privati poi, dal cocchio, del milionario al barroccino del medico di campagna, dall' ardente volteggiatore alla rozza sciancata, egli corre e suda per tutti, vi tira, vi porta, vi serve per ogni occorrenza della vita. RAIBERTI.

THÈME D'IMITATION

LE CHEVAL.— La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvements : non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire.

BUFFON *(Histoire Naturelle).*

(Sujets donnés en Sorbonne, Section D, Juin 1921.)

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS DE VACANCES

CERTIFICAT SECONDAIRE

Un cours de préparation à l'oral du Certificat Secondaire aura lieu à la *Guilde* du *4 au 20 juillet*. Il comprendra des cours de thème oral, de version orale et de Commentaire Littéraire et Grammatical.

Conditions : 45 francs pour le cours.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Un cours aura lieu à la *Guilde* pendant le mois de *juillet* (4 semaines). Il comprendra, chaque semaine :

Un cours de thème écrit et oral..... 1 heure 1/2
» de version écrite et orale ..... »
» d'explication de textes..... 1 heure.

Pendant le mois d'*octobre*, des cours auront lieu également à la *Guilde*, en vue de la préparation à l'oral de l'examen (3 semaines). Ils comprendront :

Un cours de thème oral..... 1 heure.
» de version orale ..... »
» de commentaire anglais ..... »
» de littérature française ..... »
» de pédagogie ..... »

Conditions

Pour le mois de juillet..... 40 fr.
Pour le mois d'octobre..... 35 fr.
Droits d'inscription..... 15 fr.

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1920/1921.

EXAMEN DE LA GUILDE.	CERTIFICAT SECONDAIRE.
BACCALAURÉAT.	LICENCE.
CERTIFICAT PRIMAIRE.	AGRÉGATION.

Pour les conditions, voir numéro d'août-septembre-octobre.

Les **Cours par Correspondance** continueront pour la *Licence*, le

Certificat Primaire et l'*Examen de la Guilde* pendant le mois de *juillet* (4 semaines). Ils reprendront du *6 août au 10 septembre* (6 semaines).

Conditions

LICENCE

La série de 10 devoirs (5 thèmes et 5 versions, ou 10 thèmes, ou 10 versions : 30 francs.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Juillet..... 25 francs pour 2 devoirs par semaine.
Août-septembre. 35 francs pour 2 devoirs par semaine.

EXAMEN DE LA GUILDE

Juillet..... 10 francs pour 1 devoir par semaine.
Août-septembre. 15 francs pour 1 devoir par semaine.
Droits d'inscriptton : 15 francs.

Les textes seront envoyés aux élèves dès le reçu de leur inscription.
Tous les cours sont payables d'avance.

LONDON LETTER

London, June.

We still have the strike with us, but in London very few signs of it are to be seen. We have fewer trains, but the immense char-à-bancs — called by their users "charas" — are crowding the roads out of town taking passengers to Cornwall, Devon, Yorkshire or the west. One space around Hyde Park Corner from 9. to 10.30 in the morning looks something like a huge railway station without the roof. Only as much luggage as you can carry is permitted, but some people appear strong enough to carry enormous parcels. All along the pavement from which the cars are to start, men, women, boys and girls stand grasping their bags and bundles and looking out for their particular vehicle. The Portsmouth "Chara" is always popular, and this morning a pretty girl sat on her portmanteau waiting for it and clasping a tiny kitten in her arms; something happened to the portmanteau's lock, for it suddendly burst, and out on the pavement came pretty blouses and lingerie! Their possessor almost wept, but I held the kitten for her while she collected her belongings, and a kindly porter from the hospital opposite provided a cord to make things secure. Smiles came through the tears, and the girl scrambled with the kitten into her seat, the conductor pretending he did not see a black tail which hung down. You have to book your seat some days ahead and trust to having a fine day. On Friday, when it poured, a gentleman with a lady in flimsy attire was vainly trying to sell their places to the passers-by. It was a day trip to Stratford-on-Avon, and no one seemed tempted.

I went down below St. Paul's Cathedral to the crypt to see the bust of George Washington unveiled. It has been presented to the nation by some American citizens, and a very select company, comprising many Dukes and Duchesses assembled to hear a rather dull speech by

the American Ambassador. He managed to suggest that England would arhdly have existed had it not been for America ! We all smiled, it is just their little way, and nobody's feelings were hurt. The French Ambassador, tall, handsome and distinguished, was the observer of all observers and was much the most striking-looking person present. Lord Weardale made a graceful speech of acknowledgement, and then we all trooped upstairs, rather glad to escape from our gloomy surroundings.

Madame Marcelle Tinayre gave an interesting address to a packed audience at the French Institute the other evening on "Napoleon and Josephine". She told us nothing new (can there be anything new to say on such a subject ?) but suggested that Napoleon in the famous Code repaid the desillusions which Josephine had caused him. "He was", said Madame Tinayre "too great to take his revenge on Josephine or her admirers, he reserved it for the whole of French womankind in the Code". There was a ripple of laughter when the lecturer quoted Napoleon as having said : "A woman should be as much the property of some man as the gooseberry-bush is the property of the gardener !"

The other evening I went up to "The Every Man" theatre at Hampstead to revive my acquaintance with Bernard Shaw's "Man and Superman". The war must have changed us, for, though the play was exceedingly well acted, I found it dull — yes, actually dull — and old-fashioned. Of course Mr. Shaw's prose was a delight, but the people seemed tiresome and stilted, and the jokes were very stale. I came to the conclusion — after sitting through a very boring evening, that my past admiration for the play must have been caused by the good looks and forceful personality of Robert Loraine as Tanner, and the charm and grace of Pauline Chas as Ann. This goes to prove that as a play "Man and Superman" leaves much to be desired. The audience however seemed enthusiastic, and the house was quite full, so somebody enjoys revivals from the past. There were some extraordinary-looking beings in the audience, but there always are at Shaw's plays. I rather envied one gentleman in the stalls with bare legs and wearing sandals, for it was a very hot evening. A lady looked as if she had come out draped in her bath-towel, and to me was well-dressed so far as I could discover. The theatre is close to the heath and we walked across by bright moonlight, feeling quite romantic and young. The romance was a little spoiled when we discovered that the last bus had gone, and we had to hire an expensive taxi to get home.

Mr. Cunningham Graham's last book "Cartagena" has all the glamour and charm we expect from this writer. We seem to feel the hot south American sun, for it is "Cartagena des Indes" as it is called, of which he writes, and not the Spanish town of the same name. The only drawback of Mr. Cunningham-Graham's books — and it is only a small one — is that he imagines that every one must know Spanish enough to be able to translate his charming little asides. The historical part describing thrilling acts of piracy by both English and French in the past, as well as his own personal experiences, are intensely interesting and leave the reader with a desire to start at once for those sunny climes in spite of mosquitos and a rather rudimentary idea of cleanliness on the part of the inhabitants.

The opening of the new Southwark Bridge over the Thames by the king, was a great function, the enthusiasm, colour and general excitement being on quite pre-war lines. The bridge is a handsome wide one, and when the King with a fine gold key pressed the electric button which caused the great gates which had been temporarily erected to roll back, there was a thrill in the air. Then in the middle of the road we saw a self-possessed black cat cleaning her whiskers ! Every one laughed, but a black cat is considered a sign of good luck, so pussy was carefully removed by a soldier and was not arrested for lèse-Majesté.

PLAN DE DISSERTATION : *L'intérêt de Roderick Hudson*

Notes prises à un Cours de la GUILDE.

Roderick Hudson est un des premiers livres de M. H. James (1875). Ce n'est pourtant pas une œuvre de jeunesse, mais l'œuvre d'un homme d'expérience déjà mûre, qui a vécu en Europe, où il a mené une existence très errante, de capitale en capitale.

Le roman appartient encore à la première manière de H. James ; on y sent l'influence de Balzac. Et pourtant, Roderick Hudson est en un sens une œuvre tout à fait nouvelle. James, s'écartant de la voie tracée par les grands romanciers anglais, laisse de côté toute préoccupation sociale et morale.

Faiblesses de l'œuvre.

a) Intrigue. — Elle fait presque défaut, ou elle est très simple. L'action languit.

H. James reste impassible devant l'intrigue ; il n'a pas encore son sourire sardonique (Poor dear old world) ; il est plus dramatique que dans sa seconde manière.

b) défaut de composition. — Certaines parties sont disproportionnées, des longueurs.

Intérêt du roman.

1. *Question internationale.* — (Résultats dus au choc de deux civilisations).

James, influencé par l'Europe au point de vue intellectuel (étudiant à Genève), reste très Américain au point de vue moral ; il est encore puritain ; il trouve entre les deux mondes, l'Ancien et le Nouveau :

a) une opposition de nature : il oppose une petite ville de la Nouvelle-Angleterre où vivent des gens honnêtes, aux idées quelque peu étroites, à Rome avec toute la splendeur de son décor et de son art et l'éclat assez faux de son monde cosmopolite. Cette opposition un peu crue nous étonne.

b) une opposition de caractère : il oppose Mary Garland et Christina Light.

Mary Garland : fille de pasteur, sœur de pasteur, petite-fille de pasteur ; droite sincère, mais dépourvue d'imagination ; douée d'une sensibilité très restreinte. Le soleil de l'Italie parvient à peine à ouvrir son âme ; et si elle s'intéresse à l'art, c'est par amour de Roderick. Elle est dure vis-à-vis de Rowland, dont elle ne comprend pas la grandeur de caractère.

Christina Light : Enigmatique, troublante, coquette, ambitieuse. L'éducation qu'elle a reçue lui a enlevé toute illusion ; cependant elle a de beaux élans parfois, des sursauts de sensibilité qui nous laissent entrevoir ce qu'il y a de meilleur en elle.

C'est un caractère très complexe qui présente un intérêt psychologique de tout premier ordre.

Roderick Hudson. — C'est l'étude d'une âme d'artiste.

L'Europe lui révèle son génie, le féconde, puis le brise impitoyablement. Avant de venir en Europe, Roderick est déjà un mécontent ; il manque de sens moral, de volonté, de foi dans la puissance du travail ; mais il est soutenu par la pureté du foyer domestique, par l'adoration de sa mère. Quand ce soutien lui manque, il défaille, il est entraîné par ses sensations, il glisse de plus en plus dans le dégoût ; il devient de plus en plus égoïste. C'est la chute fatale.

Rowland Mallet. — Est-ce là l'idéal de James ?

Rowland a une grande culture intellectuelle ; mais il est incapable de produire ; il s'intéresse à tout en simple spectateur, il ne devient acteur que quand il s'agit du bonheur des autres.

C'est un raffiné au point de vue moral ; il est capable de désintéressement, d'abnégation de soi-même. Son robuste sens moral triomphe toujours.

Et pourtant il reste froid, il excite à peine notre intérêt ; il est trop puritain (ne se rend pas compte de l'affection que Christina a pour lui).

H. James a probablement voulu nous montrer qu'un homme de robuste énergie sort triomphant, moralement parlant, de l'épreuve qu'est pour l'Américain la vie de la vieille Europe avec toute ses séductions.

2) Mais l'intérêt d'un livre tel que Roderick Hudson est avant tout *psychologique.* La méthode de H. James, en tant que psychologue, y apparaît très nettement : mettre les caractères les uns en face des autres, les voir réagir les uns sur les autres. Peu d'événements, des petits faits, de longues conversations où les caractères s'analysent et surtout analysent les autres, car chacun prend bien soin de cacher ses propres pensées (Rowland ne dévoile son amour pour Mary que sous le coup de l'indignation causée par l'égoïsme farouche de Roderick). En somme, une grande *subtilité psychologique* (la curiosité avec laquelle Roderick Hudson écoute Rowland analyser son caractère est le dernier mot de cette subtilité psychologique).

C'est un roman *intellectuel,* plein d'observations, d'analyses fines, serrées toujours d'un caractère *suggestif.* L'auteur fait appel à la finesse, au sens critique du lecteur auquel il présente un chatoiement de pensées et de sentiments avec un fin humour, en une langue colorée et subtile, moins châtiée peut-être que dans les œuvres qui suivront.

Conclusion. — En somme œuvre intéressante, vivante, traitant déjà de la question internationale, mais curieuse surtout au point de vue psychologique ; œuvre d'où sont absents les problèmes sociaux de la vie moderne et où M. H. James se montre ce qu'il sera toujours, romancier aristocrate, impitoyable observateur de " Vanity fair ", des classes oisives, de la haute société.

H. James ne maitrise pas encore complètement son sujet, mais c'est son premier roman et nous ne pouvons qu'y trouver la révélation du penseur et de l'artiste.

RODERICK HUDSON. — *The character of Christina Light.*

Notes prises au Cours de la Sorbonne.

Introduction. — The character is very interesting but difficult to deal with on account of its complexity and wealth of elements.

I. Physical appearance.

a) the main feature is her *wonderful beauty*, cf. p. 84-85, 167 (Nelson ed.);

b) there are also a few minor touches which are precious indications as to the personality of the girl, p. 140-178.

Her general attitude was at once majestic, haughty, reserved, distant and self-composed and carried with it an element of mystery arousing one's curiosity and interest.

II. Moral person. — Was Christina's inner self in perfect harmony with her outward appearance? Was she as clever as good and true as she was beautiful?

1. *clever.* — clever indeed she was:

a) *superior intellectual powers.* — She spoke three languages, had a special genius for music and dancing, had a shrewd artistic sense.

b) *great experience of life*, due to the Bohemian life she led. Cf. p. 168-250.

c) *gift for observation.*— She detects the interesting sides of people, as well as their weaknesses which she turns easily into ridicule; her conversation is full of brilliant sallies and witty remarks.

She shows a shrewd knowledge of Roderick's character. Cf. p. 233-235.

d) *wild romantic imagination.*— Here lies the cause of her hidden pangs and restlessness of soul, of her fits of piety followed by complete religious indifference.

Rowland realizes it. Cf. p. 249.

2. *true and good.* — This is much more delicate to find out. Christina is changeful and full of contrasts. She is surrounded by an atmosphere of strangeness and mystery. If we were to trust first impressions, our opinion of her would be that she is utterly false. Rowland judges her a dangerous woman. Cf. p. 248, 222, 168.

She is a living riddle. (Her mother does not even understand her.)

In her, violent frankness is mixed with an *unfathomable power of calculation.* Cf. p. 253.

This twofold character of her nature is well illustrated by her whole behaviour.

a) baffling directness of speech which savours much of impertinence. Cf. p. 162.

b) power of calculation in other cases. She is never put out of countenance, 228. She plays a very skilful double game between Roderick and the prince.

c) coquetry. She cares for the frivolous side of existence, p. 260. Love of admiration. Ever conscious of her attractiveness, she is ever anxious to win the heart of all who surround her.

She plays the coquette by instinct and does not always realize the effects of her tricks. Cf. 232 sq. Scene with Roderick at the Coliseum.

d) yet coquetry is not the main spring of her personality; a strong passionate indomitable *pride* is at the root of all her actions. Cf. 227-84. 5.

She pretends to ignore all her admirers and passes among them sovereignly indifferent and detached.

Her pride explains her attitude towards the prince, 148. 217.

She cannot love those she deems inferior to her : her *mother*, the *prince*.

Neither does she love *Roderick*. He only appeals to her imagination. He is a romantic figure, "a picturesque curiosity", but far too weak for her, p. 367

When she decides not to marry the prince after her long talk with Rowland, she yields rather to the eager desire to think well of herself and be well thought of by Rowland than to the actual need of acting on Roderick's behalf. She likes *Rowland*. Cf. p. 454.

Her affection for him directly springs from her better self.

e) her *better self*. She has at times passionate yearnings after the good. Cf. p. 364, the breaking off of her marriage.

General impression. — Madame Grandoni says of her : "She is a mixture of good passions and bad, always of passions however".

She means well at times, but lacks stability and sequence. She is an actress and believes in her part while she is playing it.

Her great excuse lies in the way she has been brought up by her mother, 147-169.

Conclusion.— Christina is a dangerous elusive creature who leads the young artist to his ruin, but she is human, feminine and fascinating in spite of her faults.

Such as it is, the portrait of Christina Light is drawn with a masterful hand. It has life, vigour, subtlety and dramatic force and reveals on Mr James' part a keen penetrating knowledge of female character.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Leçon sur RENAN

Que signifient pour Renan, les mots : « perfection, divin, idéal, miracle », qu'il applique à la beauté grecque ?

Trois premiers mots : sens voisin.

Perfection : satisfait entièrement. — Idéal : perfection la plus haute, conçue, souhaitée, cherchée, au-delà de laquelle plus de désirs. — Divin : quand apparaît avec caractère absolu en tout-au-dessus, en dehors de l'homme. — Miracle : non surnaturel, mais réussite d'une excellence imprévue. Franchi difficultés infranchissables. L'impossible réalisé : la perfection « de ce monde ». Preuve inattendue d'un possible mis en doute.

I. Beauté plastique grecque, symbole, type de grandeur, noblesse inattaquable, indiscutable, éternelle et réalisée par l'homme. — Or ceci est atteint par la libération totale de l'esprit concevant les règles de *la vérité*.

Le Miracle grec est de s'être libéré de ce qui plaît, émeut, trompe, des charmes de la magie, pour parler à l'*esprit* seul et lui offrir la vérité toute nue. Vérité qui consiste à découvrir les *rapports* les plus *simples*, donc *constants*.

Et alors la jouissance est uniquement de comprendre l'essence, les qualités sont l'absence de tout défaut (sobriété, aisance, élégance), ne sont dues à rien d'extérieur pour les sens. — Acte d'intelligence avec marque d'éternité : lois *immuables* de l'esprit. Elevé à intuition des lois profondes de l'univers ; harmonie générale, *eurythmie*. D'où ordre, solidité, *stabilité* céleste. Tout est gouverné par la raison, borné par elle, c'est-à-dire conforme à la nature (au lieu du défi des temples modernes). Assurée par la droiture, la conscience, la sincérité, l'honnêteté absolue ; et alors éternellement jeune, c'est-à-dire actuelle, pure, sans faiblesse ni fautes, saine, sans dangers de nuire, fausser, corrompre ; forte, résistant à la critique, donnant des bases inébranlables aux lois, aux buts des cités, aux défenses, etc. ; fondant les rapports entre les hommes (paix, démocratie) et la loi du travail, c'est-à-dire de la continuité de la vie ; l'énergie, la pensée créatrice ; réalisant la *sagesse*, c'est-à-dire la perfection idéale de la conduite, gouvernée par la vérité évidente, éternelle, générale : eurythmie, participation de l'homme à l'ordre divin. Certitude souveraine par lois immuables de l'esprit ; guérit de l'erreur, du doute, de l'inquiétude ; donne la confiance, le calme, la *sérénité divine*, c'est-à-dire la sérénité de l'ordre général, connu, compris, admis, aimé.

L'essence est donc la *vérité* avec ses caractères authentiques de ne participer que de l'esprit et pour l'éternité. En son nom, la raison change de dieux : En un dieu, la raison aime le divin qu'il renferme, mais il peut ne pas le contenir totalement. La raison monte à un divin plus complet, plus haut. L'amour de la vérité fait changer de vérité.

II. Mais d'où vient une erreur ? Est-ce règles de la raison suprême mal appliquées ? ou Idéal moins pur qui l'emporte sur idéal réalisé mais méconnu ? Autrement dit : le miracle grec offre-t-il le divin, l'idéal parfait, et ne s'agit-il que de conquérir l'initiation ? Ou n'est-il lui aussi qu'un mirage ? Si la raison et le bon sens ne suffisent pas, si le monde est plus grand que la raison, la vérité est inaccessible, l'eurythmie grecque est une illusion ?

Evidemment, si la certitude sereine des problèmes résolus s'écroule, il reste la droiture de l'avouer ; le culte de la vérité au fond du doute même ; les règles pures et parfaites qui y mènent par le même chemin ; la sérénité de l'esprit maître de lui-même. Il reste le sentiment de ce que *serait* la perfection, l'idéal, le divin, mais on perd l'essentiel : la foi en une vérité absolue, éternelle ; la *possession* du vrai.

Miracle grec, vrai miracle : Pensée enfermée dans des limites qui lui ont permis de réaliser l'idéal, l'eurythmie, mais grâce à limites. Limites enlevées : la cella croule ; *trop de choses à comprendre*. Le miracle grec a rendu impossible la foi en tout autre. Si l'homme possédait la vérité, elle serait semblable à la vérité grecque, mais elle n'est qu'un songe ; donc le divin échappe à l'homme, le miracle grec ne se reverra plus ; ses seuls effets éternels sont d'avoir défini la vérité, ses règles et ses signes.

BIBLIOGRAPHIE

Renan.

G. Monceaux. — La Grèce avant Alexandre, 1892.
G. Monod. — Ernest Renan, 1893.
Bourdeau. — Les Maîtres de la Pensée Contemporaine, 1904.
Revue Métaphysique, 1893. Brunschwicz. — La Philosophie de Renan.

Questions.

1. Que signifient pour Renan les mots : perfection, divin, idéal, miracle, qu'il applique à la beauté grecque ?

2. Expliquer l'idée que Renan suggère dans ces mots de son introduction : « en confessant mes péchés, j'en venais à les aimer ».

3. Comment faut-il comprendre la conclusion de la prière : « Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. »

4. Dégager la poésie qu'enveloppe la *Prière sur l'Acropole*.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **vingt francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde)[1].

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol : (Licence et Certificat secondaire) à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées); (Certificat primaire), soit à M. GAVEL, soit à M. PESEUX-RICHARD (ancien examinateur au Certificat primaire), Loisy (Saône-et-Loire).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de sept francs cinquante** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

1. A partir du 1er octobre 1921, le montant des indemnités pour les corrections de devoirs est porté à 20 francs par mois, et le remboursement des frais de poste à 7 fr. 50.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er AOUT

ALLEMAND

Thème. — Dans l'image qu'on se fait d'un pays anciennement cultivé et peuplé comme la France, il entre beaucoup d'impressions qui ne viennent pas de la nature, les œuvres humaines y tiennent une large place. Si l'on songe aux forêts qui ne sont plus, aux plantes cultivées qui les ont chassées, aux clôtures, aux chemins et aux maisons qui parfois couvrent tant d'espace, on est en droit de penser que bien souvent, c'est l'homme qui a créé le paysage.

De tous les éléments qui composent ce paysage artificiel, il n'en est pas de plus vivant que l'habitation du paysan, la maison des champs ; elle représente ce qu'il y a de permanent et de personnel dans l'établissement de l'homme ; il y abrite ses biens, ses récoltes, ses outils, ses bêtes, son foyer de famille ; l'ayant conçue pour son usage quotidien, il l'a façonnée selon ses goûts et ses besoins ; c'est un ouvrage sorti de ses mains, adapté à toute son existence, presque doué de vie à cause de cette familiarité, une sorte de créature. Elle est l'expression modelée par les siècles, de la vie rurale.

La France abonde en figures de cette sorte, elle en est bien plus riche que la Grande-Bretagne. Le Français qui voyage en pays britannique n'y trouve pas la variété des architectures rurales qui le charmait chez lui ; il parcourt une île où il semble qu'un long passé d'isolement et de vie intérieure ait imposé l'uniformité aux choses et aux hommes ; des bords de la Tamise aux rives du Forth, à travers le monotone bocage qui est le masque de la culture sur les plaines britanniques, on ne voit pas changer le caractère de l'habitation du « Farmer ». C'est un type de maison confortable et indépendante ; où l'homme a voulu se dégager de toute servitude immédiate vis-à-vis de ses bêtes. A. Demangeon.

Version.— *Minna von Barnhelm*, act. v, sc. 9, Tellheim : Un sie kennen mich nicht besser, — jusqu'à : Das Fräulein sich fassend.

Composition allemande. — Keinen Kummer habe ich gehabt, den ein Buch nicht innerhalb eines Stunde verscheuchte. In wiefern scheint Ihnen dieser Ausspruch richtig ?

Composition française. — Pourquoi dit-on *le bon* La Fontaine ?

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er SEPTEMBRE

Thème. — *Le Roi des Montagnes*, IX : Lettre d'Athènes, — en entier.

Version. — Deutsche Lyrik, p. 82 : Epilog zu Schillers Glocke, les 5 premières strophes.

Composition allemande. — Begeisterung ist die Quelle groszer Taten.

Composition française. — A quelles conditions une pièce de théâtre mérite-t-elle vos applaudissements ?

ESPAGNOL

LICENCE. — Thème. — *Cavaliers arabes.* — L'autre jour, j'ai vu passer ici même, venant de la place et filant vers Bab-el-Gharbi, une cinquantaine de cavaliers du Goum. C'était le matin ; on les avait convoqués à la hâte, sur la nouvelle qu'un convoi de marchands du Sud, allant dans le Tell, prenait par l'Ouest pour éviter El-Aghouat. Chacun montait à cheval à sa porte, ils arrivaient au rendez-vous un par un. Je les voyais accourir du fond de la rue, coupée à vingt pas de moi par une voûte, se courber une seconde pour passer dessous, puis reparaître tout droits, non plus en selle, mais debout sur l'étrier, lancés au galop de charge, et venant sur moi comme une tempête. La rue était si étroite qu'à chaque fois je sentais le vent du cheval ; et, comme elle est à peu près en escalier, c'étaient des écarts et des efforts de jarrets effrayants. Le pavé retentissait ; on entendait cliqueter contre le flanc des bêtes les étriers de fer et les longs éperons : le torse humain du centaure ne bronchait pas. Chaque cavalier passait, riant à des amis qui étaient sur leurs portes, les yeux en flammes et agitant son long fusil, comme s'il allait avoir à s'en servir. Cette chose si simple et qu'on voit si communément, un cavalier au galop dans une rue, je ne saurais dire pourquoi, à cet endroit-là particulièrement, elle m'a frappé. Mais je l'ai notée comme une des belles scènes équestres que j'ai vues, et j'ai compris ce que peuvent devenir ces fainéants, à l'air endormi, quand on les met à cheval.

E. Fromentin.

Version. — *Lettre de Quevedo au duc d'Osuna, vice-roi de Sicile.*

Señor,

Yo recibí la letra de los treinta mil ducados de once reales, y la hice aceptar luego ; y, como al descuido, he hecho sabidores de la misma letra a todos los que entienden desta manera de escribir. Ándase tras mí media corte, y no hay hombre que no me haga mil ofrecimientos en el servicio de vuecelencia.

Es cosa maravillosa : para los porterillos ha sido un *attollite portas*, para los oidos un encanto, para los ojos un hechizo y para mí un temblor notable. Y aseguro a vuecelencia que en lugar de alargarme me he arrugado con el dicho dinero como pergamino al fuego. A todos los tengo con esperanzas, hágoles gestos de dádivas ; y sospecho que si vuecelencia me envió treinta mil, le he de enviar treinta mil y tantos.

Señor, según veo, adelante ha de haber tiempo de untar estos carros para que no rechinen, porque por ahora están más untados que unas brujas.

...Juro a Dios que con solo amagar con los treinta mil no me ha de quedar hombre en pie y que he de andar como diestro, que he de señalar las heridas y nos las he de dar, porque no me han hecho por qué. Gran cosa es, aunque no se dé, saber que lo haya. Juro a Dios que parece que hay jubileo en mi casa, según la gente entra y sale ; más séquito tengo yo que un consejo entero, y hame sido de gran autoridad y reputación el negociar.

De Madrid a 16 de diciembre de 1615.

Quevedo.

Commentaire grammatical. — Texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Thème** et **Version.** — Voir Licence.

Composition espagnole. — Analizar y apreciar *La aldea perdida* de Palacio Valdés.

Composition française. — L'évolution des genres proprement poétiques en Espagne au XIXe siècle.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — **Thème** et **version.** — Voir Licence.

Composition espagnole. — Caracteres peculiares del realismo de Cervantes.

Composition française. — Quelle idée se faisait Renan de la Grèce aux diverses époques de son histoire, et dans quelle mesure vous paraît-elle exacte ?

ITALIEN

LICENCE & CERTIFICATS. — **Thème.** — MOLIÈRE. — *L'Avare*, Acte III, scène 1 ; depuis le début, jusqu'à : « Elise. — Oui, mon père. »

Version. — D'ANNUNZIO. — *Il Pargolo ignoto.*

In un meriggio mite di marzo, quando il lino
Dal tepore de' solchi fiorisce alto e turchino,
Quando trepido verzica il grano, un aratore
Uscì da' suoi tuguri a godersi il tepore
Nuovo. E recò soletto la sua tarda vecchiaia
Lungo le siepi nivee, là giù, sotto la gaia
Giovinezza dei mandorli. Sentiva egli, a' lontani
Fiati dell' aria, ai languidi aliti che dai piani
Spiravano, all' immenso stupore sonnolento
Che occultava i risvegli, un intenerimento
Indicibile. Udiva con pia gioia d'amore
Il respir della madre Terra. Il sereno odore
Che salìa per l'azzurro dai calici socchiusi
Era come un incenso. E da lungi i confusi
Strepiti e le canzoni, or sì or no mancando,
Dall' opere degli uomini venian per l'ora, quando
Il vecchio udì nell' erba un fievole vagito
Umano ; e vide all' ombra d'un mandorlo fiorito
Tremolare una forma viva. Sopra le zolle
Alle rugiade un bimbo giacea nudo : la molle
Nudità parea quasi un grappolo di fiori
Dalle rame caduto. Tra le rame fulgori
Tremuli discendeano a quel germine d'uomo ;
E trionfava sopra candidamente il duomo
Primaverile al sole. Il buon vecchio si tolse
La gran pelle di capra dagli omeri ; e tremava
Nel sorriso rugoso la sua gengiva cava
Quando il pargolo ignoto nella pelle ravvolse.
Tornava a' suoi tuguri tenendo sulle braccia

Quel peso palpitante, ove il roseo calore
Della vita affluiva. Ed aveva la faccia
Luminosa. In trionfo lungo i pascoli in fiore
Ei passava recando quell' indizio felice
Di primavera. Aperse le froge al suo passaggio
Un poledro tigrato come un zebra selvaggio,
Con arcata la coda, eretta la cervice ;
E guardava con occhi pieni di meraviglia.
Poi quando il vecchio sparve da lungi tra le folte
Macchie della bassura nella nebbia vermiglia,
Dietro squillò il nitrito pel silenzio tre volte.

GABRIELE D'ANNUNZIO.

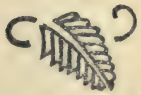
LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Composition française. — En quoi l'exil de Dante est-il un élément important dans la genèse de la *Divine Comédie* ?

Composition italienne.— A quels points de vue Dante est-il — comme on l'a dit — le dernier homme de Moyen-Age ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition française. — Les poèmes dictés par la passion politique vieillissent parfois très vite lorsque les causes qui les ont inspirés ont disparu ; certaines parties des *Châtiments* paraissent aujourd'hui dénuées d'intérêt. L'*Expiation* échappe-t-elle à ce défaut ?

Composition italienne. — Il viaggio involontario di Ciuffettino — Sulla piazzuola del villaggio un giovedì uno stuolo di ragazzi che giocano... Ad un tratto arriva un' automobile che si ferma davanti alla bottega del droghiere per prendere essenza. Ciuffettino si arrampica dietro sulla cassetta. L'automobile parte ad un tratto... Ciuffettino non Salta giù a tempo... Non osa più scendere. Percorre chilometri e chilometri... Le sue riflessioni; ad un tratto si ode lo scoppio di una gomma... I viaggiatori si fermano e si accorgono della presenza di Ciuffettino... Dialogo... Lo rimandano col treno a casa sua... Ciuffettino si promette di non più ricominciare.



Sujets donnés dans les Classes

Plusieurs de nos collègues nous ont demandé de publier, à défaut des sujets de rédaction libre qui ne figureront plus aux examens du baccalauréat après les deux prochaines sessions, les devoirs donnés dans les différentes classes. Nous reproduirons les thèmes « d'imitation » et de versions dont on voudra bien nous communiquer les textes, sans préjudice des sujets de composition, pour encourager, comme on nous l'a écrit, « ceux qui, en dépit des variations du baccalauréat, jugent que la composition libre doit se trouver au terme de notre enseignement et garde toute sa valeur et toute son efficacité, à condition qu'elle tire son intérêt et sa matière de textes sérieusement étudiés »

Classe de Troisième

(Sujet donné après explication d'extraits des Reisebilder : Ideen oder das Buch Legrand).

„ Ein Franzose unterhält sich in Düsseldorf mit einem Deutschen, der über die französische Besetzung klagt. Er hält ihm vor, dass seine Ahnen sich besser mit den Franzosen abzufinden wussten, — erzählt ihm, wie Heine im Hofgarten dem Trommeln des Tambours Legrand zulauschte, in den Franzosen ein liebenswürdiges Volk und in Frankreich das Land der Freiheit und der Menschlichkeit zu schätzen wusste."

Classe de Deuxième

(Après explication d'extraits de Wilhelm Meister : Mignon). — Erste Unterhaltung Wilhelm Meisters mit Melina nnd Philine.

„ Melina bittet W. Meister bei ihm eintreten zu wollen und stellt Wilhelm Philinen vor. Fragen und Antworten über das Woher und Wohin- Angenehmes und unleidliches an dem Städtchen, dem Wirtshause und dessen jetzigen Gästen : die Seiltänzer, Mignon. Eben zieht die Seiltänzergesellschaft aus dem Hause. Philine eilt zum Fenster, ihre Neugierde zu befriedigen. "

(Communiqué par M. Peyraube, *professeur d'allemand au Lycée de Nancy).*

OUVRAGES REÇUS

A l'occasion du tri-centenaire de La Fontaine (juillet 1921), on nous adresse un exemplaire de l'ouvrage consacré à notre grand fabuliste par le Dr M. Tresch, professeur à l'Athénée, Luxembourg : La Fontaine, naturaliste dans ses fables. 1 vol. in-8, 142 p. illustré. C'est une curieuse et probe étude de La Fontaine, interprète de la nature (le règne végétal, la république animale ; théories, conception et morale).

Le Gérant : O. Randolet.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

345

Certificat d'Aptitude

à l'enseignement de l'Anglais dans les Lycées et Collèges

(Session de Juillet 1921.)

Le dernier concours a révélé, à côté de réelles qualités, quelques insuffisances de méthode, notamment dans la version et la dissertation anglaises : le jury croit devoir les signaler. Par ailleurs et surtout, certains aspirants semblent hésiter sur la nature même de deux autres exercices : la lecture expliquée et le commentaire grammatical. Nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile, dans l'intérêt des candidats, de préciser à nouveau le caractère de ces épreuves.

Version. — Nous répéterons ce qui a été dit mainte fois : on traduit mal. A l'oral comme à l'écrit, la traduction n'est qu'un décalque, le plus souvent malhabile. Elle suit le modèle — ce qui est en soi une chose excellente — mais elle le suit sans se préoccuper assez des droits de notre langue. Elle donne dans l'anglicisme — et par la tournure de la phrase, et dans le mot. Au lieu de dominer le texte, elle est presque toujours dominée par lui. Elle se laisse aller à de telles impropriétés que celui qui les a commises en serait le premier choqué, s'il écrivait pour son propre compte et en toute liberté d'expression. Le bon traducteur échappe à cette influence de l'autre langue. Il s'affranchit de cette tutelle étrangère. Il pense en français.

Dissertation anglaise. — En général elle va son chemin sans grand souci d'ordre ni de méthode. On oublie souvent qu'elle doit être 'composée' avec les mêmes préoccupations de netteté et de solidité que la dissertation française ; que la question doit y être 'posée' avec la même précision ; que le développement y doit être conduit avec la même logique ; bref, que cet exercice de langue étrangère est aussi un raisonnement, une 'démonstration' qu'il importe de mener à bonne fin.

Surtout, on écrit mal, et on écrit mal parce qu'on écrit trop. On rédige au courant de la plume, sans s'inquiéter autrement de la forme. Huit grandes pages paraissent à peine suffisantes à certains candidats pour exprimer leur pensée. Il en résulte des redites sans nombre, des négligences redoutables, et des incorrections qui n'ont d'autre excuse que la hâte de la rédaction.

Est-ce bien une excuse? Le candidat a-t-il le droit de se laisser aller à bavarder, alors qu'on lui demande de composer et d'écrire? Qu'une étourderie échappe à la meilleure plume, le correcteur la soulignera comme il convient, et la comptera — s'il la compte — à son plus juste prix. Mais si elle se répète, comme il arrive, dix fois et vingt fois dans la même copie, l'indulgence n'est plus permise : il est inadmissible qu'un futur professeur soit incapable d'attention et de correction.

Lecture expliquée. — C'est la plus importante des épreuves orales. Elle est assez mal comprise. Nous la voyons constamment envahie, débordée, quand elle n'est pas tout simplement étouffée, par toutes sortes de développements généraux.

Le candidat, pour débuter, 'situe' dans l'ensemble de l'œuvre la page qu'il va commenter. C'est fort bien, mais quelques mots suffiraient à le faire. Au contraire, on se répand en d'interminables préambules. Il n'est pas rare, lorsque le passage est placé à la fin d'un roman, qu'on raconte par le menu l'histoire tout entière. Il arrive même qu'on la raconte deux fois, car on la recommence bel et bien après le commentaire, lorsqu'on s'efforce de rechercher jusqu'à quel point le fragment proposé peut servir à l'étude des caractères. Ici comme là, on perd un temps qui serait mieux employé autrement. On nous sert un repas de hors-d'œuvre. On oublie cette vérité évidente que la grande affaire ici — on pourrait dire l'unique affaire — c'est d'expliquer le texte.

Comment? Nous n'avons pas la prétention d'imposer, ni même de préconiser une méthode. Nous n'apportons pas d'évangile. Nous y perdrions du reste tout ce que l'initiative personnelle peut donner de vie à cet exercice, qui est la vie même de nos classes. Mais il est quelques points sur lesquels on peut aisément s'entendre.

Nous ne trouvons nulle part — ou peu s'en faut — de commentaire d'idées. C'est pourtant un élément toujours intéressant — *indispensable* dans l'explication d'un texte difficile. On se borne à 'diviser' le morceau. Mais c'est là la moindre besogne, et la plus simple. Quand elle est faite, il reste à caractériser nettement chacun des développements partiels qu'on a ainsi limités ; à montrer la suite des idées ; à indiquer comment elles s'enchaînent, ou, pour employer un mot plus familier, 's'accrochent' les unes aux autres dans le développement général.

En outre, il importe, en expliquant avec le plus grand soin cha-

cune des difficultés qu'offre la page, de prouver non seulement qu'on l'a comprise, mais qu'on est capable de la faire comprendre. C'est en quelque sorte la partie matérielle du travail. Elle s'impose toujours et partout : nous y insistons, au risque de démontrer l'évidence.

De plus, il convient d'*interpréter* le passage : de détacher, de mettre en lumière tout ce qui est caractéristique, d'une part, de la personnalité de l'auteur, de sa pensée et de sa sensibilité ; d'autre part, de son art, de sa ' manière ' et de son style. C'est là une double tâche — intellectuelle et artistique — où le candidat doit trouver l'occasion de révéler ses qualités personnelles de vigueur, de pénétration, et donner la mesure de son sens littéraire. Telle expression, telle image, suffisent à éclairer une idée ou un tableau : il faut les voir, et les faire voir.

Commentaire grammatical. — L'insuffisance de cette épreuve est plus frappante encore. Il semble même que la plupart des aspirants ne sachent pas très bien ce que l'on attend d'eux : ici plus qu'ailleurs il importe d'être précis.

Et d'abord, convient-il de se placer au point de vue de la classe ? Sans aucun doute, puisque nous sommes des professeurs, et que notre concours est avant tout professionnel. Mais des élèves qui lisent Shakespeare, Henry James et Kipling, sont renseignés sur les éléments de la grammaire. Ils savent que la troisième personne du singulier de l'indicatif présent est terminée par un *s*. Ils sont tentés de l'oublier parfois, c'est entendu ; mais le commentaire grammatical n'a pas pour objet de le leur rappeler à grand renfort d'exemples. Voilà donc écartés du coup tous les rudiments dont s'encombrent nos leçons.

Il s'agit d'une grande classe — si avancée, qu'un peu de grammaire historique n'y serait pas déplacé à côté de l'autre. Que l'élève de 6e connaisse le fait, la forme, la règle, cela suffit. Mais si, avant qu'il sorte du collège, on veut bien les lui expliquer, nous n'y verrons que des avantages. L'érudition pure n'est pas notre affaire, pour toutes sortes de raisons ; mais nous imaginons fort bien une classe où l'on se proposerait d'éclairer par l'histoire les phénomènes les plus frappants de la linguistique.

Convient-il, dans le commentaire grammatical, de faire entrer la syntaxe ? On nous a posé la question. La syntaxe nous paraît être ici à sa place, au même titre que la morphologie. Nous ne voyons pas du tout pourquoi l'étude d'une inversion intéressante, d'une ellipse digne de remarque, d'une construction exceptionnelle de la phrase, ne figurerait pas légitimement dans un commentaire grammatical bien compris.

On le comprend mal, à de rares exceptions près.

Nous avons fait allusion tout à l'heure aux notions élémentaires qui s'étalent inutilement dans les leçons que nous avons entendues.

C'est qu'on veut tout dire — à propos de n'importe quoi. La grammaire y passe d'un bout à l'autre, et cela dans un ordre immuable. Il semble en effet qu'une tradition se soit établie, et qu'il en soit sorti un plan unique — ou presque — qui nous a été présenté par trente candidats sur trente-cinq. On se préoccupe d'abord de rechercher si le texte à étudier contient ou ne contient pas d'abréviations et de contractions, pour en conclure tout aussitôt que ledit texte appartient ou n'appartient pas au genre familier. Qu'il s'agisse d'un dialogue des *Merry Wives* ou de la plus noble page d'Addison, ou bien encore d'une subtile analyse de caractère dans le roman de James, le même 'test' est appliqué presque invariablement. Puis on déclare tout net que l'on se propose de suivre l'ordre 'naturel' (et pourquoi 'naturel' puisque rien, au contraire, n'est plus conventionnel ?) en examinant l'une après l'autre toutes les parties du discours. Autant de développements spéciaux — spéciaux et inévitables.

Quand on n'a rien à dire sur tel ou tel chapitre, on se donne la peine d'expliquer (parfois assez longuement) pourquoi l'on n'a rien à en dire. L'en-tête subsiste : le principe est sauf. On s'est égayé souvent des « états » administratifs où dans la colonne inutilisée l'employé écrit le mot « néant ». C'est pourtant de cette façon qu'on traite la grammaire. Encore le mal n'est-il pas grand quand on procède ainsi par prétérition. Mais, dans la plupart des cas, on se croit obligé de remplir coûte que coûte tous ces casiers si malencontreusement ouverts. Et on les remplit de vérités trop vraies, d'affligeantes banalités. On fait remarquer — en y insistant — que M. Kipling emploie l'article défini devant les noms déterminés, et l'omet devant les noms abstraits. Les mieux informés ajoutent que ledit article réapparaît si tel nom, abstrait en soi, se trouve être déterminé exceptionnellement par la suite de la phrase. Démontrer de la sorte que l'illustre écrivain possède les premiers rudiments de la grammaire anglaise, c'est rendre à son grand talent un hommage plutôt maigre. En poussant jusqu'à l'absurde le besoin d'être complet toujours et en tout, on pourrait noter avec la même gravité que M. Kipling met un *s* aux noms au pluriel, et n'en met pas aux adjectifs. Quoi qu'il en soit, nous entendons dans la même leçon un premier « cours » sur l'article, un deuxième sur le nom, un troisième sur l'adjectif; d'autres sur le pronom, sur le verbe, sur l'adverbe, sur la préposition — sans compter les sous-titres — et cela non pas une fois, mais trente. Bref, à propos de n'importe quelle page, on nous présente presque invariablement un raccourci de la grammaire anglaise dans chacune de ses parties ; une bonne douzaine de petits résumés bien secs, et — il faut le dire — sans aucun intérêt.

Nous ne condamnons pas à priori l'ordre ainsi adopté — celui-là en vaut peut-être un autre — mais à la condition expresse que l'on sache résister à la tentation de toucher à tout. Car il ne s'agit aucunement de toucher à tout, pas plus qu'il ne s'agit, par un

miracle de compression, de faire tenir dans un exposé de vingt minutes l'ensemble des lois essentielles qui régissent une langue. Il s'agit au contraire, et uniquement, dans un passage donné, de relever et de mettre en valeur les quelques faits grammaticaux qui sont particulièrement significatifs ; d'extraire de ce texte, si l'on peut dire, ce qu'il contient de 'substance' grammaticale vraiment intéressante, et de négliger tout ce qui est sans importance, banal et inutile. En d'autres termes, il s'agit de choisir.

C'est dans ce choix que doit s'affirmer le sens linguistique du candidat, de même que — en ce qui concerne l'épreuve de lecture expliquée — c'est dans le choix du mot ou de l'expression à détacher et à commenter, que se révèle son sens littéraire.

LUCIEN BEAUJEU.

Max Klinger

L'année qui a vu mourir le philosophe Wundt, les poètes Dehmel, Viktor Blüthgen et Flaischlen, ainsi que le musicien Max Bruch (né en 1838), a vu aussi disparaître Max Klinger, à l'âge de 63 ans. Depuis le 5 juillet 1920, il n'est plus ; mais sa fin n'est pas prématurée pour les arts allemands ; le conseiller secret de la cour saxonne Klinger se survivait depuis quelques années, laissant à ceux qui avaient cru en son avenir, le souvenir douloureux d'un grand artiste dont le talent et la pensée sombrent dans l'insignifiance.

Né à Leipzig en 1857, Klinger fut dès 1873 à Karlsruhe d'abord, puis, après son service militaire, à Berlin, l'élève de Gussow. Elève de Piloty, ce Gussow, qui, après 1880, devint le portraitiste élégant du Berlin-Ouest, abandonnait la mythologie classique, au moment où Klinger entrait dans son atelier, pour s'adonner au tableau de genre réaliste ; le premier tableau de Klinger fut donc un fait-divers : dans un quartier neuf, près d'un mur, un « Promeneur » se défend contre des chenapans (1878).

Mais le dessin et les arts graphiques sollicitaient le jeune homme plus que la peinture ; il étudie toutes les techniques de la gravure, approfondit la manière de Dürer, de Rembrandt, de Goya ; le dessin surtout le passionne ; l'influence de Menzel, le seul alors parmi les vivants qui ait cultivé le dessin pour lui-même, est sensible dans les dessins à la plume et les feuillets signés du jeune Klinger que conservent le musée de Leipzig et la National-Galerie, et Klinger plus tard repoussera cette affirmation de Delacroix « qu'il n'y a pas de lignes dans la nature parce que la lumière absorbe tout ».

Ayant séjourné quelque temps à Bruxelles et à Munich, Klinger se rendit à Paris.

Encore à Berlin, en 1882, il avait peint un tableau intitulé « Ambassade ». Avec autant d'esprit qu'Adolf Oberländer, le spécialiste plein d'humour du monde animal, Klinger symbolise les pensées qui occupent une belle jeune femme nue étendue au soleil sur le rivage après le bain : tout près d'elle et penché vers elle, un flamant rose, long et souple, c'est le flâneur dont les propos d'amour ne sont que léger bavardage[1] ; à quelque distance, raides et engoncés, avec

1. Propos dangereux, car Klinger entoure de flamands l'Eve qui dans la Praefatio prima d'« Une Vie » prête l'oreille aux insidieuses et caressantes paroles du serpent ; dans un en-tête pour la suite « Amour et Psyché », Eros frotte le bec d'un flamant avec le nectar des discours suaves.

leur gros bec et leur frac, deux marabouts ; ce sont les philistins enrichis, prétentieux et sots, la bourgeoisie médiocre et bornée. Ce tableau présente deux caractères remarquables : le corps de la jeune femme est plutôt dessiné que peint ; en outre les quatres personnages sont disposés sur un même plan comme sur un bas-relief ; d'autre part, si la peinture est claire, elle n'est pas lumineuse. Dès ce moment, on distingue à ce double caractère qu'entre les arts plastiques, ce n'est pas la peinture qui correspondra le plus exactement au tempérament de l'artiste.

Il s'en rendait compte ; volontaire et appliqué, soucieux d'exceller dans tous les arts, dont aucun ne lui paraissait capable d'exprimer à lui seul toute sa personnalité, ses idées, ses besoins, sa passion de la forme, et donc soucieux de posséder à fond le métier de peintre, il se soumit à l'influence d'Albert Besnard, grand expérimentateur — de la couleur. Ainsi naquit « l'Heure bleue » (musée de Leipzig) ; même rangement au cordeau de trois figures posées, suivant une préjudiciable habitude qui lui est chère, au tout premier plan et, pour ainsi dire, sous le nez même du visiteur ; des formes nues très modelées ; un coloris vulgaire, violenté, presque un coloriage ; un éclairement mal explicable, comme si l'artiste vous demandait : « D'où vient la lumière ? » Un Allemand, et qui portait lunettes, ne devait pas apprendre à voir, même à Paris. Et rien dans les tableaux qu'il peignit à Rome, où il se rendit en 1889, ne témoigne d'un séjour de trois ans à Paris : la « Source », la « Sirène », « Sur le rivage », ont les tons crayeux, terreux, argileux, la touche fréquemment brunâtre et rouillée des 15 scènes marines peintes en 1884 et 1885 pour la villa d'un ami dans la banlieue berlinoise, scènes [1] dont le sujet s'inspirait de Böcklin et dont la couleur était celle du professeur Gussow.

De 1886 date le « Jugement de Pâris ». Ce tableau de trois mètres de long est supporté par une base ornée de sculptures polychromes, hydre, masque et cariatide qui nuisent à l'unité de l'œuvre, mais servent, artificiellement du reste, à donner à toute la scène, par rapport au spectateur, du recul et de la profondeur. De part et d'autre du sujet principal s'encadrent deux étroites peintures épisodiques, disposition que Klinger adoptera à nouveau pour « le Christ dans l'Olympe ; à droite, c'est un Amour qui, à la dérobée, assiste au jugement. La lumière éparse au premier plan du tableau entre par la gauche et tombe d'assez haut ; les corps ont des contours nets. L'ensemble est froid. Le peintre a utilisé la peinture à l'huile et la peinture en détrempe. L'impression est celle que donnerait une frise, et Klinger apparaît ici comme un décorateur.

De 1888 à 1892, il se fixe à Rome ; l'impressionnisme pictural

1. Aujourd'hui, 7 de ces tableaux décoratifs sont à la Kunsthalle de Hambourg et 7 à la National-Galerie. L'un de ces derniers, « le Paysage au Centaure », est très beau.

continue de le tenter; mais, malgré lui, il va de plus en plus vers la peinture idéaliste, vers la peinture littéraire et à mesure que le penseur prend le pas sur le peintre, sa peinture devient plus sculpturale.

La « Crucifixion » est de 1888-91, la « Pietà » de 1890, le « Christ dans l'Olympe » de 1893-1896 (ce dernier, ainsi que le « Jugement de Paris », au musée de Vienne).

Dans la « Pietà » du musée de Dresde, le Sauveur est étendu en grandeur naturelle sur la dalle du sarcophage, comme chez les vieux maîtres de la haute Italie; Marie, les yeux clos, serre contre son cœur la main de son fils et abandonne à Jean son autre main, et ce simple geste qui les unit tous les trois est d'une grande beauté. Jean a, comme dans la « Crucifixion », le masque de Beethoven: sur son visage, que le courroux déforme, rêve une douleur muette. Marie, que Feuerbach et Böcklin avaient prudemment voilée, se montre peut-être un peu trop supérieure à sa douleur; la tête du Seigneur est trop immortelle, trop spirituelle ; elle ne fait pas oublier celles de Gebhardt, de Steinhausen et de Uhde. Ici encore le ton des chairs est terne; le ciel a des couleurs douceâtres de bonbon fondant.

La « Crucifixion » déroule une scène réaliste de douleur humaine à l'extrême bord du tableau et le spectateur en est physiquement gêné comme par une insistance ou une indiscrétion, sentiment encore accru par le parti pris de clouer en croix le Christ et les larrons à dix centimètres à peine au-dessus du sol. Qui regarde le tableau se sent désagréablement attiré parmi ces figurants. Deux groupes trop pesants, l'un d'eux même entassé, occupent les trois quarts de la toile; seule, Marie, raidie exagérément en une attitude poignante qui rejette son buste en arrière dans un mouvement de répulsion et incline à peine sa tête en avant dans un mouvement d'attraction vite réprimé par le désespoir qui se résigne à ne rien pouvoir et à ne pas comprendre, Marie unit les deux groupes. Dans le groupe central trop surchargé, on voit, outre un larron et deux figures épisodiques, Jean au visage fermé, énigmatique, une Madeleine grasse qui s'écroule, ses bras blancs bien en chair tendus vers le Christ; Salomé la soutient, mais Salomé est tournée vers Marie abîmée dans sa peine et ne semble guère attentive à prêter un secours efficace à l'effondrement théâtral de Madeleine. Le groupe de gauche est sans intérêt; un scribe écrit un procès-verbal, semble-t-il, un homme attend, indifférent, dans une pose de lutteur forain. Entre deux groupes si dissemblables, Marie, personnage sculptural, assure moins l'unité d'impression qu'elle ne bouche un trou dans la composition. Derrière la scène, les premiers éléments du paysage sont reculés dans un lointain invraisemblable; est-ce pour desser hors de l'espace cette crucifixion? mais que fait alors cette Jérusalem à l'arrière-plan? C'est, du reste, un autre

défaut de l'artiste : rien le plus souvent ne guide le regard du premier plan jusqu'à l'horizon ; il y a comme un trou dans la profondeur.

Le « Jugement de Pâris », c'était aux yeux de Klinger la forme la plus haute, l'expression la plus complète, la plus décisive de l'essence du paganisme (et cette idée paraît fort intelligente) ; la « Crucifixion » est le moment le plus haut du christianisme. Klinger voulut dès lors peindre ce moment pathétique où le christianisme et le paganisme se rencontrent. Ce fut le « Christ dans l'Olympe ». Dehmel a décrit le tableau dans un poème qui a pour sous-titre « Fantaisie chez Klinger ».

« Tais-toi ! respire à peine ! Là-bas brille encore dans la clarté du soir l'antique jardin des Dieux... » Les Dieux, tous, sont rassemblés et parmi eux s'avance Jésus.

Ils l'ont vu venir ; il venait, grandissant toujours, l'Homme hâve, le regard à terre, lentement, comme si son pied épargnait l'herbe de la prairie, en vêtement de soie jaune qui, brodé d'or, comme le vêtement d'un prêtre-roi brillait, et montre des traces qu'on dirait de sang — pourquoi ne vient-il pas vers eux nu, comme ils sont eux-mêmes ? Et austèrement couvertes comme lui, trois[1] femmes portent une lourde croix noire à sa suite.

Voici qu'elles la laissent tomber ; leur pas sororal s'arrête : Jésus regarde les Dieux.

« Malheur à nous ». Le farouche Amour recule soulevé d'épouvante devant ces yeux : « Psyché, hélas, Pysché, fuis ! » Mais sa Psyché tombe avec un cri de bonheur au-devant de l'intrus, hélas ! s'agenouille devant lui — Psyché, l'enfant chéri des Dieux, devant lui ! — saisit et presse sa main droite, la baise, baise la meurtrissure affreusement sanglante de la main décharnée, balbutiant et sanglotant : « Mon, mon Seigneur et Sauveur ! »

Le soleil plonge dans la mer, les Dieux se taisent. Et Jésus, couvrant Psyché de son ombre, attache son regard sur Zeus. Celui-ci est assis, gardant un mortel silence sur son banc de marbre. Ses membres trop âgés ne servent pas sa colère ; ses yeux vieillis sont, dans les yeux de Celui-là, saisis de torpeur et de nuit. Il n'entend pas Ganymède, le jeune garçon qui se serre contre lui et chuchote, angoissé : « Père, que vient faire ici le sorcier étranger ? » — Zeus meurt.

L'imagination du poète travaille alors sur ces données de l'œuvre qu'il a décrite si dramatiquement : Dehmel est Jésus, et Jésus est un Dieu dyonisiaque dont les Olympiens préparent les fiançailles avec Psyché. Une même inspiration va du peintre au poète, de Klinger à Dehmel comme elle était allée de Böcklin à Liliencron, à Hofmannsthal et à Stefan George[2]. Le « Christ dans l'Olympe » est en effet un tableau littéraire et qui veut être lu plutôt que regardé.

1. En réalité elles sont quatre ; ce sont les vertus cardinales.

2. Cette parenté intellectuelle se retrouve entre Heinrich Vogeler du groupe de Worpswede et le poète lyrique Rainer Maria Rilke.

La lumière blafarde qui enveloppe cette mort des Dieux fait penser à celle où dans « l'Or du Rhin » dépérissent les Dieux quand Freia leur est ravie. Cette fois la composition a d'abord cette beauté qui vient d'une convenance parfaite de la forme au sujet ; aucune lourdeur ; aucun hors-d'œuvre, mais une étonnante convergence des effets ; une grande aisance dans la facture, une antithèse naturelle et commandée par l'idée entre l'harmonieuse et tranquille ordonnance de la partie gauche du tableau et le désarroi sans désordre dans le camp des Dieux à droite ; le geste bénisseur et pacificateur du Christ est admirablement impérieux et la réaction de chacun des Dieux, à la surprise que leur cause cette irrésistible venue, est individualisée avec un art sûr de ses moyens ; et la description de Dehmel fait tort à l'œuvre en négligeant une idée remarquable : Bacchus tend sa coupe au nouveau Dieu, au vainqueur des Dieux. Plus maître de sa forme, Klinger a renoncé à l'alignement rigide des figures ; elles n'en sont pas moins très modelées, et très modelés sont aussi les arbres aux plans successifs. Et c'est la grande œuvre d'un penseur et d'un connaisseur de la beauté des formes. Le tableau repose sur une prédelle ; c'est une frise où s'agite violemment une révolte d'esclaves qui attaquent au marteau les fondements du trône de Zeus ; elle est flanquée de deux compartiments ; un corps de femme en marbre symbolise peut-être, à gauche, l'humanité dont les temps sont révolus, à droite l'humanité qui monte vers une clarté nouvelle.

Tous les éléments du talent créateur de Klinger sont donc réunis dans cette peinture ; on y voit, ce que nous savions, combien peu il est peintre ; mais toutes ses facultés d'artiste de la forme et de la pensée s'y découvrent ; il y apparaît avec son tempérament complexe, son réalisme, son romantisme, son symbolisme. Klinger ne s'enferme pas dans une formule, on ne l'enferme pas dans une étiquette. Seule l'étude du corps humain libre et nu, dit Klinger dans la brochure «Peinture et Dessin» de 1890, développe chez l'artiste un sens sain de l'art. «Si nous voulons cette santé du style, nous devons avoir assez de santé dans l'esprit non seulement pour supporter le nu, mais encore pour apprendre à le voir et à l'apprécier.» On se demande contre qui ou contre quoi le théoricien Klinger, dont la langue est incolore, lourde, rocailleuse, rébarbative, peut bien se battre ici ; serait-ce contre l'hypocrite vertu des «habilleurs» de statues ? Il continue : « l'admirable simplicité du corps humain ne tolère dans l'art aucun sacrifice, elle contraint l'artiste à la simplicité, à l'abandon des accessoires mesquins et prépare ses premiers pas vers un art personnel. Nous sommes obligés aujourd'hui à travailler de telle façon que les plus récents artistes contemporains ont inconsciemment, mais profondément, cette mauvaise interprétation du corps qui était celle du Bernin, ou bien on ne sort pas d'une fausse et plate imitation de l'antique, d'après de mauvais modèles. Car

celui-là seul qui s'est tenu et a travaillé en toute liberté devant le corps humain peut éprouver la hauteur de style des autres époques. » Fort bien ; et Klinger étudiera avec passion le modèle vivant, choisira lui-même, pour l'animer, le marbre le plus beau [1], donnera à l'« Amphitrite » du musée de Berlin un buste de Paros, des jambes de Carrare ; le sang circule dans les bras superbes de la « Cassandre » du musée de Leipzig, la gorge de la « Salomé » au même musée respire et vit. Il ira jusqu'aux conséquences dernières de ses idées ; il dépouillera le sujet représenté de tout sens historique, littéraire ou philosophique ; l' « Amphitrite » restait une déesse marine à qui l'ingéniosité de l'artiste donnait des yeux d'ambre et qu'il vêtait de draperies mouillées ; la Salomé, la tête du Baptiste aux yeux sans lumière posée devant elle, montre une candeur tranquille de petite bourgeoise perverse et ironiquement cruelle ; Cassandre, le regard comme replié, se penche, aux écoutes de l'avenir ; mais toute allusion, toute réflexion disparaîtront de la « Baigneuse » ou de la « Femme accroupie » ; ce ne sont plus que des nus dont l'art célèbre la beauté.

Schopenhauer, Hölderlin, Flaubert ont fécondé l'imagination de Klinger et déterminé dans une large mesure sa conception de la vie. Plus profonde encore fut sur lui l'influence des musiciens ; il rendit un hommage de reconnaissance à Liszt et à Wagner, en exécutant le buste du premier, en élevant au second une statue monumentale. Pour Beethoven et pour Brahms, il fit davantage.

Le « Beethoven » de Klinger (1902) au musée de Leipzig est assis sur un trône de bronze ; derrière lui, fixées au dossier, des figures en bas-relief sont le signe des formes diverses de son art et de son inspiration, et parmi elles le renoncement à soi-même ; devant lui, un aigle semble lutter contre un obstacle à son génial essor, ce qui est d'un symbolisme un peu enfantin, encore que le mouvement de l'oiseau soit puissant. Mais comment comprendre Beethoven lui-même ? Quel moment de sa vie spirituelle le statuaire a-t-il retenu ? Est-ce le moment où l'inspiration le visite, où il est sur le point de créer ? Sa poitrine affaissée ne dit-elle pas qu'il est plutôt l'homme dont l'esprit a pu s'affranchir de son enveloppe mortelle, est monté jusqu'en un divin séjour, d'où il a été bientôt rejeté parmi le tumulte confus de la vie ; mais de sa vision interrompue l'homme garde sur les traits de son visage l'ineffable, le douloureux et frémissant souvenir ; il demeure épuisé, et déjà il guette l'instant où il se dégagera des agitations vulgaires, de la vie quotidienne qu'il déteste ; son poing se crispe ; il attend l'extase prochaine. Pourquoi faut-il que l'artiste se soit rappelé inopportunément qu'il était peintre, qu'il avait appris à assortir les pierres de couleur, qu'il n'ignorait rien de l'art du joaillier ? Cette sculpture polychrome vous heurte ; cette

1. C'est pour cela qu'il alla à Paros en 1894, qu'il y revint en 1899.

grande œuvré a des apparences de bibelot pour parvenus ; cet effort pour synthétiser les effets en groupant les moyens n'aboutit qu'à disperser l'attention ; aussi bien est-ce un résultat inévitable de toute tentative de l'art prétendument synthétique. Et devant le "Beethoven" on ne peut s'empêcher de penser au jugement sévère que Klinger portait dans la brochure de 1890 sur cette recherche des petits moyens accessoires.

Pourtant il a dû reconnaître le disparate des éléments de cette œuvre ; il est venu à résipiscence et n'a désormais poursuivi que la beauté toute simple et toute nue, car seule cette poursuite est conforme à l'esprit de la sculpture.

C'est en effet une idée de Klinger que chaque mode d'expression a son esprit et sa poésie ; et de ce point de vue, il apparaît comme une nature aux prises avec les contradictions, l'artiste qui se sent possédé de l'invincible besoin de franchir les limites propres aux différents arts, qui voudrait les enrichir, les pénétrer l'un par l'autre. Cette complexité de son tempérament, cette tendance vers la netteté et cette inclination pour une œuvre totale, c'est dans ses dessins et ses planches gravées qu'elles vont s'exprimer le plus fortement. C'est ici que Klinger est le plus grand. La peinture, disait-il, est le mode d'expression le plus parfait de la joie que nous donne le monde. Mais à côté de l'admiration, de l'adoration d'un monde magnifique et grandiose, il y a les résignations, la pauvre consolation, toute la petitesse lamentable et ridicule de la pitoyable créature humaine dans sa lutte éternelle entre le vouloir et le « pouvoir » : ce sont le dramaturge et le dessinateur qui donnent à cette lutte au milieu des vicissitudes de l'existence une forme vivante. Librement, comme le poète, le dessinateur voit et interprète ; il est un critique, un ironiste, un satirique.

L'artiste ainsi grandi aux proportions démesurées d'un voyant, son imagination lui donnant la clef des mystères du monde, comme il se voit dans la gravure « la Fantaisie et l'Enfant artiste »,[1] on ne s'étonne plus que Klinger, avec une ingénuité et une inconscience bien allemandes dans l'infatuation, ait donné au Prométhée de la « Fantaisie sur Brahms » comme au Christ de la « Crucifixion » ses propres traits ; et c'est le même Klinger au crâne court, à la barbe et aux cheveux drus, aux yeux inquiétants, sensuels à froid, au nez trapu, à la bouche effacée que Carl Seffner a représenté dans le bas-relief « Adam et Eve » à l'entrée de la maison des artistes à Leipzig.

Dans les arts graphiques, il était arrivé de bonne heure à la maîtrise. Il est telle des eaux-fortes de ses « Esquisses gravées » (1878) qui restera au nombre de ses plus belles œuvres. Klinger est un graveur infatigable ; il est à l'aise parmi tous les problèmes de la technique ; il en donne la solution élégante ; novateur, même après

1. Pour l'exposition d'art et d'art industriel de Fritz Gurlitt (1881).

les hardiesses de Goya et de Félicien Rops, il combine les procédés, harmonise les effets de l'eau-forte, du burin, de l'aquatinte, de la gravure à la manière noire, de la lithogravure, renforçant ici, ailleurs exécutant en sourdine ; il n'est pas pour lui de trop petit ni de trop grand sujet ; respectueusement, il grave l'Ile des Morts de Böcklin, ou, d'après « les trois âges de la vie » de Böcklin encore, compose un paysage printanier ; selon la circonstance, il donne des ex-libris, des vignettes, des encadrements, des menus même ; sur un dessin à la plume rehaussé de lavis où Léda suit des yeux le cygne qui s'éloigne, il note cette allusion égrillarde : « Sois remercié, mon cygne aimé » ; mais de tels abandons de sa muse sont rares. Pour lui l'art est sérieux comme la vie est sérieuse. Et c'est donc la tragique aventure de vivre dont il confiera l'expression aux arts graphiques selon la conception qu'il a des moyens et de l'esprit de la gravure et du dessin.

A considérer surtout les cycles qui composent la partie la plus importante, et vraiment grandiose, de son œuvre gravé, Klinger apparaît comme un des artistes de la lignée de Flaubert. Il aimait Flaubert, et cela est significatif. Ce drame intellectuel, cette lutte de l'homme avec le sentiment de l'infini, dont Flaubert traita l'unique sujet dans ses divers livres, sont le drame et la lutte dont Klinger sera le héros partout présent, jusque dans ses planches en apparence les plus objectives. De là vient l'organisation cyclique de son œuvre, celle des artistes dont la constante occupation est la multiplicité des aspects d'un même immense problème. Les temps modernes, l'antiquité biblique, l'antiquité classique sont aux prises avec les mêmes rigueurs du sort ; une même douleur, dont les hommes d'alors comme ceux d'aujourd'hui portent en eux le principe, unit les temps présents aux temps passés ; les tourments du corps, du cœur, de la pensée affectent toutes les conditions sociales et les humbles mortels et les divinités ; les légendes mythologiques sont symboles de souffrance, et l'imagination de Klinger s'attache à ces symboles avec la sympathie qu'appelle d'autre part la bienheureuse époque de la beauté.

Dans une suite de 15 planches il se propose les « Sauvetages des victimes d'Ovide » (opus II, 1879) ; c'est Pyrame et Thisbé, les passionnés que le délire d'amour mène au suicide ; c'est Narcisse le dédaigneux, et c'est Echo, tout endolorie d'amour[1] ; c'est Apollon désespéré par la métamorphose de Daphné que poursuivaient ses importunités.

1. Une habile disposition compartimente la planche en trois scènes : dans un admirable paysage d'eaux, de bois et de rochers se dressent au premier plan deux arbres qui ménagent cette division de façon tout à fait naturelle ; à gauche, la rencontre ; au milieu, Echo à genoux avoue son amour ; à droite, baiser ; dans la frise ornementale au bas, Echo à gauche est atteinte par la flèche d'Eros ; à droite, la flèche que le Dieu destine à Narcisse est emportée à la volée par un oiseau qui la détourne de son but.

La douloureuse histoire de la défiante Psyché qui, pour avoir cherché à sonder les divins mystères, subit, comme l'Elsa de « Lohengrin », le châtiment de sa téméraire curiosité, inspire à Klinger 46 compositions (opus V, d'après le conte d'Apulée, traduit par R. Jachmann. — 1880).

L'amour et la mort, avec l'au-delà, reparaissent dans la douzième et la dernière eau-forte de la suite « Intermezzi » (opus IV).

Ces intermèdes montrent des scènes de violence, comme en montraient les « Esquisses gravées » (opus I, 1878), comme en montrera le cycle de dix compositions « Un gant » (opus VI, 1881) : scènes de poursuites, d'angoisses, d'enlèvement.

L'opus VIII dit en quinze feuilles toutes les détresses d'une existence : la séduction et l'abandon ; l'opus IX, « Drames », le flagrant délit et le meurtre ; « Un amour » (opus X) finit dans la honte et la mort.

La vie aux drames farouches, la vie d'amour tragique, la vie de désespoir, elle est de toujours et de partout, elle est, dans l'œuvre de Klinger, d'ici et d'ailleurs, d'autrefois et de maintenant. La douleur rythme implacablement la vie du monde et son terme est la mort.

La mort est le sujet de deux séries de planches gravées dont la première (opus XI) comprend dix compositions et la seconde (opus XIII) douze. Comme dans les danses macabres de Holbein et de Rethel, la mort apparaît en personne[1] près des marins, du paysan, sur les rails, etc..., dans le premier cycle « De la mort ». Le second cycle traite le sujet avec une liberté plus grande. C'est ici « la forme de la mort, non la mort » elle-même, dit Klinger ; c'est l'idée de la mort traitée dans une suite de représentations où l'intelligence a plus de part que le sentiment.

Sur la première planche, l'homme intègre en sa vie et pur de tout crime — integer vitæ scelerisque purus — marche aveuglément, les mains tâtonnantes, vers l'abîme proche. Et voici les autres grands élus de la mort : le souverain qui reçoit de la mort agenouillée le glaive et la torche incendiaire des guerres ; le savant, au haut d'un glacier abrupt, a perdu ses lunettes, symbole épigrammatique de l'isolememt glacial du chercheur parvenu au sommet de la connaissance (« sciens nescieris ») ; l'artiste, qui n'a vécu que pour sa muse magnifique, est saisi soudain par l'infinie misère humaine devant une vieille consumée de chagrin, dont les yeux hagards semblent l'accuser ; puis, après ces grands isolés, les voici, tous les souffrants de la « Misère » obscure, voici la détresse sociale, le joug brutal du travail : des hommes couplés traînent un gigantesque chapiteau vers quelque palais ; prostrés d'épuisement, la face bestiale, ils satisfont leurs besoins, de nourriture, de repos... ; à l'horizon, de

1. De même dans le sixième feuillet de l'opus III, « Eve et l'avenir ».

longues files de corvéables, comme des ombres, vont sous le fouet, attelés au joug. — Dans l'angoissant feuillet 7, les corbeaux de la « Peste » volent à travers la salle d'hôpital et se postent aux pieds de celui dont le tour est venu. — « Et pourtant ! » l'âme humaine sombrera-t-elle dans les bas-fonds du désespoir ? « Non », semble répondre le jeune homme nu qui fièrement dans les rayons d'une lumière splendide parcourt le champ assombri que hantent les serpents ; cruel élan d'espoir et de confiance, semble répondre tout aussitôt « la Mère et l'Enfant » ; certes, il ouvre ses yeux tout grands et bien vivants, le petit enfant accroupi sur sa mère ; mais de sa mère rien ne reste, rien de ce corps qui lui donna la vie et devait la lui entretenir, rien de son ventre et rien de sa poitrine aplatis ; mais, sous le sarcophage, les herbes poussent, tout à côté la forêt murmure et dans le lointain la mer resplendit. — D'un pas irrésistible le temps passe sur la gloire qui se débat dans les affres de l'agonie ; le « Temps et la Gloire » sont deux figures allégoriques ; plus éloquente et plus belle est la victoire sur la « Tentation » de l'ascète schopenhauerien qui est mort à la jouissance décevante de la beauté diabolique et de ses séductions. — Un cycle si lourd d'inquiétudes devait avoir une apaisante conclusion ; c'est un hymne « A la beauté » ; cette dernière feuille est une merveille ; plein de crainte et de ravissement, un homme est là qui adore, devant la mer ; dans le paysage d'une émouvante simplicité, il s'est dépouillé de ses vêtements, comme pour s'abîmer dans la nature immense et superbe ; cette forme humaine n'est pas belle, les pieds sont laids : c'est que cet homme est n'importe quel homme qui redoute l'infinie et l'étrange splendeur et hésite au moment d'aller se perdre en elle ; cette attitude est une des inoubliables attitudes d'Isadora Duncan « dansant » la « Marche funèbre » de Chopin. Et le cycle « De la mort » s'achève sur une mort mystique.

Une telle planche, d'une beauté harmonieuse et nombreuse, est profondément musicale. On sait avec quel soin Klinger se soumettait à l'influence de la musique. L'œuvre de Brahms, dont le lyrisme touffu et inquiet fit vibrer chez Klinger des cordes congéniales, inspira les 41 compositions de la « Fantaisie sur Brahms » (op. XII) à laquelle il travailla de 1890 à 1894. Ces planches sont la représentation d'ensemble la plus saisissante que Klinger ait donnée de la destinée humaine, thème éternel qu'il poursuit sans cesse dans les variations momentanées, dans les motifs individualisés à la fois et grandis, amplifiés, généralisés.

« Accords », c'est l'éveil des esprits de la mer, c'est le désir insatisfait, l'inépuisable chagrin d'amour ; c'est la voix de la vision intérieure ; c'est le rêve du jeune homme relisant de vieilles lettres ; ce sont les amants dans l'obscurité incertaine.

Suivent des images de tumultueux amour ; puis, d'après « Une matinée de dimanche » de Paul Heyse (Brahms, op. 49,1), une scène

gracieuse de jalousie boudeuse ; puis un accompagnement discret du beau lied de Brahms (op. 86,2) sur la « Solitude champêtre » de Allmers : un Pan géant dressé entre la terre et le soleil personnifie la grande nature et sa force insouciante qu'adore aux pieds du demi-dieu un homme à genoux.

Parmi les rythmes tranquilles de la mer, majestueuse créatrice de sons dont elle ordonne le concert, parmi l'impétueuse symphonie d'un furieux combat de géants qui se déroule dans les airs, la muse inspirée va préluder sur la harpe animée à laquelle l'artiste a audacieusement prêté un visage songeur ; le jeune musicien suspend son jeu pour contempler celle qui répond à l'appel de l' « Evocation » et se découvre à lui sans voiles et sans masque. L' « Evocation » approfondit le sujet d' « Accords » et le complète ; il est dans le goût et dans la méthode de Klinger d'effleurer un sujet ou du moins de ne point l'épuiser pour y revenir ensuite ; il obtient de puissants effets par un art savant des préparations et des liaisons ; c'est ainsi qu'il reprend la lutte des géants seulement esquissée au lointain de la gravure dans « Evocation » ; il la développe et la transporte au premier plan dans le « Combat de Titans ». Dès lors nous sommes dans le monde des mythes. Prométhée apporte à l'humanité encore animale et nue le feu de la torche fumeuse, première clarté, premier espoir : les jeunes l'accueillent avec des cris de joie, les vieux avec un étonnement incrédule. Klinger adaptant admirablement la technique à la pensée, a gravé ce symbole à la manière noire.

L'humanité en joie danse autour d'un autel de flammes ; suivant une manière qui lui est familière, mais qui est appliquée ici en parfaite convenance au sentiment de sympathie qu'il veut faire naître, l'artiste recule la farandole au tout premier plan pour y entraîner le spectateur. L'expression des figures est diverse ; les visages des femmes, où se retrouvent les deux types auxquels on peut ramener toutes les têtes de femmes de Klinger, disent un bonheur grave et confiant, un peu enfantin, plein de gratitude. Prométhée, dans une attitude presbytérale et inspirée, préside à cette dévotion ; pas très loin cette mince ligne claire à travers les arbres, c'est, comme dans mainte autre gravure, la mer éternelle et somptueuse, que Klinger n'oublie pas volontiers : il y contraste les émotions humaines ; celles-ci sont fragiles et s'écoulent ; la mer est une des forces permanentes dont Klinger a reconnu le sublime écrasant ; puis, aux questions anxieuses de l'homme, le destin a-t-il réponses plus claires que n'est le murmure de la mer ?

Or Prométhée lui-même, ce Prométhée gœthien qui a voulu adoucir les souffrances de l'homme accablé, sécher les larmes de l'homme angoissé, le Titanide est saisi par Hermès et l'aigle de Zeus. Ils l'emportent sans défense par les espaces célestes ; mais un tel ravisseur du feu divin est une lourde charge ; Hermès soutient avec un effort visible les corps de l'audacieux ; esthétiquement,

cette représentation d'un transport laborieux est déplaisante, d'autant que le mouvement général fait penser à l'harmonieux enlèvement de Psyché par Maurice Denis; mais il faut savoir gré à Klinger d'avoir renoncé à l'artifice conventionnel du nuage qui transporte, et d'avoir cette fois encore approprié à la pensée un mode d'expression nouveau et courageux.

L'Hyperion d'Hölderlin chantait que les regards heureux des Dieux sont dans une éternelle et quiète clarté, mais qu'il nous est donné par le destin de ne trouver le repos en nul lieu, « ils se perdent, ils tombent, les hommes souffrants, aveuglément d'une heure à l'autre, comme l'eau de l'écueil à l'écueil est jetée, pendant des années, dans l'incertain. » Klinger accompagne ce chant d'illustrations poignantes : autour de l'Anadyomème célébrant la création se noient des désespérés ; moins mélodramatique, cette autre antithèse : à une jeune femme qui muse dans la prairie en fleurs de la vie, la Mort cuirassée, à cheval, fait signe de venir dans son château fort ; enfin, cette gravure étrange qu'en dirait sortie du cerveau de Goya : ce qui lève dans les sillons du paysan, ce sont des épées.

Quel sera donc le finale de cette « fantaisie sur Brahms » ? Abattement ? Amère résignation ? Non : « Prométhée délivré » par Hercule ! mais un Prométhée que le bonheur de sa délivrance surprend et accable comme une douleur. Hercule attend, les Sirènes tendent leurs bras ; ils savent que Prométhée-Klinger se ressaisira ; c'est sa complexité même qui conférera à l'âme moderne sa résistance ; par le destin l'âme moderne est promise à l'effort, sans doute décevant ; mais si la lutte est sa loi, elle la reconnaît et l'accepte ; là est sa grandeur tragique.

En fin d'analyse est-ce une forme d'art nouvelle, est-ce une pensée nouvelle que Klinger a apportée ? L'un et l'autre à coup sûr et déjà certains l'ont suivi. Mais admirateurs ou disciples n'ont que faire de copier une pensée personnelle et nous n'avons que faire de travaux ingrats et de vaines imitations. Mais Klinger a rêvé, pour y enclore sa pensée, d'un art synthétique et sans doute il n'est point parvenu à réaliser ses aspirations ambitieuses ; dans son œuvre, la part faite à l'architecture ou aux motifs architecturaux est nulle, à moins qu'on ne veuille accorder mieux qu'une mention d'étrangeté aux colonnes torses et tressées qui supportent un arc surhaussé au-dessus du sarcophage dans « la Mère et l'Enfant ». Sa peinture est à peu près dépourvue de tout caractère pictural ; c'est surtout par le relief qu'il y manifeste les figures ; aussi est-il un beau sculpteur ; mais le nombre de ses idées, l'étendue de sa pensée déborde le moyen de la sculpture, même de la sculpture polychrome et rehaussée de gemmes et de métaux ; c'est donc dans les arts graphiques que sa fantaisie pourra se jouer à l'aise ; il n'y rencontrera plus cette limitation qu'impose brusquement la matière, et là est juste-

ment par contre le danger d'achopper, car si le graveur a recours au symbole connu au moyen d'expression le plus décisif, le plus substantiel, il peut bien, selon son dessein, l'éclairer par des simplifications ou en ajoutant des circonstances accessoires, ou bien encore le voiler pour en augmenter le sens, en intensifier l'effet et pour susciter un étonnement fécond, mais rien ne le prémunit contre l'étrangeté inutile, parfois puérile, sinon la sûreté de son goût. Or, le goût de Klinger se montre souvent inculte. A son exemple des artistes de talent s'attachent à cette étrangeté sous les espèces de la profondeur; comme lui symbolistes et réalistes, ils s'apparentent à lui par le style et par le choix des sujets : c'est son compatriote Otto Greiner, né en 1871, dont le tableau « Ulysse et les Sirènes », au musée de Lepzig, figure le glissement rapide et la fuite de toute séduction et de toute joie, et qui a donné un cycle lithographié « De la femme » ; c'est Georg Kolbe, né en 1872, peintre et sculpteur ; c'est le graveur Hegenbart.

Klinger est trop personnel cependant pour que son influence puisse dépasser un petit nombre d'esprits hardis. La tentative de Klinger, jusqu'au moment où il s'asservit à l'art officiel, fut grande et belle : ainsi que son désir avait, dès ces premières œuvres, pressenti et rendu avec une surprenante divination toute la beauté des paysages méridionaux, ainsi cette sensibilité qu'affine en lui l'intelligence lui fit pressentir qu'il doit y avoir dans l'objet, dans l'événement en apparence les plus insignifiants des résonnances universelles, des prolongements indéfinis, et il tâcha, il voulut tâcher à retenir dans la forme de l'œuvre de l'art ces immenses retentissements des choses que découvrait sa sympathie toujours active ; il crut à un destin qui pèse sur notre monde et qui lie implacablement les êtres et les phénomènes en tous points de l'espace et du temps, et c'est pourquoi, par exemple, il donna à Adam chassé du paradis, menant Eve la séductrice sur la terre désolée, les traits de Beethoven, et ceux de Victor Hugo au vieillard qui fouille l'insondable énigme de « la Misère ».

Poète épique, plutôt que lyrique, jusque dans l'humour et le badinage, Klinger est un des représentants de l'émotion de pensée, car la source d'émotion est chez lui moins sentimentale qu'intellectuelle.

A. Miquelard
Professeur au lycée de Carcassonne.

A propos de WELLS et d'un livre récent[1]

Il est certains auteurs qui, par la multiplicité complexe de leur œuvre, semblent défier la critique, et opposent à toute analyse la masse tranquille de leurs ouvrages. De ce nombre est Wells, le romancier anglais bien connu, qu'un récent voyage au pays des soviets vient de signaler une fois de plus à l'attention de l'Europe. Je dis bien connu, et j'ai tort, sans doute, car on se fait sur le compte de ce romancier les opinions les plus singulières du monde. Tandis que les uns, suivant une erreur vénérable qui devient presque une tradition, ne voient dans Wells que l'ingénieux monteur d'un théâtre de féerie, d'autres, ils sont d'ailleurs moins nombreux, croient à un rénovateur trop hardi des anciennes coutumes, et devant la Nouvelle Utopie, par exemple, se prennent à rêver de Platon.

A la vérité, Wells n'est tout à fait ni l'un ni l'autre, et il se mêle aux plus fantastiques de ses visions une profondeur et un sens du tragique qui en écartent tout de suite l'idée d'un jeu de l'esprit.

Son œuvre apparaît comme une forêt vierge, riche, mais touffue, attendant l'audacieux explorateur que ses fourrés n'effraieront pas. Seul celui qui a lu Wells en entier, peut dire si c'est une entreprise facile. Condenser en un livre de proportions moyennes cette pensée multiple et mobile, dans une appréciation qui n'est pas une critique, et est un peu plus qu'une explication, se montrer à la fois clair et complet, rester précis sans devenir fatigant, ce fut la tâche de M. Edouard Guyot, qui dans son nouveau livre H.-G. Wells manifeste ses qualités ordinaires de pénétration intellectuelle, dans une langue vigoureuse et sobre, qui ne dédaigne pas à l'occasion de se faire élégante.

Et Wells, le véritable Wells, se dresse sur notre horizon.

Nous voici en présence du formidable auteur, dont la personnalité rayonne en un peu plus de cinquante volumes. Si nous ne voulons pas aussitôt être submergés par le flot de ses livres, il importe de trouver un fil directeur. Ce fil, M. Guyot nous le fournit dès le début de son ouvrage dont nous allons scrupuleusement respecter l'ordonnance, en même temps que nous nous efforcerons de mettre en lumière les idées principales.

« Wells, nous dit-il, est avant tout un évolutionniste. Cette idée est la veine, qui tantôt à fleur de sol, tantôt profonde, court d'un

1. H. G. Wells, par Edouard Guyot, maître de conférences à l'Université de Rennes, 1 vol. Payot, édit. 12 fr.

bout à l'autre de son œuvre ». L'empreinte de Darwin est visible sur son cerveau. Mais au lieu de remonter le cours des âges, il se lance à corps perdu dans l'avenir. Ce qui sera, ou du moins, ce qui peut être l'intéresse plus que ce qui a été. Il se demande avec une curiosité anxieuse quel est l'avenir probable réservé à l'humanité et aussi, car ce contempteur de l'Angleterre est malgré tout un « Britisher », vers quoi s'oriente son pays.

Pour lui, l'adaptation des êtres soumis aux lois d'évolution est assurée par l'intelligence dont il fait le facteur principal de survivance, la volonté réfléchie, « c'est-à-dire le regard clair implacablement fixé sur son but, la volonté, résolue à supprimer tout ce qui, dans l'ordre nouveau, n'est que déchet de l'ordre ancien ».

Plus tard le pragmatisme viendra corriger cet évolutionnisme. L'homme de volonté et d'intention sera un « artiste en réalité ». Non content de tenir compte des faits, il façonnera ses croyances, et se persuadera que la vie a un sens. Croire que toute existence marche vers une fin, que nul effort n'est stérile, qui peut dans l'homme améliorer l'homme, voilà la conviction forte qui doit le soutenir, et le faire triompher des forces de hasard.

Le second principe de la pensée de Wells, découlant d'ailleurs du premier, est sa certitude absolue que l'individu n'existe qu'en fonction de l'espèce. L'humanité l'englobe et l'efface. C'est pour elle que les hommes travaillent, en croyant travailler pour eux, et c'est en effet pour l'avenir de cette humanité, pour le bonheur futur de la race que toutes les énergies doivent s'organiser. Reportons-nous aux premiers âges du monde, et voyons le chemin parcouru depuis. Peu à peu, avec cette sagesse lente des vrais efforts, l'animal d'intelligence qu'est l'homme s'est dégagé du matériel et du prochain pour s'élever aux conceptions plus hautes. La brute des cavernes a fait place à l'homme civilisé de nos jours. Les instincts, les appétits de la race se sont disciplinés, et le passé garantit l'avenir. Un jour viendra, où héritier de ses sombres aïeux, portant en lui leurs révoltes, mais aussi leurs forces vives, l'homme « aura cessé d'être la créature crépusculaire qu'il est encore, pour devenir le géant au cerveau clair, bardé d'acier, qui se dressera prenant pour marchepied la terre, et de sa main, riant, atteindra les étoiles ».

A ce moment, le scientifique qui a hanté les laboratoires, le Londonien du XIXe siècle auquel les sous-marins et les aéroplanes ouvrent des horizons nouveaux, se réveille dans le penseur, et devant les découvertes continuelles qui semblent élargir à l'infini le champ des possibilités humaines, Wells se demande si l'évolution ne se produira pas dans le sens dynamique et physique plus que dans le domaine mental. Là encore, son raisonnement de logicien vient étayer sa conviction. Nous croyons au passé pour la raison superbe qu'il est derrière nous, et nous refuserions de croire à l'avenir ! Mais le passé, pour nous, se réduit à une succession fragmentaire

de légendes, à des traditions fausses ou déformées qui échappent aux procédés rigoureux de l'examen scientifique. L'avenir offre à peu près autant de certitude. Si l'on croit au mégathorium qu'on n'a jamais vu, pourquoi ne pas supposer possible le Morlock ?

On saisit le système d'induction adopté par Wells qui troublé par cette obsédante question : Quel sera l'homme de demain ? essaie d'y faire une réponse. Autorisé par les inventions modernes aux rêves les plus vastes, il voit l'homme asservissant peu à peu les forces de la nature, violant les lois immuables qui semblaient posées pour l'éternité. La terre est trop étroite pour ses désirs d'immensité, il déborde sur les autres planètes. Il supprime le temps après avoir supprimé l'espace. Et c'est dans un élan désordonné et magnifique l'envolée des livres étranges, où sous le fantastique des conceptions trop audacieuses, on sent passer par instant le vent des prophéties. Ces romans, qui ne sont pas, il faut bien le comprendre, une brillante fantaisie d'imagination, mais un cri d'angoisse profonde, n'ont naturellement d'autre valeur que celle d'anticipations. Dans quelle mesure la vie les réalisera-t-elle ? chacun peut y répondre selon sa foi. Jusqu'à un certain point nous avons le droit d'en sourire. Mais il est d'autres livres pleins d'ironie et de rancœur où Wells abandonnant le futur vient se poser en dénonciateur de l'époque présente. Les Martiens, les Elois, rêves peut-être d'un cerveau en rumeur ; mais le réel, le tangible, c'est le déclin d'une société dont nous sommes les membres. Tandis que nous nous abandonnons à nos lâches quiétudes, la ruine la menace. Elle a déjà une odeur de mort. Eveillez-vous ! crie Wells aux Anglais, et comprenez que vous allez périr !

Il ne faut pas oublier qu'avant d'être l'auteur célèbre et fêté, Wells a connu des heures sombres et que parti d'en-bas, il a pu mieux qu'un autre mesurer la profondeur du gouffre social. Pour gagner sa vie il a dû se mettre en apprentissage, et sa mère accepter l'emploi d'intendante dans une grande maison. Des humiliations subies en ces jours-là, il a gardé une amertume ineffaçable. Comme le dit très justement M. Guyot, c'est « de l'office » qu'il jugera la société britannique. La faillite de son père a teinté à jamais le verre de ses lunettes. Ses personnages manquent un peu de l'indulgence de la vie. Ils sont vrais, mais ils ne sont pas toute la vérité. Il existe quantité d'autres êtres joyeux et forts qui n'apparaissent pas sur son théâtre. Ceux-ci représentent la majorité pitoyable qui, de tous les biens d'ici-bas, n'ont conservé qu'un extérieur, le complet décent qui couvre leur misère. Et Wells, qui parle avec l'irréconciliable rancune des expériences personnelles, dénonce le vice secret de cette société corrompue par trop de richesses, dont l'être peu à peu va se désagrégeant, sans que le gouvernement en prenne souci.

En des pages poignantes parce qu'elles sont impassibles, et qu'on sent la tragique réalité tressaillir sous l'humour volontaire, il met à

nu le gaspillage des activités, l'hypocrisie des caractères, le mensonge des actes et des situations, et crime plus grave car il menace la race, l'adolescence comprimée, déformée, alors qu'elle devrait s'épanouir en une floraison si riche. Les coupables, ce sont les directeurs de ces "board-schools" qui n'ont d'école que le nom ; les bénéficiaires de l'apprentissage servile qui atrophie l'âme et le corps ; enfin la société qui tolère un tel ordre de choses, parce qu'il lui profite, et ne choque pas les habitudes traditionnalistes et la morale superficielle.

La tradition, voilà ce qui perd l'Angleterre. L'action a changé ; le décor reste le même. L'Angleterre n'a pas le courage de retrancher les éléments inutiles ou nuisibles, de procéder à un reclassement des valeurs. La hiérarchie, maintenue depuis des siècles, sera conservée avec orgueil, comme un titre de gloire. On en tirera vanité vis-à-vis des autres nations. Peu importe qu'elle perpétue une inégalité choquante, une disproportion manifeste entre les places et les talents. Le corps social se décompose, mais il garde son visage hautain et aristocratique des portraits de Gainsborough. Que demande de plus cette société qui s'estime satisfaite, pourvu que son actif s'accroisse régulièrement chaque année, et qui, prise d'un vertige de décadence, vient déverser son or entre les mains de spéculateurs fabuleux ?

Telle est la société à qui Wells reproche avec âpreté d'être une destructive de forces. D'ailleurs reconnaissons là un sentiment plus noble que celui d'un grief personnel. S'il lui en veut, ce n'est pas tant pour ce qu'elle a fait de lui — aujourd'hui il est riche, il est célèbre — que pour ce qu'elle aurait pu en faire. Parce que, dans un sursaut d'horreur, il songe à l'abîme évité qui l'attendait pour l'engloutir, comme il a englouti tant d'autres, à ce néant d'activité et de pensée, où tant de jeunes êtres frémissants de vie sont venus sombrer un jour noir.

Alors Wells, dont l'esprit trop immédiatement réaliste n'escompte pas les secours d'en-haut, voit le salut dans le socialisme. Mais ici il faut se comprendre. Ce mot que la moitié de l'humanité arbore comme un drapeau, tandis qu'il secoue d'épouvante l'autre moitié, prend dans la pensée de Wells une valeur originale. Fidèle à son principe de toujours considérer l'homme par rapport à l'humanité, chez lui le socialisme dépassera l'individu pour atteindre la race. Ce qu'il voudra, ce ne sera plus le bonheur particulier d'un certain être, mais des conditions d'existence capables d'assurer le bien-être général de tous les êtres.

L'idée de patrie, nécessairement, le gênera ; les divisions du globe en différents pays marquant un affaiblissement, un obstacle au progrès racial. Nous devrions nous rappeler que nous sommes citoyens de l'univers, et non pas des Anglais, des Russes, des Chinois. Voyez la stupéfaction du Grand Lunaire, quand Cavor

lui parle de la guerre, solution barbare des conflits entre peuples, si barbare, qu'il faut être né sur cette planète pour pouvoir l'adopter, et sa question indignée : « Il n'existe donc pas de Grand Terrien ? »

Le Socialisme devant faire succéder l'ordre au désordre, il sera une évolution, et non pas une révolution. La distinction est d'importance. Wells est loin d'être optimiste ; ses livres le prouvent. Il ne considère certes pas la terre comme le meilleur des mondes possibles, mais pas non plus comme le plus mauvais. Avant tout il s'agit de croire en lui, d'avoir la foi qui crée, celle sans quoi on ne fait aucune grande chose. Le socialisme devra être aussi une coopération d'action collective de toutes les activités humaines tendues vers un même but. On n'a pas le droit de vivre en isolé. L'égoïsme, que ce soit celui du penseur qui se retranche orgueilleusement de la foule, et poursuit à l'écart son rêve vain, ou celui du laboureur qui refuse de vendre ses récoltes, est également haïssable. Toute découverte, dès l'instant où elle éclot dans l'esprit du chercheur, devient propriété commune. La conserver pour soi serait un vol fait à la société, car, ne cesse de répéter Wells, le socialisme, avant tout, est l'apport de chacun au patrimoine de tous.

Dès lors, la liberté d'un homme n'a de limites que la liberté du voisin. Rien ne lui est interdit *a priori*. La propriété, par exemple, sera respectée jusqu'au point où elle deviendrait une gêne ou un danger. A ce moment intervient la conscience collective, juge suprême des différends entre particuliers, et dont les décisions n'ont pas la rigidité des lois écrites.

L'orientation de ce socialisme est marquée par deux influences distinguées : celle du Marxisme, d'abord, où Wells trouve exposées avec une remarquable netteté les grandes lois de la production et de l'échange, et qui dans sa jeunesse a donné un sens et une justification à ses révoltes contre l'injuste répartition des fortunes. Toutefois, il comprend vite que ce système trop brutal ne tient pas compte des ondoiements de la vie. Wells, moins jeune, sait qu'il n'existe pas des capitalistes invariablement retors, et des ouvriers uniformément vertueux. D'ailleurs, il allait ressentir plus profondément l'attirance du Fabianisme, qui, étant une doctrine évolutionniste et autochtone, devait le séduire davantage.

Voilà Wells revenu à son principe favori. Il annonce que le socialisme, dépassant le mouvement ouvrier, devra être surtout un « mouvement éducatif ». C'est alors la mise en accusation formelle des éducateurs, mauvais parents et mauvais maîtres, qui restent au-dessous de leur tâche. Et par une conséquence naturelle, il exalte la maternité, qu'il voudrait qu'on honorât comme une fonction publique.

Pour que les écrivains ne soient pas obligés de vendre leur plume,

on leur assurera une certaine subvention ; d'où, en plus de la liberté, l'indépendance de la presse. Enfin le socialisme, ennemi né des préjugés et des ostracismes traditionnels, instaurera le respect mutuel des convictions les plus opposées. Ainsi s'exprime Wells, qui a la généreuse ambition des tâches impossibles.

Cependant, avec le robuste bon-sens britannique, qui se double chez lui d'une préocupation continue, il rappelle que pour récolter, on doit semer d'abord : Il faut, comme un champ, préparer l'avenir. Loin d'être la doctrine révolutionnaire qui bouleversera l'ordre existant des choses, le socialisme, avant de réformer les institutions actuelles, réformera les cerveaux qui les ont pensées. Il y a là tout un travail de rééducation à entreprendre tout de suite, pour que les nouvelles générations le considèrent comme la vie normale. On trouve dans *L'Utopie Moderne* une mise en œuvre de ces idées. Il faut la lire comme corollaire de *L'Utopia* de Thomas Moore, et de *L'Icarie* de Cabet.

D'ailleurs, avec *L'Utopie Moderne*, s'introduit un élément nouveau dans la pensée de Wells : celui d'une aristocratie devenant la maîtresse du monde. Je ne sais si ces deux conceptions sociales doivent forcément s'exclure, ni si Wells prétend les opposer l'une à l'autre, mais ce dont on ne peut douter, c'est qu'il ne soit un aristocrate de tendances. « Il l'est », nous dit M. Guyot, qui a parfaitement dégagé ces différents points de vue, « parce que pragmatiste, darwinien et civilisé ». D'abord sous l'influence fabienne, il croit à une aristocratie fonctionnelle qui triomphera par l'organisation. Puis, dans *L'Utopie Moderne*, à l'aristocratie fonctionnelle succède une aristocratie de tempérament, introduisant donc l'idée d'un choix, d'une sélection un peu naturelle déjà. N'est plus aristocrate qui veut, mais qui peut, ce qui semble du reste plus juste, et plus conforme au sens même du mot. Un minimum de qualités est exigé, telles que l'imagination, l'esprit de sacrifice, la discipline.

Enfin, la troisième conception de l'aristocratie est celle qui inspire Benham, le généreux héros de la *La Recherche Magnifique*. C'est l'individu domptant par l'effort lucide d'une volonté réfléchie, les instincts bas, ou simplement vulgaires de la nature d'homme. Il y a dans les pages de ce livre une puissance de sincérité réellement émouvante, et une grandeur simple qui font de cet ouvrage un des plus beaux essais de la pensée humaine.

Les points de vue originaux n'y manquent pas non plus, notamment quand Benham, après avoir vaincu la Peur, les Préjugés, la Jalousie, s'aperçoit que pour rendre possible un aristocrate, il reste encore à découvrir une morale sexuelle, si l'on ne veut pas que le noble élan de l'homme vers l'idéal soit gâché par la plus élémentaire et la plus forte des tendances, l'amour.

Or l'Angleterre, et ce n'est pas le moins âpre reproche que lui fait Wells, l'Angleterre qui devrait comprendre ce tragique problè-

me, et refuse qu'on le pose, l'Angleterre prude et hypocrite qui a mis une prohibition magique autour de certains sujets, préfère la ruine de ses enfants à une infraction à son code de morale.

Il faut que cette contrainte cesse ; que les fils, aux heures de tentation puissent évoquer l'exemple de leurs pères, savoir que d'autres avant eux ont combattu, ont triomphé, et profiter enfin d'une sagesse acquise, au lieu de recommencer pour leur propre compte, à chaque fois, la lutte épuisante où ils seront vaincus.

Car les temps ont changé. La femme n'est plus la Reine du Jardin clos, des rêves de Ruskin, la créature de grâce et de fragilité, vers laquelle, comme un encens, montait l'adoration des hommes. Obéissant à une loi inconnue, extérieure à son être, et sans doute parce que son heure était venue, elle a franchi la triple porte qui la séparait de la vie. Et maintenant elle promène son calme regard sur les choses qui l'entourent. Faites attention, dit Wells. On ne peut plus ignorer la femme aujourd'hui. Si vous ne vous empressez de circonscrire son activité dans un champ défini, de canaliser les énergies violentes qui sont en elle, elles feront irruption dans la société et vous aurez soit des révoltées, — celles-là malgré tout ne sont pas à craindre — soit des mal adaptées, et c'est déjà plus grave, soit enfin, vengeant impitoyablement l'oppression de leurs sœurs, des êtres d'ombre et d'instinct, énervants et pervers qui déchireront l'homme entre leurs doigts cruels, car il reste toujours un peu de la Sirène dans le fond de leur âme obscure. Alors que deviendra la race ? cette race qu'elles avaient pour mission de perpétuer, et qu'elles perdront sans retour ? Aux jours de crise, quand l'intelligence la plus claire cède la place aux instincts troubles et sûrs, elles seront toute-puissantes sur le cœur de l'homme noble et bon, dont elles se feront un triste jeu de ruiner l'avenir. Alors, comme Lewisham, ils gâcheront la vie et l'esprit pour goûter la vie tout court ; comme Remington, comme Capes, ils déchaîneront un scandale ; ou comme l'infortuné héros des *Amis passionnés*, vaincu mais non pas résigné, ils pousseront si loin la déraison de leur amour, qu'ils verront la vie elle-même prendre partie contre eux, et innocents seront jugés coupables.

Pour éviter tous ces désastres, continue Wells, faites-leur la place grande près de vous. On ne peut plus s'y opposer ; d'ailleurs elles le méritent. La femme représente l'espèce. Elle en est l'agent principal. A ce titre seul, elle aurait droit aux égards et au respect. Mais ce droit entraîne un devoir, celui de se rendre digne de son rôle. La qualité d'une race dépendra de la qualité des naissances. Donc assurer un maximum de naissances excellentes devra être le programme social d'un peuple qui veut se survivre. Les anciens le savaient bien, qui ordonnaient de mettre à mort les enfants débiles ou mal conformés. Mais tandis

que la sélection portait là sur des caractères purement physiques, et se produisait après la naissance, la sélection efficace devra, dans nos sociétés modernes, s'exercer avant la conception. Que la femme n'accepte plus un homme comme un moyen d'existence, mais que librement elle le choisisse pour père de ses futurs enfants. Pour cela, il faut l'affranchir, la mettre dans un état d'indépendance par rapport aux conditions matérielles de la vie, et que ce ne soit plus surtout le spectre de la faim qui la force à subir un homme pour qui elle n'éprouve qu'antipathie et dégoût.

Toutefois, entendons-nous. Nous voulons bien d'une indépendante, mais pas d'une insurgée. Il faut que la femme sache ce que nous lui offrons et ce qu'en retour nous exigeons d'elle. Plus de malentendus. Nous l'admettons à nos côtés, mais que le marché soit honnête de part et d'autre. Que dans ses rapports avec les autres hommes elle se contente — peut-être sera-ce un sacrifice — de recueillir l'estime, et ne cherche plus à soulever l'amour.

Dans l'édifice rajeuni des société modernes, le boudoir disparaît avec ses nonchalances, ses langueurs, ses traîtrises. Et voici que dans le bureau, dont les boiseries sombres s'illumineront des blancheurs de sa robe, nous avançons, pour elle, un siège près du foyer. Celle qui viendra s'y asseoir, c'est l'épouse intelligente, l'associée libre et respectée, dont le jugement est sain et la volonté forte. C'est Eve avant le péché, alors qu'elle portait encore sur son front pur la fraîcheur du premier matin.

Ainsi pourra s'ouvrir pour l'humanité une ère nouvelle, où l'homme et la femme, alliés et non plus adversaires, toujours réconciliés dans l'enfant, marcheront vers une vie plus large. Les antiques esclavages auront disparu. La femme aura renoncé à ses victoires déloyales. Quand on interrogera ses prunelles, on n'y trouvera plus ces mobilités mystérieuses, ces clair-obscurs d'une âme encore éprise d'ombre. Les amis de son mari ne seront plus pour elle que des amis. Et si l'un d'eux, un jour, pour un conseil ou un service, s'adresse simplement à elle comme à un homme, il ne reculera plus soudain troublé d'avoir senti frémir dans ses mains une douce main tiède qui tremble.

Telles sont, à peine indiquées ici, quelques-unes des inquiétudes de Wells auxquelles il s'efforce de trouver une solution. Elles sont graves, quelquefois tragiques. Quelquefois aussi Wells s'amuse. Il a aux lèvres le demi-sourire des ironies légères, et devant les choses énormes qu'il avance avec son imperturbable sang-froid, un doute vous vient. On hésite. On n'est pas sûr. On a peur d'être dupe, et c'est la position la plus sotte qui soit. Alors on a envie de prendre Wells à la gorge et de lui dire : « Ah ça, plaisantez-vous ? » à quoi il répondrait avec sa bonhomie tranquille : « Sait-on jamais ? Prenez garde ! »

C'est ce caractère mobile, et singulièrement attachant, que

M. Guyot a précisé au cours de son ouvrage si complet, et qu'on souhaiterait plus développé encore, tant il ajoute d'intérêt personnel à la psychologie savante de l'œuvre. On attendait un guide, et on trouve le plus aimable des pionniers, qui, la hache sur l'épaule, vous annonce que le chemin est libre. On était parti prêt à tout, escomptant les rudes fatigues d'une marche à travers les halliers, et la route s'ouvre devant vous toute grande. Ce n'est plus une expédition et c'est mieux qu'une promenade.

Si bien, qu'en relisant ces pages, avec l'intention de dresser une liste de ses étonnements ou de ses découvertes, très vite une impuissance vous vient d'écrire, et l'on préfère s'abandonner lâchement au charme de cette parole nette, qui vibre encore dans votre esprit quand vous avez fermé le livre.

Et la pensée subtile de Wells, sous la main très habile qui sait la faire briller, chatoie comme une de ces merveilleuses étoffes d'Orient, toutes bruissantes d'oiseaux et de chimères, pleines d'une vie fantastique que l'on voudrait croire irréelle, jusqu'au moment, où, surgissant soudain des souples transparences de la soie, un homme aux yeux brûlants, aux yeux de fièvre, de fakir, ou brahmine, ou radjah, vient vous rappeler, dans un éclair, l'angoissante énigme de la vie.

M.-M. LE BOUR'HIS.

NOTES & DOCUMENTS

Le Nouveau Statut du Certificat Primaire

RAPPORT AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Paris, le 12 juillet 1921.

Monsieur le Président,

Le régime du certificat d'aptitude au professorat des écoles normales et écoles primaires supérieures a été réformé en 1916; cet examen a été scindé en deux parties, et les matières sur lesquelles il portait ont été distribuées entre les programmes de la première et de la seconde. On espérait ainsi permettre aux candidats, en divisant leur travail, de mieux ménager leurs efforts.

L'expérience prouve qu'on peut aller aujourd'hui un peu plus loin dans la même voie, mais qu'il conviendrait de rectifier la répartition qui a été faite entre les matières des deux parties de l'examen. Sous le régime de 1916, toutes les disciplines, soit littéraires, soit scientifiques, sont représentées à la seconde partie comme à la première, mais le contenu de chacune d'elles est coupé en deux : découpage qui peut ne pas être arbitraire. D'après le projet actuel, la seconde partie de l'examen comprendra plusieurs sections dans chacune desquelles ne seront représentées que certaines disciplines littéraires ou certaines disciplines scientifiques. Mais on pourra exiger des candidats une connaissance plus approfondie des disciplines dans lesquelles ils se seront ainsi spécialisés. La première partie demeurerait un examen de culture générale (littéraire ou scientifique) : les candidats de l'ordre littéraire devraient y faire preuve de connaissances en littérature française, histoire et géographie, langues vivantes; les candidats de l'ordre scientifique seraient interrogés sur les mathématiques, la physique, la chimie, les sciences naturelles. Mais, à la seconde partie, les purs littéraires abandonneraient l'histoire et la géographie et les historiens de la littérature française; les mathématiciens n'auraient plus à étudier l'histoire naturelle, ni les naturalistes les mathématiques.

.....

La réforme aujourd'hui proposée offre un avantage. Elle met la réglementation du certificat d'aptitude au professorat des écoles normales en harmonie avec la réforme récente de la licence ès lettres. Désormais, pour se présenter à la seconde partie du professorat, il faudra soit avoir subi avec succès le concours d'admission aux écoles normales supérieures d'enseignement primaire, soit posséder un groupe de certificats d'études supérieures (trois pour les lettres et deux pour les sciences) qui représentent cette culture générale (littéraire ou scientifique) à laquelle correspond la première partie du professorat. Ainsi nos candidats pourront se préparer dans les facultés sans troubler l'organisation de ces établissements; il ne sera pas nécessaire d'instituer pour eux des cours spéciaux

(au moins pour la première partie); en préparant des élèves au certificat d'études supérieures correspondant à sa spécialité, le professeur de faculté les préparera à la première partie du professorat des écoles normales.

La seconde partie devient ainsi une sorte de concours entre candidats dont les uns se seront préparés dans les écoles normales supérieures d'enseignement primaire, et les autres dans les facultés. Elle conservera, en outre, elle accentuera même, son caractère d'examen professionnel. C'est à la seconde partie que seront réservées les épreuves de pédagogie théorique et pratique.

La réforme récente de la licence ès lettres a amené le conseil supérieur à préciser les conditions que devront remplir les jeunes gens pourvus de ce diplôme pour être nommés professeurs dans les établissements d'enseignement primaire supérieur. Et le conseil a saisi cette occasion pour reviser les conditions que doivent remplir, pour être nommés professeurs dans ces mêmes établissements, les licenciés ès sciences.

Enfin, le projet réalise une réforme souhaitée par les professeurs de langues vivantes. Elle consiste à placer le certificat d'aptitude à cet cet enseignement sur le même pied que les autres : en présentant désormais des difficultés équivalentes, il conférera des droits équivalents.

Veuillez agréer, etc.

Signé : Léon Bérard.

DÉCRET

..... Les épreuves du certificat d'aptitude au professorat des écoles normales et des écoles primaires supérieures sont divisées en deux parties. Nul ne peut se présenter la même année aux deux parties de l'examen.

Les épreuves de la première partie constituent un concours ouvrant également l'accès des écoles normales supérieures de Fontenay et de Saint-Cloud. Celles de la seconde partie constituent un examen de capacité.

Tout candidat à la première partie doit avoir au moins dix-neuf ans le 31 décembre de l'année durant laquelle il se présente. Il doit être pourvu soit du brevet supérieur, soit du baccalauréat de l'enseignement secondaire, soit du diplôme de fin d'études secondaires.

Tout candidat à la deuxième partie doit avoir au moins vingt et un ans le 31 décembre de l'année durant laquelle il se présente. Il doit : 1° avoir subi avec succès les épreuves de la première partie ; 2° justifier de deux ans d'exercice au moins dans un établissement d'enseignement public ou privé.

Sont dispensés de subir les épreuves de la première partie :

.....Les candidats au professorat des langues vivantes qui sont pourvus des trois certificats d'études supérieures de littérature française, littérature étrangère, philologie institués par le décret du 20 septembre 1920.

.....Pour être nommés professeur d'école normale ou d'école primaire supérieure :

Les licenciés ès lettres doivent justifier d'un diplôme portant mention d'un des groupes de certificats suivants :

1) Littérature française;
2) Littérature étrangère;
3) Philologie ;
4) Certificat d'ordre littéraire ou philologique, au choix de l'intéressé.

Le présent décret aura effet à dater de 1922 pour la première partie, et de 1923 pour la deuxième partie du certificat d'aptitude au professorat des écoles normales et des écoles primaires supérieures.

Signé : A. MILLERAND.

ARRÊTÉ

Art. 1er. — Les articles 165, 167 et 172 de l'arrêté du 18 janvier 1887, déjà modifiés par l'arrêté du 10 juillet 1916, sont modifiés ainsi qu'il suit :

Art. 165. — Les épreuves des deux parties du certificat d'aptitude au professorat des écoles normales et des écoles primaires supérieures ont lieu tous les ans, vers la fin de l'année scolaire, aux dates fixées par le ministre.

Chaque année, avant le 1er octobre, le ministre, après avoir pris l'avis des commissions instituées par le présent article, arrête et publie les programmes des épreuves.

Chacune des deux parties comprend : 1° des épreuves écrites ; 2° des épreuves orales et pratiques.

Les épreuves de la première partie sont jugées par quatre commissions, dont deux pour les lettres (aspirants et aspirantes). Le directeur et la directrice des écoles normales supérieures font de droit partie de ces commissions dont les membres sont choisis, au moins pour moitié, parmi les professeurs de ces écoles.

Les épreuves de la deuxième partie sont jugées par deux commissions :

1° La commission de l'ordre des lettres, comprenant trois sous-commissions : langue et littérature françaises ; histoire et géographie ; langues vivantes.

Toutefois, en ce qui concerne la langue arabe, les candidats pourront être autorisés à subir les épreuves orales à Alger, devant une commission nommée par le ministre, sur la proposition du recteur.

.....

La valeur de chaque épreuve est exprimée par une note qui varie de 0 à 20. Les notes sont affectées de coefficients dont la liste est arrêtée par le ministre, après avis des commissions d'examen.

Art. 167. — Les épreuves écrites ont lieu au chef-lieu de chaque académie et, s'il y a lieu, dans d'autres centres désignés par les recteurs, sous leur surveillance ou celle de leur délégué.

Les plis contenant les sujets ne sont ouverts qu'en présence des candidats.

1re PARTIE. — ÉPREUVES ÉCRITES

1° Composition sur un sujet de littérature française emprunté au XVIIe, XVIIIe ou XIXe siècle (cinq heures) ;

2° Composition sur un sujet d'histoire moderne ou contemporaine (trois heures) ;

3° Composition sur un sujet de géographie (trois heures).

ÉPREUVES ORALES ET PRATIQUES

Ordre des lettres.

1° Lecture expliquée d'un texte français du XVIIe, XVIIIe ou XIXe siècle ;

2° Interrogations sur l'histoire moderne et contemporaine ;

3° Interrogations sur la géographie ;

4° Lecture expliquée d'un texte étranger et conversation en langue étrangère.

Une demi-heure est accordée aux candidats pour la préparation de la première et de la quatrième épreuves.

2e PARTIE. — ÉPREUVES ÉCRITES

Langues vivantes.

1° Composition de psychologie, morale ou pédagogie (quatre heures) ;

2° Composition en langue étrangère sans dictionnaire (cinq heures) ;

3° Version de langue étrangère sans dictionnaire (trois heures) ;

4° Thème de langue étrangère sans dictionnaire (trois heures).

ÉPREUVES ORALES ET PRATIQUES

Langues vivantes.

1° Lecture expliquée d'un passage pris dans un auteur classique français du XVIIe au XIXe siècle. Préparation : trois quarts d'heure ;

2° Lecture et traduction d'un passage pris dans un auteur étranger avec explications grammaticales et littéraires. Préparation : une demi-heure.

3° Exercices de conversation en langue étrangère ;

4° Traduction à livre ouvert d'un passage d'un auteur français ;

5° Questions sur l'enseignement des langues vivantes.

La préparation des leçons a lieu à huis clos.

L'usage de tout secours autre que celui des livres autorisés par la commission est interdit.

Sauf les candidats au professorat des sciences appliquées, les aspirants et les aspirantes doivent, en outre, subir deux épreuves : l'une de chant ou de dessin à vue (à leur choix) ; l'autre d'exercices physiques ou de travail manuel (à leur choix).

Toutefois, s'ils ont obtenu l'un ou l'autre des certificats spéciaux de chant, dessin, gymnastique ou travail manuel, ils sont dispensés de l'épreuve à option correspondant à ce certificat.

Les candidats qui ont obtenu le certificat d'aptitude avec l'une des mentions prévues à l'article 109 du décret organique et qui désirent obtenir une des autres mentions, sont dispensés des épreuves communes aux deux examens.

Le présent arrêté aura effet à partir de 1922 pour la première partie, et à partir de 1923 pour la deuxième partie du certificat d'aptitude au professorat des écoles normales et écoles primaires supérieures.

Par mesure transitoire, les candidats au certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les écoles primaires supérieures qui auront été déclarés admissibles à la session de 1922 ou à une session antérieure et qui voudront subir, en 1923, les épreuves de la deuxième partie du certificat d'aptitude à l'enseignement dans les écoles normales et écoles primaires supérieures (section : langues vivantes), seront dispensés de la première partie.

Signé : LÉON BÉRARD.

BIBLIOGRAPHIE

H. Loiseau. — **Le Pangermanisme, ce qu'il fut, ce qu'il est.** — Payot et Cie, Paris 1921 (Collection Payot, relié, 4 francs).

Ce livre est bien placé dans la collection Payot, qui initie le grand public aux principaux problèmes de la pensée contemporaine. Il est certain que la question du pangermanisme est une de celles qui aujourd'hui préoccupent le plus l'opinion. On parle beaucoup de *pangermanisme*, sans savoir exactement ce qu'il faut entendre par là. M. Loiseau le prend sous sa forme la plus large. C'est pour lui la tendance à la domination, telle qu'elle s'est manifestée dans la race allemande aux cours des siècles. Cet impérialisme allemand a des *bases psychologiques et historiques :* orgueil immense, chaque fois que l'Allemagne fut prospère, orgueil qui s'est par suite développé particulièrement depuis 1871, et que l'Ecole, l'Université, la Caserne ont soigneusement entretenu ; dévouement à l'Etat, discipline qui va jusqu'à servir le pays par la perfidie, la ruse, le mensonge et la cruauté ; appétit de conquête que déjà faisaient ressortir César et Tacite ; réalisme politique dont Frédéric II est devenu le type.

Jusqu'à quel point les classiques allemands ont-ils pu contribuer à développer cet état d'esprit ? C'est ce que M. Loiseau examine de près, dans une des parties les plus pénétrantes de son ouvrage.

Sur tous ces éléments, le pangermanisme a construit une *théorie* dont les plus imposantes manifestations ont été : la doctrine du Droit de Savigny, la conception hégélienne de l'Etat prussien, la conception historique de Treitschke, la conception juridique de Jehring, les œuvres de Chamberlain, Woltmann, Bernhardi.

Cette théorie a amené un *programme* qui, dès la fin du XVIIIe siècle, comportait, chez certains écrivains, l'annexion de la Hollande, du Danemark, de la Suisse, de la Pologne et des Provinces baltiques, l'extension de l'Autriche jusqu'à l'embouchure du Danube, et qui, par contre, ramenait la France aux limites du traité de Verdun. Ce programme s'est développé peu à peu au XIXe siècle ; il a pénétré jusqu'à Bagdad, il a englobé un immense empire colonial.

Ce fut là le rêve qui hanta les esprits à la dernière guerre. Le pangermanisme animait alors toute âme allemande. Qu'en reste-t-il après l'effondrement final ? Beaucoup d'orgueil encore et beaucoup d'ambition, autant de désir de puissance. « Croyons à la survivance du pangermanisme et surveillons ses agissements pour essayer de prévenir ses méfaits », conclut M. Loiseau.

Tel est le contenu de ce livre très logiquement construit et très attachant. Il peut prêter à la discussion et il y prêtera. L'auteur n'a-t-il pas trop assimilé germanisme et pangermanisme, en projetant dans tout le passé allemand des défauts qui ont surtout apparu au XIXe et au XXe siècle ? L'influence de Fichte, de Nietzsche, ne s'est-elle pas traduite autrement que ne la voit M. Loiseau ? Ce sont là des questions que l'on peut se poser. Mais, même en se les posant, on est entraîné par l'argumentation forte et serrée de M. Loiseau. Il dit dans sa préface qu'il a « voulu faire moins une œuvre de science pure qu'une œuvre de combat ». Il a voulu nous avertir. Et il a pleinement réussi. Son œuvre est convaincante et prenante. Il faut dire avec lui : « Le Danger allemand a toujours existé, il existe encore. Nous aurons toujours tout à craindre d'une forte Allemagne ».

J. Dresch.

GEORGES WEILL, professeur à l'Université de Caen.— **Histoire de l'Enseignement secondaire en France (1802-1920).**— Payot et Cie, Paris, 1921.— 7 fr. 50.

Voici un livre qui arrive à son heure. Au moment où l'on parle d'une réforme de notre enseignement secondaire, il importe de connaître le développement et les transformations de cet enseignement pendant plus de 100 années. On verra par ce livre que les problèmes ont toujours été les mêmes : humanisme et vie pratique, telle a été depuis un siècle la double préoccupation de tous les dirigeants de l'enseignement, les uns visant surtout à une culture générale, les autres songeant à armer l'enfant pour l'existence qui l'attend à la sortie du lycée. Entre ces deux pôles, l'enseignement a toujours oscillé, progressant avec des hésitations et des retours, en spirale pour ainsi dire, s'assouplissant peu à peu aux besoins de la vie moderne. Au centre de ce mouvement s'est toujours trouvée placée la question du latin, ardemment défendu par les uns, impétueusement combattu par les autres. A l'enseignement purement latin des jésuites succède une discipline mi-religieuse mi-laïque qui, peu à peu, laisse pénétrer dans l'instruction le français, les sciences, l'histoire, le dessin, les langues vivantes, voire même les exercices physiques. Enseignement d'Etat et écoles libres luttent et rivalisent dans ces alternatives d'avance et de recul. Tout cela est très habilement mis en relief dans le livre à la fois clair et solidement construit de M. Weill. Les titres des chapitres eux-mêmes marquent bien cette évolution : 1° Origines et organisation de l'Université ; 2° La vie universitaire sous l'Empire ; 3° Université sous la Restauration ; 4° La Vie universitaire sous Louis-Phillippe ; 5° La lutte contre l'Enseignement secondaire ; 6° L'Université sous le joug ; 7° Les réformes pédagogiques sous l'Empire ; 8° Jules Simon et l'Enseignement après 1870 ; 9° La Réforme de 1880 à 1891 ; 10° L'enseignement secondaire à la fin du XIXe siècle ; 11° L'enseignement libre ; 12° La réforme de 1902 et ses conséquences ; 13° La guerre et l'après-guerre.

Dans ces problèmes délicats que pose l'enseignement, M. Weill ne prend pas parti. Il plane au-dessus de son sujet, en historien et en éducateur. Ce qui me paraît donner à sa pensée une haute sérénité objective, c'est le sentiment qu'en somme les maîtres, dans notre enseignement, ont toujours été au-dessus des programmes et des méthodes. M. Weill le laisse entendre à plusieurs reprises : « Le corps des professeurs conservait un bon recrutement ». « Pourvu de connaissances plus étendues qu'autrefois, le personnel universitaire gardait les qualités morales de ses devanciers »... « Les professeurs, malgré le scepticisme résigné que leur inspiraient les changements continuels de programmes, continuaient à faire consciencieusement leur tâche. »

C'est cette conscience des maîtres, jointe à leur intelligence, à leurs connaissances, qui n'a cessé de donner à notre enseignement secondaire une très haute valeur. La vraie méthode, le programme idéal permettant à la fois une éducation humanitaire et pratique, cela n'existe pas, cela ne peut exister ; mais ce qui fait le bon enseignement, c'est le cœur, le dévouement, la clarté de l'esprit, qualités que possèdent les professeurs en France. De là vient que, à l'aide ou en dépit de tel ou tel système d'éducation, les générations du XIXe siècle ont été en somme bien éduquées et bien instruites. Aucun pays peut-être n'a eu une aussi belle élite de professeurs dans l'enseignement secondaire. Avec ses défauts, notre enseignement secondaire, aujourd'hui encore, n'est pas surpassé à l'étran-

ger. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas tenter de le perfectionner ; les professeurs sont les premiers à demander des améliorations, tant ils apportent de dévouement et de réflexion dans leur œuvre éducatrice. Veillons aux méthodes et aux programmes, mais veillons avant tout à garder dans nos lycées et collèges cette élite qui fait la véritable valeur d'un enseignement. J. DRESCH.

Une Anglaise à Berlin. — *Notes intimes de la princesse Blücher sur les événements, la politique et la vie quotidienne en Allemagne au cours de la guerre et de la révolution sociale de 1918*, traduit de l'anglais par Mlle Henriette Cavaignac, avant-propos de Louis Gillet. — Payot et Cie, Paris, 1921. — 10 francs.

La princesse Blücher est une Anglaise qui épousa en 1905 le prince Herbert Blücher, arrière-petit-fils du Blücher de Waterloo. Elle était en Angleterre lorsque la guerre de 1914 éclata. Forcée de partir pour l'Allemagne avec son mari, elle a conté ses impressions presque au jour le jour, depuis le mois d'août 1914 jusqu'au mois de février 1919. Son livre est d'un puissant intérêt. Elle n'est pas impartiale. Elle n'a pas pour la France une affection particulière ; elle en parle peu. Ses sympathies sont pour l'Angleterre, comme elle l'avoue. D'autre part, elle vit trop de la vie allemande pour ne pas éprouver de la pitié, parfois même de l'admiration pour un peuple aveuglément dévoué aux maîtres qui le mènent à sa perte. Elle accepte parfois trop facilement les nouvelles rapportées dans les conversations journalières. Mais la situation qu'elle occupait par son mari dans les milieux politiques de Berlin la met à même de bien connaître la haute société allemande et le monde diplomatique international ; elle a des vues pénétrantes sur les hommes et sur les choses. Précisément parce qu'elle est Anglaise, elle a bien vu que ce qui devait conduire l'Allemagne à la défaite, c'était le militarisme allemand. Falkenhayn, Ludendorff, Tirpitz, apparaissent bien, dans son livre, comme les mauvais génies de l'Allemagne. Des conversations avec des hommes revenus du front confirment les témoignages recueillis sur les atrocités commises en Belgique ou en Serbie ; si parfois les prisonniers furent traités très humainement en Allemagne, il n'en reste pas moins vrai, d'après ses déclarations, que beaucoup de prisonniers, les Russes surtout, eurent terriblement à souffrir dans certains camps.

Les pages sur la révolution sociale sont vraiment dramatiques. Comme toute l'Allemagne de cette époque, la princesse Blücher s'est réfugiée dans la croyance à la formation d'un monde nouveau, de principes démocratiques, où le droit remplacerait la force. Elle a cru à un idéal wilsonnien. L'écrasement du militarisme allemand lui est apparu moins comme une défaite de l'Allemagne que comme l'annonce d'une ère de justice. Elle a partagé les illusions de toute la population allemande à la fin de 1918.

On comprend que ce livre, écrit en anglais, ait eu en Angleterre un très vif succès à son apparition. Plus d'un jugement de la princesse Blücher explique la façon dont l'Angleterre se comporte aujourd'hui à l'égard de l'Allemagne. Il faut lire ses notes de près ; elles aident à comprendre la mentalité qui règne aujourd'hui et en Allemagne et en Angleterre. J. DRESCH.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Prix académiques.— L'Académie Française a compris dans sa récente liste de récompenses l'ouvrage de M. Walter Thomas, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, paru ici-même et publié par la librairie Didier : BEOWULF ET LES PREMIERS FRAGMENTS ÉPIQUES ANGLO-SAXONS, étude critique et traduction.

La Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes est heureuse de féliciter l'auteur de cette distinction accordée à un travail conçu, composé et édité dans l'intérêt des lettres.

Soutenance de thèses. — M. Perromat a soutenu le 22 juin, devant la Faculté des lettres de Paris, les deux thèses suivantes : *The Rehearsal*, a comedy by G. Villiers and Duke of Buckingham (edition) et *W. Wycherley, sa vie, son œuvre.* — Mention honorable.

Facultés. — ENSEIGNEMENT. — *Grenoble* : Suppression de la conférence d'allemand, de la conférence d'espagnol. — Création d'une maîtrise de conférences d'anglais.

Caen : Création d'une maîtrise de conférences d'anglais.

PERSONNEL. — *Alger* : M. Jolivet, maître de conférences d'allemand à titre provisoire à partir du 1er nov. ; M. Malrieu, prof. au lycée, chargé de trois conférences d'anglais.

Bordeaux : M. Saurat, maître de conférences d'anglais sans limite de temps, à dater du 1er novembre.

Clermont. — M. Langlais, professeur au Lycée, enseignement complémentaire de langue italienne, Mlle Honoré, id., pour la langue anglaise.

Grenoble : M. Ronzy, chargé d'un cours d'italien pour 1921-1922.

Lyon : M. Carré, chargé d'un cours de litt. mod. comparées, pour 1921-1922 ; MM. Denis et Garnier, respectivement chargés d'un enseign. complém. de l'allemand et de l'italien.

Montpellier : M. Castel, enseign. compl. de l'anglais ; M. Amade, fonctions de maître de conférences d'espagnol pour 1921-1922.

Nancy : M. Michel, délégué dans les fonctions de maître de conférences d'allemand pour 1921-1922.

Poitiers : M. Thomas, chargé de conférences d'espagnol.

Rennes : M. Macé, chargé de conférences d'espagnol.

Enseignement secondaire. — *Légion d'honneur* : M. Devin, angl., Saint-Omer.

Nominations : MM. Gillet, de Thorey à Barbezieux ; Verdier, à Saint-Girons ; Gobeltz, à Chalon-sur-Saône ; Tabernat, à Beaume-les-Dames (titre définitif) ; Lacan, de Millau à Civray ; Dupret, de Montluçon à Honfleur ; Soulé, à Blida (titre déf.) ; Bourniquel, à Castres (titre déf.) ; Régnier, à Cambrai ; Gayte, à Orange (titre déf.) ; Vigné, à Montélimar (titre déf.) ; Casabianca, à Bône (titre déf.) ; Pongy, à Sétif (titre déf.) ; Destour, à Avranches (tit. déf.).

Au tableau d'avancement pour Paris. — ANGLAIS : MM. Bonnoront, Lyon ; Chassé, Ecole Navale ; Lemonnier, Le Havre ; Renaudeau, Amiens ; Roth, Strasbourg.

ALLEMAND : MM. Bodevin, Strasbourg ; Bourgoin, Toulouse ; Cahen, Saint-Quentin ; Denis, Lyon ; Ravisé, Lyon ; Sucher, Montpellier ; Tiret, Lyon.

ESPAGNOL : MM. Delpy, Bayonne ; Pons, Montpellier ; Thomas, Poitiers.

ITALIEN : M. Garnier, Lyon.

Université de Strasbourg. — *Ecole de Droit de Mayence* : A partir de la rentrée prochaine, une préparation à la *Licence d'allemand* sera organisée à l'Ecole de Droit de Mayence. L'enseignement, qui sera assuré par des professeurs de l'Université de Strasbourg, comprendra, outre l'enseignement de l'allemand, une préparation spéciale pour les épreuves de français et de latin que comporte la licence.

N. B. — Pour tous renseignements, s'adresser à M. SPENLÉ, professeur de langue et littérature allemandes à l'Université de Strasbourg, 2, place Herder.

Interprètes-Etudiants. — On nous informe que, d'après une circulaire du Haut-Commissariat interallié dans les provinces du Rhin, que nous n'avons pas reçue, tous les candidats pourvus de la Licence d'Allemand, pourront postuler à Mayence un poste d'interprète. Ils auront le logement gratuit et une indemnité mensuelle minimum de 520 francs par mois (approximativement 3,500 Marks).

Diplôme d'Etudes Supérieures. — Session de Juin, 1921, Paris.

ALLEMAND

Le paysan allemand au Moyen-Age, d'après les sources littéraires. — Le Gargantua de Fischart. — Heinse, Klinger et Moritz en Italie. — Le renforcement consonantique en allemand et dans les autres langues germaniques.

ANGLAIS

Le poète paysan John Clare (1783-1864). — Le sentiment moral chez Bunyan. — The influence of Antiquity on A.-C. Swinburne. — American Opinion towards France from the Eve of the Revolution to the End of the XIXth Century. — Whittier, the Poet of New England. — Indian Traits in Rabindranath Tagore's Work. — L'influence française sur la vie et les œuvres de W. Morris. — La question d'Irlande et l'opinion britannique d'avril 1916 à février 1921. — La poésie de Chatterton.

REVUE DES PÉRIODIQUES

Revue Universitaire. — Janvier 1921 : *Le renouvellement des méthodes grammaticales*, par M. le Doyen F. Brunot, deuxième article sur une matière dont l'importance a été signalée ici-même (à propos du premier article de M. Brunot, voir *Revue*, n° de février 1921, p. 74) ; *Le français au baccalauréat*, par M. Autin, qui demande que « le candidat se dégage des formules toutes faites », et ce, aussi bien à l'écrit qu'à l'oral : *pia desideria.* — *Id.*, février 1921 : *Projet de coordination des études littéraires dans les classes de grammaire et de lettres*, par MM. A. Boucley et H. Gautier, exposé du projet adopté par des professeurs du lycée de Montpellier, où l'on parle du français, du latin et du grec, mais où l'on passe sous silence l'enseignement des langues vivantes ; *Pour le baccalauréat*, par M. A Monnot : défense du baccalauréat, judicieuse et modérée, où nous relèverons surtout cette insinuation (p. 107) que ce ne serait peut-être point trop demander de MM. les surveillants des épreuves écrites qu'ils « surveillent » et ne se désintéressent point aussi totalement de leur mission, pour le plus grand profit des innombrables fraudeurs, qui ne contribuent pas peu à jeter le discrédit sur ce malheureux bachot ; *Un lycée colonial*, par M. E. Mathieu, qui présente son lycée — c'est de celui d'Hanoï qu'il s'agit — comme étant « à l'avant-garde des lycées coloniaux », non dans l'ordre des parallèles, mais dans celui, plus auguste, « des initiatives hardies qu'imposa le souci d'une adaptation logique aux besoins particuliers du pays ». C. P.

L'Éducation, revue mensuelle d'éducation familiale et scolaire. — Cette revue compte tellement de collaborateurs au sein de l'Université, qu'en en signalant ici quelques-uns des articles parus dans les numéros de janvier à juin, nous croyons faire œuvre utile. N° de janvier 1921 : Ed. Renard : *Lamartine et l'éducation des jeunes gens ;* M. Fréchet : *Les Universités et le baccalauréat ;* J. Aynard : *L'esprit d'observation dans l'éducation anglaise.* N° de février : François Picavet : *L'éducation nouvelle : morale et éducation ;* Pierre Bovet : *Science de l'éducation et psychologie expérimentale*; H. Marty : *Scoutisme et natalité ;* A. Bronzini : *Une école en plein air à Milan* ; Mme Gruyer-Watrin : *L'observation par l'image ;* N° de mars : R. Cousinet : *La pédagogie moderne ;* H. Marty : *Les illustrés pour enfants ;* Dr V. Pauchet : *Education moderne, Programme de nos fils ;* J. Fontègne : *Choses d'Allemagne* (sur l'état présent de l'enseignement outre-Rhin) ; N° d'avril : J. Villatte : *Les œuvres post-scolaires ;* G. Quénioux : *L'art à l'école* (fin) ; Dr R. Blanco y Sánchez : *Une étude pédagogique ; la croissance chez les enfants espagnols ; la taille ; le buste ; le poids* (l'auteur est professeur de pédagogie scientifique à l'*Escuela Superior del Magisterio* à Madrid et donne dans ces notes quelques renseignements du genre de ceux que publie la *Hoja Pedagógica* du quotidien de Madrid, *El Sol*) ; N° de juin : P. Nobécourt et G. Schreiber : *L'alimentation à l'école* ; F. Machat : *La natalité en France et les éducateurs* ; L. Cellérier : *Théodore Flournoy* (notice nécrologique sur ce professeur de psychologie scientifique à l'Université de Genève, mort le 5 novembre 1920). — Il mporte, en outre, de signaler la très riche et sérieuse rubrique de bibliographie critique à chacun des numéros de cette revue, ainsi que sa revue des Revues françaises et étrangères et ses nouvelles pédagogiques. C. P.

Concours et Examens de 1921

RÉSULTATS DES CONCOURS DE 1921

ABRÉVIATIONS : **S. N.** = Session normale ; **S. S.** = Session spéciale ; **A. A.** = Anciens admissibles ; **N. A.** = Nouveaux admissibles ; **A. L.** = Candidats alsaciens et lorrains.

Agrégation d'Allemand. — S. N. *Admissibles :* Mlle Valot, M. Warmier. — (A. L.) Mlles Leclercq, Proebster, MM. Bleicher, Klein, Meyer, Schlazdenhauffen. — (A. A.) MM. Fraissé, Guérin, Griffon, Herman, Lévy-Dispeker, Louchart, Marty, Proust.

Reçus : 1. Mlle Valot ; 2. M. Warmier. — (A. L.) Mlles 1. Proebster ; 2. Leclercq ; MM. 1. Schlazdenhauffen ; 2. Meyer. — (A. A.) MM. 1. Proust ; 2. Lévy-Dispeker.

S. S. *Admissibles :* MM. Bénazet, Bourdoncle, Colleville, Cornu (Auguste), Dumarchat, Michea, Ortalli, Ternat.

Reçus : MM. 1. Michea ; 2. Colleville ; 3. Cornu (Auguste) ; 4. Ortalli ; 5. Bénazet ; 6. Bourdoncle.

Certificat secondaire d'Allemand[1]. — **S. N.** *Admissibles :* Mlles Desprez, *Graff, Siffert, Vérité, *Violot ; MM. Fraichet, Granés. — (A. L.) Mlles Bronner, D'Ham, Kiffer, *Liebrich, Meyer, *Roth, *Thomas ; MM. Fischer, Friederich.

Reçus : Mlles 1. Graff ; 2. Siffert. — (A. L.) MM. 1. Friederich ; 2. Fischer ; Mlles 1. D'Ham ; 2. Roth ; 3. Kiffer ; 4. Meyer ; 5. Liebrich.

S. S. *Admissibles :* MM. Armbruster, Brécher, Deschamps, Descombes, *Jérôme, *Massaloup, Vidil.

Reçus : MM. 1. Descombes ; 2. Armbruster ; 3. Deschamps ; 4. Vidil.

Agrégation d'Anglais. — S. N. *Admissibles :* Mmes Betbeder-Matibet, Chambry, Delhos, Escande, Fabin, Ferio, Laffitte, Lunier, Puel, Richer, Serin, Tellier ; MM. Brisset, Dangiers de Montaigu, Devigne, Heller, Kœssler, Le Breton. — (A. A.) MM. Andraud, Bailly. Bertrand, Boulègue, Bouscharain, Gaillard, Hélias, Konindjy, Meunier, Ratier, Sage, Veaux.

Reçus : MM. 1. *ex-æquo* Koessler, Le Breton ; 3. Heller ; Mmes 1. *ex-æquo* Escande, Serin ; 3. Betbeder-Matibet ; 4. Laffitte ; 5. Fabin ; 6. Richer. — (A. A.) 1. M. Hélias.

S. S. *Admissibles :* MM. Allary, Bernard, Clavel, Dupont, Farmer, Gaudin, Génissieux, Guilloton, Hervé, Jouclas, Lorans, Matricon, Vallette, Vinot, Werquin.

Reçus : MM. 1. Génissieux ; 2. *ex-æquo* Clavel, Farmer, Matricon ; 5. Guilloton ; 6. Dupont ; 7. Allary ; 8. Bernard ; 9. Vinot ; 10. Werquin ; 11. Hervé ; 12. Jouclas.

1. Les candidats dont le nom est précédé d'un astérisque sont élèves de notre cours par correspondance.

Certificat d'Anglais. — **S. N.** *Admissibles :* Mlles Aumeunier, Auriol, Bocage, Canivet, Carles, Combes, Comte, Cornière, Crépin, Denancy, Desgruelles ; Mme Durand (née Mielle) ; Mlles Grandjean, Grappin, Grenat, Hitzel, Jouglas, Letourmy, Martin (Suzanne), Miraillet, Mourat, Mugnier, Py, Privard, Tournier (Marcelle), Velle, Woltz ; MM. Bars, Obrier. — (A. A.) MM. Lenain, Pagès.

Reçus : Mlles 1. Aumeunier ; 2. Crépin ; 3. Mugnier ; 4. Jouglas ; 5. Miraillet ; 6. Grappin ; 7. Privard ; 8. Mourat ; 9. Combes ; 10. Desgruelles ; 11. Velle ; Mme 12. Durand (née Mielle) ; 1. M. Bars.

S. S. *Admissibles :* MM. Blériot, Carpentier, Lévêque, Michot, Paillardon, Parrat, Vivien.

Reçus : MM. 1. Vivien ; 2. Carpentier ; 3. Lévêque ; 4. Michot.

Agrégation d'Espagnol. — **S. N.** *Admissibles :* MM. Albié, Coindreau. — (A. A.) M. Roustan.

Reçu : 1. M. Coindreau.

S. S. *Admissibles :* MM. Duviols, Noëll.

Reçu : 1. M. Duviols.

Certificat d'Espagnol. — **S. N.** *Admissibles :* M. Baleste ; Mlle Garrigues ; M. Lacour ; Mlle Raynard ; Mme Venturini.

Reçus : 1. M. Baleste ; Mlles 2. Garrigues ; 3. Raynard.

S. S. *Admissible :* M. Cazes.

Reçu : 1. M. Cazes.

Agrégation d'Italien. — **S. N.** *Admissibles :* Mlle Despois ; M. Guiton ; Mlles Portier, Riolacci.

Reçus : 1. Mlle Despois ; 2. M. Guiton.

S. S. *Admissible :* M. Bosco.

Certificat d'Italien. — *Admissibles* : Mlles Andreani, Gaillard, Poletti, Ragot.

Reçus : Mlles 1. Poletti ; 2. Ragot.

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1921/1922. — (1er TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

EXAMEN DE LA GUILDE.	CERTIFICAT SECONDAIRE.
BACCALAURÉAT.	LICENCE.
CERTIFICAT PRIMAIRE.	AGRÉGATION.

Les élèves font chaque semaine soit un, soit deux devoirs, d'après l'inscription versée : thème, version, composition française ou anglaise, qui leur sont envoyés corrigés et annotés, avec un plan ou un corrigé.

Les versions et les compositions françaises sont corrigées par des professeurs dont la langue maternelle est le français. Les thèmes et les compositions anglaises sont corrigés par des professeurs dont la langue maternelle est l'anglais.

CONDITIONS

Chaque trimestre se compose de dix semaines.

L'année scolaire commence, pour les cours par correspondance, le *29 Octobre.*

Certificat primaire :

Un devoir par semaine..... 35 fr. } par trimestre
Deux devoirs par semaine..... 60 fr. }

Certificat secondaire :

Deux devoirs par semaine..... 60 fr. par trimestre

Licence :

Un devoir par semaine..... 35 fr.
Deux devoirs par semaine..... 60 fr.

Agrégation :

La série de 10 devoirs (thèmes ou versions)..... 40 fr.
Dissertation, le devoir..... 6 fr.

Examen de la Guilde et Baccalauréat :

Un devoir par semaine..... 25 fr. par trimestre

De plus : Droits d'inscription (frais d'affranchissement) pour *l'année scolaire en cours*, y compris un abonnement à la *Revue des Langues Vivantes*..... 30 fr.

Sans abonnement..... 15 fr.

Chaque trimestre se paie d'avance.

Prière d'effectuer les paiements, autant que possible, par mandats-cartes adressés à la secrétaire-comptable de la Guilde, 6, rue de la Sorbonne, Paris (Ve).

Prière de lire très attentivement.

Afin d'éviter toute erreur dans la transmission des devoirs, les candidats sont priés de se conformer exactement aux indications suivantes :

1° Faire les devoirs sur du *papier léger* pour ne pas augmenter inutilement les frais de port. Si le papier est trop transparent, ne pas écrire au verso ;

2° Faire les thèmes et les versions sur des feuilles séparées, mais *attacher les feuillets d'un même devoir ;*

3° Faire partir les devoirs de façon qu'ils *arrivent* au Secrétariat de la Guilde aux dates indiquées dans la *Revue* ;

4° Indiquer en *tête* de chaque devoir : le nom, l'adresse, l'examen préparé, le cours suivi et le numéro du devoir ;

5° Lorsqu'on a un renseignement à demander ou un changement d'adresse à indiquer, prière d'envoyer une note adressée à la Secrétaire de la Guilde, et de *bien vouloir mentionner au bas de la note l'adresse et l'examen préparé* (Certificat Primaire 1 devoir, 2 devoirs, etc.) ;

6° Les compositions, pour être un travail vraiment utile de préparation, doivent être écrites dans les conditions de l'examen, c'est-à-dire en 3 heures, et sans l'aide d'aucun livre. Elles ne doivent pas dépasser 5 à 6 pages de « copies » ou 3 pages de papier écolier.

CERTIFICAT SECONDAIRE

29 Octobre. —	Thème 1. Version 1.
5 Novembre. —	Thème 2. Version 2.
12 »	Composition anglaise 1. Version 3.
19 »	Thème 3. Version 4.
26 »	Thème 4. Composition française 1.
3 Décembre. —	Thème 5. Version 5.
10 »	Composition anglaise 2. Version 6.
17 »	Thème 6. Composition française 2.
	(Vacances de Noël et du Jour de l'An).
7 Janvier. —	Thème 7. Version 7.
14 »	Thème 8. Version 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (2 devoirs par semaine).

Envoyer les devoirs dans le même ordre et aux mêmes dates que les candidats du Certificat Secondaire (Voir tableau ci-dessus).

CERTIFICAT PRIMAIRE (1 devoir par semaine).

29 Octobre.	—	VERSION 1.
5 Novembre.	—	THÈME 2.
12	»	VERSION 3.
19	»	COMPOSITION ANGLAISE 1.
26	»	VERSION 4.
3 Décembre.	—	THÈME 5.
10	»	COMPOSITION FRANÇAISE 2.
17	»	THÈME 6.
		(Vacances de Noël et du Jour de l'An).
7 Janvier.	—	VERSION 7.
14	»	THÈME 8.

LICENCE (2 devoirs par semaine).

31 Octobre.	—	THÈME 1. VERSION 1.
7 Novembre.	—	THÈME 2. VERSION 2.
14	»	THÈME 3. VERSION 3.
21	»	THÈME 4. VERSION 4.
28	»	THÈME 5. VERSION 5.
5 Décembre.	—	THÈME 6. VERSION 6.
12	»	THÈME 7. VERSION 7.
19	»	THÈME 8. VERSION 8.
		(Vacances de Noël et du Jour de l'An).
9 Janvier.	—	THÈME 9. VERSION 9.
16	»	THÈME 10. VERSION 10.

LICENCE (1 devoir par semaine).

31 Octobre.	—	THÈME 1.
7 Novembre.	—	VERSION 2.
14	»	THÈME 3.
21	»	VERSION 4.
28	»	THÈME 5.
5 Décembre.	—	VERSION 6.
12	»	THÈME 7.
19	»	VERSION 8.
		(Vacances de Noël et du Jour de l'An).
9 Janvier.	—	THÈME 9.
16	»	VERSION 10.

TEXTES DES DEVOIRS

Note. — Les sujets de Compositions seront envoyés dans l'ensemble des textes du 1er trimestre, dans le courant d'octobre, aux candidats inscrits.

CERTIFICAT SECONDAIRE

Thème 1.— Comme le soleil déclinait au couchant, allongeant sur le sol l'ombre du moindre caillou, Jean Valjean était assis derrière un buisson dans une grande plaine rousse absolument déserte. Il n'y avait à l'horizon que les Alpes. Pas même le clocher d'un village lointain.

Jean Valjean pouvait être à trois lieues de Digne. Un sentier qui coupait la plaine passait à quelques pas du buisson.

Au milieu de cette méditation qui n'eût pas peu contribué à rendre ses haillons effrayants pour quelqu'un qui l'eût rencontré, il entendit un bruit joyeux. Il tourna la tête, et vit venir par le sentier un petit Savoyard d'une dizaine d'années qui chantait, sa vielle au flanc et sa boîte à marmotte sur le dos ; un de ces doux et gais enfants qui vont de pays en pays, laissant voir leurs genoux par les trous de leur pantalon.

Tout en chantant, l'enfant interrompait de temps en temps sa marche et jouait aux osselets avec quelques pièces de monnaie qu'il avait dans sa main, toute sa fortune probablement. Parmi cette monnaie il y avait une pièce de quarante sous. L'enfant s'arrêta à côté du buisson sans voir Jean Valjean et fit sauter sa poignée de sous, que jusque-là il avait reçue avec assez d'adresse tout entière sur le dos de sa main. Cette fois, la pièce de quarante sous lui échappa et vint rouler vers la broussaille jusqu'à Jean Valjean.

Jean Valjean posa le pied dessus. Cependant l'enfant avait suivi sa pièce du regard et l'avait vu.

Il ne s'étonna point et marcha droit à l'homme. C'était un lieu absolument solitaire. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, il n'y avait personne dans la plaine ni dans le sentier. On n'entendait que les petits cris faibles d'une nuée d'oiseaux de passage qui traversaient le ciel à une hauteur immense. L'enfant tournait le dos au soleil, qui lui mettait des fils d'or dans les cheveux et qui empourprait d'une lueur sanglante la face sauvage de Jean Valjean.

VICTOR-HUGO (*Les Misérables*).

Thème 2.— Ils montaient la chaussée Clignancourt, et, avec le flot des Parisiens de faubourg se pressant à aller boire un peu d'air, ils marchaient vers ce grand morceau de ciel se levant tout droit des pavés, au haut de la montée, entre les deux lignes de maisons, et tout vide quand un omnibus n'en débouchait pas. La chaleur tombait, les maisons n'avaient plus de soleil qu'à leur faîte et à leurs cheminées. Comme d'une grande porte ouverte sur la campagne, il venait du bout de la rue, du ciel, un souffle d'espace et de liberté.

Au Château-Rouge, ils trouvaient le premier arbre, les premières feuilles. Puis, à la rue du Château, l'horizon s'ouvrait devant eux dans une douceur éblouissante. La campagne, au loin, s'étendait, étincelante et vague, perdue dans le poudroiement d'or de sept heures. Tout flottait dans cette poussière de jour que le jour laisse derrière lui sur la verdure qu'il efface et les maisons qu'il fait roses.

Ils descendaient, suivaient le trottoir charbonné de jeux de marelle, de longs murs par-dessus lesquels passait une branche, des lignes de maisons brisées, espacées de jardins. A leur gauche, se levaient des têtes d'arbres toutes pleines de lumière, des bouquets de feuilles transpercés du soleil couchant qui mettait des raies de feu sur les barreaux des grilles de fer. Après les jardins, ils passaient les palissades, les enclos à vendre, les constructions jetées en avant dans les rues projetées et tendant au vide leurs pierres d'attente, les murailles pleines à leur pied de tas de culs de bouteille, de grandes et plates maisons de plâtre, aux fenêtres encombrées de cages et de linges, avec l'Y d'un plomb à

chaque étage, des entrées de terrains aux apparences de basse-cour avec des tertres broutés par des chèvres.

Çà et là, ils s'arrêtaient, sentaient les fleurs, l'odeur d'un maigre lilas poussant dans une étroite cour. Germinie cueillait une feuille en passant et la mordillait. Des vols d'hirondelles, joyeux, circulaires et fous, tournaient et se nouaient sur sa tête.

E. et J. de GONCOURT (*Germinie Lacerteux*).

CERTIFICAT SECONDAIRE

Version 1. — It is the pleasures and not the profits, spiritual or temporal, of literature, which most require to be preached in the ear of the ordinary reader. It will not be denied that the beauties of nature are at least as well qualified to minister to our higher needs as are the beauties of literature. Yet we do not say we are going to walk to the top of such and such a hill in order to provide ourselves with a spiritual sustenance. We say we are going to look at the view. This natural and simple way of considering Literature as well as Nature is also the true way. The habit of always requiring some reward for knowledge beyond the knowledge itself, be that reward some material prize, or be it what is vaguely called self-improvement, is fostered by the whole system of our modern education. But there are times when we long for some peaceful desert of Literature as yet unclaimed by the teacher where it might be possible for the student to wander, even perhaps to stray, at his own pleasure, without finding every nook surveyed, and a professional cicerone standing at every corner to guide each succeeding traveller along the same round. The lighter forms of Literature, good, bad and undifferent, which have added so vastly to the happiness of mankind, have increased beyond powers of computation, and it is perfectly possible for a man who only gives to reading the leisure hours of a busy life to acquire a general knowledge of the laws of nature and the facts of history, and he may besides have among his familiar friends many a departed worthy whose memory is embalmed in the pages of memoirs and biography.

A.-J. BALFOUR.

Version 2. — *Marpessa.*

But, if I live with Idas, then we two
On the low earth shall prosper hand in hand
In odours of the open field, and live
In peaceful noises of the farm, and watch
The pastoral fields burned by the setting sun.
And he shall give me passionate children, not
Some radiant god that will despise me quite,
But clambering limbs and little hearts that err.
And I shall sleep beside him in the night,
And fearful from some dream shall touch his hand
Secure; or at some festival we two
Will wander through the lighted city streets.
And in the crowd I'll take his arm and feel
Him closer for the press. So shall we live,
And though the first sweet sting of love be past,

The sweet that almost venom is, though youth,
With tender and extravagant delight,
The first and secret kiss by twilight hedge,
The insane farewell repeated o'er and o'er
Pass off; there shall succeed a faithful peace;
Beautiful friendship tried by sun and wind,
Durable from the daily dust of life.
And though with sadder, still with kinder eyes.
We shall behold all frailties, we shall haste
To pardon, and with mellowing minds to bless.
Then though we must grow old, we shall grow old
Together, and we shall not greatly miss
My bloom faded, and waning light of eyes,
Too deeply gazed in ever to seem dim ;
Nor shall we murmur at, nor much regret
The years that gently bend us to the ground,
And gradually incline our face ; that we
Leisurely stooping, and with each slow step,
May curiously inspect our lasting home.
But we shall sit with luminous holy smiles,
Endeared by many griefs, by many a jest,
And custom sweet of living side by side ;
And full of memories not unkindly glance
Upon each other. STEPHEN PHILLIPS.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Thème 1. — On pêchait, cette année-là, l'étang des Moulinettes. Le bail de l'endroit portait que la pièce d'eau serait vidée tous les trois ans et que le poisson serait vendu, part au profit du maître, part au profit du fermier, réserve faite de six carpes de redevance choisies parmi les plus grosses, comme de juste.

Dès le Lundi Gras on avait donc ouvert les vannes. L'eau sortait sous une haute chaussée par un bondon en maçonnerie, puis elle s'en allait, par un petit ruisseau, s'étendre sur les prés en contre-bas. Le lundi soir l'eau avait encore bien peu baissé, mais le mardi matin, un liséré de boue commença à paraître et les poissons qui vivaient sur les bords se mirent à voyager et à battre l'eau de furieux coups de queue. Enfin, mercredi, ce fut la pêche.

Dès la fine piquette du jour, un aubergiste de Saint-Ambroise vint s'installer aux Moulinettes. Après lui les drôles des alentours ne tardèrent point : on en vit deux d'abord, puis deux autres, puis dix ; bientôt ils furent une trentaine, garçons ou filles, empaltoqués à la diable et le nez frais.

Les poissons commençaient à sortir. Ils arrivaient dans « la poële », un petit réservoir peu profond et barré à son extrémité par un grillage assez fin. Les premiers qui vinrent furent des ablettes ; elles arrivaient vivement par bandes nombreuses et puis, une fois dans cette eau déjà trouble de la poële, elles semblaient reconnaître qu'elles avaient pris un faux chemin et s'efforçaient de remonter par le bondon. Mais le courant, trop fort, les ramenait et elles se mettaient à circuler éperdument. Après elles vinrent les gardons, puis les brêmes. Le réservoir fut merveilleusement vivant et agité. ERNEST PEROCHON (*Vêne*).

Thème 2. — Mais c'est bien dans le silence de Nohant, parmi les chaumines enfouies sous les noyers, qu'elle trouva ses meilleures inspirations. C'est de cette enfance à Nohant que lui vient le don, que nul n'a possédé à si haut point depuis, de camper des paysans, rendus avec vérité et poésie, de dresser dans son œuvre ces physionomies inoubliables de Germain, le bon laboureur, des bessons, du Champi. Et qu'on ne se récrie pas qu'ils sont faux, embellis par l'art et soigneusement idéalisés. Si nous les regardons d'un peu près, nous verrons qu'ils doivent être tels, dans un pays éloigné de toute grande route, resté, au début du XIXe siècle, grâce à l'absence des grandes villes, aux qualités heureuses de la race, toutes de simplicité et de discrétion, resté à peu près semblable à quelque lointaine Arcadie, au temps de l'âge d'or pastoral. Aujourd'hui encore, un séjour de quelques semaines dans le pays laisse à l'observateur l'impression que les habitants durent ressembler fort aux peintures de « la Mare au Diable ». Ils ont été bien saisis dans leurs grandes lignes, qu'ils ont conservées encore, leur finesse bien disante, leur grand sens d'économie, leur âpre amour de la terre. A causer avec un laboureur, une pastoure, une villageoise assise à sa fenêtre, on retrouve la même timidité, la même crainte de l'étranger, que George Sand a noté dans Valentine et qui pousse les petits enfants à se réfugier aux creux des haies, sur le passage d'une voiture. C'est pour avoir vécu avec les petits pâtres, pour avoir suivi le dimanche les danseurs de bourrée, que George Sand a pu leur faire parler cette langue saine, robuste, sans mièvrerie ni grossièreté, qui est celle de leur pays.

EMILE MOSELLY (*George Sand*).

CERTIFICAT PRIMAIRE

Version 1. — *Brook Farm.* — The peril of our new way of life was not lest we should fail in becoming practical agriculturist, but that we should probably cease to be anything else. While our enterprise lay all in theory, we had pleased ourselves with delectable visions of the spiritualisation of labour. It was to be our form of prayer and ceremonial of worship. Each stroke of the hoe was to uncover some aromatic root of wisdom, here to fore hidden from the sun. Pausing in the field, to let the wind exhale the moisture from our foreheads, we were the look upward, and catch glimpses into the far-off soul of truth. In this point of view, matters did not turn out quite so well as we anticipated. It is very true that, sometimes, gazing casually around me, out of the midst of my toil, I used to discern a richer picturesqueness in the visible scene of earth and sky. There was, at such moments, a novelty, an unwonted aspect, on the face of nature, as if she had been taken by surprise and seen at unawares, with no opportunity to put off her reall look, and assume the mask with which she mysteriously hides herself from mortals. But this was all. The clods of earth which we so constantly belaboured and turned over and over, were never etherialised into trought. Our thoughts, on the contrary, were fast becoming cloddish. Our labour symbolised nothing, and left us mentally sluggish in the dusk of the evening. Intellectual activity in incompatible with any large amount of bodily exercise. The yeoman and the scholar — the

yeoman and the man of finest moral culture, though not the man of sturdiest sense and integrity — are two distinct individuals, and can never be melted or welded into one substance.

NATHANIEL HAWTHORNE (*A Socialist Experiment*).

Version 2. — *The Slave-Ship.* — I think, the noblest sea that Turner has ever painted, and, if so, the noblest certainly ever painted by man, is that of the Slave-ship, the chief Academy picture of the Exhibition of 1840. It is a sunset on the Atlantic, after prolonged storm; but the storm is partially lulled, and the torn and streaming rain clouds are moving in scarlet lines to lose themselves in the hollow of the night. The whole surface of sea included in the picture is divided into two ridges of enormous swell, not high nor local, but a low broad heaving of the whole ocean, like the lifting of its bosom by deep-drawn breath after the torture of the storm. Between these two ridges the fire of the unset falls along the trough of the sea, dyeing it with an awful but glorious light, the intense and lurid splendour which burns like gold, and bathes like blood. Along this fiery path and valley, the tossing waves by which the swell of the sea is restlessly divided, lift themselves in dark, indefinite, fantastic forms, each casting a faint and ghastly shadow behind it along the illumined foam. They do not rise everywhere, but three or four together in wild groups, fitfully and furiously, as the under strength of the swell compels or permits them; leaving between them treacherous spaces of level and whirling water, now lighted with green and lamp-like fire, now flashing back the gold of the declining sun, now fearfully dyed from above with the undistinguishable images of the burning clouds, which fall upon them in flakes of crimson and scarlet, and give to the reckless waves the added motion of their own fiery flying.

RUSKIN (*Modern Painters*).

LICENCE

Thèmes 1 et 2. — Ces deux textes sont les mêmes que ceux indiqués plus haut pour le Certificat Secondaire.

Version 1. — Something should be said of Whitman's style, for style is of the essence of thinking. And where a man is so critically deliberate as our author, and goes solennly about his poetry for an ulterior end, every indication is worth notice. He has chosen a rough, unrhymed, lyrical verse; sometimes instinct with a fine processional movement; often so rugged and careless that it can only be described by saying that he has not taken the trouble to write prose. I believe myself that it was selected principally because it was easy to write, although not without recollections of the marching measures of some of the prose in our English Old Testament. According to Whitman, on the other hand, "the time has arrived to essentially break down the barriers of form between Prose and Poetry..... for the most cogent purposes of those great inland states, and for Texas, and California, and Oregon"; a statement which is among the happiest achievements of American humour. He calls his verse "recitatives" in easily-followed allusion to a musical form. "Easily-written, loose-fingered chords", he cries, "I feel the thrum of your climax and close". Too often, I fear, he is the only

one whe can perceive the rhythm ; and in spite of Mr. Swinburne, a great part of his work considered as verses is poor, bald stuff. Considered, not as verse, but as speech, a great part of itisfull of strange and admirable merits. The right detail is seized ; the right word, bold and trenchant, is thrust into its place. Whitman has small regard to literary decencies, and is totally free from literary timidities. He is neither afraid of being slangy nor of being dull ; nor, let me add, of being ridiculous. The result is a most surprising compound of plain grandeur, sentimental affectation, and downright nonsense.

R.-L. Stevenson (*Familiar Studies of Men and Books*).

Version 2. — The "Pen and Ink" stood in Dover street. Unlike other clubs it was mainly used to talk in, and had special arrangements for the safety of umbrellas and such books as had not yet vanished from the library, not of course owing to any peculative tendency among its members, but because, after interchanging their ideas, these members would depart, in a long row, each grasping some material objet in his hand. Its maroon-coloured curtains, too, were never drawn, because in the heat of their discussions, the members were always drawing them. On the whole, those members did not like each other much wondering a little, one by one, why the others wrote ; and when the printed reasons were detailed to them reading them with irritation. If really compelled to hazard an opinion about each other's merits they used to say that, no doubt, "So-and-so" was "very good" but they never read him. For it had early been established as the principale underlying membership not to read the writings of another man, unless you could be certain he was dead, lest you might have to tell him to his face that you disliked his work. For they were very jealous of the purity of their literary consciences. Exception was made however, in the case of, those who lived by written criticism, the opinions of such persons being read by all, with a varying smile and a certain cerebral excitement. Now and then, however, some member, violating every sense of decency, would take a violent liking for another member's books. This he would express in words, to the discomfort of his fellows, who, with a sudden chilly feeling in the stomach, would wonder why it was not their books that he was praising.

Galsworthy.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **vingt francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde)[1].

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol : (Licence et Certificat secondaire) à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées); (Certificat primaire), soit à M. GAVEL, soit à M. PESEUX-RICHARD (ancien examinateur au Certificat primaire), Loisy (Saône-et-Loire).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de sept francs cinquante** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

1. A partir du 1er octobre 1921, le montant des indemnités pour les corrections de devoirs est porté à 20 francs par mois, et le remboursement des frais de poste à 7 fr. 50.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er NOVEMBRE

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et **Thème** voir Certificat Primaire.

Composition française.— Quel fut le rôle de Lessing dans l'évolution de la littérature allemande ?

Composition allemande. — Charakteristik. Herrmanns in Goethes Herrmann und Dorothea.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version. — *Aus dem Krieg in Ostafrika.* — Trotz der groszen Beute von Tanga war es klar, dasz bei der voraussichtlich langen Dauer des Krieges, die Vorräte unserer Kolonie sich aufbrauchen muszten. Die Farbigen in Neumoschi fingen auf einmal an, seidene Stoffe zu tragen : das war keineswegs ein Zeichen besonderen Luxus, sondern die Bestände der Inderläden an Baumwollkleidung gingen zu Ende. Wir muszten mit Ernst daran denken, selbst Neues zu schaffen, um das zahlreich vorhandene Rohmaterial zum Fertigfabrikat zu gestalten. Es hat sich so ein eigenartiges, an die Schaffenskraft eines Robinson erinnerndes Leben entwickelt. Baumwollfelder gab es reichlich. Populäre Bücher wurden herbeigeholt, die über die vergessene Kunst der Handspinnerei-und weberei Auskunft gaben ; auf den Missionen, und bei privaten Handwerken wurden Spinnräder und Webstühle gebaut; bald entstand so der erste brauchbare Baumwollstoff. Die von den verschiedenen Färbmitteln als besonders zweckmässig ausprobierte Wurzel eines Baumes, Ndaa genannt, gab diesem Stoff eine bräunliche Färbung, die sich weder im Gras noch im Busch abhob, und für die Uniform besonders zweckmässig war. Der von Pflanzem gewonnene Gummi wurde mit Schwefel vulkanisiert, und es gelang, eine brauchbare. Bereifung für Automobile und Fahrräder herzustellen. Wie in früheren Zeiten wurden Kerzen aus Unschlitt und Wachs im Haushalt und bei den Truppen angefertigt und Seife gekocht.

General von Lettow-Vorbeck.

Thème. — Je suis née à l'entrée de ce chemin rustique dans une maison d'aspect singulier parce qu'elle semble avoir été enfoncée presque jusqu'à sa toiture, sans qu'on lui ait seulement fait grâce d'une porte ou d'une fenêtre. A trente pas plus loin, on trouvait une grille de fer par où l'on pénétrait chez nous en traversant le jardin. Il y fallait compter par exemple, cinq à six bonnes minutes, quelquefois plus, avant qu'on ne vînt vous ouvrir, car le trajet sous bois, pour arriver de là à l'office, par une allée en pente et coudée, et brisée à deux reprises par des degrés, était long. Les familiers savaient que la clef de cette grille était dissimulée dans une cachette et qu'il ne s'agissait que de passer la main entre deux des barreaux de fer pour la prendre au clou où elle pendait.

Cependant ceux qui venaient sonner pour la première fois ne devaient pas regretter d'avoir attendu, car la vue, au tournant de l'allée sous bois, leur faisait invariablement pousser des exclamations d'enthousiasme. Elle était vraiment très belle. Devant la maison assez simplette et ordi-

naire, adossée au sol du chemin et à demi couverte d'ombrage, il y avait un petit parterre allongé malheureusement un peu trop étroit, où l'on se heurtait trop vite à un mur bas, crevé en sortes d'embrasures, mais de là on possédait tout Chinon et la vallée de la Vienne.

R. Boylesve.

Composition allemande. — Welches Buch hat Sie während dieser Férien am meisten interessiert ? Geben Sie den Inhalt dieses Buches und die Gründe ihres Vergnügens an.

Composition française. — Pourquoi Boileau est-il à la fois si peu aimé et si populaire ?

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — *La Guantería de Santander.* — Nada más común en una población de España, la patria clásica de los garbanzos y de los *corrillos* ; nada más común, repito, siquiera cuente veinte vecinos, que un *mentidero*, o sea un establecimiento público que sirva de punto de reunión a todos los desocupados. En las aldeas y villas de corto vecindario suelen serlo la taberna, la estafeta o la botica. En las capitales hay un mentidero por cada barrio, si no por cada calle o por cada grupo de personas que convengan entre sí en algo, siquiera en la forma del chaleco, o en la edad... o en no convenir en nada.

La Guantería de Santander está muy por encima de todos los mentideros del mundo ; y así como en su calidad de establecimiento abruma a cuantos, de su mismo género, se atreven a iniciarse a su lado, en su calidad de círculo chismográfico resume todas las tertulias masculinas de la capital. Todos los hombres, todas las edades, todas las categorías tienen su representación en ese centro ; para todos hay cabida en la elástica estrechez de su recinto, y, lo que es más extraño, las opiniones más opuestas se miran en él sin arañarse, aunque no sin regañar.

Como punto en que se reúnen todos los caracteres de la población, la Guantería es un palenque magnífico en que cada uno prueba a su gusto la fuerza de su lógica, el veneno de su sátira o la sal de su gracejo. El que allí logra hacerse oír en pleno concurso y captarse las simpatías de los demás, ya puso una pica en Flandes : no habrá puerta que se le cierre, y está abocado a grandes triunfos en bailes y tertulias.

Pereda.

Thème. — *Quelques qualités nécessaires aux dames de cour.* — Laissant les vertus de l'esprit qui lui doivent être communes avec le courtisan, comme la prudence, la magnanimité, la continence et plusieurs autres, et mêmement les qualités qui conviennent à toutes les dames, comme d'être bonnes et discrètes, savoir gouverner les biens du mari, sa maison, ses enfants, quand elle est mariée, et toutes les parties qui sont requises à une bonne mère de famille, je dis qu'à celle qui vit en cour me semble convenir sur toute autre chose une certaine affabilité plaisante, par laquelle elle sache gentiment entretenir toute sorte d'hommes avec propos gracieux, honnêtes et appropriés au temps, au lieu et à la qualité de la personne à laquelle on parlera ; accompagnant ses mœurs gracieuses et modestes et cette honnêteté qui doit toujours gouverner toutes ses actions d'une prompte vivacité d'esprit, par où elle se mon-

tre éloignée de toute lourderie, mais avec une telle manière de bonté qu'elle se fasse estimer non moins pudique, sage et humaine que plaisante, subtile et discrète ; et pourtant lui est besoin tenir une médiocrité difficile et quasi composée de choses contraires, et arriver justement à certaines bornes sans les outrepasser. Par quoi cette dame, pour se faire estimer bonne et honnête, ne doit pas être tant étrange et dédaigneuse, et ne doit montrer d'avoir tant en horreur et les compagnies et les devis, voire même un peu lascifs, que, s'y trouvant, elle s'en retire ; pource que facilement on pourrait penser qu'elle fît semblant d'être ainsi austère pour cacher d'elle ce qu'elle aurait peur que les autres pussent savoir. Et puis ces coutumes tant sauvages sont toujours odieuses. GABRIEL CHAPPUYS (traduit de B. CASTIGLIONE).

Commentaire grammatical. — Texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — ¿ Le parece a Vd que el regionalismo ha surtido buenos efectos en la literatura española ?

Composition française. — Un écrivain moderne a dit que le roman est une forme littéraire particulièrement souple. Commenter cette assertion, en empruntant les exemples à la littérature espagnole.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Un español vuelve a España después de pasar muchos años en América. Referiréis sus impresiones al pisar el suelo de la patria.

Composition française. — L'art et l'originalité d'Alphonse Daudet. (Emprunter les exemples aux morceaux inscrits au programme).

Tirages à part et réimpressions de la *Revue*

J. FIRMERY. — La Méthode directe et son application 0 75
DANIEL JONES. — The pronunciation of English. Past, Present and Future (épuisé) 0 40
E. LEBRUN. — Milton : Lycidas, traduction française avec introduction, notes et appendice 1 50
EM. LEGOUIS. — Dans les Sentiers de la Renaissance anglaise 1 50
H. LICHTENBERGER. — But et Méthode de l'Enseignement des Langues vivantes. — A. GODART. — La Lecture directe. — G. CAMERLYNCK. — La Méthode directe : Les Devoirs 1 50
A. VALERIO. — Frank Norris. Sa vie, son œuvre. Une brochure in-8°. 1 50
P. VERRIER. — Questions de Métrique anglaise ..... 1 —
P. YVON. — Christabel, traduction française en prose avec une Notice ..... 1 —
WALTER THOMAS. — Beowulf et les premiers fragments épiques anglo-saxons. Etude critique et traduction 2 50
A. LIRON. — La Femme dans le Roman de Hardy 1 75
M. BETBEDER-MATIBET. — L'Influence de Shakespeare sur Musset dans les Comédies et Proverbes ..... 2 —

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

L'Amitié Anglaise [1]

Puisqu'il faut, mes jeunes amis, afin que s'accomplissent les rites annuels, que je vous inflige, moi aussi, un discours ; et puisque les harangues présidentielles aux distributions de prix, — le plus morne et le plus monotone des genres littéraires, — commencent toutes de même, je suivrai, ainsi qu'il a été établi, l'antique et vénéré usage. Je vous dirai, très simplement, la joie que j'éprouve à me trouver ce matin au milieu de vous ; à m'unir à vos maîtres, dont je suis si fier que quelques-uns veuillent bien se dire mes élèves et mes amis ; à me joindre, en ce jour de récompenses, à votre proviseur que j'ai eu l'honneur de connaître naguère au lycée de Toulouse, où il avait gagné déjà, là-bas tout comme ici, par sa bonté si attentive, par son dévouement si exquisement infatigable, avec la sympathie confiante des parents et des maîtres, l'affectueuse estime de tous nos élèves.

Je remercierai avec la même simplicité, dont vous sentez bien, n'est-ce pas, que tout cérémonial a déjà disparu, je remercierai votre distingué professeur, M. Paillet, du substantiel discours qu'il vient de vous adresser. Il a évoqué devant vous, en une dernière leçon magistrale, l'histoire de l'amitié franco-américaine. Il vous a montré le lien moral qui, de Lafayette et Washington à Pershing et à Foch, et malgré toute la largeur de l'Atlantique, a toujours rapproché nos deux démocraties ; et comment la reconnaissance d'un service généreux a su se montrer, plus d'un siècle après, si prodigue à son tour, et si énergiquement efficace. L'accueil que vous avez fait au discours de M. Paillet dit assez comment vous en approuvez, comment, plutôt, vous vous en appropriez la noble inspiration. Je pense que vous me permettrez — puisque c'est en cela que consiste, aussi bien, le principal de mon métier — d'être votre interprète, et de le remercier, en notre nom à tous, de la belle leçon de souvenir et de gratitude qu'il nous a donnée.

Un professeur de langue et de civilisation anglaises manquerait, mes jeunes amis, au premier de tous ses devoirs, à ce que vous-mêmes attendez, ou, à parler plus net, à ce que vous craignez de

1. Discours prononcé à la distribution des prix du Lycée de Tourcoing, le 13 juillet 1921.

lui, s'il ne profitait pas de l'occasion qui lui est ici offerte pour vous dire quelques mots — quelques mots seulement, rassurez-vous, — de l'Angleterre ; si, en face, ou à côté, du tableau qui vient de vous être tracé de l'amitié américaine, il n'essayait pas, en une rapide esquisse, de vous dessiner, à son tour, les grandes lignes de l'amitié anglaise. Mon texte, encore une fois, que je possède bien, — mon prétexte même, si vous voulez, — ne vous retiendra pas trop longtemps. L'impatience si aimablement résignée que je lis dans vos yeux ne donnera que plus de saveur, ma harangue subie, à votre liberté enfin retrouvée, et vous auriez été étonnés, avouez-le, et même trop contents que je vous ouvre, sans souffler mot, la grande porte des vacances. Les occasions sont trop rares, mes jeunes amis, où, dans la pompe d'une cérémonie comme celle-ci, dont il est facile de se moquer, mais qui, tout de même, ne va pas sans émotion, en ce jour de fête scolaire, que la présence de vos parents solennise, où les hautes idées de devoir et d'honneur se trouvent si naturellement au premier plan, où vos maîtres vous parlent avec cette gravité attendrie qu'impliquent toujours les séparations prochaines, les occasions sont trop rares donc pour que nous n'essayions point, sur le seuil même des vacances, de vous confier quelques-unes de ces pensées qui nous tiennent tant à cœur, et de vous donner, à ceux-là surtout qui vont quitter le lycée tout à l'heure, et qui nous ont fait, jusqu'à ce jour, tant de confiance, de vous donner un dernier, un affectueux, mais loyal conseil.

Ce n'est pas seulement la langue anglaise, vous l'avez compris souvent, mes jeunes amis, qui vous a été enseignée dans les classes d'anglais de ce lycée. Sans doute, et répondant en cela à la légitime sollicitude de vos familles, voire même aux préoccupations plus immédiates que vous inspire à vous-mêmes certain examen à la Faculté voisine, vos professeurs d'anglais n'ont jamais perdu de vue le côté pratique, utilitaire, de leur enseignement, à savoir la possession effective de la langue étrangère, parlée et écrite. Mais ils n'ont point borné là leurs efforts, ni leur ambition. Non contents de vous apprendre des mots et des phrases, ils vous ont montré que ces phrases et que ces mots correspondent aux sentiments ou aux idées du peuple anglais. Ils vous ont expliqué comment chaque détail de la langue a son origine dans le tempérament de la nation qui la parle, comment la droiture et la simplicité énergiques de la grammaire, la concise densité de la syntaxe anglaise dénotent un peuple industrieux, pour qui le temps est de l'argent, qui s'exprime avec le moins de mots possible, et les plus courts; ou bien, à propos des nuances innombrables du vocabulaire anglais, il vous en ont expliqué la double origine, germanique et romane, la richesse doublée, ainsi, de ce vocabulaire, son caractère à la fois pratique et idéaliste, précis et abstrait, utilitaire et transcendental, unissant dans une harmonie sans pareille la brève rudesse des dialectes septentrionaux

à la flexibilité et à la délicatesse des langues méditerranéennes. Ils vous ont suggéré, si élémentaires que se veuillent toujours leurs leçons, que la langue anglaise est un organisme d'une complexité énorme, qu'elle représente un vaste ensemble d'activités matérielles et morales, un enchaînement de traditions et d'aspirations infinies. Ils vous ont persuadé que la civilisation anglaise — dont la langue n'est que la traduction précise et pittoresque — s'apparente, par tant de côtés, à la nôtre ; qu'elle en est, par ses différences autant que par ses ressemblances, complémentaire ; qu'avec leurs qualités propres, l'Angleterre et la France, l'une plus tournée vers les faits tangibles et les réalités positives, l'autre plus encline aux mirages de l'intelligence et aux abstractions idéales ; l'une vivant plutôt dans le présent, l'autre dans le passé ou l'avenir ; l'une plus occupée des couleurs matérielles, l'autre du dessin théorique de la vie ; ils vous ont prouvé que la France et l'Angleterre, cependant, étaient animées d'une ardeur toute pareille dès qu'il s'agit de l'honneur et de la dignité humaine, qu'elles étaient sœurs vraiment dans leur émulation à faire progresser, de leur effort commun, la justice à travers le monde, à associer, pour le mieux-être de tous, la tradition avec le progrès, le fait positif avec l'idée pure, et, avec la liberté anglaise, l'ordre français.

J'entends bien, mes amis, l'objection que vous allez, immédiatement, me présenter. L'Angleterre n'est-elle point attentive, avant tout, à ses intérêts propres ? N'est-elle point — car les néologismes ne vous effraient heureusement plus — carrément « particuraliste », ou même jalousement « insulariste », avec tout ce qu'autorise de prudence, d'isolement, et d'orgueil le fait, étant déjà si riche et si forte, d'être en outre protégée du continent par la mer ? Vous avez raison, mes amis, et vous ne souffririez pas qu'on vous prétende le contraire. La paix, nous ne l'ignorons plus, est aussi malaisée à gagner que la guerre, et cette exaltation de l'amitié anglaise, née du danger commun et des ardentes batailles soutenues côte à côte, devait fatalement se refroidir, dès l'ennemi abattu et mis hors d'état de mal faire, la loi étant inéluctable qu'a si joliment symbolisée cette boutade d'un de nos humoristes : « Le jour de l'armistice, j'ai embrassé ma concierge. Six mois après, elle m'a forcé de déménager. » Au lieu donc de crier, comme on le fait si souvent, depuis quelques mois surtout, à l'égoïsme, sinon même à l'ingratitude de l'Angleterre, au lieu de vous en remettre aux affirmations de certains journalistes, toujours prêts à découvrir, entre les deux peuples amis, des antagonismes irréductibles, qui n'existent que dans leur imagination pessimiste, efforçons-nous, plutôt, de considérer les choses d'Angleterre un peu moins exclusivement du point de vue français. Essayez de mesurer un instant les inquiétudes, les angoisses mêmes où se débat aujourd'hui l'Empire Britannique, les périls qui l'entourent au dehors, de l'Irlande aux Indes, en passant par l'Egypte et la Mésopotamie, les dangers non moins graves du

dedans — il y avait en Angleterre, au 1er juillet courant, plus de deux millions de chômeurs — l'industrie britannique, qui ne voit plus son salut que dans le rétablissement immédiat de l'exportation, que dans la possibilité d'achat, par l'étranger, du produit de ses usines, que dans la confiance donc revenue entre les nations, tendant par là même, de toutes ses forces alarmées, vers les solutions de conciliation et d'apaisement. Le point de vue de la France, notre devoir d'exiger des réparations pour le passé, et des garanties sûres pour l'avenir, les Anglais le reconnaissent, sans restriction aucune, légitime. Ils s'inquiètent seulement de ce qu'ils appellent notre turbulence, et qui pourrait conduire, craignent-ils, à de nouveaux ébranlements belliqueux. Et ils nous signalent qu'à réclamer impérieusement notre droit strict, sans tenir compte des contingences, on risque, en voulant tout, de ne rien obtenir. Voilà, mes amis, défini d'une manière aussi nette que possible, le point de vue de l'Angleterre d'aujourd'hui, point de vue qui peut ne pas coïncider avec le nôtre, mais qu'il vous faut connaître, parce qu'il constitue une des données fondamentales du problème européen de l'heure présente. Quoi d'étonnant que, dans les temps difficiles, que dans l'âge d'airain où nous sommes entrés, au milieu de cette lutte industrielle et commerciale entre les peuples, aussi âpre que l'autre, et qui, celle-ci, ne connaîtra plus de trève, quoi d'étonnant que les problèmes surgissent de tous côtés, et que les questions abondent, dont la solution exige tant de compréhension et de bonne volonté réciproques ! Loin de reprocher continuellement à l'Angleterre de n'avoir servi que sa propre cause, demandons-nous plutôt s'il n'était pas de notre intérêt, aussi bien que de celui de l'Empire Britannique, que l'Allemagne fût vaincue et définitivement brisée ? Loin d'être toujours un vice, l'égoïsme est, le plus souvent, au contraire, une source de vertu, une source d'énergie, en tout cas, sans seconde. *Prima sibi caritas*, admettaient les théologiens eux-mêmes. L'amour-propre est le mobile de toutes nos actions ou, plus précisément : « Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer », renchérit notre moraliste, qui s'y entendait. Et il en est des peuples comme des individus, ce qui n'empêche pas les individus, non plus que les peuples, les années que nous venons de vivre nous l'ont bien prouvé, de s'élever, même par amour-propre, au plus haut degré d'oubli et de don de soi-même qu'ait jamais contemplé l'humanité.

Vous savez d'autre part, mes jeunes amis, que ni les ouvriers de Manchester, ni même les financiers de Londres ne constituent, à eux seuls, toute l'Angleterre, et qu'à côté de leur inquiétude à notre endroit, l'amitié anglaise pour la France est plus vivace et plus confiante que jamais. J'étais à Londres l'autre semaine, et ne pouvais me garder d'une émotion profonde devant tant de sympathie si manifestement déclarée, sympathie dont un événement sportif

considérable, et qui ne vous a pas laissés vous-mêmes, j'en suis sûr, indifférents, venait amplifier encore la résonance. Sans doute, nous avons été bien souvent en guerre contre les Anglais. Mais, au cours des siècles de querelles et de sottes mésententes, de Guillaume-le-Conquérant à Jeanne d'Arc et à Napoléon, nous n'avons jamais cessé de nous estimer, et de nous respecter les uns les autres. « France la doulce ennemie », s'écriait, à l'aube de la Renaissance, le chevaleresque Sir Philip Sidney, auquel faisaient écho, à travers l'histoire, les courtoisies de Fontenoy et de cent autres batailles. Après Sedan, néanmoins, notre prestige avait baissé en Angleterre, dans la mesure même où y grandissait l'influence allemande. On continuait de nous aimer beaucoup, non sans nous mépriser un peu. On nous admirait, mais surtout d'être si passionnément futiles, et frivoles si joliment. On prenait à la lettre ce que nous avions dit de nous-mêmes, dans l'humiliation amère de notre défaite. Nous étions en passe de devenir, aux yeux de nos meilleurs amis, les chevaliers de la subtile et indulgente nonchalance.

La guerre est venue, puis la victoire. Et, en même temps que l'une et l'autre nous révélaient à nous-mêmes, elles ressuscitaient, chez nos amis les Anglais, leur séculaire respect pour la France. Au prestige de nos finesses instinctives et de nos élégances apprêtées, est venu s'ajouter l'éclat de notre force et de notre valeur. L'admiration a grandi, quand, devant l'invasion, on nous a vu nous dresser unanimes, tendre contre la barbarie une vigueur toute jeune et fraîche encore, rassembler en un élan toutes nos énergies pour le salut commun. Puis, quand, dès le 4 août 1914, l'Angleterre se fût rangée à nos côtés, et eût jeté son destin dans le plateau de la balance où se trouvait déjà le nôtre, la gloire des combats d'abord soutenus, puis engagés ensemble, les sacrifices offerts en commun, surtout, cimentèrent, à jamais, la fraternité de nos volontés et de nos cœurs. Quand vous entendrez, mes jeunes amis, quelque pessimiste chagrin s'inquiéter devant vous de la solidité de l'entente cordiale, tendez le bras vers l'horizon tout proche, montrez-lui les tombes anglaises qui, à côté des nôtres, dressent leurs croix blanches sur notre plaine flamande; montrez-lui simplement les tombes innombrables où reposent ceux qui sont morts pour que l'Angleterre soit libre, mais pour que le sol de France, où ils sont tombés, le soit aussi.

***

Un mot encore, mes jeunes amis, et j'ai fini. Cette amitié franco-anglaise, faite donc de l'identité de nos intérêts et de nos cœurs, de la solidarité de nos sacrifices et de nos gloires, c'est entre vos mains que nous l'allons remettre. Regardez-la comme un noble héritage que vous ont légué vos pères ou vos frères. Considérez-la avec une légitime fierté, mais avec le plein sentiment aussi de la responsabilité qu'elle vous impose. Qui que vous soyez demain, bourgeois ou paysan, industriel ou ouvrier, si modeste que semble

la tâche où vous conviera la vie, soyez bien persuadés que cette union anglo-française, qui est la condition essentielle pour que s'établissent dans le monde la justice et la paix, c'est à vous tous, qui aurez demain vingt ans, qu'en est commise la garde. Vous vous habituerez, pour cela, à ne plus crier toujours à l'ingratitude des autres et à notre propre épuisement, vous rappelant que la faiblesse, même valeureuse, n'éveille pas forcément la sympathie, et que la plainte n'inspire jamais le respect. Vous vous habituerez à être justes, équitables, à estimer les hommes et les choses sans jalousie mesquine, à ne baser votre patriotisme que sur la sincérité, et, selon l'expression même du grand Arnauld, « de quelque ordre et de quelque pays que vous soyez, vous ne croirez que ce qui est vrai, et que ce que vous seriez disposés à croire si vous étiez d'un autre pays, et d'un autre ordre ». Vous vous habituerez aussi à n'accueillir en votre esprit que les probes certitudes, à en chasser tout scepticisme, tout soupçon, toute appréhension, puisqu'aussi bien « mille difficultés ne font pas un doute », et qu'il n'y a, même dans l'angoisse la plus réelle, que de jouer le franc jeu, et d'aller au-devant de la pleine responsabilité. Vous vous habituerez surtout, vous rappelant que, si absolu que soit le droit, il ne peut se passer de la force, à être énergiques. Vous cultiverez la force physique, matérielle, celle qui fera notre France plus prospère, celle qui rendra son amitié plus utile, plus recherchée, plus indispensable ; les forces morales aussi, qui ont été le principe même de notre triomphe, et qui montreront à nos amis les Anglais qu'ils ne sont pas les seuls à être des réalistes volontaires, ni, en même temps, des consciences ferventes. Que chacun de vous, dont la jeunesse, après avoir été assombrie par les horreurs de la guerre, a été illuminée par le lever de la victoire, conserve, tout le long de ses jours, cette mentalité du soldat vainqueur, cette dignité, qui est en même temps de l'allégresse, et qui est si voisine de la foi, cette claire confiance qui permet de garder devant tous la tête haute, de parler à tous d'égal à égal, de faire sonner bien net le langage de la vigueur, en même temps que de la charité humaines. Quand, aux plus sombres jours de la guerre, au moment où nos soldats, si simplement sublimes, résistaient sans broncher aux assauts de l'ennemi formidable, quand on prononçait à Londres, dans une cérémonie, ou seulement dans un dîner, le nom de Verdun, tout le monde se levait, et se recueillait quelques instants. C'était la conscience britannique, comme on l'a justement remarqué, qui nous adressait l'hommage de son admiration et de son respect. Or, il dépend du viril effort de chacun d'entre vous que la gloire de la France et son rayonnement au dehors demeurent aussi éclatants qu'aux jours de sa victoire. Il dépend de vous, je l'affirme, que l'on continue d'éprouver, quand on se trouve en Angleterre, et toute vanité nationale laissée à part, le pur orgueil d'être Français.

FLORIS DELATTRE

Professeur à l'Université de Lille.

NOTES ALLEMANDES

LA VIE QUI RENAIT

Einen Blick
Nach dem Grabe
Seiner Habe,
Sendet noch der Mensch zurück.
Greift fröhlich dann zum Wanderstabe.
(SCHILLER).

Les mauvais jours sont passés. Les découragements s'apaisent. Avec le succès revient l'optimisme, qui est toujours vivace au fond de tout cœur allemand. L'Allemagne s'est remise au travail. La vie renaît.

HAMBOURG

La vie des usines et des chantiers, la vie des villes, la vie fiévreuse, intense, difficile. Hambourg, comme Brême, semblaient frappées de mort par la paix de Versailles. Et voici qu'elles sont ressuscitées, toutes griffes et dents. La marine marchande des Allemands est en pleine reconstruction. On sait qu'elle comptait, en 1914, 4,945 navires (soit 5,240,000 tonnes). Pendant la guerre, elle subit des pertes, un nombre considérable de ses bateaux ayant été surpris dans les eaux ennemies, saisis et confisqués. Mais les chantiers continuèrent leurs constructions, et en 1919, une bonne partie des pertes subies était largement compensée. Le traité de Versailles fut un coup de foudre. L'Allemagne dut livrer à ses ennemis tous ses navires au-dessus de 1,600 tonnes, et la moitié de ceux entre 1,000 et 1,600, ce qui constituait une diminution totale des 4/5, ainsi qu'un grand nombre de ses bateaux-dragueurs et de ses docks flottants. Il ne lui restait en juin 1920 que 419,000 tonnes[1].

Pourtant l'armature subsista : les sociétés d'armateurs, plus riches que jamais ; les chantiers et surtout la volonté de reconstruction.

L'Etat a donné une dizaine de milliards aux armateurs. La presse les encourage, les aiguillonne ; la presse et le public, tout le monde s'est remis à l'œuvre. Les chantiers de Hambourg travaillent avec plus d'ardeur que jamais ; Blohm et Voss construisent actuellement 11 bateaux ; les chantiers Reiherstieg, 3 ; les chantiers Vulkan, 7 ; la Deutsches Werft A. G., 24, soit au total 45 bateaux de tonnage différent. Stinnes lance, en août, le *Havenstein* (de 12,000 tonnes). La Compagnie Hamburg-Amerika compte avoir, avant 5 ans, recons-

1. La France, qui avait 1,922,000 tonnes en juin 1914, en comptait 2,963,000 en juin 1920. Les renseignements sur la marine allemande sont pris au Schiffahrts-Jahrbuch, annuaire de la marine allemande de 1920.

truit le 1/3 de sa flotte commerciale d'avant-guerre : deux transports de 5,000 à 12,000 tonnes, deux paquebots de 22,000 tonnes, pour le service transatlantique (avant 1923). Dès septembre 1921, elle assure le service Allemagne-Amérique du Sud, avec des bateaux à elle. De nouvelles sociétés de construction se fondent. Les autres augmentent leur capital, agrandissent leurs chantiers. La plupart signent des concordats avec les compagnies américaines[1] ou hollandaises pour la reprise des anciennes lignes. Les ports reprennent leur activité. Hambourg a déjà (en juillet 1921) retrouvé plus de 50 0/0 du mouvement d'avant-guerre.

Le port lui-même s'agrandit et la ville emprunte 54 millions de marks pour ces travaux.

Une grosse question met en émoi les cités hanséatiques. Le pavillon commercial est encore le vieux drapeau allemand : noir-blanc-rouge. Hambourg avait comme couleurs le blanc et le rouge ; l'ordre teutonique avait le noir. Le drapeau noir-blanc-rouge apparaît aux hanséates comme un pavillon indigène. Même les social-démocrates en réclament le maintien. Mais l'article 3, § 2 de la constitution du 11 avril 1919 est formel : « Le pavillon commercial de l'empire est noir-rouge-or. » Hambourg manifeste par des discours et des rubans à la boutonnière, rubans aux vieilles couleurs germaniques. Un décret du Président de l'Empire, du 11 avril 1921, fixait la disparition du drapeau noir-blanc-rouge au 1er juillet 1921. Sur la demande des trois villes hanséatiques, le délai a été prolongé d'un an.

Il ne faut pas se dissimuler que cette lutte autour du pavillon n'est qu'un moment, qu'un commencement de la grande lutte contre la constitution tout entière.

Mais les Hambourgeois ne s'en tiennent pas à des manifestations platoniques. Dès que furent connues les intentions de la France et les sanctions mises en jeu, dès avril, la ligue Hanséatique, qui compte plus de 300.000 membres, décida de procéder à son tour à des représailles économiques contre les alliés, en particulier à un boycottage général des produits français et anglais. De nombreuses associations commerciales de Hambourg approuvèrent la manœuvre. Les commandes furent retirées. Tactique de rancune et d'intimidation, qui fut tentée un peu partout. Elle trahit l'état d'esprit de la bourgeoisie. La vaincue se redresse et menace déjà. Il sera bon de ne pas toujours hausser les épaules. Dans la grande contre-offensive pacifique qui se prépare, c'est Hambourg qui mènera la bataille.

COLOGNE

Tout n'est pas parfait dans la meilleure des Allemagnes possibles. L'occupation des villes du Rhin et l'institution d'une barrière douanière gêne les relations commerciales. L'Allemagne du Sud en

1. On se rappelle le traité signé entre la Hamburg-America et la Compagnie Harriman.

souffre tout particulièrement. La crise industrielle frappe tout le monde. Les commandes sont annulées. Les fabriques d'automobiles et de pianos sont celles qui se plaignent le plus. Les manufactures de jouets de Nurnberg n'exportent plus. Les espoirs qu'avait provoqués le succès des foires de Leipzig et de Francfort ne se sont pas confirmés. Les objets d'optique, d'horlogerie, etc., ne trouvent plus de clients. Le commerce des crayons est dans le marasme. Dans certaines fabriques, les ouvriers ne travaillent que 24 heures par semaine. Ce ne sont là que des exemples. Il est certain qu'il y a une crise dans l'industrie allemande.

Mais ce qui fait le malheur des uns est une source de richesses pour les autres. Cologne s'enrichit. Cologne regorge de marchandises, de population, d'argent.

Cologne a augmenté depuis la guerre de 50,000 habitants. Elle compte aujourd'hui 566,000 âmes. Comment expliquer ce rapide développement ? Le bourgmestre, Dr Ademaner, y voit une conséquence de la prospérité économique de la ville, conséquence elle-même de nouvelles conditions politiques. Ce que Hambourg et Brême ont perdu, c'est Cologne qui l'a gagné. Cologne est devenu le grand centre d'importation et d'exportation de l'Allemagne Occidentale, même pour l'Allemagne du Sud.

L'internationalisation du Rhin, les canaux existants et ceux qu'on va créer assurent à la ville un enrichissement croissant. Cologne, dont le port est déjà trop étroit, va établir au Nord de la ville un vaste port moderne, d'une longueur de quais de 6 kil. 600 et de 48 kilomètres de voies ferrés. Les fortifications étant rasées, d'immenses terrains vont être disponibles pour les constructions. De nombreuses banques et maisons de commerce anglaises, françaises et belges s'ouvrent tous les jours. La création de l'Université jette un nouveau lustre sur la grande cité rhénane. Cologne veut vaincre.

BERLIN

Berlin est la cité des crises, à l'existence tourmentée et coûteuse. Les révolutions coûtent cher, et la ville est grevée de dettes et d'impôts. Le budget établi pour 1921 présente un déficit de 750 millions. Tous les services ont reçu l'ordre de comprimer les dépenses. Le nombre des heures de travail, et par conséquent les salaires des ouvriers, ont été réduits. Les constructions nouvelles sont arrêtées, les projets de travaux remis dans leurs tiroirs. On fait argent de tout : les cartes de pain elles-mêmes portent des annonces commerciales. On a décrété de lourds impôts, impôts sur le logement, impôts sur les domestiques. Chaque famille a droit à une pièce par tête, plus une pièce commune, et doit payer 500 marks pour une pièce supplémentaire, 1,000 pour une deuxième, 2,000 pour une troisième, 10,000 pour une cinquième.

Berlin est surpeuplé : on essaie de le décongestionner. Tout

ouvrier ayant quitté Berlin volontairement avant le 15 juin a reçu une indemnité de 2,000 marks.

On calcule qu'il y a, à Berlin seulement, plus de 120,000 personnes qui cherchent un logement. On a créé des offices chargés de réduire les appartements démesurément étendus, d'obliger les propriétaires à aménager toutes les pièces aménageables et à déclarer les vacances d'appartements. On cite le cas, très fréquent, de fiancés qui ne peuvent se marier faute de logement et qui doivent différer de deux ou trois ans leurs épousailles. Il fallait des remèdes héroïques. On pense en avoir trouvé un, dont on se promet merveilles. C'est la construction de sky-scrapers. Berlin et la plupart des grandes villes vont avoir, de ce fait, quelque chose d'américain. Les Allemands ne semblent pas très fâchés de prendre à l'Amérique un peu de sa physionomie. Certaines cités y perdront de leur pittoresque et de leur esthétique. Mais Berlin n'a pas grand'chose à perdre de ce chef.

La vie allemande a deux faces : l'une est toute gaieté, l'autre est convulsée de haine. Les motifs de colère ne manquent pas : ultimatum des alliés, sanctions, questions de Haute-Silésie, dangers communistes, mortalité infantile, captivité des prisonniers de guerre retenus en France, à Avignon, difficultés économiques. Mais, d'autre part, l'Allemagne veut vivre, elle travaille, et l'espoir revient. Partout éclate la joie de vivre. Les modes reparaissent, luxueuses et brillantes : les bas de soie et les chapeaux parisiens. Signalons le Dirndlkleid, le costume des paysannes bavaroises, qui fait fureur. La vie de société a repris partout, avec toutes ses fêtes et falbalas. Les Allemands rigoristes se plaignent du relâchement des mœurs depuis la guerre. Qui a connu l'Allemagne d'avant-guerre, vu, de si loin soit-il, les débordements des grandes cités, comme Munich ou Berlin, ne saurait s'étonner de cette soif de luxe et de jouissances. L'Allemagne n'est pas, hélas ! la seule atteinte. Une curieuse institution : ce sont les associations, clubs ou autres sociétés, de jeunes filles et de jeunes hommes, de plus en plus à la mode. Les sports deviennent plus florissants que jamais : lutte, course, saut, bicyclette, water-polo, joutes, canotage, natation, voile, jeux de football, etc. Des journaux de sport se fondent partout. Le temps ne fait pas défaut : les bureaux, magasins, ateliers, ferment dès 4 ou 5 heures. Les stations thermales, de bains de mer sont envahies, malgré la cherté de la vie, il n'est plus possible d'avoir en été une chambre dans les hôtels du Tyrol ou de la côte.

Le nombre des mariages augmente ; l'âge des mariés augmente aussi, des hommes surtout. Le mariage de vieillards de 70 ou 80 ans n'est plus chose rare. Il y a tant d'argent dans toutes les classes. Et puis, les commissaires d'empire préposés au logement sont si sévères pour les célibataires ou même pour les veufs. Et pourtant un mariage est aujourd'hui terriblement coûteux. On ne trouve que

très péniblement les grandes salles de noce. Les festins sont interrompus par les grèves du personnel des voitures, du courant électrique, que sais-je ? Mais les incidents, pénibles ou non, ne font que pimenter l'allégresse générale. L'Allemagne s'amuse. Et quand elle s'amuse, elle ne pense ni à la Haute-Silésie, ni à l'occupation de la rive droite du Rhin, ni aux jugements de Leipzig, ni à l'assassinat d'Erzberger. Il faut savoir mettre au point les nouvelles d'Allemagne, il faut savoir ne pas tout dramatiser. La presse allemande continue sa campagne de guerre. Mais la guerre est finie et Berlin rit, Berlin s'épanouit, Berlin, comme la plupart des autres villes allemandes, oublie les crises du passé. Berlin ne fait point figure de vaincue.

VIENNE

Tandis que les cités allemandes retrouvent leur splendeur accrue et leur gaieté rajeunie, Vienne semble porter tout entier le deuil de la défaite. Les palais ont gardé le luxe de l'ancienne cour, mais ils sont vides de leurs hôtes et beaucoup sont fermés comme des maisons de morts. Quelques-uns, transformés, s'ouvrent aux services publics, aux expositions d'art. Cette condescendance reste froide et dédaigneuse. Vienne n'a plus sa face rieuse de jadis. Il y a trop de misère et la famine y est endémique. L'armée innombrable des fonctionnaires, à peu près tous les anciens fonctionnaires de l'empire austro-hongrois, même ceux qui étaient d'origine yougo-slave ou tchéco-slovaque, grève tous les budgets. Les vivres sont effroyablement chers (170 kr. le plat de viande, au restaurant, 70 kr. le plat de légumes, 300 kr. par jour de pension, 50 kr. de chambre, le reste à l'avenant). Et les salaires, les traitements surtout, sont insuffisants. Un professeur de lycée gagne, dans son mois, de quoi s'acheter une paire de souliers. De temps à autre, un cri de tragique désespoir s'élève et fait frémir l'Europe. Des grèves, des exigences toujours nouvelles, un budget pléthorique.

Et pourtant, là encore, la vie reprend ses droits. A Vienne, comme autour de Vienne, l'activité renaît. On tente bravement de reconstituer la prospérité économique du pays. L'Autriche s'est remise au travail. On fouille le sol, on cherche de nouvelles mines. Malgré la cherté de la main-d'œuvre, il faut avant tout du charbon. Les mines autrichiennes en ont extrait en 1920, 2,500,000 tonnes, soit 0,4 de plus qu'en 1919. On étend surtout le réseau de chemins de fer électriques. Les usines électriques du Spullersee (Vorarlberg) fontionneront en 1923 et fourniront 48,000 H P. Celles de Rutzbach (près d'Innsbruck) marcheront à plein dès le début de 1922. Les deux usines fourniront, dans deux ans, 60,000,000 kilowatt. L'industrie se réveille à son tour. La fabrique de munitions d'Enzesdorf est devenue un atelier de réparations pour locomotives. Wien-Floridsdorf exporte déjà ses locomotives, en France et Yougo-Slavie. Le tissage

familial a repris son activité d'antan. Les paysans tissent eux-mêmes leurs laines, et commencent à les vendre à la ville.

Les affaires d'argent prospèrent plus que jamais. Dans la seule ville de Vienne, il y a plus de 1,600 banques.

Mais cette prospérité des banques n'est pas une conséquence de la prospérité des finances nationales. Bien au contraire. Le 15 mars 1921, le chiffre total des émissions de papier-monnaie était de 38 milliards 77 millions de couronnes, la réserve d'or était de 68 millions seulement. Et l'Autriche ne compte que 7 millions d'habitants. Le budget est énorme, grevé de dépenses considérables : 20 milliards pour l'achat de céréales, 3 milliards pour d'autres denrées.

Et les Autrichiens jettent un œil d'envie sur le beau pays d'Italie :

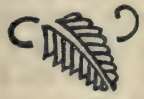
" Wo die Myrte still und hoch die Lira steht ! "

La couronne estampillée ! Même estampillée, elle est bien misérable. Mais ce n'est pas ce qui décourage le gaspillage. Au contraire. On organise en avril une redoute en faveur des vieux acteurs dans la détresse, et les loges se paient 40,000 couronnes. Ailleurs on fait payer le verre de mauvais champagne 150 couronnes.

Les paysans et les mercantis profitent de cette misère. Les bas de laine s'emplissent, hélas ! non de belles couronnes blanches, mais de vil papier toujours plus avili. Le paysan achète tout ce qui est achetable. C'est la classe moyenne qui a le plus à souffrir. Les intellectuels, les universitaires pâtissent cruellement. Et il faut tout l'optimisme viennois, l'insouciance, le laisser-aller, l'habitude du « ça ne presse pas », d'un mot la « Schlamperei », que l'ancienne capitale a léguée à sa pauvre héritière, pour conserver ce calme relatif et cette physionomie à peu près pacifique que Vienne a gardés au milieu des bouleversements européens.

Vienne a sa part des fautes criminelles qui ont déchaîné la guerre. Mais l'expiation est terrible et la dureté même du châtiment le fait paraître injuste. Elle n'a rien à gagner à se donner à l'Allemagne. On souhaite qu'elle trouve dans un nouveau statut et dans les avantages de sa situation géographique les gages certains d'une prochaine renaissance.

J.-J.-A. Bertrand.



De Paris à Wiesbaden par l'Alsace

Exposition d'art français à Wiesbaden..... Des affiches placardées sur tous les murs de France; leur vignette prometteuse; l'attrait d'une Bochie semi-française et, *last not least*, la tentation d'un « change » miraculeux : combien se sont laissés séduire? Et le voyage, en vérité, en valait la peine et eût pu être riche en enseignements.

De Paris à Wiesbaden, il faut traverser l'Alsace. L'Alsace! Jamais le « pensons-y toujours, n'en parlons jamais », ne semble avoir été plus de mise qu'en cette ère de transition, pour cette portion de France vers laquelle, un demi-siècle, tant de cœurs français soupirèrent. Et nul ne contestera que nous soyons fort mal renseignés par la presse, même dite « grande », même (et surtout) dite « d'information », sur l'état actuel de l'Alsace.

Or, pour peu que l'on étudie le problème de l'Alsace, l'on constate que, précisément, c'est, avant tout, un problème de presse. En ce sens que, si l'Alsace nous boude — une portion, au moins, et numériquement importante, de l'Alsace — c'est parce que travaillée frénétiquement par une presse hostile à la France. Mais, pour juger de la nature exacte de ce mal, il faut s'adonner à l'examen méthodique de ces feuilles. Cela ne peut se faire que sur place. Et ce n'est pas à Paris — où n'est guère mis en vente que le *Journal d'Alsace et de Lorraine*, de Strasbourg — que l'on serait à même, le moins du monde, de se documenter.

Les feuilles qui, en Alsace, combattent la France, systématiquement, ou relèvent — directement ou par intermédiaires — de l'Allemagne, ou se réclament d'un fanatique dont l'orgueil, par lui-même avoué, serait de n'appartenir ni à la France, ni à l'Allemagne, ni à l'Alsace. Les principales ont nom: *Die Republik*, organe radical-socialiste que supprima naguère M. Millerand et que fit rétablir, par une inspiration malencontreuse, le Dr Blumenthal; *Der Elsaessische Courier; Der Elsaesser; Das Volksblatt.* Grâce à elles, de Strasbourg, de Colmar et de Mulhouse s'envole chaque jour un même essaim de vautours acharnés à lacérer l'âme de la France.

On a fait beaucoup de bruit, lors d'un fameux procès encore présent dans toutes les mémoires, des campagnes de la *Gazette des Ardennes* en pleine guerre et, dans un numéro récent des *Archives de la Grande Guerre*, l'on trouvera un commencement d'historique de cette feuille célèbre. Ce sera la tâche de quelque futur historien de l'Alsace reconquise d'extraire, des proses fielleuses de ces plumitifs systématiquement hostiles à tout ce qui vient de France, la critique de l'actuel régime républicain et de lui opposer le pané-

gyrique absurde d'une Allemagne présentée comme la patrie de l'ordre, du bonheur, de la paix sociale, la Salente merveilleuse d'une Utopie miraculeusement instituée, au sein d'une Europe anarchique, par la sapience immuable du Teuton.

Pour eux, les Alsasiens et les Lorrains languissent dans un honteux esclavage. La France étant incapable de se relever, il s'en suit que le rattachement à l'Allemagne est la seule voie de salut. Ainsi s'instille dans l'âme du peuple alsacien une sorte de désir de neutralité et, par suite, de détachement de la France dont quelques patriotes alsaciens, desquels l'amour pour notre pays n'est cependant pas douteux, s'exagèrent le péril lorsqu'ils affirment qu'au cas d'un plébiscite, l'immense majorité — on a même précisé les proportions : quatre-vingts pour cent ! — de la population se déclarerait neutre !

Il y a, dans cet état d'esprit, évidemment exagéré, d'alarmants symptômes. Contre lui réagissent le *Journal d'Alsace et de Lorraine*, le *Nouveau Rhin français* de l'abbé Wetterlé, l'*Alsace* de M. Viellard, à Mulhouse, et, en allemand, l'hebdomadaire de l'abbé Delsor et la *Neue Zeitung* strasbourgeoise du député Frey. Mais la solution du péril est à base administrative et réside dans la suppression du Commissariat général et l'assimilation de l'Alsace au reste de la France pour tout ce qui a trait au fonctionnement administratif. On s'est, d'ailleurs, assez attaché — et c'est là à peu près tout ce que l'on a dit au peuple de France de l'état de l'Alsace — à mettre en lumière, dans notre presse, l'absurdité d'un régime particulariste où survivent les institutions, les règlements, les minuties bureaucratiques, les tarifs — hélas ! plus avantageux pour le fonctionnaire que les nôtres — de l'Allemagne impériale. Tôt ou tard, il faudra que disparaisse cette odieuse vision d'un *Reichsland* se survivant à lui-même comme un défi à la France victorieuse qui semble, du seul fait du maintien d'un tel état de choses, admettre implicitement son infériorité culturelle à l'endroit de la Germania, dont toute la force résidait en sa solide armature de castes et le rempart d'un fonctionnarisme spécialisé.

Les fonctionnaires ! Les Français eux-mêmes ne tarissent pas sur l'infériorité du personnel français envoyé en Alsace et n'hésitent pas à lui opposer la correction stylisée du Boche, dont la foncière brutalité se masque, pour duper les naïfs, de ce vernis à l'*aalglatt* souplesse, que ceux qui ont pratiqué l'Allemagne d'avant-guerre ont pu apprécier à son exacte valeur. Il serait malaisé de nier, toutefois, que bon nombre des critiques adressées aux fonctionnaires français d'Alsace ne soient malheureusement exactes. Il eût fallu disposer d'un personnel bilingue — nous voulons dire : qui eût parlé, avec sa langue, la langue allemande, grâce à quoi l'apprentissage du dialecte alémannique d'Alsace eût été chose aisée — et ne pas jeter sur l'Alsace des gens venus des quatre coins de la France sans la

moindre préparation, ni la moindre notion de l'âme alsacienne, laquelle, et fondamentalement, diffère de l'âme française... telle que l'ont faite cinquante années de centralisme parisien et d'instruction laïque, gratuite et obligatoire. Ce sont là faits que l'on pourra, dans des écrits officiels, gazer tant que l'on voudra, mais dont la réalité n'en restera pas moins évidente. Mais où trouver, en France, ce personnel idéal? Les meilleurs entre les meilleurs ne pouvaient donner qu'une minorité et il s'en faut qu'on les ait tous engagés à se rendre en Alsace! Alors, en présence d'un recrutement de fortune, les quelques 320.000 Boches, Allemandes ou maris allemands d'Alsaciennes, qu'on a laissés dans le pays, avaient beau jeu à exercer leur sournoise critique. Ils ne s'en firent pas faute et le résultat est celui que l'on vient de dire...

Résultat dont il ne faudrait pas, cependant, s'exagérer la gravité. D'abord, la campagne est restée — en dépit des abbé Haegy et autres Fosshauer, ennemis irréductibles du français au profit de l'allemand « langue maternelle des Alsaciens » — foncièrement attachée à la France. Il y a bien la question religieuse. Mais si le Bloc National est appelé à rester le gouvernement de la France, il n'y a rien à craindre à ce sujet. Que si, au contraire, notre pays doit s'engager de nouveau, d'ici à peu d'années, sur la voie de l'affranchissement des consciences et de la totale liberté de penser, l'Alsace aura, comme d'autres provinces « arriérées » de la France l'ont eue, qui ne s'en portent pas plus mal aujourd'hui, sa crise de croissance et de transition, avant que de se jeter à corps perdu dans la joie de vivre latine. En somme, son mécontentement actuel ne doit pas nous inquiéter outre mesure. Souvent apeurée en présence d'un avenir qui ne lui apparaît redoutable que parce qu'elle n'en conçoit pas le plan — et comment le concevrait-elle, si elle ignore encore l'idiome où il est formulé? — il représente exactement ce qui, chez les individus qu'une brusque transplantation arrache à leurs habitudes de toute une vie, cet accès passager de mauvaise humeur qui fait place, l'adaptation réalisée, à la joie d'une situation meilleure et reconnue telle, par comparaison avec l'ancienne...

En attendant que cette ère de bonheur luise sur l'Alsace, prêtres et pasteurs — et c'est ici que l'étroit anticléricalisme de nos Homais de comices agricoles d'avant-guerre était condamné à échouer, lamentablement, en Alsace — s'avèrent comme les agents — intérimaires si l'on veut, mais hautement efficaces — de pacification et de francisation du pays. A côté, hâtons-nous de l'ajouter, des instituteurs, de ces instituteurs *alsaciens* qui, sachant encore imparfaitement notre langue, se sont imposés la tâche de franciser, en l'apprenant par un effort méritoire, leur petit monde, qui sera l'Alsace de demain. Et, aussi bien, ce n'était point en deux années de tâtonnements préliminaires qu'il fallait s'attendre à voir disparaître le sédiment germain solidement plaqué sur l'âme alsacienne par un

demi-siècle de prussification ! Ayons donc, en dépit des apparences, bon espoir pour l'avenir, un avenir nullement lointain, et faisons confiance aux pionniers universitaires de la cause française en Alsace. Ils ne failliront point à leur tâche.

Laborieuse, active, l'Alsace surprend agréablement le touriste de Wiesbaden qui ne la connaissait qu'à travers les charges linéaires du bon artiste Hansi, patriote aussi passionné que génial dessinateur et mordant caricaturiste. Le Rhin majestueux qui roule ses ondes glauques aux confins du paysage alsacien exprime, pour le voyageur novice, comme la quintessence poétique de l'âme de l'Alsace. Ni Belfort, glorieuse sentinelle avancée que l'élargissement de la frontière dota d'une exubérance de vie nouvelle ; ni Colmar, la vieille cité à peine modernisée ; ni Mulhouse aux fabriques bruissantes ; ni ces attirantes petites cités que la vigne, merveilleusement soignée, enserre dans la couronne de ses pampres, ne parlent au Français de France un langage aussi émouvant que le *Vater Rhein* contemplé, du pont de Kehl, en cette Strasbourg d'où s'envola, un jour d'indécision tragique où il semblait que les fastes de la France fussent sur le point de s'effacer de l'histoire du monde, l'immortelle *Marseillaise !* Et c'est après de telles impressions que l'on ressent pleinement la portée de l'exposition installée au château de Biebrich, propriété de la Grande-Duchesse de Luxembourg. Wiesbaden, c'est tout le Second Empire que ce nom évoque, encore que son *Kursaal* ignore aujourd'hui l'affluence cosmopolite de cette époque déjà si lointaine. Et l'art qu'on y exhibe, c'est — art rétrospectif de l'habitation, art décoratif moderne — l'art d'une France qui, en dépit des *Wacht am Rhein* d'une jeunesse boche universitaire imbue d'esprit de revanche, entend bien affirmer sa volonté absolue de travailler désormais — avec l'appui de bons, fidèles et puissants Alliés, qu'un peu de généreuse diplomatie saura, sans doute, nous maintenir — dans l'ordre et la sécurité, à l'épanouissement des disciplines de la paix, de la paix latine, pour sa prospérité et son vieux renom, indestructiblement affermis...

CAMILLE PITOLLET.

NOTES & DOCUMENTS

La Réforme de l'Enseignement

Des flots d'encre coulent et vont couler encore à propos des projets de réforme. Les vacances n'ont pas interrompu la campagne opiniâtre des partisans des études anciennes *exclusives et obligatoires*. Les opinions libérales ou impartiales sont rares. Voici un extrait qu'il peut être intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Après avoir rappelé que le différend actuel n'est qu'un nouvel épisode de la vieille querelle des anciens et des modernes, querelle qui a toujours tourné au profit du français, sans que la littérature et les études s'en portent plus mal, les auteurs font cette remarque, qui n'est pas neuve, mais dont ils tirent une application particulière et significative : « Ce n'est pas le contenu des programmes qui importe, mais la manière de les exécuter. » C'est une question de méthode, sur laquelle tout le monde peut se mettre d'accord.

« Comment, s'il est vrai que c'est la méthode qui importe, pouvez-vous soutenir que les humanités modernes ne peuvent pas donner de bons résultats ? L'a-t-on appliquée à la section moderne cette méthode qui, de votre aveu, fera la véritable supériorité des études classiques ? Vous savez bien que non. Et si on l'appliquait, si, en outre, on confiait aux « Modernes » des élèves de même valeur que ceux qu'entraînent les « Anciens », êtes-vous sûrs qu'une différence apparaîtrait entre les deux sections ? Nous en doutons fort. Quand vous condamnez les humanités modernes, vous condamnez quelque chose qui *n'existe pas encore*, et vous prétendez le faire au *nom de l'expérience*. Le régime de 1902 a saboté l'enseignement secondaire. Vous comparez les possibilités des deux sections en opposant les résultats de la section moderne d'aujourd'hui à ceux de la section classique d'hier. Ce n'est pas légitime. Faites à ces deux enseignements des conditions identiques, et vous pourrez conclure. Jusque-là, observez le doute cartésien.

« Nous sommes, en effet, persuadé que la querelle des programmes est vaine, comme était vaine au temps de Fontenelle la querelle des règles en littérature. Des chefs-d'œuvre ont été écrits en imitant les anciens, parce que les auteurs qui les ont créés voyaient à travers le fantôme antique la Nature éternelle ; d'autres chefs-d'œuvre sont nés sans qu'il fût besoin d'un Latin ou d'un Grec pour leur servir de modèle. Ainsi en pédagogie on formera des esprits cultivés avec du latin, et on y arrivera aussi avec du français, à condition qu'on emploie des méthodes raisonnables. Tout est là. — Mais alors à quoi bon l'exclusivisme ? C'est ce que les gens sans parti pris se demandent ».

(La Solidarité.) LES COMPAGNONS.

P. S. — Les dernières nouvelles qui nous parviennent de divers côtés s'accordent pour indiquer que, devant la vigoureuse opposition qui s'est manifestée, les projets ministériels devront être retirés ou sérieusement amendés. — N. D. L. R.

BIBLIOGRAPHIE

LOUIS CAZAMIAN.— **L'Evolution psychologique et la Littérature en Angleterre, 1660-1914.** — Paris, Félix Alcan, 268 pp., 1920. — 9 francs.

Le chef des études anglaises en France au XIXe siècle, Taine, marqua dès le début ce nouveau rayon de la critique française d'un sceau philosophique. En écrivant l'histoire de la littérature anglaise, il tente, comme il le dit en propres termes, de tracer « la psychologie d'un peuple ». Marcher vers la connaissance des lois psychologiques, faire l'histoire morale de l'humanité, tels sont ses objets derniers. Philosophe d'intention, il reste historien de procédé. Schérer lui reprocha tout de suite d'avoir tenté une réconciliation impossible. Le public lettré donna tort à l'austère censeur, et s'il fit parfois bon marché des vues systématisées à l'excès du philosophe, il suivit l'historien avec une curiosité passionnée et la fièvre d'apprendre que sait communiquer le grand critique.

Cette haute entreprise, aventurée déjà, M. Cazamian la reprend et, disons-le tout de suite pour bien marquer son originalité et son mérite, dans des conditions encore plus périlleuses. Il sacrifie d'emblée toute la partie historique. Il sacrifie de parti pris non seulement ces données concrètes qui permettent à notre imagination de dresser devant l'esprit un fantôme coloré où se prend notre besoin de sympathie ; mais jusqu'aux documents politiques et sociologiques, jusqu'aux textes, extraits et citations où se raccrocherait le vertige de nos facultés d'abstraction. Il fait uniquement œuvre de psychologue. Son livre, d'une formule très nouvelle, dont Emile Hennequin, Georges Renard et W. A. Neilson avaient seuls avancé les premières propositions (sans parler de M. Cazamian lui-même dans ses *Etudes de psychologie littéraire*), constitue un exercice de psychologie appliquée à l'étude de la littérature anglaise prise dans son développement.

En étudiant les variations du goût, il a été amené à la notion d'une alternance ou, si l'on veut, d'un rythme dans l'évolution littéraire. Organisme intellectuel d'une extrême sensibilité, il n'a pas manqué — si l'on nous permet cette hypothèse — d'être très frappé par le changement profond qui de notre temps, dans l'espace d'une génération, s'est produit chez nous dans la façon de penser et de sentir, de réagir au beau, à l'utile, au mystique, au vrai scientifique, au religieux. Il a été le témoin avisé et touché de ce passage de l'intellectualisme de ses propres années d'école et d'apprentissage à la recherche de l'émotion, passage dont les noms de Bergson et Péguy donnent ou l'indice ou l'exemple. En pensant à ces contingences qui ne sont pas secondaires, vivantes qu'elles sont de toute la vie contemporaine, on reprend ce livre parfois ardu avec un intérêt nouveau ; il nous paraît alors, malgré ses formules abstraites et son appareil volontairement effeuillé et défleuri, plus proche de l'âme collective de notre temps et de tous les temps, en deçà comme au delà de la Manche.

Dans ce rythme psychologique, il voit le ressort intérieur de l'évolution

du goût, par suite la loi de l'aimantation des âmes (des écrivains comme des lecteurs) et de l'orientation des œuvres.

Ce mouvement de balancier n'est pas le seul. Il faut tenir compte aussi des influences sociales, et dans cette expression très large, M. Cazamian fait rentrer, si je ne me trompe, les trois facteurs de Taine : la race, le climat et le moment qui ont déterminé l'état social antérieur.

C'est user du privilège des philosophes avec pleine liberté, que d'écarter les siècles d'élaboration du moyen-âge d'un revers de la main, en n'y voyant que des suites incohérentes d'essais. Sous Elisabeth seulement, l'Angleterre prend conscience d'elle-même. Alors s'ouvre la première période de la littérature ayant un caractère net. Ce caractère est émotionnel et fait au total de ce siècle (1550-1660) le premier romantisme.

M. Cazamian attache une telle importance à la tonalité dominante de la première période consciente d'une littérature, il déclare avec tant d'énergie que là et alors se trahit le génie profond d'un peuple — romantisme pour les Anglais, classicisme pour les Français — qu'on lui aurait su gré de présenter, avec le relief qui convient, les traits de cette littérature élisabéthaine, après tout si mêlée et si touffue. Et pour la France, dont la pleine conscience ne daterait que de Louis XIV, ne fait-il pas — tout comme Taine — trop bon marché des cathédrales et de la civilisation qu'elles expriment ? Mais passons.

La Restauration, 1660, marque la première oscillation franche du rythme. Elle est classique et se pose en s'opposant à la période romantique qui précède. Cette fois-ci, le déclanchement est très net, car les circonstances historiques et les influences sociales sont toutes en faveur du renversement des valeurs. Au second battement du balancier, entendez le retour à la phase émotionnelle du romantisme de 1800, il n'en fut pas de même. Il n'y eut plus coïncidence entre le facteur psychologique (rafraîchissement du goût) et le facteur historico-social (renouveau des mœurs, révolution économique, Révolution française). L'opération traîna près d'un demi-siècle. L'emprise de la forme classique avait été telle, que les formes nouvelles furent très longues et laborieuses à évoluer.

Au XIXe siècle, M. Cazamian reconnaît que sa théorie joue avec moins de netteté encore. Cette fois, ce n'est pas dû, pense-t-il, à un manque de synchronisme entre les trois facteurs en question ; mais au fait que l'heureuse innocence de l'âge d'or est évanouie : les écrivains sont trop conscients ; ils ont trop d'instruction et trop de mémoire. Même en plein romantisme, ils gardent des réminiscences d'école. Tout est en transition. Il faut un peu de complaisance pour distinguer l'âge néo-classique de Matthew Arnold de l'âge néo-romantique de Ruskin et de Wm. James. Ajoutez à ces causes de confusion les influences perturbatrices de la littérature coloniale, Kipling. Conrad et London, et l'on n'est pas surpris que M. Cazamian regarde son pendule comme sensiblement arrivé avant la grande guerre à un point mort.

Qu'apportera aux étudiants cette brillante et très habile généralisation ? C'est à eux de répondre à cette question. Pour les amateurs de synthèse et les psychologues épris d'application, ce volume hardi, qui avait à créer son atmosphère et sa nomenclature, sera un régal de délicats.

CH.-M. GARNIER.

ALBERT-LÉON GUÉRARD. — **French Civilization, from its origins to the close of the Middle Ages.** London, T. Fisher Unwin. 328 pp., 1920. — 21 sh.

L'auteur de cet important ouvrage est professeur de civilisation française dans une université américaine, et il a ici réuni et condensé la matière d'une série de cours donnés par lui à l'Université de Stanford, de 1907 à 1913, au Rice Institute depuis 1913, à l'Université de Chicago en 1916 et 1920. Son objet principal a été de fournir à ses étudiants un manuel aussi complet, mais aussi net et succinct que possible, où seraient exposées les activités multiples dont l'ensemble constitue la civilisation française au Moyen-Age, ce tableau devant servir, en second lieu, à reconstituer le milieu social, à recréer en quelque sorte l'atmosphère où a pris naissance notre littérature nationale. Or ce double objet a été pleinement atteint. M. Guérard étudie, dans la première partie de son livre intitulée les *Origines*, les éléments qui ont contribué à la formation de la nationalité française : géographiques, ethniques, psychologiques, linguistiques, depuis la préhistoire de la Gaule jusqu'à la décadence des Carolingiens et la fin des invasions germaniques. La seconde partie consacrée au *Moyen-Age* proprement dit, et qui va du onzième à la fin du quinzième siècle, examine les aspects principaux sous lesquels se présente alors la civilisation française. La communauté chrétienne, d'abord : la foi catholique, le clergé régulier et séculier, les rapports de ce clergé avec la société, la culture chrétienne, artistique et littéraire, théologique surtout et qui aboutit, avec Aristote et Thomas d'Aquin, au triomphe de la scolastique. Puis la société laïque elle-même : chevaliers féodaux et bourgeois des communes, barons et paysans, chansons de geste, romans aristocratiques, d'une part, de l'autre poésie satirique et théâtre populaire, la puissance royale, pendant tout ce temps, s'élevant peu à peu sur les ruines même de la féodalité, la monarchie Capétienne se développant confusément, autant par la faute de ses rivaux et par la ténacité, surtout, de ses ministres et administrateurs, que par la politique et les qualités des rois eux-mêmes. Cet immense tableau est ici esquissé, dans sa seconde partie spécialement, avec une remarquable maîtrise. Ecrit dans un anglais net et dru, divisé en paragraphes organiquement distincts, en chapitres où de vastes perspectives sont ménagées avec précision, où l'air circule, l'ouvrage de M. Guérard, avec sa table analytique et son index si soigneusement établis, constitue un manuel de tous points excellent, dont la clarté ne provient pas surtout, comme en tant d'autres ouvrages semblables, de la simplification excessive imposée à sa matière.

En même temps qu'une très utile compilation, l'ouvrage apporte encore, sur cette vaste matière qu'il embrasse, maintes vues personnelles. Non satisfait d'avoir entassé, dans l'espace étroit où il se limite, une abondance de documents empruntés, comme il convient, aux plus récents travaux des spécialistes, M. Guérard s'efforce de les ordonner selon des lignes neuves. Il ne se contente plus d'indiquer les aspects généraux, traditionnels, comme simplifiés et harmonisés par la distance d'où nous les considérons aujourd'hui, sous lesquels nous nous représentons d'habitude le Moyen-Age : il s'intéresse, avant tout, à la complexité, encore si mystérieuse pour nous, de ces siècles d'autrefois. Il montre, par exem-

ple, que la France, appelée toujours, à cause de sa manière de penser et de parler, « la fille de Rome » est, en fait, une nation beaucoup moins méditerranéenne que septentrionale (p. 31). Il est frappé de l'hétérogénéité du monde médiéval, où la chrétienté, au lieu d'une unité compacte, forme au contraire, avec ses ascètes et ses frères mendiants, ses abbés politiques et ses évêques féodaux, ses Clunisiens et ses Templiers, avec sa foi et sa corruption, une cohue si diversement bariolée. Il signale les flux et reflux constants des grands courants d'idées et d'émotions : la puissance souveraine de l'Eglise, mais, en regard, la véhémence du sentiment anticlérical ; la cathédrale gothique, avec la ferveur de ses statues de saints et d'anges, mais avec les démons ricanants, aussi, de ses chapiteaux et de ses gargouilles ; ou encore le culte de la femme que célèbre toute la littérature courtoise, mais, en même temps, la brutalité avec laquelle Henry II Plantagenet traite la reine Aliénor, et Philippe-Auguste la reine Ingeburg de Danemark (p. 232). Il souligne les contrastes vigoureux qui séparent l'idéal religieux, si altier, des habitudes de la vie courante, si terre à terre et mêmes barbares, et des méthodes de pensée, si rudimentaires encore : crédulité imaginative à la fois et froideur logique de la croyance, exaltation mystique et théologie formaliste, allégorie et littéralisme, la foi se soumettant, terrorisée par la hantise de l'au-delà, mais non sans regimber, à voix sourde. M. Guérard vise à communiquer à son lecteur l'impression d'une activité intense, tumultueuse, grouillante même, et il y atteint le plus souvent, malgré la schématisation parfois un peu outrée de ses chapitres, par le tour vivant, incisif, spirituel qu'il donne à son étude, par sa manière d'expliquer le passé par le présent, et de rapprocher les problèmes d'autrefois de ceux qui nous préoccupent encore tant aujourd'hui, de comparer, par exemple, l'époque qui avait pris pour symbole la Vierge à la nôtre, qui a choisi la Dynamo (p. 279), ou qui avait désigné comme poète lauréat, au lieu de Robert Bridges ou de notre Paul Fort, Alain Chartier (p. 299).

Ajoutez à cette concrétisation pittoresque du Moyen-Age une sympathie profonde pour la vie spirituelle de l'époque. M. Guérard, qui ne se pique point d'érudition, qui n'a découvert aucun document encore inédit, qui limite sa tâche d'historien à établir des rapports clairs et précis entre des données fournies par d'autres, projette sur son ample matière une sorte d'atmosphère chaleureuse qui l'anime toute. Le caractère essentiel de la France médiévale réside, à ses yeux, en la « grandeur et l'unité spirituelles » qu'elle ne réalisa, sans doute, que bien imparfaitement, mais qu'elle eut l'honneur au moins de concevoir (p. 309). Son immaturité — un de ses traits fondamentaux — ressemble à celle d'un enfant, dans l'âme duquel l'affectueuse et confiante tendresse se complique, selon l'instant, de tant de cruauté, d'égoïsme, et de violence, où la foi respectueuse en l'autorité affirmée s'accompagne d'une croyance absolue aux contes féeriques, aux aventures merveilleuses et à tout l'inexplicable. M. Guérard oppose quelque part, à la doctrine du XVIIIe siècle qui fait du capital un droit abstrait illimité, la conception du Moyen-Age féodal et chevaleresque d'après laquelle le droit de propriété n'était que la contrepartie d'un devoir, une récompense en même temps et un dépôt ; ou encore il met en lumière la rude liberté des corporations urbaines, dont la farouche indépendance s'équilibrait de tant de discipline volontairement consentie. C'est cette clarté où baignent les idées directrices,

et comme le faîte même de l'ouvrage, qui lui communique son intérêt si spécial. Précis et scrupuleux dans ses fondations, mesuré dans ses jugements, impartial dans l'examen des questions les plus âprement débattues, celle, par exemple, de l'importance respective, dans l'évolution de la civilisation française, des influences romanes ou germaniques (pp. 128-29), le livre n'en acquiert que plus d'autorité dans ses conclusions générales, qui sont comme le couronnement optimiste de l'œuvre entière. Bien plus, un peu de la gravité des années épiques que nous venons de vivre laisse tomber, sur les pages du volume, son ombre virile, où l'idéal pour lequel la France et ses alliés ont lutté et vaincu semble se rapprocher, par tant de points, de l'idéal de la France médiévale. Il y a plaisir à savoir la cause de la civilisation française, et sa permanente grandeur, présentées avec tant de droiture simplement éloquente, et défendues, en Amérique surtout, où la culture allemande a recruté de si infatigables propagateurs, par une voix si juste et si chaude.

FLORIS DELATTRE.

J. LEGRAS. — **Mémoires de Russie**, in-8°, 450 pages, 20 fr. — Payot, éditeur, 1921.

« Sous la forme nonchalante d'un « journal », les *Mémoires de Russie* montrent par le menu ce qui s'est passé chez nos alliés de 1916 jusqu'au printemps 1918, ce qu'on disait à la ville, à l'armée et dans les tranchées, comment on y vivait et comment on s'y prenait pour organiser la défense. » C'est ainsi que M. Legras résume, dans l'avant-propos, le contenu de son dernier ouvrage.

Très jeune professeur, puis doyen de la Faculté des lettres de Dijon, l'auteur de *Au Pays Russe* et de *En Sibérie* s'était aussi, fort activement, occupé des affaires municipales de sa ville d'adoption ; mais il n'en avait pas moins continué à faire en Russie de fréquents séjours.

Dès le début de la guerre, quoique dégagé de toute obligation militaire, il s'engagea et servit d'abord sur le front français, ensuite, jusqu'à l'épuisement complet de ses forces, en Russie, comme officier d'état-major. Nul témoin ne peut être plus qualifié pour retracer la marche des événements qui ont amené l'effondrement de l'armée russe et abouti à la révolution bolcheviste. C'est la tâche dont il s'est acquitté magistralement, en recueillant une ample moisson de documents agrémentés d'anecdotes typiques et de portraits pris sur le vif.

Aujourd'hui M. Legras se repose des fatigues de la guerre en rendant à notre pays de nouveaux services dans une université américaine ; grâce aux *Mémoires de Russie* si intéressants, si vivants, ses amis, restés de longues années sans nouvelles de lui, se réjouissent d'avoir pu reprendre contact avec cet éternel voyageur.

P. BRUET.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Réunion des professeurs de langues vivantes. — La *Société des Professeurs de Langues Vivantes* a provoqué une réunion pour examiner les projets de réforme du Ministre de l'Instruction publique, et la réponse qu'il convenait pour notre part de faire à son « questionnaire », que nous avons publié.

Cette réunion, qui a eu lieu le jeudi 6 octobre, au lycée Saint-Louis, avait attiré un grand nombre de professeurs de Paris (lycées de garçons et de jeunes filles, écoles primaires supérieures) ; il y avait même des agrégés des lettres ; l'Association régionale de Nancy avait délégué M. Peyraube. Mlle Sanua, membre du Conseil Supérieur de l'instruction publique, était présente.

M. Veillet-Lavallée, qui présidait, assisté de MM. Servajean et d'Hangest, a donné la parole à M. Rancès, représentant des langues vivantes au Conseil Supérieur.

M. Rancès a lu la réponse — demandée pour le 15 octobre — qu'il se propose d'adresser au Ministre ; cette lettre, très ferme de ton, et d'argumentation serrée, convaincante, a paru interpréter fidèlement les sentiments de l'assistance, puisqu'elle en a coupé la lecture à plusieurs reprises de ses applaudissements. Dans la discussion qui a suivi, des objections de forme ou de fond ont été soulevées, des questions posées, auxquelles a répondu M. Rancès ; les critiques se sont peut-être faites plus vives au sujet de la partie finale, où M. Rancès expose des vues personnelles sur l'enseignement féminin. La lettre sera d'ailleurs publiée, le moment venu.

A la suite d'un échange de vues qui s'est prolongé assez tard, l'accord s'est fait sur une formule très large, et qui laisse toute latitude au représentant au Conseil Supérieur dans la lutte probablement très dure qu'il aura à soutenir, à savoir : le maintien, à coté des humanités classiques dont nous ne sommes pas les adversaires, d'un enseignement fondé sur les humanités modernes, avec égalité de sanctions.

Le français à l'étranger. — Nous signalons à tous ceux qui s'intéressent à l'enseignement du français à l'étranger, la publication à Londres d'un nouveau petit journal hebdomadaire, rédigé entièrement en notre langue, « pour tous ceux qui apprennent le français ». C'est une revue de la presse française, agrémentée de messages, de chroniques, nouvelles du jour et échos, qui doivent apporter de la vie et de la joie dans les classes ou dans les cours. Le prix du numéro est de 2 d., et les éditeurs sont Evans Brothers, Montague House, Russell Square, London W. C. 1.

Traducteurs. — Nous croyons savoir qu'un poste de traducteur-interprète pour l'anglais est vacant à la Société des Nations, et qu'il y aura un concours à Paris vers le milieu du mois de novembre. Confirmation de ces renseignements peut être demandée au Bureau de liaison de Paris, 35, rue Vernet.

Nominations.— Enseignement Supérieur.— *Montpellier.*— M. Teulier, professeur agrégé d'italien, est chargé, pendant l'année scolaire 1921-22, de faire trois heures de conférences de langue et littérature italiennes à la Faculté des Lettres de Montpellier.

REVUE DES PÉRIODIQUES

Revue Universitaire. — Mars 1921 : *La réforme des programmes de 1902*, par M. Max Leclerc, de la librairie Armand Colin, qui fonce à son tour sur la réforme de 1902, selon lui dirigée « contre ce qui avait pu subsister des vieilles humanités classiques », et demande que, dans l'établissement des programmes d'étude, « la voix même de la société » soit entendue (représentée par qui ? car, en 1902, les représentants de la Nation furent consultés, voir l'*Enquête sur l'Enseignement secondaire. Documents parlementaires, Chambre des Députés*, n° 866, Paris, 1899) ; *Et la prononciation du latin ?* par M. A. Hamel : demande que l'Université réponde au vœu du « vénéré cardinal Amette », et adapte la prononciation italienne du latin, ou, plutôt, devançant l'Eglise, qui n'a jusqu'ici su prendre que de demi-mesures, « s'efforce de faire revivre la prononciation du siècle d'or de la latinité, que nos savants ont reconstituée dans ses traits essentiels » ; *La réforme du Palmarès*, par M. L. Hermann : demande avec infiniment de raison que les palmarès de nos lycées deviennent la « chronique vivante, la revue annuelle du lycée ou du collège » et ne craint pas d'évoquer les programmes des gymnases étrangers, autrichiens ou allemands en particulier, des données desquels il donne un court aperçu, oubliant toutefois qu'à cette heure de crise de l'imprimerie le moment n'est peut-être pas venu de charger le budget de nos établissements d'instruction d'un excès de dépenses. — *Id.*, avril 1921 : *L'enseignement secondaire*, par Albert Cahen : Conférence aux élèves de l'Ecole Normale supérieure candidats aux agrégations des Lettres et des Sciences ; *Cours et Conférences* (deuxième article), par J. Tourneur-Aumont, exposé d'un nouveau système d'enseignement à ajouter à tant d'autres et dont une suite est annoncée ; *Jeunes filles d'Amérique*, par Mlle C. Renauld, bonnes observations faites sur place par une fine psychologue. — *Id.*, mai 1921 : *Cours et Conférences* (suite) de l'article de J. Tourneur-Aumont, qui semble se faire une très haute idée de la puissance de travail de nos élèves, du moins appliquée à l'histoire ; *Une leçon de français, essai de pédagogie vivante*, par M. P. Despiques, sorte d'expérience de « méthode directe » réalisée sur des élèves de 7me du lycée Mustapha à Alger, et qui ne semble avoir été ni meilleure ni pire que d'autres, faites en classe de langues vivantes avec de simples tableaux Delmas ; *Les sources de l'épopée du ver*, par M. P. Berret, qui établit que la source de Hugo dans ces 600 vers — dédiés à un ver — serait surtout le poème de Louis Bouillet : *Les Rois du Monde*, publié en 1852 dans la *Revue de Paris*, puis inséré en 1859 dans le recueil des *Festons et Astragales*. Hugo était abonné à la *Revue de Paris*, et Bouillet lui envoya en 1859 à Guernesey ses *Festons et Astragales*. Mais Edgar Poe a aussi un *Ver Conquérant* qui, inséré en 1843 dans le premier recueil des *Histoires Extraordinaires*, a eu de nombreuses traductions et rééditions chez nous de 1843 à 1862 — la version de Baudelaire a été quatre fois réimprimée de 1856 à 1862 — et dont M. P. Berret opine cependant que Hugo ne semble pas l'avoir mis à profit, encore que Bouillet s'en serait peut-être « inspiré, en point de

départ ». Nous sommes ici sur un terrain mouvant. Et il y a aussi la *Comédie de la Mort*, de Gautier, qui est de 1838 et qui est le seul volume de vers du bon Théo que l'on trouve dans la bibliothèque de Guernesey... Et il y a encore les *Fleurs du Mal*, dont l'inspiration aurait été, selon M. P. Berret, « une force d'attirance » que Hugo se serait hâté de mettre à profit. L'épopée du ver de Baudelaire, c'est : *Une Charogne*, n° XXVII des *Fleurs de Mal*.... Enfin, *last, not least*, il y a Hugo, qui « demeure original en imitant », si bien que *l'Epopée du Ver* « reste, dans la *Légende des Siècles*, une des manifestations les plus représentatives du génie hugolien ». Donc l'imitation de Hugo n'étant pas un esclavage, il s'en suivrait qu'il a fait grand honneur à ses précurseurs « en tondant de leur pré la largeur de sa langue... »

C. P.

Hispania. — *Troisième année*, 1920, n° I : J. Francés : *Devant la statue de Pérez Galdós ;* Carol-Bérard : *La musique espagnole à Paris ;* C. Pitollet : *Une affairede plagiat* (Victor Hugo accusa à tort François de Neufchâteau de l'avoir plagié dans l'*Examen Préliminaire* de l'édition de *Gil Blas* chez Lefèvreen 1820) ; n° II : Francisco Melgar : *Pour Don Carlos* (plaidoyer en faveur du Don Carlos historique contre M. P. Benoit) ; C. Pitollet : *George Sand et Majorque* (à propos d'une étude de D. Gabriel Alomar réimprimée dans son volume : *Verba*) ; André Vovard : *Vues d'ensemble sur la législation du travail en Espagne* ; n° III : Ernest Martinenche : *Le théâtre de M. Pérez Galdós* (réimpression d'un article paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1906) ; C. Pitollet : *L'Abbé H. Breuil et son Journal d'Espagne* ; Jean Cassou : *Antonio Machado* ; A. Vovard : *Fin de l'article précédent* ; n° IV : Marius André : *M. Martinenche et la Célestine* (à propos de *La Célestine, tragi-comédie de Calixte et Mélibée*, traduction de Germond de Lavigne, pour la réimpression corrigée de laquelle M. Martinenche a écrit une excellente *Introduction* de cinquante-six pages, comprenant une *Bibliographie* de trois pages et demie (Paris, *Le Renaissance du livre*, 3 fr. 75) ; C. Pitollet : *Fin* du précédent article ; Jorge Guillén : *La langue espagnole à la Société des Nations*. 1921, n° I : Jorge Guillén : *Eugenio d'Ors*, plaidoyer en faveur de *Xenius*, dont la germanophilie, tout au long de la guerre, semble un peu oubliée, mais M. Guillén est Espagnol ; Baron R. D'Hermigny : *La situation économique et sociale des classes rurales en Espagne* (intéressants renseignements sur l'émigration actuelle des paysans d'Espagne, que la misère agraire de ce pays force à s'expatrier et qui vont maintenant de préférence aux Etats-Unis) ; Andrés González-Blanco : *Amiel et Ibsen en Espagne* (à propos de deux livres de D. Salvador Albert, précédemment analysés dans *Hispania*, l'érudit critique de Madrid apporte des informations complémentaires fort intéressantes sur Amiel et Ibsen en Espagne) ; C. Pitollet : *Sur quelques savants espagnols contemporains* (sur Federico Oloris, Menéndez y Pelayo, Eduardo Saavedra, José Echegaray et D. Santiago Ramón y Cajal) ; G. Boussagol : *Manifestations universitaires franco-espagnoles à l'Université de Toulouse* (il s'agit de la soutenance de doctorat ès-lettres de M. H. Gavel, professeur d'espagnol, à Bayonne).

Concours et Examens de 1921

ÉPREUVES ÉCRITES

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ALLEMANDE DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES.

THÈME

Une Forêt de Sapins. — La forêt de sapins qui croît à la même hauteur que les hêtres sur le versant des monts, mais à une exposition différente, est bien autrement sombre et redoutable d'aspect. Elle semble garder un secret terrible ; de sourdes rumeurs sortent de ses branches, puis s'éteignent pour renaître encore comme le murmure lointain des vagues. Mais c'est en haut, dans les ramures, que se propage le bruit ; en bas, tout est calme, impassible, sinistre ; les rameaux, chargés de leur noir feuillage, s'abaissent presque jusqu'au sol ; on frémit en passant sous ces voûtes sombres. Que l'hiver charge de neige ces robustes branches, elles ne faibliront pas et ne laisseront tomber sur le gazon qu'une poussière argentée. On dirait que ces arbres ont une volonté tenace, d'autant plus puissante qu'ils sont unis dans une même pensée. En gravissant par la forêt vers le sommet de la montagne, on s'aperçoit que les arbres ont plus à lutter pour maintenir leur existence dans l'atmosphère refroidie. Leur écorce est plus rugueuse, leur tronc moins droit, leurs branches noueuses, leur feuillage plus dur et moins abondant ; ils ne peuvent résister aux neiges, aux tempêtes, au froid, que par l'abri qu'ils se fournissent les uns aux autres ; isolés, ils périraient ; unis en forêt, ils continuent de vivre. Mais aussi, que, du côté de la cime, les arbres qui forment la première palissade de défense viennent à céder sur un point, et leurs voisins sont bientôt ébranlés par l'orage et renversés. La forêt se présente comme une armée, alignant ses arbres, comme des soldats, en front de bataille. Seulement un ou deux sapins, plus robustes que les autres, restent en avant, semblables à des champions. Solidement ancrés dans le rocher, campés sur leurs reins trapus, bardés de rugosités et de nœuds comme d'une armure, ils tiennent tête aux orages et, çà et là, secouent fièvreusement leur petit panache de feuilles. J'ai vu l'un de ces héros qui s'était emparé d'une pointe isolée et de là dominait un immense pourtour de vallons et de ravins. Ses racines que la terre végétale, trop peu profonde, n'avait pu recouvrir, enveloppaient la roche jusqu'à de grandes distances ; rampantes et tortueuses comme des serpents, elles se réunissaient en un seul tronc bas et noueux qui semblait prendre possession de la montagne.

Elisée Reclus.

VERSION

Mondesaufgang.

An des Balkones Gitter lehnte ich
Und wartete, du mildes Licht, auf dich.
Hoch über mir, gleich trübem Eiskristalle,
Zerschmolzen, schwamm des Firmamentes Halle ;

Der See verschimmerte mit leisem Dehnen —
Zerflossne Perlen oder Wolkentränen ?
Es rieselte, es dämmerte um mich,
Ich wartete, du mildes Licht, auf dich !

Hoch stand ich, neben mir der Linden Kamm,
Tief unter mir Gezweige, Ast und Stamm ;
Im Lande summte der Phalänen Reigen.
Die Feuerflige sah ich glimmend steigen :
Und Blüten taumelten wie halb entschlafen.
Mir war, als treibe hier ein Herz zum Hafen,
Ein Herz, das übervoll von Glück und Leid
Und Bildern seliger Vergangenheit.

Das Dunkel stieg, die Schatten drangen ein —
Wo weilst du, weilst du denn, mein milder Schein ?
Sie drangen ein wie sündige Gedanken,
Des Firmamentes Woge schien zu schwanken.
Verzittert war der Feuerfliege Funken,
Längst die Phaläne an den Grund gesunken,
Nur Bergeshäupter standen hart und nah,
Ein düstrer Richterkreis, im Düster da.

Und Zweige zischelten an meinem Fuß
Wie Warnungsflüstern oder Todes-gruß
Ein Summen stieg im weiten Wassertale
Wie Volksgemurmel vor dem Tribunale.
Mir war, als müßte etwas Rechnung geben.
Als stehe zagend ein verlornes Leben,
Als stehe ein verkümmert Herz allein,
Einsam mit seiner Schuld und seiner Pein.

Da, auf die Wellen sank ein Silberflor,
Und langsam stiegst du, frommes Licht, empor ;
Der Alpen finstre Stirnen strichst du leise,
Und aus den Richtern wurden sanfte Greise.
Der Wellen Zucken ward ein lächelnd Winken,
An jedem Zweige sah ich Tropfen blinken,
Und jeder Tropfen schien ein Kämmerlein,
Drin flimmerte der Heimatlampe Schein.

ANNETTE VON DROSTE-HÜLSHOFF.

COMPOSITION FRANÇAISE

« Les nations doivent se servir de guide les unes aux autres, et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent naturellement se prêter. » (Mme DE STAËL.)

« Il n'y a de profitable pour une nation que ce qu'elle puise dans le plus intime de sa vie, que ce qui correspond à ses propres besoins, et non ce qu'elle imite servilement d'un autre peuple. » (GŒTHE.)

Développer et comparer, surtout au point de vue littéraire, ces deux opinions, en indiquant dans quelle mesure elles peuvent se concilier.

COMPOSITION EN LANGUE ALLEMANDE

Inwiefern kann Goethe's Tasso als ein " gesteigerter Werther " betrachtet werden ?

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ESPAGNOLE DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES

THÈME

Coup d'œil sur l'Histoire d'Espagne.

Le flux et le reflux des successions féodales amena en Espagne des rois de race étrangère ; ils achevèrent sans scrupule l'œuvre de tyrannie que le mauvais génie des nations avait inspirée déjà aux premiers chefs qui réunirent tout le pays sous une autorité unique. Les assemblées ne furent plus qu'une ombre devant la réalité du pouvoir. Cependant, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, les cortès de la Castille ne cessèrent de porter leurs doléances d'un ton quelquefois énergique, et de traiter d'illégitimes les actes arbitraires des rois : mais ces voix courageuses se perdirent dans le silence de toute l'Europe ; il n'y avait plus d'écho nulle part pour les accents de l'indépendance.

Telle fut la destinée de la terre reconquise par les fils des compagnons de ce roi bandit par patriotisme à qui la tradition donne le nom peu authentique de Pélage. Dans les provinces du Nord-Est qui formèrent les territoires de Catalogne et d'Aragon, pays arraché par les armes des Franks aux armes des Sarrasins, il subsista toujours quelques traces de cette délivrance étrangère ; la main du vainqueur y demeura longtemps empreinte ; les formules politiques de ces contrées admirent les noms de serf et de maître, de tributaire et de supérieur. Toutefois, à côté de la dépendance héréditaire qu'elles imposaient à une partie des hommes, les lois de l'Aragon établissaient, pour les puissants du pays, une indépendance complète, l'indépendance des vieux Franks, compagnons des Karl ou des Chlodowig. La formule d'élection des rois, tant citée par les historiens, a quelque chose de ce langage fier et dur qui se parlait, à l'invasion de la Gaule, sous les tentes de Soissons ou de Reims.

L'Espagne a renoué d'une main hardie le fil brisé de ses anciens jours de gloire et de liberté : puisse aucun revers ne démentir son noble et périlleux effort ! *Esto perpetua !* c'est le souhait d'un étranger qui pense que, partout où sont des hommes libres, là sont des amis pour les hommes.

AUGUSTIN THIERRY, 6 novembre 1820.

VERSION

En el Ática — me dijo aquel día de sobremesa don Amaranto, ostentando didácticamente un tenedor de peltre, al modo de férula — se iba a buscar la sabiduría al mercado o bajo el pórtico de Júpiter Liberador, donde Sócrates, con palabra ligera y gesto sonriente, parteaba, como avezada comadrona, el alumbramiento de las ideas ; al huerto umbrátil de Academo, donde Platón, de hombros anchos y labios melifluos, empollaba en las almas jóvenes los alados anhelos con que volasen de lo sensible a lo absoluto ; en el Liceo, donde el seco Estagirita desmontaba en

piezas la máquina del mundo, y mostraba sus relaciones, ensambladuras y modo de funcionar. En la Edad Media, los silos del saber de entonces y de lo poco que de la antigüedad aún quedaba fueron los monasterios. Luego, la ciencia se acogió a las universidades. En nuestros días, la mejor universidad, el verdadero convento, el más cumplido liceo, el más poblado huerto de Academo, y el más genuino trasunto del pórtico de Júpiter Liberador y del clásico mercado, todo esto es, amigo mío, la casa de huéspedes española, señaladamente la madrileña. La Naturaleza es un libro, ciertamente; pero es un libro hermético. La casa de huéspedes es un libro abierto. No se necesita sino saber leer, que es bien poca cosa. Ahora, que para morar de por vida en casas de huéspedes, como para profesar en una orden religiosa, necesítase asimismo una cualidad rara, aunque no tan rara entre Españoles : vocacion ascética. En las casas de huéspedes no cabe dar pábulo ni satisfacción a ningún linaje de voluptuosidad o apetencia de la carne mortal. El Español tiene la piel tan recia, las entrañas tan enjutas y los sentidos tan mansuetos, que es ya asceta innato y por predestinación..... Por eso en España hay incontable número de conventos y casas de huéspedes, en los cuales se perpetúan bodrios y condumios cavernarios, cuando no se apenca con el alimento en crudo. Cierta vez me propuse acometer una investigación científica de sociología comparada, y aun de etnografía, tomando como tema y punto de arranque las casas de huéspedes en España y en las naciones extranjeras. Después de prolijas experiencias y estudios, llegué a este resultado inconcuso : la casa de huéspedes es una institución típicamente española, algo así como la lidia de reses bravas en coso, el cocido y el cultivo de las verrugas pilosas con fines estéticos. Entre el *boarding-house* inglés, la *pension de famille*, francesa o suiza, la *pensione* italiana, la *pensionhaus* alemana y la casa de huéspedes madrileña, hay tanta semejanza como entre el Támesis, el Sena o el Tíber, de una parte, y de otra el Manzanares ; y en este parangón le corresponde el papel de Tíber, Sena o Támesis a la casa de huéspedes, claro está..... En todos aquellos hospedajes y albergues forasteros no niego que se aprende algo ; pero ese algo es anecdótico, superficial, inconexo, al modo de las monografías de la ciencia experimental. Mas la casa de huéspedes es enciclopedia de las ciencias, es *summa*, es biblia.

R. Pérez de Ayala *(Belarmino y Apolonio)*.

COMPOSITION FRANÇAISE

La *Real Academia de la Lengua*, fondée à Madrid en 1714, a pour objet de veiller sur la pureté de la langue espagnole.

Dans quelle mesure est-il possible à un corps constitué d'agir sur le développement d'une langue ? N'y a-t-il pas d'autres forces plus puissantes qui déterminent ce développement ? Et lesquelles ? Emprunter vos exemples de préférence à la langue espagnole.

COMPOSITION ESPAGNOLE

Termina « El Alcalde de Zalamea » con estos versos :

Con que fin el autor da
a esta *historia verdadera* :
los defetos perdonad.

Si la historia ahí contada no resulta del todo « verdadera », ¿ qué nos aprende[1] por lo menos acerca de las costumbres de la época, y sobre la vida y la psicología de los contemporáneos de Calderón ?

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES DANS LES ÉCOLES NORMALES

COMPOSITION FRANÇAISE

Que pensez-vous de cette affirmation de Buffon dans le Discours sur le style : « Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité : la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité... »

COMPOSITION EN LANGUE ÉTRANGÈRE

Quels traits de caractère, ou traits de mœurs, dans le pays dont vous avez étudié la langue, ont laissé en vous l'impression la plus vive ?

N.-B. — La question devra être traitée sous forme de lettre.

THÈME COMMUN AUX LANGUES ANGLAISE, ALLEMANDE, ESPAGNOLE ET ITALIENNE

Le terme était venu, M. Bergeret quittait avec sa sœur et sa fille la vieille maison ruinée de la rue de la Seine pour s'aménager dans un moderne appartement de la rue de Vaugirard. Ainsi en avaient décidé Zoé et les destins. Durant les longues heures de déménagement, Riquet errait tristement dans l'appartement dévasté. Ses plus chères habitudes étaient contrariées. Des hommes inconnus, mal vêtus, injurieux et farouches troublaient son repos et venaient jusque dans la cuisine fouler aux pieds son assiette à pâtée et son bol d'eau fraîche. Les chaises lui étaient enlevées à mesure qu'il s'y couchait, et les tapis tirés brusquement de dessous lui...

Disons à son honneur qu'il avait d'abord tenté de résister. Lors de l'enlèvement de la fontaine, il avait aboyé furieusement à l'ennemi. Mais à son appel personne n'était venu. Il ne se sentait point encouragé, et même, à n'en pas douter, il était combattu. Mademoiselle Zoé lui avait dit sèchement : « Tais-toi donc ! ». Et Mademoiselle Pauline avait ajouté : « Riquet, tu es ridicule ! »

Renonçant désormais à donner des avertissements inutiles et à lutter seul pour le bien commun, il déplorait en silence les ruines de la maison et cherchait vainement de chambre en chambre un peu de tranquillité. Quand les déménageurs pénétraient dans la pièce où il était réfugié, il se cachait par prudence sous une table ou sous une commode qui demeuraient encore. Mais cette précaution lui était plus nuisible qu'utile, car bientôt le meuble s'ébranlait sur lui, se soulevait, retombait en grondant et menaçait de l'écraser. Il fuyait, hagard et le poil rebroussé, et gagnait un autre abri, qui n'était pas plus sûr que le premier.

1. Nous avons recueilli l'écho de la surprise ressentie par plusieurs professeurs et candidats devant l'emploi du verbe *aprender* dans une acception où l'espagnol courant ne fait usage que du mot *enseñar*.

Et ces incommodités, ces périls même, étaient peu de chose auprès des peines qu'endurait son cœur. Les meubles de l'appartement lui représentaient non des choses inertes, mais des êtres animés et bienveillants, des génies favorables, dont le départ présageait de cruels malheurs. Plats, sucriers, poêlons et casseroles, toutes les divinités de la cuisine ; fauteuils, tapis, coussins, ses lares et ses dieux domestiques, s'en étaient allés. Il ne croyait pas qu'un si grand désastre pût jamais être réparé. Et il en recevait autant de chagrin qu'en pouvait contenir sa petite âme.

ANATOLE FRANCE.

VERSION ANGLAISE

"Look at the faces" said Martin. She raised her eyes obediently. In this main thoroughfare it was not as in the by-street, and only dull or sullen glances, or none at all, were bent on her. Some of the houses had ragged plants on the window-sills ; in one window a canary was singing. Then, at a bend, they came into a blacker reach of human river. Here were outbuildings, houses with broken windows, houses with windows boarded up, fried-fish shops, low public-houses, houses without doors. There were more men than women here, and those men were wheeling barrows full of rags and bottles ; or they were standing by the public houses gossiping or quarelling in groups of three or four ; or very slowly walking in the gutters, or on the pavements, as though trying to remember if they were alive. Then suddenly some young man with gaunt violence in his face would pass, pushing his barrow desperately, striding fiercely by. And every now and then, from a fried-fish or hardware shop, would come out a man in a dirty apron to take the sun and contemplate the scene, not finding in it, seemingly, anything that in any way depressed his spirit. Amongst the constant, crawling, shifting stream of passengers were seen women carrying food wrapped up in newspapers, or with bundles beneath their shawls. The faces of these women were generally either very red and coarse or of a sort of bluish-white ; they wore the expression of such as know themselves to be existing in the way that Providence has arranged they should exist. No surprise, revolt, dismay, or shame was ever to be seen on those faces ; in place of these emotions, a brutish acquiescence or mechanical coarse jocularity. To pass like this about their business was their occupation each morning of the year ; it was needful to accept it. Not having any hope of ever being different, not being able to imagine any other life, they were not so wasteful of their strength as to attempt either hope or to imagine. Here and there, too, very slowly passed old men and women, crawling along, like winter bees who, in some strange and evil moment, had forgotten to die in the sunlight of their toil, and, too old to be of use, had been turned out of their hive to perish slowly in the cold twilight of their days.

JOHN GALSWORTHY *(Fraternity)*.

VERSION ALLEMANDE

Das Gehöft Rohrmoos in Oberbayern.

Die unabsehbaren Schneemassen, die festgewurzelte Kälte, die eisige Dämmerung, all' diese kalten lebensfeindlichen Mächte umgeben das warme Nest mit solch unheimlicher Gewalt, als gelte es, diesen Unter-

schlupf von, allerlei pulsierendem Leben aufzusaugen, jeden Tropfen, der sich dort birgt zu erstarren. Alles aber, was sich auf dem dämmerigen Hof regt, atmet einen Überfluss von Wärme und Leben.

Aus den eisüberzogenen Stallfenstern fällt der rotgelbe Schein der Laternen, bei deren Licht schon seit Stunden in den Ställen und draussen auf dem zertretenen, strohuntermischten Schnee hantiert wird.

Wird eine Tür geöffnet, so quillt warmer Dampf in die Kälte hinaus und mit ihm die Brummchöre des Viehs... Aus der grossen Futterscheune duftet es nach gut eingebrachtem Heu und der Geruch kräftiger Sommertage strömt in den starren Wintermorgen hinaus. Die Mägde und Knechte laufen über den Hof, blasen in die Hände und strömen auch warmen Dunst und Dampf aus, der sich ihnen als weisser Reif an Haar und Mütze festsetzt.

Alles was lebt, dampft auf Rohrmoos; die Pferde, die ein Knecht anschirrt, blasen ganze Wolken aus ihren Nüstern, hüllen sich damit gegenseitig ein, so dass ihnen Mähnen Köpfe und Leiber wie in wogendem Nebel stecken.

An den grossen, verdeckten Milchgefässen, die aus den Ställen in die Molkerei geschafft werden, dampft das feuchtwarme Holz ; jeder feuchte Strohhalm, der von den Knechten und Mägden aus den Ställen hinaus in den Schnee verschleppt wird, lässt ein Weilchen eine zierlich sich ringelnde Dunstsäule wie ein kleines Opfer emporsteigen.

Alles lebt der grossen meilenweiten Schneewucht zum Trotz doppelt mächtig.

H. Böhlau *(Der Rangierbahnhof).*

VERSION ESPAGNOLE

El amor á los hijos.

Natural es á las madres amarlos, y no había para qué san Pablo encargase con particular precepto una cosa tan natural; de donde se entiende que el decir « que los amen », es decir, que los críen, y que el dar leche la madre á sus hijos, á eso san Pablo llama *amarlos*, y con gran propiedad; porque el no criarlos es venderlos y hacerlos no hijos suyos, y como desheredarlos de su natural, que todas ellas son obras de aborrecimiento, y tan fiero, que vencen en ello aun á las fieras, porque ¿ qué animal tan crudo hay, que no críe lo que produce, que fíe de otro la crianza de lo que pare? La braveza del león sufre con mansedumbre á sus cachorrillos que importunamente le desjuguen las tetas. Y el tigre, sediento de sangre, da alegremente la suya á los suyos. Y si miramos á lo delicado, el flaco pajarillo, por no dejar sus huevos, olvida el comer y se enflaquece, y cuando los ha sacado, rodea todo el aire volando, y trae alegre en el pico lo que él desea comer, y no lo come porque ellos lo coman. Críe pues la casada perfecta á su hijo, y acabe en él el bien que formó, y no dé la obra de sus entrañas á quien se la dañe, y no quiera que torne á nacer mal lo que había nacido bien, ni que sea maestra de vicios la leche, ni haga bastardo á su sucesor, ni consienta que conozca á otra antes que á ella por madre, ni quiera que en comenzando á vivir se comience á engañar.

VERSION ITALIENNE

Le città italiane marinare e commercianti.

Mentre nell' ombrà l'ispide contrade
Del feudal straniero
Giaceano avvolte, e pochi violenti
Spartiansi i campi d'un immenso e scarno
Vulgo con la ragion del masnadiero,
Col dritto delle spade,
Col terror dei patiboli, fiorenti
Erano di famose arti le folte
Città repubblicane,
Come sciame d'industri api negli orti
Dell' Ausonia raccolte.
Ivano ai giuochi delle gaje corti
O ai festivi tornei le castellane,
Cinte di trina veneta le spalle
Eburnee; ivano ai balli,
E rifulgean dello stranier le sale
Di veneti cristalli.
E felice il guerrier, quando mortale
Più la mischia ruggia, se di gagliarda
Corazza proteggèa gli omeri e il petto,
Temprata su la incudine lombarda,
Chè lui serbava della sposa al caro
Bacio e al materno tetto
La fedele virtù di quell' acciaro.
E uno strepito lieto, un lieto fumo
Di fervide fucine
Da valli e da colline
Saliano al cielo liberale; e parve
Fin ne' placidi chiostri, accompagnata
Dall' uniforme suon della gualchiera,
Più santa la preghiera;
E se invitava a tessere la lana,
Più santa la campana.

ALEARDI.

CANDIDATS ADMISSIBLES

ANGLAIS

MM. Adde.
Boulfroy.
Briand.
Imbert.
Laffont.
Le Berre.
May.
Menanteau.
Saigne.

MM. Varin.
Wilkinson.
Mmes Bazin.
Besson.
Bonino.
Bonneau.
Boucher.
Bourgoin.
Bouyne.

Mmes Caylas.
Chardenal.
Chevillard.
Cernière.
Decaudin.
Dedieu.
Demarquette.
Démoré.
Demoulin.

Mmes Dion.
Domange.
Doux.
Doux Y.
Duchenne.
Evrat.
Fribourg.
Gignoux.
Guichard.
Heumann.
Hoüël.
De l'Isle.
Jourde.
Labérenne.
Lebannier.
Lejard.

Mmes Leroy.
Martin.
Mazurier.
Nicoleau.
Oudot.
Pernot.
Rasimbeau.
Rateau.
Roux.
Sébelin.
Semion.
Senez.
Sibut.
Souriau.
Tournié.
Valibouze.

Mmes Vignardon.
Vincent.
Villain.
Vilette.

Anciens Admissibles.

MM. Cadot.
Cattel.
Loury.
Mazurier.
Ragout.
Tisseau.
Mmes Barlaud.
Paillard.

ALLEMAND

MM. Barbier.
Dibling.
Dubois.
Goosz.
Henry.
Juhlin.
Mairesse.
Massaloup.
Masson.
Moritz.
Paigné.

MM. Pierre.
Poutot.
Ricbourg.
Saire.
Théobald.
Verchère.
Wurch.
Mlles Becker.
Burghardt.
Corbet.
Desbois.

Mlles Flüch.
Gondy.
Greiner.
Hecké.
Hemmerdinger.
Moëbs.
Paquet.

Anciens Admissibles.

M. Eyboulet.
Mlle Schaumann.

ESPAGNOL

MM. Bré.
Cazes.
Baleste.
Mlles Bouniol.
Coigt.
Dumartin.

Anciens Admissibles.

MM. Courtiade.
Faguet.
Joly.
Larnaudié.

ITALIEN

M. Cheyre.
Mlles Cladel.
Dupla.
Escallier.

Mlles Guiniéri.
Marcel.
Mattei.

Admissible de 1913.

M. Giacinti.

Programme des Concours pour 1922

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES DANS LES ÉCOLES NORMALES ET ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES

Auteurs Français.

MOLIÈRE. — *Le Misanthrope.*

LA FONTAINE. — 1. *Préface des Fables ;*
2. *Fable 1re du livre XI* (Avec le *Discours à Madame de La Sablière.*

RACINE. — *Andromaque.*

BUFFON. — *Discours sur le style.*

BEAUMARCHAIS. — *Le Barbier de Séville.*

V. HUGO. — *L'Expiation ; Les Pauvres Gens.*

P. MÉRIMÉE. — *Matteo Falcone ; L'Enlèvement de la Redoute.*

RENAN. — (Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse) *Prière sur l'Acropole.*

ALPHONSE DAUDET. — *Le Petit Chose* (auteur désigné pour la traduction orale en langue étrangère).

Auteurs Anglais.

MISS MITFORD. — *Our Village.*

MACAULAY. — *Essays on Milton and Addison.*

BELJAME et LEGOUIS. — *Morceaux choisis* (Hachette).

MILTON. — *Comus.*

Auteurs Allemands.

SCHILLER. — *Wallensteins Tod.*

GOTTFRIED KELLER. — *Romeo und Julie auf dem Dorfe* (Edition populaire Cotta).

GROMAIRE. — *Deutsche Lyrik, erster Teil* (Colin).

LOISEAU, SENIL ET WOLFROMM. — *Erzählende Prosa,* pp. 1-199 (Didier).

Auteurs Espagnols.

Romances escogidos (collection Mérimée).

Lazarillo de Tormes (collection La Lectura).

CERVANTES. — *Don Quijote* (collection Mérimée). — *Novelas Ejemplares* (même collection).

GUILHEN DE CASTRO. — *Mocedades del Cid* (*ibidem*).

LOPE DE VEGA. — *El Nuevo Mundo descubierto* (*ibidem*).

TIRSO DE MOLINA. — *El Burlador de Sevilla* (*ibidem*).

PIO BAROJA. — *La Ciudad de la Niebla* (collection Nelson).

AZORIN. — *Lecturas Españolas* (*ibidem*).

Auteurs Italiens.

Prose dei sec. XIXe XVIII, scelte da S. Ferrari (Sansoni), p. 161-204.

Poesie dei sec. XIXe XVIII (même édition), p. 149-181.

PETRARQUE. — *Canz.* : 1° « O aspellata in ciel beata e bella » ; 2° « In quella parte dove Amor mi sprona » ; 3° « Quell' antiquo mio dolce empio signore ».

D'ANNUNZIO. — *Prose scelte* (éd. Trèves), p. 172-264.

NOUVEAU PROGRAMME

CERTIFICAT D'APTITUDE AU PROFESSORAT DANS LES E. N. & E. P. S.

Première partie et Admission aux Ecoles Normales de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses

Auteurs français

CORNEILLE. — *Nicomède.*

MOLIÈRE. — *La critique de l'Ecole des femmes; l'Impromptu de Versailles.*

RACINE. — *Bajazet.*

LA FONTAINE. — *Fables*, livre XII.

LA BRUYÈRE. — *Caractères; De la Société et de la Conversation.*

VOLTAIRE. — *Siècle de Louis XIV*, chap. Ier, Introduction; chap. XXIX, Du gouvernement intérieur, jusqu'à « l'établissement de Saint-Cyr sera surpassé »; chap. XXXI, Des sciences; chap. XXXII, Des arts.

CHATEAUBRIAND. — *Mémoires d'Outre-Tombe*, pages 281 à 364 (Extraits, éd. Brunetière et Victor Giraud, Hachette).

VICTOR-HUGO. — *Les Châtiments*, livre V. 3. le Manteau Impérial, 8. le Progrès, 13. l'Expiation; livre VI. 4. Chanson, 15. Stella; livre VII. 6. Chanson, 7. Patria, 10. Ce serait une erreur de croire ces choses...

E. RENAN. — *Discours et Conférences.* Qu'est-ce qu'une nation? édité dans « Pages françaises » d'Ernest Renan (Calmann-Lévy).

HISTOIRE

1° La France de 1559 à 1610.

2° Le Consulat et l'Empire.

3° L'expansion coloniale des nations européennes de 1815 à nos jours.

GÉOGRAPHIE

1° La France.

2° Reliefs et hydrographie de l'Europe.

3° L'Extrême-Orient (Indo-Chine, Chine, Empire japonais).

(Les programmes ci-dessus d'histoire et de géographie sont ceux d'où seront tirés les sujets des épreuves écrites. A l'oral, les candidats auront à répondre sur l'histoire de l'Europe et de la France, et sur la géographie de la France (et colonies) et de l'Europe.

Auteurs Allemands.

HEINE. — *Extraits* par Sucher, chez Hachette, pages 33 à 92 et 108 à 128. — *Deutschland.* Extraits de romans et de nouvelles en allemand par L. André, chez Hachette, pages 28 à 56 et 131 à 154.

Auteurs Anglais.

PALGRAVE. — *The children's Treasury of Lyrical Poetry :* Poems of Wordsworth, Coleridge et Tennyson. — G. ELIOT. — *Silas Marner* (éd. Hachette).

Auteurs Espagnols.

P. ANTONIO DE ALARCÓN. — *Elsombrero de tres picos.*

BRETON DE LOS HERREROS. — *Muerete y veras.*

Auteurs Italiens.

FOSCOLO. — *Ultime lettere di Jacopo Ortis.*

MANZONI. — *Adelchi.*

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1921/1922. — (1er TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

EXAMEN DE LA GUILDE.	CERTIFICAT SECONDAIRE.
BACCALAURÉAT.	LICENCE.
CERTIFICAT PRIMAIRE.	AGRÉGATION.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Ancien Régime

Les cours continuent à la Guilde et par Correspondance pour la préparation de cet examen.

Nouveau Régime

La Guilde se charge, à Paris et par Correspondance, de la préparation à la 2me partie de l'examen, et aux Certificats de Licence (anglais) qui permettent de se présenter à la 2me partie.

Les élèves font chaque semaine soit un, soit deux devoirs, d'après l'inscription versée : thème, version, composition française ou anglaise, qui leur sont envoyés corrigés et annotés, avec un plan ou un corrigé.

Les versions et les compositions françaises sont corrigées par des professeurs dont la langue maternelle est le français. Les thèmes et les compositions anglaises sont corrigés par des professeurs dont la langue maternelle est l'anglais.

CONDITIONS

Chaque trimestre se compose de dix semaines.

L'année scolaire commence, pour les cours par correspondance, le *29 Octobre.*

Certificat primaire :

Un devoir par semaine.....	35 fr.	par trimestre
Deux devoirs par semaine.....	60 fr.	

Certificat secondaire :

Deux devoirs par semaine ..... 60 fr. par trimestre

Licence :

Un devoir par semaine ..... 35 fr.
Deux devoirs par semaine ..... 60 fr.

Agrégation :

La série de 10 devoirs (thèmes ou versions)..... 40 fr.
Dissertation, le devoir..... 6 fr.

Examen de la Guilde (voir détails et Programme ci-dessous) :

Un devoir par semaine..... 25 fr. par trimestre

De plus : Droits d'inscription (frais d'affranchissement) pour *l'année scolaire en cours*, y compris un abonnement à la *Revue des Langues Vivantes*..... 30 fr.

Sans abonnement ..... 15 fr.

Chaque trimestre se paie d'avance.

Prière d'effectuer les paiements, autant que possible, par mandats-cartes adressés à la secrétaire-comptable de la Guilde, 6, rue de la Sorbonne, Paris (Ve).

Prière de lire très attentivement.

Les candidats sont instamment priés de lire très attentivement pour s'en inspirer dans leur travail, le rapport qui se trouve en tête de la *Revue*, n° d'Août-Septembre-Octobre, page 345. Il en a été fait un tirage spécial par la librairie Didier.

Afin d'éviter toute erreur dans la transmission des devoirs, les candidats sont priés de se conformer exactement aux indications suivantes :

1° Faire les devoirs sur du *papier léger* pour ne pas augmenter inutilement les frais de port. Si le papier est trop transparent, ne pas écrire au verso ;

2° Faire les thèmes et les versions sur des feuilles séparées, mais *attacher les feuillets d'un même devoir ;*

3° Faire partir les devoirs de façon qu'ils *arrivent* au Secrétariat de la Guilde aux dates indiquées dans la *Revue* ;

4° Indiquer en *tête* de chaque devoir : le nom, l'adresse, l'examen préparé, le cours suivi et le numéro du devoir ;

5° Lorsqu'on a un renseignement à demander ou un changement d'adresse à indiquer, prière d'envoyer une note adressée à la Secrétaire de la Guilde, et de *bien vouloir mentionner au bas de la note l'adresse et l'examen préparé* (Certificat Primaire 1 devoir, 2 devoirs, etc.) ;

6° Les compositions, pour être un travail vraiment utile de préparation, doivent être écrites dans les conditions de l'examen, c'est-à-dire en 3 heures, et sans l'aide d'aucun livre. Elles ne doivent pas dépasser 5 à 6 pages de « copies » ou 3 pages de papier écolier.

EXAMEN DE LA GUILDE

L'Examen de la Guilde a pour but de rendre service aux personnes qui se destinent à l'enseignement libre ou aux affaires et qui désirent faire constater leur connaissance de l'anglais usuel. On y attache beaucoup d'importance à la prononciation et à la conversation.

L'Examen a lieu à la Guilde au commencement d'Octobre.

Il se compose de deux parties :

Épreuves écrites :

1° Thème pris dans un auteur moderne non désigné d'avance;

2° Composition en langue anglaise, récit, lettre, description, etc.

Épreuves orales :

1° Version (Auteurs du Programme) ;

2° Thème (Auteurs du Programme) ;

3° Lecture expliquée, exercice de conversation.

Programme de l'Examen de la Guilde. — Année 1921-1922.

1° Lecture et traduction d'un passage d'un auteur étranger :
Milestones (Arnold Bennett) ;
Sesame et Lilies (Ruskin).

2° Traduction d'un passage d'un auteur français :
Les Contes du Lundi (A. Daudet).

On peut trouver ces ouvrages à la Librairie Didier, 6, rue de la Sorbonne, Paris.

COMPOSITIONS POUR LE 1er TRIMESTRE 1921-1922

AGRÉGATION

Dissertation anglaise. — The Art of the Sonnet.

Dissertation française. — L'amitié dans le théâtre et les sonnets de Shakespeare.

LICENCE[1]

Dissertation anglaise 1. (Sur la période du Mouvement Romantique). — What part does imagination play in the Romantic Movement of the 19th Century ?

Dissertation anglaise 2. (Auteur du programme). — Show that Coleridge in the " Ancient Mariner " chose a subject mainly *supernatural* but made *real* by the dramatic truth of the emotions.

CERTIFICAT SECONDAIRE

Dissertation anglaise 1. — To what extent does a lyrical work live by the personality of its author ? Illustrate your answer from Shakespeare's Sonnets, comparing them in this respect with his drama.

Dissertation anglaise 2. — Milton's early poems.

Dissertation française 1. — Etudier la conception de l'amitié dans les Sonnets de Shakespeare.

Dissertation française 2. — Montrer comment le Puritanisme et la Renaissance influencent tous deux Milton dans « Comus ».

1. En vue de la préparation au programme de la nouvelle Licence, la Guilde se charge de la correction de dissertations anglaises, à raison de deux par trimestre (5 francs par dissertation).

CERTIFICAT PRIMAIRE

Dissertation anglaise 1. — " New thought is new life ". — Discuss this with reference to the learning of a modern language.

Dissertation anglaise 2. — *The Seine in 1648.* — " The Seine was the centre of business and traffic ; the main street, the play-ground of Paris. It was edged with wharves and markets ; covered with boats and barges of every description. A whole flottilla of light craft was on the look-out for the customer, to row him to business or take him to witness a boatmen's tilting-match, a display of fire-works, a serenade, or some other festive gathering on the water ". Reconstruct this scene.

Dissertation française. — Les sujets seront envoyés aux élèves inscrits dès que le nouveau programme aura paru.

CERTIFICAT SECONDAIRE

Bibliographie.

* SHAKESPEARE'S SONNETS, small, annotated edition, edited by Dowden, published by Kegan Paul, The Dryden Library.

Books to consult : Life of William Shakespeare, chapters 7, 8, 9, 10, by Sydney Lee (Smith Elder) ; Elizabethan Sonnets by Sydney Lee (Constable) ; The Sonnet in England by J. A. Noble ; The Sonnet. Its Origin, structure and place in poetry, by Tomlinson ; Shakespeare's Sonnets, by S. Butler (London A. C. Fifield).

* MILTON'S COMUS, Small, annotated edition, edited by Elton, Clarendon Press. Edition Verity, By Elton, Cambridge University-Press.

Books to consult : Milton by Raleigh ; Essay on Milton in Macaulay's Essays ; The Age of Milton, by Masterman (Bell) ; Shakespeare's Predecessors, by Symonds (Account of the Masque).

* TENNYSON, *In Memoriam*, Annotated by the Author (Macmillan).

* Editions recommandées.

Thème. — Au-dessus de chez la pauvre vieille grand'mère qui chantait la *Marseillaise*, au second étage, dans la partie de notre maison qui donnait sur des cours et des jardins, habitait ma grand'tante Berthe. De ses fenêtres, par-dessus quelques maisons et quelques murs bas garnis de rosiers et de jasmins, on apercevait les remparts de la ville, assez voisins de nous avec leurs arbres centenaires et, au delà, un peu de ces grandes plaines de notre pays, qui l'été se couvrent de hauts herbages, et qui sont unies, monotones comme la mer voisine.

De là-haut, on voyait aussi la rivière. Aux heures de la marée, quand elle était pleine jusqu'au bord, elle apparaissait comme un bout de lacet argenté dans la prée verte, et les bateaux, grands ou petits, passaient dans le lointain, sur ce mince filet d'eau, remontant vers le port ou se dirigeant vers le large. C'était du reste notre seule échappée de vue sur la vraie campagne ; aussi ces fenêtres de ma grand'tante Berthe avaient-elles pris, de très bonne heure, un attrait particulier pour moi. Surtout le soir, à l'heure où se couchait le soleil, dont on voyait de là si bien le disque s'abîmer mystérieusement derrière les prairies... Oh ! ces couchers de soleil, regardés des fenêtres de tante Berthe, quelles extases et quelles mélancolies quelquefois ils me laissaient, les couchers de l'hiver

qui étaient d'un rose pâle à travers les vitres fermées, ou les couchers de l'été, ceux des soirs d'orage, qui étaient chauds et splendides et qu'on pouvait contempler longuement, en ouvrant tout, en respirant la senteur des jasmins des murs... Non, bien certainement, il n'y a plus aujourd'hui des couchers de soleil comme ceux-là... Quand ils s'annonçaient plus spécialement magnifiques ou extraordinaires, et que je n'y étais pas, tante Berthe, qui n'en manquait pas un, m'appelait en hâte : « Petit !... Petit ! Viens vite ! » D'un bout à l'autre de la maison, j'entendais cet appel et je comprenais ; alors je montais quatre à quatre, comme un petit ouragan dans les escaliers.

P. Loti *(Roman d'un Enfant).*

Corrigé du Thème. — My great-aunt Bertha lived over poor old Grannie who used to sing the *Marseillaise* on the second floor, in that part of our house which overlooked the yards and gardens. From her windows, above a few houses and low walls adorned with roses and jessamine, one could see not very far away the town ramparts with their ancient trees, and beyond just a glimpse (a small stretch) of those broad plains common in our part of the country, and which, covered with high grass in summer, are smooth and monotonous as the sea close by.

From up there one could also see the river; at high tide, when it was brimful, it looked like a bit of silver ribbon in the green meadow, and the boats big and little, would sail by in the distance on this slender thread of water, going up towards the port or down towards the open sea. It was moreover the only view we had of the real country, and hence the windows of my great-aunt Bertha had from very early days acquired a peculiar attraction for me. Especially in the evening, at sunset, when one could see the disk dipping mysteriously behind the meadow lands.

Oh those sunsets seen from Aunt Bertha's windows ! With what rapture, and at times with what melancholy they filled me; the winter sunsets of a pale rosy hue through the closed windows, or the summer ones, those on evenings when there was thunder in the air, which were glowing and gorgeous and one could gaze at them for a long time by opening all the doors and windows, while breathing in the scent of the jessamine on the wall. No, there are surely no sunsets like them now-a-days... When they promised to be especially splendid or strange and I was not there, Aunt Bertha, who never missed a single one, would quickly call me : " Come, hurry up, little man". I heard her call right from the other end of the house and understood. Then I would rush upstairs, four steps at a time like a veritable little whirlwind.

CERTIFICAT PRIMAIRE

L'Imagination au XVIIe Siècle.

Au XVIIe siècle, il n'y a pas de description puisqu'on ne s'intéresse qu'au cœur humain ; psychologie, morale, vie intérieure. Il n'y a pas même de psychologie réaliste puisqu'on veut la vérité éternelle — donc abstraite, hors de tout milieu, hors des mœurs. — La raison contre le pittoresque concret.

1° L'imagination du XVIe siècle, comme le lyrisme, meurt avec la

Préciocité : Poètes, Romans, Rêves des précieuses (descriptions sur le vif ou inventions douces et fades).

Il faut attendre la fin du siècle pour qu'on refasse de l'imagination, un *plaisir littéraire :* Perrault, Fénelon, rêveries naïves ou doucereuses qui arrachent à la vie intérieure. C'est le retour à la sentimentalité romanesque avec une tristesse que la Préciosité n'avait pas.

Pourtant l'imagination a un rôle :

2° *Plaisir de voir la réalité, de la décrire* :

Corneille : Récit de Rodrigue, Festin du Menteur, Conjuration de Cinna (exceptions).

Boileau : Descriptions réalistes.

Madame de Sévigné seule a le goût du pittoresque : Récits (Princesse de Tarente, Etats, Chevaliers du Saint-Esprit) ; Descriptions (Turenne, départ de sa fille) ; Paysages (amour de la nature pour *la vue*).

Chez elle aussi, perce un rôle psychologique de l'imagination.

3° *Les sentiments sont nourris par les images* :

Madame de Sévigné exalte son amour maternel en le ressassant, par la vision de la chambre, du banc, de Grignan, etc.

Racine : Ses personnages pensent par images ; les sentiments sont gouvernés par les images, sont des sensations :

Bérénice " souveraine des mers qui la doivent porter " : image qui équivaut à l'adoration de sa beauté.

Phèdre : voit Hippolyte en char.

Britannicus : l'image de Junie la nuit, a séduit Néron.

Andromaque : L'incendie de Troie, les adieux d'Hector hantent Andromaque et sont des arguments, des barrières.

Mithridate : ses projets sont la pensée réalisée en visions qui font croire à possibilité.

Britannicus : Agrippine représente ses actes pour expliquer ses droits, et la valeur morale de la cour de Néron paraît par un tableau.

Esther et Athalie : (chœur, prophétie de Joad) lyrisme.

La puissance lyrique de l'imagination, c'est-à-dire son pouvoir sur les sentiments est utilisée :

Par *Pascal* : Intuition de ce qui dépasse la raison et la précision des mots : confondre, tourmenter, exalter, — moyen qui laisse toute liberté à l'argumentation logique ;

Par *Bossuet* : Emouvoir par des tableaux : Brièveté de la vie, soudaineté de la mort, jeunesse de Bernard, le Christ Rédempteur, les conquérants, la Fin de Babylone, de Rome, — parce que l'émotion donne une disposition à penser et à agir.

Chez *La Fontaine* : l'imagination lyrique perce, mais sans intention de l'utiliser : la solitude, la rêverie, la douce nature. — Il y a plutôt chez lui :

La peinture du dedans par le dehors, procédé psychologique.

Son cadre est utile à l'intelligence de la scène. Ses portraits traduisent les caractères. Il subsiste chez lui la grâce, le goût du beau ; tandis que chez *La Bruyère* et chez *Saint-Simon* : le vrai réalisme. Transformation de la théorie du vrai : le particulier, union du physique et du moral.

Donc, chez Bossuet, Racine, Pascal même : l'imagination sort du tempérament ; sinon elle est exception et joue un rôle secondaire.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **vingt francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde)[1].

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol : (Licence et Certificat secondaire) à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées); (Certificat primaire), soit à M. GAVEL, soit à M. PESEUX-RICHARD (ancien examinateur au Certificat primaire), Loisy (Saône-et-Loire).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de sept francs cinquante** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

1. Depuis le 1er octobre 1921, le montant des indemnités pour les corrections de devoirs est porté à 20 francs par mois, et le remboursement des frais de poste à 7 fr. 50.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er DÉCEMBRE

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — Malgré ses défauts de caractère, les lacunes de ses connaissances, l'insécurité de son commerce, le comte Witte était un grand homme d'Etat, le plus grand en tout cas, Stolypine compris, que la Russie eut possédé dans ces derniers temps. Si Nicolas II lui avait abandonné les rênes du gouvernement et l'avait soutenu d'une inébranlable confiance, qui sait s'il n'eut pas sauvé l'empire du désastre dans lequel il s'est abîmé. En tout cas, lui seul était de force à le tenter.

Comment s'y serait-il pris ? nul ne saurait le dire, lui non plus qu'aucun autre, car il ne se serait forgé aucun système, ni astreint à aucune règle, n'étant pas homme à concevoir l'un et encore moins à suivre l'autre. Il aurait agi empiriquement, parant chaque péril qui aurait menacé l'Etat par le procédé convenant au moment et au but, sans aucun souci d'harmonie dans ses actes. Il aurait fait preuve d'esprit de décision plutôt que de méthode, et aussi de bon sens et de savoir-faire, limitant la répression au minimum et concédant ce qu'il n'aurait pu retenir sans danger. Il avait en politique le sentiment de la mesure et de l'opportunité.

Le comte Witte aurait peut-être réussi de cette manière à traverser l'orage qui faisait fureur, mais évidemment il n'aurait pas édifié, par pur empirisme, l'édifice nouveau qui aurait pu, à l'avenir, abriter l'empire. Sans contredit, cette œuvre constructive dépassait ses capacités, mais si, en doublant le cap des tempêtes sans sombrer, il avait procuré à d'autres la possibilité de l'entreprendre ensuite et de la mener à bien, ce service lui aurait mérité, sinon valu, la reconnaissance publique.

M. Bompard.

Version. — Vor allem lebte der Geist der Aufklärung weiter im deutschen Mittelstand, in der Bourgeoisie der noch nicht groszen Städte, wo er ja von Anfang an zu Hause gewesen war. Wenn sie so schlecht und recht, so einfach und nüchtern in den kümmerlichen Kriegszeiten und noch geraume Zeit nachher ihr Dasein wieder aufzubauen sich bemühte, auf Ehrenhaftigkeit und Rechtschaffenheit, auf Zucht und Sitte bei sich und den Ihrigen hielt und sich eudämonistisch und optimistisch des Lebens im engeren Kreis der Ressource oder in dem vom Hausherrn despotisch regierten eigenen Hause freute und sich daran genügen liesz, so waren das recht wackere und brauchbare Erbstücke aus der guten Zeit der Aufklärung, die wir darum nicht so leichten Herzens hätten preisgeben sollen. Ein Wort von Heine über Nicolai trifft das Ganze und trifft den Nagel auf den Kopf: „Er hatte Recht und machte sich doch nur lächerlich". So lachen wir heute über die Philisterhaftigkeit jener Zeit, über allerlei Zopfiges und Steifes, Enges und Kleinliches, über Nüchternheit und Rührseligkeit, über optimistische Selbstgerechtigkeit und aufdringliches Moralisieren ; allein vieilleicht hatten diese Spieszbürger vor unserer unendlich reicheren, aber in ihrer Hast vielfach auch die Festigkeit und die Bestimmtheit

ihres äuszeren und inneren Daseins preisgebenden Zeit und Welt doch das bessere Teil erwählt und hatten wirklich etwas von der Tugend und Tüchtigkeit, deren Lob sie sangen, von der Zufriedenheit und Glückseligkeit, worin sie es so herrlich weit gebracht zu haben meinten.

TH. ZIEGLER.

Composition allemande. — Inwiefern scheint Ihnen Scherers Urteil gerechtfertigt : „Lessing bewährte sich in Emilia Galotti als den Meister der Tragœdie".

Composition française. — Le grand poète lyrique est le représentant de l'humanité : Discutez cette opinion au moyen d'exemples empruntés aux grands poètes lyriques que vous connaissez.

Lecture expliquée. — Lessing, *Emilia Galotti*, A. 1, sc. 6. *Marinelli :* Ich ? — O ! vermengen Sie mich ja nicht, jusqu'à : *der Prinz :* Wer sich den Eindrücken....

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version. — *Erzählende Posa*, p. 20 (die weggezauberte Treppe), depuis : „Aber nun lasz uns auch vernünftig sprechen", jusqu'à : „Mein Vater hier".

Thème. — *L'Alsace.* — L'Alsace est très belle et de beautés très diverses : elle est la montagne sans étouffement et la plaine sans ennui. Elle est la montagne rude et sauvage, le torrent qui roule le roc, la forêt crispant ses racines au flanc des grès, la solitude des bruyères où rôde l'oiseau de proie, mais elle est aussi la montagne harmonieuse, entrecroisant les profils des sapinières comme les plis rejoints d'une écharpe, la ligne lointaine doucement onduleuse qui se pose sur l'horizon comme un bandeau. Elle est la haute muraille géologique hérissant ses sommets de rochers pareils à des ruines et des forteresses croulantes ; mais elle est aussi la côte qui dévale en terrasses chargées de vignes. Elle est la plaine déployant à perte de vue ses blés et ses avoines ; mais elle est aussi la prairie parmi les peupliers, le verger blanc de fleurs et rouge de cerises. Le charme de sa campagne fertile rappelle, avec une poésie plus délicate, celui de ces terroirs de la Limagne qu'on peut contempler de la chaîne des Puys ou des hauteurs du Forez. Seulement, alors que l'Allier glisse, parfois indigent, au milieu des prés, de cultures ou d'humbles broussailles qu'envahit le galet, le Rhin, roulant les neiges des Alpes, évoque encore de nos jours les aspects grandioses de l'âge quaternaire.

ERCKMANN-CHATRIAN.

Composition française. — « Je suis convaincu qu'un drame excellent doit pouvoir se jouer dans une grange aussi bien que sur une grande scène, où s'ajoute pourtant au mérite de l'œuvre la séduction du décor et du costume ». — Expliquer et discuter cette assertion de Sarcey d'après des exemples précis, et si possible, d'après des souvenirs personnels.

Composition allemande. — „Morgen, Morgen, nur nicht heute, sagen immer träge Leute." Zeigt an aus dem Leben gegriffenen Beispielen wie diese Trägheit unheilvoll sein kann.

ESPAGNOL

LICENCE. — Version et Thème. — Voir Certificat secondaire.

Commentaire grammatical. — Texte de la version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Sujets donnés à la session de juillet dernier ; (voir plus haut).

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Certificat secondaire.

Composition française. — Un écrivain moderne a dit que le roman est une forme littéraire particulièrement souple. Commenter cette assertion, en empruntant les exemples à la littérature française.

Composition espagnole. — Entre los libros españoles que Vd ha leído por primera vez o vuelto a leer durante las pasadas vacaciones, ¿ cuál le ha causado más honda impresión ?

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — VICTOR-HUGO. — *Les Misérables.* — Comme le soleil déclinait au couchant, allongeant sur le sol l'ombre du moindre caillou, Jean Valjean était assis derrière un buisson dans une grande plaine rousse absolument déserte. Il n'y avait à l'horizon que les Alpes. Pas même le clocher d'un village lointain. Jean Valjean pouvait être à trois lieues de Digne. Un sentier qui coupait la plaine passait à quelques pas du buisson.

Au milieu de cette méditation qui n'eût pas peu contribué à rendre ses haillons effrayants pour quelqu'un qui l'eût rencontré, il entendit un bruit joyeux. Il tourna la tête, et vit venir par le sentier un petit Savoyard d'une dizaine d'années qui chantait, sa vielle au flanc et sa boîte à marmotte sur le dos ; un de ces doux et gais enfants qui vont de pays en pays, laissant voir leurs genoux par les trous de leur pantalon.

Tout en chantant, l'enfant interrompait de temps en temps sa marche et jouait aux osselets avec quelques pièces de monnaie qu'il avait dans sa main, toute sa fortune probablement. Parmi cette monnaie il y avait une pièce de quarante sous. L'enfant s'arrêta à côté du buisson sans voir Jean Valjean et fit sauter sa poignée de sous, que jusque-là il avait reçue avec assez d'adresse tout entière sur le dos de sa main. Cette fois, la pièce de quarante sous lui échappa et vint rouler vers la broussaille jusqu'à Jean Valjean.

Jean Valjean posa le pied dessus. Cependant l'enfant avait suivi sa pièce du regard et l'avait vu.

Il ne s'étonna point et marcha droit à l'homme. C'était un lieu absolument solitaire. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, il n'y avait personne dans la plaine ni dans le sentier. On n'entendait que les petits cris faibles d'une nuée d'oiseaux de passage qui traversaient le ciel à une hauteur immense. L'enfant tournait le dos au soleil, qui lui mettait des fils d'or dans les cheveux et qui empourprait d'une lueur sanglante la face sauvage de Jean Valjean.

Version. — Leopardi. — *Il sabato del villaggio.*

La donzelletta vien dalla campagna
Un sul calar del sole
Col suo fascio dell' erba e reca in mano
In mazzolin di rose e di viole
Onde, siccome suole,
Ornare ella si appresta
Domani al dì di festa il petto e il crine.
Siède colle vicine
Sulla scala a filar la vecchierella,
Incontro là dove si perde il giorno
E novellando vien del suo buon tempo,
Quando ai dì della festa ella si ornava
Ed, ancor sana e snella,
Solea danzar la sera intra di quei
Ch' ebbe compagni dell' età più bella.
Già tulla l'aria imbruna,
Torna azzurro il sereno et tornan l'ombre
Giù dai colli e dai tetti
Al biancheggiar della recente luna ;
Or la squilla dà segno
Della festa che viene
Ed a quel suon diresti
Che il cor si riconforta :
I fanciulli gridando
Sulla piazzuola in frotta
E quà e là saltando,
Fanno un lieto rumore :
E intanto riede alla sua parca mensa,
Fischiando il zappatore,
E seco pensa al dì del suo riposo.
Poi, quando intorno è spenta ogni altra face,
E tutto l'altro tace,
Odi il martel picchiare, odi la sega
Del legnaiol, che veglia
Nella chiusa bottega alla lucerna
E s'affretta, e s'adopra
Di fornir l'opra anzi il chiarir dell' alba.
Questo di sette è il più gradito giorno,
Pien di speme e di gioia :
Doman tristezza e noia
Recheran l'ore e al travaglio usato
Ciascuno in suo pensier farà ritorno.
Garzoncello scherzoso,
Cotesta ètà fiorita
È come un giorno d'allegrezza pieno,
Giorno chiaro, sereno,
Che precorre alla festa di tua vita.
Godi, fanciullo mio ; stato soave.
Stagion lieta è cotesta ;
Altro dirti non vo' ; ma la tua festa
Ch'anco tardi a venir non ti sia grave.

LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Composition française.** — Pour quelles raison le nom de Dante est-il devenu le symbole des revendications italiennes ?

Composition italienne. — Hanno detto che Dante sia l'ultimo uomo del Medio Evo. A quali rispetti il pensiero dantesco si collega strettamente col pensiero moderno ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — **Composition française.** — Expliquer et commenter la pensée de Buffon : Le style c'est l'homme.

Composition italienne. — Fra i libri italiani che avete letti quale ha destato in voi il maggiore interesse e per quali ragioni ?

ÉCOLE COLONIALE (1921).

THÈME ANGLAIS

L'Œuvre de Jean Laborde. — A Mantasoua, près de Tananarive, nous étions chez M. Laborde, et chez lui on est en France. Il y a là une cour spacieuse, une vaste maison, une salle immense, les chambres les plus commodes du monde. Un gigantesque paratonnerre va se perdre dans le puits. Ce palais s'appelle d'un mot qui veut dire : *lieu charmant qui ne changera jamais.* Nous allâmes visiter sa fonderie de canons, sa tuilerie, sa verrerie, qui sont des monuments et où se fabrique ce que l'industrie mécanique offre de plus utile aux peuples. C'était dans cette ville, fondée par lui sur un site choisi et pourvu de riches cours d'eau, que M. Laborde avait fait sortir de son cerveau, comme une Minerve armée, ces mille ateliers et ce peuple d'artisans. Quelle prodigieuse idée une telle visite donne de l'homme qui a été l'âme de ces œuvres merveilleuses !

A. Vinson. (*Voyage à Madagascar*).

VERSION ANGLAISE

" I have lived with communities of savages in South America and in the East, who have no laws or law-courts but the public opinion of the village freely expressed. Each man scrupulously respects the rights of his fellow, and any infraction of those rights rarely or never takes place. In such a community, all are nearly equal. There are none of those wide distinctions, of education and ignorance, wealth and poverty, master and servant, which are the product of our civilization ; there is none of that wide-spread division of labour, which, while it increases wealth, produces also conflicting interests ; there is not that severe competition and struggle for existence, or for wealth, which the dense population of civilized countries inevitably creates. All incitements to great crimes are thus wanting, and petty ones are repressed, partly by the influence of public opinion, but chiefly by that natural sense of justice and of his neighbour's right which seems to be, in some degree, inherent in every race of man ".

Alfred R. Wallace (*The Malay Archipelago*).

Le Gérant : O. Randolet.

LIBRAIRIE HENRI DIDIER
4 et 6, rue de la Sorbonne, PARIS

VIENT DE PARAITRE

NOUVELLES ÉPREUVES DU BACCALAURÉAT

Versions et Thèmes d'Imitation

(Recueil des Sujets donnés dans les Facultés, Session de Juillet 1921)

1° Anglais et Allemand, 1 vol. in-12, broché. 2 50 (maj. comprise)
2° Espagnol et Italien, 1 vol. in-12, broché. 1 50 (maj. comprise)

G. MURET
Docteur ès Lettres
Professeur agrégé au Lycée Charlemagne

L'Épreuve d'Allemand au Baccalauréat

Classes de Seconde et de Première B et D

Un volume cartonné. (majoration de 25 0/0) 4 francs

SOUS PRESSE

L'Epreuve d'Espagnol au Baccalauréat

Par MM. DIBIE et FOURET
Agrégés de l'Université

Ce nouveau Recueil comprend 70 textes de versions empruntés à 42 auteurs différents.

Chaque texte permet de passer en revue les divers vocabulaires, aussi bien celui de la vie courante que celui de la langue littéraire.

Les thèmes d'imitation, non seulement facilitent la révision des principales règles de la syntaxe, mais encore habituent l'élève à la traduction des nuances de la pensée et à la recherche de l'expression juste.

Ce nouveau livre est conforme aux prescriptions du *Décret du 13 Février 1920* et aux suggestions de la *Circulaire ministérielle* du 20 Mars 1920.

LIBRAIRIE HENRI DIDIER

4 et 6, rue de la Sorbonne, PARIS

A. PINLOCHE

Professeur agrégé au Lycée Michelet et à l'Ecole Polytechnique

"Der Große Krieg" 1914-1918

in deutschen Original-Darstellungen

LECTURES ALLEMANDES SUR LA GRANDE GUERRE 1914-1918

En extraits originaux avec vocabulaire français-allemand et allemand-français.

1 vol. in-12 de 400 pages, broché, net..... 7 fr.

MÉTHODE DIRECTE POUR L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

(*Notation phonétique internationale*)

POUR LES PETITS

(Année préparatoire)

Par M. et Mme CAMERLYNCK-GUERNIER

1 joli petit volume abondamment illustré, cartonné demi-toile (maj. 25 0/0) 4 fr.

Méthode directe pour l'Enseignement du Français aux Etrangers

FRANCE

Première Année de Français

(*Notation phonétique internationale*)

Par M. et Mme CAMERLYNCK-GUERNIER

Un beau volume de 192 pages, relié toile, orné d'illustrations spéciales de M. MALO-RENAULT

Prix : 6 fr., majoration comprise.

THE ESSENTIALS OF FRENCH CONVERSATION

Parlons Français

par M. et Mme CAMERLYNCK-GUERNIER

Auteurs des "Girl's own Books", "Boy's own Books" et "English Spoken

Méthode simple et rapide pour l'enseignement du français, avec exercices directs, et comprenant également à la fin du volume la traduction en anglais des textes de leçons et un index de tous les mots avec la prononciation figurée.

Le même ouvrage avec explications et traductions en allemand :

HANDBUCH DER FRANZÖSISCHEN UMGANGSSPRACHE

Chaque volume in-12 de 148 pages, cartonné toile souple

3 fr. 75 (majoration comprise).

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

Rapport sur le Certificat d'Aptitude

à l'Enseignement des Langues Vivantes dans les Écoles Normales et les Écoles Primaires Supérieures.

(Session de 1921.)

1° Composition française.

La composition française est l'écueil le plus redoutable pour la plupart des candidats, car elle suppose une culture générale qui peut manquer à des personnes parlant couramment une langue étrangère.

Donc le meilleur conseil qu'on puisse donner aux aspirants, c'est celui de lire beaucoup — beaucoup d'auteurs sachant composer et écrire — indépendamment de la préparation immédiate des œuvres inscrites au programme. L'art d'écrire ne s'acquiert que par le goût et la pratique de la lecture — et aussi de la réflexion sur les belles pages qu'on a lues avec plaisir.

Il est d'ailleurs indispensable de bien connaître son « programme », non pour dire tout ce qu'on sait dans la composition française, le jour de l'examen, ni pour ramener plus ou moins habilement le sujet à un lieu commun préparé à coups de manuels, mais pour répondre sans peine à la question que pose, en fait, n'importe quel sujet de dissertation pour trouver dans ses méditations antérieures aussi bien que dans l'effort de pensée imposé par le texte du devoir, les arguments solides et convaincants, pour fixer à chacun d'eux sa juste place, en un mot pour composer, et enfin pour donner à sa propre pensée nettement aperçue plus d'aisance, de clarté, de correction dans l'expression.

Plus de correction : beaucoup de copies, en effet, sont déshonorées par des fautes de syntaxe et des impropriétés de termes qui dénotent une culture tout à fait insuffisante, par des négligences ou des erreurs inadmissibles dans l'accentuation et dans la ponctuation. On ne saurait conférer le droit d'enseigner dans des écoles normales ou des écoles primaires supérieures à des aspirants ignorant les éléments mêmes de la langue. Or, les épreuves orales,

malgré la sélection opérée déjà par l'admissibilité, démontrent que beaucoup de candidats sont incapables de voir si une phrase est ou non correcte, tout simplement parce qu'ils ne savent pas comment s'articulent les propositions dans la phrase, comment se combinent entre eux les divers éléments de la proposition. On a vu des candidats incapables de reconnaître un sujet ou un attribut ; on en a même rencontré qui semblaient ignorer le sens des termes les plus usités en grammaire, tels que verbe impersonnel, verbe pronominal, et même attribut et apposition. Beaucoup confondent le verbe intransitif conjugué avec l'auxiliaire *être* aux temps composés avec le verbe passif, et répondent imperturbablement que tel mot est attribut du verbe, quoique ce soit une incontestable absurdité.

Il y a donc lieu, pour nos futurs professeurs, de savoir, à tout le moins, ce que savent les bons élèves d'un cours moyen. Leur enseignement ne sera logique et pratique que si les notions élémentaires sont acquises de façon définitive, parfaitement comprises, intelligemment utilisées.

Une culture générale sérieuse, une étude précise des auteurs inscrits au programme, beaucoup de bon sens, une correction grammaticale impeccable, voilà ce qui permet et d'ordinaire assure le succès à l'examen.

2° Epreuve de Lecture expliquée.

Il est avant tout recommandé aux candidats de ne pas confondre cette épreuve avec une leçon sur l'ouvrage ou sur l'auteur, et de s'en tenir strictement à l'explication du passage qui leur est échu. On les met pareillement en garde contre ces commentaires vagues et verbeux qui, ne serrant pas le texte de près, ne sont guère que des paraphrases à la fois redondantes et stériles.

Ils ne perdront jamais de vue que le but à poursuivre, dans l'explication française, est celui-ci : mettre les élèves en état de saisir exactement la pensée de l'écrivain et de goûter de son art ce qu'ils en peuvent goûter à leur âge et au point de culture intellectuelle où ils sont parvenus.

Pour y réussir, le professeur doit, nous semble-t-il :

1° Dégager les idées essentielles de la page lue et montrer comment elles se groupent et s'enchaînent ;

2° Faire un choix sobre et judicieux de mots, de tours, d'images dont il s'appliquera, suivant les cas, à bien déterminer le sens et la portée, à mettre en relief la valeur expressive ou pittoresque, à faire sentir le pouvoir évocateur, la beauté poétique, l'accord heureux avec l'idée ou le sentiment qu'ils traduisent, etc..., de manière que les qualités les plus caractéristiques de la forme (ses défauts aussi, s'il y en a) apparaissent en pleine lumière.

Tout exercice de lecture expliquée manque son principal objet dont les élèves n'emportent pas une vue bien nette du dessein que s'était proposé l'auteur et des moyens qu'il a employés pour le réaliser.

3° Allemand.

Le fait marquant de la session de 1921 est l'augmentation particulièrement sensible des candidats d'origine alsacienne et lorraine. Aussi les épreuves spéciales d'allemand se sont-elles élevées à un niveau qu'elles n'avaient jamais atteint précédemment. Le mouvement qui porte de plus en plus les maîtres des deux provinces désannexées vers la conquête des diplômes de notre enseignement primaire supérieur, est un symptôme significatif qui fait bien augurer de leur prompte réadaptation à la vie universitaire française.

Ce mouvement s'était déjà dessiné dans les deux précédentes années où quelques instituteurs et institutrices d'Alsace et Lorraine avaient obtenu le certificat primaire de langue allemande dans de très honorables conditions. Mais au dernier examen, il a pris une ampleur inattendue, qui provient sans nul doute de ce qu'un grand nombre de maîtres envoyés en stage dans les départements de l'intérieur sont maintenant en possession d'une bonne culture française. Sur les 69 candidats de 1921, 23, soit exactement le tiers, nous sont venus de l'Alsace et de la Lorraine ; 16 d'entre eux figuraient parmi les 29 déclarés admissibles aux épreuves orales et 11 s'inscrivent parmi les 19 candidats définitivement reçus, ce qui représente une proportion de moitié sur le nombre des inscrits (exactement 11 sur 23) alors qu'elle atteint à peine le sixième pour les autres candidats (8 sur 46).

L'entrée en scène d'un aussi fort contingent de maîtres alsaciens et lorrains n'a pas été sans modifier profondément la physionomie habituelle de l'examen. Leur groupe compact a particulièrement brillé dans les épreuves spéciales de langue étrangère : thème, rédaction allemande et conversation, pour lesquelles leurs notes s'échelonnent en général de 14 à 18 sur 20. En revanche, celles qui exigent une connaissance approfondie du français : version, dissertation littéraire, lecture expliquée, les plaçaient dans des conditions beaucoup plus défavorables. Le jury dont la mission est de tenir la balance égale entre les deux catégories d'épreuves, s'est vu dans la nécessité d'ajourner 12 candidats alsaciens pour faiblesse en français, si brillantes que fussent par ailleurs leurs notes d'allemand. Mais il a eu aussi la grande satisfaction de compter à l'actif de plusieurs des autres des notes de français qui figurent parmi les meilleures de l'examen. C'est ainsi que 2 versions écrites ont mérité les notes 14 et 15 et 4 versions orales ont été cotées de 13 à 16 ; une dissertation française a obtenu la note 14 et 5 explications d'auteurs ont valu de 13 à 15. En général, la commission a été

vivement frappée des très grands progrès réalisés en français depuis deux ans, par les candidats alsaciens et lorrains.

Quant au groupe des candidats fournis par les départements de l'intérieur, il est clair que dans un examen où la connaissance de l'allemand joue malgré tout le rôle prépondérant, ils auront à compter de plus en plus avec la concurrence redoutable de leurs compatriotes retrouvés. Ils auraient tort pourtant de se décourager et d'abandonner la partie. Un tel abandon serait d'autant plus regrettable que les circonstances actuelles exigent plus impérieusement que jamais la connaissance de l'allemand dans notre pays. Les faits, d'ailleurs, montrent que plus d'un reste capable de soutenir victorieusement la lutte. A l'examen de cette année, sur 10 professeurs hommes reçus, 5 appartiennent au cadre de l'intérieur, se classant 2e, 3e, 4e, 5e et 7e de la liste. Ils ont su allier à leur culture française de solides connaissances en allemand, acquises courageusement, pour certains d'entre eux, au cours de dures années de captivité. Des bourses de séjour en Allemagne, des postes de professeurs dans les écoles françaises fondées en Rhénanie, le service militaire accompli dans les territoires occupés, voilà autant de ressources qui ont été déjà judicieusement utilisées et peuvent l'être encore à l'avenir. Ce ne sont donc pas les moyens d'études qui feront défaut aux candidats de l'intérieur, et l'on peut espérer que, surtout après la réforme du professorat récemment décidée, les chances de succès s'équilibreront entre candidats français de toute provenance, au plus grand profit des études d'allemand dans nos écoles normales et écoles primaires supérieures.

4° Anglais.

a) Composition en langue étrangère.

Les candidats avaient à nous dire quels traits de mœurs ou de caractère, dans le pays dont ils ont étudié la langue, les ont le plus vivement frappés. On leur demandait évidemment de nous parler de leurs souvenirs, des observations qu'il leur a été donné de faire dans les milieux où ils ont été reçus. Ils n'ont guère répondu à la question ainsi posée. Au lieu de notations prises sur le vif, j'ai trouvé presque partout de vagues dissertations générales sur le caractère anglais, des analyses souvent justes, mais inspirées par les livres plutôt que par la vie. Je sais gré à nos aspirants de connaître Hauthorne, W. Irving, Emerson, mais on attendait d'eux tout autre chose : des impressions personnelles.

Il semble aussi que le souci de la forme leur soit trop étranger. On s'appllque à dire beaucoup de choses, à remplir des pages et des pages, sans se préoccuper en aucune façon d'écrire avec soin et avec goût. Le style, même chez les meilleurs, reste assez négligé ; l'incorrection, chez les autres, est excessive.

b) Thème écrit et oral.

L'épreuve de thème écrit, dont le texte était tiré d'une nouvelle d'Anatole France, n'offrait aucune difficulté réelle d'interprétation ou de traduction, et le vocabulaire à employer était presque exclusivement celui de la langue familière. Il est surprenant, dans ces conditions, que beaucoup de compositions aient été bourrées de fautes de toutes sortes et que la note zéro ait dû être donnée à plusieurs reprises. Cette note ayant été généralement confirmée par celles de composition anglaise et de version, il semble que beaucoup trop de candidats se présentent à l'examen avec une préparation extrêmement insuffisante.

Même dans les copies convenables, on relève fréquemment des erreurs de méthode sur lesquelles il est utile d'attirer l'attention des candidats : ils proposent souvent une double traduction, au lieu de choisir celle qu'ils estiment la meilleure, et qu'ils doivent par conséquent préférer ; ils expliquent aussi, par des notes et des commentaires, la version qu'ils ont donnée de certains passages et qui devrait se recommander d'elle-même. Ces additions sont plus qu'inutiles : outre qu'elles paraissent trahir un esprit hésitant et inquiet, elles exposent leurs auteurs à commettre des fautes supplémentaires dont le correcteur ne peut leur savoir bon gré.

Les mêmes erreurs de méthode ont gâté de nombreux thèmes oraux. Mais il faut surtout signaler, à propos de cette épreuve, les fautes de grammaire nombreuses et inexcusables que beaucoup de candidats commettent à toute occasion. La préparation du thème oral, qui leur serait si utile à bien des points de vue, ne semble pas les préoccuper suffisamment.

c) Version.

Il est manifeste que les candidats se laissent trop dominer par le texte, à l'inverse de ce qui devrait se produire. Les mots, les locutions, les phrases de l'original reparaissent dans la traduction avec leur physionomie et leur coloris particuliers et donnent au correcteur l'impression non pas, comme il s'y attendrait, d'un texte repensé et écrit de nouveau en français, mais d'un décalque servile et bizarre de la prose de Galsworthy. Les candidats manquent, pour la plupart, d'une préparation sérieuse en vue de cette épreuve. Ils ne semblent guère se douter des qualités que doit présenter une bonne traduction ; ils ignorent les procédés à employer, les règles à suivre. Comment s'en étonner, puisque beaucoup d'entre eux travaillent isolés ?

Par contre, on ne saurait excuser les fautes de français, trop nombreuses dans ces copies. On fait souvent bon marché de la syntaxe ; l'orthographe est négligée, comme l'accentuation, et aussi la ponctuation. Rien de tout cela n'est tolérable dans une épreuve littéraire et de la part de futurs professeurs.

Enfin les candidats doivent s'abstenir de donner deux — voire parfois trois — traductions pour un même terme, une même expression. Le correcteur y voit le signe d'une pensée vacillante, et peu sûre d'elle-même. Une seule des interprétations proposées peut être juste : la note générale attribuée à la copie s'en ressent. Les commentaires ou explications offerts par le traductenr doivent être bannis aussi.

A *l'oral*, l'épreuve de lecture et d'explication d'un passage d'auteur anglais demande des qualités d'improvisation qui, certes, diffèrent de l'art plus fini de la traduction écrite. Les deux conditions pour réussir cette épreuve — les candidats ont besoin d'en être avertis — sont d'abord une connaissance générale et sûre des ressources de l'une et de l'autre langues, résultat des amples lectures et des recherches personnelles. C'est à proprement parler la *culture*. Mais il est nécessaire aussi de se soumettre, en vue de la version orale (et aussi, bien entendu, du thème), à un entraînement préalable, qui devra consister pendant l'année précédant le concours, en de fréquents exercices de traduction orale improvisée.

5° Espagnol.

Les épreuves de l'examen pour le certificat d'aptitude au professorat de la langue espagnole ont démontré d'une part l'insuffisance en français des candidats non pourvus du certificat d'aptitude au professorat-Lettres, d'autre part le peu de connaissances *grammaticales* espagnoles de tous les candidats, sans distinction d'origine.

L'épreuve écrite de composition et de thème demeure inférieure à ce que l'on est en droit d'exiger d'un futur professeur d'école primaire supérieure ou d'école normale. Et l'épreuve orale de pédagogie fut généralement nulle.

S'il n'est pas dans les intentions du jury d'exiger des candidats une culture secondaire ou supérieure, du moins est-il en droit de demander, à défaut d'un style riche et personnel, une honnête correction. Or, ni les solécismes, ni les barbarismes (parfois éhontés) ne manquent dans ces rédactions banales et ces thèmes *mot à mot*. *Ser* et *estar* sont perpétuellement confondus ; les gérondifs servent d'adjectifs verbaux ; les régimes sont ignorés ; les gallicismes abondent à côté de modismes par trop vulgaires et mal amenés. Au résumé, aucun équilibre de construction, aucun sens harmonieux de la langue.

La version trop littérale est d'un français douteux. On ne cherche pas à donner pour de *longues* périodes classiques, de *concis* équivalents modernes.

Le mot d'ordre, pour l'avenir, doit donc être : *casticismo*. Le professeur doit savoir sa grammaire.

6° Italien.

Epreuves écrites.

Les candidats devront faire une étude plus attentive du vocabulaire italien, en notant, au cours de leurs lectures, les expressions qui ne leur sont pas familières, et en s'appliquant à les retenir. Beaucoup de mots, même faciles, ne sont pas connus ; et si le terme *gualchiera* (moulin à foulon) peut être considéré comme technique, il est néanmoins surprenant que son véritable sens n'ait été aperçu par aucun des candidats, car on rencontre assez souvent cette expression chez les auteurs [1].

Le passage d'Anatole France renferme un grand nombre de locutions relatives à la vie domestique. En général, elles ont été convenablement traduites. Mais, quelques candidats ont été obligés, dans l'ignorance du terme précis, d'avoir recours à des périphrases qui ne sont même pas des définitions exactes. Ainsi, au lieu de la *zuccheriera*, nous avons *il piatto per lo zucchero*, *la scodella per lo zucchero ;* au lieu de *lo sgombero*, *il trasferimento del materiale*, ou encore *si portava via ogni cosa.*

Les barbarismes abondent dans le thème et dans la composition italienne : les plus fréquents concernent les verbes, les noms et les adjectifs.

« Fuggeva (fuggiva) ; presageva (presagiva) ; ripiangeva, dipiangeva (rimpiangeva) ; rigiungeva (raggiungeva) ; ricadeveva (ricadeva) ; sostenire (sostenere) ; aggiunso (aggiunto) ; *potrei* pour *potresti* ; *saprebbe* pour *saprei* ; *esista* pour *esiste.*

« Termino (termine) ; carattero (carattere) ; San Mignato (San Miniato) ; fascisto (fascista) ; pieno di calmo (calma) ; in fretto (fretta) ; *i fatti* (les faits) pour *i fati* (les destins) ; le cose inerte (inerti) ; le mie notte (notti) ; le celebre (celebri) feste ; grande (grandi) navi ; le classe (classi) ; lotte intestini (intestine) ; il valore professionali (professionale) ; crudele (crudeli) disgrazie ; antiche lite (liti) ; la gente vana e credule (credula). »

L'exercice du thème et celui de la rédaction en langue étrangère doivent avoir pour fondement de solides connaissances grammaticales.

Quant à la version, elle ne saurait être vraiment profitable que si elle habitue les candidats à rechercher, outre la correction, l'élégance et la vivacité du style. Malheureusement, on n'attache pas assez d'importance à la forme, et presque toujours la traduction française se traîne négligée et confuse. Une phrase, comme la suivante, est non seulement embarrassée, mais encore incorrecte, et n'offre plus, par cela même, un sens intelligible. « Et le guerrier était heureux, quand la mort faisait rage, au plus fort de la mêlée,

1. Voir par ex. *Pr. sposi*, ch. XXXIV.

si ses épaules et sa poitrine étaient protégées par une forte cuirasse trempée sur l'enclume lombarde ; *et que la fidèle vertu de cet acier conservait bien ce guerrier au baiser aimé de son épouse et au toit maternel.* »

Signalons enfin, pour les déplorer, certaines fautes matérielles. « Les épaules cintes (ceintes) ; l'hobereau ; l'échafaut ; les arts réputées ; le masnadier. » (Ce dernier mot, destiné à traduire l'italien *masnadiero*, n'existe pas en français).

Epreuves orales.

Les épreuves orales ont donné des résultats satisfaisants ; sauf une très mauvaise note, en pédagogie, toutes les autres ont atteint, ou à peu près, la moyenne, et le plus souvent l'ont dépassée. La prononciation a été, dans l'ensemble, correcte ; le commentaire des textes abondant et facile. Le jury a eu la satisfaction de constater que les auteurs du programme avaient été consciencieusement étudiés. Le thème oral exige de la vigilance et de la réflexion : quelques candidats ont laissé échapper de fâcheux barbarismes. Le jury recommande instamment aux futurs concurrents de se préparer avec le plus grand soin aux épreuves de français [1].

1. Cinq candidates ont été proposées pour l'admission définitive : une candidate et deux candidats, admissibles, ont dû leur insuccès final à la faiblesse de leur note en français.

Les Allemands en Italie

Le mot d'ordre pour l'Allemand d'aujourd'hui est de desserrer le cercle de fer et de haine que la guerre et les maladresses de la politique impériale ont rivé autour de sa patrie. Chose curieuse : c'est en terre latine que les sympathies se sont levées d'abord vers la grande vaincue. C'est vers les terres latines — la France exceptée — que se porta l'attention de l'Allemagne nouvelle. Nous avons vu, ici même (avril 1920, p. 149 sq.), les efforts faits en Espagne. Le travail de propagande et d'expansion intellectuelle ou économique n'est pas moins intense, ni moins systématique et, avouons-le tout de suite, n'est pas moins fructueux en Italie.

Les Allemands avaient beaucoup fait avant la guerre pour la conquête commerciale et industrielle de l'alliée romaine. Ils avaient trop fait, ils étaient allés trop vite, et leur hâte même avait excité les justes défiances des dirigeants, des économistes, des hommes d'affaires, des intellectuels et du peuple lui-même.

C'est une vieille histoire. Depuis les temps du Saint Empire Romain Germanique, pour ne pas remonter plus haut, les terres italiennes ont attiré les rêves et les ambitions allemandes. Voyageurs et commerçants ont envahi la péninsule. Mais les Alpes étaient un puissant obstacle. Le percement du Saint-Gothard a supprimé cette barrière. La convention entre l'Italie et la Suisse date de 1869. L'Allemagne y adhéra en 1871. La première mise était de 85 millions, ainsi répartis :

Suisse..... 20 millions ;
Allemagne.... 20 millions ;
Italie..... 45 millions.

Il y eut tout de suite des déficits. En 1877, il fallut encore délier les cordons de la bourse. L'Italie et l'Allemagne donnèrent chacune 10 millions, en échange de quoi elles obtinrent des tarifs spéciaux. Le tunnel fut inauguré le 22 mai 1882. La grande route italo-allemande était ouverte.

Désormais le trafic s'intensifie. L'industrie allemande, se développant avec une merveilleuse rapidité, cherche des débouchés. On entreprend en Italie une offensive méthodique. Les grandes maisons allemandes envoient et entretiennent jusque dans les plus petites villes des agents habiles et compétents. On s'adapte aux besoins du pays et aux demandes de la clientèle. On adopte, sans aucune peine, la langue, les poids, les monnaies, et le goût même de chaque région et de chaque classe. On accorde des crédits de six mois, d'un an, de plusieurs années. Enfin, on fonde des succursales où est

admise la coopération italienne. Le résultat fut concluant et rapide. En 1900, l'Allemagne fournissait à l'Italie pour 205 millions de lires de marchandises; en 1913, elle lui vendait pour 612 millions de lires (dont 151 millions de matières premières et 389 millions de produits fabriqués: machines, outillage, appareils électriques, couleurs, produits chimiques et toutes sortes de produits industriels).

L'effort financier fut aussi puissant et aussi heureux. Non pas que les Allemands aient aventuré beaucoup de capitaux. La collaboration du capital allemand dans les entreprises financières d'Italie est dérisoire. Mais ils fournirent les directeurs, les membres des conseils d'administration et dominèrent bientôt le marché financier. C'est ainsi que la Banca Commerciale était en 1913 totalement entre les mains d'Allemands et de germanophiles.

Avant la guerre, les Allemands s'étaient emparés complètement de certains services, en particulier des services d'expédition, des transports maritimes, des assurances de transport. Leurs ingénieurs régentaient la plupart des usines, surtout des usines électriques. La métallurgie italienne était à la merci des cartels allemands. L'industrie ne prospérait que dans la mesure où sa prospérité ne gênait pas les visées allemandes.

L'Italie était envahie. Rome était envahie. Il y avait une Rome allemande. Les Allemands avaient bâti bibliothèques, hôpital, écoles, églises. Le beau Palais Cafarelli était occupé par l'ambassade. Le Deutsches archäologisches Institut attirait et soutenait des légions de spécialistes. L'Allemagne a toujours été férue des antiquités latines. Elle s'appropria les sciences philologiques et archéologiques. Les Allemands s'implantaient comme en terre conquise. Les touristes affluaient, sac au dos et plume au chapeau. A Venise, à Rome, à Naples, ils remplissaient les hôtels et les trains. L'Italie se moquait doucement de leurs allures, mais les accueillait avec déférence. Aussi la langue allemande était-elle particulièrement cultivée. Elle venait, dans les écoles, immédiatement après le français. L'enseignement de l'allemand était organisé dans toutes les écoles secondaires et dans la plupart des écoles commerciales ou techniques. L'influence de la science et de la littérature allemandes s'imposait lentement.

La guerre porta un coup très grave à toutes ces entreprises. Tous les biens et sociétés appartenant aux Allemands furent mis sous séquestre. Les maisons allemandes furent fermées. On fit, pour un temps, table rase.

L'Ecole allemande de la Via Sixtuia fut séquestrée. Le Künsterverein disparut. Les lieux de réunion des Allemands, brasseries et clubs, furent affectés à d'autres usages. La librairie allemande Löscher, vieille de cinquante ans, devint la librairie franco-anglaise. Il n'y eut plus de banques allemandes, plus d'hôtels allemands.

Seules échappèrent au désastre la villa Malta, dont le propriétaire

est le prince de Bulow, chevalier de l'Annunciato, époux d'une principessa italienne, et la villa Bonaparte, siège, jadis, de la légation prussienne, asile, actuellement, de l'Ambassade Allemande près le Vatican. Le cimetière même de Testaccio, où repose le fils de Gœthe, auprès de la Pyramide de Cestius, fut menacé de disparition. Disparu, le Deutsches archäologisches Institut, l'hôpital de la Roche Tarpéienne, le presbytère du Forum. La bibliothèque archéologique fut transportée au Château Saint-Ange, et l'Etat italien faillit se l'attribuer, à titre d'indemnité de guerre. La Deutsche Akademie fut placée sous séquestre. L'Historisches Institut fut fermé. Le temple protestant, du reste inachevé, fut fermé.

Chose plus grave. Les Allemands résidant en Italie furent internés et quelques-uns malmenés. Non que les haines populaires fussent déchaînées contre tout ce qui portait un nom allemand. Les soldats et les gens du peuple n'avaient guère que commisération et respect. Mais le fait est là. Toute l'organisation de conquête économique est dissoute. L'armature est détruite, le personnel dispersé.

La guerre terminée, tout est donc à refaire. Les circonstances ne sont point contraires. Les Allemands se remettent tout de suite à l'œuvre. Ils n'ont point trop de peine à rétablir la situation. L'opinion publique n'est point défavorable à l'Allemagne. Il faut l'avouer : on n'aime guère la France. On craint et jalouse, sans l'avouer, la sœur latine plus heureuse et plus fêtée. Ce n'est pas de la haine, mais une rancune tenace, que notre presse ne fait qu'attiser. Ce n'est pas par des railleries qu'on reconquerra les sympathies italiennes. Même nos fêtes de Dante, trop déclamatoires, ont déplu à certains. Quoi qu'il en soit, tout ce que l'Italie nous retire de son amitié se reporte sur l'Allemagne.

On admire sa puissance d'avant-guerre, l'extraordinaire développement économique dont elle a donné l'exemple, la méthode et le talent de ses industriels, ses succès militaires, le talent militaire de ses chefs, la ténacité de sa résistance, et, depuis la guerre, la rapidité de sa reconstitution. On s'intéresse à son relèvement, on désapprouve les exigences alliées. Les journaux italiens prennent délibérément parti pour l'Allemagne.

Et cette sympathie n'échappe pas aux iutéressés.

En Italie, disait M. Sassenbach (*Berl. Tageblatt*, 9 juin 1920), règne dans toutes les classes du peuple le désir de rétablir aussitôt que possible les relations intellectuelles et économiques avec l'Allemagne. On dit et répète qu'il n'y a jamais eu en Italie de haine proprement dite contre l'Allemagne, que seule l'aversion de l'Italie contre l'ennemi héréditaire d'Autriche a incité l'Italie à la guerre... » Tout de suite, les Allemands venus à la découverte et non sans appréhensions, ont pu circuler sans être inquiétés. On entend parler allemand en chemin de fer, dans la rue, au restaurant, sans que personne s'en étonne ou s'en scandalise. On renoue les vieilles

relations d'affaires ou d'amitié. Les savants allemands sont accueillis à bras ouverts. Les colonies allemandes se reforment, rouvrent leurs *Vereine*, réorganisent leurs écoles, reprennent la direction de leurs hôtels. La colonie de Naples compte le cinquième de son effectif d'avant-guerre.

On achète beaucoup à l'Allemagne : des rails, des locomotives, des couleurs. Le commis-voyageur a retrouvé les routes familières d'autrefois. Les taux du change italien, supérieur aux devises allemandes, favorise les achats. Les foires de Trieste sont un terrain d'échanges, et d'entente économique. Une propagande commerciale intense ouvre les voies, pénètre tous les milieux et toutes les régions. Les Allemands ont désormais retrouvé leur clientèle et s'efforcent de l'étendre. Cependant l'industrie italienne reste défiante. La concurrence française et anglaise est lourde. La puissance d'achat de l'Italie n'est pas indéfinie.

Qu'arrivera-t-il si l'on jette sur le marché des quantités de marchandises nouvelles, trop bon marché ? L'industrie cinématographique entre autres est menacée. On a obtenu du gouvernement des tarifs prohibitifs contre le film étranger. Mais l'Allemand ne se tient pas pour battu. Voici qu'il se transporte en Italie, avec ses acteurs et ses costumes, et qu'il confectionne ses films dans le prestigieux décor de Naples, à la barbe des industriels italiens.

Les Allemands ont entamé une vaste campagne d'intrigues. On vient (août 1921) de publier des documents confidentiels du plus haut intérêt. C'est en particulier le rapport de l'attaché commercial allemand à Rome au gouvernement de Berlin. M. Stroheker n'a rien du diplomate. C'est tout simplement un représentant de la maison Krupp en Italie qu'on a investi d'une mission officielle et qui, par-dessus la tête de l'ambassadeur, communique au ministère tous renseignements utiles — ce qui est son rôle — et sert d'intermédiaire à toutes sortes de menées commerciales très audacieuses, qui ne tendent à rien moins qu'à rétablir immédiatement l'hégémonie allemande dans l'industrie italienne. Et c'est cela qui a provoqué une levée de boucliers. L'*Idea Nazionale* mène la bataille. Les démentis se croisent. Peu nous importent les détails de l'aventure. Retenons-en seulement que les représentants officiels de l'Allemagne ont un plan bien étudié et largement conçu, qu'ils visent à rouvrir les voies au capital et surtout aux entreprises allemandes, que des zones industrielles de l'Italie sont menacées, que les Allemands trouvent dans le monde financier de nombreuses et puissantes complicités, qu'ils disposent de fonds considérables destinés à la propagande. La presse italienne n'est pas tout entière hostile. Mais, dans l'ensemble, les Italiens voient avec méfiance le progrès de cette surprise économique. Il ne faut pas en affaires réussir trop vite. Les Italiens sont très jaloux de leur jeune indépendance. Ils sont très ambitieux. Ils acceptent qu'on

les aide, mais ne veulent pas qu'on les conquière. Les Stroheker s'exposent à quelques surprises.

A toute expansion de grande envergure, il faut des organes importants.

On crée, à Berlin, une *Deutsch-Italienische Vereinigung* (Berlin W. 8. Charlottenburgerstr. 50-51) à laquelle s'affilient 1,500 membres, tant allemands qu'italiens. Cette association a tout de suite des buts précis. C'est d'abord une agence de renseignements et un bureau de placement, destinée à renseigner le commerce allemand sur les besoins économiques de l'Italie et à placer les techniciens allemands auprès des firmes italiennes. Elle agit sur les marchés de Rome, de Milan, de Gênes, de Florence, de Turin, de Venise, de Bozen, de Bologne, de Carrare, de Naples, de Bari, de Messine, de Palerme.

Les Italiens demandent la création d'une chambre de commerce italienne à Berlin. Ils cherchent à intéresser le commerce allemand à la ligne Gênes-Australie.

L'Italie fut tout de suite représentée par des diplomates émérites, d'abord par le consul général Horff, puis par von Beerenberg-Gossler, qui n'est point de la carrière, mais un banquier très distingué. Avant son arrivée, l'ambassadeur remporta un prémier succès. La Bibliothèque de l'Institut du Palais Caffarelli fut délivrée du séquestre et remise aux mains de l'ambassade. Le palais Vidoni a été racheté par le gouvernement italien, qui le met à la disposition de l'Allemagne pour y loger son ambassade romaine. Le ministre italien ne manqua pas de souligner le sens de ce geste en déclarant qu'en prêtant au peuple allemand une si belle demeure, l'Italie voulait démontrer une fois de plus son désir de resserrer ses relations avec l'Allemagne.

La ligue italienne, dite ligue pour la Société des nations, a convié les ligues similaires des Etats vaincus et vainqueurs à un congrès, qui siégea à Milan. Les Français ne vinrent pas. Les représentants des Allemands furent Dernburg, Tiedje et Jaeckh. Les Allemands, faisant la part du feu, avouant quelques-unes des erreurs passées, essayèrent de détruire la « légende allemande », la légende du militarisme allemand. Borgesa, le professeur milanais de littérature allemande, s'attacha, au contraire, à montrer dans l'évolution de la pensée allemande, de Luther à Nietzsche, une « volonté de puissance ». Les Allemands accusèrent la France. Ils réclamèrent la révision du traité de Versailles. Une partie de la presse soutint leurs points de vue. Un député italien a même, à la suite de ce congrès, proposé que cette révision fût dès maintenant préparée et étudiée.

Le prince Conrad de Bavière, le deuxième fils de Léopold de Bavière, épouse la princesse italienne Bona Margherita de Savoie-Gênes, fille du duc de Gênes. Les milieux officiels sont désormais favorables. On se complait à faire des avances, à aplanir les diffi-

cultés du retour. Les discours diplomatiques sont pleins de sourires et d'amicales invites. Cette sympathie n'est point inféconde. Les premiers résultats sont acquis. Et nous ne sommes qu'au commencement. On annonce pour bientôt de nouveaux succès. Une école allemande est rouverte à Rome ; d'autres réouvertures sont imminentes. L'institut archéologique a repris ses travaux.

On fonde, sous l'égide de l'ambassadeur italien, un institut italien à Berlin. Le Gouvernement allemand lui prête des locaux, Wilhelmstrasze, 89 ; on organise une bibliothèque avec salle de lecture, des conférences. Des agrandissements sont projetés. Une école primaire italienne est de même fondée à Berlin ; c'est pour l'instant une école privée, mais elle deviendra école nationale et sera transformée en école technique (du type Realschule). On comptait sur une centaine d'élèves, l'école s'est ouverte au mois de juin 1921.

Beaucoup d'universitaires italiens tendent à leurs collègues d'Allemagne le rameau d'olivier. Ce sont des esprits distingués qui professent la littérature allemande dans les universités italiennes. Citons MM. A. Farinelli (Turin), d'une érudition si immense et d'une éloquence à la fois brillante et profonde, G. A. Borges (Milan), Gabetti (Rome), Manacorda (Naples). Les systèmes allemands et les grands noms de la littérature allemande trouvent en Italie, de Benedetto Croce au plus modeste étudiant, des admirateurs passionnés. Les médecins et les techniciens s'en vont vers les universités allemandes, où ils retrouvent les méthodes et des noms encore respectés. La musique allemande reconquiert les salles de spectacle, chantée par des artistes allemands, Wendel, Walther, Nikisch, Mengelberg ; Mme Clarice Tartufari adapte les *Raschhoffs* de Sudermann. A Tilgher traduit le *Faust* de Gœthe. On joue les drames de Sudermann, qui font salle pleine.

Benedetto Croce publie sa belle œuvre sur Gœthe. Une série de maisons d'édition Taddei (Ferrare), Bemporad (Florence), s'occupent actuellement d'éditer des œuvres de Gœthe ou d'autres poètes allemands. Le professeur de littérature allemande de l'Université de Naples, M. Manacorda, annonce un double Faust, Faust allemand avec traduction italienne, destiné aux étudiants. Le critique romain Adriano Tilgher et le professeur Giovanni Bach travaillent également à une traduction de Faust, dont ils ont déjà publié des fragments. (Jusqu'à aujourd'hui, il y avait trois traductions du Faust, toutes périmées, celle de Maffet (en vers), celle de Persico (en vers), celle de Grovita Scalvini (en prose) [parues entre 1840 et 1860.] Le comte Caraza d'Andréa a traduit *Hermann et Dorothée*. Le professeur napolitain Zaniboni (avant la guerre, lecteur italien à l'université d'Erlangen, traduit l'*Italienische Reise*.

Le même Zaniboni écrit un « Alberghi italiani e Viaggiatori stranieri », du XIIIe au XVIIIe siècle, où il s'occupe abondamment de Gœthe et d'autres voyageurs italiens. On va prochainement, à

l'instigation de Zaniboni, inaugurer une pierre commémorative du séjour de Gœthe à l'auberge de Catania. (La pierre commémorative de Naples placée avant la guerre a survécu, celles de Palerme et de Frascati ont disparu, celle de Castel Gandolfo est toujours en place.)

Les Allemands n'ont que paroles flatteuses pour la « treza Italia », la nouvelle Italie, ses souffrances, ses aspirations, ses succès diplomatiques. Ils suivent, avec une attention passionnée, les progrès du désarmement des esprits.

Le centenaire de Dante, dont la célébration solennelle a eu lieu dans toute l'Allemagne le 14 septembre, a fourni l'occasion de manifestations italophiles.

Ces fêtes ont été célébrées avec solennité et dignité. Editions de la *Divine Comédie*, biographies du poète, conférences savantes, numéros spéciaux des grandes revues, dessins artistiques, toute une série de manifestations ont rappelé au peuple allemand le plus glorieux centenaire de l'Italie. Les écoles prussiennes ont fêté, à la manière scolaire, par des allocutions, le jour de l'anniversaire officiel. Hugo von Hoffmannsthal salue, en termes élevés, dans la *Neue Freie Presse* la grande figure florentine, et la plupart des écrivains allemands profitent de cette heure solennelle pour affirmer leurs sympathies italiennes.

Il existe en allemand un grand nombre de traductions de la *Divine Comédie* : la traduction de Streckfuss, chez Reclam, qui est la plus populaire ; la traduction de Gildemeister, consciencieuse et ferme, chez Cotta ; la traduction scientifique de Philalethes ; la traduction poétique de Pochhammer ; la traduction de Zoozmann et celle de Lübbe. Stefan George en traduisit des fragments (réédition 1921) en vers inspirés et ardents, d'une belle tenue originale. Le dantologue célèbre Witte donna aussi sa traduction, rééditée aujourd'hui (Askanischer Verlag), avec une introduction : Dante-Porträt und Dante-Illustration, par Max von Boehm.

Les études sur Dante sont nombreuses. On essaie de vulgariser sa pensée : Zoozmann édite ses : *Worte Dantes* (C. C. Brun, Minden), recueil des plus belles lignes du poète, encore vivantes et vraies. On caractérise son œuvre et le sens actuel de sa doctrine, et c'est le *Dante Alighieri* de Karl Federn (Comité des Fêtes Allemandes de Dante), petit ouvrage populaire et sans originalité. C'est aussi le livre de Schuler : *Dantes "Göttliche Komödie" in Wort und Bild*, (Pfeiffer, München). C'est la biographie de Jabubczyk (Herder, Fribourg).

On réédite la biographie et le manuel de Dante de Scartazzini (en allemand), et l'ouvrage très connu et presque populaire de K. Federn : *Dante und seine Zeit*.

La librairie J. Bard, de Berlin, publie un recueil des 92 dessins de Botticelli (84 de ces dessins sont au Cabinet des Gravures de Berlin,

les 8 autres au Vatican), avec une étude de critique d'art due a Emile Schaeffer. Cette publication est d'un prix considérable.

Rudolf Sandeck donne chez l'Euphorion-Verlag, Berlin, 10 eaux-fortes destinées à l'illustration de la *Divine Comédie*. Ce ne sont pas illustrations proprement dites de scènes dantesques, mais la mise en œuvre symbolique des pensées essentielles du poète. La figure de Dante est toute originale. Ce n'est pas l'ascète, ce n'est pas la jeune tête, dite de Groth, mais un beau visage tourmenté, frémissant de vie et de passion, un visage dantesque.

La *Vita Nuova* est à son tour traduite, par Federn (Euphorion Verlag) à l'occassion du centenaire. Federn y ajoute une étude sur Béatrice. Ce beau travail vient à point remplacer les traductions aujourd'hui insuffisantes et Lambert et de Zoozmann.

Les poèmes lyriques ont été édités chez Brockaus. Chez Herder, ont paru des éditions séparées du Convivio et du De Monarquia.

L'avenir est désormais rouvert. Il ne s'agit plus pour l'Allemand que de profiter des premiers succès. On fait beaucoup de projets. La presse s'en est émue. On a parlé de confier aux Allemands l'élaboration d'un immense projet d'électrification de l'Italie. On a répandu le bruit que l'Italie allait recevoir, en échange des biens allemands séquestrés en terre italienne, un nombre considérable d'actions industrielles en Haute-Silésie (on a dit un milliard). Toutes les démarches allemandes ne sont pas du goût des Italiens. Les manœuvres et la propagande du *Deutscher Verband*, dans le Tyrol et le Haut-Adige, inquiètent les partis nationalistes et, en général, les patriotes.

En somme, la propagande allemande est multiforme. L'Allemagne veut s'imposer. Le succès des premiers efforts est considérable. Le monde universitaire, le monde financier et industriel accueillent à bras ouverts les anciens alliés et amis. Les relations sont reprises, les transactions deviennent actives et cordiales.

Tout le monde n'est pas également enchanté. De nombreux Italiens crient déjà casse-cou et l'opinion s'émeut, à certaines heures, de quelques visées excessives. Il ne semble pas pourtant que de cette agitation anti-germanique il sorte jamais des actes énergiques. Nous avons le devoir en France de suivre les progrès de cette emprise allemande. Nous n'avons pas d'autre moyen que de reconquérir les sympathies de notre sœur italienne. Prenons garde d'être devancés.

J.-J.-A. BERTRAND.

NOTES & DOCUMENTS

The principles of language study

by Harold E. Palmer[1]

L'époque est révolue du conflit aigu entre la méthode ancienne et la méthode directe dans l'enseignement des langues modernes. D'une manière de plus en plus générale, on adopte une sorte de compromis, d'ailleurs parfaitement légitime, entre les deux écoles, et l'on procède à une initiation grammaticale méthodique au cours d'exercices gradués dont la forme s'inspire de la méthode directe. Ce procédé mixte, fécondé par des apports accessoires empruntés aux recherches de Gouin ou de Carré, mis au point conformément aux exigences de la psychologie moderne, peut fournir de bons résultats. Il semblerait que la seule question qui reste à résoudre pour notre enseignement secondaire, soit celle toute pratique de savoir comment on peut assurer partout les conditions extérieures nécessaires au succès : bon manuel, maître bien préparé, nombre d'heures suffisant, classes pas trop nombreuses, etc.

Cependant il se pourrait que cette impression ne soit pas absolument juste, et que la méthodologie ait encore quelque chose à attendre des recherches théoriques. Cette opinion paraîtra plus raisonnable aux yeux de ceux qui ne le partageraient pas, s'ils prennent la peine de lire certains ouvrages anglais et en particulier ceux qui sont dus à la plume de M. H. Palmer, assistant au département phonétique de l'Université de Londres et chargé du cours de linguistique à l'Ecole des Etudes orientales de la même ville. Les travaux de M. Palmer ont pour le moins cet avantage de nous placer comme à nouveau devant un vieux problème, parce qu'il le pose d'une façon originale. On veut enseigner ou apprendre une langue. Qu'est-ce donc qu'une langue ? par quelles voies peut-on acquérir rapidement et correctement la connaissance d'un tel objet ? La question nous paraît ainsi placée sur son vrai terrain, qui est linguistique. M. Palmer, tout en restant strictement utilitaire, ne sépare pas le problème pratique de la méthodologique du problème théorique de la langue, et par là même il renouvelle heureusement le sujet.

Dans un premier ouvrage, " The scientific Study and Teaching of Languages ", il nous a décrit sa méthode. Nous renvoyons à ce livre ou, à son défaut, au très sommaire résumé que nous en avons publié dans l'*Education* (mars-juin 1919). Aujourd'hui, il nous donne un écrit plus court dans lequel, en 182 pages, il expose d'une manière plus spéciale les bases théoriques de cette méthode, les ramenant provisoirement à neuf principes et mettant en lumière, mieux qu'il n'avait pu le faire dans son premier travail, certains points de vue importants. Le nouvel ouvrage représente sur plusieurs points un stade plus avancé, plus définitif, d'une

1. Londres, George G. Harrap and company.

pensée déjà assurée de ses bases, mais qui évolue encore et vise à une systématisation plus achevée.

Essayons de dégager en quelques mots les éléments essentiels de la doctrine pour en faire comprendre l'intérêt théorique et l'importance au point de vue pratique.

Plusieurs de ces neuf principes, à la vérité, sont d'une valeur scientifique générale et ne valent ici que par l'application spéciale qui en est faite à l'enseignement des langues. Partout et toujours il sera convenable de rechercher l'exactitude, la gradation, l'intérêt, l'ordonnance rationnelle des matières, etc. Les idées dominantes du livre apparaissent plus nettement dans la première partie et dans le dernier chapitre. La première partie est consacrée à l'étude de cette aptitude que nous avons d'acquérir spontanément l'usage correct d'un idiome parlé autour de nous par assimilation inconsciente. L'auteur oppose cette assimilation aux procédés de l'étude intellectuelle et consciente. Quant au dernier chapitre, l'auteur y montre que le problème de méthode se ramène dans une large mesure à celui d'une distinction à établir entre ce qui, dans la langue, est objet de pure mémorisation et ce qui n'est que combinaison d'unités sur l'analogie de types combinatoires connus.

Ce qu'il y a de commun à tous les chapitres et l'inspiration dominante à laquelle ils empruntent leur valeur, c'est cette idée que la pratique d'une langue est un art et non point une science. Comme tout art elle suppose un haut degré de virtuosité, et cette virtuosité est faite d'un vaste ensemble d'habitudes jouant avec toute la précision de l'inconscience. Pour bien enseigner une langue il faut donc d'abord dresser l'élève à recevoir de nouvelles habitudes, et pour bien apprendre il faut se mettre ou se laisser mettre dans une attitude de réceptivité favorable à l'acquisition de ces empreintes nouvelles. L'assimilation consciente et la réflexion ne sont pas éliminées, mais elles sont mises à la seconde place, ce sont des auxiliaires parfois commodes, des superfétations intéressantes (en particulier pour celui qui apporte à l'étude des langues une curiosité scientifique), mais ce ne sont pas les vrais moyens, et si on leur laisse prendre une place qui ne leur appartient pas, ce sont à coup sûr des obstacles.

Les applications de ce principe sont multiples. M. Palmer, par exemple, institue un stage d'étude préparatoire destiné à mettre l'élève dans cette attitude dont nous venons de parler. Les exercices d'audition et d'articulation qu'on fait faire à l'élève n'ont pas simplement pour but de lui faire connaître passivement et activement les sons de la langue étrangère, ils doivent servir surtout à réveiller en lui les facultés d'enregistrement auditif et de reproduction phonétique ; il apprend à devenir l'écho fidèle de l'idiome étranger tel qu'il l'entendra de la bouche de son maître ou d'ailleurs. Ensuite seulement on pourra passer à des exercices divers propres à le familiariser avec l'usage proprement dit de la langue, en faisant autant de place aux exercices passifs de compréhension immédiate qu'à ceux d'imitation et de parole active. Surtout, dans ces derniers, on évitera, par une initiation soigneusement réglée, tout ce qui pourrait provoquer des erreurs de la part de l'élève. Mettre quelqu'un dans le danger ou la tentation de parler mal, de contracter de mauvaises habitudes qu'il faudra corriger à grand'peine ensuite, ce n'est pas lui enseigner une langue. Pour ce dressage méthodique et intensif de la parole,

M. Palmer se sert de tabelles de substitutions soigneusement élaborées ; dans les unes il fait jouer certains types de construction (ou types " ergoniques "), en y introduisant successivement toute une série de mots plus ou moins réguliers ; dans les autres — et c'est la contre-partie — il fait passer certains mots par toute la série des constructions possibles, ce qui est un élargissement très légitime de la déclinaison usuelle.

Ces exercices sont « les gammes » de l'étudiant en langues, et si l'on s'avise de trouver cette discipline, ce *drill*, trop sévère, M. Palmer répond que le maître de langue, pas plus que le maître de musique, ne doit céder au goût de l'élève pour les petits jeux et les petites mélodies au détriment de ce qui constitue le véritable apprentissage de la technique d'un art. D'ailleurs ce n'est pas à dire qu'une pareille discipline sera ennuyeuse. Dans les classes on pratique des exercices variés, la langue y est employée autant que possible concrètement, c'est-à-dire en fonction d'un objet qui intéresse et retient l'attention. Si le maître y joint l'art de provoquer une heureuse émulation et celui de faire sentir aux élèves qu'ils marchent d'étape en étape sur la ligne d'un progrès constant, les esprits seront toujours tenus en haleine.

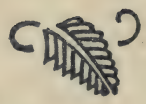
Plusieurs des traits de cette méthode ont un intérêt linguistique indéniable. Nous ne reparlerons pas de la distinction essentielle entre ce qui doit être mémorisé et être construit (distinction qui soulève le grand problème de l'unité linguistique) ; nous ne dirons rien non plus de la critique que fait à ce propos M. Palmer de la différence traditionnelle si illusoire entre le dictionnaire avec ses mots... et leurs particularités, et la grammaire avec ses règles... et leurs exceptions ; mais nous insisterons sur la prééminence que M. Palmer accorde en théorie comme en pratique à la langue parlée sur la langue écrite. La langue, dit-il, est essentiellement une émanation et une création de la parole vivante, elle ne peut donc être vraiment assimilée que si on la prend dans sa forme propre. Pour reprendre la comparaison avec l'enseignement de la musique, nous dirions qu'enseigner la langue en accordant une place prépondérante à sa forme écrite est aussi absurde que de vouloir inculquer la musique en négligeant la voix, l'oreille et les instruments, mais en inscrivant des mélodies sur la portée. Toute transcription nous écarte de la nature, et elle n'est légitime que si elle est reconnue et traitée comme une transposition. Une conséquence de ce principe, c'est qu'on ne doit apprendre les éléments de langue parlée qu'en les prenant d'emblée avec l'allure, le rythme et les inflexions du véritable parler vivant, et, chose curieuse, — ici M. Palmer se rencontre avec les vues de la phonétique moderne — l'apprentissage de la langue, quand on le fait sous cette forme, est plus féconde et même plus facile ; en effet, dans la langue tout se tient. L'élève français apprendra donc le mot où le groupe de mots allemands ou anglais comme les dirait un Allemand ou un Anglais parlant naturellement. Les articulations pesantes, les phrases ternes ou martelées, toutes ces choses trop fréquentes dans le parler scolaire, sont autant de monstruosités linguistiques qui doivent disparaître.

Très près de la méthode directe dans tout ce qu'elle a de vraiment naturel, M. Palmer s'en écarte résolument, nous l'avons dit, sur plus d'un point. Nous en avons déjà signalé quelques-uns. L'élève qui apprend

une langue étrangère n'est plus un petit enfant, il a acquis des capacités de réflexion dont on a le droit de se servir, mais, d'autre part, il a surtout perdu le secret de l'assimilation naïve et sans interférences fâcheuses, il s'agit de la recréer. Le même problème appelle donc une autre solution dans des conditions qui ne sont plus identiques. Le tort principal de la méthode directe est peut-être d'avoir voulu être une panacée et de mettre toute la solution d'un grand problème dans une seule formule (d'ailleurs discutable) : l'exclusion de la langue maternelle. L'enseignement d'un art doit être éclectique et se servir de tout ce qui peut contribuer au résultat final, sa méthode sera donc compréhensive, souple et vivante. La méthode directe pèche encore sur deux points principaux. Le premier est la notion du concret, qu'elle confond avec l'objet réellement montré et nommé dans la langue étrangère, notion trop étroite et trop accommodée à la mentalité du premier âge. Pour un esprit plus mûr, une bonne définition, une traduction, un exemple suffisent parfaitement, à défaut de mieux, pour assurer le contact direct avec l'idée. Le second point est son attitude à l'égard de la traduction : on l'élimine parce qu'on lui attribue toutes sortes de défauts ; mais ces défauts ne sont pas de son fait, en réalité ils sont inhérents à la méthode grammaticale traditionnelle. Construire une phrase avec les mots du dictionnaire et les règles de la grammaire est une opération artificielle qui n'a jamais pu donner des résultats satisfaisants ; autre chose est de procéder sur des types généraux de construction en faisant appel aux habitudes acquises de substitution.

Le lecteur ne trouvera pas dans l'ouvrage de M. Palmer un système absolument achevé, un corps de doctrine définitif, mais, ce qui vaut peut-être mieux, une orientation de pensée et de nombreuses suggestions qu'il développera lui-même par la réflexion, par l'expérience, et par l'étude du problème linguistique, ce problème encore trop méconnu qui ne devrait laisser aucun maître de langue indifférent.

ALB. SECHEHAYE
Professeur à la Faculté des Lettres de Genève.



BIBLIOGRAPHIE

ÉMILE BRÉHIER. — **Histoire de la Philosophie allemande.** — Paris, Payot et Cie. — 4 francs.

Cette *Histoire de la Philosophie allemande* est l'un des livres les plus « objectifs » qui aient été écrits sur l'Allemagne depuis la guerre. Et il convient d'admirer cet effort pour être juste, purement « intellectuel » en une pareille question, surtout chez un auteur qui, pendant la lutte, a fait preuve de tant de courageux dévouement. Ce livre de vulgarisation est l'œuvre d'un savant ; on ne saurait trop louer les connaissances précises, les lectures que suppose un tel ouvrage, non seulement dans le domaine philosophique mais dans le domaine littéraire.

Cette variété de connaissances ne se traduit pas par un encombrement d'érudition, mais par une harmonieuse coordination solidement établie, par des aperçus synthétiques d'une pensée qui apparaît aussi nette que vigoureuse. — M. Bréhier passe rapidement sur les philosophes secondaires ; il les groupe autour de hautes personnalités. C'est donc Jean Eckart qui l'arrête au XIIIe siècle. Il l'appelle à juste titre « le premier des philosophes allemands » ; mais il le rattache avec raison à la tradition mystique d'Albert le Grand, de saint Thomas et du néoplatonisme grec. — Luther, au XVIe siècle, est bien caractérisé à la fois dans son « subjectivisme », et dans son mépris pour l'individu. — Leibniz, dont la puissante personnalité domine tout le XVIIe siècle allemand, unit à la fois les principes de la physique de Descartes aux idées néoplatoniciennes qui ont agi sans cesse en Allemagne depuis Eckart. — Kant occupe la place d'honneur qui lui revient de droit ; il dépasse la philosophie du XVIIIe siècle et ouvre largement le XIXe siècle sur lequel il a exercé une si profonde influence. L'époque dont il est le précurseur est éminemment philosophique. « Il n'est pas dans la période admirablement féconde qui va de 1790 à 1830 un écrivain allemand dont l'œuvre n'ait une portée philosophique » ; « tous aspirent à tout et à tout à la fois : à la compréhension théorique et à la direction pratique, à l'intelligence intime de l'art, de la science et de la religion. » Dans cette recherche, ils ajoutent à l'influence kantienne un sentiment presque mystique de la nature, un sens de la tradition historique nourri par les études d'érudition et d'archéologie revenues en faveur au milieu du XVIIIe siècle, « sentiment de l'histoire et de la tradition qui, d'ailleurs, est l'achèvement de leur naturalisme plus que l'esprit historique au sens scientifique du mot. »

Ce sont là de très heureuses formules, très lumineuses en leur raccourci. Fichte, Schelling, Hegel ne sont pas moins bien présentés, et M. Bréhier les juge avec justesse quand il dit qu'ils montrent tous les trois les excès du rationalisme allemand. Mais l'hégélianisme crée dans la pensée allemande une assez longue période d'équilibre ; « mouvement très varié d'aspect, puisqu'il fut à la fois philosophique,

scientifique, politique, juridique, historique et même économique ; très ample aussi, puisque la philosophie hégélienne devint quasi-officielle et reçut la protection du gouvernement ; à aucune époque sans doute une philosophie d'origine universitaire n'eut une influence aussi directe sur la société, ce qui tient tant à la place occupée par les universités dans la société allemande, qu'à la nature extrêmement compréhensive du système. »

Le mouvement contemporain n'est pas exposé avec moins de sûreté en un petit nombre de pages qu'un court préambule résume avec précision : « Le milieu du XIXe siècle marque nettement, en Allemagne, la fin d'une période. Maintenant on a le dégoût des constructions rationnelles ; on revient à la prudente critique de Kant, la philosophie marque pour les sciences positives une affinité de plus en plus forte ; elle se scinde en sciences philosophiques, dont chacune fait l'objet des travaux de spécialistes. Ce mouvement des esprits, général en Europe, n'est nulle part plus marqué qu'en Allemagne ; et c'est dans la patrie de Leibniz et de Hegel qu'on trouve le moins de grands systèmes d'ensemble. »

Tel est le tableau que nous donne M. Bréhier de la philosophie allemande. Il est clair, harmonieusement esquissé ; il atteste une haute impartialité. Ainsi que l'auteur nous en avertit dans sa préface : c'est la valeur humaine, non la valeur nationale de la philosophie allemande qu'il considère. Il a, dans ce qu'il entreprenait, pleinement réussi.

On peut se demander seulement s'il est possible d'abstraire ainsi, à peu près complètement, la valeur humaine de la valeur nationale. M. Bréhier fait, au cours de son exposé, en abordant la philosophie allemande des débuts du XIXe siècle, une remarque fort juste (p. 93). « Le désir de définir l'esprit allemand, écrit-il, naît vers cette époque particulièrement dans le cercle romantique. Cette passion de se connaître soi-même, dans ses caractères distinctifs, est un symptôme universel en Europe à ce moment où, à la suite de la Révolution, les nationalités commencent à s'accuser fortement ; mais il est devenu chez l'Allemand une véritable manie. Qu'il étale orgueilleusement ses qualités et se considère comme le conducteur des autres peuples, ou que, au contraire, avec Heine, Schopenhauer et Nietzsche, il accentue ses défauts, ce perpétuel examen de conscience, ce continuel souci de lui-même resteront une marque indélébile et auront une grande influence sur sa manière de philosopher. »

Voilà qui est très bien vu et très bien dit. Mais cette « marque indélébile » n'apparaît pas dans l'exposé de M. Bréhier. Je dirai même qu'il la néglige, sans doute parce qu'il ne veut pas considérer cette philosophie du point de vue national, sans doute aussi parce qu'il juge qu'elle fut surtout considérée sous cet aspect au cours de la guerre. Mais, pour remettre en lumière la valeur humaine de la philosophie allemande, M. Bréhier ne perd-t-il pas parfois de vue sa valeur historique et ne s'écarte-t-il pas parfois de la réalité ? Lorsqu'il fait du réveil du nationalisme un symptôme universel en Europe à la suite de la Révolution, il semble oublier que cet esprit existait en Allemagne bien avant la Révolution, chez des humanistes tels que Lessing, Herder et le jeune Gœthe, par réaction contre l'influence française. En rapprochant Herder de Kant, il fait tort à Kant, à son point de vue tout ou moins. « Rien,

dit-il, dans l'œuvre de Kant, pas plus que dans celle de Herder, son contemporain un peu plus jeune, ne fait pressentir l'idée de la mission providentielle du peuple allemand «. C'est vrai de Kant; ce n'est pas vrai de Herder. Pas d'esprit plus germanique que cet humaniste ; j'entends par là plus opposé au latinisme ; toutes les théories du romantisme sur la nationalité germanique allemande sont déjà en germe dans son œuvre. En parlant de Fichte, M. Bréhier reconnaît que des circonstances politiques ont agi sur la transformation d'une pensée qui va du libéralisme révolutionnaire à l'Etatisme le plus étroit ; mais il a soin d'ajouter que c'est là le sens de l'évolution générale des idées politiques dans l'Europe entière. Disons plutôt que cette évolution s'accomplit plus spécialement en Allemagne; c'est dans ce pays que l'Etatisme arrive à s'imposer à tous les esprits directeurs ou peu s'en faut ; je ne crois pas avec M. Bréhier que la nationalité n'a imprimé sa marque à la philosophie allemande que par « accident », tout au moins au XIXe siècle. Au sujet de Hegel, M. Bréhier affirme bien que sa politique est nettement orientée contre les idées libérales, mais il ajoute que cette lutte si ardente contre les idées libérales et révolutionnaires est un trait général de l'époque, que du même esprit sont nées les théories contre-révolutionnaires de J. de Maistre, Saint-Simon ou Lamennais. Là encore je me permets une réserve. Il est possible que Hegel doive en pareille matière à Joseph de Maistre, mais les idées de Joseph de Maistre n'ont pas fait leur chemin en France, tandis qu'elles se sont épanouies en Allemagne, largement, et en partie par Hegel.

Je suis plus frappé que M. Bréhier de la « marque indélébile » de la nationalité allemande même dans sa philosophie, sans doute parce que j'aborde plus que lui cette philosophie par l'extérieur. Je suis moins enclin que lui à faire rentrer certaines tendances nationales allemandes dans le mouvement général de l'époque. L'esprit allemand, avec une rigueur logique qui est un de ses caractères, systématise ce qui n'apparaît ailleurs que d'une façon fragmentaire et discontinue ; il porte à l'extrême développement, ce qui n'était ailleurs qu'en germe ; par là il impose véritablement sa marque à des théories philosophiques dont on ne peut oublier les effroyables résultats. Donc, tout en reconnaissant, avec M. Bréhier, l'extrême valeur humaine de la philosophie allemande, je ne puis oublier de quels éléments nationaux elle est mêlée. Certes la philosophie allemande n'est pas le produit empoisonné « d'une fatalité de race » ; mais les événements n'ont pas été sans agir fortement sur elle.

Que M. Bréhier me pardonne cette discussion. Je ne me la suis permise que parce que j'estime et admire infiniment son esprit de justice et de science. J'aime beaucoup mieux sa haute sincérité qu'un esprit de dénigrement né d'un chauvinisme étroit. Je n'ai eu comme lui d'autre souci que de m'approcher de la vérité. Et si je me suis laissé aller à parler un peu longuement, c'est que son excellent ouvrage instruit et fait penser.

J. Dresch.

Souvenirs de guerre de M. Erzberger. *Préface de* Maurice Muret. — Payot et Cie, Paris 1921. — 12 francs.

S'il est un livre d'actualité, ce sont bien les mémoires de M. Erzberger. L'excellente préface que M. Maurice Muret place en tête de la traduction française qui paraît chez Payot, était écrite avant l'assassinat d'Erzber-

ger ; elle se terminait par ces mots que prononça le pangermaniste Naumann sitôt après l'armistice. « Aujourd'hui nous avons besoin de vous, mais demain nous vous jetterons dehors. » Paroles qui n'étaient que trop prophétiques. Les partisans de la revanche allemande ont tenu à faire disparaître Erzberger d'une scène politique où il était appelé à jouer un rôle prépondérant.

Ces mémoires, comme la plupart des écrits de ce genre, sont une apologie. Nous avons eu ceux des chefs de guerre, Ludendorff et Hindenbourg ; nous avons maintenant ceux d'un Allemand qui a travaillé pour la paix depuis 1917. Dans la défaite chacun essaie de se justifier. Erzberger, en le faisant, condamne sévèrement le militarisme qui entraîna follement l'Allemagne à sa perte. Falkenhayn et von Jagow, s'il faut l'en croire, considéraient la partie comme perdue sitôt après la bataillle de la Marne.

Les premières pages des *Mémoires*, celles qui parlent de l'Italie, du Vatican, de Constantinople, de l'Arménie, de la Roumanie appellent plus d'une réserve dans leurs révélations ; mais tout ce qui touche aux puissances centrales complète singulièrement bien nos informations de guerre et d'après-guerre.

Tout à fait intéressant est le chapitre sur la Pologne. Avec quelle difficulté l'Allemagne et l'Autriche arrivent à s'entendre sur cette question ! Vienne semble avoir de beaucoup dépassé Berlin dans l'affection des Polonais. L'Allemagne, en créant un Etat polonais, espérait surtout créer une armée polonaise de 800,000 hommes. En août 1918, encore, au moment de la débâcle militaire, on se disputait en Pologne des couronnes royales.

Au sujet de la Belgique, Erzberger blâme nettement la violation de la neutralité commise par les armées allemandes. On a trompé l'opinion publique en Allemagne, affirme-t-il, en lui disant que c'étaient les Français qui les premiers avaient violé la neutralité belge. Le dommage politique causé à l'Allemagne par l'invasion de la Belgique, puis ensuite par les déportations est incalculable.

On n'a pas moins trompé l'opinion au sujet de la guerre sous-marine. « Par ces phrases sonores, d'ailleurs nullement conformes aux faits, on persuada longtemps le peuple allemand, on me persuada moi-même, dit-il, que la guerre sous-marine sans restriction était le moyen de terminer rapidement et victorieusement la guerre. » Bethmann-Hollweg était adversaire de la guerre sous-marine sans restriction : « Si nous adoptons cette façon de faire la guerre, le monde entier nous abattra comme un chien enragé, disait-il. »

Une des parties les plus attachantes des *Mémoires* est celle qui traite des tentatives en faveur de la paix. Erzberger a beaucoup poussé à la résolution de paix du Reichstag. Il l'avoue, il s'en glorifie même ; il s'attribue un grand rôle à cette époque ; il ne lui déplaît pas d'avoir été accusé d'être l'auteur principal de la résolution de paix. Suivant lui, ce fut même cette résolution qui inaugura le régime parlementaire en Allemagne ; car elle fut le point de départ d'une majorité solide et durable au Reichstag. L'entremise pontificale en faveur de la paix qui suivit de près cette résolution du Reichstag échoua, suivant Erzberger, parce que l'Allemagne ne prit pas nettement question au sujet de la Belgique. Le gouvernement allemand garda le silence au sujet de la Belgique, jusqu'au moment où il n'eut plus rien à dire.

On sait le rôle joué par Erzberger pendant les négociations. Il apparaît bien de ses déclarations que le G. Q. G. allemand, en signant l'armistice, n'a cherché qu'à éviter une débâcle militaire. Parce qu'il put obtenir quelque palliatif aux conditions exigées par les vainqueurs, Erzberger fut félicité du succès de ses négociations. Mais on ne lui en fit pas moins un crime, depuis ce temps, d'avoir été le négociateur de la paix. Erzberger rappelle qu'il y eut contre lui trois attentats. Le troisième ne lui fit qu'une légère blessure. Un quatrième devait le faire disparaître.

Cette haine contre Erzberger prouve bien que toute réaction militaire en Allemagne serait faite dans un but de guerre et mènerait inévitablement à un conflit européen.

Erzberger s'est donné dans ce livre le rôle de pacifiste. Il oublie, à dessein, qu'il fut très belliqueux jusqu'en 1916, qu'il parla même, en décembre 1914, de l'annexion de la Belgique. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'il fut l'un des premiers, en Allemagne, à ouvrir les yeux et à voir le danger auquel fatalement menait le militarisme allemand.

J. Dresch.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Correspondance internationale (Série Universités). — La Correspondance scolaire rend des services dont la preuve n'est plus à faire pour la pratique de la langue écrite, et surtout le caractère de réalité vivante que prend l'idiome étranger dès que l'enfant voit qu'il peut « s'en servir. » Tel est l'avantage essentiel qu'elle présente pour les écoliers et les écolières de l'enseignement du 1er et du 2e degré.

Aux étudiants, aux étudiantes elle rend de tout autres services : elle étend les relations intellectuelles, elle facilite l'échange des renseignements scientifiques ou littéraires, et même les objets de collection. Inutile d'insister sur l'avantage moral que peuvent en retirer les pays qui la pratiquent.

Nous tenons à signaler que le Bureau de la Correspondance Scolaire Internationale, Musée pédagogique, 41, rue Gay-Lussac, Paris-5e, vient d'ouvrir une série nouvelle pour les Universités, particulièrement celles des Etats-Unis. S'adresser au Bureau pour avoir des feuilles d'enrôlement : La correspondance au nom du Ministre de l'Instruction publique, Musée pédagogique, peut être envoyée en franchise.

Sir J.-G. Frazer et M. Rudyard Kipling, docteurs de l'Université de Paris. — Le samedi 19 novembre, l'Université de Paris s'est réunie en séance solennelle dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, pour recevoir Sir James George Frazer, membre de la British Academy, et M. Rudyard Kipling, à qui a été conféré le titre de docteur *honoris causa.*

La cérémonie fut à la fois grandiose et simple.

Sur l'estrade et dans l'hémicycle les professeurs des cinq facultés de l'Université, avec le pittoresque de leurs robes bariolées ; sur les gradins de l'immense salle, dans les tribunes, tout ce que Paris compte de hautes personnalités littéraires, scientifiques, politiques.

Une *Marseillaise* vibrante, un *God save the King* recueilli lorsque entrent, précédés des massiers, les personnages officiels, et, sans plus, M. Millerand, ayant à ses côtés M. Léon Bérard et le recteur Appell, donne la parole au professeur Delacroix pour exposer l'œuvre de Sir James Frazer. Il le fait en termes élevés, rappelant avec quelle patience le professeur de Liverpool a recherché les origines de l'esprit humain. Anthropologiste, biologiste, philosophe, Sir J. Frazer, par un labeur considérable, a pu jeter la lumière sur des problèmes obscurs. D'où venons-nous ? Où allons-nous ?

Puis M. Delacroix rappelle l'union étroite des savants anglais et français. « Elle est la sauvegarde, dit-il, de la civilisation ; elle a été scellée dans le sang ; elle est éternelle. »

Sir J. Frazer remercie avec émotion. « Dites-vous bien que nous aimons la France sans partage. Nos penseurs aiment vos penseurs, nos soldats aiment vos soldats : rien ne peut prévaloir contre. »

Les applaudissements éclatent, enthousiastes déjà. Mais le tour est venu de Rudyard Kipling et à son seul nom des mains battent.

C'est au professeur Emile Legouis qu'est confié le soin de commenter l'œuvre de Kipling.

Il déclare sa tâche « malaisée parce que superflue ». Mais il la remplit avec grâce en une langue élégante et fine. Il montre la puissance du génie créateur de Kipling, son habileté incomparable à donner la vie à ses personnages, la force morale de ses écrits. Mais l'intonation de l'orateur change. Voilà qu'il analyse le rôle du romancier pendant la guerre, guerre qu'il avait prévue depuis dix ans. Il le montre sonnant l'appel aux armes, réveillant les énergies, soutenant les courages, clamant l'union entre Alliés.

Chaque phrase est soulignée de vivats frénétiques. Ils redoublent lorsque le professeur Legouis, martelant les mots, ajoute :

« Maintenant Kipling lutte encore. Il lutte contre l'oubli. Il pensait « que ses compatriotes seraient aussi longs à se calmer qu'ils avaient « été longs à s'émouvoir. Il s'est trompé : il n'a pas trouvé la leçon du « passé gravée aussi profondément qu'il l'espérait. Aussi a-t-il repris la « bataille du souvenir. Car il a celui de son fils tombé glorieusement au « front et il ne veut pas que de pareils sacrifices soient inutiles ».

Kipling se lève, follement acclamé. Simplement, il dit quelle part considérable l'influence française a eue sur son œuvre. « Vos incomparables qualités sont faites d'une longue tradition, elles sont une survivance de vos instincts, qui vous ont toujours porté vers le beau et vers le bien. »

M. le recteur Appell procède à la remise des diplômes. Il le fait avec sa haute autorité en termes qui imposent l'attention.

Puis Mme Segond-Weber, majestueuse et grave, vient réciter l'émouvante *Ode à la France* de Kipling. Le dernier vers s'achève dans le fracas des applaudissements.

M. Millerand se lève alors et fait signe qu'il veut parler. Un silence religieux s'établit. D'une voix vibrante, le président de la République s'écrie :

« Le Gouvernement a voulu s'associer étroitement au juste hommage « rendu par l'Université de Paris aux deux illustres écrivains anglais. « Il a voulu aussi à travers et au-dessus d'eux renouveler l'assurance « que l'union qui, durant quatre années et demi, a uni les fils de l'Empire « britannique aux fils de la République française, se maintiendra dans « la paix aussi étroite que dans la guerre. »

Le soir, à huit heures, l'Association France-Grande-Bretagne, le recteur et les membres du conseil de l'Université ont offert un banquet à Sir James J. Frazer et à M. Rudyard Kipling.

C'est dans le grand salon de la Sorbonne, ruisselant de lumière, qu'eut lieu ce brillant dîner où deux cents convives eurent le bonheur d'entendre un discours plein d'humour de Sir J. Frazer, après avoir écouté Kipling développer, sous une forme charmante de contes de fée et de loup-garou, les plus fortes idées.

Sa belle péroraison, coupée d'applaudissements, prit une allure prophétique :

« Mais, ayez patience, quoique ce soit un fardeau plus lourd encore « que la guerre, ayez patience. Pendant trente générations, la France et « l'Angleterre, dans des conflits séculaires mais fructueux, ont engendré « et maintenu une civilisation qui a été attaquée par une barbarie im-

« mense et hautement organisée. Elle est menacée actuellement, non pas « seulement par une recrudescence de barbarisme, aussi impénitent et « énergique que jamais, mais par la réaction qui mine le sous-sol du « monde, qui nous menace après notre prodigieuse bataille. Pour cela, « nous qui nous connaissons les uns et les autres, nous devons nous « faire crédit. On ne peut rétablir un monde brisé aussi facilement qu'on « peut rétablir une phrase interrompue, mais avant longtemps nos fils, « qui se sont donnés à la souffrance et à la peine pour abolir la menace « de barbarie, se débarrasseront aussi de la menace de lassitude morale « et rétabliront les fondations de la paix du monde, non sur des rêves « pieux ou des espoirs aimables, mais sur les anciennes vertus de « logique, de santé et de labeur dont son histoire et son propre génie ont « doté la France. »

Puis M. Jonnart, président de l'Association France-Grande Bretagne, prononça un discours longuement applaudi.

Après avoir salué dans les deux nouveaux docteurs *honoris causa* de l'Université de Paris, les hommes dont l'étendue du savoir, la puissance de l'imagination et le rayonnement du génie ajoutent à la beauté morale d'un pays qu'ils illustrent, M. Jonnart poursuivit :

Notre illustre ami, Rudyard Kipling, ne m'en voudra pas de répéter ici que la France ne rêve ni de représailles ni de conquêtes ; elle veut vivre tout simplement, et c'est un impérieux instinct de conservation qui l'oblige à insister sur ce double fait que, après avoir horriblement souffert, nous n'avons pour ainsi dire rien obtenu jusqu'ici au point de vue des réparations, et qu'au point de vue de notre sécurité nous gardons de sérieuses raisons d'inquiétude.

Le fond de l'œuvre éblouissante du grand auteur anglais, c'est le culte de l'énergie et la religion du devoir. Si rude que soit l'effort qu'il lui faudra faire, Rudyard Kipling estimerait moins la France si elle ne marchait pas tout droit, pour, comme le poète l'a dit lui-même, « réparer le tort fait aux vivants et aux morts. » Kipling écrivait encore : « Ecoutons, comptons bien et, nous serrant l'un contre l'autre, tournons-nous ensemble face au danger, dans notre double et constante garde pour la paix sur la terre. Chacune des deux nations doit mouler la destinée de l'autre en façonnant la sienne. »

Vérité d'hier, vérité d'aujourd'hui. Oui, les destinées de l'Angleterre et de la France sont étroitement, irréductiblement associées.

Et en exprimant au grand écrivain, au grand patriote que je salue respectueusement, l'hommage ému de notre admiration et de notre profonde reconnaissance, je lève mon verre à la conclusion de l'alliance franco-britannique, à son éternité.

NOTE. — Le *Bulletin de l'Instruction Publique* ayant cessé de paraître, il nous est pour le moment impossible de publier le *Mouvement du Personnel.* — N. D. L. R.

REVUE DES PÉRIODIQUES

Revue Universitaire. — Juin 1921 : *L'enseignement secondaire dans les Colonies françaises*, par M. Emile Mathieu : l'auteur, professeur de sciences en Indo-Chine, a découvert qu'il fallait « remédier aux défauts bien connus de la méthode directe » et ce, « par la pratique constante de l'observation et de l'analyse ». Pauvre méthode directe ! Il n'est pas jusqu'à M. G. Cirot, agrégé des lettres et professeur d'espagnol à Bordeaux, qui ne lui en veuille ! (Voir *Bulletin Hispanique* de juillet-septembre 1921) ; *Cours de vacances au Lycée Français de Mayence*, par M. Ed. Wintzweiler, proviseur du lycée de Mayence : « le succès, d'emblée, a dépassé toutes les espérances » ; *Le Lycée Français de Salonique*, par M. Félix Bertrand, professeur à ce Lycée : demande « qui donnera 300.000 drachmes à la *Mission Laïque* (adresser les fonds, 8, rue Bugeaud, Paris, XVIme) » ; *L'école d'un poète*, par Mme Reynier, lycée Montaigne : poétique reconstitution de la retraite de Shantiniketan, déjà risquée par Don R. A. Soriano, analysant, dans le numéro d'avril-juin 1920 des *Anales de Instrucción primaria* de Montevideo (p. 245 seq.) l'ouvrage : « *Morada de Paz* » (*Shantiniketan*), *La Escuela de Rabindranath Tagore*, de W. W. Pearson, trad. esp. de Zenobia Camprubí de Jiménez ; *Le cahier de Textes*, par R. Cotard, professeur à Montaigne : propose « que, par une action concertée et directe, nous refusions tous de livrer nos cahiers » ; attendons-nous à une prochaine Société : la S. P. Q. R. L. C. ; *Un carnet de notes de Voltaire*, par M. Jean Cazes, qui réédite *l'English Review* de février 1914, où avaient déjà paru ces notes de Voltaire, prises lors de son séjour en Angleterre, de 1726 à 1729, et qui nous le montrent maniant assez bien l'anglais dès le début de ce séjour ; quelques éclaircissements illustrent le texte, donné en français et en anglais. — Juillet 1921 : *La R. P. scolaire*, par M. A. Autin, lycée de Marseille : l'auteur, s'élevant contre l'idée de subventions possibles de la Nation aux Ecoles dites libres, est d'avis que « rien n'empêche qu'une saine éducation religieuse aille de pair avec la fréquentation de l'école » nationale, y compris des Universités (oui, mais qu'est-ce qu'une « saine éducation religieuse », et nous faudra-t-il réenseigner le catéchisme, comme sous la monarchie bourbonienne ?) ; *Bacheliers d'hier et d'aujourd'hui*, par M. J. Caillat, lycée d'Alger : il ne s'agit que de bacheliers d'Alger, en 1881, et de... futurs bacheliers au même lieu en 1921, et ce genre de comparaison ne prouve pas grand'chose ; *La réforme scolaire en Allemagne*, par M. P. Roques, lycée de Chartres : l'auteur nous avertit que son article fut « écrit à Berlin » ; au total, l'Allemagne, dans la question scolaire comme en bien d'autres, reste « divisée » et, pour l'instant, la pensée allemande serait « complètement désunie » ; *A propos du Stage pédagogique*, par M. L. Gueneau, lycée du Parc, Lyon : est d'avis qu'il « est sans doute plus méritoire de tirer le meilleur parti » de la forme actuelle du stage pédagogique ; *Le testament d'un Héros*, par MM. H. Potez et A. Leuregans ; *Vigny et André Chénier*, par M. Citoleux. — Octobre 1921 : *La question du professeur principal*, par M. M. Hervier, lycée Ampère, Lyon : le

professeur principal devrait devenir — et c'est bien l'avis de beaucoup — un... mettons : chef mutualiste, dont les autres membres de la confrérie collaboreraient en union intime avec lui pour le grand bien des élèves, au lieu que... ; *Le travail personnel des élèves*, par M. Machat, lycée Buffon : tente de réintroduire plus efficacement le facteur : *travail personnel*, dans cette confuse loterie qu'est présentement le bachot ; *Enquête grammaticale*, par Mlle H. Guenot, du lycée annexé à l'E. N. de Sèvres ; *Cours et Conférences*, par M. J. Tourneur-Aumont, lycée de Nancy : *IVme article*, voir, pour les précédents : *R. E. L. V.*, novembre, p. 420 ; *La discipline scolaire et l'éducation morale*, par M. R. Paucot, proviseur du lycée de Lorient : petite conférence patronale, où l'on réclame — Rodrigue, qui l'eût cru — « un statut du censorat » ; *Latin et méthode directe*, par M. P. Midant, collège de Tonnerre : vieilles utopies sur un rajeunissement impossible du latin ; *Le cahier de textes*, par M. A. Jacques, proviseur du lycée de Chartres : proteste contre les projets bolchévisants de M. Cotard (mais il va sans dire que ce « bolchévisme » n'est, ici, qu'une façon de parler) ; *Sur deux noms propres de la « Légende des Siècles »*, par M. J. Bury, lycée du Parc, Lyon : ces deux noms sont : « Rostabat le Géant » et « Materne le Féroce », mais l'explication fournie ne nous satisfait nullement et cet hispanisme de dictionnaire géographique reste — même appliqué à Hugo — quelque peu, voire beaucoup trop sommaire. Nous reviendrons, d'ailleurs, sur ce point, autre part.

C. P.

Concours et Examens de 1921

ÉPREUVES ORALES

AGRÉGATION D'ANGLAIS

LEÇONS FRANÇAISES

1. Appréciez la valeur littéraire des " Merry Wives of Windsor ".
2. Etudiez la construction dramatique des " Merry Wives of Windsor ".
3. Que pensez-vous du comique des " Merry Wives of Windsor " ?
4. Comparez le Falstaff des " Merry Wives " à celui des pièces historiques.
5. Les bourgeoises de Shakespeare.
6. Dégager la personnalité de Thomas Dekker dans le " Shoemaker's Holiday ".
7. Le " Shoemaker's Holiday " comme pièce de théâtre populaire.
8. L'élément de parodie dans le " Knight of the Burning Pestle ".
9. Appréciez la valeur dramatique du " Knight of the Burning Pestle ".
10. La joie de vivre dans le théâtre élizabéthain, d'après les pièces du programme.
11. Appréciez l'intérêt littéraire de " Eastward Hoe ".
12. Addison critique littéraire, d'après les numéros du " Spectator " inscrits au programme.
13. L'art de l'essai dans le " Spectator ".
14. L'originalité littéraire de Richard Steele dans le " Spectator ".
15. Will Honeycomb.
16. Dans quelle mesure Pope vous paraît-il un tempérament " classique " ?
17. La poésie pastorale chez Pope.
18. L'élément personnel et le tempérament dans l' " Essay on Criticism ".
19. Que pensez-vous de la doctrine littéraire de Pope dans l' " Essay on Criticism " ?
20. La nature dans " Windsor Forest ".
21. Que pensez-vous du portrait d'Addison traité par Pope sous le nom d'Atticus ?
22. Définissez l'esprit et les procédés généraux du classicisme anglais d'après le " Trivia " de Gay ?
23. Quel vous paraît être l'intérêt littéraire de " Trivia " ?
24. Le réalisme dans " Trivia ".
25. Etudiez le caractère de Jude dans le roman de Hardy.
26. Le pessimisme de Hardy dans " Jude the Obscure ".
27. Quelle est la place de " Jude the Obscure " dans l'évolution du roman de Hardy ?

28. Le réalisme dans " Jude the Obscure ".
29. Analysez et appréciez la construction de " Jude the Obscure " comme roman.
30. Le décor dans " Jude the Obscure ".
31. L'immoralisme dans " Dorian Gray ".
32. L'esthétisme dans " Dorian Gray ".
33. Appréciez la valeur artistique du " Portrait de Dorian Gray ".
34. Le symbolisme dans " Dorian Gray ".
35. La psychologie dans " Dorian Gray ".
36. Le décadentisme dans " Dorian Gray ".
37. L'esprit (wit) de Shaw dans " Candida ".
38. Appréciez " Candida " comme pièce de théâtre.
39. La psychologie du mariage dans " Candida ".
40. Kipling chantre de M. Atkins dans les " Barrack-Room Ballads ".
41. Caractérisez le réalisme des " Barrack-Room Ballads ".
42. Le tempérament poétique de Kipling dans les " Barrack-Room Ballads ".
43. Quels éléments d'idéalisme apercevez-vous dans les " Barrack-Room Ballads " ?
44. L'exotisme dans les " Barrack-Room Ballads ".

NOTE. — Le commentaire pour la version et le thème consiste uniquement à justifier, si cela est nécessaire, la traduction proposée.

La durée moyenne d'une leçon est d'une demi-heure. Cette leçon ne doit pas être *lue*. Le Jury peut demander communication des notes dont le candidat se servirait en faisant sa leçon.

LEÇONS ANGLAISES

1. Shakespeare's prose in the " Merry Wives of Windsor ".
2. The London apprentice in the Elizabethan drama.
3. Elizabethan Prose in " Eastward Hoe ".
4. A literary study of *Eastward Hoe*, II. i. from p. 24 " Touchstone withdraws " to the end of the scene.
5. A literary study of " the Knight of the Burning Pestle ", the Induction.
6. Verse effects in the " Knight of the Burning Pestle ".
7. History and local associations in " Windsor Forest ".
8. A literary study of *Windsor Forest*, l. 355 to the end.
9. Pope's theory of correct verse, and his practice of it, in the " Essay on Criticism ".
10. A literary study of " An Essay on Criticism ", lines 201-305.
11. How far does the spirit of the early classical period (1710-1720) agree with and differ from that of the Restoration.
12. The advantages and drawbacks of the classical couplet.
13. Addison as a prose writer in the " Spectator ".
14. A literary study of the " Spectator ", n° 89.
15. A literary study of the " Spectator ", n° 122.
16. Mr. Spectator's attitude towards women.
17. Mr. Spectator's standard of manners.
18. Provincial life in the " Spectator ".
19. A literary study of *the Spectator*, n° 118.

20. A literary study of the " Spectator ", nr 131.
21. The London citizen as he appears in the plays set for study.
22. Street-life in London as depicted in " Trivia ".
23. A literary study of *Trivia*, III, 165-258.
24. The social standing of the men of letters in the Augustan period of English Literature.
25. The mock-heroic element in Augustan poetry.
26. The Victorian ideal, as viewed by the late Victorian writers.
27. Hardy as a writer of prose in " Jude the Obscure ".
28. The marriage question in " Jude the Obscure ".
29. The criticism of English education in " Jude the Obscure ".
30. A literary study of " Jude the Obscure " I. ii. p. 10 (the brown surface...) to the end of p. 13.
31. A literary study of " Jude the Obscure ", V, V, p. 565 (bas de la page) : " All continued to move ahead " à la fin du chapitre (p. 373).
32. A literary study of " Jude the Obscure ", I, X, en entier (page 73-79).
33. A literary study of " Jude the Obscure ", VI, I, p. 488 (they turned in on the left by the church...) à 414 : " I saw Richard amongst the people ".
34. The wit of Oscar Wilde in " Dorian Gray ".
35. Oscar Wilde's prose in " Dorian Gray ".
36. A literary study of chapter XV of the " Picture of Dorian Gray ".
37. Shaw's poet in " Candida ".
38. Candida's husband.
39. A literary study of " Candida " from p. 101. Marshbanks : " I must speak to you " to p. 205. Morell : " You little snivelling cowardly whelp.. ".
40. Metre in the " Barrack-Room Ballads ".
41. Slang in the " Barrack-Room Ballads ".
42. A literary study of Gentlemen-Rankers (Barrack-Room Ballads).
43. The spirit of the nineties, as illustrated by the texts set for study.

AGRÉGATION D'ALLEMAND

LEÇONS FRANÇAISES

1. Quelle est la conception du style que Goethe a mûrie en Italie et dans quelle mesure l'a-t-il appliquée dans le *Tasse*.
2. La peinture des caractères dans les romans de Grimmelshausen.
3. Apprécier la valeur littéraire de la prose de Heine.
4. L'attitude de Schiller à l'égard du christianisme jusqu'en 1790.
5. Quels renseignements les lettres de Schiller à Körner de 1784 à 1786 nous donnent-elles sur le caractère et les idées de Schiller ?
6. La langue et le style de Schiller dans *Kabale und Liebe*.
7. L'influence de la nature italienne sur l'esthétique de Gœthe.
8. L'art du récit dans les romans de Grimmelshausen.
9. Comment Grimmelshausen dépeint-il les mœurs de son temps ?
10. Commenter ce jugement: ,, Gœthe hat mit *Iphigenie* und *Tasso* eine neue Dramatik erschaffen, in der äusseres Geschehnis durch inneres Erlebnis ersetzt wird ".
11. Discuter cette appréciation de Madame de Staël: « Il me semble que

dans la pièce du *Tasse*, les couleurs du Midi ne sont pas assez prononcées. »

12. Le thème des « dieux de la Grèce », dans Schiller et Heine.

13. L'attitude de Grimmelshausen à l'égard de la religion.

14. L'amitié dans la vie et les œuvres de Schiller.

15. L'image gœthéenne de Venise d'après : *Tagebuch*, pp. 240-296; *Briefe*, pp. 30-36, éd. Weimar; *Reise*, pp. 68, III Jubiläums Ausgabe.

16. Les éléments de comédie et de satire dans *Kabale und Liebe* de Schiller.

17. L'influence de l'architecture sur Gœthe durant son séjour en Italie.

18. Les premières pièces de Schiller ont-elles un caractère révolutionnaire ?

19. Les thèmes et les procédés de la satire chez Moscherosch et Christian Weise.

20. Les impressions de Gœthe à Rome du 1er au 10 nov. 1776 d'après : *Briefe*, pp. 37-53, éd. Weimar; *Reise*, pp. 142-155, Jubiläums Ausgabe.

21. Elements modernes et éléments antiques dans les Elégies Romaines.

22. Les caractères de femmes dans les drames de jeunesse de Schiller.

LEÇONS ALLEMANDES

1. Wie verhalten sich nach Feuerbachs Auffassung Individuum und Gesellschaft zu einander ?

2. Inwiefern hängt der politische Liberalismus mit dem religiösen zusammen in den Jahren 1830-1848 ?

3. Wie lassen sich die Geschöpfe der sogenamnten niederen Mythologie einteilen ?

4. Inwiefern lassen sich mythologische Vorstellungen durch den Traum erklären ?

5. Es soll folgender Ausspruch Heines erläutert und gewürdigt werden :

,, Als Grundzug im Charakter der deutschen Dämonen sehen wir, dass alles Idealische von ihnen abgestreift, dass in ihnen das Gemeine und Grässliche gemischt ist. Je plump vertraulicher sie an uns herantreten, desto grauenhafter ihre Wirkung. Nichts ist unheimlicher als unsere Poltergeister, Kobolde und Wichtelmännchen. "

6. Die Kritik der rationalistischen Erklärungsmethode bei Strauss.

7. Welche Gegengewichte hat die neue Verfassung der Reichs gegen den extremen Parlamentarismus eingesetzt ?

8. Folgender Ausspruch Heines soll erörtert werden :

,, Der Pantheismus ist die verborgene Religion Deutschlands ".

9. Heines Urteil über Luther und die deutsche Reformation.

10. Folgender Ausspruch solt erörtert werden :

,, Die Frage nach dem Fortbestand eines preussischen Partikularismus ist das Kernproblem der zukünftigen inneren Gestaltung Deutschlands ".

11. Feuerbachs Stellung zur christlichen Mystik.

12. Folgender Ausspruch soll erörtert werden : (Reichs minister Dr David) : ,, Auf der Arbeiterdemokratie ruht der starke Zusammenhalt des Reiches, und sie wird ihn tragen. Dazu ist allerdings nötig, dasz neben der *politischen* Demokratie nun auch die *wirtschaftliche* ihren Einzug hält ".

13. Heines Urteile über Kant und Fichte.

14. Einfluss des Christentums auf die Entwicklung des germanischen Dämonenglaubens.

15. Wie fasst Strauss das Verhältnis des Einzelnen zur Gattung auf ?

16. Dämonenglaube und Seelenglaude ; ihr Verhältnis zu einander.

17. Folgender Ausspruch Heines soll erörtert werden : „Das tausendjährige Reich der Romantik hat ein Eude, und ich selbst war sein letzter und abgedankter Fabelkönig “.

18. Folgender Ausspruch Feuerbachs soll erörtert werden :

„Gott war mein erster Gedanke, die Vernunft mein zweiter, der Mensch mein dritter und letzter Gedanke “.

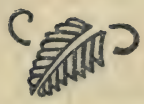
19. Heines Urteile über Gœthe.

20. Es soll folgender Ausspruch Heines erlaütert und gewürdigt werden :

„Der Nationalglaube in Europa, in Norden noch viel mehr als im Süden, war pantheistisch ; seine Mysterien und Symbole bezogen sich auf einen Naturdienst, in jedem Elemente verehrte man wunderbare Wesen, in jedem Baum atmete eine Gottheit, die ganze Erscheinungswelt war durchgöttert ; das Christentum verkehrte diese Ansicht, und an die Stelle einer durchgötterten Natur trat eine durchteufelte “.

21. Der Begriff des Mythus bei Strauss.

22. Die Auffassung der Natur in Feuerbachs Religionsphilosophie.



Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1921/1922. — (1er TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

EXAMEN DE LA GUILDE.	CERTIFICAT SECONDAIRE.
BACCALAURÉAT.	LICENCE.
CERTIFICAT PRIMAIRE.	AGRÉGATION.

Voir *Revue* août-septembre-octobre, page 384, pour les conditions.

Les premiers textes des devoirs ont paru dans la *Revue* d'octobre. Il est indispensable aux élèves du Cours par Correspondance de s'abonner à la *Revue*, qui contient chaque mois des plans de leçons et des indications relatives aux examens (Certificats Primaire et Secondaire).

LONDON LETTER

London, *November.*

During the year there has been quite a flood of memoirs, reminiscences, biographies and autobiographies, many of them very flimsy, some carelessly and badly written, and the great majority hardly worth the time and trouble taking in preparing them. I feel after reading several of these stout volumes as though everyone were very frivolous, and that those who are not frivolous are dull. Ladies write about their lovers, and gentlemen give details as to the height of their collars and everyone seems possessed with the idea that he or she is the most important personality in the world. Among this mass of so-called literature I found a book which has considerable charm, though it is written simply and without any distinction of style or claim to be literature. Thomas Shaw rose from being a small solicitor in Dunfermline to hold the highest legal position in Scotland ; he was a staunch Liberal of the old-fashioned type, an intimate friend of Sir Henry Campbell Bannerman and other leading statesmen, and was finally elevated to the Peerage as Lord Shaw of Dunfermline.

"Letters to Isabel" is a charming book. Evidently his much-loved daughter had begged her father to write his autobiography or perhaps his reminiscences. He remarks to her in one of these breezy letters: "Autobiography? Catch me! Horrible word: horrible thing! To stand "aloof from oneself, were impossible acrobatics: to pretend that you "are unconcerned as to whether you should appear a pleasing object? "mere useless affectation". So he will not be persuaded, but writes instead a series of letters to "Isabel" bringing back bye-gone days, reviving his memory of the stirring times through which he passed, and the famous men with whom he came in contact. He ends one of these letters written from their home in Scotland: "Away South, railway "strikes, bread strikes... haunting dread of social upheavals. Here, "the fields of ripening grain and the ever-lasting hills".

Some of the little pen pictures of Mr. Gladstone, Lord Rosebery, Mr. John Morley as he then was, are delightful; Lord Shaw has considerable aptitude in summing up men and manners. Speaking of two great lawyers he says: "Mr. Asher boldly and coldly bludgeoned his "antagonist, Lord Advocate Balfour stilettoed him with a winning "gesture, and with infinite courtesy".

"Isabel" I feel sure is a charming personality, there is a pretty portrait of her, and in one place we learn that her hair is "golden auburn". She evidently from time to time has to keep her father up to the mark in writing to her and he apologises for delay in sending an epistle to "Dearest Maidie". One letter he quaintly signs "Your estimable friend and father".

Lord Shaw's — or Mr. Shaw as he then was — description of his acquaintance with Mr. Andrew Carnegie, the American millionaire, and the donation by him of ten million dollars to cancel the fees for Scotch students at the Universities reads like an exciting romance. There was discussion as to the exact disposal of the money, and matters almost came to a standstill between two sets of plans. Then an agreement was come to, both schemes were to be financed, and as Mr. Carnegie left Dunfermline (where the pourparlers had taken place) station he said casually to his secretary who was taking notes as well as he could as they waited for the train: "Just give Shaw another half million". So to Shaw's immense delight the sum of ten million dollars in all was allotted to the scheme so near his heart — the freeing of the Scotish Universities to the poorest students from all parts of the country. The letters in this volume were all written between 1919 and 1921, but they recall events far distant and are, for some reason, not arranged chronologically. Fortunately, however, Lord Shaw gives the dates of the episodes he describes.

All the chapters about the South African war — which seems so small and far away now — are of especial interest, and the descriptions of meetings with Smuts and Botha are full of life and energy. "Tom Shaw", as his friends in the House of Commons used familiarly to call him — says in once of the letters: "I do not think that it is possible to make "you realise the extraordinary length to which the creatures of the "Militaristic" (there is nothing like coining a word to fit your idea) "spirit were at that time led in regard to the South African war... Their impatience of criticism was beyond belief." Exciting doings at a

meeting in the Waverly Market at Edinburgh are described with quiet humour, though with some bitterness. The meeting was called to hear an address from Mr. Merriman, a former Prime Minister at the Cape, and it was just at the time when the war fever was at its height. Mr. Shaw had always been what was then called a "pro Boer", and certainly calling the meeting at such a time was provocative. However, after much noise and some broken heads the speakers obtained a hearing, though poor Mr. Merriman appears to have been so terrified at first that he begged Mr. Shaw to give up the attempt.

Here, in Lord Shaw's last letters (in the book, for he is still living) to his beloved Isabel dated Feb. Ist. of this year, is a noble tribute to France :

" When the European conflict came one felt that one had not during
" one's life dealt faithfully with France, that wounded, bleeding, dis-
" tracted, heroic country. And when I took to French literature again
" ... I confess to you Isabel that I did not fully realize how solidly
" and nobly built was its great highway. Here am I to-day having for
" instance read during the war all the works of Molière, and having
" gone from cover to cover of Hugo's " Les Misérables " ... I declare
" to you that it sometimes crosses my mind that at least this is one of
" the uses of great wars, to make men take to great literature. One need
" not name the list of heroes, but surely one will love France with an
" affection which is more durable, having walked however imperfectly
" among her great ideas led by the most gifted of her sons ".

Version.

A Fosterling.

Upon the flowery forefront of the year,
One wandering by the grey-green April sea
Found on a reach of shingle and shallower sand
Inlaid with starrier glimmering jewellery
Left for the sun's love and the light wind's cheer
Along the foam-flowered strand,
Breeze-brightened, something nearer sea than land
Though the last shoreward blossom-fringe was near,
A babe asleep with flower-soft face that gleamed
To sun and seaward as it laughed and dreamed,
Too sure of either love for either's fear,
Albeit so birdlike slight and light, it seemed
Nor man nor mortal child of man, but fair
As even its twin-born tenderer spray-flowers were,
That the wind scatters like an Oread's hair.

For when July strewed fire on earth and sea
The last time ere that year,
Out of the flame of morn Cymothoe
Beheld one brighter than the sunbright sphere
Move toward her from its fieriest heart, whence trod
The live sun's very God,
Across the foam-bright water-ways that are
As heavenlier heavens with star for answering star,

And on her eyes and hair and maiden mouth
Felt a kiss falling fierier than the South
And heard above afar
A noise of songs and wind-enamoured wings
And lutes and lyres of milder and mightier strings,
And round the resonant radiance of his car
Where depth is one with height,
Light heard as music, music seen as light,
And with that second moondawn of the spring's
That fosters the first rose,
A sun-child whiter than the sunlit snows
Was born out of the world of sunless things
That round the round earth flows and ebbs and flows.

A.-C. SWINBURNE.

Corrigé de la Version.

Un Nourrisson.

Au frontispice fleuri de l'année
Errant au bord de la glauque mer d'Avril
Quelqu'un trouva sur un lit de galets et de sable moins profond
Incrusté de joaillerie aux feux plus étoilés,
Abandonné aux caresses du soleil et aux ébats du vent léger,
Au long de la côte fleurée d'écume et vivifiée
Par la brise, un peu plus près de la mer que de la terre
Bien que la dernière frange fleurie en route pour la rive fût proche,
Un nouveau-né endormi dont le doux visage de fleur
Rayonnait vers le soleil et vers la mer tout en riant dans son rêve,
Trop sûr d'être aimé de tous deux pour craindre l'un ou l'autre,
Bien qu'en sa frêle légèreté d'oiseau il ne parût être
Ni humain ni fils mortel d'humain mais fût beau
Tout autant que l'étaient ses sœurs jumelles les fleurs plus tendres de l'em-
Que le vent éparpille comme une chevelure d'Oréade. [brun

Car lorsque Juillet joncha de feu la terre et la mer
Pour la dernière fois avant cette année-là,
De la flamme du matin, Cymothoe
Vit se détacher une flamme plus brillante que la brillante sphère solaire
Qui de la partie la plus embrasée du cœur de l'astre
Se dirigeait vers elle et d'où s'avança
Le dieu lui-même du soleil vivant.
A travers les chemins de l'onde brillants d'écume
Qui sont comme des cieux plus célestes où l'étoile répond à l'étoile
Et sur ses yeux et ses cheveux et sa bouche de vierge
Elle sentit tomber un baiser plus brûlant que le sud
Et entendit, en haut bien loin,
Un bruit de chants et d'ailes amoureuses de vents
Et de luths et de lyres aux cordes plus douces et plus puissantes,
Et tout autour elle entendit la radieuse résonnance du char solaire
Où la profondeur ne fait qu'un avec la hauteur,
Où la lumière s'entend en musique et la musique se voit en lumière,

Et avec cette seconde aurore de lune printanière
Qui fait éclore la première rose, un fils de soleil
Plus blanc que les neiges ensoleillées
Naquit en ce monde des choses sans soleil
Qui tout autour de la terre ronde flue et reflue et flue.

SWINBURNE.

CERTIFICAT SECONDAIRE

INTRODUCTORY LECTURE.

How to study the sonnets. — Students' *responsibility* towards work. In a certain sense the reader must also be *creative*. By means of *intelligence* and *imagination* discover the beauty offered by the poet and create for oneself an inner world, enlarging experience and developing personality. (See Wordsworth' poetic creed in the Prelude.)

" Poetry is indeed something divine; it is at once the centre and circumference of knowledge; it is that which comprehends all science and that to which all science must be referred ". (Shelley's Defence of Poetry.)

Course of study. — Sonnets should be studied among the various forms of intellectual activity making up culture of the age — and in connection with Shakespeare's drama. — Shakespeare essentially of his age. Consulted popular taste; adapted own genius to it. Sonnets, in spirit and manner in keeping with Elizabethan England :

1. Lyrism of 16 th Century ;
2. Elizabethan Sonneteers ;
3. Technique and art of the Sonnet — literary discipline of Sonnet form ;
4. Friendship in Shakespeare's drama ;
5. Lyrism in Romeo and Juliet, youthful love — passion in Antony and Cleopatra ,
6. The personal element in Shakespeare's Sonnets (See Essay Subject) ;
7. Fashionable Platonism in the Sonnets — Euphuism.

Dedication. — Nineteenth Century Critics have dwelt long on identity of Mr. W. H. and the dark lady, a question of very secondary importance : " A young man and a young woman both of whom are proved by a variety of touches to be of superior rank to his own crossed the poet's path..... The Sonnets divide themselves into two groups corresponding with this twofold influence " (Lee).

The Sonnets. — Our chief concern is to learn to appreciate *the intrinsic beauty of Sonnets*,— analyse our own personal reaction towards them, — link them on to our personal experience.

Reaction should be *esthetic* and intellectual.

Genuine emotion clothed and even hidden in *reserve*.

Importance of *manner* — style — Delight in intellectual play. — Ingeniousness, refinement, grace in choice and use of words, imagery, development of figures.

Compare *Sonnet 8 :* " Music to hear, why hear'st thou music sadly ", and the passage referring to music in The Merchant of Venice : V. 1, L. 54.

The Sonnet, a scholastic deduction, — dainty, ingenious, lyric grace and charm.

Beauty and suggestiveness of thought in reference to music in the play. The verse is perfect but the thought dominates and the reader's pleasure does not remain merely objective but becomes an exaltation blending with the emotion of the poet.

CERTIFICAT PRIMAIRE

RACINE. — Bibliographie.

Collection des Grands Ecrivains, Ed. Mesnard. — Notices, tome I.
Sainte-Beuve : Port-Royal, VI, 6, 10, 11.
Taine : Nouveaux Essais de Critique et d'Histoire.
P. Janet : Les passions et les caractères dans la littérature du XVIIe siècle.
Souriau : Evolution du vers français.
V. Fournel : Contemporains de Molière. — Tome 3 : La Critique d'Andromaque en 1668, par Subligny.
Iliade : Chants 6, 22, 24.
Eschyle : Les Euménides.
Euripide : Andromaque, Oreste.
Sénèque : Troade.
Enéide : Livre II et III (morceau cité par Racine dans sa Préface).
Corneille : Pertharite.
A signaler les éditions classiques d'*Andromaque* par M. Lanson (Hachette) et par M. et Mme P. Crouzet (H. Didier).

LA FONTAINE. — Bibliographie.

Pour le Discours de La Fontaine à Mme de la Sablière, suivi de la fable « *Les Deux Rats, le Renard et l'Œuf* » (selon les éditions : Livre IX, fin, ou Livre X, I).
Collection des Grands Ecrivains : La Fontaine, par P. Mesnard.
Moland : Œuvres de La Fontaine.
Walckenar : 1° Vie de La Fontaine ; 2° Essai sur la Fable, et les Fabulistes avant La Fontaine.
Taine : La Fontaine et ses Fables.
Pour le Discours lui-même :
Descartes : Discours de la Méthode, V^e partie.
Fénelon : Dialogue 18.
Malebranche : Recherche de la Vérité, IV, II.
Bossuet : Connaissance de Dieu. V. surtout Par. 13.
Montaigne : Essais, II, Apologie de Raymond Sebond (long passage sur l'intelligence des animaux).
Mme de Sévigné : Lettre du 23 mars 1672.
La Fontaine, XI, 9, Les Souris et le Chat-huant.

Questions sur Andromaque.

1. Montrer quels liens unissent les deux actions de la tragédie (Andromaque et Pyrrhus, Pyrrhus et Hermione), et discuter dans quelle mesure elles sont indispensables l'une à l'autre.

2. Comparer Andromaque et Pertharite dans leur manière différente

de traiter une situation semblable et mettre en lumière ce qui oppose ces deux types de tragédie.

3. Comparer Racine à ses sources antiques et indiquer en quoi a consisté son invention.

4. Chercher les raisons qu'a pu avoir Racine de modifier la situation et le caractère de l'Andromaque antique.

5. Caractères fondamentaux de la passion tirés du personnage d'Hermione (cf. livre de Janet).

6. Discuter au point de vue de la vérité psychologique les critiques de Subligny sur Pyrrhus et Hermione (citées par Lanson).

7. Oreste dans l'antiquité et chez Racine, comme étude de la folie (cf. Eschyle, les Euménides, Euripide, Oreste).

8. Etudier et expliquer la conduite d'Andromaque à l'égard de Pyrrhus.

9. En quoi consiste la « comédie » que l'on a voulu voir dans quelques parties d'Andromaque, et qu'en résulte-t-il ?

10. Montrer que l'opinion de Racine sur l'âme humaine explique comment son théâtre inspire la « terreur » et la « pitié » d'une façon différente de celle des Anciens.

11. Qu'y a-t-il de janséniste dans la tragédie de Racine (Peintures des passions, Moralité).

12. Que reste-t-il de la poésie et de l'âme grecques dans une pièce comme Andromaque ?

13. Discuter les idées de Taine sur Racine.

14. Derrière ses sujets mythologiques et ses personnages héroïques, Racine peint-il les hommes « tels qu'ils sont » dans la vie ordinaire ?

15. Comparer Andromaque et Mérope. En quoi Voltaire a-t-il imité Racine, et pourquoi lui est-il inférieur ?

16. Expliquer comment la différence entre Corneille et Racine reflète celle de leurs deux époques et la marche générale du siècle.

Transformation du goût et de l'esprit classique de Corneille à Voltaire.

Essentiel de l'esprit classique :

1° *Goût intellectuel.* — La raison appliquée à la psychologie ; vérité générale ; observation, mais des types abstraits. — Etude de la volonté, de la conduite.

2° *Goût artistique.* — Perfection, mais idéal particulier : inspiré d'antiquité et d'esprit rationnaliste et des mœurs. Style logique.

3° *Idée de règle.* — Le beau absolu.

Pourtant chaque auteur a réagi selon son tempérament, sur le modèle imposé ; et il y a des périodes :

1° L'époque de la Fronde déteint sur Corneille plus directement que l'esprit précieux des ruelles.

Génération lucide, énergique, maîtresse de soi ; femmes viriles. Panache.

Sentiments intellectuels : idéal, noblesse, héroïsme, goût des « belles âmes ». Honneur.

Foi dans la raison, la liberté. Allégresse d'une époque belliqueuse, insoumise.

Goût de la politique.

Goût des aventures, qui est servi par Corneille, par le roman précieux et par la Fronde.

2° C'est là une partie de Mme de Sévigné ; mais sur elle se marque une influence de jansénisme, qui est l'opposé de Corneille.

Toujours *raisonnement ;* d'accord avec lui aussi par son idéal *d'énergie*, et le but *individualiste ;* mais le jansénisme est dominé par le souvenir du *péché originel ;* la confiance dans l'homme, la confiance de l'homme en soi s'évanouissent. La vie intérieure change. Au lieu d'être conscience de soi, et montée vers l'honneur, on fouille « avec une lanterne » pour découvrir les mauvais sentiments qu'on ignorait, qu'on n'osait s'avouer. On « travaille à son âme, à ses sentiments » comme Mme de Sévigné, avec l'idée des vices. Les retours sur soi se font dans un esprit d'humilité, de « crainte ». — Idée de la faiblesse humaine ; la Raison se tourne contre elle-même. — Idée de la fatalité, qu'on appelle « grâce » et « Providence ».

Mme de Sévigné qui aime les belles âmes dans La Calprenède et dans Corneille, aime aussi le miroir que lui offrent Nicole et Pascal.

Le goût des révélations amères s'introduit : succès de La Rochefoucauld. Orientation nouvelle de toute la littérature : le *mal :* Reflet de l'âme religieuse modifiée.

Epanouissement de la psychologie janséniste avec Racine, l'homme sans la grâce, n'est que faiblesse et passions.

3° A cette époque autre chose est intervenu : la vie de la cour.

a) La vie politique est finie ; les belles âmes ne sont plus de saison. L'honnête homme remplace Nicomède et le Menteur. — Réalité moyenne — Distinction, élégance (cf. Taine : idées applicables dans une certaine mesure à tous les genres).

b) N'ayant plus à agir, on se rabat sur le sentiment ; il est dans l'air : (Quinault vers 1650). — Passion des grandes intrigues. — Tendresse, douceur, mélancolie des affections ordinaires ; expliquent aussi Racine qui garde raisonnement sur le cœur ; mais sa psychologie fine, pénétrante, trouble même, est l'aurore d'un aspect du XVIIIme siècle.

c) A cet esprit nouveau, on peut rapporter peut-être même l'idéal tranquille et poétique de La Fontaine : nature, solitude, amitié.

4° Mais on accroche ici encore un nouveau courant : l'esprit rationnaliste, libre-penseur, qui se manifeste par :

L'humeur païenne de La Fontaine ;

L'Inspiration bourgeoise, honnête et sérieuse de Molière, certainement moins compris, tel qu'il est, en son temps qu'au nôtre. (La réalité quotidienne, la nature).

Mais si le temps n'a pas reconnu une partie de lui-même en Molière, celui-ci est pourtant un anneau d'une chaîne. Développement philosophique depuis Descartes, Mme de Grignan, etc. — N'aboutit pas au libertinage dans la littérature, mais au culte de la *Raison ;* science ou philosophie ; la Raison se tourne à la fin du siècle, vers d'autres objets que la psychologie.

5° Première conséquence est l'affaiblissement du goût artistique révélé par la Querelle des Anciens et des Modernes, et même par les idées de Fénelon (à opposer à Boileau). — Premier coup porté à l'idéal classique ; jusqu'ici il enfermait des sensibilités diverses, mais le moule restait intact. — Le triomphe des Modernes est la fin du culte de l'art.

En même temps, il est la préférence donnée à la Raison, aux idées, donc une amorce du XVIIIe siècle philosophique.

6° Les événements se précipitent : *Fin du règne*. Les idées tuent la psychologie ; témoin Voltaire. Elles se tournent vers la science : Discussions religieuses (Bayle). Critique des institutions et de la société chez La Bruyère.

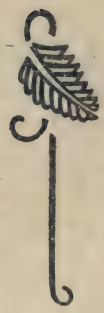
Les âmes ont changé :

a) Mécontentement, discussion ;

b) Préoccupations : la chose actuelle et non les caractères ;

c) L'esprit de la littérature n'est plus l'étude de l'âme humaine, mais : la peinture des mœurs (réalisme) ; ou la polémique (philosophie) ; ou l'émotion (et non plus sentiments peints pour la Raison).

L'éducation de la Raison porte ses fruits, mais plus rien de l'esprit classique ne subsiste, ni dans l'art, ni dans les esprits qui n'ont plus ni les mêmes principes moraux, ni la même vie, ni les mêmes goûts, ni les mêmes convictions, croyances, ou idéals. Même quand on continue à faire de la « littérature », les idées de Voltaire prouvent que les temps sont révolus.



Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance ; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **vingt francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde)[1].

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol : (Licence et Certificat secondaire) à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées) ; (Certificat primaire), soit à M. GAVEL, soit à M. PESEUX-RICHARD (ancien examinateur au Certificat primaire), Loisy (Saône-et-Loire).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de sept francs cinquante** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

1. Depuis le 1er octobre 1921, le montant des indemnités pour les corrections de devoirs est porté à 20 francs par mois, et le remboursement des frais de poste à 7 fr. 50.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er JANVIER

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — La guerre a créé moins de gestes qu'elle n'en a supprimé. Elle a imposé partout de la sobriété, de la dignité et de la retenue. La douleur s'exprima sans vociférations ni bras tordus. On évita d'instinct toute attitude mélodramatique. La crainte salutaire du sacrilège et du ridicule discrédita la mimique italienne. Plus nos sentiments furent intenses et pathétiques, moins ils s'extériorisèrent indiscrètement. On vit naître seulement l'émouvant baiser d'adieu échangé entre hommes aux abords des gares, sans exclamations et sans vaines paroles. Ce fut, peut-être, le seul geste nouveau que créa la douleur universelle.

Ce goût de la simplicité et de la sobriété semble bien avoir survécu à la guerre. On gesticule moins qu'autrefois. On ne recourt plus aux signaux d'une télégraphie optique désespérée pour arrêter un taxi et on ne brandit plus un parapluie éperdu pour attirer l'attention d'un conducteur de tramway. On se contente d'un modeste geste d'appel, discret et entendu, de même que, pour un adieu, on remplace volontiers par un petit signe familier de la main l'agitation des bras pavoisés d'un mouchoir. Aux terrasses des cafés, on ne hèle plus bruyamment le « tavernier du diable » à la façon des choristes de l'Opéra-Comique installés devant une auberge et martelant les tables de leurs gobelets d'étain. Le boulevardier classique n'ose plus, comme au temps d'Aurélien Scholl, orner d'un gardénia sa boutonnière, faire tournoyer sa badine et glisser un pouce dans l'entournure de son gilet pour arpenter le macadam. C'est avec beaucoup plus d'humilité et de réserve qu'il s'engage, aujourd'hui, sur les bandes rouges de la Madeleine ou de la Chaussée d'Antin.

(*Le Temps*).

Version. — Das Gefühlsleben des Deutschen ist es, das sich vor allem aus seiner Innerlichkeit bereichert. Alles, was von auszen in die Tiefe der Innerlichkeit eindringt, schlägt dort zunächst den Gefühlston des Herzens an, und rückwirkend tragen alle Lebensäuszerungen des Deutschen diesen warmen Klang in die Auszenwelt. So setzt sich in der Gefühlssphäre die Innerlichkeit in die Eigenschaft um, die niemand anders in so hohem Grade besitzt, wie der Deutsche, und für die keine andere Volkssprache einen entsprechenden Namen hat : das deutsche Gemüt.

In allem Wollen und Denken des Deutschen spricht dieses mit. Überall können wir sehen, in welcher Weise es dort seinen Ausdruck findet und dem gesamten deutschen Volkstum jene warme Tönung gibt, die auch die anderen Völker als eine der wesentlichen Verschiedenheiten von ihrem eigenen Volkstum herausfühlen, ohne dasz sie einen eigenen Begriff dafür geben könnten. Aber wohl wissen sie mit einem eigenen Namen jenes Übermasz von innerem Gefühl zu benennen, das die Fesseln des Willens und des Intellektes abstreift und still in seiner eigenen Fülle schwelgt. Es ist die im deutschen Volkstum hervortretende Sentimentalität, die so oft als eine vermeintliche oder wirkliche Schwäche das Ziel des Spottes anderer Völker ist.

Wer wie der Deutsche ein reges innerliches Leben hat, fühlt aber auch in sich das Walten dunkler, aus dem Unbewuszten kommender Kräfte und Triebe mehr als ein anderer. Ihre Beobachtung, der Glaube an sie und ihr Kultus ist Gegenstand der Mystik, die im deutschen Volkstum eine wichtige Rolle spielt. Nicht nur in den religiösen Gefühlen und Vorstellungen, sondern überall, wo im deutschen Leben das Gemüt in Tätigkeit und zur Äuszerung kommt, da spricht auch die Mystik mit. Der innerlich Lebende fühlt und betrachtet als ein göttliches Walten, was aus unbekannten Tiefen in seiner Brust auflebt und seine Seele erfüllt. Sein eigenes Inneres ist ihm darum heilig. Daher die Keuschheit des Gefühls, mit der der Deutsche sein inneres Heiligtum vor den profanen Blicken der anderen verbirgt, daher der andächtige Ernst, mit dem er sein Herz nur dem eröffnet, zu dem er volles Vertrauen gewonnen hat. HANS MEYER.

Composition allemande. — Welches kulturhistorische Bild entwirft Schiller in seinem Gedicht der Spaziergang?

Composition française. — Que l'on ne prétende pas, a dit Goethe, que l'intérêt poétique manque à la vie réelle, car justement on prouve qu'on est poète lorsqu'on a l'esprit de découvrir un aspect intéressant dans un objet vulgaire. La réalité donne le motif, les points principaux, en un mot l'embryon. Mais c'est l'affaire du poète de faire sortir de là un ensemble plein de beauté.

Lecture expliquée. — *Hermann u. Dorothea*, chant I, vers 113 à 144.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème. — Daudet, *Le petit Chose*, la Fabrique, depuis : Ce spectacle me laissa froid, jusqu'à : A l'époque dont je vous parle.

Version. — Gromaire : *Deutsche Lyrik*, p. 141. Lutzows wilde Jagd.

Composition allemande. — Wann tönt die Glocke?

Composition française. — Le caractère de Célimène ; pourquoi exaspère-t-il la misanthropie d'Alceste ?

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — Sujet donné à la dernière session du Certificat d'aptitude à l'enseignement des L. V. dans les écoles normales : voir numéro de novembre 1921, page 428.

Thème. — Sujet donné au même concours : voir numéro de novembre 1921, p. 426.

Commentaire grammatical. — Texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence

Composition espagnole. — Voir Certificat primaire.

Composition française. — Le roman de chevalerie en Espagne : ses origines, ses caractères et son évolution.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole et Composition française. — Sujets donnés à la dernière session du concours : voir numéro de novembre, page 426.

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème, Version, Composition italienne et Composition française. — Sujets donnés à la dernière session du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les écoles normales. (Voir numéro de novembre 1921, p. 426-429.)

BACCALAURÉAT (octobre 1921). — **Version italienne.** — Le persone strette nel gruppo maggiore si scostarono a cerchio e vi apparve nel mezzo Benedetto. Un tavolino con due candele e una sedia erano preparati per lui. Pregò che si togliessero le candele. Poi gli dispiacque anche il tavolino. Si disse stanco, chiese di parlare seduto sul canapè, vicino al vecchio signore dal viso acceso e dalla barba bianca. Vestiva di nero, era pallido e magro più ancora che a Jenne. La fronte gli si era scoperta di capelli, aveva preso qualchecosa della fronte solenne di Don Giuseppe Flores. E gli occhi avevano un azzurro più lucente. Molte delle facce volte avidamente a lui parevano piuttosto affascinate da quegli occhi e da quella fronte che ansiose di udire à la sua parola.

Egli prese a parlare così, senza un gesto, tenendosi le mani sullo ginocchia...

FOGAZZARO

Thème italien d'imitation. — J'ai voulu entendre l'orateur dont tout le monde s'occupe à Rome. On m'a conduit dans une salle comble. Au milieu d'un groupe compact, l'orateur m'apparut. Il prit place devant une table sur laquelle se trouvaient deux flambeaux. Il parla assis. Près de lui était un personnage à barbe blanche, le président de la réunion. L'orateur lui-même n'est plus tel que tu me le décrivais l'an dernier. Vêtu entièrement de noir, il a le visage pâle et pourtant illuminé. Son front a perdu les cheveux qui le couvraient, ce qui lui donne un caractère de solennité. Ses yeux bleus étincellent. Il m'a semblé que ces yeux et ce front impressionnaient son auditoire au moins autant que sa parole, car il s'exprime simplement, sans gestes, presque avec monotonie.

Université de Clermont-Ferrand.

Tirages à part et réimpressions de la *Revue*

J. FIRMERY. — La Méthode directe et son application 0 75
DANIEL JONES. — The pronunciation of English. Past, Present and Future (épuisé) 0 40
E. LEBRUN. — Milton: Lycidas, traduction française avec introduction, notes et appendice 1 50
EM. LEGOUIS. — Dans les Sentiers de la Renaissance anglaise 1 50
H. LICHTENBERGER. — But et Méthode de l'Enseignement des Langues vivantes. — A. GODART. — La Lecture directe. — G. CAMERLYNCK. — La Méthode directe: Les Devoirs 1 50
A. VALERIO. — Frank Norris. Sa vie, son œuvre. Une brochure in-8°. 1 50
P. VERRIER. — Questions de Métrique anglaise ..... 1 —
P. YVON. — Christabel, traduction française en prose avec une Notice ..... 1 —
WALTER THOMAS. — Beowulf et les premiers fragments épiques anglo-saxons. Etude critique et traduction 2 50
A. LIRON. — La Femme dans le Roman de Hardy 1 75
M. BETBEDER-MATIBET. — L'Influence de Shakespeare sur Musset dans les Comédies et Proverbes ..... 2 —

Le Gérant : O. RANDOLET.

170251

P

Author Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes Educ

R

Title Vol.38. 1921.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU